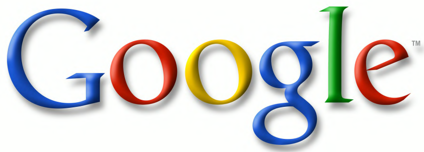




LE GLOBE

JOURNAL GÉOGRAPHIQUE

ORGANE DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE

GENEVE

POUR SES

Mémoires et Bulletin

TOME V. — 1re LIVRAISON

Janvier 1866

GENÈVE
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1866

TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES.

BULLETIN.

COMPTES-RENDUS.

MÉLANGES ET NOUVELLES.

CORRESPONDANCE.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE GENÈVE

TOME CINQUIÈME

Ire Livraison.

GENÈVE

IMPRIMERIE CAREY, VIEUX-COLLÉGE, 3.

1866

VOYAGE A LA GAMBIE

DESCRIPTION DES RIVES DE CE FLEUVE

et des

POPULATIONS QUI LES HABITENT.

par

M. L. BOREL.

Le 12 Décembre 1862, je m'embarquais à Bordeaux à bord du navire le *Niger*, superbe trois mâts français de 600 tonneaux. Le lendemain, j'étais déjà au large dans le golfe de Gasgogne, ne pouvant plus distinguer les côtes de France. Notre vaisseau, sur une mer sans bornes, véritable coquille de noix, semblait vouloir se jouer des terribles colères de l'Océan. Que l'homme se sent faible et petit dans de pareils moments!

Nous doublons par un temps magnifique les îles de Madère et des Canaries, dont le fameux pic de Ténériffe, d'une hauteur de 3,710 mètres, s'élève comme un géant au-dessus de l'immensité de la mer. Spectacle magnifique que cette montagne dont le sommet est couronné de neige, tandis que ses pieds sont couverts d'orangers, de citronniers et d'une végétation tropicale.

Nous passons entre les îles du Cap Vert et la côte. Autant Madère et Ténériffe offrent à l'œil une vue agréable, autant celles-ci présentent un aspect triste et désolé. Ce ne sont que roches nues et hautes montagnes sans végétation. La mer, dans ces parages, est toujours très houleuse, et le commerce y est presque nul. La seule ville de quelque importance est St-Vincent, entrepôt de charbon pour les bateaux à vapeur qui font le service de Bordeaux au Brésil.

Notre traversée est heureuse, un bon vent du Nord-Ouest n'a cessé de souffler depuis notre départ; aussi, le quinzième jour, sommes nous en rade de l'île de Gorée, dépendance du Sénégal. Cette île, séparée de la terre ferme par un bras de mer de trois-quarts d'heure, n'est qu'un rocher en forme de poire allongée. Sur la partie étroite s'élève un fort solidement construit et donnant sur la pleine mer; sur l'extrémité la plus large s'étend la ville, qui peut contenir une soixantaine d'habitations.

Les maisons, construites en briques et recouvertes de chaux blanche, avec de larges terrasses en guise de toit, sont peu élevées, et percées, de part en part, d'immenses fenêtres tout à fait nécessaires pour pouvoir supporter la température de ces pays brûlants. La végétation est nulle: il n'y a que sable et rochers. Les quelques comptoirs français qui se trouvent sur cette île ont un commerce assez actif avec l'intérieur. La rade offre un excellent mouillage pour les navires.

Depuis Gorée on distingue fort bien les rives du continent africain: vastes étendues couvertes de sable. Pays plat, entièrement desséché par le soleil, où deux ou trois bouquets de palmiers s'élèvent tristement au milieu de ses solitudes. De temps en temps apparaît un Baobab; le roi des arbres africains. Cependant, plus on descend vers le Sud, plus la végétation reprend essor.

Mais passons rapidement devant ces tristes rivages pour arriver à la Gambie. L'embouchure de ce beau fleuve peut avoir 3 lieues de large; elle offre au regard du voyageur un coup-d'œil magnifique. Les eaux du fleuve, d'un bleu mat, coulent rapidement vers l'Océan; les rives qu'elles baignent, surtout celles de droite, sont couvertes de plantes et d'arbres; ce sont des forêts de mangliers, pas très élevés, mais enlacés les uns aux autres, et ne permettant pas à l'homme de sonder les mystères de ces bords.

A côté, une verte pelouse invite à mettre pied à terre. Le sol n'est plus du sable, c'est un terreau noirâtre et très riche. Là se trouvent des arbres s'élevant à une grande hauteur, droits comme des sapins, ne conservant au sommet qu'une touffe de larges feuilles vertes; ce sont des *roniers* ou *rondiers*, utiles aux Européens comme aux naturels du pays. Les uns s'en servent comme bois de construction, les autres se régalent de leurs fruits, petites courges vertes contenant une pâte blanche fade et sans goût pour l'hom-

me blanc, mais qui fait les délices des nègres gourmets.

Là, point de route, mais un sentier tout au plus, si encore on peut désigner de ce nom un sillon qui serpente, tantôt caché par de larges plantes à feuilles vertes, tantôt disparaissant dans une haie de hautes herbes, pour reparaître dix minutes plus loin sur des rochers. C'est cependant le chemin qui conduit au prochain village, du nom de Bambaly ou Tamara ou Karantabac. Dans six petites heures on y arrive, mais il n'est pas prudent de s'aventurer seul dans ces solitudes, et l'Européen a toujours soin de se faire accompagner par un ou plusieurs nègres connaissant la localité.

La rive gauche, sur laquelle se trouve l'île de Ste-Marie de Bathurst colonie anglaise, moins boisée, il est vrai, que la rive droite, offre cependant un tableau qui a bien son charme. Du côté de la mer l'île est assez élevée, mais de celui de terre le sol s'abaisse jusqu'à des marais qui l'entourent au Sud : barrière triste et malsaine qui la sépare du continent africain.

Cette île peut avoir environ 8 kilomètres de circuit. A l'est s'élève la petite ville de Bathurst qui n'est qu'à une douzaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, à marée haute, entourée de magnifiques arbres dont le feuillage salutaire suspendu à de longs rameaux offre à ses habitants un bienfaisant ombrage. On n'aperçoit la ville qu'en

entrant en rade; elle est là comme un nid sous la feuillée.

Les maisons européennes, construites avec tout le confort qu'apportent les Anglais dans leurs habitations, sont bien supérieures à celles de leurs voisins du Sénégal. A Bathurst ce sont de solides établissements en pierre, des magasins immenses, vastes entrepôts de marchandises où tout se trouve en sécurité. Des terrasses, des balcons, des jardins baignés par les eaux courantes de la Gambie rappellent à l'Européen quelques beaux souvenirs de son pays natal.

Cette entrée féerique engage à faire plus ample connnaissance avec la ville; mais quittant les deux rues qui se trouvent sur la rade et pénétrant plus avant, on n'aperçoit d'abord que d'immenses et larges allées couvertes de sable, entourées de palissades en bamboux derrière lesquelles sont construites les habitations des nègres. Ces cases rangées les unes à côté des autres, sont toutes recouvertes d'un toit de chaume; une seule petite ouverture qui s'élève à 3 pieds au-dessus du sol, leur sert de porte. L'intérieur est dans une obscurité presque complète, car la lumière n'y pénètre que par d'étroites ouvertures pratiquées dans différents coins de la case. La simplicité la plus absolue règne dans l'ameublement. Un banc en bois grossièrement construit, d'une seule pièce et très-bas, sert au visiteur de canapé, de fauteuil ou de dormeuse; quelques nattes en paille, étendues dans un coin sur le sol, servent de lit

aux propriétaires; le foyer se trouve au centre. Adieu toute espèce de cheminées, aussi la fumée est-elle souvent si intense que l'on ne peut y tenir; les nègres y vivent quand même : on a bien raison de dire que l'habitude est une seconde nature.

Autour de ces cases s'élèvent quelques arbres, des orangers, des bananiers, des citronniers, des cocos, des mangliers dont le fruit à l'extérieur ressemble à une grosse coque de noix verte, et contient un corps jaunâtre, filandreux, rafraîchissant et possédant un certain arrière-goût d'essence de térébenthine. Là croît aussi la *goyave*, dont le fruit gros comme une petite pomme verte, rouge à l'intérieur, a un peu le goût de la fraise sans cependant en avoir le parfum. Ces cases se prolongent jusque vers le commencement des marais. On évalue la population noire à 6,000 âmes. Le reste de l'île n'offre rien de particulier; le terrain étant bas et sablonneux donne peu de prise à la végétation. Les palmiers sont les seuls arbres qui y prospèrent, ils sont même en assez grand nombre et sont exploités par les naturels qui font un commerce actif de vin de palme.

Autour de la ville et sur toute la surface de l'île croissent des bouquets de l'apri à chapelets, *abrus precatorius*, de la famille des légumineuses, plante ressemblant à notre haricot d'Europe, et donnant comme graine de petits grains rouges et noirs, ayant tout à fait l'éclat du corail. Il est à

supposer que dans un temps antérieur cette île était couverte par les eaux de la Gambie, car l'on y retrouve encore dans le centre et en creusant le sol, des coquillages et d'autres indices du séjour du fleuve. A une dizaine de pieds de profondeur l'eau apparaît.

A l'Ouest de l'île se trouve le cap Ste-Marie. Pour y arriver il faut traverser un petit bras d'eau, où les Anglais ont établi un bac depuis quelques années. Le cap Ste-Marie est un rocher d'une cinquantaine de pieds, qui s'élève au-dessus de la mer, et est surmonté d'un fort qui défend l'entrée de ce côté de la rivière, à peu près vis-à-vis de celui de Barr qui défend la rive droite. Cette localité est très-saine; quelques négociants anglais y ont élevé des maisons de campagne; c'est là qu'on envoie les convalescents des fièvres qui règnent souvent à Bathurst.

Les contrées qui s'étendent sur la rive droite de la rivière, en commençant par l'embouchure, sont:

1° Le pays de Saloum: ce territoire s'étend au loin dans l'intérieur de Barr à Cower, derrière les villes bordant la rivière.

2° Le pays de Barr, dont la principale ville aujourd'hui est Essow, autrefois celle de Beridin, ou Barinding.

3° Le pays de lokadou, principale ville lokadou.

4° Le Badibou, principale ville Badibou ou India.

5° Sangalle, principale ville Canny-Kounda.

6° Yancy, ou Yaneey, principale ville Catabar ou Kartaba.

7° Wollie, principale ville Madinna.

Sur la rive gauche se trouve d'abord le Combo, occupant un immense territoire: sa capitale est le cap St-Mary ou Baccou. Le Combo possède trois rois règnant ensemble, l'un à Bericamah, l'autre à Boussoumballon, et le dernier dans la ville du même nom, Combo. Ce pays se prolonge, sur les côtes de la mer, jusque près de l'embouchure de la rivière Casamanza où il prend le nom de pays des Yolas, et le long de la rivière, jusqu'à Ventang, où il est séparé du grand pays Yoloff par un marigot du même nom dont les eaux vont jusqu'à Bajacoundah à 35 lieues dans l'intérieur.

Vient ensuite le pays de Gyan qui est gouverné par deux rois. Ses principales villes sont Mandourac, Quinalla, Batailing, Colicole et Kounoung. Ce dernier endroit est célèbre par l'expédition anglaise en 1849 sous les ordres du capitaine Hill, qui bombarda et rasa la ville de Bombacco; Colicole est la ville la plus à l'Est du pays de Gyan.

Un marigot, appelé marigot Colicole, sépare le Gyan du Jahra, dont la principale ville est Badoumay, quoique Domassangsain soit la plus commerçante. Traversant le marigot de Jahra, on arrive à Yaminah en se rapprochant de l'île Mac-Carthy, dernier poste des Anglais sur le fleuve. Après Yaminah se trouve Dobancoundah, dont la capitale porte le même nom, puis Charancounda, Souma, Counda et Caboul. Laissant Caboul nous

arrivons dans l'immense territoire de Boundou, capitale Boullah-Binna, puis dans celui de Findar et enfin dans le Konkodou, pays montagneux très-peu connu, où se trouvent les sources de la Gambie, dans le Fouta-Dialon.

Ce beau fleuve arrose toutes ces contrées, et ses nombreux marigots s'avancent dans les terres, donnant ainsi au sol une riche végétation. Ses bords sont en général peu escarpés; cependant, plus on s'éloigne de son embouchure, plus ils s'élèvent et plus son lit se rétrécit. Plus haut, des chaînes de montagnes peu élevées le bordent des deux côtés, et l'on remarque sur les rives un grand nombre d'arbres appelés en anglais: Self consuming trees, « arbres qui se consument eux-mêmes » A Cayaie, village qui se trouve à 60 lieues environ de Bathurst, un trois mâts peut facilement s'accoster au quai. Ce grand village, l'un des plus commerçants du fleuve et qui contenait environ 3 à 400 habitants, a été complétement réduit en cendres par un incendie au mois d'Avril de cette année.

La Gambie est navigable toute l'année et sa navigation se prolonge aujourd'hui au-delà de l'île Mac Carthy, jusqu'à Fattitenda. Les marées y sont très-irrégulières ; cependant, dans la saison des basses eaux, elles s'élèvent à 3 pieds même à Pisania situé plus haut que Mac Carthy. De nombreuses îles boisées, inhabitées, sont remplies de serpents, de singes, gazelles, biches, léopards, bœufs sauvages et autres animaux des tropiques. Une

multitude d'oiseaux aux plus riches couleurs marient leurs chants au grognement sourd du Caïman, ou au cri perçant des perruches qui vivent sur ces bords.

En visitant les principales villes de ces provinces on est frappé de la simplicité et de la petitesse de leurs constructions. Ainsi le Combo, province qui peut avoir l'étendue de la Suisse, a pour capitale Baccou. Qu'est-ce que Baccou ? Soixante cases serrées les unes contres les autres, entourées d'une muraille de bambous, et ayant au centre un grand puits, seul et unique spécimen de l'architecture africaine. Le puits chez les nègres est le monument national, toutes les capitales en ont un. Le plus misérable village de nos contrées deviendrait chez eux un Paris africain; une résidence impériale.

L'Européen qui parcourt ces contrées, soit pour les intérêts de sa profession commerciale ou industrielle, soit pour le développement de ses connaissances scientifiques, ou encore pour porter dans ces pays la lumière de l'Évangile, ne peut se soustraire à un vif sentiment d'admiration devant une pareille nature. La vue de ces forêts impénétrables, l'aspect de ces immenses étendues de terrain qui ne demandent que des bras pour se couvrir de moissons, les mines d'or qui se trouvent dans les monts du Fouta Dialon, sources de la Gambie, toutes ces richesses devraient former un des pays les plus peuplés du globe; il n'en est rien cependant. Un coup d'œil sur les

registres mortuaires de la colonie à Bathurst, montre qu'il ne s'écoule pas d'année sans que deux ou trois, des trente à quarante européens établis, ne paient leur tribut à la mort, enlevés subitement par les maladies pernicieuses de ces contrées.

Visitez les maisons européennes de Bathurst durant la saison pluvieuse, c'est-à-dire de Juin à fin Octobre, vous ne rencontrerez que des figures dont le teint hâlé par la brûlante atmosphère est jauni par les fièvres : celui-ci a son flacon de quinine sous son oreiller et n'attend que la fin de son accès pour en prendre une dose ; celui-là avale des pilules pour adoucir son foie menacé d'une hépatite ; cet autre encore au fond du lit depuis quinze jours, tourmenté par une dyssenterie, s'ingurgite de fortes doses d'eau de riz avec de la gomme fondue. Triste tableau, se renouvelant pourtant chaque année à la mauvaise saison.

Pendant quatre à cinq mois règnent des pluies torrentielles, entremêlées de violentes bourrasques d'un vent d'Est appelées *tournades*. A ce moment-là, les marins gagnent immédiatement le large, afin que leurs embarcations ou navires ne soient pas jetés sur la côte. Les nègres se réfugient dans leurs cases ; toutes les portes des maisons se ferment, et chacun attend patiemment la fin de la tournade, qui dure ordinairement deux heures et quelquefois davantage. Puis un beau matin Phœbus paraît dans toute sa splendeur ; pas un souffle alors dans l'atmosphère ; la chaleur est suffocante et s'élève jusqu'à 45 degrés.

rant quelques prières qui se résument presque toujours à demander au grand prophète une abondance de nourriture dans la case, ou une forte récolte de coton, afin de pouvoir acheter une nouvelle femme. Car un noir qui possède plusieurs femmes est considéré comme une notabilité de l'endroit.

Pendant cette cérémonie religieuse, une pirogue, montée par 20 ou 25 hommes, fend l'eau près du rivage. Ils plongent tous en mesure leurs pagaïes dans l'eau et chantent à plein gosier une de ces horribles mélodies africaines qui attristent le cœur et déchirent l'oreille tant soit peu musicale. Ce n'est plus un chant, c'est un sourd grognement nasillard montant la gamme et finissant par arriver à des notes encore inconnues à nos compositeurs.

Derrière les dévots, sur la plage, passe une troupe de jeunes filles, chantant aussi, et précédées d'un ou deux nègres portant en bandouillère un long tambour, *tamtam,* construit tout d'une pièce en bois de bambou. Cette mélodie, petit chef-d'œuvre musical, a le même diapason que celle des piroguiers. La bande joyeuse parcourt la ville annonçant, à qui veut l'entendre, que ce soir il y aura grand tamtam, c'est-à-dire grand bal, chez une nommée Karialla, ou Tatimata, ou Ladebi; que tous ceux qui viendront seront les bien reçus; qu'on y boira du vin de palme qu'on ne vendra que trois pences la bouteille. Tout ceci se dit en chantant; c'est la plus âgée qui fait entendre cette

mélodie, et les autres répètent en chœur les deux ou trois derniers mots de la phrase: manière comme une autre d'inviter son monde.

Cependant nos Marabouts ne continuent pas moins leurs prières ne se laissant détourner par rien; laissons les donc à leur service religieux et rendons-nous au bal de la voisine puisque nous serons les bien venus.

La danse chez ces peuples tourne à la folie; ce n'est plus un jeu, c'est une passion. Un tamtam ne se donne jamais sans raison. — C'est la venue d'un nouvel Africain ne datant que de la veille qui est la cause de cette scène infernale. Il ne se doute guère, le pauvre petit, qu'il met en délire cette multitude de négresses. — C'est un pêcheur qui va partir à la marée, pour remonter le fleuve. Il ne sait pas ce qui peut lui arriver, mais il veut au moins voir une dernière fois sauter ses femmes, ses filles, ses connaissances et sauter lui-même au son du tambourin. — C'est une jeune négresse que son mari a quitté depuis plusieurs semaines pour aller échanger des marchandises dans l'intérieur. Elle a reçu de ses nouvelles par un sien cousin qui l'a aperçu à 200 lieues d'ici. Son mari lui fait dire qu'il se porte bien, mais qu'il n'a plus de rhum. Là-dessus tamtam: la négresse est contente, ses amis doivent participer à sa joie; ce qui fait qu'il ne se passe pas un soir à Bathurst sans qu'il n'y ait tamtam dans deux ou trois cases.

La troupe de jeunes filles qui vient de parcou-

rir la ville arrive bientôt sur les lieux de la fête avec un gros renfort; elles sont parties cinq ou six et reviennent au nombre de vingt à vingt-cinq, car beaucoup n'ont qu'à ouïr ce petit bruit monotone du tamtam pour perdre la tête et suivre la colonne. D'autres plus sages achèvent de laver leurs pagnes avec plus d'ardeur, ou s'empressent de servir le couscous pour arriver plus vite au bal. Ce sont les seuls moments où j'ai pu remarquer quelques signes de vivacité chez la négresse.

Le plus souvent ces danses ont lieu en plein air, soit devant les cases, soit sur les bords de la rivière, surtout s'il fait clair de lune; sinon on allume un immense feu, les invités forment un grand cercle et les deux ou trois noirs représentant l'orchestre se mettent dans un coin frappant de toute la force de leurs mains sur ce tambour primitif. La musique n'est pas variée; c'est égal, elle enchante et transporte la jeunesse africaine, comme l'air d'un piano fait battre le cœur de plus d'une européenne.

A un moment donné, toute la multitude accompagne la mesure en frappant des mains; il n'en faut pas d'avantage pour annoncer l'ouverture du bal. Alors tous les corps se dandinent, les yeux des négresses lancent des éclairs, mais personne ne débute; cette hésitation dure souvent quelques minutes. L'on n'entend que le clapotement frénétique des mains accompagnant la mesure des trois tamtams. Cependant bientôt une négresse se détache du groupe, s'élance au milieu

de l'arène et met sous les yeux du spectateur ahuri une de ces horribles danses qu'on ne trouve que dans ces pays où la civilisation n'a pas encore inauguré son règne; vous la dépeindre serait impossible. La danseuse n'est plus un être humain, c'est un démon se débattant dans les flammes. Dans ces moments-là la négresse perd le peu de sentiments qu'elle a; un fer rouge, je crois, ne l'arrêterait pas dans ses évolutions; puis au bout, d'une ou deux minutes, elle se précipite vers la foule et disparaît derrière les rangs en simulant la honte. Est-ce réellement la pudeur qu͏e la pousse à s'échapper ainsi? Je ne le crois pas, mais un grain de coquetterie est encore enraciné chez elle, et c'est bon genre chez les populations noires.

Il n'y a que le premier pas qui coûte; aussi la danse continue de plus belle; l'étoile aussitôt disparue, aussitôt il en brille une autre, véritable panorama qui ne manque pas d'originalité. — Mais minuit sonne; l'Angleterre apparaît sous la forme d'un policeman, il porte le costume des constables anglais, le petit bâton d'ordonnance et la casquette de toile cirée. La multitude le connaît bien cet homme; aussi, avec quel respect la foule silencieuse s'écoule, se promettant de recommencer sa saturnale le lendemain. Tout le monde est content, l'européen aussi, celui-ci surtout, favorisé par l'aimable société qui a choisi le devant de son habitation pour l'exécution du tamtam.

Il est un autre genre de fêtes qui a beaucoup

d'analogie avec nos mœurs et habitudes suisses, je veux parler des luttes qui sont assez fréquentes chez les nègres; elles ont lieu ordinairement le dimanche et excitent beaucoup d'intérêt chez ces peuplades.

Dès le matin on peut contempler les préparatifs de toilette des hommes qui se disposent à y prendre part; ils sont là, assis sur les bords de la rivière, devant les habitations européennes. Ces messieurs se rasent la tête; ils laposent légèrement sur les bras d'un camarade, car là le barbier n'existe pas, aussi le service est-il réciproque. Les Anglais ont bien introduit à Bathurst leur fameuse coutellerie, ces *superior rasors* sortant des fabriques de Sheffield; mais, malheureusement, le nègre pousse la simplicité un peu trop loin : un fond de bouteille trouvé dans quelque coin, remplace avantageusement, au dire du noir, les meilleurs rasoirs européens, et, chose curieuse, il s'en sert avec une telle adresse qu'il est rare que le patient ait une coupure. Le plus souvent on ne lui laisse qu'une touffe de cheveux sur le sommet de la tête; mais si le raseur a des goûts artistiques, il dessine sur le crâne de l'individu des allées, des bosquets, des charmilles qui ravissent les yeux des négresses.

Les femmes, de leur côté, ne restent pas en arrière. A la pointe du jour, après avoir pris un bain dans le fleuve, elles rentrent dans leurs cases, s'emparent d'un morceau de beurre de Galam, horrible substance blanchâtre qui a bien l'apparence

de beurre, mais dont l'odeur répugnante ferait fuir les odorats les plus aguerris. C'est égal; elles se couvrent la tête, la figure, les épaules, la poitrine et les bras de ce nouveau philocome, puis, le soleil levé, elles se pavanent aux doux rayons de l'astre brûlant, qui finit bientôt par fondre cette substance : alors voilà la négresse dans toute sa beauté, sa peau noire reluit comme la glace, elle passe son plus joli pagne, avale une poignée de riz et part pour assister aux luttes.

Les lutteurs se réunissent sur la plage au son du tamtam, forment un immense cercle, puis deux champions couverts d'amulettes, et la tête surmontée d'une plume de marabout, s'avancent dans l'arène. Pendant ce temps, les joueurs ne cessent de battre leurs tamtams, tout en mêlant à ce bruit un cri sauvage qui est bien en harmonie avec leur musique. Les deux athlètes font le tour de la société, se tenant par le petit doigt et sautant alternativement du pied gauche et du droit. A un moment donné, ils se séparent pour s'élancer l'un sur l'autre comme deux bêtes fauves; le combat dure plusieurs minutes. Pendant ce temps, les femmes prennent parti pour l'un ou pour l'autre, chantant leur force et leur courage. Il se forme toujours deux partis dans la classe féminine, aussi n'est-il pas rare de les voir se ruer les unes sur les autres, accompagnant leurs gestes énergiques de paroles sauvages.

Dans leurs fêtes comme dans leur manière de vivre, les nègres montrent bien leur caractère :

paresseux, flegmatique, intempérant, voleur, insouciant. Pourvu qu'ils aient à manger aujourd'hui ils ne s'inquiéteront pas du lendemain. Leurs qualités sont peu nombreuses, et s'ils sont en général bons, hospitaliers, ils ne sont charitables que par intérêt, car le nègre ne donne rien sans être sûr de la réciprocité.

Dans les voyages que j'ai faits dans l'intérieur, j'ai toujours été fort bien reçu. L'on offre au voyageur blanc une calebasse pour se laver les pieds, puis on le prie de dîner avec la famille, ce qu'il accepte toujours cordialement s'il veut se faire bien venir. Une immense calebasse repose sur une natte, étendue au milieu de la case, elle est pleine de riz et de viande bouillie. La famille grouille autour. La terre de pipe est inconnue; la procelaine est un mot d'un autre monde; les fourchettes et les cuillers sont un luxe raffiné que ne se permattent pas même les rois des villages. Chacun donc plonge sa main droite dans ce nouveau plat, pétrit sa boulette de riz et la fait passer avec d'extérité dans le gosier. Si cela peut paraître bizarre, qu'est-ce alors, lorsque, à Bathurst même, soit au déjeuner, soit au diner, un nègre se présente dans la salle à manger, vient s'asseoir à la table de l'européen, et trempe sans façon sa main dans un plat de légume vert ou dans une mayonnaise. — Pour prévenir la trop fréquente répétition de ce spectacle, on a pris l'habitude d'offrir à part à ce convive inattendu un plat de riz dont il se régale à sa manière.

Si nous comparons au point de vue commercial et industriel ce pays aux autres colonies anglaises, nous le trouvons bien en arrière, soit pour ses produits, soit pour l'écoulement des marchandises européennes. Cependant ces contrées renferment bien des richesses naturelles, mais malheureusement elles ne peuvent être exploitées par les européens à cause des dangers du climat; et l'inertie ou la paresse du nègre les condamneront toujours à une production minime comparée à celle qu'une race active et intelligente pourrait en obtenir.

Le principal produit d'exportation de la Gambie, est l'*arachide*, graine oléagineuse de la grosseur d'une pistache, qui se sème comme la pomme de terre et se récolte de même, chaque plante est arrachée et produit vingt-cinq à trente graines. Expédiée ainsi en Europe elle y est réduite en huile, et on l'emploie comme graisse à machines ou comme huile à brûler. L'Angleterre surtout en fait une immense consommation dans ses nombreuses manufactures. Dans le midi de la France on la mélange souvent avec l'huile d'olive en assez forte proportion.

Le nègre possède devant sa case un petit champ d'arachides, juste nécessaire par son produit à l'entretien de sa famille; tandis qu'à cinquante pas du village d'immenses plaines, qui pourraient centupler les bénéfices, restent en friche.

La cire et la gomme sont de faibles produits. Le courant de ces marchandises se porte surtout vers St-Louis, capitale du Sénégal. La gomme a

déjà beaucoup perdu de sa valeur depuis qu'elle a été avantageusement remplacée par la gomme arabique, dont le siége principal de commerce est à Alexandrie. Celle du Sénégal est plus grosse, plus massive, tandis que celle-là est plus fine et plus claire.

La moyenne des cuirs de bœufs qui s'exportent annuellement de la Gambie peut s'élever de deux cents à deux cent cinquante mille. Les nègres possèdent dans l'intérieur d'immenses troupeaux; aussi les peaux ne sont-elles pas chères. On les échange contre du riz, du tabac ou du rhum, pour une valeur de 15 à 20 fr. la pièce; mais les animaux sont de beaucoup plus petite taille que ceux d'Europe et leur viande n'est pas aussi bonne. — Les défenses d'hippopatame ainsi que les dents d'éléphant sont assez recherchées, mais difficiles à se procurer, car il faut pénétrer bien avant dans l'intérieur des terres pour en trouver; leur trafic est beaucoup plus étendu dans le bas de la Côte, à Sierra-Léone, Cape-Palmas, Acera, Lagos, Fernando-Po, Cameroons, le Calabar et la colonie française du Gabon. — Le coton croît en grande quantité, mais on ne le récolte que depuis trois ans environ. Il est d'une très-bonne qualité, et expédié en Angleterre particulièrement.

Le commerce sur la Gambie n'est point fait comme chez nous par l'intermédiaire de l'argent, mais au moyen d'échanges qni sont assez lucratifs. Les maisons, les entrepôts, les magasins sont à Bathurst, et delà on expédie dans le haut du

fleuve une cargaison de marchandises, denrées coloniales, quincaillerie, armes à feu, poudre, plomb, batterie de cuisine, tissus, liqueurs alcooliques, telles qu'absinthe, genièvre, eau-de-vie, rhum, etc. Le navire part et revient au bout d'un mois ou six semaines, avec une cargaison d'arachides, de coton, de cuirs, etc.

Le nègre est très-lent à conclure un marché, il se sert de tous les moyens pour porter préjudice à l'acheteur, mais celui-ci joue au plus rusé et ne s'y laisse pas prendre facilement. Que de fois ne m'est-il pas arrivé de recevoir un négre m'apportant une vingtaine de balles de coton entourées d'une enveloppe de bambous ou de roseaux. J'ouvrais l'enveloppe et découvrais dans l'intérieur une collection de pierres de toutes formes et de toutes grandeurs. Dans ces cas-là on n'a qu'à administrer une correction paternelle au noir qui, se sentant coupable, ne répond rien.

Ce pays ne me paraît pas offrir pour le moment de perspectives sérieuses d'un avenir plus prospère, par les raisons que j'ai mentionnées plus haut. Ses produits d'ailleurs sont fort restreints, et le travail des nègres y est pour ainsi dire nul. Changez le caractère et la nature du noir, ce qui me paraît peu possible, et l'on pourra peut-être développer ces contrées.

BULLETIN

CARTE

DU

COURS INFÉRIEUR

DE

LA GAMBIE

POUR SERVIR AU VOYAGE DE M. BOREL

PAR

Pl. CHAIX

Le GLOBE. — Janvier 1866.

AUTORITÉS CONSULTÉES POUR LA RÉDACTION DE LA CARTE

Observations du capitaine Belcher sur la côte occidentale de l'Afrique. Journ. Géog. Soc. Londres II.
Hay, communication supposée de la Cazamanza avec la Gambie. Journ. Géog. Soc. Londres III.
Dussault, Dupont et Leprieur, observations sur le cours du Sénégal.
Braouazec, esquisses sur le Haut-Fouta et le Damga, en 1860.
Vallon et Parchappe, croquis de la rivière Cazamanza, 1858-1859. Bull. Soc. Géog. Paris, Mai 1861.
Hecquard, voyage au Fouta-Diallon. Bull. Soc. Géog. Paris, Avril 1852.
Carte générale du Sénégal, de la Falémé et de la Gambie, dressée sous la direction du colonel du génie Faidherbe et publiée par ordre de S. M. l'Empereur des Francais, 1861.







MÉMOIRES

PÈLERINAGE

A

LA MECQUE

PAR

M. le Baron Hⁱ DE MALTZAN.

Au point de vue de la facilité et de la difficulté plus ou moins grande des voyages, les pays où règne l'Islamisme peuvent être divisés en deux catégories bien distinctes. L'une, composée de contrées facilement abordables et ouvertes, pour ainsi dire, à tous les voyageurs, comprend la *Turquie d'Europe*, *l'Asie mineure*, *la Syrie*, *la Palestine*, *la Perse*, *l'Egypte*, *la Tunisie*, et *le Nord du Maroc*. L'autre formée des régions dans lesquelles il est presque impossible de pénétrer, comme le Sud et la presque totalité de *l'empire du Maroc*, *le Soudan*, *la Kordofan*, *le Wadaï*, *le pays des Touaregs*, et en général dans toutes les contrées musulmanes situées au-delà du Sahara ; en Asie le *Bockhara*, le *Samarkand*, le *Hérat*, le *Caboul* et l'*Affghanistan*, puis quelques pays au Sud de la Syrie, comme le *Hauran*

et surtout la presqu'île de l'*Arabie* qui est peut-être de toute l'Asie la partie la moins connue jusqu'à présent et où les voyageurs rencontrent les plus grandes difficultés.

On peut dire qu'à l'exception des côtes de la mer Rouge et du golfe Persique, nous ne connaissons d'une manière un peu certaine aucune partie de l'Arabie. Les rares voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette presqu'île n'ont pas été à même de faire des observations sur les longitudes et latitudes, ni des études d'hypsométrie, ou d'autres recherches scientifiques qui seules pourraient jeter une lumière sur la géographie jusqu'à présent si peu connue de cette vaste contrée, ce n'est pas que ces voyageurs manquassent de connaissances, mais une cause les a empêchés de s'en servir; la même cause qui rend les pays dont je viens de parler d'un abord si difficile, pour ne pas dire impossible, au voyageur européen et chrétien.

Cette cause est celle qui a créé tant de malheurs dans l'histoire, qui a dépeuplé des pays entiers, qui a détruit la civilisation des plus belles provinces de l'ancien empire Byzantin, et qui peut être appelée avec raison le plus grand fléau de l'humanité, je veux parler du fanatisme religieux. En Europe on se rend difficilement compte de la force de cet élément anticivilisateur chez des peuples à demi-barbares, qui jouissaient jadis d'un état social bien supérieur, et qu'ils ont perdu par le seul fait de ce fanatisme religieux.

On pourrait écrire bien des volumes sur les effets de ce fanatisme chez les peuples musulmans, mais comme il s'agit ici d'une question purement géographique, j'envisagerai ce principe uniquement dans son rapport avec cette science à laquelle je me suis voué. Or l'effet du fanatisme sur cette dernière a été des plus funestes. Il a retardé et retarde encore en grande partie la connaissance de la moitié du monde oriental. Autrefois on avait coutume de parler de la Chine seule comme d'un pays hermétiquement fermé aux explorations scientifiques; aujourd'hui la Chine est ouverte ou presque ouverte. Mais il nous reste encore bien des pays bien plus rapprochés de nous qu'on pourrait nommer de *petites Chines.*

Je me propose de parler ici de deux de ces pays que j'ai eu l'avantage de visiter dans des circonstances tout à fait exceptionnelles pour un Européen. L'un d'eux est pour ainsi dire à notre porte. En moins d'une semaine on peut l'atteindre. C'est l'empire du Maroc.

On aurait tort de se figurer que depuis la guerre avec l'Espagne ce pays soit devenu beaucoup plus accessible aux Européens. Il est vrai qu'un voyageur ne trouve aucune difficulté à parcourir une partie de la côte du Nord et de l'Ouest, mais au delà il lui sera presque complétement impossible de pénétrer, vu la défense absolue du Gouvernement, la rapacité, et les instincts meurtriers des tribus non soumises à l'autorité de l'empereur; et surtout, à cause du fanatisme religieux vraiment

inouï de la population musulmane entière, sans exception, qu'elle soit composée de Maures, d'Arabes, de Berbers, de Schillahs, d'Amasirs ou de Nègres.

L'autre de ces pays est la presqu'île arabique, et surtout les parties de sa vaste étendue qui sont regardées comme particulièrement sacrées par les Musulmans.

Après avoir parcouru la presque totalité de l'Orient, soit à peu près toute la Turquie, y compris la Syrie, la Palestine et l'Égypte, après avoir visité une partie de la Perse, et après avoir séjourné environ deux ou trois ans dans l'Afrique française, mon désir d'augmenter mes connaissances, et en même temps d'être utile à la géographie me poussa vers ces pays orientaux où les Européens pénètrent peu ou presque jamais, et particulièrement vers le Maroc et l'Arabie qui attirèrent mon attention. C'est du dernier de ces pays que je parlerai d'abord et je tâcherai ensuite de donner un court aperçu de mon voyage à la capitale du Maroc et à la cour de l'empereur *Muley Abd-er-Rahman,* qui vivait encore quand je visitai ce pays, il y a sept ans, et qui est le père de l'empereur actuel *Sidi Mohamed ben Abder-Rahman.*

Déjà depuis un grand nombre d'années j'avais eu un désir extrême de visiter la capitale religieuse de l'Islamisme qu'on peut appeler aussi la capitale de l'Arabie, c'est-à-dire La Mecque ou Mecka. Ce désir fut encore augmenté par une ren-

contre que je fis il y a douze ans, au Caire, du célèbre voyageur Burton, qui revenait justement de ces lieux saints qu'il avait visités sous le déguisement d'un derwich Affghan. Malheureusement je n'étais pas à cette époque assez maître de la langue arabe, je n'aurais donc pas pu prendre le déguisement d'un musulman, condition indispensable; mais ayant fait depuis lors un long séjour à Alger, où je fréquentais presque exclusivement les indigènes, j'acquis une certaine connaissance de la langue en général et du dialecte algérien en particulier.

En 1859, au retour de mon voyage à la capitale du Maroc, voyage que je fis tout à fait clandestinement sans la protection de consuls ou de représentants d'une puissance européenne quelconque, je repris l'idée d'exécuter mon ancien projet.

Ce fut donc sous le déguisement d'un algérien que je me décidai d'entreprendre ce pèlerinage. Je me procurai à Alger le passeport d'un arabe nommé Abd-er-Rahman ben Mohammed. Cet homme adonné au vice de fumer le hachich (chanvre indien, *cannabis indica*), dont l'usage pernicieux est si répandu en Orient, n'eut aucun scrupule de m'abandonner son passeport, moyennant bonne rétribution, et à me permettre d'être son Sosie pour le temps du voyage à La Mecque, chose tout à fait contraire aux lois du Coran qui regardent comme le plus grand péché de faciliter à un chrétien l'entrée des lieux saints.

Le vrai Abd-er-Rahman s'embarqua pour Tunis où il devait séjourner, retiré du monde, pendant six mois, faisant croire à ses concitoyens algériens qu'il allait partir pour La Mecque, tandis que son Sosie, en possession de son passeport, traversait la Méditerranée et s'embarquait à Marseille pour Malte. Ce fut seulement dans cette dernière ville que je pris mon déguisement que je n'aurais pu adopter déjà à Alger, car il m'eût été difficile de jouer mon rôle devant de vrais algériens qui auraient sans doute bien vite reconnu quel personnage se cachait sous ce déguisement. En prenant ce costume je dus aussi faire usage de divers artifices de toilette pour rendre ma figure et surtout mon teint plus en harmonie avec ma nouvelle patrie, et mes cheveux et ma barbe plus semblables à ceux d'un véritable Arabe, et surtout à ceux de mon signalement. J'arrivai ainsi à Alexandrie où je vécus retiré, ayant soin d'éviter tout contact avec les Européens.

Dans le trajet en chemin de fer, d'Alexandrie au Caire, j'eus la bonne fortune de faire la connaissance d'un personnage religieux arabe le *Scheik Mustapha Abou Abd Allah Deludn*, qui me confia, après un court entretien, qu'il avait l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque, et qu'il était venu à Alexandrie dans le but de persuader ses trois neveux, fils de son frère *Nur-ed-Den*, de l'accompagner dans ce saint voyage duquel il espérait une influence très-salutaire sur l'âme et le changement de vie de ces trois jeunes

gens qui jusqu'à ce jour avaient eu une conduite tout à fait contraire aux préceptes du Coran. Les trois jeunes gens en question étaient assis à côté de leur vénérable oncle qui ne leur épargnait ni les versets du Coran, ni les sermons, ni les exhortations religieuses. Le bon vieillard parut s'intéresser à moi, et comme je lui confiais mon intention d'aller aussi visiter la ville sainte, il me proposa de faire ce pèlerinage en sa société, et celle de ses neveux et des nombreux amis qu'il comptait rencontrer au Caire.

Deux raisons m'engageaient surtout à accepter son offre, la première était que parmi mes compagnons de route il ne devait se trouver aucun maghrebin, c'est-à-dire aucun habitant de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc ; cette précaution était indispensable puisque je devais éviter à tout prix le contact avec mes prétendus compatriotes qui auraient facilement pu découvrir que je n'étais pas un des leurs. La seconde raison qui me poussait à accepter la proposition du Scheik Mustapha, était que le voyage ne devait pas se faire par la voie de Suez, chemin que suivent presque tous les pèlerins, à cause de la grande facilité avec laquelle il s'effectue maintenant, et où j'aurais été en danger de rencontrer un nombre considérable de mes prétendus compatriotes; mes nouveaux compagnons de pèlerinage devant se rendre à la Mecque par la voie du Nil jusqu'à Keneh, de Keneh par le désert jusqu'à Kosseïr, et delà par la mer Rouge jusqu'à Djeddah qui est le port

de La Mecque. Je promis donc à Scheik-Mustapha de me trouver au premier jour, après les jeûnes du Radaman, à Boulak, port du Caire, où une grande barque devait nous attendre pour nous transporter en dix ou quinze jours jusqu'à Keneh.

Je m'arrêtai au Caire encore trois jours, qui étaient les derniers du mois du Ramadan, pendant lesquels je fus obligé de jeuner depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Je profitai des nuits pour me promener dans les rues de la capitale de l'Égypte, qui, durant les nuits du Ramadan, sont splendidement éclairées. Je visitai les mosquées, où l'obscurité qui règne ordinairement pendant le culte du soir était cette fois remplacée par un brillant éclairage de plus de mille lampes. J'entrai dans les cafés remplis de nombreux visiteurs; dans les bains pour les purifications prescrites par le Coran, et je fis de nombreuses rencontres avec mes nouveaux compagnons de voyage. Un soir, Scheik-Mustapha me conduisit chez un marchand d'esclaves, où j'achetai pour la somme de deux cents francs un jeune nègre nommé Ali, qui devait devenir mon fidèle et utile compagnon de route.

Le jeûne du Ramadan accompli, je m'embarquai le premier jour du mois de Schual (23 Avril) sur une dahabia ou grand bateau du Nil avec mât et voiles latines, pourvu de plusieurs cabines, et pouvant porter plus d'une centaine de passagers avec une douzaine de matelots. Sur ce bateau je retrouvai mes compagnons de voyage,

MÉMOIRES

Le pèlerinage que j'allais entreprendre se divise en quatre parties bien distinctes.

La première est une navigation de quinze jours environ sur le Nil, du Caire à Keneh.

La seconde comprend un voyage de six à sept jours à travers le désert des Bédouins *Ababdah*, anciens Zabadai, première tribu arabe qui se soit fixée en Afrique, et dont l'établissement dans les oasis de ce désert date de l'an 256 avant notre ère. Nous trouvons en effet, dans les historiens de ce temps, que le gouverneur de la Thébaïde prit à cette époque le titre d'*Arabarcha* ou chef des Arabes. C'est aussi cette tribu qui a été la première à introduire en Afrique le chameau, qui n'est pas originaire de ce continent comme l'avait cru à tort le savant Quatremère. Ce précieux animal, trois siècles avant notre ère, était encore complétement inconnu en Afrique, comme l'a prouvé le célèbre voyageur Barth, dont la perte a récemment affligé tous les amis de la science.

On croit souvent aussi en Europe que c'est le nombre des bosses qui différentie le chameau du dromadaire; rien n'est plus faux. Le dromadaire n'est qu'une race perfectionnée du chameau, capable de courir très-vite, comme l'indique son nom grec; mais il appartient à l'espèce du chameau ordinaire (*camelus vulgaris*), la seule espèce qui se trouve en Afrique et en Arabie, et qui n'a qu'une seule bosse. Le chameau à deux bosses ne se trouve que dans quelques parties montagneuses de l'Asie, et devrait toujours s'appeler cha-

meau des montagnes ou Bactrien, son nom zoologique étant *Camelus Bactrianus*. Il y a tout lieu de croire que c'est des chameaux introduits en Afrique par les anciens Zabadai que provient la race actuelle des chameaux d'Afrique.

Après avoir traversé le désert habité par cette intéressante tribu des Ababdah, notre caravane, suivie d'une centaine de chameaux qui portaient le bagage, arrive au port de Kosseïr, situé sur la mer Rouge, où nous devions nous embarquer pour Djeddah. Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette traversée du désert, effectuée heureusement.

La troisième et la plus longue partie du pèlerinage devait être la navigation sur la mer Rouge, de Kosseïr à Djeddah.

La quatrième, plus courte, était la route, de nouveau par caravane, de Djeddah à La Mecque.

Je ne parlerai ici en détail que de ces deux dernières parties du voyage, et commencerai mon récit à Kosseïr, où nous nous embarquâmes sur la mer Rouge pour une navigation qui devait durer trois semaines.

Notre bateau appartenait à l'espèce nommée Kandja ; il était entièrement ouvert, à l'exception d'un petit pont près de la poupe sous lequel se trouvait une cabine. Le Kandja est pourvu de voiles latines et d'une douzaine de rames ; les mâts sont de simples troncs d'arbres qui peuvent se mouvoir de droite à gauche selon le vent. Celui que nous montions portait le nom poétique de

ou *Naman* (ancienne Ancou de Ptolémée), vis-à-vis du port de Mersa-Eslam.

Le soir du troisième jour nous entrâmes dans ce port, le premier point de l'Arabie que nous touchâmes.

Ici commença notre navigation le long de la côte, qui devait durer quinze jours depuis notre départ de *Mersa-Eslam* jusqu'à notre arrivée à Djeddah.

C'est un fait curieux à noter ici que, malgré les bateaux à vapeur anglais qui traversent plusieurs fois par mois la mer Rouge entre Suez et Aden, les côtes de cette mer sont très-peu connues des Européens. Ces derniers, en effet, n'ont fait depuis le commencement de notre siècle, sur les côtes de l'Arabie, qu'une seule exploration scientifique au point de vue de la géodésie. Je veux parler de celle des capitaines de la marine anglaise Moresbey et Aarless en 1830, à laquelle nous devons des observations sur les longitudes et les latitudes des divers ports de cette côte.

Ce littoral arabique est d'un caractère tout à fait différent de celui d'autres côtes de l'Asie. Il est parsemé de rochers, d'îlots et de récifs nombreux, formés de pierres de corail, qui en rendent la navigation excessivement dangereuse. Aussi est-il heureux pour les navigateurs arabes que cette côte soit abondamment pourvue de ports, dont quelques-uns sont vastes et commodes et d'une entrée facile. Pour les faire reconnaître et les distinguer des mauvaises anses, les Arabes

construisent à leur entrée de petites tours en pierres de corail qui leur servent pour ainsi dire de phares.

Le premier des ports que nous touchâmes fut donc Mersa-Eslam où il ne se trouva en fait de village qu'un assemblage de tentes ouvertes, de l'espèce que les Arabes appellent *kemli* et qui consistent simplement en bâtons fichés dans le sol, sur lesquels une toile grossière est étendue en guise de toit; les côtés faisant ainsi complétement défaut. Dans ce port se tenait un petit marché où nous achetâmes nos provisions pour la journée suivante.

Nous continuâmes notre navigation le long de la côte pour arriver le soir à Stabl-Antar, nom qui se reproduit fort souvent dans la géographie arabe. On trouve ici une plante appelée *Muswat* (Pavetta longi folia) dont les Arabes fabriquent des cure-dents, qu'ils mâchent, après s'en être servis pour nettoyer les dents, et dont le suc a des qualités purifiantes pour la bouche.

Le port de Stabl-Antar est un de ceux qui offre le plus de sécurité sur la côte. Notre troisième station fut Vedj (ancien Phænicum de Ptolemée), petit port et petit village adossé à un rocher et construit en pierres de corail comme presque toutes les maisons de cette partie de l'Arabie. Il est habité par des Arabes de la tribu de Bilia. Près de Vedj se trouve une fontaine donnant de l'excellente eau, ce qui est fort rare sur la côte d'Arabie. Je fis faire ma provision en remplissant six

bouteilles, couvertes de cuir et entourées de liége, que je portais avec moi pour cet usage.

En quittant Vedj nous nous trouvions au milieu d'un véritable Archipel, composé d'un grand nombre d'îles et d'îlots, qui s'étend jusqu'à Betkre.

La première île, au Nord, est Righ ou Règa, appelée Nukamerin par Niebuhr; puis les îles Abou-Molla et Mourdonna, dans cette dernière on prétend reconnaître l'île des Démons des Anciens, mentionnée par Ptolémée. La position donnée par le géographe grec se trouve en effet être à peu près la même, et il est très-facile de préciser encore maintenant la situation des villes qui se trouvaient sur cette côte dans l'antiquité. Cette singulière coïncidence m'était d'autant plus agréable à reconnaître que j'avais déjà suivi les indications de Ptolémée sur d'autres côtes et dans d'autres continents, et que je les avais presque toujours trouvées inexactes et trompeuses.

Vis-à-vis de l'île des Démons se trouve le port de Scherm-Abban qu'on nous conseilla beaucoup d'éviter, à cause de la rapacité des Arabes riverains. On me raconta alors une histoire incroyable qui se serait passée il y a vingt ans à Scherm-Abban et que je citerai seulement pour donner une idée de la crédulité des Arabes.

Un Anglais, débarqué dans le port, ayant été tué par des Arabes, les assassins lui ouvrirent l'estomac pour voir s'il n'avait pas avalé par hasard quelque pièce d'or, car les brigands arabes soupçonnent tous les voyageurs d'avaler leur or pour

le soustraire aux voleurs. En Algérie il y a des tribus Kabyles qui partagent ces croyances chimériques et qui retiennent souvent de force les voyageurs pendant quinze jours pour être sûrs de pouvoir obtenir, par l'emploi de moyens curatifs, les pièces d'or soi-disant avalées. Or dans le cas de l'Anglais dont je viens de parler, il aurait réellement avalé de l'or, dit la chronique, et les assassins de Scherm-Abban redoublent depuis de rapacité et de cruauté. Plusieurs cadavres furent retrouvés le long de la côte avec le ventre ouvert.

La quatrième île de l'Archipel est celle de Scheik-Marabou-Hassan, du nom d'un grand saint musulman qui passait sa vie en ermite sur le bord de la mer, et qui, profondément pénétré de la nécessité de toujours prêcher, à défaut d'hommes, s'adressa aux poissons, et tel était le pouvoir de ces aint, d'après la légende, que les habitants des eaux venaient d'eux-mêmes se mettre à sa disposition pour lui servir de nourriture.

Il vécut ainsi dix années, de poissons. Mais un jour il eut la malheureuse idée de commencer son exhortation à ses auditeurs par la formule de profession de foi musulmane : « *Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète.* » Alors, ô miracle ! voilà que tous les poissons répètent en chœur leur leçon. Or comme tous ceux qui font cette profession de foi sont regardés comme musulmans, les poissons étaient donc coréligionnaires du saint qui ne put plus en faire désormais

sa nourriture. La légende ne nous dit pas s'il mourut de faim, mais ce qu'elle nous affirme, c'est qu'il eut le pouvoir miraculeux de dédoubler son propre corps après sa mort, de sorte qu'il est tout à la fois vivant maintenant dans le Ciel en chair et en os, ayant été enlevé par les Anges, et enterré à l'île Scheik-Marabou-Hassan où l'on montre son tombeau.

On entend répéter de pareilles légendes, tout aussi superstitieuses, presque à chaque pas dans l'Arabie, et si j'ai cité celle-là, ce n'est que pour montrer, par un exemple, l'ignorance et la crédulité des Arabes modernes.

Le soir du même jour nous arrivâmes à Scherm-Menbur, le lendemain à Hama, que quelques géographes prennent pour *Leuce-Come* (le village blanc de Strabon). Le lendemain, il nous arriva une triste aventure: notre barque s'arrêta sur un banc de corail. Lorsqu'on navigue dans ces parages, on envoie de temps à autre au haut d'un mât un des matelots pour s'assurer, à la couleur de l'eau, si l'on n'approche pas de l'un de ces dangereux récifs qui abondent sur ces côtes. Toutefois nous pûmes sauver notre barque. Dix ou douze passagers descendirent sur le rocher et delà repoussèrent le bateau en pleine eau.

Le 31 Mai nous arrivâmes à l'île Hassan, qui offre au regard une agréable apparence, et au milieu de laquelle on remarque un joli petit village; mais l'eau y est détestable.

Le 1er Juin nous étions dans le petit port de

Mahar, assez incommode, mais dont l'abord est facile. Nous assistâmes là à un spectacle donné par des jongleurs arabes qui faisaient des tours avec des serpents *(coluber niger)*.

Le lendemain nous visitâmes *Yambou* ou *El Imbou*, qui est la principale station que l'on rencontre sur cette côte. C'est le port de Médine, la seconde ville sainte de l'Islamisme. Le commerce de cette place est important, et son marché est richement pourvu de poissons.

Yambou est habitée en grande partie par les Bédouins de la tribu *Djehina*, d'un naturel farouche, armés jusqu'aux dents et hostiles aux étrangers. A côté de cette population on trouve ici un peuple exclusivement adonné à la pêche, nommé *Hatemi* ou Tæmi, remontant à une haute antiquité et mentionné déjà par Diodore et Strabon. Ce peuple, bien que mahométan, est cependant regardé comme hérétique par les Bédouins de la Côte, qui évitent tout contact avec lui. On montre aussi à cet endroit le sanctuaire de Ali-ben-Abou-Thaleb, le quatrième calife.

Le 3 Juin nous arrivions à Berica, petit port avec une entrée très-étroite. Dans les environs se trouve Djar, village en ruines, qui était au moyen âge le port principal de Médine et une ville très-florissante. La côte ici est couverte d'arbres *(Acacias, mimosas, Mangroves et rhisophores)*.

Le jour suivant, Cheick-Yaïa nous offrait son port spacieux, mais manquant de profondeur. On

voit depuis là le mont Rhadona (le Chabinus de Diodore).

Le 5 Juin nous entrâmes dans le port de Murtura, d'un abord difficile, mais qui, en revanche, nous fournit une eau délicieuse. Ce petit village, bâti en pierres de corail, représente l'ancien Arga de Ptolémée et de Strabon. Le lendemain nous n'eûmes pas une station aussi bonne, et nous dûmes nous contenter à bon marché en acceptant le refuge du méchant port de Khurar, qui ne peut donner abri aux navires que sous la condition d'un calme parfait.

Le 7 Juin nous touchions un point important de notre itinéraire, la station de *Rabeg* ou *Rabar*. C'est là que les pèlerins qui se rendent à la Mecque endossent le costume classiqne nommé Ihram. Je dus aussi le revêtir, mais auparavant je dus prendre un bain complet et me faire entièrement raser les cheveux.

L'*Ihram* consiste en deux grandes serviettes larges de 4 pieds et longues de 5 $^1/_2$ environ, dont l'une se porte autour des reins, l'autre autour de la poitrine en couvrant le bras gauche et laissant le bras droit complétement libre.

Outre ces deux serviettes et une paire de sandales en bois, le pèlerin ne doit absolument rien porter. Il lui est expressément défendu de se coiffer avec un turban ou n'importe quoi. Le seul soulagement qui lui soit permis est de se couvrir la tête avec ses deux mains. Les parasols ne sont en usage que chez les personnages d'un

rang très-élevé. On conçoit combien les coups de soleil sont à redouter, ainsi que les nombreuses maladies qui peuvent résulter de ce si simple vêtement. C'est, vêtus de la sorte, que les voyageurs font les prières votives de leur pèlerinage; et le cri sacramentel du vœu est poussé avec une force toujours croissante, puis répété par tous les pèlerins au moins cent fois par jour jusqu'à la fin du pèlerinage, c'est-à-dire pendant près d'un mois.

Le 8 Juin nous étions à Mersa-Deneb, bon port, mais dont le village est de très-faible importance. C'est l'emplacement du Centus vicus de Ptolémée. Le lendemain nous visitâmes Tual, le Decatus sinus de Pline.

La vaste rade d'Obhor, où nous entrâmes le 10, ressemble à un grand lac ou à l'embouchure d'une grande rivière. C'est le Bartius de Ptolémée, qui place ici l'embouchure d'un fleuve imaginaire.

Le jour suivant nous atteignîmes enfin Djeddah, port de la Mecque. C'est une ville de commerce très-florissante pour l'Arabie et moins en décadence que bien d'autres villes de l'Orient. Elle possède de grands quais le long de la mer, Les maisons y sont hautes de deux ou trois étages et sont construites en pierres de corail. Mais l'architecture est loin d'y être uniforme, car l'alignement des bâtiments en pierres est souvent interrompu par des maisons en bois de palmiers ou par de misérables boutiques et échoppes.

Djeddah est entourée de solides murailles flan-

quées de tours. Quoique les fortifications soient tout à fait dans le style du moyen âge, elles sont capables toutefois d'offrir un refuge contre des agressions de guerriers aussi barbares que les habitants de l'intérieur de l'Arabie. C'est à ces fortifications que Djeddah dut son salut en 1817, quand elle fut investie par les tribus fanatiques des Wahabites. On montre encore les marques faites au moyen de pierres de taille saillantes dans les murs de la ville, et qui servaient à désigner les guerriers préposés à leur défense. Comme ces guerriers n'étaient pas autre chose que les bourgeois de Djeddah, on confia à chaque famille le soin de la sécurité d'une partie de ces remparts, et ce sont précisément ces divisions que désignent ces pierres de taille. La population de cette ville est presque toute d'origine étrangère, en majorité du Sud de l'Arabie, et notamment du Yemen et de l'Hadramaut. Il y a aussi beaucoup d'Indiens de Bombay, d'Arabes de Syrie et d'Égypte.

Depuis environ cinquante ans il n'y a plus de Juifs à Djeddah, où ils faisaient autrefois les banquiers et les changeurs. Maintenant ce sont les véritables Djeddanni (habitants originaires de Djeddah) qui ont pris en main ces deux industries, très-lucratives à cause du commerce des pèlerins et des variations extraordinaires que subit le cours des monnaies.

Je m'arrêtai quatre jours à Djeddah où je logeai d'abord dans un okal (auberge) qui se trouva si inconfortable, et hanté par une si mauvaise

société, que je dus bientôt le quitter pour m'installer dans l'un des nombreux cafés de la ville. Je visitai le tombeau de notre mère Ève, qu'on montre à une demi-lieue de Djeddah, au milieu d'un amas de huttes habitées par des mendiants nègres et arabes. Il est entouré d'une cloison de cinq cents pieds de long sur douze de large, qui représente, dit-on, la grandeur exacte d'Ève. Une petite chapelle s'élève au-dessus du nombril. On y montre les proportions exactes de la tête d'Ève, longue de quarante pieds, la position des bras et des pieds... On fait des prières à chacun des membres.

Ce pèlerinage accompli, je fis mes préparatifs pour le voyage de Djeddah à La Mecque, qui se fait par caravane à âne ou à chameau. Il dure deux nuits, l'usage étant de ne pas voyager le jour en Arabie, parce que les chameaux ne mangent pas la nuit.

A chaque station de la route se trouve un poste de soldats. La première de ces stations se nomme Aïn Rarhama, à trois lieues de Djeddah. Jusqu'ici le pays est complétement plat. La seconde est Bahra où la campagne commence un peu à s'élever, mais où la végétation fait complétement défaut. La troisième est Hadda, où l'on se repose pendant la journée. Nous sommes dans un petit village composé de huttes en forme conique ressemblant aux maisons des castors. Chaque propriétaire a six ou huit huttes qui forment un groupe et dont chacune a sa destination propre. Une sert

de harem, une autre de cuisine, une troisième de réfectoire, etc... Il y a en tout peut-être deux cents de ces groupes de huttes.

La quatrième station, le *Hedoud el-Haram*, à trois lieues de Hadda, est un territoire sacré. Le terrain s'élève toujours et le froid se fait sentir la nuit ; aussi l'insuffisance de notre costume nous a fait assez souffrir cette nuit-là.

La cinquième et dernière de ces stations se nomme Agha-el-Alem. Ici on récite ses prières en vue de la Mecque, quoiqu'on ne la voie pas encore, mais on est supposé pouvoir la voir.

A cinq heures du matin nous arrivâmes enfin dans la ville sainte de la Mecque, que les pèlerins saluèrent avec un véritable enthousiasme. Beaucoup pleurèrent et sanglotèrent même. Tous poussaient le cri sacré de Labik (*Seigneur, me voilà!*)

J'arrivai à la ville sainte vers la fin de Juin. J'entrai par le faubourg des Bédouins de la tribu de Hast et me rendis de suite, comme c'est le devoir de tout pèlerin, à la grande mosquée, la seule que possède la ville.

Un usage fort commode pour les voyageurs qui vont à la Mecque est l'existence d'une classe particulière d'hommes qui font métier de servir de guides aux pèlerins, et qui leur apprennent ou indiquent les prières qui doivent être récitées à chaque sanctuaire.

Je pris donc à mon service un de ces hommes ou guide interprète, qui s'installa avec moi à l'hôtel, m'accompagna dans toutes mes courses dans

la ville et au dehors, et, quoique d'un caractère avide et peu aimable, me fut précieux et me rendit d'importants services.

La mosquée de la Mecque ne ressemble en rien aux autres mosquées de l'Orient. A proprement parler, ce n'est pas un édifice, mais bien un amas d'édifices de différentes formes et de significations variées. Cette agglomération de temples et de maisons saintes est entourée par un portique, haut de dix mètres, formé d'une triple colonnade, de cinq cents colonnes environ, et couvert de terrasses, avec un grand nombre de petites coupoles. Au-dessus de ce portique se trouvent les sept minarets de la mosquée, tous dissemblables et placés sans aucune régularité.

L'espace entouré par ce portique est une vaste cour, dans laquelle se trouvent les sanctuaires les plus vénérés de l'Islamisme, qui se présentent ainsi dans l'ordre dans lequel je les ai visités.

La Kaaba (maison sainte), bâtie, d'après la légende, par Abraham avec l'aide de son fils Ismaël, mais qui, dans le fait, est un ancien temple païen élevé par les Arabes idolâtres avant Mahomet, et dédié à trois cent soixante divinités, dont la principale fut Hobal, le Baal des Syriens et des Phéniciens. La Kaaba peut être haute de quarante pieds, large de vingt et longue de vingt-cinq. Elle ressemble à une petite tour. Elle est construite de pierres mal taillées et très-irrégulières, placées sans aucune symétrie. Presque toute l'année elle est couverte d'un immense voile de soie

noire, nommée *kesoua*, mais au temps du pèlerinage le voile est ôté, en sorte que je pus la voir découverte ou nue, *ozian*, comme disent les Arabes. Elle n'a qu'une seule ouverture ou porte, située à une élévation de sept pieds au-dessus du sol, et qui n'est accessible que par un escalier de bois mobile, sorte d'échelle qu'on pose les jours d'ouverture, au nombre de trois dans l'année. Le reste du temps la Kaaba est fermée; il n'est pas prescrit au pèlerin d'entrer dans cette maison sainte, mais son premier devoir en y arrivant est le *Touaf*, c'est-à-dire d'en faire sept fois le tour à la course. Sur ce parcours, il rencontre des stations, et à chacune desquelles il doit réciter une prière spéciale.

La pierre noire, second objet de dévotion en arabe (hadjar el assouad), se trouve placée dans l'angle Est de la Kaaba à une hauteur de cinq pieds au-dessus du sol. Elle est longue de huit pouces et large de cinq à six, couverte d'un ciment noir, et entourée d'un cercle d'argent massif. Les pèlerins l'embrassent, et y frottent leurs mains, leur front, leur poitrine et leur ventre en récitant une prière. Souvent les dévots restent des heures entières en contemplation devant cette pierre.

La légende dit que la pierre noire était, dans l'origine, un ange qui sortit du Paradis avec Adam, et qui se fit pierre pour servir d'objet de culte aux fidèles. D'autres disent qu'elle fut apportée par l'ange Gabriel à Abraham quand il bâtit

la Kaaba. Au dernier jour elle doit reprendre sa forme première, et, redevenue ange, elle rendra témoignage devant le trône d'Allah en faveur de tous ceux qui l'auront adorée. La légende ajoute qu'anciennement elle était blanche, et qu'elle a changé sa couleur par horreur des péchés des hommes.

Le troisième objet du culte est le Madjen, une simple marque sur le sol, où une pierre désigne l'endroit qu'Abraham choisit pour préparer le mortier de la construction de la Kaaba.

La quatrième station du saint parcours, nommée *Mota-Sidna-Brahim* (station d'Abraham), est un sanctuaire ressemblant à un petit pavillon ouvert, qui renferme, dit-on, les empreintes des pieds d'Abraham. Inutile d'ajouter que là se font de nouvelles prières et prosternations.

La cinquième halte a lieu au *Halni* ou Hatim, tombeau d'Ismaël, placé au côté Ouest de la mosquée. On voit là quelques restes de l'ancienne Kaaba, construite par Abd-Allah-ben-Sobi. C'est ici aussi qu'on montre le tombeau d'Hagar et le *Mizab*, chéneau d'or qui déverse les eaux du toit de la Kaaba.

Le sixième objet de vénération est l'angle des Syriens. Il ne se trouve, en réalité, aucun sanctuaire à cet angle de la Kaaba, mais il est néanmoins regardé comme sacré. On y récite, en particulier, la prière contre l'idolâtrie, ce qui doit faire présumer que, dans l'antiquité, il y avait à cet endroit quelque statue d'idole.

Le septième sujet d'adoration est la pierre blanche, placée à l'angle Sud de la Kaaba. Elle est beaucoup moins vénérée que la pierre noire. On ne l'embrasse pas, mais on y frotte ses membres. Ici prend fin le Touaf ou (course autour de la Kaaba) que l'on répète sept fois, trois fois en courant et en remuant les épaules, et quatre fois en marchant.

Cette cérémonie terminée, on visite les sanctuaires suivants :

Le puits de Zemzem , dans un bâtiment carré à deux étages, large de quarante pieds et long de quarante-cinq environ. L'eau en est puisée par des employés héréditaires nommés Zemzemia, qui se disent être les descendants du prophète. Tous les pèlerins boivent de cette eau , s'en font verser des seaux pleins sur la tête, moyennant de l'argent. Les riches paient pour les plus pauvres. La légende dit que le puits Zemzem est la source trouvée par Hagar et Ismaël dans le désert, quand ils y furent exilés par ordre d'Abraham.

Ensuite on va voir la chaire de Mahomet, chaire en bois dans laquelle on prétend que le prophète a prêché. Puis l'escalier sacré par lequel on entre dans la Kaaba.

Les autres sanctuaires secondaires sont : les quatre temples des sectes orthodoxes appelés Makam-Hanbeli, Chaffai , Maleki et Hamfi. Ces édifices ont la forme de petits pavillons ouverts entourés de colonnes et couronnés de coupoles.

Les Koubatains complètent le nombre de ces sanctuaires que renferme la cour de la grande mosquée. Ce sont deux petites chapelles carrées, à coupoles, où l'on conserve les vases servant à puiser l'eau du puits Zemzem et l'huile pour les lampes de la mosquée, qui est éclairée chaque soir, pendant le temps du pèlerinage, par plus de mille lampes.

Mais les devoirs qui incombent à celui qui aspire au titre de *Hadji* ne sont pas encore épuisés, et je dois parler de ce qui lui reste à faire pour accomplir religieusement et jusqu'au bout les actes de sa dévotion. Le *Say* est un pèlerinage aux prétendues collines de Safa et Mirina, qui ne sont, à vrai dire, que des piliers de pierre grossièrement travaillés et posés aux deux extrémités de la grande rue de la Mecque nommée *El Emsa.* On parcourt sept fois cette rue en récitant des prières et en accélérant le pas, en passant entre les deux colonnes vertes, *Arsa* et *Khadarin.* La légende prétend que c'est ici qu'Agar errait avant de trouver un puits dans le désert.

L'*Omra* est un pèlerinage à une petite mosquée située à une lieue de la Mecque. Ceux qui s'y rendent ont le droit d'ôter l'Ihram à leur retour; ils ne doivent plus l'endosser dès lors que pour entrer à la mosquée et pour le pèlerinage au mont Arafat, qui est le plus indispensable de tous, et après lequel seulement on a le droit de porter le titre de *Hadji* (pèlerin). On ne peut accomplir ce saint pèleri-

nage qu'à un jour fixe dans toute l'année, celui qui précède la fête du grand Baïram.

Nous fîmes ce voyage dans la nuit; nous étions environ 30,000 pèlerins, formant une imposante caravane composée de celles venues de Syrie, d'Égypte et de Bagdad, et commandée par un pacha et par le grand shériff de la Mecque. Deux chameaux sacrés, portant les cadeaux du sultan pour la mosquée et le drapeau du prophète, se trouvaient à la tête du cortége.

Nous arrivâmes à Arafat à six heures du matin. La montagne est petite et ne compte guère plus de 120 pieds d'élévation. Au jour sacré il s'élève là un village de tentes et de barraques en bois brillamment éclairé le soir; aussi pûmes-nous jouir du coup d'œil des boutiques, où nous retrouvâmes tout le luxe de la Mecque. Il existe là un grand nombre de cafés, de boutiques de barbiers, et même de lieux qui sont les tristes réceptacles du vice, de la boisson et de la prostitution.

L'après-midi du jour qui précède le grand Baïram, se tient le sermon du Kadi de la Mecque, moment culminant du pélerinage. Ce discours n'a en général rien d'intéressant. Le prédicateur le lit dans un livre et le fait durer deux longues heures, pendant lesquelles le public éclate en transports d'enthousiasme et s'efforce de verser des larmes et même de sangloter, en criant: Labik! Labik!... Le sermon terminé; nous partîmes tous avec une précipitation extraor-

Les Koubatains complètent le nombre de ces sanctuaires que renferme la cour de la grande mosquée. Ce sont deux petites chapelles carrées, à coupoles, où l'on conserve les vases servant à puiser l'eau du puits Zemzem et l'huile pour les lampes de la mosquée, qui est éclairée chaque soir, pendant le temps du pèlerinage, par plus de mille lampes.

Mais les devoirs qui incombent à celui qui aspire au titre de *Hadji* ne sont pas encore épuisés, et je dois parler de ce qui lui reste à faire pour accomplir religieusement et jusqu'au bout les actes de sa dévotion. Le *Say* est un pèlerinage aux prétendues collines de Safa et Mirina, qui ne sont, à vrai dire, que des piliers de pierre grossièrement travaillés et posés aux deux extrémités de la grande rue de la Mecque nommée *El Emsa*. On parcourt sept fois cette rue en récitant des prières et en accélérant le pas, en passant entre les deux colonnes vertes, *Arsa* et *Khadarin*. La légende prétend que c'est ici qu'Agar errait avant de trouver un puits dans le désert.

L'*Omra* est un pèlerinage à une petite mosquée située à une lieue de la Mecque. Ceux qui s'y rendent ont le droit d'ôter l'Ihram à leur retour; ils ne doivent plus l'endosser dès lors que pour entrer à la mosquée et pour le pèlerinage au mont Arafat, qui est le plus indispensable de tous, et après lequel seulement on a le droit de porter le titre de *Hadji* (pèlerin). On ne peut accomplir ce saint pèleri-

Ce devoir accompli, le pèlerin peut quitter l'Ihram et endosser un autre vêtement appelé *Ihlal*, qui lui ressemble beaucoup, mais avec lequel on peut porter un turban. Beaucoup de dévots restent trois jours à Menaa. Pour moi je retournai immédiatement à la Mecque.

De retour à la ville sainte, ayant eu connaissance de soupçons qui planaient déjà sur la réalité de ma position, je profitai sans retard du moment où tous les pèlerins s'étaient rendus à la prière, pour seller mon dromadaire et regagner au plus vite Djeddah, où je montais, sans perdre une minute, sur un bâtiment anglais qui se trouvait dans le port; heureux de la sécurité complète que je trouvais sous ce pavillon respecté, et pouvant me féliciter d'avoir ainsi terminé une si dangereuse entreprise.

NOTE.

Nous joignons ici quelques détails donnés par M. de Maltzan sur les rues de la Mecque :

El-Emsa, rue principale où se trouvent les habitations des Eunuques au service de la mosquée.

El-Mota, belle rue flanquée de maisons à trois étages.

El-Maala, rue située au haut de la ville.

El-Jolimanie, quartier des Affghans, où j'ai logé ainsi que l'avait fait aussi Burton.

El-Kachacha, rue commerciale, où il y a beaucoup de magasins,

Suck-et-Luika, bazars où les pèlerins vendent les marchandises qu'ils apportent.

Il y a à la Mecque deux bains publics, onze palais du grand Shériff, souverain de la Mecque presque indépendant, une forteresse, etc., etc.,. La ville n'a cependant pas de murs.

ESQUISSE CHRONOLOGIQUE DES VOYAGES

SUR LE

SÉNÉGAL ET LA GAMBIE

(Voir la carte.)

On doit aux Portugais la première découverte des côtes de la Sénégambie. Leurs voyages se faisaient à des intervalles assez éloignés pour contraster avec l'activité de l'époque où nous vivons, lenteur qui s'explique par le peu de moyens matériels d'un peuple chez lequel le commerce n'avait encore pris aucun essor, et par la médiocrité des résultats obtenus jusqu'au jour où les côtes fertiles de la Guinée furent atteintes par les navigateurs.

Dix années s'écoulent entre la découverte du cap Bojador par Gil Eannez et l'arrivée de Nunho Tristan à l'île d'Arguin, au Sud du Cap-Blanc. En 1446 eut lieu le voyage de Denis Fernandez, qui atteignit le Cap-Vert. L'année suivante, Lancelot, parti de Lagos en Guinée et retournant en Portugal, découvrit la rivière d'*Ovidech*, à laquelle il donna le nom d'un chef maure, Zanaga, qui est

Sierra Leone, les bords de la Cazamanza, où croissent spontanément l'Élaïs Guineensis qui donne l'huile de palme, la liane à caoutchouc, l'ébénier, le figuier élastique, le baobab et le binten, ou fromager, encore plus gros et surtout plus beau que le baobab. En 1698, Brue remonta une grande partie du cours du Sénégal, jusqu'au royaume de Galam, et, après une convention passée avec le souverain de ce pays, il y éleva le fort de Saint-Joseph en un lieu nommé Dramanet. En 1715, il remonta encore le fleuve et fit même, en 1718, un sixième voyage.

C'est dans cette même année 1718 qu'a dû se faire le voyage de Compagnon au Bambouk. Ce petit pays situé à l'Est du Bondou et dans l'espèce de Mésopotamie formée par le Ba-Fing et la Falémé, avant que leur réunion devienne le fleuve Sénégal, avait déjà attiré les Portugais par ses richesses métalliques. Mais ils en cachaient soigneusement la découverte. Les habitants obligés d'exploiter leurs mines d'or pour ces tyrans étrangers les massacrèrent tous au commencement du XVII[e] siècle, et réussirent pour un temps à interdire aux Européens l'entrée de leur pays. Compagnon y pénétra néanmoins, et plus tard aussi Levens et David.

Le Bambouk forme avec les pays voisins de Satadou et de Konkodou une région montagneuse et stérile, où l'or se trouve en grains et en pépites faciles à extraire, par le lavage d'une argile dure et rougeâtre, ou mêlé à de l'émeril, à du fer

et même à du lapis-lazuli. Monsieur Raffenel a plus récemment cherché à attirer l'attention du public et du gouvernement français, sur ces mines que les habitants du Bambouk exploitent avec peu d'intelligence et de maigres résultats.

Les sources du Sénégal, c'est-à-dire du Ba-Fing, son bras oriental, et de la Falémé, son bras occidental, ont été visitées en 1818, par M. Mollien dans son voyage au pays de Fouta-Dialon. Il les a trouvées, dans des montagnes situées par 10° de latitude septentrionale, à une petite distance l'une de l'autre et à une petite distance également (et sauf erreur de sa part) des sources de la Gambie et du Rio-Grande. M. Hecquart lieutenant de Spahis, dans un voyage non moins remarquable, a pénétré au Fouta-Dialon, en 1850; quoique n'ayant pas vu la source même du Ba Fing, il estime pouvoir en indiquer la position par 10° 16' de latitude Nord et 13° 19' de longitude à l'Ouest du méridien de Paris. Cette rivière a déjà cent mètres de largeur non loin de Timbou, la capitale du pays. Elle représente, sur une proportion quadruple des rivières françaises, la répartition des cours parallèles de la Loire et de l'Allier.

Quoique généralement parlant, le Niger ait un cours dirigé de l'Est à l'Ouest, et le Sénégal dans la direction opposée, il est bon d'observer que ces deux fleuves célèbres, dont les sources se cachent au voisinage du dizième degré de latitude septentrionale, à une distance de quarante lieues peut-être l'une de l'autre, se rapprochent

bientôt, à vingt lieues seulement d'intervalle; m
à partir de ce point, l'un, le Niger, se dirige
Nord-Est jusqu'auprès de Timbouktou, sur u
longueur de deux cent cinquante lieues en li
droite, tandis que l'autre, le Sénégal, coule p
dant deux cents lieues, en ligne droite
Nord-Nord-Ouest jusqu'auprès de Aleïbé
Podor.

Timbouktou, d'une part, et Aleïbé de
se trouvent éloignés de deux cent cin
lieues, et, à peu près sous le dix-septième d
de latitude nord, à la base d'un triangle
équilatéral dont le sommet serait au sud
sources des deux fleuves, et dont la hauteur
de 7°, soit 175 lieues. La surface de ce
18,000 à 19,000 lieues carrées serait en
partie vouée à la stérilité et d'une nature
gue à la lisière méridionale du désert,
rection anormale, et presque providentielle
deux grands fleuves, du Sud au Nord, en de
dant des montagnes du Kong vers le Sahar
une longueur de sept degrés en latitude.

Nous sommes d'autant plus portés à consi
une portion notable de cette surface triang
comme une conquête pure et simple faite
désert par la fécondité concomitante des
grands fleuves, que la portion de la Séné
située au Nord de la Gambie et au Sud
négal n'est elle-même qu'à moitié arrachée
stérilité du désert auquel elle n'est pas con
Dans cet intervalle se trouvent environ

de *Rivière à Morfil*, a près de quarante lieues de développement. On conçoit que par ces grandes eaux le flot de la marée ait peu de force pour se faire sentir dans le Sénégal, tandis qu'aux basses eaux il le remonte jusqu'à Mafou, à cinq lieues en aval d'Aleïbé et à soixante de Saint-Louis.

La puissance temporaire de ce fleuve se combine avec l'effort permanent des vents de mer pour faire éprouver des modifications à son embouchure. Ainsi la barre qui en masque l'entrée était en 1788, à cinq lieues au Sud de Saint-Louis, et, en 1860, à une lieue seulement.

Si les établissements français au Sénégal, appuyés par une véritable colonisation, prennent jamais une importance commerciale proportionnée au développement politique que les mesures du gouvernement leur ont donné depuis quelques années, la Gambie et les établissements des Anglais sur ce fleuve tomberont peut-être à un rang comparativement secondaire. L'activité anglaise se trouve plutôt dirigée vers le Niger, ainsi que l'attestent les efforts faits par feu le Dr Baikie, pour vivifier une colonie plusieurs fois ébauchée au point où le Niger reçoit la Tsadda, son puissant tributaire. Loukoja, c'est le nom de cette localité, a été le but de trois expéditions dirigées en 1863, 1864 et 1865, par le commodore Gardley Wilmot, commandant de la station navale du golfe de Guinée.

La Société de Géographie de Londres a reçu, dans sa séance du 12 Mars 1866, communication

de nouveaux renseignements sur cet établissement dus à M. Robins, qui fit un séjour, sur les bords du Niger, du mois de Septembre 1864 au mois d'Octobre 1865, comme assistant du lieutenant Bourcier, le successeur de Baikie dans la direction de cette possession naissante.

L'*Investigator*, navire à vapeur du gouvernement, qui portait M. Robins et son supérieur le lieutenant Knowles, entra dans l'embouchure du fleuve le 30 du mois d'Août. Pendant un grand nombre de milles le cours en est pittoresque, divisé en une foule de bras, entre lesquels des îles couvertes de la plus magnifique végétation tropicale semblent flotter à la surface des eaux. Après avoir passé la hauteur d'Onitsha, on découvre au loin une chaîne de montagnes, et le lit du Niger est embarrassé de quelques récifs formés par des blocs erratiques. Les montagnes sont désignées par le nom de Patte (qui ne signifie pas autre chose que *montagne*); c'est à leur pied, sur la rive droite du fleuve et en face de l'embouchure de la Tsadda, qu'a été fondée Loukoja, sur un territoire cédé par Masaaba, roi de Bida. Ce prince, noble spécimen de la race noire, joint à une stature imposante une expression de courage et de franchise.

La montagne aplatie qui s'élève derrière Loukoja, à 1,100 pieds environ, est couverte de forêts dont la limite est inconnue, mais au travers desquelles la concession du roi Masaaba assigne à la colonie un territoire de trois journées de mar-

che de profondeur. Ce territoire est arrosé par la petite rivière Adokodo, qui tombe dans le fleuve un peu au-dessus de Loukoja. — Le Niger commença à baisser aux premiers jours du mois d'Octobre, et le 14 Juin sa hauteur était déjà réduite de 32 pieds, ce qui continua jusqu'à la fin de Mai. Le 1er Juin il commença à s'élever, et, le 10 Septembre, la crue avait déjà atteint la hauteur de 41 pieds 6 pouces. Elle continua jusqu'au 28 Septembre, où elle était parvenue au niveau extraordinaire de 50 pieds. Le niveau du fleuve met donc 243 jours à descendre et 122 seulement à monter, ce qui n'est pas tout à fait la même proportion que dans le lac Léman, dont les eaux montent pendant cinq mois et s'abaissent pendant sept autres mois. Sur le cours inférieur du Niger, au-dessus de Loukoja, il y a huit mois de sécheresse et quatre mois de pluies.

P. Chaix.

EXPÉDITION AU POLE NORD.

Esquisse des projets proposés jusqu'à ce jour pour son exécution.

Pendant quarante années et plus, pour nous borner au XIXe siècle, de nombreuses expéditions nautiques ont exploré les latitudes boréales et australes, et ont été exécutées principalement par les marines soit nationales, soit privées de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'Amérique. Celles de ces expéditions envoyées vers le pôle arctique en particulier, avaient pour but principal la recherche du passage N.-O., soit d'un passage mettant en communication l'Océan-Atlantique avec la mer Pacifique ou le Grand-Océan par une ligne plus courte que la longue navigation qu'il faut accomplir en doublant le cap Horn, ou le cap de Bonne-Espérance pour atteindre les eaux de la Chine, du Japon et même des Indes-Orientales.

On connaît le sort de toutes ces expéditions à la recherche du passage N.-O.; on sait que, bientôt détournées de leur but primitif par l'intérêt

dominant de la recherche de l'intrépide Franklin, elles se sont concentrées à grands frais de temps, d'hommes et d'argent sur l'espace restreint qui, d'après les données qui le concernaient, devaient le renfermer.

Aujourd'hui que le passage N.-O. est trouvé et que le sort du capitaine Franklin est fixé, la question primitive de l'exploration des régions polaires dans un intérêt plus général et dans un but purement scientifique revient au jour. Nous laisserons parler le capitaine Shérard-Osborn, de la marine royale britannique, qui, dans une adresse à la Société Royale de Géographie de Londres, en date de l'hiver 1865, vient de ressusciter la question en exposant à l'appui de l'envoi d'une nouvelle expédition au pôle Nord les intérêts qui plaident en sa faveur.

Ces intérêts peuvent se rattacher à quatre grandes questions ou points de vue : Philantrophique et religieux ; Scientifique ; Commercial ; militaire ou naval.

La question scientifique elle-même peut se diviser ainsi en :

Ethnographie, Géographie, Physique, Astronomie, Histoire naturelle.

Le point de vue ethnographique et géographique nous occupera ici plus spécialement.

Le premier, en particulier, touche à la dissémination des races et des tribus sur le globe et à la condition actuelle de celles du Nord, appartenant à la grande famille des Esquimaux.

Le beau et récent voyage du docteur américain Kane (1853-1855), en soulevant quelque coin du voile qui nous cache encore les destinées de ce peuple, fait naître à leur égard une question qui n'est pas sans intérêt :

Il est certain que, contrairement aux idées connues antérieurement, les Esquimaux vivent encore à la latitude de 75° à 78° L. N., et que, par conséquent, ils y trouvent leur nourriture ; or on sait, par les observations de Kane, que les Esquimaux ne vivent que de viande ; donc le règne animal doit exister et exister en abondance dans ces latitudes, que l'on croyait désertes et stériles ;

Il paraît certain encore, par les mêmes explorations, que les tribus d'Esquimaux de ces latitudes extrêmes sont, depuis l'accroissement des grands glaciers des terres limitrophes de la côte occidentale du Groënland, séquestrées des parages plus septentrionaux, où existent peut-être d'autres tribus de cette race, attendu les nombreux vestiges d'animaux et même d'ouvrages de main d'hommes qui font supposer leur présence. Or, comme il est à craindre que, vu l'extension régulière et imminente de ces grands glaciers, les tribus du 75me degré au 78me, ne soient bientôt coupées de toute communication avec leurs frères des régions plus au Midi, cette conséquence pourrait s'être réalisée déjà pour les tribus supposées plus au Nord, c'est-à-dire conjecturalement au Nord du 78me degré.

A cette hypothèse d'hommes vivants de nos

jours au-delà du 78me degré L. N., se rattache indirectement un vague espoir de retrouver encore vivants les débris des équipages faisant partie de l'expédition perdue du capitaine Franklin (1844-1848). Cette conjecture, toute hasardée qu'elle paraisse, a pesé d'un grand poids sur la détermination de Kane et a eu une grande influence sur l'ardeur qu'il a déployée dans l'exécution de sa célèbre tentative.

Nous verrons tout à l'heure quelle importance le capitaine Osborn attache à d'autres découvertes du Dr Kane, relatives à l'existence d'une mer libre; de courants polaires du Nord au Sud; de la forme présumée du Groënland, etc., etc. Revenons à la proposition présentée par lui à la Société Royale de Géographie britannique d'envoyer sous les auspices et d'accord avec l'amirauté deux navires à la recherche de la mer libre polaire et du pôle Nord lui-même en suivant la route frayée par Kane: Détroit de Smith, terre de Grinnel et canal de Kennedy.

Selon le capitaine Osborn, deux vapeurs à hélice, pourvus des équipages et approvisionnements nécessaires pour deux années, suffiraient pour amener cette entreprise à bien si on les combinait avec un système d'expédition en traîneaux qui se substituerait à la navigation à partir du 78me degré à peu près.

Voici comment le capitaine Osborn justifie sa proposition, en commençant par le plan de recherche qu'il y rattache et les travaux à accomplir par l'expédition : 1° Visiter les Esquimaux du

78me degré L. N., les mettre en relation avec leurs frères du Sud et avec les établissements des frères Moraves au 73me. L'expédition devra rechercher, en particulier, s'il existe encore vivantes des tribus au Nord du 78me degré, et dans qnel état elles se trouvent; rechercher aussi si parmi elles se retrouveraient ou auraient existé (pas possible, selon moi) des Européens survivants de l'expédition de Franklin.

2° Vérifier l'hypothèse de la mer libre entrevue vers le 80me degré L. N. La mer de Kane communique-t-elle avëc un Océan polaire et en fait-elle partie, ou bien formerait-elle un vaste bassin fermé au cœur du Groënland septentrional? « Sans la vue, dit Kane, des oiseaux et de l'affai-« blissement de la glace, ni Hans ni Morton (ses « officiers ou compagnons) n'en eussent cru leurs « yeux à la vue de la région mystérieuse de « l'eau libre; ils se trouvaient sur les bords d'un « canal si ouvert qu'une frégate ou une flotte de « frégates aurait pu y faire voile; la glace déjà « brisée et disloquée formait une sorte de plage « en fer à cheval contre laquelle la mer se bri-« sait; vers le Nord, ce canal devenait un miroir « bleu sans glace; trois à quatre petits blocs de « glaçons étaient tout ce que l'on en pouvait voir « sur la surface de l'eau [1].

[1] Si l'on rapproche ce passage de la théorie de Petermann sur l'origine des montagnes de glaces, on en tirera la conclusion évidente qu'il ne doit pas y avoir ici de terres rapprochées, en sorte que : ou bien le bassin de mer libre intérieure du Groënland doit se prolonger bien loin, ou bien le Groënland lui-même ne doit pas se prolonger dans la direction de cette mer libre, de manière à en diminuer l'étendue. (F. DE M.)

« Vue des falaises, cette *mer libre* pouvait avoir « 4,000 milles carrés ; l'oie de Brent, le pétrel « arctique, l'Eider et le canard royal étaient de- « venus si nombreux qu'on en tuait deux d'un « coup. L'oie de Brent est, comme on sait, un « indice de la présence de l'eau; elle ne se nourrit « que de matières végétales. Les rochers étaient « couverts d'hirondelles de mer, dont les habitudes « demandent l'eau libre.

« Quel spectacle imposant pour Hans, parvenu « au sommet d'un rocher de 480 pieds de hau- « teur, que la vue de la vaste nappe d'eau libre « étendue devant lui! Là, pas un atôme de glace « ne flottait ; ses oreilles étaient de nouveau ré- « jouies par la musique des vagues. Une mer « libre près du pôle ou même un bassin polaire « a été un sujet de théories débattues depuis « longtemps. Bærentz, les pêcheurs hollandais du « Spitzberg, Wrangel, Penny, crurent l'avoir « aperçue et se trompèrent de bonne foi; d'au- « tres, par conséquent, dit Kane, ont droit de « suspecter l'exactitude de mes observations, « quoique sur une plus grande échelle. Toutefois, « la mer que je me suis hasardé à appeler libre « a été suivie pendant nombre de milles le long « de la côte, et vue d'une élévation de 580 pieds « toujours sans limite et sans glace se soulevant « et se brisant contre les rochers du rivage.

« Il est impossible, continue Kane en se rappe- « lant les faits relatifs à cette découverte, la neige « fondue sur les rochers, les troupes d'oiseaux de

« mer, la végétation augmentant de plus en plus,
« l'élévation du thermomètre dans l'eau, de ne pas
« être frappé de la probabilité d'un climat plus
« doux vers le pôle ; mais signaler ces modifica-
« tions de la température au voisinage de la mer
« libre, ce n'est pas résoudre la question non
« encore résolue : Quelle est la cause de la mer
« libre ? [1] »

3° Une autre question non résolue et dépendant de celle-ci attirera, selon le capitaine Osborn, l'attention de l'expédition. C'est celle de la forme hypothétique du Groënland. Se termine-t-il brusquement au cap Constitution, entrevu par Kane, ou bien se creuse-t-il pour embrasser le bassin polaire dont nous venons de parler, pour se refermer ensuite sur lui en allant se prolonger plus loin (et peut-être fort loin, comme le croit M. Petermann) au Nord, par delà le Pôle, dans la direction du détroit de Behring à peu près ?

4° L'exploration du glacier de Humbolt sera une des tâches imposées à l'expédition polaire, y compris l'examen des montagnes de glaces qui en dérivent. Ces montagnes chargées de blocs, véritables radeaux géologiques glaciaires, sont des musées et des témoins qui pourront fournir par leur examen, à ceux qui les consulteront, des données précieuses sur la constitution géologique des côtes et massifs du Groënland septentrional. Quand le glacier de Humbolt aura pu être ainsi étudié géologiquement, l'examen de ces radeaux glaciaires

[1] La Noye, *la Mer polaire*, p. 293-299.

servira à fixer la provenance des glaces flottantes, question très-importante pour établir la probabilité ou l'improbabilité de la présence de terres ou continents rapprochés, et à déterminer aussi la loi et la direction des courants polaires.

On doit déjà admettre, d'après les observations antérieures, l'existence d'un courant du Nord au Sud dans le canal de Kennedy. En général, l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle fourniraient également d'amples matériaux et sujets d'étude à une expédition polaire. Mais nous ne suivrons pas le capitaine Osborn sur ce terrain, où il serait téméraire pour un profane de s'aventurer.

Le capitaine Osborn termine par une réponse aux objections présentées et par des considérations patriotiques à l'adresse de ses concitoyens. « Le temps n'est plus, dit-il, où les voyages aux régions polaires étaient considérés comme des entreprises périlleuses, aussi ruineuses pour la vie des hommes que pour les finances de l'amirauté. Les voyages du D[r] Kane et d'autres plus récents ont singulièrement atténué les chances de danger et de mort.

« Avec de la viande crue de Morse, de Narval ou d'ours, comme préservatifs et remèdes contre le scorbut, avec des robes fourrées de rennes, des sacs doublés de peau d'ours, des lampes à neige esquimaudes, du café, des traîneaux et des chiens bien dressés, on peut, dit le D[r] Kane, braver 60 degrés de froid. »

« Tout le monde sait, continue le capitaine Osborn, quelle difficulté on éprouve à rencontrer des volontaires pour le service national dans les mers de Chine et quelle répugnance nos marins ont pour ce service; pour un matelot qu'on trouvera bien disposé pour cette destination, on en trouvera vingt pour retourner vers le pôle Nord. »

« Quand repartons-nous, commandant? » Voilà la salutation qui attend sur les quais de nos ports de mer tout officier de S. M. qui a navigué dans les mers arctiques.

« Et combien, dit en terminant le capitaine Osborn, » n'est-il pas à désirer qu'en fournissant cet aliment à l'ardeur juvénile de nos matelots, on ne laisse pas la marine anglaise déchoir du poste d'honneur qu'elle s'est dès longtemps conquis; nos équipages se rouiller dans l'inaction d'une longue paix; nos officiers perdre de vue les fortes études liées aux nobles dangers affrontés pour la science et l'humanité; enfin, nos vaisseaux se pourrir inutiles dans nos ports. »

Voilà certes, semble-t-il, plus de motifs et d'arguments qu'il n'est nécessaire à l'appui de la proposition du capitaine Osborn; aussi a-t-elle été prise en sérieuse considération, non-seulement par la Société Royale de Géographie, mais, avec celle-ci, par tout le monde savant en Angleterre et ailleurs. Mais si la proposition a été bien accueillie par le premier de ces corps savants, et si elle y a donné lieu à un examen et à un débat consciencieux qui ne s'est pas borné à une seule

séance, le plan proposé pour l'exécution d'un nouveau voyage d'exploration polaire arctique a trouvé des contradicteurs. Le capitaine Richard, de la marine royale d'Angleterre, le géographe Petermann, associé en Allemagne de la Société Royale de Géographie britannique, sont ceux qui ont surtout fait une sérieuse opposition.

Le débat est devenu public; chaque société, chaque nation, chaque individu même est autorisé à donner son opinion; et le Dr Petermann, en publiant la sienne, le fait sous la forme d'une contre-proposition.

Après avoir exposé le plan du capitaine Osborn, nous allons parler d'une manière contradictoire de celui du géographe Petermann. Celui-ci s'empresse de reconnaître à la nation britannique tous les droits aux honneurs des nouvelles découvertes, et il ne peut que les encourager dans la poursuite de cette noble carrière; il abonde également dans l'esprit de la proposition du capitaine Osborn pour tous les avantages et progrès que les sciences naturelles, physiques, géographiques et astronomiques ont droit d'attendre d'une nouvelle expédition au pôle Nord; mais au nom de ces sciences, il ose combattre l'itinéraire proposé par le capitaine et lui en substituer un autre qu'il présente comme beaucoup plus rationnel et comme mieux motivé au titre même des sciences dont il s'agit de satisfaire les desideratas. Voici, en conséquence, la contre-proposition qu'il

soumet à la Société Royale de Géographie de Londres : Envoyer deux vapeurs à hélice dans les mers arctiques en choisissant la voie du Spitzberg, que les marins de l'expédition laisseraient à l'Ouest dans leur navigation vers le pôle Nord.

M. le Dr Petermann est, comme le capitaine Richard, effrayé de la quantité de vies, de temps et d'argent, sacrifiés depuis quarante ans pour un si petit résultat ; il s'élève, en particulier, comme lui, contre les expéditions longues, difficiles et périlleuses sur les glaces polaires au moyen de traîneaux alors que, faute de nourriture pour un attelage de chiens, l'on devra forcément, ce que l'on a toujours du faire à partir d'une certaine latitude, remplacer le travail de ces animaux par celui des hommes. M. Petermann veut tirer de la vapeur et des vaisseaux à hélice tout le parti qu'on n'a pas pu en tirer jusqu'à ce jour, faute de ne les avoir pas conduit à l'endroit où il fallait les diriger.

Il est convaincu, pour sa part, que là où la mer est libre, c'est-à-dire non enfermée dans des baies, des golfes ou entre des détroits resserrés, cette mer ne gèle pas ou ne gèle qu'accidentellement, quelque soit sa latitude [1].

Pourquoi donc alors s'obstiner, selon lui, à vouloir toujours engager des vaisseaux dans le chenal du

[1] Donc, si cette théorie est fondée, on pourrait conclure de l'absence de glaces flottantes observée par les compagnons de Kane dans la mer qui porte son nom, et au Nord du glacier de Humbolt, le fait de l'absence aussi de terres et de continents rapprochés dans cette direction. (F. DE M.)

détroit de Davis et de la baie de Baffin qui aboutit à des mers, sans issue, ou du moins emprisonnées dans des baies profondes, ou enfermées entre des détroits si resserrés qu'on est bientôt arrêté par les glaces qui en font leur siége permanent; on dépensera toujours à vouloir les vaincre des forces sans résultat. C'est, au contraire, vers les mers étendues, là où les continents sont écartés et là où des terres profondément découpées et divisées n'y entravent pas les reconnaissances, qu'il faut en faire avec des vaisseaux. Il peut citer à l'appui le journal du capitaine Parry, qui, en 1825, trouva au Nord du Spitzberg l'eau libre jusqu'au 82me degré latitude N. et ne fut arrêté que près du 83me degré [1]. Mais Parry n'avait à son service, à cette époque, que des vaisseaux à voile et tout en bois. La force de propulsion et de résistance de navires à vapeur est tout autre, et Ross a prouvé, dans son beau voyage aux mers antarctiques (1844-1845), où il a rencontré des montagnes de glace d'une dimension prodigieuse, que la vapeur peut toujours en avoir raison.

Le Dr Petermann est si convaincu de l'inanité de ces obstacles en face de la vapeur, qu'il va jusqu'à dire que l'intervalle d'une saison, c'est-à-dire trois mois d'été, suffirait à un navire à hélice pour atteindre le pôle Nord et revenir en Angleterre par la route du Spitzberg, si le voyage d'exploration devait se borner à ce seul résultat.

[1] Note en Appendice.

Il fait ressortir en passant, et à l'appui de cette route, l'immense économie de temps que l'on obtient, puisqu'un vapeur peut se rendre d'Angleterre en toute saison aux mers du cap Nord, sur la côte septentrionale de Norvége, sans perdre un temps considérable de plusieurs mois qu'exige nécessairement la voie du détroit de Davis.

Mais ce n'est pas dans les mois d'été, c'est, au contraire, dans la saison voisine de l'hiver, que la navigation vers le pôle devra présenter le moins d'obstacles; voici pourquoi selon lui:

Les obstacles glaciaires, dont nous avons parlé, sont de deux sortes. Aux simples *Packs* et *Banquises*, provenant des bras de mer étroits pris entre les terres, viennent s'ajouter, à mesure qu'on gagne les latitudes plus élevées, les produits de véritables glaciers de terre ferme et d'eau douce. Ces glaciers, immobiles et inertes pendant l'hiver, vont grossir pendant l'été (alors que la chaleur de l'atmosphère agit sur eux pour les désagréger) le contingent des glaces flottantes. Celles-ci désignées communément du nom de *Eisberg*, *montagnes de glace*, sont précisément des débris de ces glaciers polaires qu'il ne faut pas confondre avec les surfaces d'eau gelée le long des côtes[1].

Les glaces donc, qui, comme on le sait, et comme nous venons de le reconnaître, se forment chaque hiver aux latitudes élevées le long des côtes, des golfes et des détroits, y restent stationnaires jusqu'au printemps, où alors, sous l'action

[1] MARTINS, du Spitzberg au Sahara.

de la chaleur renaissante, elles s'en détachent et commencent vers l'été, de conserve avec celles des glaciers terrestres polaires, leur voyage de flottage et de charriage aquatique jusqu'aux mers plus tempérées, pour aller finalement se dissoudre aux approches des eaux de l'équateur. Delà, comme conséquence, la certitude pour des vaisseaux, s'avançant au cœur de l'été vers le pôle, de rencontrer ces escadres de glaçons, serrés, coagulés, manœuvrant de concert et présentant forcément, dans leur course au Sud, une barrière, redoutable à ceux qui veulent la rompre et la traverser.

Si, au contraire, on se met en route pour l'extrême Nord à une époque rapprochée de l'hiver, les glaces, fixées pendant cette saison et adhérentes aux côtes et aux continents, ne seront nulle part sensibles dans les mers libres et laisseront celles-ci ouvertes aux vaisseaux jusqu'au pôle. A cela on fera ou on pourra faire une objection : Comment, dira-t-on, naviguer pendant le cours de la longue nuit polaire? Un passage de Martins[1] peut servir de réponse à cette objection : On oublie les aurores boréales; «Bravais a constaté qu'à la lumière d'une brillante aurore boréale il pouvait lire une page imprimée en petit texte presque aussi facilement qu'à la lueur de la pleine lune; la lune, d'autre part, est dans son plein en opposition avec le soleil, et là où le soleil ne se lève pas, on la voit presque constamment sur l'horizon. La double

[1] Du Spitzberg au Sahara.

lumière de l'astre des nuits et de l'aurore boréale diminue beaucoup pour les régions polaires l'obscurité de la nuit hivernale; ces clartés irrégulières suffisent aux Lapons, aux Samoyèdes, aux Esquimaux, traînés par des rennes ou par leurs chiens, pour parcourir en traîneaux les neiges sans limites qui couvrent leur pays. »

Le D[r] Petermann relève encore en passant l'avantage, pour des vaisseaux partis d'Europe, d'avoir à portée de l'expédition des points de relâche et des dépôts de charbon, accessibles presque en toute saison, au cap Nord, dans les îles Harca et au Spitzberg, et par eux des communications toujours libres avec l'Angleterre ou tout autre point de départ. Enfin, il fait ressortir la rapidité obtenue ainsi en renonçant à l'emploi de traîneaux qui font au plus, tirés par des hommes, dix milles par jour, tandis que les vaisseaux à hélice en font cent.

Que ne peut-on pas attendre, dit-il ailleurs[1] pour enflammer les esprits en faveur de ces projets d'exploration, « que ne peut-on pas attendre, en fait de découvertes, d'une région où l'aiguille aimantée a perdu sa force d'attraction polaire, où les couchers et les levers de la lune et du soleil ne se règlent plus sur la révolution diurne du globe terrestre, où l'aurore a sa résidence pour ainsi dire permanente, où les propriétés des corps sont affectées au point que le fer y devient friable, le mercure dur et solide, la neige

[1] 11me N° des *Mittheilungen*, 1865, p. 425.

grenue comme le sable marin, où cesse la force centrifuge, où, jusqu'à des limites encore inconnues, une mer jusqu'ici inexplorée élève et abaisse ses flots, où un crépuscule presque continuel succède à une obscurité de six mois, où la transparence de l'atmosphère atteint un degré de perfection tel, et tellement inouï, qu'elle offre des conditions favorables incalculables à l'exploration du firmament boréal, où enfin, et comme on le sait, les conditions de température et la répartition des climats obéissent à des lois encore ignorées.

La Société Royale de Géographie a fait, avons-nous dit, bon accueil à la proposition du Dr Petermann; dans la discussion plusieurs amiraux et officiers en service actif dans la marine royale se sont rangés à son avis. Le président de la Société, S. R. Murchisson lui-même, lui a paru favorable. Quelques *amiraux polaires* cependant, anciens officiers du temps de Parry, ont voté en faveur du projet du capitaine Osborn. Le capitaine américain Maury, sans regarder à la dépense, aurait, m'a-t-on dit, voté pour les deux projets et pour l'envoi d'une expédition par chacune des routes proposées. Et ici, arrêtons-nous un moment.

Il semble, en effet, que ce serait là un moyen de réunir toutes les chances et de concilier tous les avantages, car le projet du Dr Petermann, avec la logique rigoureuse de son côté peut-être, sacrifie pourtant la recherche des Esquimaux polai-

res, hypothétiques, du Groënland septentrional, ainsi que celle de la mer de Kane, l'étude aussi du glacier de Humbolt ainsi que celle de la côte Nord, encore inconnue, du Groënland.

A cela M. Petermann répond, il est vrai, mais avec retenue et prudence, par deux hypothèses :

Ce qu'on n'obtiendrait pas par son plan, relativement à la côte Ouest du Groënland, s'acquerrait peut-être en s'approchant de la côte Est, complétement inconnue, au cas où on pourrait s'en approcher assez pour l'explorer. Bien des raisons lui font supposer que ce continent (car il mériterait alors ce nom) prend, en prolongeant sa côte Est vers le Nord, un développement considérable; et s'il était possible d'aller reconnaître cette côte, on aurait peut-être la solution du problème cherché Qui sait même si l'on n'atteindrait pas le cap Constitution, le chenal Kennedy et la terre de Grinnel, baignée par la mer de Kane, en l'abordant par son autre extrémité!

A cette première hypothèse s'en rattache dans le plan de l'auteur une seconde qui lui donne une importance capitale de plus.

Que devient, s'est-on souvent demandé, le *Gulfstrom*, ou courant atlantique Nord? On sait qu'à partir des côtes Ouest de l'Irlande le grand courant marin prend sa direction entre l'Islande et le Nord de l'Ecosse, s'infléchit à partir delà, à l'Est, vers les côtes de Norvége, les contourne et va chauffer de ses ondes encore tièdes

certains parages de la Mer glaciale. Qui sait si, grâce à la température élevée de ce courant, la côte Est du Groënland ne se trouverait pas débarrassée, à une latitude plus élevée, de sa zone de glace, et ainsi rendue plus abordable que sa côte Ouest, si rebelle aux expéditions et aux explorateurs?

Si l'on échouait de ce côté là, resterait à l'expédition polaire proposée d'aller, à son retour du pôle, poursuivre le *Gulfstrom* jusqu'à ses destinées extrêmes à l'Orient. On sait déjà l'étrange anomalie que présentent les deux côtes de la Nouvelle-Zemble; tandis que, à l'inverse de ce qui se passe ailleurs, sa côte Sud, réceptacle des glaces éternelles, est en proie à une température peut-être aussi extrême que celle du détroit de Smith, qui est presque la plus basse connue; sa côte Nord, au contraire, jouit, comme Hammersfest, au cap Nord, d'un climat presque tempéré, qui offre au besoin un hivernage très-passable aux baleiniers de ces parages surpris par un hiver précoce. Il y aurait donc là matière à découvertes nouvelles et à études climatologiques intéressantes.

Qu'on ne perde pas de vue, dit en terminant le Dr Petermann, qu'il s'agit de parties du globe encore complétement inconnues, et qui, pour le pôle arctique seulement, représentent une surface égale ou supérieure à la Nouvelle-Hollande tout entière. Quelle plus noble ambition pour les navigateurs que d'aspirer à la glorieuse conquête de ce monde encore inconnu, et d'en pouvoir révéler

les mystères aux nations civilisées de notre planète!

La proposition du géographe allemand soumise à la Société Royale géographique de Londres, et justifiée au point de vue anglais en particulier, l'est également à celui de toute autre nation d'Europe qui s'y sentirait intéressée, et tout spécialement à celui de l'Allemagne, initiée au débat par les publications des *Mittheilungen*, où se trouve insérée l'adresse du Dr Petermann à la Société Royale géographique de Londres. Assez indifférente au début de la question, l'Allemagne a fini, semble-t-il, par s'émouvoir, et l'opinion publique ainsi sollicitée a paru un moment à la veille de vouloir prendre fait et cause pour le plan de son compatriote, et au besoin d'en poursuivre l'exécution, soit par une action privée, soit par le concours de sa propre marine et de ses gouvernements. Plusieurs considérations ont été présentées dans ce sens :

Le débat entamé en Angleterre entre des adversaires également prononcés, mais d'avis contraires, peut voir s'ajourner encore longtemps une décision qui demande pour son exécution l'unanimité de concours.

L'Allemagne, plus à portée de l'une des routes, celle qui a pour elle la majorité des voix en particulier de tous les Allemands compétents, est bien placée pour se charger de l'exécution. Si l'avis du capitaine Maury venait à prévaloir et que deux expéditions différentes dussent aboutir, les

Allemands faisant l'une, celle du Spitzberg, l'autre, celle du détroit de Smith, resterait ouverte aux Anglais.

L'Allemagne est intéressée dans le choix de la route par le Spitzberg, parce que la proposition sous cette forme est née dans son sein et est partie de l'un de ses enfants.

Les Allemands, en fait de génie investigateur, de goût pour les aventures et d'aptitude scientifique, ne le cèdent à aucune nation et ont devancé plutôt toutes les autres; il suffit de citer les Niébuhr, Humbolt, Barth, Ritter, Schlagintweit, Owerveg, Vogel et cent autres. Si, jusqu'ici, cet esprit d'investigaton lui a fait préférer les voies terrestres de découvertes géographiques, c'est à l'absence d'une marine nationale qu'il faut l'attribuer. Or l'Allemagne met de nos jours son amour-propre à avoir une marine et une flotte, et rien ne serait plus propre à leur donner un grand élan que si l'exécution d'une telle mission leur était confiée.

La découverte de nouveaux parages pour les baleiniers, soit sur la côte orientale du Groënland, si elle se trouvait accessible, soit sur les côtes septentrionales de la Sibérie, avec l'exploitation de ses dépôts d'ivoire, deviendraient des branches de commerce auxquelles les Allemands pourraient participer en proportion du développement de leur importance maritime.

Ce que nous avons dit de l'élan des particuliers et du concours des gouvernements de l'Allemagne

pour contribuer à ce développement de la marine nationale n'est pas une simple supposition ; nous pouvons, en terminant, citer à l'appui, entre autres témoignages d'intérêt particulier ou collectif, celui tout spécial du prince Adalbert de Prusse. En outre, et pour rentrer dans la question d'une nouvelle exploration polaire, des capitaines de marine, des pilotes et des naturalistes renommés ont offert à l'expédition projetée leurs services comme volontaires ; le Sénat de Hambourg a voté éventuellement dans ce but 2,000 écus ; Brême en a recueilli autant provenant de souscriptions particulières ; le géographe Petermann a offert une récompense de 2,000 thalers pour la première expédition par la route du Spitzberg atteignant le 80me degré latitude N. L'Autriche a mis à la disposition de l'expédition des vaisseaux, des instruments et des équipages.

Citons aussi l'envoi, aux frais d'un simple particulier et avec le concours de la Prusse, qui a cédé dans ce but l'un de ses meilleurs officiers de marine, d'une expédition préliminaire consistant en un vapeur à hélice commandé par le capitaine Werner de la marine royale de Prusse avec la mission d'aller explorer les glaces et la nature des dépôts de charbon dans les mers et sur les côtes du Spitzberg; expédition qui n'a manqué son effet que par un accident survenu, contre toute attente, dans les machines du bâtiment, et qui l'a contraint à rentrer dans le port qu'il venait à peine de quitter.

Parmi les nombreuses marques d'intérêt et d'offres de services provenant d'une initiative toute privée allemande, nous devons nous borner à faire mention d'un mémoire du savant Dr Mühry, de Gœttingen, mettant sa science au service de la question débattue et appuyant du poids de son autorité, bien connue en cette matière, le choix de la route par le Spitzberg. On trouvera plus bas, à l'Appendice, le résumé de l'opinion de ce savant docteur, sous forme de note, se référant au voyage cité plus haut du capitaine Parry au Nord du Spitzberg.

Notre tâche serait achevée si depuis la rédaction de ces lignes ne nous fut parvenu l'intéressant Mémoire de M. Martins sur le même sujet [1], dans lequel le savant professeur à la Faculté médicale, et directeur du Jardin botanique, de Montpellier, cherche à attirer en faveur de la réalisation du nouveau projet d'expédition au pôle Nord l'intérêt du public cultivé de France, patrie de Dumont-d'Urville, ainsi que le concours de son gouvernement. Voilà donc, sans compter l'Amérique du Nord, patrie de l'héroïque Dr Kane, l'Angleterre, l'Allemagne, la France initiées au débat que nous venons de tracer. Nous sera-t-il permis pour conclure, et après avoir cité de si grands pays et de telles autorités, de réclamer aussi de notre petite Genève, de notre patrie suisse, leur part d'intérêt pour l'exécution d'un projet qui doit mériter la

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 Janvier 1866.

sympathie de tout ami de la science et de l'humanité.

Il faut remarquer, dit le Dr Mühry, de Gœttingen, que Parry, dans sa route au Nord du Spitzberg (1825), à mesure qu'il avançait dans cette direction et qu'il s'approchait de son terme extrême, sur une étendue comprise entre le 80 et 82me ° 44' N., trouva la glace de plus en plus brisée et désagrégée, que la soi-disant croûte de glace unie et compacte ne parut jamais à ses yeux; que les glaçons n'avaient pas en épaisseur la moitié de celle des glaçons qu'il trouva autour de l'île Melville; que les montagnes de glace manquaient absolument; qu'au moment de son retour (fin juillet), la glace se montrait sensiblement plus désunie et clair-semée, en sorte que de l'avis unanime le navire aurait pu atteindre à la fin d'Août le 83me degré. Tout cela semble établir incontestablement qu'on aurait tout au plus à lutter, sur cette route, contre une ceinture de glace mobile de trois degrés peut-être de largeur, se mouvant au Sud et à l'Ouest, composée de glaçons dont la grosseur diminue en avançant vers le Nord et pendant l'automne.

A coup sûr il résulte de là que la glace la plus compacte ne venait pas du Nord, qu'au contraire, elle y était plus mince, ce qui confirme, avec d'autres observations, le fait qu'à cette latitude le vent du Nord n'apporte point de glaces, qu'en con-

séquence aucun continent ne doit exister dans ces parages, puisqu'on sait qu'une ceinture de glaçons serait inséparable d'un continent et en particulier d'un continent montueux et accidenté, toujours grand atelier des montagnes de glace [1].

En conséquence, il serait peu sage d'attaquer la zone de glace au printemps, mais on devrait l'aborder en automne en partant du Nord du Spitzberg, où ladite zone s'infléchit à l'O.-S.-O., tandis qu'on pousserait droit devant soi, c'est-à-dire suivant la direction O.-N.-O., où l'on n'aurait pas la chance de la rencontrer.

F. DE MORSIER.

[1] Nous avons déjà remarqué que, si l'observation du Dr Kane est exacte, on peut tirer la même conclusion, savoir : *absence de terres et de continents* au Nord du glacier de Humbolt et du canal Kennedy, du fait de l'absence de glaces flottantes qu'il y aurait constaté. (F. de M.)



CARTE

DU

COURS INFÉRIEUR

DU

SÉNÉGAL

PAR

Pl. CHAIX

Le GLOBE. — Février et Mars 1866.

AUTORITÉS CONSULTÉES POUR LA RÉDACTION DE LA CARTE

Observations du capitaine Belcher sur la côte occidentale de l'Afrique. Journ. Géog. Soc. Londres II.
Hay, communication supposée de la Cazamanza avec la Gambie. Journ. Géog. Soc. Londres III.
Dussault, Dupont et Leprieur, observations sur le cours du Sénégal,
Braouazec, esquisses sur le Haut-Fouta et le Damga, en 1860.
Vallon et Parchappe, croquis de la rivière Cazamanza, 1858-1859. Bull. Soc. Géog. Paris, Mai 1861.
Hecquard, voyage au Fouta-Diallon. Bull. Soc. Géog. Paris, Avril 1852.
Carte générale du Sénégal, de la Falémé et de la Gambie, dressée sous la direction du colonel du génie Faidherbe et publiée par ordre de S. M. l'Empereur des Français, 1861.

pour contribuer à ce développement de la marine nationale n'est pas une simple supposition ; nous pouvons, en terminant, citer à l'appui, entre autres témoignages d'intérêt particulier ou collectif, celui tout spécial du prince Adalbert de Prusse. En outre, et pour rentrer dans la question d'une nouvelle exploration polaire, des capitaines de marine, des pilotes et des naturalistes renommés ont offert à l'expédition projetée leurs services comme volontaires ; le Sénat de Hambourg a voté éventuellement dans ce but 2,000 écus ; Brême en a recueilli autant provenant de souscriptions particulières ; le géographe Petermann a offert une récompense de 2,000 thalers pour la première expédition par la route du Spitzberg atteignant le 80me degré latitude N. L'Autriche a mis à la disposition de l'expédition des vaisseaux, des instruments et des équipages.

Citons aussi l'envoi, aux frais d'un simple particulier et avec le concours de la Prusse, qui a cédé dans ce but l'un de ses meilleurs officiers de marine, d'une expédition préliminaire consistant en un vapeur à hélice commandé par le capitaine Werner de la marine royale de Prusse avec la mission d'aller explorer les glaces et la nature des dépôts de charbon dans les mers et sur les côtes du Spitzberg; expédition qui n'a manqué son effet que par un accident survenu, contre toute attente, dans les machines du bâtiment, et qui l'a contraint à rentrer dans le port qu'il venait à peine de quitter.

Parmi les nombreuses marques d'intérêt et d'offres de services provenant d'une initiative toute privée allemande, nous devons nous borner à faire mention d'un mémoire du savant Dr Mühry, de Gœttingen, mettant sa science au service de la question débattue et appuyant du poids de son autorité, bien connue en cette matière, le choix de la route par le Spitzberg. On trouvera plus bas, à l'Appendice, le résumé de l'opinion de ce savant docteur, sous forme de note, se référant au voyage cité plus haut du capitaine Parry au Nord du Spitzberg.

Notre tâche serait achevée si depuis la rédaction de ces lignes ne nous fut parvenu l'intéressant Mémoire de M. Martins sur le même sujet [1], dans lequel le savant professeur à la Faculté médicale, et directeur du Jardin botanique, de Montpellier, cherche à attirer en faveur de la réalisation du nouveau projet d'expédition au pôle Nord l'intérêt du public cultivé de France, patrie de Dumont-d'Urville, ainsi que le concours de son gouvernement. Voilà donc, sans compter l'Amérique du Nord, patrie de l'héroïque Dr Kane, l'Angleterre, l'Allemagne, la France initiées au débat que nous venons de tracer. Nous sera-t-il permis pour conclure, et après avoir cité de si grands pays et de telles autorités, de réclamer aussi de notre petite Genève, de notre patrie suisse, leur part d'intérêt pour l'exécution d'un projet qui doit mériter la

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 Janvier 1866.

MÉMOIRES

séquence aucun continent ne doit exister dans ces parages, puisqu'on sait qu'une ceinture de glaçons serait inséparable d'un continent et en particulier d'un continent montueux et accidenté, toujours grand atelier des montagnes de glace [1].

En conséquence, il serait peu sage d'attaquer la zone de glace au printemps, mais on devrait l'aborder en automne en partant du Nord du Spitzberg, où ladite zone s'infléchit à l'O.-S.-O., tandis qu'on pousserait droit devant soi, c'est-à-dire suivant la direction O.-N.-O., où l'on n'aurait pas la chance de la rencontrer.

F. de Morsier.

[1] Nous avons déjà remarqué que, si l'observation du Dr Kane est exacte, on peut tirer la même conclusion, savoir : *absence de terres et de continents* au Nord du glacier de Humbolt et du canal Kennedy, du fait de l'absence de glaces flottantes qu'il y aurait constaté. (F. de M.)

SOUVENIRS D'UN SÉJOUR

EN

MÉSOPOTAMIE

par M. A. CLÉMENT.

Parti de Constantinople au mois de Novembre 1853, en compagnie d'Abdulla-Pacha, ancien pacha de Souleïmanieh, et débarqué à Samsoun sur la mer Noire; puis delà après une nuit d'arrêt, traversant en poste, à cheval, Kharpout et Diarbekir, c'est-à-dire l'Anatolie avec sa contrée montagneuse du Taurus; embarqué sur radeaux (Kéléks) sur le Tigre à Diarbekir, après une navigation d'environ cinq jours jusqu'à Mossoul, et de quatre autres jusqu'à Bagdad, j'arrivais dans cette capitale de l'Irak-Arabi, le 23 Décembre, après 41 jours de route, y compris les séjours dans différentes localités. Je passe sous silence les nombreux détails que je pourrais donner sur cette traversée curieuse et intéressante, à travers un pays si pittoresque, afin de pouvoir aborder plus vite la partie de ma narration qui peut offrir plus d'intérêt par son sujet même.

Les ouvrages de géographie, si complets qu'ils

puissent être, laissent toujours quelques lacunes dans la description des pays placés en dehors des limites de l'Europe; les renseignements ne parviennent à nos géographes que sur des appréciations fournies par des voyageurs qui n'ont pas vu les lieux qu'ils décrivent, ou qui n'ont fait souvent que les traverser à la course sans prendre le temps de vérifier l'exactitude des rapports des indigènes, désireux de donner aux étrangers une haute opinion de la richesse, des ressources et de la population de leur pays. Ces considérations m'invitent à présenter à la Société de Géographie mes observations personnelles sur cette contrée, rarement parcourue sur une aussi grande longueur.

Pendant les dix années de mon séjour dans cette partie de l'Asie, appelée par les Européens Mésopotamie, j'ai eu souvent l'occasion de parcourir cette vaste région, non-seulement pour des affaires privées importantes, mais aussi comme touriste dans le but de mieux étudier les mœurs, le caractère des habitants et les ressources du pays. Mes voyages ont eu pour extrême limite, vers le Sud, Bender-Bouchir ou Abouchir sur le golfe Persique, et vers l'Est, la majeure partie du Kurdistan ottoman.

Ce dernier pays est généralement peu connu, vu la difficulté qu'ont les étrangers, surtout les Européens, à séjourner au milieu des hordes Kurdes, fanatiques, sauvages, et avant tout adonnées au brigandage. M'étant trouvé en rapport avec les plus

grands personnages de ce pays montagneux à demi-soumis, j'ai pu profiter de cette circonstance heureuse et toute particulière, pour visiter, sans danger et fort commodément, cette région dont on n'a encore que des notions peu étendues et souvent fausses. Lorsque la Société de géographie de Genève, en témoignera le désir, et que mes occupations le permettront, je me ferai un plaisir de lui communiquer un aperçu de cette excursion.

Je vais me borner, pour le moment, à noter les remarques que j'ai été à même de faire, sur les villes de la Mésopotamie, depuis Bagdad jusqu'à Bassorah et sur les rives de l'Euphrate; exprimant ici mes regrets de ee que des notes détaillées et précises que j'avris prises sur les villes saintes, particulièrement sur Kherbéla et Mesched-Ali, que j'avais confiées, sur sa demande, à Son Altesse le Sardar-Ekrem Omer Pacha, sont restées entre ses mains.

La ville de Bagdad, comme chacun le sait, a été fondée vers le milieu du VIIIe siècle, en 762, par le calife Abou-Giafar-Almansour. Les Arabes ont l'habitude, de désigner toujours un homme par le le nom de son premier fils, ce qui revient à dire ici: Le Mansour père de Giafar, Mansour étant un nom arabe et al n'étant que l'article le.

Ce n'est qu'au Xme siècle que Bagdad acquit une grande splendeur, dont elle déchut complétement lorsqu'elle fut prise par Houlagou Khan en 1258. En 1831, elle possédait une population de près de cent mille âmes; mais cette année fatale, encore

présente au souvenir de ses habitants, a laissé un témoignage qui subsiste toujours, des pertes que cette belle cité eut à subir: La peste lui enleva en deux mois plus de quatre mille âmes, et, dans le même temps, l'eau rompant la digue située à un quart d'heure en amont de Bagdad, après avoir rempli les fossés, se fit jour dans la ville qu'elle inonda complètement durant une dizaine de jours. La partie basse au Sud-Est, où l'eau se déversait et séjournait, vit presque toutes ses maisons s'écrouler (au nombre d'environ quatre cents); la désolation était à son comble. Pour éviter le double fléau, plus de vingt mille personnes allèrent chercher un refuge soit à Hillah soit à Kerkout, où elles restèrent et s'établirent pour la plupart.

L'écroulement des maisons est d'autant plus facile à comprendre, que leur construction est loin de ressembler à celle habituelle en Europe ou même dans d'autres localités de l'Asie, plus favorisées sous ce rapport que Bagdad, qui est bâtie dans le désert, sur une terre d'alluvion, à vingt lieues de la première chaîne du Louristan. Il y a donc pour les Musulmans apathiques presque impossibilité de transporter à cette distance des pierres de taille; aussi bâtissent-ils tout en briques mal cuites.

Les maisons n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée et les murs, d'une épaisseur moyenne de trois à trois pieds et demi, ne sont en réalité qu'un plâtrage de briques dont l'intérieur est rempli de mauvais mortier mélangé de fragments de vieilles briques, ce qui à la longue et

SOUVENIRS D'UN SÉJOUR

EN

MÉSOPOTAMIE

par M. A. CLÉMENT.

Parti de Constantinople au mois de Novembre 1853, en compagnie d'Abdulla-Pacha, ancien pacha de Souleïmanieh, et débarqué à Samsoun sur la mer Noire; puis delà après une nuit d'arrêt, traversant en poste, à cheval, Kharpout et Diarbekir, c'est-à-dire l'Anatolie avec sa contrée montagneuse du Taurus; embarqué sur radeaux (Kéléks) sur le Tigre à Diarbekir, après une navigation d'environ cinq jours jusqu'à Mossoul, et de quatre autres jusqu'à Bagdad, j'arrivais dans cette capitale de l'Irak-Arabi, le 23 Décembre, après 41 jours de route, y compris les séjours dans différentes localités. Je passe sous silence les nombreux détails que je pourrais donner sur cette traversée curieuse et intéressante, à travers un pays si pittoresque, afin de pouvoir aborder plus vite la partie de ma narration qui peut offrir plus d'intérêt par son sujet même.

Les ouvrages de géographie, si complets qu'ils

sonnes par maison en moyenne. La population flottante n'est jamais moindre de sept à huit mille, et, à l'époque des grands pèlerinages persans aux tombeaux d'Ali et de Hussein, elle dépasse quinze mille.

Les maisons de Bagdad sont construites à la persane, c'est-à-dire avec deux seules grandes fenêtres grillées donnant sur la rue et éclairant le salon de réception des étrangers; on nomme cette pièce le Salamlik, ainsi que la partie de la maison qui en dépend et qui comprend les écuries, le logement des visiteurs et des domestiques mâles. Le reste, qui est la partie réservée à la famille, ou harem, est plus vaste, mieux entretenu, bien éclairé, avec de nombreuses chambres, dont toutes ne reçoivent le jour que par la grande cour qui fait le centre de chaque habitation.

Si l'hiver est doux dans cette contrée, car il n'y a jamais moins de dix à douze degrés centigrades à midi, dans les temps les plus froids; par contre l'été y nécessite des précautions indispensables en rapport avec la construction des maisons où aucun courant d'air n'est établi, et qui ne reçoivent la lumière, comme je l'ai dit, que de la cour. J'ai tenu un compte exact, durant trois années, de mes observations thermométriques à différentes heures de la journée et dans les endroits que l'on doit habiter le matin, au milieu du jour et le soir.

Dans les appartements des maîtres, au premier étage, on ne peut de dix heures à quatre heures sé-

journer plus de vingt minutes, à cause de la suffocation de l'air et de la lourdeur de l'atmosphère. Sur la galerie, dans une grande pièce ouverte, exposée au Nord et bien à l'abri des rayons du soleil, le thermomètre, du 1er au 20 Août, s'élève à cinquante et cinquante-deux degrés centigrades, entre midi et trois heures, et descend à quarante-cinq vers six heures du soir. Cette température serait insupportable s'il fallait l'endurer deux jours de suite; aussi, chaque maison possède-t-elle un vaste appartement souterrain ou *serdab*, voûté, et aussi bien aéré que faire se peut par des espèces de ventilateurs ou mieux, par de larges conduits aboutissant aux terrasses et par où l'air pénètre dans le serdab, et en renouvelle l'atmosphère.

On descend au serdab par une dizaine de marches au plus; s'il était plus profond, il serait humide et on n'y verrait presque pas. On y jouit d'une fraîcheur relative, des plus agréables; je dis relative, car elle doit paraître sans doute peu enviable. Dans ceux mal disposés, mal aérés, ou n'ayant que deux ou trois marches, le thermomètre s'élève de 34 à 36° centigrades, dans les serdabs ordinaires mais ayant un peu trop de jour, la chaleur est de 30 à 32°, et dans les plus profonds, bien cimentés pour les garantir de l'humidité, le même thermomètre ne dépasse pas 26 à 28°, mais cette température est reconnue comme trop froide et cause souvent des indispositions aux personnes qui, venant du dehors de la maison, quittent les rues étroites et chaudes à près de 60 degrés.

sonnes par maison en moyenne. La population flottante n'est jamais moindre de sept à huit mille, et, à l'époque des grands pèlerinages persans aux tombeaux d'Ali et de Hussein, elle dépasse quinze mille.

Les maisons de Bagdad sont construites à la persane, c'est-à-dire avec deux seules grandes fenêtres grillées donnant sur la rue et éclairant le salon de réception des étrangers; on nomme cette pièce le Salamlik, ainsi que la partie de la maison qui en dépend et qui comprend les écuries, le logement des visiteurs et des domestiques mâles. Le reste, qui est la partie réservée à la famille, ou harem, est plus vaste, mieux entretenu, bien éclairé, avec de nombreuses chambres, dont toutes ne reçoivent le jour que par la grande cour qui fait le centre de chaque habitation.

Si l'hiver est doux dans cette contrée, car il n'y a jamais moins de dix à douze degrés centigrades à midi, dans les temps les plus froids; par contre l'été y nécessite des précautions indispensables en rapport avec la construction des maisons où aucun courant d'air n'est établi, et qui ne reçoivent la lumière, comme je l'ai dit, que de la cour. J'ai tenu un compte exact, durant trois années, de mes observations thermométriques à différentes heures de la journée et dans les endroits que l'on doit habiter le matin, au milieu du jour et le soir.

Dans les appartements des maîtres, au premier étage, on ne peut de dix heures à quatre heures sé-

journer plus de vingt minutes, à cause de la suffocation de l'air et de la lourdeur de l'atmosphère. Sur la galerie, dans une grande pièce ouverte, exposée au Nord et bien à l'abri des rayons du soleil, le thermomètre, du 1[er] au 20 Août, s'élève à cinquante et cinquante-deux degrés centigrades, entre midi et trois heures, et descend à quarante-cinq vers six heures du soir. Cette température serait insupportable s'il fallait l'endurer deux jours de suite; aussi, chaque maison possède-t-elle un vaste appartement souterrain ou *serdab*, voûté, et aussi bien aéré que faire se peut par des espèces de ventilateurs ou mieux, par de larges conduits aboutissant aux terrasses et par où l'air pénètre dans le serdab, et en renouvelle l'atmosphère.

On descend au serdab par une dizaine de marches au plus; s'il était plus profond, il serait humide et on n'y verrait presque pas. On y jouit d'une fraîcheur relative, des plus agréables; je dis relative, car elle doit paraître sans doute peu enviable. Dans ceux mal disposés, mal aérés, ou n'ayant que deux ou trois marches, le thermomètre s'élève de 34 à 36° centigrades, dans les serdabs ordinaires mais ayant un peu trop de jour, la chaleur est de 30 à 32°, et dans les plus profonds, bien cimentés pour les garantir de l'humidité, le même thermomètre ne dépasse pas 26 à 28°, mais cette température est reconnue comme trop froide et cause souvent des indispositions aux personnes qui, venant du dehors de la maison, quittent les rues étroites et chaudes à près de 60 degrés.

sonnes par maison en moyenne. La population flottante n'est jamais moindre de sept à huit mille, et, à l'époque des grands pèlerinages persans aux tombeaux d'Ali et de Hussein, elle dépasse quinze mille.

Les maisons de Bagdad sont construites à la persane, c'est-à-dire avec deux seules grandes fenêtres grillées donnant sur la rue et éclairant le salon de réception des étrangers; on nomme cette pièce le Salamlik, ainsi que la partie de la maison qui en dépend et qui comprend les écuries, le logement des visiteurs et des domestiques mâles. Le reste, qui est la partie réservée à la famille, ou harem, est plus vaste, mieux entretenu, bien éclairé, avec de nombreuses chambres, dont toutes ne reçoivent le jour que par la grande cour qui fait le centre de chaque habitation.

Si l'hiver est doux dans cette contrée, car il n'y a jamais moins de dix à douze degrés centigrades à midi, dans les temps les plus froids; par contre l'été y nécessite des précautions indispensables en rapport avec la construction des maisons où aucun courant d'air n'est établi, et qui ne reçoivent la lumière, comme je l'ai dit, que de la cour. J'ai tenu un compte exact, durant trois années, de mes observations thermométriques à différentes heures de la journée et dans les endroits que l'on doit habiter le matin, au milieu du jour et le soir.

Dans les appartements des maîtres, au premier étage, on ne peut de dix heures à quatre heures sé-

journer plus de vingt minutes, à cause de la suffocation de l'air et de la lourdeur de l'atmosphère. Sur la galerie, dans une grande pièce ouverte, exposée au Nord et bien à l'abri des rayons du soleil, le thermomètre, du 1er au 20 Août, s'élève à cinquante et cinquante-deux degrés centigrades, entre midi et trois heures, et descend à quarante-cinq vers six heures du soir. Cette température serait insupportable s'il fallait l'endurer deux jours de suite; aussi, chaque maison possède-t-elle un vaste appartement souterrain ou *serdab*, voûté, et aussi bien aéré que faire se peut par des espèces de ventilateurs ou mieux, par de larges conduits aboutissant aux terrasses et par où l'air pénètre dans le serdab, et en renouvelle l'atmosphère.

On descend au serdab par une dizaine de marches au plus; s'il était plus profond, il serait humide et on n'y verrait presque pas. On y jouit d'une fraîcheur relative, des plus agréables; je dis relative, car elle doit paraître sans doute peu enviable. Dans ceux mal disposés, mal aérés, ou n'ayant que deux ou trois marches, le thermomètre s'élève de 34 à 36° centigrades, dans les serdabs ordinaires mais ayant un peu trop de jour, la chaleur est de 30 à 32°, et dans les plus profonds, bien cimentés pour les garantir de l'humidité, le même thermomètre ne dépasse pas 26 à 28°, mais cette température est reconnue comme trop froide et cause souvent des indispositions aux personnes qui, venant du dehors de la maison, quittent les rues étroites et chaudes à près de 60 degrés.

Les nuits sont toujours d'une beauté admirable, pas un nuage dans le ciel, pas le moindre orage durant plus de six mois, pas la moindre rosée; mais une légère brise le matin et le soir qui fait vite oublier les heures accablantes de la journée. On n'a plus alors sur les terrasses qu'une chaleur de 26 à 28°, mais aussitôt que le soleil se montre, elle dépasse 30°, et l'on descend immédiatement sur les galeries du premier étage jusqu'à dix heures environ, pour descendre ensuite au serdab.

La moyenne de la chaleur, entre le 1er Juillet et les premiers jours de Septembre, prise dans une pièce ouverte, au premier étage sur la galerie, à l'ombre et exposée au Nord, est de 45° centigrades, mais comme cette chaleur, ne vient à Bagdad et dans tout l'Irak-Arabi que graduellement, et est toujours sèche, elle ne cause aucun malaise, aucune lourdeur ni aucune fatigue.

Ce n'est que vers la fin de Juillet ou au commencement d'Août que le *Sam*, ce terrible vent qui vient à Bagdad de l'Ouest, du côté de l'Egypte, fait son apparition. C'est le même vent brûlant, connu en Algérie sous le nom de Simoum, et en Egypte sous celui de Khamsin; mais ici, il n'a pas de sable fin à soulever en trombes comme en Afrique, le sol de l'Arabie étant sec et dur, il n'occasionne qu'une forte poussière, mais sans grande violence; il suffoque par sa chaleur, et cause assez souvent la mort des voyageurs imprudents qui veulent le braver en plein jour, dans les déserts.

Ce n'est que la nuit qu'on peut, sans danger, résister à ses brûlantes atteintes.

Le 20 Mai 1857, je fus témoin d'un de ces terribles ouragans produits par le vent du Sam, et j'en retrouve la description dans une note prise au moment même de ce phénomène météorologique :

« Toute cette journée (20 Mai 1857) a été « lourde, sans vent, le ciel grisâtre. Dès 4 heures, « le soleil, caché derrière un voile épais de pous- « sière fine et blanchâtre, avait un peu moins « d'éclat que la lune dans son plein. A 6 heures, « un immense nuage de poussière, rendue noi- « râtre par son épaisseur, et semblable à des « tourbillons de fumée chassés par une rafale « du S.-O., enveloppa la ville entière. Cette « masse devint si compacte que le jour et le so- « leil firent place, pendant quatre minutes, à « l'obscurité la plus complète des plus noires « nuits d'hiver. Durant ce court laps de temps, « deux personnes à côté l'une de l'autre ne pou- « vaient se voir.

« Cette première colonne ou masse de poussière, « après avoir dépassé la ville, laissa une obscurité « moindre; mais l'atmosphère, toujours chargée « de poussière et comme embrasée, rendait le « soleil encore invisible, et ne permettait pas de « distinguer les objets au delà de 18 à 20 pas « au plus. Cette poussière, très-fine, argileuse, « et naturellement d'un rouge brique, avait alors, « par l'effet de la réflection du soleil, la couleur

« ardente d'un vaste incendie. Dans les mai-
« sons, la respiration n'était pas trop gênée,
« quoique cette poussière, qui pénétrait dans
« les appartements les mieux fermés, s'intro-
« duisît également dans les narines et dans la
« gorge; mais sur les terrasses où elle se portait
« plus librement, et dans les rues où elle s'en-
« gouffrait, il était presque impossible de rester
« plus de dix minutes.

« Cet ouragan, tout en s'affaiblissant insensi-
« blement, dura jusqu'à 8 heures et demie. Le
« vent S.-O. qui l'avait apporté, passa ensuite à
« l'Ouest, et en dernier lieu au N.-O. C'est sous
« cette dernière direction que l'air fut dégagé et
« que les étoiles devinrent visibles. L'ouragan n'a-
« vait lieu dans toute sa force que dans une ré-
« gion atmosphérique assez élevée; car dans la ville
« le vent était très-faible relativement à la tem-
« pête que nous entendions gronder sur nos
« têtes et au loin.

« Ce phénomène paraissait être comme le
« précurseur d'un cataclysme épouvantable, sur-
« tout, lorsqu'à la profonde obscurité succéda
« l'effrayant mirage d'un embrasement général,
« qui faisait pousser des cris d'effroi et de la-
« mentation à toute la population, déjà in-
« quiète par l'annonce de *la fin du monde*
« qui devait suivre l'apparition de la comète.
« Les cris, les pleurs, les gémissements de tous
« ces pauvres timorés, étaient déchirants à en-
« tendre. Chacun, croyant sa dernière heure ve-

« nue, courait dans les rues et dans les bazars « à la recherche de ses parents pour mourir en « famille. Trois personnes à ma connaissance « sont mortes de peur, et on ne saurait croire « combien d'autres, depuis lors, ont été malades « des suites de ces émotions.

« Le lendemain toutes les rues, les cours, les « terrasses, et même les appartements, étaient « couvertes d'une épaisse couche de cette pous- « sière rougeâtre, telle qu'on la trouve dans les « déserts de Damas et du Nedjd, au S.-O. de « Bagdad.

« Il m'a été impossible plus tard de me rendre « compte de l'étendue qu'avait embrassée cet oura- « gan. Le bateau à vapeur anglais, qui venait de « Bassorah, a observé le même phénomène, le « même jour, à la même heure et dans les « mêmes circonstances qu'à Bagdad, et cela à « 150 milles en aval de cette ville. Vers le Nord, « à Kifrit, on a aussi remarqué ce phénomène, « mais bien plus tard et avec beaucoup moins « de force. Lord Keer et quelques officiers an- « glais, qui revenaient ce jour-là de visiter les « ruines de Babylone, ont été surpris par l'ou- « ragan entre Hillah et Bagdad; ils ont dû mettre « pied à terre et rester couchés près de quatre « heures, la face tournée contre le sol pour éviter « d'être suffoqués par la poussière. »

Bagdad est placée sur les deux rives du Tigre, qu'elle relie par un grand pont de bateaux. Sur la gauche est la principale partie de la ville, plus

étendue, mieux construite, résidence de toutes les autorités locales et consulaires, et principalement peuplée des musulmans *sunnites*, des chrétiens et des juifs. Sur la rive droite, elle est habitée plus spécialement par les musulmans *schyites* (sectaires d'Ali); de vastes Khans (plus connus en Europe sous le titre de caravansérails) permettent aux pèlerins venant de Perse de faire, plus facilement que sur l'autre rive, leurs préparatifs pour continuer leur voyage jusqu'aux villes saintes de Mesched-Ali (ou Imam-Ali) et de Kherbéla (Imam-Husseïn, fils d'Ali).

Près d'Imam-Mouça et sur les deux rives du Tigre commence ce qu'on peut appeler la campagne de Bagdad, consistant en vastes jardins, entourés de palmiers élancés, au pied desquels on cultive des forêts de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de *narings* (limons doux), grands comme nos plus hauts pommiers de la Suisse. Ces jardins continuent environ pendant trois heures encore après avoir dépassé Bagdad. Ils sont tous sur le bord du fleuve, condition première pour en faciliter l'arrosement, au moyen d'outres de peau de bœuf ou de chameau tirées sur un treuil par des chevaux. Le mode est des plus primitifs et aucun indigène n'a voulu changer en rien ce système légué par ses ancêtres.

Une centaine de mètres derrière la cloture de chaque jardin sont consacrés à semer de l'orge pour fournir au printemps un beau tapis d'herbe fraîche, nécessaire aux chevaux de Bagdad, qu'on

met chaque année un mois au vert. Au delà de cette limite restreinte, et à partir des murs de la ville, le désert proprement dit commence dans toute son aridité, et s'étend indéfiniment vers l'Ouest et le Sud-Est; au Sud jusqu'à Hillah sur l'Euphrate, et au Nord et Nord-Est jusqu'aux rives de la Diala, grande rivière profonde et abondante en eau, qui prend sa source en Perse, et qui, après un cours de 70 lieues, se jette dans le Tigre, à 4 lieues au-dessous de Bagdad.

Sur tout son cours dans la grande plaine qui sépare le Tigre des premières montagnes frontières de la Perse, la Diala déverse ses eaux fécondantes dans d'innombrables canaux servant à l'irrigation de cette vaste étendue de terrain livrée à la culture du blé, de l'orge, du riz, du coton, du tabac, du colza, ainsi que des fruits et des légumes, dans de nombreux et vastes jardins.

Cette région s'étend à une profondeur de 15 lieues depuis les frontières de la Perse jusqu'à 3 lieues au Sud de Bakouba (petite ville sur la Diala, à 10 lieues de Bagdad), sur une largeur d'environ 15 autres lieues depuis Belladrouz jusqu'aux rives du Tigre, à un coude de ce fleuve, 7 lieues au-dessus de Bagdad. En tenant compte de grands vides incultes, placés entre les villages cultivateurs et les canaux d'irrigation, on peut, sans trop s'éloigner de la vérité, estimer à 150 lieues carrées le terrain arrosé par la Diala. Aussi sur la fin de l'été, n'est-elle plus à son embouchure qu'un large ruisseau ayant deux pieds d'eau au plus et qu'on passe à gué.

On peut établir les différentes religions à Bagdad, par rapport à sa population, dans les proportions suivantes :

Musulmans	Sunnites	40,000	54,000
	Schyites	14,000	
Juifs			11,000
Chrétiens	Chaldéens	1,500	3,300
	Arméniens-Grégoriens	800	
	» unis aux Latins	200	
	Syriens » »	150	
	» non unis	500	
	Catholiques Romains	100	
	Protestants	50	
			68,300

Quoique les Chaldéens, les Arméniens unis et les Syriens unis aient comme tous les autres rites chacun leur Eglise, ils reconnaissent la suprématie de l'Eglise Romaine, représentée par un Légat ayant son siége à Mossoul. Les catholiques appartiennent aux quelques familles d'Européens établis à Bagdad, ou issus de ceux qui y ont vécu. Quand aux protestants, ils ne sont représentés que par la colonie anglaise, y compris les matelots du petit steamer faisant le service des dépêches du Consulat Britannique, entre Bagdad et Bassorah.

Le Tigre est très-sinueux entre Mossoul et Bagdad, il le devient bien moins après cette dernière ville ; et, en beaucoup d'endroits, surtout vers le milieu de l'été, il n'a pas plus de 2 $^1/_2$ à 3 pieds de profondeur, ce qui nécessite l'usage de bateaux plats dont le tirant d'eau ne dépasse jamais 2 pieds.

Les bateaux indigènes ainsi que ceux à vapeur (2 anglais et 2 ottomans) ne naviguent qu'entre Bassorah et Bagdad. Tous pourraient parfaitement remonter le cours du fleuve, au moins jusqu'à Mossoul, si l'incurie ou la parcimonie du gouvernement ne reculait devant les dépenses qu'occasionnerait l'enlèvement de deux barrages provenant des décombres d'anciens ponts, le premier, en remontant le Tigre, aux environs de Samarrah, et le second à quatre lieues Sud de Mossoul, non loin des ruines de Ninive, à Khorsabad.

La navigation fluviale, par bateaux, devenant ainsi impossible entre Mossoul, et Bagdad, par le fait de ces deux barrages formant de légères chutes, les marchandises prennent forcément la voie de terre pour aller de Bagdad à Mossoul, et passent par Kerkouk afin d'éviter, autant que faire se peut, la rencontre des Arabes qui habitent entre le fleuve et cette route postale. Il faut ainsi à une caravane 15 jours pour faire ce trajet de 100 lieues, tandis qu'en huit jours au plus on le ferait par le fleuve.

Bagdad ne renferme d'autres monuments antiques que quelques restes de murs d'un ancien entrepôt, ceux d'un collége (Medrecé), où la belle dentelure de la porte d'entrée donne une idée des arts alors en honneur sous les premiers califes; et ceux du tombeau de la princesse Zobeïde, femme d'Haroun-al-Raschid, situé à quelques minutes hors de la ville sur la rive droite, ayant la forme d'un cône d'une quinzaine de pieds d'élévation,

abruptes, mais non plus recouvertes de murailles comme à Bagdad; la nature du sol est également la même et le courant est toujours rapide.

En sortant de Bagdad, sur la rive droite du Tigre, on suit la direction Sud pour se rendre à Hillah. A deux lieues environ de Bagdad, il faut traverser sur un pont de bateaux un petit canal assez profond, près de sa jonction avec le Tigre. Ces eaux sont celles de l'Euphrate auquel on a fait cette prise au Nord de Moussaïb, dans la partie la plus resserrée de la Mésopotamie entre les deux fleuves pour les relier ensemble, arroser quelque terrain près de l'ouverture de ce canal, et surtout pour diminuer l'impétuosité de ce fleuve qui se jetterait avec trop de force dans le bras qui alimente les immenses rizières de Indièh située entre Kherbelah et Hillah.

Après avoir franchi ce canal on longe presque constamment le Tigre qu'on a sur la gauche, jusqu'au premier Khan ou Caravansérail nommé Mirza-Khan (Khan du Seigneur) et distant de six heures et demie de Bagdad.

Toute cette route, quoique non cultivée entre Bagdad, Hillah et Moussaïb, est assez animée pour un désert, et possède des Khans nombreux par rapport à son peu de longueur jusqu'à Hillah, qui est de vingt lieues environ, mais par où passent tous les pèlerins pour se rendre à Kherbela. Ce ne sont pas les Turcs ou les Arabes qui ont construit ces Khans si rapprochés les uns des autres pour la plus grande commodité des

voyageurs, mais de riches seigneurs persans qui ont voulu, par un sentiment religieux, faciliter à leur coréligionnaires *Schyas*, les moyens de se rendre aux villes saintes et de leur assurer des abris sûrs contre toute attaque des Arabes toujours prêts à venir les dépouiller des richesses que chaque caravane porte avec elle.

Il est peut-être bon que je donne un aperçu dès à présent, de ce que sont ces *Khans*, car beaucoup de personnes ne les connaissant que sous le nom de *Caravansérails*, se font sans doute de fausses idées de ces lieux d'asile (qui varient beaucouppour l'étendue et la construction), dans lesquels les passants s'abritent de la chaleur, en prenant une heure de repos pendant le jour, et où ils s'arrêtent la nuit durant l'hiver. On s'imagine qu'un Khan est une auberge ou une hôtellerie comme celle de nos pays civilisés, avec tout le confortable qu'on aime à trouver dans une chambre bien garnie et auprès d'un bon feu de cuisine, faisant cuire à point des mets savoureux pour satisfaire l'appétit du pauvre voyageur. Si telle est leur illusion il est urgent de les détromper, et de leur faire comprendre et connaître les seules ressources qu'on peut espérer dans ces refuges. Le Khan est un vaste bâtiment carré, à un rez-de-chaussée seulement, à hautes murailles et couvert en terrasse. Il n'a qu'une grande entrée, fermée par une forte porte bardée de fer, et aucune ouverture à l'extérieur, ce qui en fait une petite forteresse contre l'attaque des Arabes.

Au milieu est une vaste cour, et de chaque côté de grandes galeries voûtées communiquant entre elles, et servant d'écurie aux chevaux et bêtes de somme. Dans ces galeries, et dans l'épaisseur des murs, sont creusées des espèces de niches ayant environ six pieds de profondeur, sur autant de largeur et une dizaine de hauteur et élevées de trois pieds au-dessus du sol. En hiver les voyageurs s'établissent avec leurs effets ou marchandises dans ces réduits sans fermeture, en face de leurs montures liées à des chevilles placées au pied de chaque cellule.

En été, pendant la chaleur, on s'établit aussi dans l'intérieur des galeries, mais la nuit on donne la préférence à ces *chambres* du mur intérieur qui donnent sur la cour, ou bien dans la cour même où on s'étend sur des tapis. Ces chambres ou réduits sont entièrement nus, et chaque voyageur doit en faire enlever l'épaisse couche de poussière laissée par ceux qui l'ont précédé, et s'installer avec ses tapis et couvertures, aussi commodément qu'il lui est possible, et selon sa fortune. Comme en ce bienheureux pays il faut tout porter avec soi en voyage, il se trouve muni de sa cuisine qu'il fait lui-même ou fait faire par ses gens, dans la grande cour. Tout ce qu'il peut se procurer, et encore à un prix assez élevé, du Khandji (concierge et fermier du Khan), ou des quelques familles arabes établies tout près de là, c'est de l'eau, du mauvais pain, des œufs, du bois ou plutôt des racines, de l'orge et de la paille pour

les bêtes. A part ces denrées, le voyageur doit s'être pourvu à l'avance de tout ce dont il a besoin, comme nourriture et literie. En sortant du Khan, où tout ce qui est demandé est payé comptant, on donne au Khandji, la valeur de dix centimes par bête, pour droit de logement. Le voyageur, comme individu particulier n'a rien à payer. Les soldats, et surtout les Bachi-bouzouks (gendarmerie irrégulière) ne paient jamais rien, étant chargés de la police de la route, quoique à l'occasion ils ne se fassent pas scrupule de voler pour leur propre compte.

Aussitôt après avoir dépassé Mirza-Khan, on trouve l'ancien canal comblé, Nahr Maleka, attribué à Nabuchodonosor. Hérodote prétend que ce canal ainsi que plusieurs autres, entre Bagdad et Babylone, ont été creusés par Nitocris pour se mettre à l'abri des incursions des Mèdes. Ce canal fut nettoyé plus tard par ordre de l'empereur Julien, et servait encore sous les califes; mais il fut abandonné depuis.

De Mirza-Khan, on arrive, après deux heures de marche, à Bir-onous-Khan, où se trouve un immense puits, profond d'une quarantaine de marches, dont l'eau est habituellement saumâtre.

Vient ensuite Iskenderieh-Khan situé à moitié chemin entre Bagdad et Hillah. Peu après ce Khan, la route se partage d'un côté vers le Sud, conduisant à Hillah, de l'autre, vers le Sud-Ouest à Kherbela, où l'ou arrive après avoir touché à un autre Khan dont j'ai oublié le nom, et à Moussaïb,

grand village sur la rive gauche de l'Euphrate où l'on traverse le fleuve sur un pont de bateau pour entrer sur la terre sainte proprement dite des sectateurs d'Ali.

Sur la route de Hillah, le quatrième Khan, à deux lieues du précédent, nommé Khan Hadji-Suleiman est en assez mauvais état. A deux heures plus loin se trouve le cinquième et dernier Khan, Mahawil-Khan, encore plus délabré et en partie reconstruit en boue. On s'aperçoit, aussitôt après avoir quitté Iskenderieh-Khan pour se rendre à Hillah, que cette route n'est plus fréquentée par les Persans, qui se plaisent à entretenir en bon état les Khans qui les reçoivent, tandis que les Turcs ou les Arabes ne se font aucun souci du délabrement où se trouvent les leurs.

Ce Khan de Mahawil est près d'un canal alimenté par les eaux de l'Euphrate qui portent la fécondité à 4 ou 5 lieues de distance du fleuve. Ce canal peut en quelque sorte servir de limite nord à l'emplacement qu'a dû occuper Babylone, car aussitôt après l'avoir franchi on trouve les premiers monticules des ruines de cette grande et antique cité.

On arrive à Hillah après six heures et demie au moins de marche, en partant de Mahawil, et après avoir traversé plusieurs canaux d'irrigation. Au loin vers la droite se voient les restes des longs talus de ceux qui fertilisaient anciennement le pays. Plus d'une heure et demie avant la ville, on suit

une route extrêmement poudreuse, entre d'immenses jardins de dattiers qui se prolongent ensuite au delà de Hillah à une distance de plusieurs lieues sur les deux rives du fleuve. Hillah est éloignée de Bagdad de près de vingt lieues ou heures de caravanes; c'est ainsi qu'il faut toujours compter en Orient, où la distance kilométrique est inconnue, mais remplacée par la journée de marche d'un piéton ou d'un mulet, faisant un peu plus de 4 kilomètres par heure. L'étape orientale est ordinairement de six à huit heures par jour.

Hillah, comme Bagdad, est séparée en deux parties inégales par l'Euphrate, et un pont de bateaux unit aussi ces deux parties; mais à l'inverse de Bagdad, c'est sur la rive droite qu'est la ville principale, le bazar, la caserne et la résidence des autorités. Le commerce est assez animé, il s'y vend surtout de magnifiques peaux de buffles. L'industrie est représentée principalement par les cotonnades et les manteaux arabes. Plus de soixante familles s'adonnent à cette fabrication, ce qui est beaucoup pour une petite localité de 10,000 habitants, presque tous cultivateurs, ou boutiquiers. Hillah, a ainsi que Bagdad, un grand mur d'enceinte, avec des portes qui se ferment chaque soir, quoique sans fossés et percé de fortes brèches qu'on franchit même avec des bêtes chargées, comme si c'était des routes battues. A l'Occident de Hillah, sur la rive droite, à l'extrémité des jardins, est une mosquée ruinée, dont le minaret pyramidal, ou cône

vide, travaillé en dehors comme un ananas, avec une base octogone, a la même forme que celui de Zobéïde à Bagdad, mais doit être plus ancien que ce dernier, à en croire la légende qui assure que c'est en ce lieu qu'un miracle semblable à celui de Josué arrêtant le soleil, fut opéré en faveur d'Ali, et qu'en commémoration de ce fait cette mosquée a porté le nom de Mesdjid-Eschams, *mosquée du soleil.* Les schyas ont le plus grand respect pour ce souvenir.

En quittant le khan Mahawil et en obliquant à droite, comme pour marcher perpendiculairement à l'Euphrate, on entre immédiatement au milieu des ruines de Babylone. La première et la plus importante qu'on rencontre sur cette rive gauche est ce que les indigènes nomment Moudjélibé, remarquable par son étendue. Quoique son enceinte quadrangulaire soit entièrement comblée par l'effet du temps et des nombreuses fouilles qui y ont été faites, on découvre encore fréquemment quelques cylindres ou quelques pierres avec des inscriptions remontant à la plus haute antiquité. En déblayant à une certaine profondeur les murs du moudjélibé, on remarque encore distinctement le procédé des constructions babyloniennes, tel que nous le dépeint Hérodote, « des roseaux coupés enduits de bitume entre des couches de briques cuites au four ou au soleil. » J'en ai tenu de nombreux fragments qui se pulvérisaient au toucher. Rennel et Pietro della Valle prétendent que le moudjélibé était la tour de Bélus, ce qui est

contraire à l'opinion du père de l'histoire qui décrit trop bienle Birs, situé sur l'autre rive, comme étant le fameux temple indiqué, pour émettre le moindre doute en faveur de ce vieux débris de l'immense cité assyrienne.

Au Sud du Moudjélibé, après avoir dépassé de nombreux monticules, en partie non encore explorés, on arrive au Khasr situé à quelques minutes du fleuve. Cette ruine a cela de curieux parmi toutes les autres, qu'elle présente un caractère de conservation tout particulier. Les briques en sont encore en grande partie d'une blancheur et d'une intégrité remarquables. Malheureusement ce bel état de conservation a contribué depuis des siècles à réduire à peu de chose ce qui devait présenter une masse énorme; et encore aujourd'hui le Khasr sert de carrière à matériaux pour les nouvelles constructions d'Hillah.

Les données historiques et les découvertes modernes nous montrent cet entassement de ruines comme devant être le palais de Sémiramis, avec ses jardins suspendus. Ce qui semblerait confirmer cette opinion et ce qui, en tout cas, est un phénomène singulier, c'est l'existence au sommet des des ruines du Khasr d'un arbre plein de vigueur encore et d'une vétusté telle qu'il pourrait remonter à la noble et antique origine de l'édifice luimême. C'est un tamarin, le seul que j'aie rencontré dans tout l'Irak, qui fleurissait encore vers les mois de Septembre et Octobre. Objet d'une grande vénération, la légende musulmane le dit

exister par l'effet d'un miracle en faveur d'Ali. Ce calife, traversant la Mésopotamie pour se rendre à Coufa, aurait attaché son cheval ou son chameau à une racine qui croissait sur les ruines, pendant la durée de sa prière, et de cette racine Dieu en fit sortir, comme témoignage de sa prédilection pour le pieux Ali, cet arbre d'une espèce inconnue dans cette contrée.

Au bas de l'élévation où se trouve le tamarin est un lion en granit, dont le travail imparfait et sans grâce, ne me permet pas de lui supposer une origine babylonienne. C'est plutôt l'ébauche incomplète et non terminée de quelque artiste persan de l'antiquité.

A côté du Khasr se voient encore les restes de l'ancienne digue ou jetée qui retenait les eaux de l'Euphrate. Toutes ces ruines sont d'une étonnante fraîcheur et ne doivent avoir été mises au jour que depuis une vingtaine d'années au plus.

En quittant le Khasr et en marchant vers le S.-S.-E. on franchit de nombreux mamelons de décombres, et on traverse un petit hameau, caché dans une forêt de palmiers, après lequel on rejoint la route de Hillah, où l'on arrive après quatre heures de marche.

Sur la rive droite de l'Euphrate, à deux heures Sud de Hillah, ou, si l'on part du Khasr à trois heures environ, se trouve le Birs-Nimroud, que l'on aperçoit déjà bien avant d'arriver à Hillah, comme un point noir sur la vaste plaine du désert. Le Birs est la fameuse tour de Babel dont

l'état actuel rappelle si énergiquement la parole de Dieu dans sa condamnation sur l'orgueil de l'homme.

Le plateau des ruines de la tour, surmonté de l'éminence produite par les décombres des nombreuses fouilles faites en cet endroit, peut avoir environ 180 pieds d'élévation, vu du côté occidental. Du côté opposé, c'est-à-dire de l'oriental, on aborde plus aisément le faîte de la colline presque conique sur laquelle s'élève l'épaisse muraille dont les briques, par leur blancheur et leur parfait état de conservation, paraissent neuves.

Cette muraille, qui a plus de trente pieds de hauteur sur vingt-cinq environ de largeur et une dizaine d'épaisseur, est crevassée en plusieurs endroits. Dans la plus grande de ces crevasses vit une famille de serpents (couleuvres) qui s'y perpétue depuis des siècles comme gardienne de ces ruines, au dire des gens de l'endroit, et, pour nous, comme vivante confirmation de la prophétie. Au pied et tout autour de ses débris sont des blocs énormes de briques vitréfiées qui ont coulé du faîte de l'édifice comme de la lave lors de l'incendie qui dut le détruire en grande partie. Cette tour, ainsi qu'on a pu s'en convaincre maintenant, devait être un assemblage de tours carrées, superposées les unes aux autres, au nombre de huit, comme nous l'apprend Hérodote, et formant autant d'immenses gradins jusqu'à la plus élevée où se trouvait la chambre ou sanctuaire dédié à Jupiter Bélus.

Il y a onze ans que par de grands déblaiements on mit à découvert deux de ces étages, qui furent trouvés construits, comme toute la ville de Babylone, en briques partie cuites, partie séchées au soleil. — M. le colonel Rawlinson, alors consul-général britannique et Résident de la Compagnie des Indes à Bagdad, à qui nous devons de précieuses découvertes dans ces antiquités et de sérieuses études sur l'écriture cunéiforme, eut l'idée, guidé par un passage des Ecritures saintes relatif aux monuments publics, de faire des recherches sous la pierre (ou partie) angulaire de la tour. A cet effet il fit creuser profondément dans la colline de débris, et dégagea une partie du premier étage, ou gradin inférieur, côté de l'Est, et y trouva dans l'angle un magnifique cylindre en terre cuite, ayant la forme d'un baril d'un peu moins de 30 centimètres de longueur, tout couvert de caractères cunéïformes dans un état parfait de conservation, et qu'il emporta quelque temps après à Londres.

Depuis lors les fouilles ont mis à découvert deux nouveaux étages; c'est donc quatre reconnus jusqu'à ce jour à partir de la base de l'édifice, non pas de tous les côtés, mais seulement sur une partie de la face orientale. On juge d'abord à vue d'œil qu'il serait possible de déblayer encore le cinquième étage, et que la portion de mur dont j'ai déjà parlé doit faire partie du sixième réduit autrefois en cendres par l'incendie, ainsi que les deux derniers, et supérieurs. Il est à

remarquer que chacun des étages ou gradins mis à jour présente une couleur différente dans ses matériaux. L'un, en briques cuites au four à un fort degré de chaleur, est d'une couleur rougeâtre, provenant vraisemblablement de la nature de la terre dont on s'est servi ; d'autres ont une couleur brune plus ou moins verdâtre; le sixième est blanc; un autre, le quatrième je crois, en briques cuites au soleil, est d'une nuance grisâtre. Toutes les briques sont fortement liées ensemble par un ciment particulier d'une si grande solidité qu'il est très-difficile de les séparer sans les briser. Sur beaucoup d'entr'elles on trouve une empreinte ou cachet en lettres cunéiformes profondément gravé sur la largeur. Ces inscriptions sont ordinairement de 3, de 4 ou de 5 lignes. On voit aussi des fragments de roseaux comme au moudjélibé mêlés au bitume et par fortes couches.

Dans l'épaisseur de chaque étage on remarque de petites galeries, avec quelques restes de portes, ainsi que de petites ouvertures en losanges de 15 centimètres environ de côté, ménagées sans doute pour donner de l'air dans l'intérieur.

Au bas de la tour, dans un petit monticule faisant partie de la même ruine, on trouve une profonde excavation qui ne peut être que le sanctuaire souterrain dont parle Hérodote et dans lequel était cette fameuse statue de Jupiter Bélus statue d'or aux pieds d'argile, si longtemps cherchée et dont la disparition inconnue ne doit être attribuée qu'aux premiers conquérants Grecs sous

Alexandre, ou bien aux Parthes successeurs des Séleucides. J'aime à croire que cette statue, allégorie de la fragilité humaine, était en effet une pensée philosophique des grands-prêtres Chaldéens du royaume d'Assyrie.

Du sommet de la tour, lorsque le temps est clair, le matin ou le soir, on distingue assez nettement vers le sud et l'ouest les coupoles dorées de Mesched-Ali et de Mesched-Husseïn (Kherbéla) la première distante de dix lieues environ et la seconde de sept.

A une heure et demie au S.-O. coule le second bras de l'Euphrate qui, après avoir alimenté les immenses rizières d'Indièh, baigne l'emplacement de l'ancienne Koufa, puis rentre dans son lit principal au-dessous de Divanièh. Vers le milieu de l'automne et du printemps, époques des fortes crues de l'Euphrate, ses eaux se répandent dans la partie basse du pays qu'elles transforment en marécages, et s'étendent jusqu'au pied de la tour qui devient ainsi quelquefois inabordable.

A proprement parler Indièh n'est ni une ville, ni un bourg, ni un village, quant à la construction, et tient des trois par son importance et sa population qui s'élève à un chiffre voisin de six mille âmes. Construite au milieu des marais, à cheval sur un grand canal parallèle au bras de l'Euphrate, qui coule vers le sud à une distance de trois lieues de la rive droite du cours principal, elle est située à égale distance à peu près d'Hillah et de Kherbéla, et n'est qu'une agglomération de

cabanes en nattes largement tressées avec la canne du blé de Turquie, formant des rues sinueuses comme un méandre qu'entrecoupent de nombreux petits canaux.

D'immenses troupeaux de buffles plus gros que ceux d'Italie, et d'une nature fort inoffensive prennent leurs ébats dans les eaux bourbeuses du marais, qui changent à certain époque en un vrai lac cette grande plaine couverte par de magnifiques rizières. Dans cet endroit la récolte du riz est supérieure à celle de tous les cantons réunis de l'Irak-Arabi; et Indièh ne doit son existence qu'à l'importance de cette branche agricole. Comme le sol bas et humide ne permet pas l'emploi de matériaux solides les habitations sont construites avec la plus grande légèreté. Elles coûtent peu à bâtir et ne font pas éprouver de perte bien sensible dans le cas où elles sont emportées par les eaux, ou lorsqu'elles s'affaissent sous l'effet de l'action souterraine de celles-ci, ce qui arrive assez souvent.

Les cultivateurs de riz quittent, en grande partie, cette région après la récolte, vers Novembre, et reviennent en Juillet suivant, braver les fièvres de ce pays marécageux. On voit dans cet endroit deux fortins en brique d'une assez bonne conservation bien qu'ils datent d'une cinquantaine d'années au moins. C'était, si j'ai bonne mémoire, deux avant-postes contre les Arabes du Nedjed et contre les Wahabites qui poussaient leurs déprédations jusqu'à l'Euphrate. Ils servent aujourd'hui

de casernes aux Bachi-Bozouks (têtes folles), gendarmes irréguliers chargés de la police.

Indièh passe pour une bourgade très-licencieuse, Les femmes y sont très-belles malgré le tatouage de leur peau et l'anneau qui pend à leur nez.

En partant de Bagdad et en suivant la même route qui conduit à Hillah, on prend, après le troisième khan, Iskenderieh, en obliquant un peu à l'Ouest, celle de Kherbéla, ancienne Vologesia ou Bogolasus. Le quatrième khan que l'on y rencontre est plus grand et mieux tenu que les précédents, et après quelques heures de marche on entre à Moussaïb, grand village situé à 15 lieues environ de Bagdad sur la rive gauche de l'Euphrate. On traverse le fleuve sur un assez mauvais pont de bateaux pour continuer sa route sur Kherbéla distant de 6 lieues environ. A une époque très-reculée un pont de briques devait exister à cet endroit. On en distingue encore les restes sur chaque rive et dans le lit même du fleuve.

Moussaïb, ou anciennement Maogamalcha, avait alors une grande importance due à sa situation géographique sur le coude très-avancé que forme l'Euphrate avant de donner naissance par sa division, au second bras qui passe, ainsi que nous l'avons dit, par Indièh et Koufa. Il est même assez probable que c'est à ce point de bifurcation du fleuve qu'il faut rapporter cette mesure de sécurité et de prudence stratégique attribuée par Hérodote à Nitocris pour inonder les fossés de Babylone et convertir en marais la vaste étendue de

pays plat par où l'ennemi pouvait aborder la ville. Ces eaux avaient pour lieu de déversement un grand bassin ou réservoir qui paraît être le lac situé à une lieue de Mesched-Ali; qui, comme lac naturel, n'est point cité par l'illustre historien et dont l'existence, vu les propriétés salines qu'il possède, n'aurait pas échappé à sa description s'il eût pu la rapporter à un caprice de la nature, surtout dans une position si rapprochée de la métropole. Aussi, suivant moi, ne peut-il être que le fameux déversoir des eaux de l'Euphrate, dû à la reine Nitocris. La circonférence de ce lac devait être autrefois de 420 stades, ce qui fait environ 8 lieues. Quoique je n'aie pu m'assurer au juste de l'étendue qu'il peut avoir aujourd'hui, j'ai jugé approximativement qu'il compte bien cinq ou six lieues de tour et que son niveau est plus bas que celui de l'Euphrate. Ses eaux saumâtres et salées baignent des rives assez escarpées.

Après avoir passé l'Euphrate à Moussaïb, on entre sur le territoire sacré de Kherbéla. De temps à autre sur la route on franchit de petits canaux d'irrigation et par ci par là on traverse des terrains cultivés. Les jardins qui entourent Kherbéla sont peu nombreux, et la hauteur des palmiers ne permet d'apercevoir la ville que lorsqu'on est près d'y arriver. Kherbéla est entourée d'un mur ayant quatre portes aux quatre points cardinaux. Ce mur est assez élevé et épais pour servir de fortification contre les Arabes. Toutefois il nuit beaucoup à l'agrandissement de la ville dont la population

s'accroît chaque jour. Elle est aujourd'hui de 25,000 âmes au moins; tandis qu'il y a vingt ans environ elle n'était que de 15,000; et ce surcroît de 10,000 habitants n'a pas cependant augmenté le nombre des maisons qui s'arrêtent forcément aux murailles. Au moment des pèlerinages en Septembre, Octobre et Novembre, la population atteint le chiffre de 50,000 âmes.

Pour juger des terribles effets dus à l'agglomération de population dans ces mois de dévotion, il faut se représenter ce que c'est qu'une maison construite à la persane, n'ayant point de courantd'air, bâtie autour d'une petite cour malsaine et n'ayant pas de chambres mais des chambrettes de sept à huit pieds de haut, tout au plus, sur douze de long et autant de large. Sauf de rares exceptions, tels sont les logements dans lesquels s'entassent cinq et jusqu'à dix individus avec leurs bagages. Joignez à ces détestables conditions hygiéniques l'insalubrité de l'eau, amenée de l'Euphrate dans la ville par un canal boueux, et maintenue par le soleil à une température élevée. Et par-dessus tout cela les cadavres de centaines de pèlerins, qu'on n'embaume pas, ainsi que le faisaient les anciens Egyptiens, transportés dans un état de putréfaction complète de Téhéran ou au delà pour être ensevelis dans la terre sainte de Kherbéla ou de Mesched-Ali. On peut facilement comprendre que chaque année le choléra sévisse dans cette ville avec une force qui enlève de vingt-cinq à cent personnes par jour, décimant ces

fanatiques Schyas qui sont heureux encore de mourir sur le sol où repose le fils de leur second Dieu, Ali.

La principale mosquée de Kherbala est celle où sont déposées les dépouilles de l'Imam-Husseïn, fils d'Ali. Son intérieur et les vitraux qui la décorent sont très-remarquables, dit-on, et son trésor renferme des objets du plus haut prix dus à la générosité des pèlerins. Je ne puis donner aucune description de cette enceinte où le profane ne peut pénétrer, car Imam-Mouça et Mesched-Ali défendent l'entrée de leurs mosquées à tous ceux qui ne sont pas les fidèles croyants de l'Islam. Je me borne donc à signaler sa belle coupole dorée, flanquée de ses quatre minarets à aiguilles acérées.

La seconde mosquée est celle de l'Imam-Hassan, frère du précédent; son sanctuaire ne reçoit pas d'aussi riches présents, et n'est pas honoré de la visite de tous les pèlerins. Elle est pourtant d'une construction qui ne doit point redouter la comparaison avec celle de sa rivale, et j'essaie vainement de me rappeler la raison pour laquelle les Schyas négligent ce pauvre Imam-Hassan dont ils laissent le mausolée vide et misérable pour témoigner toute leur adoration à son bienheureux frère Husseïn.

La ville possède un bazar bien fourni. On y remarquerait un nombre infini de produits persans, si la foule compacte qui stationne devant les

comptoirs n'en rendait pas l'accès presque impossible.

L'autorité du Sultan ne dépasse pas de beaucoup le terrain occupé par la ville de Kherbéla. A la distance d'un petit village dont le nom m'échappe et qui est situé à dix lieues O. de la ville, son pouvoir n'est plus que nominal, et aucun maire (mudir) envoyé par le gouverneur de Bagdad n'a pu y résider. Vers le Sud à une lieue et demie seulement de Kherbéla se trouve la limite de l'Arabie réellement indépendante où aucune tribu ne reconnaît la suprématie de la Sublime-Porte et personne ne peut franchir cette limite sans être affreusement rançonné par les premiers Arabes Bédouins qu'il vient à rencontrer. Sur ce territoire et à quelque distance S.-O. du marais et du deuxième bras du fleuve, le sol devient montueux et se couvre de petites collines pierreuses. C'est à partir de quelques lieues à l'O. de Kherbéla que doit être fixée géographiquement l'extrême limite, nord de l'Arabie Indépendante ou Déserte, s'étendant vers le S.-E. jusqu'à la mer des Indes.

Les pèlerins visitent Kherbéla avant de se rendre à Mesched-Ali. Deux routes conduisent à cette dernière ville, l'une, la plus directe, se fait par terre en caravanes, mais comme il faut constamment cheminer sur le sol des Arabes libres, elles sont trop exposées à être pillées ou cruellement rançonnées pour la choisir, quoique 12 heures seulement séparent ces deux villes. Ce n'est que lors des fortes crues du fleuve et lors-

que la navigation présente trop de danger qu'elles lui donnent la préférence. L'autre voie est celle par eau. Les pèlerins se rendent jusqu'à Indièh, qu'ils laissent un peu à gauche, pour s'embarquer, à quelque distance de cette bourgade, sur de grands bateaux plats. Peu d'heures après ils touchent à Ezéchiel, mauvais village plein de voleurs arabes, comme sur toute la ligne qu'ils traversent habituellement.

Ce village, dont les maisons sont particulièrement bien construites en bonnes briques provenant des ruines de Babylone et de la Tour, situées à 1 $^1/_2$ lieue seulement n'a de remarquable que le tombeau du prophète *Ezéchiel* avec sa coupole en forme conique, comme celles du tombeau de Zobéïde à Bagdad et de la mosquée du soleil à Hillah. L'intérieur en est du reste de la plus grande simplicité. Quelques mauvaises draperies fanées recouvrent le sanctuaire sous lequel repose le prophète. Aucun ornement ou *ex-voto* d'or ou d'argent, n'est là pour témoigner de la piété des Musulmans et des Israélites qui ont le même droit de visiter ce saint tombeau, et se haïssent ou se suspectent mutuellement. Mais si le tombeau est très-pauvre en ornements, le gardien n'y perd rien; c'est lui qui reçoit en nature ou en espèces les offrandes des pieux et nombreux visiteurs des deux religions.

Après une navigation rendue très-pénible par de fréquents détours, par le peu de fond de ce bras de l'Euphrate, et par ses nombreux îlots aux

joncs hauts et touffus où se cachent souvent de hardis bandits, on finit tant bien que mal par arriver à Koufa ou Kufa. Là chaque pèlerin avec sa charge a un fort droit de péage à solder comme à Ezéchiel et au point où il s'est embarqué.

Il ne reste de Koufa que l'antique mosquée élevée sur le lieu même où Ali, gendre de Mahomet, a été assassiné en 661. Pas de maisons, pas même quelques ruines, ne témoignent de la splendeur de cette belle cité, résidence des califes avant la fondation de Bagdad; pas le moindre vestige de cette opulente ville, une des gloires du calife Omar et sans rivale alors, puisque Ctésiphon venait d'être détruite. Les quelques centaines d'habitants de Koufa n'ont d'autres demeures que des nattes formant rotonde, et d'un déplacement facile selon la crue ou l'abaissement des eaux du fleuve dont ils se tiennent aussi rapprochés que possible, pour saisir avec l'avidité d'un oiseau de proie, le pèlerin, qui doit disputer avec eux pour le *transport forcé* de ses bagages; pour le louage des bêtes de somme, qui le porteront jusqu'à la ville sainte; pour sa nourriture et pour d'autres objets de première nécessité.

Du reste ils volent ouvertement tout ce que le voyageur quitte un seul instant de vue. Ce sont, je crois, les arabes les plus rapaces et les moins hospitaliers de tout l'Irak, ceux dont la réputation d'habileté et de ruse en fait de vol, est la moins contestée. Ils ont certainement eu un Lycurgue pour leur enseigner, ainsi qu'aux Lacédé-

moniens, que le vol est une des premières conceptions de la nature humaine, car ils en usent largement, et le talent dans ce genre est bien plus développé chez eux que chez tous les autres Il n'y a du reste à Koufa aucune police gouvernementale pour réprimer ces audacieux filous, toujours sûrs de l'impunité.

Les Persans ne s'arrêtent à Koufa que juste le temps nécessaire pour prononcer une prière dans la mosquée, en faire six ou sept fois le tour en mémoire du meurtre qui a mis fin aux jours de leur divin chef Ali, et choisir leur monture pour aller sans retard se prosterner avec la plus fervente dévotion sur le tombeau de leur prophète chéri et plus respecté que Mahomet même.

En sortant de Koufa on passe les ruines ou restes d'un des plus beaux canaux de l'ancienne Babylonie, remarquable encore par la hauteur, la largeur et la longueur de ses remblais. J'ai cherché, mais vainement à me rappeler le nom de ce canal de premier ordre qui arrosait toute la partie Sud de la plaine babylonienne. La route de Koufa à Mesched-Ali est très-unie, droite et large; elle a deux lieues de longueur seulement; de chaque côté l'on remarque des petits reposoirs comme autant de stations, et une dizaine environ de petits fortins à murs crénelés pour servir de refuge aux voyageurs qui se trouveraient attaqués près du but de leur pèlerinage, ce qui n'arrive que fort rarement depuis qu'une petite garnison ottomane est casernée à Imam-Ali.

Mesched-Ali ou Imam-Ali est bâtie sur l'emplacement qu'occupait Alexandria ou Hira. Mesched, ainsi que je l'ai déjà dit, signifie en persan « *tombeau* », et ce nom est plus généralement donné à la ville que celui d'Imam qui aurait l'air de confondre Ali sous le même titre générique que tous les autres Imams. La ville est entourée de murs tenus en bon état de conservation. Les rues en sont assez larges, les maisons propres, plus espacées qu'à Imam-Husseïn, et par suite l'air qu'on y respire est sain. Eloignée des marais d'Indièh et à l'abri des miasmes dont souffrent tant les populations de ces deux derniers endroits, la ville est assise en outre sur un plateau qui, quoique peu élevé, est suffisant cependant pour la garantir de l'humidité du sol de ses alentours, souvent couverts par les eaux de l'Euphrate, surtout vers le Nord de son enceinte. Un grand canal bien entretenu conduit l'eau du fleuve à la ville, et elle possède de plus quelques sources d'eau très-bonne. L'espace assez grand qui sépare les maisons du mur d'enceinte, ainsi que de grandes places, lui permettent de s'agrandir au moins de moitié sans aucun encombrement, et la mettraient à même, si tout le terrain était bien occupé, de contenir une population de près de 50 mille âmes. Elle n'en a aujourd'hui pas plus de 20 mille, chiffre bien inférieur à celui de Kherbéla relativement à l'espace qu'elle occupe.

Certainement ce lieu sacré par excellence, ce but de pèlerinage pour tout bon croyant persan,

serait choisi par ces pieux sectaires pour y établir leur résidence, de préférence à Imam-Husseïn et à Imam-Mouça, si sa situation isolée au milieu du désert, à l'extrême limite des possessions turques, ne les exposait à de continuelles attaques des Arabes indépendants du Nedjed, sans espoir d'être secourus à temps par la Métropole provinciale, Bagdad, distante de 32 lieues environ; aussi préfèrent-ils, même comme séjour prolongé, toute autre ville plus rapprochée du chef-lieu, quittes, à leur mort, à faire transporter leur cadavre en terre sainte, dans cette immense nécropole où sont confondus tous les ossements des nombreux pèlerins qui viennent mourir auprès du tombeau vénéré d'Ali.

Pas plus qu'à Imam-Husseïn et à Imam-Mouça, il ne m'a été permis de visiter l'intérieur de la mosquée renfermant le fameux tombeau ; tout ce que j'en ai pu voir, c'est la vaste cour toujours encombrée de monde, de vendeurs et d'acheteurs d'amulettes ou de talismans devenus sacrés pour avoir touché la pierre tumulaire du gendre de Mahomet, et conservés par ces fanatiques comme des reliques d'un grand prix et d'une grande efficacité. Cette mosquée, quoique fort riche, ne garde plus dans son trésor les objets les plus précieux qui lui sont donnés ; on les envoie en dépôt à Imam-Mouça, dans la crainte qu'une nouvelle incursion des Wahabites ne vienne comme en 1806 mettre la ville et le sanctuaire au pillage.

L'esprit de la population de Mesched-Ali est

tellement fanatique que le gouverneur ottoman n'ose pas permettre aux rares Européens qui visitent cette ville, de la parcourir, le soir, et même pendant la journée, sans leur donner, (comme il l'a fait pour moi) une dizaine d'agents de police pour escorte. Il est de fait que tout infidèle, s'il n'est bien recommandé et protégé par quelque haut personnage persan, ou placé sous la protection active des autorités locales, s'expose à être massacré en plein bazar.

La ville ne renferme aucun monument remarquable autre que la belle mosquée d'Ali, dans laquelle il faut acheter, de quatre à cinq mille francs, le droit d'être enseveli. Ceux dont les moyens ne permettent pas ces honneurs funéraires se font enterrer pour une vingtaine d'écus, et même beaucoup moins, hors du mur d'enceinte, où le terrain est transformé en un immense cimetière, sans arbre et sans régularité, remarquable par la simplicité des tombeaux faits en mauvaise maçonnerie dont la durée dépasse rarement cinq ou six ans.

Vers la partie Sud-Ouest se trouve la porte qui conduit par une route large et pierreuse et une pente assez rapide, vers le lac dont j'ai parlé précédemment dans le chapitre de Babylone, et désigné par les Arabes indigènes sous le titre pompeux de mer; on y arrive en une demi-heure de bonne marche. Sur ses bords escarpés s'élèvent quelques jardins de palmiers et de citronniers, mais peu d'autres espèces de fruits. Le manque de terre

végétale, la nature saline du sol, et par-dessus tout la paresse des habitants, rendent cette position quoique assez pittoresque, tout à fait abandonnée. La Religion étant la seule préoccupation de tout résident à Mesched-Ali, il faut y apporter de la fortune pour y établir domicile, à moins de se livrer au commerce de boutiquier pour les besoins courants de la population. On y fabrique pourtant de forts beaux manteaux persans ou burnous bruns et noirs d'une finesse remarquable, appelés *Abbas*, comme ceux des Arabes, mais unis de dessin, tandis que ces derniers sont semés de larges bandes blanches et brunes ou noires. On ne voit aucun champ cultivé, ni de blé, ni d'orge, ni de blé de Turquie; toute denrée alimentaire s'importe de Hillah ou de Divanièh, villes riches en céréales; aussi l'entretien des chevaux y est-il relativement très-coûteux. Quelques petits jardins potagers sont insuffisants pour les besoins de la population, et il arrive chaque jour des chargements de légumes venant d'Ezéchiel, et de quelques propriétés appartenant à des Arabes cultivateurs sur la rive gauche de ce bras de l'Euphrate.

La rive Est du lac appartient seule au territoire ottoman; les autres sont le domaine des Arabes libres. A partir de ce point extrême du lac, on peut tirer sur la carte une ligne droite jusqu'au marais qui entoure Bassorah, le côté oriental de cette ligne étant territoire des Turcs, le côté occidental restant possession, contestée

par ces derniers, mais réelle, des différentes tribus arabes qui y habitent.

Le grand village de Kourna ou Korna, remarquable par sa superbe position sur la pointe extrême de la Mésopotamie, à la jonction même des deux fleuves n'est habité que par une centaine de familles arabes de la puissante tribu des Montefiks. Aucune fortification n'y a été élevée, et l'on n'y trouve pas la moindre garnison pour protéger la navigation des deux fleuves et intimider les arabes riverains qui sont si souvent en rébellion ouverte contre l'autorité du Sultan.

A quatre-vingt-sept lieues Sud-Est de Bagdad et treize de Bassorah, Korna reprendrait sous un tout autre gouvernement l'importance légitime que lui assigne cette situation particulière qui en fait la clef de la Mésopotamie, à la jonction de deux beaux fleuves qui coulent dès lors dans un seul lit sous le nom de *Schat-el-Arab* (fleuve de l'Arabe). Cette ville a longtemps joui de cette position importante durant le règne des successeurs d'Alexandre et était connue sous le nom d'Apomée et de Digba. Aujourd'hui le voyageur ne rencontre plus aucun vestige de cette antique et célèbre cité. A l'exception de quelques maisons et de la douane qui sont bâties en briques cuites, toutes les autres habitations sont en briques crues, ou sont tout simplement faites de boue avec une toiture de branchages, recouverte de terre, en guise de terrasse.

Un brick de guerre ottoman stationne piteu-

sement à Korna pour protéger de *son pavillon* la douane que le Gouvernement a placée à ce point de jonction des deux principaux fleuves de la Turquie d'Asie. Si j'ai l'air de dénigrer ce pavillon, c'est que j'ai acquis, par une triste expérience, la preuve certaine que les canons ottomans sont incapables de mettre à la raison les pillards Arabes. Si leur bouche inspire quelque effroi, leur intérieur est le plus souvent rouillé et sans projectile.

La navigation fluviale, par le Tigre, de Bagdad à Korna n'offre aucun site pittoresque digne d'être décrit. A quelques lieues de Bagdad cessent les jardins déjà de plus en plus rares qui bordent le fleuve, et commence le désert sec et aride. Pas un seul palmier qui vienne faire diversion à la monotonie des hautes broussailles, qui sur les deux rives forment de temps à autre des basses forêts, repaires des chacals, des hyènes et des lions. Rien ne trouble la liberté de ces hôtes féroces si ce n'est le bruit non moins sauvage du tam-tam qui accompagne les danses arabes auxquelles se livrent les habitants de tentes plantées çà et là sur les bords du fleuve, à des distances indéterminées et changeant de place suivant les saisons.

On peut naviguer durant quinze lieues sur les eaux du Tigre sans rencontrer un seul campement, et ne voir qu'à de rares intervalles quelques groupes d'arabes bûcherons qui coupent le petit bois des broussailles pour le marché de Bagdad où ils le vendent comme combustible. L'uniformité de

paysage n'est interrompue, toutes les dix ou vingt lieues, que par la vue de bouquets de saules et de palmiers entourant le tombeau de quelque *Imam* ou de quelque *Santon*. Le caractère religieux de ces saints personnages donne au terrain sur lequel s'élève leur monument funèbre le privilége de terrain sacré, privilége qui s'étend même à une certaine distance environnante. Il est alors interdit de couper le bois de ces lieux si ce n'est celui destiné à l'usage particulier des gardiens de l'Oratoire.

A Khout-el-Amrah situé à cinquante lieues environ de Bagdad, vu les sinuosités du fleuve, se trouve un large canal navigable pour les grands bateaux plats qui transportent les marchandises de Bassorah à Bagdad et se rendent à l'Euphrate. Ce canal joint donc les deux fleuves depuis Amrah sur le Tigre jusqu'à la hauteur de Souk-el-Schouk sur l'Euphrate, d'où les voyageurs remontent ce dernier fleuve jusqu'à Hillah. De Souk-el-Schouk à Korna la profondeur de l'Euphrate offre de grandes inégalités n'étant souvent même que d'un pied seulement à cause des déversements du fleuve qui se répand dans les marais; aussi la navigation de bateaux lourdement chargé s est-elle impossible, et ce n'est que sur lest que les embarcations descendent ou remontent l'Euphrate à partir de Souk-el-Schouk.

A une distance de trente lieues avant d'arriver à Korna la terre est mieux cultivée, et la richesse merveilleuse de ce sol fertile commence à s'étaler

aux yeux éblouis du voyageur. Un système ingénieux d'irrigation, porte au loin dans le désert des eaux abondantes qui transforment durant l'été cette plaine en un vaste marais de plusieurs lieues et font prospérer, en les arrosant, de belles plantations de maïs, de blé, d'orge et de magnifiques rizières.

A trois lieues avant Korna, l'on voit la tombe du prophète Esra ou Esdras, moins fréquentée à cause de son éloignement de tout centre de population, mais jouissant d'une vénération égale à celle d'Ezéchiel.

C'est ici aussi que commence la belle forêt de palmiers qui continue sans interruption jusqu'au golfe Persique, longue de trente lieues et un quart, et souvent d'une demi-lieue de largeur. Sur les rives de l'Euphrate les dattiers apparaissent une heure environ avant la jonction de ce fleuve avec le Tigre. La hauteur de ces arbres vraiment gigantesques offre un aspect saisissant, et bien que depuis quelque temps déjà en arrivant de Korna la vue se soit reposée sur d'immenses champs de verdure, on éprouve une véritable volupté à plonger son regard dans cette végétation luxuriante de ces arbres élancés dont les feuilles longues et étroites se balancent mollement dans l'espace.

De Korna à Bassorah (50 kilomètres) les deux fleuves n'en formant plus qu'un, le Schat-el-Arab, beau, majestueux et profond, roulent leurs eaux réunies au milieu de cette forêt de dattiers, interrompue seulement de distance en distance par

de grandes prairies arrosées par de nombreux petits canaux un peu plus élevés que le lit moyen du fleuve ; ces canaux servent de déversoir aux eaux du Schat-el-Arab, à l'époque du flux qui monte ordinairement à six pieds à Bassorah, à trois à Korna, et ne se fait guère sentir plus haut que le tombeau d'Esdras.

Sur la rive droite du Schat-el-Arab à un quart de lieue environ de cette bordure de palmiers, le grand marais de Bassorah semblable à une petite mer s'étend à dix lieues à l'Ouest sur une largeur de plus de trente lieues du Nord-Ouest au Sud-Est, bien plus bas que Bassorah dont les murs à l'Occident sont baignés par ses eaux qui croupissent là plus de dix mois de l'année pour ne se retirer ou être absorbées que vers la fin de Septembre. Cet immense marais est alimenté par plusieurs canaux qui partent de Souk-el-Schouk sur l'Euphrate, et se prolongent jusqu'au delà de Bassorah.

Ce marais n'est guère utile qu'aux Arabes Montefícks qui profitent de son étendue pour s'y réfugier et se mettre à l'abri sur la côte occidentale lorsqu'ils essuyent une défaite dans leurs fréquentes révoltes contre l'autorité ottomane. Les troupes ennemies ne peuvent pas aller les chercher au milieu de leurs frères les Arabes du Nedjed. Ce sont ces Monteficks, dont l'intérêt est grand dans la conservation de ces marais, qui ont brisé les digues qui existaient anciennement sur la rive droite de l'Euphrate, donnant à l'eau un rapide

passage qu'elle se creuse d'elle-même vers ce terrain dont le niveau est le même que celui de son lit inférieur.

Au mois de Septembre seulement ce marais déverse dans le Schat-el-Arab les eaux qu'il reçoit de l'Euphrate vers Souk-el-Schouk, résidence du puissant Sheyk de cette grande tribu des Monteficks. Le gouvernement de Bagdad a vainement essayé de fermer les canaux qui alimentent ce marais, mais les Monteficks ont toujours détruit les digues avant même qu'elles fussent achevées. Les Pachas tentaient cependant de les terminer, soit pour ôter aux Monteficks la fortification naturelle que leur offre l'étendue de ces inondations, soit pour assainir ce beau pays dont l'air vicié par les émanations marécageuses décime la population des autres Arabes qui habitent Souk-el-Schouk et Bassorah.

On ne peut se faire une juste idée de la richesse du sol baigné par les eaux du Schat-el-Arab. L'hiver dans ces parages n'est qu'un printemps des plus doux. Jusqu'en Juillet les prairies sont émaillées de mille fleurs, qui avec de grandes herbes touffues cachent le pied des dattiers. On pourrait croire que, sous cette latitude de 30°, 16' Nord et sous un soleil tropical, toutes ces vertes prairies doivent être brûlées ; mais il n'en est pas ainsi.

Alors que l'air est embrasé, et qu'en foulant du pied les pavés de la cour on a le sentiment de marcher sur du feu, on voit toujours sous la

forêt de dattiers, dont les panaches ondoyants forment une tente naturelle, les mêmes fruits et les mêmes fleurs qui conservent leur parfum et leur goût, grâce à l'ombre qui les recouvre et à l'eau qui rafraîchit constamment le pied des arbres.

C'est principalement dans les jardins, qui entourent la ville de Bassorah du côté du fleuve, que ce sol privilégié étale ses richesses. La vigne, le poirier, le pommier, le grenadier, le citronnier, le bananier, l'oranger se confondent comme en une forêt vierge et se disputent la place entre les dattiers. Ces derniers, dont les rameaux plient sous le poids des grappes, offrent une récolte considérable dont le produit est expédié chez les Arabes de Mascate, de l'Hadramaut, du Yémen, et chez les Indiens où ce fruit manque complétement. Il est regrettable qu'on ne profite pas de ce terrain pour la culture de la canne à sucre à laquelle il serait très-favorable. Les quelques plantes, que j'en ai pu voir dans un seul jardin, m'ont paru de la plus belle venue; mais, il faut bien le dire, la culture de la canne à sucre exige des soins et des travaux qui seraient trop pénibles pour la nature paresseuse des indigènes.

Devant les richesses et les splendeurs d'une telle végétation, il n'est pas surprenant que ces peuples asiatiques revendiquent l'honneur d'avoir le Paradis terrestre parmi leurs possessions. Nos idées chrétiennes, basées sur la Bible, le placent

en Mésopotamie, et cette opinion est aussi celle des Arabes de l'Irak qui sont convaincus que l'Eden embrassait toute la partie inférieure de la Mésopotamie, de Hit sur l'Euphrate et de Samarah sur le Tigre jusqu'aux rivages du Golfe persique ; et que la plus belle partie de ce jardin, berceau du genre humain, se trouvait aux environs de Bassorah.

La ville de Bassorah, fondée par Omar en 636, n'est plus, comme sous les premiers califes et lors de la domination persane, située au bord même du Schat-el-Arab ; elle est bien déchue aussi de sa splendeur première. Les murs de l'ancienne cité, comme leurs ruines l'attestent encore, commençaient près du fleuve et formaient un vaste quadrilatère ayant près de quatre kilomètres de chaque côté, renfermant vers l'époque des derniers califes une population d'environ deux cent mille âmes.

Elle était divisée alors, en deux parties presque égales, par un grand canal dont les bras nombreux portaient l'eau dans les différents quartiers de cette rivale de Bagdad. Ce canal avait jadis une profondeur de cinq à six mètres, à marée haute, et une vingtaine de largeur. Maintenant il est presque comblé par la vase, et sa profondeur n'est plus que d'un mètre et demi au moment des hautes eaux ; sa largeur, par suite des éboulements successifs de ses bords, a diminué au point d'empêcher complétement la navigation des grands bateaux pontés, venant du

forêt de dattiers, dont les panaches ondoyants forment une tente naturelle, les mêmes fruits et les mêmes fleurs qui conservent leur parfum et leur goût, grâce à l'ombre qui les recouvre et à l'eau qui rafraîchit constamment le pied des arbres.

C'est principalement dans les jardins, qui entourent la ville de Bassorah du côté du fleuve, que ce sol privilégié étale ses richesses. La vigne, le poirier, le pommier, le grenadier, le citronnier, le bananier, l'oranger se confondent comme en une forêt vierge et se disputent la place entre les dattiers. Ces derniers, dont les rameaux plient sous le poids des grappes, offrent une récolte considérable dont le produit est expédié chez les Arabes de Mascate, de l'Hadramaut, du Yémen, et chez les Indiens où ce fruit manque complétement. Il est regrettable qu'on ne profite pas de ce terrain pour la culture de la canne à sucre à laquelle il serait très-favorable. Les quelques plantes, que j'en ai pu voir dans un seul jardin, m'ont paru de la plus belle venue; mais, il faut bien le dire, la culture de la canne à sucre exige des soins et des travaux qui seraient trop pénibles pour la nature paresseuse des indigènes.

Devant les richesses et les splendeurs d'une telle végétation, il n'est pas surprenant que ces peuples asiatiques revendiquent l'honneur d'avoir le Paradis terrestre parmi leurs possessions. Nos idées chrétiennes, basées sur la Bible, le placent

passage qu'elle se creuse d'elle-même vers ce terrain dont le niveau est le même que celui de son lit inférieur.

Au mois de Septembre seulement ce marais déverse dans le Schat-el-Arab les eaux qu'il reçoit de l'Euphrate vers Souk-el-Schouk, résidence du puissant Sheyk de cette grande tribu des Monteficks. Le gouvernement de Bagdad a vainement essayé de fermer les canaux qui alimentent ce marais, mais les Monteficks ont toujours détruit les digues avant même qu'elles fussent achevées. Les Pachas tentaient cependant de les terminer, soit pour ôter aux Monteficks la fortification naturelle que leur offre l'étendue de ces inondations, soit pour assainir ce beau pays dont l'air vicié par les émanations marécageuses décime la population des autres Arabes qui habitent Souk-el-Schouk et Bassorah.

On ne peut se faire une juste idée de la richesse du sol baigné par les eaux du Schat-el-Arab. L'hiver dans ces parages n'est qu'un printemps des plus doux. Jusqu'en Juillet les prairies sont émaillées de mille fleurs, qui avec de grandes herbes touffues cachent le pied des dattiers. On pourrait croire que, sous cette latitude de 30°, 16' Nord et sous un soleil tropical, toutes ces vertes prairies doivent être brûlées ; mais il n'en est pas ainsi.

Alors que l'air est embrasé, et qu'en foulant du pied les pavés de la cour on a le sentiment de marcher sur du feu, on voit toujours sous la

Golfe persique, qui ne pourraient s'y rencontrer.

L'incurie avec laquelle on a laissé se détériorer ce canal pendant soixante et dix ans a occasionné en outre à son entrée la formation d'un barrage, sur lequel on passe à pied sec pendant la marée basse. Il n'y a donc que les bateaux presque plats, allant de Bassorah à Bagdad, qui puissent, pendant le flux, pénétrer dans le canal, puis au retrait de l'eau restant à sec, leur quille profondément enfoncée dans une boue noire et infecte formée par la vase que charrie le fleuve, par les immondices et les égouts de la ville.

L'air vicié et fétide qui s'exhale de ce canal, ainsi que des marais qui baignent la partie Ouest et Nord des murs de la ville, est la cause des fièvres pernicieuses qui règnent à Bassorah, et qui, de grande et opulente qu'elle était, l'ont réduite à son état actuel, c'est-à-dire à une toute petite ville de 4,000 âmes. Les enfants pendant les grandes chaleurs vont barboter joyeusement dans cette eau noirâtre, et c'est pourtant cette même eau nauséabonde, puisée au moment de la marée, que boivent les habitants. Le gouverneur et les riches ont soin de faire apporter, aux heures des basses eaux, l'eau pure et saine que l'on va prendre au fleuve pour leur consommation.

Ce qu'il reste aujourd'hui de Bassorah se trouve relégué vers l'extrémité du canal, à 3/4 d'heure du fleuve. Une partie de la ville a ses maisons construites en bonnes briques cuites au four,

l'autre en simples briques crues ou en boue; le tout formant un ensemble de mille maisons environ, très-espacées et séparées par des amas de ruines. Il ne faut pas se méprendre sur le chiffre de population que peut contenir ce nombre d'habitations. En Orient, du moins dans les pays turcs, arabes et persans, les maisons n'ont qu'un seul étage au dessus du rez-de-chaussée, ainsi que je l'ai déjà dit en parlant de Bagdad, et chacune d'elles n'est habitée que par une seule famille, qui varie, dans les grandes villes, de 5 à 8 ou 10 individus au plus; mais, à Bassorah, les miasmes pestilentiels des marais et du canal réduisent encore ce chiffre à 2, 3 ou 4 personnes; quelques hauts dignitaires seulement ont un nombreux personnel domestique.

Toute la partie comprise entre la ville actuelle et le fleuve n'est occupée que par de grands jardins, qui sont établis depuis une centaine d'années sur les ruines de l'ancienne ville, dont on voit çà et là quelques pans de mur un peu mieux conservés; et les anciens canaux, qui conduisaient l'eau dans les quartiers éloignés, servent aujourd'hui à l'irrigation de ces jardins.

En Septembre, Octobre et Novembre, la population de Bassorah est presque doublée par l'arrivée de nombreux bateaux, venant les uns du Golfe persique (Inde, Mascate, Bender-Bouchir) et les autres de Bagdad. Les premiers apportent des marchandises qu'ils échangent contre de forts chargements de dattes; les seconds vien-

nent de l'intérieur chercher les produits indiens et laisser leurs céréales en échange. Cette population flottante rend le séjour de Bassorah très-animé et assez singulier sous le rapport des différentes races qui s'y rencontrent; c'est aussi l'époque de l'année où les eaux s'étant retirées du marais, alors à sec, l'aspect de Bassorah est le plus agréable : on ne voit plus comme depuis Mars des figures cadavéreuses, minées par la fiévre, parcourir la ville, semblables à autant de fantômes.

En Décembre, ce grand mouvement de transit cesse, et Bassorah, malgré ses grands magasins d'entrepôt, reprend sa tristesse ordinaire. Durant mon séjour à Bassorah, à l'époque où les fièvres sévissaient avec le plus de force, je n'ai pas rencontré quatre personnes bien portantes, toutes semblaient ne tenir à la vie que par un fil. Il me semblait voir un vaste cimetière *mercantile* où des spectres traversaient les ruines d'un pas lent et majestueux pour vaquer à leurs affaires ! Au sérail, ou palais du gouverneur, que je fréquentais avec facilité par suite de mes rapports amicaux avec le pacha, atteint lui-même de la fièvre, je ne voyais auprès de lui que quatre ou cinq domestiques à peu près valides, de quarante que compte sa maison. Je dus un jour me passer de dîner chez moi n'ayant pas un seul de mes cinq serviteurs en état de me préparer à manger.

D'autre part tout le monde à Bassorah trouvait étonnant que comme Européen j'aie pu échapper

à cette fièvre endémique, tandis qu'une dixaine de personnes de nos contrées y avaient trouvé leur tombeau, après un séjour de quelques mois seulement. Elles ont été ensevelies dans l'Eglise. J'ai essayé de faire comprendre aux indigènes combien leur régime est vicieux. Quoique *bons musulmans* ils abusent étrangement de l'eau-de-vie de dattes appelée *Arack* ou *Raki*, très-agréable à prendre en quantité raisonnable et mélangée d'eau en été, ainsi que je le faisais, tandis qu'ils la prennent avant le repas du soir par douzaine de petits verres et pure.

Ils aiment aussi de préférence les fruits verts et ne mangent en majeure partie que des légumes nageant dans le beurre. Ils dorment tous sur la terrasse sans aucun ciel de lit pour les garantir de la rosée et de l'air malsain qu'apportent les émanations du marais. Je leur montrais que j'avais soin de ne changer en rien mon régime ordinaire; thé matin et soir, du rôti à mes repas, que j'évitais de rendre trop copieux, des fruits biens mûrs, et deux verres de vin de Xérès; que mon lit, placé sur la terrasse, il est vrai, était adossé à un mur, m'abritant contre les vents du marais, et qu'un ciel-de-lit, avec une moustiquaire me garantissait contre la rosée. A Bassorah il faut éviter toutes sortes d'excès, sinon on en subit la fatale conséquence, et parfois on voit un imprudent être emporté en deux jours par cette fièvre locale. Cependant bien soignée, de quotidienne qu'elle est à son principe, elle devient

nent de l'intérieur chercher les produits indiens et laisser leurs céréales en échange. Cette population flottante rend le séjour de Bassorah très-animé et assez singulier sous le rapport des différentes races qui s'y rencontrent; c'est aussi l'époque de l'année où les eaux s'étant retirées du marais, alors à sec, l'aspect de Bassorah est le plus agréable : on ne voit plus comme depuis Mars des figures cadavéreuses, minées par la fiévre, parcourir la ville, semblables à autant de fantômes.

En Décembre, ce grand mouvement de transit cesse, et Bassorah, malgré ses grands magasins d'entrepôt, reprend sa tristesse ordinaire. Durant mon séjour à Bassorah, à l'époque où les fièvres sévissaient avec le plus de force, je n'ai pas rencontré quatre personnes bien portantes, toutes semblaient ne tenir à la vie que par un fil. Il me semblait voir un vaste cimetière *mercantile* où des spectres traversaient les ruines d'un pas lent et majestueux pour vaquer à leurs affaires! Au sérail, ou palais du gouverneur, que je fréquentais avec facilité par suite de mes rapports amicaux avec le pacha, atteint lui-même de la fièvre, je ne voyais auprès de lui que quatre ou cinq domestiques à peu près valides, de quarante que compte sa maison. Je dus un jour me passer de dîner chez moi n'ayant pas un seul de mes cinq serviteurs en état de me préparer à manger.

D'autre part tout le monde à Bassorah trouvait étonnant que comme Européen j'aie pu échapper

à cette fièvre endémique, tandis qu'une dixaine de personnes de nos contrées y avaient trouvé leur tombeau, après un séjour de quelques mois seulement. Elles ont été ensevelies dans l'Eglise. J'ai essayé de faire comprendre aux indigènes combien leur régime est vicieux. Quoique *bons musulmans* ils abusent étrangement de l'eau-de-vie de dattes appelée *Arack* ou *Raki*, très-agréable à prendre en quantité raisonnable et mélangée d'eau en été, ainsi que je le faisais, tandis qu'ils la prennent avant le repas du soir par douzaine de petits verres et pure.

Ils aiment aussi de préférence les fruits verts et ne mangent en majeure partie que des légumes nageant dans le beurre. Ils dorment tous sur la terrasse sans aucun ciel de lit pour les garantir de la rosée et de l'air malsain qu'apportent les émanations du marais. Je leur montrais que j'avais soin de ne changer en rien mon régime ordinaire; thé matin et soir, du rôti à mes repas, que j'évitais de rendre trop copieux, des fruits biens mûrs, et deux verres de vin de Xérès; que mon lit, placé sur la terrasse, il est vrai, était adossé à un mur, m'abritant contre les vents du marais, et qu'un ciel-de-lit, avec une moustiquaire me garantissait contre la rosée. A Bassorah il faut éviter toutes sortes d'excès, sinon on en subit la fatale conséquence, et parfois on voit un imprudent être emporté en deux jours par cette fièvre locale. Cependant bien soignée, de quotidienne qu'elle est à son principe, elle devient

tierce et intermittente, mais on ne s'en guérit complétement qu'en changeant de pays et seulement encore au bout de quelques années.

D'après le témoignage et les observations de tous les médecins qui ont séjourné en Mésopotamie, cette *fièvre de Bassorah* (on peut lui donner ce nom particulier) présente des caractères tout différents de celles qui se produisent dans d'autres pays, et peut fournir matière à une étude sérieuse et utile à la science. C'est ce dont s'est occupé particulièrement mon excellent ami, le Dr Duthieul, médecin de la faculté de Paris et résidant à Bagdad depuis 1853, en qualité de médecin sanitaire.

Il est dangereux de s'aventurer seul, même en plein jour, au milieu des ruines de l'ancienne Bassorah, on s'exposerait à y être dévalisé et mis à nu. Les habitants se volent même entre eux et on n'est nullement surpris d'apprendre, tous les six ou huit jours, qu'une maison quelque peu éloignée du centre de la ville habitée, vient d'être mise au pillage. Souvent quelques soldats réguliers et irréguliers de la garnison se sont mêlés à ces détrousseurs noctures.

A l'entrée du canal, à gauche, est l'ancien arsenal de la Bassorah florissante; aujourd'hui, ce vaste terrain est rempli de palmiers et de décombres. Quelques magasins nouvellement construits contre les murs épais de l'ancien établissement, et servant à renfermer des apparaux de la nouvelle marine en miniature de Bassorah, semblent pro-

tester contre le titre d'arsenal qu'on lui conserve; cet édifice en ruine est flanqué aujourd'hui d'un tout petit fortin en briques portant deux pièces de gros calibre sans affûts, qui commandent l'entrée du canal. Ce semblant d'arsenal actuel se compose, comme je l'ai dit, de deux magasins à peu près vides des apparaux qu'ils attendent. On ne saurait y trouver un seul câble, ni une seule poulie en état de servir.

Sur chaque côté et sur les angles des murailles de la ville on remarque de semblables petits forts délabrés, occupés chacun par quatre hommes pour servir une pièce de campagne à l'effet de tenir en respect les Arabes du désert, dont la peur du canon est le plus sûr garant contre toute attaque éventuelle de leur part. Quant à la marine ou flotte, elle comprend: 1° 4 mauvais briks qui feraient eau de tous côtés, au premier coup de canon qu'ils tireraient, et dont chaque équipage ne dépasse pas 20. hommes pour exécuter tout le service du bord, d'autant, plus pénible que les objets de première nécessité font défaut; 2° Une seule corvette faite sur les lieux avec les débris d'anciens navires, mais dont la carcasse mal jointe nécessite un travail de pompe de deux heures pour le coup de canon du coucher du soleil ; et 3°, ce qu'il y a de mieux, deux petits cutter faisant un service très-actif sur le fleuve, dans les canaux et les petites criques des environs de Bassorah !

Il est beaucoup de particularités que j'omets sur

cette ville mais le peu que j'en dis est suffisant, je crois, pour donner une idée assez précise des ressources de ce pays si fertile, et des avantages qui résulteraient si on pouvait tirer parti de cette admirable position, de cette nature riche et abondante, surtout maintenant que les produits de l'Irak-Arabi qui augmentent sensiblement chaque année, n'ont d'autres débouchés que ce port. Sous une administration bien ordonnée, et en parvenant à fermer à jamais les canaux qui alimentent ce funeste marais, cause première des fièvres qui ont dépeuplé Bassorah, ou à les nettoyer entièrement, cette antique cité pourrait redevenir aussi florissante que par le passé. Le gouvernement ottoman ne parviendra jamais à ce glorieux résultat, il est trop apathique, il laisse les choses aller d'elles-mêmes, suivant la fatalité, base de sa foi; il ne détruit pas, mais laisse tout s'anéantir, et ne ne crée rien; aussi la décadence est-elle à son apogée.

A six lieues S.-E. de Bassorah en descendant le Schat-el-Arab se trouve la petite ville persane de *Mahâmarah* sur la rive gauche d'un bras de ce fleuve qui, un peu plus haut, se divise en deux et forme un superbe Delta allant jusqu'au golfe persique. Ce Delta est devenu pays neutre, contesté qu'il reste encore entre les deux peuples Turcs et Persans. A partir de Mahâmarah commence sur la rive gauche le territoire persan, tandis que toute la rive droite du bras occidental du fleuve jusqu'à la mer, reste domaine du Sultan.

J'ignore si depuis mon départ, en 1863, la question du Delta est réglée entre les deux empires.

Mahâmarah ne présente rien de particulier, c'est plutôt un séjour de campagne pour quelques riches seigneurs persans. Le commerce n'y est pas étendu et se borne à la récolte des dattes et à celle de quelques rizières situées entre cette petite ville et la chaîne de montagnes du Kouzistan, distante seulement de sept à huit lieues du fleuve. A une lieue en aval de la ville, le Karoun, rivière prenant sa source dans la Susiane, vient jeter ses eaux fraîches et limpides dans le Schat-el-Arab. Les géographes nomment cette rivière Karasou-el-Abzal; elle n'est autre que le Choaspe ou Eulœus des anciens temps.

Mahâmarah n'a qu'une population de 1500 à 2,000 âmes; les fièvres y règnent aussi, mais moins fortes qu'à Bassorah, depuis Mai jusqu'à la fin d'Août; ce n'est qu'en automne que les riches habitants de Chouster (ancienne Suse) viennent y passer quelques semaines et même quelquefois l'hiver.

Les rives du Schat-el-Arab, jusqu'à quelques milles de son embouchure sont magnifiquement boisées et ombragées de superbes dattiers. Ce beau fleuve est navigable aux frégates dans tout son cours, qui est de 20 lieues jusqu'à Bassorah, et de 33 jusqu'à Korna. Un barrage à son embouchure ne leur permet d'y entrer qu'à la haute marée; tandis que les navires d'un faible tonnage peuvent le faire à toute heure.

Au Nord-ouest du golfe persique, Kouët, d'abord grand village ou campement principal des Arabes du Nedjed, n'a pris un développement qui lui a valu le nom de ville que depuis une quarantaine d'années environ. Ce développement est dû aux nombreuses migrations des habitants de Bassorah qui fuient un pays insalubre, quoique riche de tous les dons de la nature, pour s'établir sur un sol aride et sablonneux, mais dont la position sur le bord de la mer, avec une bonne rade, favorise leur esprit de négoce maritime. Kouët ne fait pas partie des possessions ottomanes; celles-ci cessent à peu de distance de l'embouchure du Schat-el-Arab aux premières petites collines, où commence le Nedjed, territoire qui s'étend depuis la mer, jusque bien au delà de Kouët sur le même rivage, à Bahrahin et dans l'intérieur de l'Arabie à une distance que je ne puis déterminer, et vers le N.-O. en longeant le marais de Bassorah, jusqu'auprès du lac de Mesched-Ali. Quoique ne reconnaissant pas la domination turque, les habitants de cette ville vivent en rapports assez intimes avec son gouvernement.

Je tracerai donc une ligne pointée partant à 10 heures environ à l'Ouest de l'embouchure du Schat-el-Arab et se prolongeant jusqu'au delà du lac de Mesched-Ali, comme la limite présumable ou acceptable de l'empire turc en Mésopotamie. Comme je l'ai déjà dit, cette limite ne peut être que fictive et très-approximativement placée, puisque d'une part elle est défendue par un empire sans

puissance, et d'autre part méconnue par les tribus indépendantes des Arabes limitrophes. Le voisinage, les rapports commerciaux et l'origine de la majeure partie de la population de Kouët, venue de Bassorah, la forcent à rester en bonne harmonie avec son puissant voisin. On y vit bien un peu de piraterie, mais la principale branche de commerce des Kouëtois est l'exportation aux Indes de cette belle race de chevaux arabes dont le Nedjed est le haras le plus remarquable.

Beaucoup de bateaux partent aussi de Kouët pour aller aux îles Bahrahin pêcher les huîtres perlières dont il se fait un commerce assez important.

Je n'ai pas vu Kouët et ne puis donc parler de sa position, de sa construction, de sa grandeur, et de ses bâtiments. Le chiffre de sa population m'est inconnu, et je n'ai cité cette localité qu'à titre, pour ainsi dire, de colonie de Bassorah, vis-à-vis de laquelle elle garde toutefois sa précieuse indépendance. C'est à Kouët que la fameuse secte religieuse des Wahabites, ces puritains musulmans, a son principal siége et son grand Imam.

Bender-Bouchir (ou Abou-Chihr), est une ville persane située plus bas sur le rivage opposé du golfe persique, presque en face de Kouët. Sa réputation me dispense d'en parler longuement. Elle est, comme on le sait, bâtie sur un promontoire ou presqu'île très-aride, sans ombrage aucun et où règne une température plus suffocante encore peut-être que celle d'autres villes comprises entre les tro-

piques. Bien qu'elle soit à 28°, 58' lat. N., sa position sur un terrain sablonneux, l'absence de toute végétation, le voisinage de hautes montagnes à l'Est qui interceptent les vents frais de l'intérieur, le soleil brûlant qui darde sur elle ses rayons de feu, le souffle chaud des vents de l'Arabie, tout concourt à y maintenir une température égale, sinon supérieure, à celle d'Aden.

Bender-Bouchir n'a pas de port, quoique en disent certains géographes qui décorent de ce nom une simple crique, servant d'abri à une centaine de petits bateaux pêcheurs, et n'ayant que trois à quatre pieds au plus de profondeur; mais elle possède une vaste rade où les gros vaisseaux doivent se tenir à deux ou trois mille du rivage, en pleine mer, pour éviter, en cas de bourrasque, les bas-fonds et les rochers qui s'étendent à une distance assez éloignée des côtes.

Les maisons de Bender-Bouchir sont en pierre de taille blanche, presque toutes à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et, ce qui surprend dans ces habitations d'une ville persane, c'est la présence de croisées très-bien faites, donnant sur la rue et les places, et pouvant se défendre contre l'ardeur du soleil au moyen de persiennes et de jolis contrevents verts à la façon européenne. Le haut de la ville et la partie qui avoisine le bazar sont occupés par la population chrétienne, presque toute du rite arménien-grégorien. Si les Persans logent dans quelques maisons de ce beau quartier, ils réservent les appartements donnant

sur la rue à leur usage particulier ou à des magasins, et en *bons croyants* relèguent leurs femmes dans des chambres intérieures ayant jour sur les cours.

Le quartier où vivent les Persans est très-étendu mais d'une saleté déplorable. Toutes ces maisons seraient du reste tout à fait inhabitables sans le système de ventilation assez ingénieux qui leur procure un air moins embrasé. Lorsque j'arrivai en rade, je témoignai ma surprise de voir une grande quantité de tours carrées au centre de la ville. Chacune des maisons principales en avait une qui la dominait de trente à quarante pieds. Ce ne fut qu'en pénétrant dans celle que je devais habiter, et qui, par un heureux hasard, était une des plus spacieuses de la haute ville chrétienne, que je me rendis compte de l'usage de ces tours.

Comme il est impossible d'avoir à Abou-Chihr des *sardabs* comme à Bagdad, l'eau se trouvant à quelques pieds du sol et conservant ses qualités salines, on tâche de hausser les rez-de-chaussées qui servent le plus souvent de magasins d'entrepôt, pour y conserver une fraîcheur relative. Au premier étage toutes les pièces situées autour d'une vaste cour, communiquent entre elles et établissent un courant d'air par les nombreuses fenêtres sur la rue, et les portes donnant sur les grandes galeries couvertes de l'intérieur.

Une de ces pièces placée au centre de la maison et éloignée des murs, ne reçoit le jour que par deux portes placées à ses extrémités; elle est grande et le plus souvent de forme carrée, d'une

hauteur de dix-huit pieds environ, ayant des murailles très-épaisses. C'est elle qui supporte la tour ventilatrice, élevée de douze à quinze pieds au-dessus, creuse dans toute sa hauteur, mais recouverte d'un toit épais qui laisse sous sa corniche un peu avancée, une grande ouverture de toute la largeur de ses côtés, et haute de deux à trois pieds.

Du sommet intérieur de la toiture, une poutre, de la grosseur du bras, descend jusqu'à mi-hauteur de la tour supérieure, soit six ou sept pieds, ayant sur toute sa longueur une suite d'ailes en joncs peu serrés, allant de la poutre jusqu'aux quatre angles de la tour, et au milieu de ses quatre faces; chacune de ces ailes ayant une séparation d'un demi-pied vers le milieu de sa hauteur. De sorte que de quelque côté que souffle le vent, il s'engouffre par des ouvertures supérieures de la toiture, traverse en tourbillonnant entre les ailes de la tour, et vient rafraîchir les personnes qui reposent, sur de moelleux coussins, où elles font la sieste orientale nommée Kief. C'est là que, durant les trois plus fortes heures de chaleur de la journée, les maîtres se tiennent étendus, fumant leur délectable narghileh et mangeant des sorbets exquis.

Du mois de Juin jusqu'à la fin d'Octobre toutes les boutiques du bazar et les magasins sont fermés de midi à trois heures. Personne ne circule dans les rues devenues désertes comme sous l'effet de la peste.

Chacun, pendant ces heures-là, reste dans sa maison, hermétiquement fermée. Il n'y a guère que les Européens qui s'aventurent dans les rues étouffées, et marchent sur le sol brûlant des places; aussi les indigènes ne craignent-ils pas de dire qu'il faut être Frank (Européen) ou chien, ce qui, dans l'esprit du Persan, est à peu près synonyme, pour oser sortir à pareille heure.

Outre le manque absolu de verdure, Bender-Bouchir ne possède pas d'eau potable. Celle qu'on trouve dans les puits à quelques pieds du sol est saumâtre et n'est bonne que pour l'usage de la cuisine, pour laver les cours, arroser les rues, etc. Les pauvres sont obligés cependant de la boire, et ils sont nombreux dans cette ville. Quant aux riches, ils peuvent acheter, à raison d'un franc l'outre de chèvre, de l'excellente eau fraîche qu'un aqueduc amène d'une montagne distante de deux lieues et demie.

Les nuits à Bender-Bouchir sont d'une fraîcheur humide et malsaine qu'augmente une rosée plus abondante encore que celle d'Egypte. Sur les terrasses, chaque lit doit être recouvert d'une toiture assez basse. Malgré ces précautions, les couvertures sont aussi mouillées que si elles étaient exposées à la pluie, et attendent le soleil pour se sécher. Bender-Bouchir compte de douze à quatorze mille âmes. Les chrétiens, presque tous Arméniens, forment le tiers de la population. Les Chaldéens et les négociants Arabes sunnites qui y sont établis viennent de Bassorah, séjour maudit

auquel on peut appliquer ces belles paroles du Dante :

« Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate ! »

Elle est le principal port de la Perse, sur le golfe persique, et son commerce est assez animé. L'exportation cependant est presque nulle, ne consistant qu'en ce fameux tabac *tumbeki* à l'usage du narghileh, dont la meilleure qualité vient de la province de Schiraz ; et en bon vin du même nom. Quant à l'importation assez forte, elle consiste en marchandises diverses venant de l'Inde et de l'Europe à destination de la Perse.

En terminant ce rapide exposé, je dois reconnaître tout ce qu'il laisse à désirer. Mais je dois rappeler ici qu'il aurait été bien autrement complet si j'avais pu récupérer les notes précises que j'avais recueillies sur place, restées, comme je l'ai dit plus haut, entre les mains de Son Altesse le Serdar-Ekrem Omer-Pacha ; et que je n'ai voulu présenter dans ces pages que ce que mes souvenirs pouvaient me donner encore avec certitude. Si j'ai pensé ne devoir pas m'étendre davantage sur la description du pays et sur celle des différentes tribus qui l'habitent, c'est que, pour raison principale, une grande uniformité couvre le pays sur l'un ou l'autre de ces objets, depuis les pentes de la région montagneuse du Kourdistan jusqu'au golfe Persique. J'ai désiré seulement par ces quelques mots mettre sous les yeux de mes lecteurs l'état actuel de sa civilisation, ainsi que la richesse qu'il recèle dans l'a-

bondance de ses eaux et la fertilité de son sol; richesse qu'il tient cachée sous l'incurie d'une administration inepte, incapable de lutter contre ces sociétés errantes, avides de liberté et d'adoration; de licence dans le fanatisme.

Cette grande et vaste région des deux fleuves qui limite au Nord l'Arabie proprement dite, par les collines dont j'ai déjà fait mention, commençant au Midi des lacs de Mesched-Ali et des marais d'Indieh, est donc géographiquement une grande vallée s'étendant du Nord-Ouest au Sud-Est, sous une très-faible pente, et recevant toutes ses eaux du système de montagnes dont les chaînes, sous une direction à peu près parallèle, séparent les cinq grands bassins des mers intérieures de notre ancien continent, la Méditerranée, la la mer Noire, la mer Caspienne, le golfe Persique et la mer Rouge.

Berceau du genre humain, riche des dons de la nature par-dessus toutes les autres, séjour glorieux et patrie illustre des plus grands peuples de l'antiquité, cette terre privilégiée ne nous présente aujourd'hui que quelques vestiges de cette ancienne gloire, et l'habitation indéterminée de peuples nomades, qui, sous une nouvelle religion, y trouvent aussi leur objet d'adoration et viennent sur le même sol que les Juifs, se prosterner devant les sépulcres des envoyés de Jeovah, et nous rendre plus frappants les témoignages historiques de la volonté de Dieu. A. Clément.

TRANSPORT

DES ANTIQUITÉS NINIVIENNES

DE BAGDAD A BASSORAH

En Mai 1855, Monsieur V. Place Consul de France à Mossoul après avoir complété les fouilles admirables qu'il avait entreprises et heureusement terminées à Khorsabad, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, à cinq lieues en aval de Mossoul sur la rive gauche du Tigre, vint à Bagdad et y fit transporter ces superbes antiquités Assyriennes destinées au Musée du Louvre.

Il me serait impossible aujourdhui de donner un état détaillé de ces chef-d'œuvres de l'art ninivien; mais, parmi ceux qui frappaient sourtout les regards, se trouvaient deux gigantesques taureaux ailés à figure humaine, pesant chacun 29,400 Kilogr. et deux grands génies, accompagnant les taureaux, ayant 4^{m} 80 cent. de hauteur et chacun d'eux du poids de 12,700 Kilog. Le tout, taureaux et génies en marbre dit de Mossoul, espèce de pierre de gypse, allaient à Paris, orner la porte d'entrée du Louvre comme ils ornaient l'entrée du palais des rois de Ninive.

Les Musées de Paris et de Londres possédaient déjà alors quelques sujets semblables, mais sciés en deux ou trois parties, pour faciliter leur transport sur les radeaux et leur transbordement sur des navires, tandis que ceux-ci étaient entiers, sans la moindre coupure et tels qu'ils avaient été trouvés sous terre; aussi des dépenses énormes et des peines inouïes avaient-elles été nécessaires pour les transporter dans un si complet état de conservation.

En dehors de ces trophées colossaux de la sculp ture assyrienne, plus de 150 caisses de toutes dimensions renfermaient; soit des statues en albatre ou en basalte; soit des bas-reliefs de toute beauté; soit des objets d'arts en fer, en bronze, en or et en argent etc. etc. Les inscriptions cunéïformes qui se trouvaient sur la majeure partie des ces objets, et leur parfait état de conservation, augmentaient considérablement la valeur artistique et scientifique de toutes ces antiquités. Un navire, frêté par le Gouvernement français, devait les recevoir à son bord, mais le Consul de France pressé de retourner à son poste, ne pouvant les accompagner, me proposa de me charger de la tâche délicate et difficile d'en diriger le transport jusqu'à Bassorah.

Je devais descendre le cours du Tigre, avec quatre grands *Keleks* (radeaux faits de grandes piéces de bois reposant sur des outres gonflées d'air), et un grand bateau, chargés de ces riches trouvailles de Ninive et même, de celles

de moindre importance de Babylone, résultant des fouilles faites aux environs d'Hillah, deux années auparavant, par la Commission scientifique envoyée de Paris en Mésopotamie.

La grande difficulté était de traverser sans accident tout le pays qui sépare Bagdad de Bassorah, peuplé par des Arabes Bédouins d'une soumission équivoque et le plus souvent en révolte.

Huit jours avant mon départ la nouvelle était arrivée que les Arabes Montéficks, tribu puissante qui s'étend, avec quelques autres alliées, de Divanieh (au-dessous de Hillah) jusqu'à Bassorah, venaient de se soulever contre l'autorité de Bagdad. Ici l'on pensait (et dans le principe c'était bien la vérité) que la révolte ne devait s'étendre que sur la rive droite de l'Euphrate et ne pas dépasser les environs de Souk-el-Schouk; qu'en conséquence la descente du Tigre n'offrirait aucun obstacle, et que je devais sans retard me mettre en route. Je n'avais plus qu'à m'entendre avec les Scheiks des différentes tribus riveraines du fleuve, plus ou moins hostiles, et que je devais amadouer par des présents. Le pavillon français sous lequel je naviguais, devait du reste me protéger efficacement et m'éviter bien des difficultés: Il n'en fut malheureusement pas ainsi comme on le verra par la suite. Après m'être assuré que tout était bien en ordre et garanti contre tout risque d'ébranlement, soit sur le bateau, soit sur les Keleks, supportés par un millier d'outres chacun,

je partis, le 13 Mai 1855, avec toute la confiance que me donnaient les autorités.

Pendant les six premiers jours de ma navigation, je n'eus aucunement à douter de ces appréciations; et je descendais paisiblement le Tigre avec mon lourd convoi, donnant au Scheik de chaque tribu, des robes, des mouchoirs de soie, du tabac, bon nombre d'autres objets à leur usage comme droit contumier de passage, discuté cependant à chaque limite. Mais à une journée au-dessous de Khout-el-Amrah, je fus assailli par un Scheik et toute sa famille qui exigea impérieusement l'abandon de tous les cadeaux qui me restaient encore. Une lutte s'engagea entre nous, et, poussé à bout, je dus me servir de mes poings pour terrasser ce chef; mais sa famille s'était emparée de moi, et ce fut avec beaucoup de peine que mes domestiques accourus à mon secours me retirèrent de leurs mains en y laissant plus d'une touffe de mes cheveux. Combien je regrettais alors l'escorte que j'avais si vivement sollicitée avant mon départ et qu'on avait jugé inutile de me donner. Les Autorités de Bagdad voulaient montrer la plus grande confiance dans les Arabes du Tigre, et j'en compris alors la valeur et peut-être la raison.

Plus bas chez les Mouzabeth, nouvelle prétention des Arabes que je dus satisfaire par divers objets que j'achetais à quelques passagers de mon bord. Libéré enfin, après une journée de contestations, je crus pouvoir arriver sans difficulté à ma destination dont je n'étais plus éloigné que

de deux journées et demie; et l'espoir revint à mon cœur avec un nouveau courage lorsque, en rencontrant le vapeur anglais qui remonte le Tigre, le capitaine me dit être persuadé que tout le pays j'usqu'à Bassorah était tranquille. Toutefois arrivé au tombeau du patriarche Juif Azer ou Azraer, lieu d'un saint pèlerinage des Juifs et des Musulmans, je fus arrêté de nouveau. Mais, grâce à la modération du chef de cette tribu je m'en tirai à bon marché en lui laissant quelques robes d'indienne et un peu d'argent comptant. Je fus forcé ensuite de m'arrêter au premier petit village que les Montéficks possèdent sur le Tigre pour y payer le péage de 80 schammis (en monnaie arabe) soit cent septante-deux francs que ces Arabes exigent de tout bateau qui descend le fleuve. N'ayant plus d'argent que des traites sur Bassorah, je dus avoir recours à la bourse d'un étranger voyageur sur mon bord, qui s'était rendu de nuit à Korna, dont nous n'étions éloignés que de quelques milles, pour changer secrètement son or en monnaie du pays, chez un Juif qui lui cacha soigneusement la valeur du droit qu'il aurait à payer, et la révolte des indigènes.

Une heure avant Korna quelques hommes de cette bourgade accostèrent mon bateau. Ils venaient, disaient-ils, m'offrir l'hospitalité, ayant été avertis de mon arrivée par leurs frères du village où je m'étais acquitté du droit de douane de leur tribu.

Pendant que je causais amicalement avec eux à l'aide d'un interprète, deux de mes gens entrè-

rent tout effarés dans ma cabine et m'annoncèrent que le bateau coulait. Mes visiteurs venus dans un grand Bélem (pirogue des Arabes du Schat-el-Arab faite en une seule pièce de bois des Indes), secondés par notre équipage, composé en partie de Montéficks, avaient ouvert une voie d'eau à fond de cale qui se manifesta subitement. Je n'eus que le temps de faire transporter sur les Keleks qui me suivaient tout ce que j'avais fait mettre par précaution dans la cale du bateau pour le soustraire à la vue des Arabes; faisant mes efforts pendant ce transbordement, pour engager l'équipage à fermer cette voie d'eau, ce qu'il ne voulut jamais consentir à faire, en refusant même toutes mes offres, montrant dès ce moment l'intention bien arrêtée de piller ma cargaison.

Dans cette grave conjoncture, et dans la crainte d'un accident prochain, je voulus envoyer mon homme de confiance avertir les autorités de Korna de tout ce qui se passait; mais ce pauvre homme, qui voulait être fidèle, reçut à la nuque un coup de massue si fort, de la main même de l'Arabe qui m'avait offert l'hospitalité sous sa tente, qu'il tomba ensanglanté sur le sol. Il souffrait beaucoup, bien que sa blessure n'offrît pas une grande gravité, et je le fis transporter sur l'un des Keleks. A ce moment dix ou douze Arabes parurent tout à coup sortant des roseaux qui bordent le fleuve et où ils s'étaient tenus cachés attendant sans doute le moment favorable pour nous attaquer.

Alors commença le pillage général. Je montai sans tarder sur un des Keleks et ordonnai force de rames pour atteindre Korna, ayant toujours l'espoir de trouver de l'appui dans l'autorité locale, et de réussir à sauver le navire avant qu'il coulât à fond.

Peu d'instants après les deux Keleks furent assaillis par de nombreux *belems*, ou pirogues, chargés d'Arabes armés, cherchant à arracher les fortes pièces de bois, et perçant les outres avec leurs lances. Me trouvant seul avec deux rameurs sur le premier radeau, je pus voir la lutte des Arabes avec ceux qui montaient l'autre Kelek.

Mes gens et les quelques passagers durent céder à la fureur des pillards et quittèrent les radeaux pour tomber entre les mains d'autres Arabes qui les dépouillèrent sur la rive.

Les Keleks allèrent à la dérive, obéissant au courant du fleuve et recevant de fortes trouées dans leurs outres. Je reconnus alors que tout le pays était en révolution, et que je n'avais nulle protection à attendre de Korna. D'autres belems ne tardèrent pas à venir contre moi et j'imitais mes compagnons en me jetant dans la vase pour atteindre le rivage ne voulant pas faire aborder les Keleks, mais plutôt les abandonner ou courant ce qui donnait moins de facilité aux Arabes pour les endommager. Mes rameurs gagnèrent aussi la terre ferme.

Mes gens avaient été dépouillés et mon tour devait venir. Ma valise et mes autres effets avaient

déjà été enlevés, et aussitôt que j'eus atteint la rive, je fus entouré par les Arabes qui, me présentant la pointe de leurs lances sur la poitrine pour éviter toute résistance de ma part, ce que du reste je jugeai parfaitement inutile, me mirent *complétement* à nu. C'était le 23 Mai à une heure de l'après-midi par 33° de chaleur. Je dus m'acheminer ainsi sans le moindre vêtement, à travers les ronces qui me déchiraient les jambes, tout le long de la rive gauche qui fait face à Korna, et tâcher d'atteindre la hauteur du brick ottoman, ancré à la jonction des deux fleuves, qui avait dû fort bien voir de loin l'attaque audacieuse dont je venais d'être victime.

Je fis avec beaucoup d'efforts et de peine, les trois-quarts du trajet qui me séparait du brick, mais mes pieds en lambeaux refusèrent de me porter plus loin. Je hélai tout belem qui passait et offris (quoique nu) une bonne récompense à celui qui voudrait me recevoir ; ces gens se montrèrent d'abord bien disposés, mais quand je leur nommais le brick comme étant ma destination, ils refusèrent tous. Je me vis donc contraint de m'asseoir au pied du premier palmier que je trouvai, ayant une main sur les yeux en guise de visière et l'autre sur la tête pour me garantir tant bien que mal des rayons brûlants du soleil.

Une chaloupe s'approcha de la rive pour recueillir mes compagnons, et deux de mes hommes furent envoyés à ma recherche. Je n'étais qu'à un quart d'heure en amont du brick; ils

durent me porter à tour de rôle ; la chaloupe revint une seconde fois me prendre et me déposer à bord du vaisseau. Je pris aussitôt un léger repas dont j'avais un bien grand besoin, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures. Je me vêtis avec les effets du capitaine du brick, moins les chaussures.

Pendant ce temps les Arabes étaient toujours acharnés autour des Keleks, mais le courant du fleuve, rapide dans cet endroit ne leur donna pas le temps d'achever leur œuvre de destruction et les keleks continuèrent leur route non sans avoir beaucoup souffert de leur attaque à Korna ; aussi deux coulèrent-ils à fond à peu de distance, à une demi-heure au-dessus de Korna ; les deux autres purent arriver à Maag-hill, résidence du consul anglais de Bassorah, à deux lieues environ en aval de cette ville ; là ils furent retirés dans une petite crique, à l'abri de toute attaque.

C'est à bord du brick que j'appris toute l'importance de la révolte des Montéficks. Deux jours auparavant ils avaient remporté un petit avantage sur les troupes irrégulières envoyées contre eux à une demi journée au-dessus de Korna, et ce succès avait redoublé l'orgueil de ces enfants du désert qui se crurent alors sûrs de reconquérir une entière indépendance. Dans l'enivrement de leur victoire, ils fondirent sur les cent hommes de troupes irrégulières établis à Korna, les forcèrent à se réfugier sur le brick en station à la

pointe du village, mirent le feu à l'établissement des douanes et à la maison du Mudir (maire), régnèrent en maîtres souverains sur les rives des deux fleuves, et tinrent le brick étroitement bloqué; Ce petit vaisseau était malheureusement comme toujours hors d'état de prendre l'offensive. Lorsque je reprochai au capitaine son inertie à la vue de l'attaque des keleks qu'il aurait dû protéger du feu de son artillerie, il me répondit qu'il ne lui restait pas une seule gargousse dans sa Sainte-Barbe et qu'il devait économiser avec soin une cinquantaine de cartouches, afin qu'un ou deux coups de fusil tirés chaque jour fît comprendre aux révoltés qu'il avait encore des munitions de guerre; car, disait-il, si les Arabes avaient pu savoir dans quelle fausse position se trouvait son brick, ils l'auraient depuis longtemps pris à l'abordage, tandis que la crainte étonnante qu'ils ont du canon, les retenait à une distance respectueuse. Ce n'est qu'en Turquie, et à vrai dire sur les dernières limites de cet empire, qu'on peut rencontrer un tel état de choses.

Je partis le soir même de Korna dans un grand bateau que j'avais loué très-cher, quoique sans un sou vaillant. Tout Européen, bien connu par sa position ou ayant un caractère officiel, trouve toujours facilement ici un grand crédit. J'étais escorté d'une quinzaine de Bachi-Bozouks irréguliers du brick. J'abandonnai forcément et pour le moment du moins, le pauvre bateau qui sombra le lendemain.

J'arrivai le matin du 24 à Maaghill, un peu avant les deux keleks heureusement échappés au naufrage qui les attendait. Je fus reçu fort cordialement par Monsieur John Taylor, vice-consul à Bassorah, actuellement consul à Diarbékir, lequel me prodigua avec empressement les soins qu'exigeait le piteux état de mes pieds fendus jusqu'aux os. Dix jours après je pus marcher avec l'aide d'une canne sans éprouver trop de douleurs.

De toute cette belle collection d'antiquités, un taureau, un grand génie et une vingtaine de caisses contenant des bas-reliefs, échappèrent seuls au désastre.

Le trois-mâts, *le Manuel* chargé par le gouvernement français du transport au Havre des antiquités assyriennes, arriva à Maaghill huit jours après moi. Je me mis sans retard à procéder à l'embarquement de ce qui restait des précieuses fouilles de Monsieur Place. Mais pour retirer les deux gros blocs de la crique il me fallait des appareils de première qualité et de grande force. On avait cru à Bagdad que je trouverais dans le *grand arsenal* de Bassorah tout ce dont je pouvais avoir besoin. Je n'y découvris que quelques mauvais grelins et pas une poulie en bon état. A force de bras et grâce aux ressources des magasins de la Résidence anglaise, nous réussîmes à tirer au cabestan le taureau et le génie sur terre ferme, où l'action de l'eau, très-sensible sur cette qualité de pierre

(1) cordage de moyenne grosseur de 120 brasses de long.

gypseuse, n'était plus à craindre. Les appareils du magasin de la Résidence n'étant cependant pas suffisants, je dus me rendre à Bender-Bouchir, auprès du consul général et du Commodore anglais qui me prêtèrent gracieusement des cables propres au service que j'en attendais.

L'embarquement à bord du *Manuel* présentait de grandes difficultés. Il était impossible de trouver dans ce pays éloigné, et dépourvu de tous les engins en usage dans nos grands chantiers européens, de quoi établir des grues assez puissantes pour soulever une masse de près de 30 mille kilogr.; ce ne fut que par le moyen d'un plan incliné qu'il me fut possible de faire passer ces gros blocs du quai sur le navire, dont le pont avait été ouvert pour les recevoir et les arrimer dans la cale. Le tirant d'eau près du quai n'étant pas assez profond, je fis faire une forte allonge en pilotis à ce quai et l'étendis ainsi de quinze mètres environ en avant dans le fleuve jusqu'aux sabords du *Manuel*.

Les blocs furent placés sur quatre énormes mâts de bois de teck que j'eus le bonheur de trouver à acheter à Bassorah, dont la longueur permettait aux extrémités de peser sur les deux bords du navire, afin que la masse parvenue sur la lisse de babord qui touchait la jetée, put par son poids faire basculer les mâts et glisser ainsi à la place qui lui était assignée. Cinq cents hommes s'excitant par leur musique sauvage et tirant fortement les deux cables qui pas-

saient dans d'énormes poulies à tribord, mirent en mouvement le gigantesque taureau qui glissa lentement sur les mâts enduits de savon. Arrivé au point culminant de son ascension, et au moment où l'action des tireurs sur les cables changeait pour retenir le taureau, basculant déjà sur la lisse et prêt à entrer dans la cale, le navire fit une bande effrayante de babord, comme s'il allait se renverser sous cet énorme poids, mais se redressant aussitôt il reprit son équilibre lorsque le taureau eût atteint la moitié de sa marche dans l'orifice du pont pour être placé sur les échaffaudages qui l'attendaient.

Ces quelques minutes furent très émouvantes et me firent tressaillir, mais après me laissèrent un vivant souvenir de l'effet majestueux pour le trois-mât qui recevait si noblement et avec ce salut de courtoisie cet échantillon de l'art antique. La même opération se fit pour le génie, qui, vu ses dimensions moins colossales ne donna pas les mêmes difficultés que le taureau. Une frégate à vapeur anglaise de la Compagnie des Indes étant venue à Maaghill nous prêta un puissant secours, ainsi que tous les motelots du Vapeur-poste de la résidence Britannique de Bagdad. Avec ce dernier navire on tâcha de tirer de l'eau le bateau qui avait sombré, mais le capitaine ayant déclaré le sauvetage impossible, par suite de la grande quantité de vase et de limon qui le recouvrait, force me fût d'abandonner cette opération, en vue de laquelle j'avais fait venir des plongeurs arabes de

l'Isle de Karack pour passer, s'il avait été possible, des cables sous la quille du malheureux bateau.

Après l'arrimage de toutes les antiquités sauvées dans la cale et sur le pont du *Manuel*, remis dans son état primitif, ce joli navire, prit sa route pour le Havre vers la fin de Novembre, où il arriva à bon port six mois après. Je pus retourner moi-même en Décembre à Bagdad d'où j'adressai un compte-rendu de ma mission au Ministère qui me fit l'honneur d'approuver tout ce que j'avais fait.

Un mois plus tard, la révolte des Montéficks était complétement réduite, mais ce ne fut que sous le nouveau Gouverneur Omer Pacha, qui succéda à feu Réchid Pacha, que leur Scheik fut forcé de rembourser à moi et à mes gens ce que nous avions personnellement perdu. Ainsi se termina cette pénible expédition dont j'avais accepté la charge, ne me laissant que de vifs regrets de n'avoir pas pu mener à bien une entreprise qui m'intéressait vivement, et le triste souvenir des péripéties pleines d'angoisses et de dangers par lesquelles j'avais dû passer.

A. Clément.



EXCURSION

DANS LE

KOURDISTAN OTTOMAN MÉRIDIONAL

DE KERKOUT A RAVANDOUZ

Par M. A. CLÉMENT.



Il ne m'appartient pas de discuter ici les limites que nos géographes ont tracées du Kourdistan en le bornant au Nord par les plateaux du Taurus compris entre l'Euphrate et l'Araxe, et au Sud par la province persane du Louristan, et lui donnant ainsi environ 380 kilomètres dans un sens sur 400 dans l'autre. Qu'il me suffise de dire que les habitants du pays même, lui assignent des limites bien autrement étendues, en y faisant rentrer une partie de la grande Arménie, dont la presque totalité de la population appartient à la race Kourde. Selon eux, le Kourdistan ottoman serait limité au Nord par le Pachalik d'Erzeroum, à l'Ouest par le district de Siverek et les vastes plaines de la Mésopotamie, à l'Est par les monts du Kourdistan, et au Sud par le Louristan. La partie du Kourdistan appartenant à la Perse est beaucoup moins importante comme territoire, comme population et comme fertilité que celle appartenant à la Turquie.

Je suis loin d'avoir visité toute l'étendue du

Kourdistan ottoman, mon excursion dans ce pays s'étant bornée de Kerkout au S.-O. usqu'à Ravandouz et à la frontière persane à l'Est; mais cette partie méridionale de la province étant la dernière qui ait été soumise à l'autorité ottomane vers 1850 et ayant conservé son caractère primitif attirait particulièrement ma curiosité. L'esprit d'insubordination de cette population rend l'administration des pachas turcs de Chehrezour et de Van très-tourmentée. Les gouverneurs sont obligés de se servir d'un grand nombre de Kourdes comme hauts fonctionnaires publics, principalement dans les localités en dehors de leur résidence, pour maintenir dans le devoir, autant que faire se peut, ces hardis et fiers montagnards qui obéissent plus volontiers à des chefs qu'ils sont habitués à respecter et à craindre, qu'aux Turcs leurs nouveaux maîtres.

Le système féodal a pris de trop fortes racines dans ce pays, où les traditions se sont conservées avec toute la croyance fataliste qui distingue les peuples asiatiques, pour que le gouvernement turc, qui lui-même n'avance qu'à pas comptés et avec répugnance dans la voie du progrès et de la civilisation, ait pu en une quinzaine d'années modifier les idées de la population sur ce point. La Sublime Porte s'est contentée d'interner à Constantinople les anciens seigneurs ou princes héréditaires qui se partageaient cette province, mais a laissé dans le pays les autres petits chefs feudataires, qui à la vérité causent parfois des trou-

bles locaux facilement réprimés, et dont l'influence n'est heureusement pas assez grande pour arriver à un soulèvement général ou à compromettre sa domination.

Le gouvernement des anciens princes Kourdes était le même à l'époque de leur déchéance qu'il a dû être il y a quelques siècles, patriarcal et despotique à la fois. L'arbitraire n'avait d'autre frein que le respect des coutumes séculaires, seules lois de cette nation qui accordait à ses seigneurs de très-grands priviléges compensés par des charges toutes naturelles quoique assez lourdes, comme celle par exemple, de subvenir aux besoins de tous les nécessiteux et de toute localité que la disette affamait.

Le prince avait droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Il jugeait en dehors des causes portées devant le cadi, en premier et dernier ressort, toutes celles soumises à sa haute justice; le plus souvent il condamnait à la mutilation. Aussi voit-on encore bon nombre de personnes privées les unes de la langue, les autres du nez, d'une oreille ou d'une main. J'ai vu plusieurs de ces Kourdes ainsi mutilés parler avec vénération du seigneur qui les avaient condamnés, et regretter le « bon vieux temps. » Et de fait, à part le grand principe humanitaire et philantropique dont on fait aujourd'hui un si pompeux étalage dans les tribunes et dans les journaux, on était alors bien plus en sécurité, et il se commettait moins de crimes dans le Kourdistan que de nos jours,

où la justice turque est moins sommaire et conséquemment moins redoutée de ce peuple à demi-barbare.

Tout le pays était considéré comme propriété du prince ; il confisquait à son gré les biens d'un riche sujet ou d'un courtisan tombé en disgrâce et les donnait à un de ses favoris. Jusqu'en 1850, le Kourdistan est resté en plein moyen-âge, chaque prince Kourde ayant sa petite cour avec tous ses dignitaires d'antichambre comme en Germanie au 10e siècle. Seulement l'étiquette était autre et formait un mélange assez bizarre du patriarcal, du despotisme et du familier.

Le Kourdistan reconnaissait bien le Sultan comme Seigneur suzerain, mais ne l'autorisait en aucune manière à s'immiscer dans son gouvernement ni à tenir garnison dans une seule place forte du pays. Un simple tribut était la seule marque de dépendance de ce peuple envers la sublime Porte. Quelques-uns de ses princes étaient très-puissants; celui de Souleimanieh entr'autres, dont la famille était en possession du pays depuis près de quatre siècles, avait pu équiper et solder depuis 1840, deux batteries d'artillerie et trois beaux régiments d'infanterie, dont un tenait garnison à Bagdad comme droit de vasselage imposé par la Porte. Celle-ci exigeait en outre de la province un tribut annuel de 400,000 fr. environ par an.

La cavalerie était composée de tous les Kourdes valides de la principauté et formait la principale force de cette petite armée. Lorsque le dernier

prince de Souleimanieh, Abdullah pacha fut appelé à Bagdad, sous une promesse trompeuse du gouverneur-général, et envoyé prisonnier à Constantinople, le régiment Kourde en garnison à Bagdad déserta en plein jour avec armes et bagages sans que les autorités et les autres corps militaires osassent s'opposer à son départ. Il rentra immédiatement dans ses foyers, et les autres régiments Kourdes se débandèrent. Mais ce prince puissant et influent étant le dernier qu'on eût à redouter, sa soumission entraînait de fait celle de la province entière.

Le Kourdistan, par sa position géographique entre la Perse et la Turquie, par le caractère tout particulier de ses habitants, fournirait matière à un ouvrage très-curieux pour qui s'appliquerait à décrire les mœurs et les usages de ces populations encore vierges, pour ainsi dire, des récits des voyageurs, mais ce que je ne saurais faire ici, vu le cadre restreint de ma narration.

Le Kourde est très-hospitalier, mais moins cependant que ses coreligionnaires Sunnites de même race que lui et plus connus à cause de leur aptitude aux voyages et aux pélérinages, dont je parlais dans mon précédent article sur la Mésopotamie. Le Turc sera magnifiquement reçu mais plus par ostentation que par sympathie; car, après le Persan, c'est lui sans contredit, qui en sa qualité de dominateur inspire le plus de haine jalouse à ces fiers montagnards.

Les Kourdes sont plus pillards que les Arabes.

Ils assassinent volontiers, et le voyageur de n'importe quelle nation, même asiatique, ne saurait se hasarder à franchir cette province sans une forte escorte ou de puissantes recommandations. L'Européen surtout a besoin comme *infidèle* d'avoir une garde nombreuse de Kourdes qui le mettent à l'abri de toute attaque dans les bois; mais partout où il sera reçu, dans les hameaux comme sous la tente il sera respecté et défendu par la tribu dont il aura reçu l'hospitalité.

J'ai parcouru ce pays dans les conditions les plus avantageuses qu'un voyageur puisse désirer, pour bien voir la contrée et n'avoir rien à redouter de ce peuple à demi-sauvage. J'étais intimément lié à Constantinople avec le dernier prince qui avait régné à Souleimanieh. Les circonstances me favorisèrent au point de me permettre de faire en sa compagnie le voyage de Constantinople à Bagdad en 1853.

Les Pachas ou Princes de Souleimanieh étaient souvent en guerre avec les gouverneurs des provinces voisines de la Perse. En vue de certains intérêts de la Sublime Porte, et de prétentions à faire valoir contre la Perse on crut utile à Constantinople d'envoyer ouvertement Abdullah pacha à Bagdad pour reprendre possession du grand territoire de Souleimanieh. L'intention de la Sublime Porte n'était pas de lui rendre entièrement cette principauté qu'elle aurait eu plus tard bien de la peine à ressaisir, mais de se servir de lui comme d'un épouvantail pour le Gouvernement persan. Il fut

prince de Souleimanieh, Abdullah pacha fut appelé à Bagdad, sous une promesse trompeuse du gouverneur-général, et envoyé prisonnier à Constantinople, le régiment Kourde en garnison à Bagdad déserta en plein jour avec armes et bagages sans que les autorités et les autres corps militaires osassent s'opposer à son départ. Il rentra immédiatement dans ses foyers, et les autres régiments Kourdes se débandèrent. Mais ce prince puissant et influent étant le dernier qu'on eût à redouter, sa soumission entraînait de fait celle de la province entière.

Le Kourdistan, par sa position géographique entre la Perse et la Turquie, par le caractère tout particulier de ses habitants, fournirait matière à un ouvrage très-curieux pour qui s'appliquerait à décrire les mœurs et les usages de ces populations encore vierges, pour ainsi dire, des récits des voyageurs, mais ce que je ne saurais faire ici, vu le cadre restreint de ma narration.

Le Kourde est très-hospitalier, mais moins cependant que ses coreligionnaires Sunnites de même race que lui et plus connus à cause de leur aptitude aux voyages et aux pélérinages, dont je parlais dans mon précédent article sur la Mésopotamie. Le Turc sera magnifiquement reçu mais plus par ostentation que par sympathie; car, après le Persan, c'est lui sans contredit, qui en sa qualité de dominateur inspire le plus de haine jalouse à ces fiers montagnards.

Les Kourdes sont plus pillards que les Arabes.

Ils assassinent volontiers, et le voyageur de n'importe quelle nation, même asiatique, ne saurait se hasarder à franchir cette province sans une forte escorte ou de puissantes recommandations. L'Européen surtout a besoin comme *infidèle* d'avoir une garde nombreuse de Kourdes qui le mettent à l'abri de toute attaque dans les bois; mais partout où il sera reçu, dans les hameaux comme sous la tente il sera respecté et défendu par la tribu dont il aura reçu l'hospitalité.

J'ai parcouru ce pays dans les conditions les plus avantageuses qu'un voyageur puisse désirer, pour bien voir la contrée et n'avoir rien à redouter de ce peuple à demi-sauvage. J'étais intimément lié à Constantinople avec le dernier prince qui avait régné à Souleimanieh. Les circonstances me favorisèrent au point de me permettre de faire en sa compagnie le voyage de Constantinople à Bagdad en 1853.

Les Pachas ou Princes de Souleimanieh étaient souvent en guerre avec les gouverneurs des provinces voisines de la Perse. En vue de certains intérêts de la Sublime Porte, et de prétentions à faire valoir contre la Perse on crut utile à Constantinople d'envoyer ouvertement Abdullah pacha à Bagdad pour reprendre possession du grand territoire de Souleimanieh. L'intention de la Sublime Porte n'était pas de lui rendre entièrement cette principauté qu'elle aurait eu plus tard bien de la peine à ressaisir, mais de se servir de lui comme d'un épouvantail pour le Gouvernement persan. Il fut

envoyé quelques mois plus tard à Hillah et à Indieh sur l'Euphrate avec le titre de Gouverneur.

Aussitôt que la nouvelle de son retour à Bagdad fut parvenue dans le Kourdistan plus de cinq cents Kourdes, parmi lesquels un grand nombre des plus riches et des plus influents du pays, vinrent déposer à ses pieds leurs hommages et leurs biens, mettant tout à sa disposition afin qu'il reprît le rang qui lui appartenait dans le cas où la Sublime Porte ne tiendrait pas sa promesse.

Mais lorsqu'il fut reconnu que son retour à Souleimanieh n'aurait pas lieu, que la Perse avait demandé que cet ennemi personnel ne rentrât pas dans ses anciens domaines, et qu'étant nommé gouverneur d'Hillah, il ne reviendrait pas en conquérant à Souleimanieh pour lever l'étendard de la révolte, presque tous ces fidèles Kourdes regagnèrent leurs montagnes et une centaine d'entr'eux seulement s'attachèrent à sa personne lui formant ainsi une petite cour en miniature, et une garde d'honneur qui avait bon air dans les chasses au faucon, passe temps princier auquel Abdullah se livrait avec ardeur.

Je regrette de ne pouvoir donner ici des détails sur quelques-unes de ces chasses dans les vastes plaines de la Mésopotamie où l'on poursuit la grue, le lièvre, la gazelle et l'outarde. Tous ces animaux se laissent facilement atteindre à l'exception de l'outarde qui fatigue quelquefois trois faucons avant d'être prise.

C'est durant leur séjour à Bagdad que je fis

bonne connaissance avec les principaux Kourdes. Je vivais dans la plus grande intimité avec l'ex-prince Abdullah Pacha. Ce dernier était fier de s'entretenir avec moi en francais devant ses compatriotes, tous fort surpris de voir leur Seigneur redouté faire preuve d'instruction, et prodiguer des sentiments amicaux envers un *ghiaour*. Je fus choyé et flatté outre mesure par tous ces courtisans, et considéré, dans la satisfaction de leurs intérêts, comme une excellente entremise aux faveurs du prince. Je profitai de cette circonstance pour me ménager de solides relations en vue du moment où je leur rendrais visite chez eux; car, bien que peu hospitalières pour l'Européen, les montagnes de ce pays piquaient toujours ma curiosité et m'engageaient à en prendre connaissance.

Abdullah pacha et plusieurs autres personnes dignes de foi m'ont affirmé que dans les montagnes qui séparent la vallée de Souleimanieh de la frontière de la Perse, des Kourdes avaient découvert des pépites d'or et le commencement d'un filon dont on cacha soigneusement l'existence, de peur que les Turcs ne viennent exploiter ces richesses comme ils l'ont fait à Madain. Craignant mon indiscrétion on se garda bien de m'indiquer exactement la place de ce précieux filon.

L'industrie locale de Souleimanieh est à peu près nulle et se borne au trafic de quelques pauvres boutiquiers ou à quelques maisons de commissions pour les produits de l'intérieur. C'est

l'agriculture qui est l'occupation principale des habitants.

Les Chrétiens seuls confectionnent des étoffes grossières en poil de chèvre qui servent à faire des tentes. Ces tissus sont très-solides et se vendent environ trente-cinq centimes le mètre. On s'en sert aussi pour fabriquer de jolis tapis, couvertures de lits, en laine d'un dessin simple et régulier Toutefois ces tapis ont le défaut d'être faits de deux pièces, les métiers à tisser étant trop petits pour tramer une largeur entière. Quelques pauvres familles kourdes seulement font concurrence aux Chrétiens dans la fabrication de ces couvertures qu'ils tissent en forme de losanges de diverses couleurs et qui se vendent de huit à douze francs la pièce, Les Juifs ne s'occupent que d'orfévrerie, d'argenture, quelquefois de prêts à usure. Le système d'*apalthe* ou fermage gouvernemental est toujours funeste au pauvre cultivateur, à l'artisan et au commerçant qui se voient soumis à l'impôt arbitraire de ces *apaltateurs* qui les pressurent avec excès pour s'enrichir et payer leur redevance à l'Etat.

Les produits de la campagne n'arrivent à la ville qu'avec peine. Les marchés n'abondent pas en viande de mouton ou de bœuf, car le boucher doit payer un franc de droit par mouton tué.

Grâce à ma liaison avec Abdullah Pacha toute difficulté se trouvait levée, je pouvais espérer de trouver dans le Kourdistan une sécurité aussi grande que dans tout pays d'Europe. Je n'aurai donc pas à

présenter à mes lecteurs, à leur regret peut-être, des récits bien émouvants, d'arrestations, de pillage, de rançon, qui jouent un rôle si grand dans les aventures de voyages dans les Abruzzes ou la Calabre; mais, bien au contraire, je suis heureux de reconnaître ici les égards et les prévenances dont je fus l'objet, et les attentions toutes fraternelles qui m'étaient acquises bien plus par l'influence de S. .E le Pacha, que par mes mérites personnels.

Diverses circonstances ne me permirent pas cependant d'entreprendre le voyage du Kourdistan aussitôt que je l'eusse désiré.

Je commençai d'abord par visiter les ruines de Babylone, puis celles de Séleucie et de Ctésiphon. Plus tard je dus me rendre à Bassorah pour accompagner et embarquer les antiquités provenant des fouilles opérées à Ninive par M. Victor Place [1]; et ce ne fut qu'en 1856 seulement que je partis pour cette excursion avec mon ami M. Paduan, inspecteur sanitaire de la province, que des affaires relatives à son service appelaient aux frontières persannes.

Nous partîmes de Bagdad le 2 Juillet. A dater du mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre on ne voyage que de nuit en Arabie et en Mésopotamie; on se repose pendant les grandes chaleurs de la journée. Nous étions suivis de deux domestiques, d'un muletier, conduisant nos bagages, et de dix cavaliers irréguliers, (Bachi-Bozouks) qui nous ser-

[1] Voir l'article précédent: Souvenirs d'un séjour en Mésopotamie.

vaient d'escorte. Cette même nuit le brûlant vent du Sam commença à se faire sentir. Nous pensions ne pas nous arrêter à la première étape de Yenidjô à six heures de Bagdad, et de gagner la seconde située cinq lieues plus loin, mais, bêtes et gens, réclamaient une halte, étant mis sur les dents par ce vent brûlant du désert.

A minuit, le lendemain, nous arrivâmes à la seconde étape. Ces deux stations ne présentent aucune particularité: De beaux champs de céréales se déroulent devant les yeux, ainsi que de vastes jardins où fleurissent à l'envi les dattiers et les orangers. Le premier de ces villages est situé sur la rive gauche du Tigre, le second près d'un grand canal d'irrigation amenant l'eau de la Diala.

Je ne crois pas inutile de dire ici que dans tout l'Irak-Arabi de Djezireh jusqu'à Bassorah, dans toutes les plaines comprises entre les montagnes du Kourdistan jusqu'au delà de l'Euphrate, toutes les cultures sont arrosées par des canaux prenant les eaux de la Diala, du Zab, de l'Euphrate; coupant cette vaste étendue de pays par des centaines de grandes artères principales qui se subdivisent en milliers d'autres petites. Cette belle terre d'alluvion ainsi fertilisée rapporterait dix fois plus encore si elle était cultivée par un peuple moins apathique que les Musulmans. L'irrigation est d'autant plus obligatoire dans cette partie de la Turquie dont je viens de parler, que, de la fin d'Avril à la fin d'Octobre, il ne tombe pas une goutte de pluie. Ce n'est qu'à partir

de Korna, vers le Sud, que se fait sentir l'influence de la rosée.

Nous quittâmes le second Yenidjè le 4 à sept heures du soir pour arriver à Wessy à trois heures du matin, la distance étant de cinq heures seulement. Mais notre guide voulant éviter un ennemi personnel qui nourrissait contre lui une haine sanguinaire, nous fit traverser un marais où il nous égara et nous dûmer rester à Wessy dans une affreuse masure, où la température était si élevée, (46° cent.) que, bien que nous fissions constamment des aspersions d'eau fraîche, nous étions obligés de changer de linge tous les quart d'heure. A la nuit tombante nous nous mîmes en route pour franchir les quatre lieues qui nous séparaient de Dehli-Abbas où nous prîmes un jour de repos et goûtâmes un sommeil réparateur dont nous étions privés depuis quarante-huit heures.

Le 7 nous partîmes pour Kara-Tapé (crête-noire), et le lendemain il ne nous fallut pas plus de cinq heures pour faire l'étape de neuf lieues qui nous séparait de Kiffri. Cette petite ville, de quatre à cinq mille âmes, est percée de rues assez larges et bien pavées ayant un grand ruisseau d'eau claire qui les traverse et les arrose. Elle est entourée d'un mur en bon état, assez élevé pour résister à une attaque des Arabes et des Kourdes qui n'ont d'autres armes que des lances et des fusils, insuffisantes pour percer cette enceinte.

Depuis le village de Deltawa à deux lieues Nord du second Yenidjè on ne rencontre presque plus

de dattiers, les beaux jardins d'orangers, de citronniers et de narindjs sont remplacés par de grands jardins potagers riches en pastèques, concombres, courges, bamieh, salades, fèves etc.

Entre Dehli-Abbas et Kara-Tapé est une petite chaîne de collines arides et sauvages très-fréquentées par les arabes pillards de caravanes. Elles occupent une étendue d'environ trois lieues. A partir de Kiffri la route jusqu'à Kerkout oblique à peu près d'un quart vers l'Ouest et prend la direction $^{1}/_{4}$ N.-N. O.

Une indisposition de mon compagnon de route nous fit rester un jour de plus à Kiffri, que nous ne quittâmes que le 10 après le coucher du soleil pour nous rendre à Touz-Kourmati, village de six à sept cents âmes, assez riche qui n'a de remarquable que sa source de naphte mêlée d'eau salée. Il est situé au pied de la première des collines, formant la limite du Kourdistan, qui s'étendent en longues chaînes uniformes depuis Kerkout dans la direction N.-O. à S.-E. jusqu'à Hanakin frontière Persane. La source de naphte, à $^{3}/_{4}$ de lieue Est du village, sur la rive gauche d'une petite rivière qui traverse le désert jusqu'au Tigre, sort d'un trou ou puits de vingt pieds de profondeur sur un diamètre de 1 m. 50 c. environ.

Du fond du puits surgit de l'eau salée chargée d'une huile épaisse et noirâtre, tandis que de ses parois suinte une autre qualité de naphte plus pur que celui du fond. Il est évident qu'à une distance indéterminée de ce puits s'opère

la jonction de l'eau salée et de l'huile de naphte, qui se déversent ensuite dans une fosse commune; le naphte plus léger surnage nécessairement. Chaque deux heures, les employés fermiers de la source retirent l'eau à l'aide de grands seaux en cuir après avoir préalablement écarté, contre les parois du puits tout le naphte dont est elle couverte. Cette eau est versée dans une cinquantaine de réservoirs disposés autour de l'orifice du puits, et vingt jours après on en retire un beau sel blanc et fort. Lorsqu'il n'y a plus d'eau dans le puits, un homme y descend et retire avec soin le naphte qu'on dépose dans de grandes jarres et dont on se sert comme éclairage dans tous les villages d'alentour ainsi que dans les bazars de Kerkout et de Bagdad.

Cette source de naphte est peu importante relativement à celles qui se trouvent aux environs de Hit sur l'Euphrate. Seulement elle présente la particularité d'être unie à une eau salée dont le produit dépasse celui du naphte. Les fermiers en retirent un bénéfice net annuel d'environ vingt mille francs, ne payant que quatre mille francs de bail.

Après Touz-Kourmati on arrive à Tahouk, village sale et pauvre, éloigné de sept heures du précédent. Je ne sais vraiment ce qui a valu ce nom de Tahouk (*poule*) à ces quelques masures. En tout cas cette localité qui par son nom devrait nourrir une grande quantité de ces gallinacées

en renferme moins que les autres villages de l'Irak-Arabi.

Depuis Touz-Kourmati nous avons constamment longé cette chaîne de collines formant à notre droite la frontière du Kourdistan. Après avoir passé par Tahouk nous sommes arrivés le 13 à Kerkout avant le lever du soleil. J'ai eu soin de noter les heures de caravane par étapes postales telles qu'on les compte dans le pays et qu'elles sont reconnues par le Gouvernement. Ce sont donc soixante et une heures de Bagdad à Kerkout, divisées en huit étapes postales, distance que les courriers, Tatars ottomans, franchissent en deux jours. Kerkout, chef-lieu du pachalik de Chehrèzour, est situé à l'extrême limite orientale du désert sur le versant Sud de la première colline qu'on doit franchir pour pénétrer dans le Kourdistan : C'est donc l'entrée de ce pays pour la partie qui avoisine l'Irak-Arabi.

La vaste circonscription gouvernementale qui s'étend de Bassorah à Djezireh et comprend le Kourdistan, depuis le Louristan jusqu'au pachalik de Ravandouz inclusivement, est la plus grande province de l'Empire, sinon comme importance, du moins comme étendue territoriale.

Kerkout est partagée en deux parties. La ville haute, ou la forteresse, qui n'en est plus une aujourd'hui bien qu'elle soit encore entourée de murs, mais dans un trop mauvais état pour servir à sa défense. Les rues y sont sales, étroites, et mal pavées; les maisons toutes cons-

truites en pierres dures recouvertes d'une forte couche de plâtre sont d'une grande humidité à l'intérieur, n'ayant, comme celles de la Turquie d'Asie qu'un seul étage au dessus du rez-de-chaussée, et peu ou point d'ouvertures sur la rue; les jours et les ornementations sont disposés dans les cours intérieures.

La ville basse est bien plus grande et possède des bazars où le commerce est fort animé; mais elle n'est pas enceinte de murailles. Les rues sont irrégulières, spacieuses, ayant au milieu une large rigole d'eau bourbeuse et deux trottoirs quelque peu inclinés. Elle possède deux ou trois grandes places. Les maisons sont cependant en général moins bien construites que celles de la ville haute, leur base est bien en pierres enduites de plâtre jusqu'à hauteur d'homme, mais depuis le premier étage elles sont faites en plâtre seulement, ou en terre mêlée de gravier.

Le sérail du gouverneur, à un quart de lieue Ouest de la ville, est situé à l'entrée du faubourg où vivent les plus riches habitants et les principaux fonctionnaires publics. La caserne est attenante au palais.

La population de Kerkout, ville haute, ville basse et faubourg, non compris les soldats de la garnison, est d'environ vingt-cinq mille âmes dont les trois quarts sont Kourdes. Le gouverneur Ali Pacha savait se faire respecter et aimer, par son énergie, ses idées libérales et sa bonté. Il avait toujours auprès de lui un superbe pélican blanc qui

le suivait comme un chien et ne mangeait avec plaisir que les morceaux offerts par la main de son maître. Les Israélites admettent que Kerkout renferme les restes du prophète Daniel, mais personne dans la ville ne put m'indiquer le lieu probable de sa sépulture.

Nous restâmes deux jours entiers à Kerkout que nous quittâmes le 15 pour entrer dans le Kourdistan par des routes non battues, mais seulement indiquées par des indigènes. Une fois sorti de la plaine et engagé dans les montagnes du Kourdistan ou du Taurus, on ne peut voyager qu'à cheval ou à pied; l'usage des voitures ou des chars quelconques n'y est point connu et serait d'ailleurs impossible dans des défilés et des routes pareils, où souvent deux cavaliers ont peine à passer de front.

Nous marchâmes vers l'Est au petit pas de notre caravane et arrivâmes au hameau de Bennaa à huit heures de Kerkout. Ce hameau se compose d'une trentaine de tentes Kourdes, faites de nattes de petits joncs ou d'osiers très-serrés et ayant pour toiture une grande pièce de laine noire ou brune; ces Kourdes ne voulurent pas nous recevoir n'ayant pas de place suffisante pour nous et nos bagages. Cependant pour obtenir les bonnes grâces de cette population, nous fîmes de nombreux cadeaux aux femmes et aux jeunes filles, présents peu dispendieux consistant en bijoux de verroterie ou de cuivre doré, tels que bracelets, boucles d'oreilles, bagues, etc. Ces libéralités

nous valurent la réciprocité, et nous reçûmes en échange des œufs et du yaourt (lait caillé mêlé d'eau). A défaut de tentes nous eûmes l'ombrage de trois beaux maronniers du voisinage qui nous mirent à l'abri de la chaleur qui ce jour là n'était que de 31°. Ainsi fraîchement et confortablement installés nous fîmes honneur au repas que notre cuisinier nous avait préparé.

Le 16 au soir, nous gagnâmes Kaldan village à neuf heures de Bennaa, toujours à l'Est de Kerkout. Kaldan est situé au pied d'une petite montagne dans une vallée étroite, mais étendue et fertile, où coule une eau pure qui baigne des rizières et abreuve de nombreux troupeaux de bœufs, moutons et chèvres.

Le Scheik de ce petit village nous offrit des vivres que nous acceptâmes par politesse, ne voulant pas le blesser dans ses bons procédés à l'égard des étrangers. Nous essayâmes en vain de le rémunérer mais il refusa tout parce que les ordres du gouverneur de Kerkout portent que tout voyageur européen ou musulman, ayant un firman du sultan ou d'un gouverneur et se rendant dans le Kourdistan, doit être défrayé de tout depuis Kerkout à Souleimanieh, et même jusqu'à Soudjak.

La principale tribu kourde qui occupe le pays compris entre Kerkout, Souleimanieh et Soudjak est celle des Amaouons, si redoutée des autres tribus, et renommée par sa bravoure, son audace dans le pillage et sa turbulence perpétuelle. Pour rendre cette population responsable des biens et de

qui la borde au Nord. Sa fondation ne remonte pas à plus d'une cinquantaine d'années. L'aïeul du dernier prince venait souvent se livrer aux plaisirs de la chasse à courre et à celle du faucon dans cette vallée, qui était alors bien plus riche en gibier de toute espèce qu'elle ne l'est maintenant. Il passait généralement dans cette localité une partie de l'été et la passion de la chasse l'emportant sur les inconvénients de cet emplacement, ce nouveau Nemrod y élut un domicile fixe qui, entouré des maisons de sa suite, devint bientôt une ville et le siége du gouvernement. Les quelques puits qui se trouvent à Souleimanieh ne sont pas suffisants pour une population de vingt mille âmes. Sur ce nombre on compte mille Israélites, et environ cent chrétiens du culte Nestorien. Ces derniers, tous pauvres, souffrent beaucoup d'avanies de la part des Kourdes fanatiques.

Pour alimenter la ville d'eau on en fait venir de l'excellente de la montagne voisine, au moyen de canaux souterrains. Elle coule avec abondance à travers les rues dans de larges ruisseaux que l'on franchit sur de méchants ponts qui ne sont à vrai dire que des poutres jetées d'un bord à l'autre et recouvertes de terre.

Les rues sont étroites, tortueuses et non pavées, ce qui fait qu'à l'époque des pluies, Souleimanieh n'est qu'un vaste bourbier. Les maisons sont toutes construites en terre cuite au soleil, et enduites à l'intérieur d'une couche de plâtre ou de mortier que dans quelques habitations on blan-

chit à la chaux. Chaque maison se compose d'un rez-de-chaussée et d'une terrasse où l'on couche durant les nuits d'été sur des lits ou pour mieux dire sur des tréteaux que soutiennent quatre ou six pieux. Ces derniers, hauts de trois à quatre pieds ont pour but d'isoler le dormeur des dangereux scorpions qui sont énormes dans ce pays. Au dessus de la couche et en guise de ciel-de-lit, est adapté un dais servant d'encadrement à une moustiquière. Le terrible vent nommé Rachaba emporte souvent tout cet édifice dans l'une de ses rafales. Ce vent vient du Nord-Est et souffle ordinairement par bouffées brusques et terribles dans les mois d'Août et de Septembre. Quand il arrive on dirait un grain de mer, une trombe ou une avalanche. Il s'abat sur la vallée dont il flétrit la végétation et déracine les arbres en rase campagne. Ce véritable fléau a toujours empêché la culture d'arbres dans la ville et dans ses environs. Seul, un bouquet de peupliers qui décore l'entrée de la cité, a jusqu'ici victorieusement triomphé des rafales.

Chaque demeure posséde un gros rouleau en pierre, de cinquante à soixante centimètres de longueur et trente environ de diamètre, à l'aide duquel après chaque pluie on nivelle la surface de la terrasse que l'on recouvre d'une couche de terre et de paille hâchée. Ce travail est obligatoire pour empêcher la maison de s'effondrer et d'avoir l'intérieur inondé par les gouttières.

On s'étonnera peut-être que la ville de Sou-

qui la borde au Nord. Sa fondation ne remonte pas à plus d'une cinquantaine d'années. L'aïeul du dernier prince venait souvent se livrer aux plaisirs de la chasse à courre et à celle du faucon dans cette vallée, qui était alors bien plus riche en gibier de toute espèce qu'elle ne l'est maintenant. Il passait généralement dans cette localité une partie de l'été et la passion de la chasse l'emportant sur les inconvénients de cet emplacement, ce nouveau Nemrod y élut un domicile fixe qui, entouré des maisons de sa suite, devint bientôt une ville et le siége du gouvernement. Les quelques puits qui se trouvent à Souleimanieh ne sont pas suffisants pour une population de vingt mille âmes. Sur ce nombre on compte mille Israélites, et environ cent chrétiens du culte Nestorien. Ces derniers, tous pauvres, souffrent beaucoup d'avanies de la part des Kourdes fanatiques.

Pour alimenter la ville d'eau on en fait venir de l'excellente de la montagne voisine, au moyen de canaux souterrains. Elle coule avec abondance à travers les rues dans de larges ruisseaux que l'on franchit sur de méchants ponts qui ne sont à vrai dire que des poutres jetées d'un bord à l'autre et recouvertes de terre.

Les rues sont étroites, tortueuses et non pavées, ce qui fait qu'à l'époque des pluies, Souleimanieh n'est qu'un vaste bourbier. Les maisons sont toutes construites en terre cuite au soleil, et enduites à l'intérieur d'une couche de plâtre ou de mortier que dans quelques habitations on blan-

chit à la chaux. Chaque maison se compose d'un rez-de-chaussée et d'une terrasse où l'on couche durant les nuits d'été sur des lits ou pour mieux dire sur des tréteaux que soutiennent quatre ou six pieux. Ces derniers, hauts de trois à quatre pieds ont pour but d'isoler le dormeur des dangereux scorpions qui sont énormes dans ce pays. Au dessus de la couche et en guise de ciel-de-lit, est adapté un dais servant d'encadrement à une moustiquière. Le terrible vent nommé Rachaba emporte souvent tout cet édifice dans l'une de ses rafales. Ce vent vient du Nord-Est et souffle ordinairement par bouffées brusques et terribles dans les mois d'Août et de Septembre. Quand il arrive on dirait un grain de mer, une trombe ou une avalanche. Il s'abat sur la vallée dont il flétrit la végétation et déracine les arbres en rase campagne. Ce véritable fléau a toujours empêché la culture d'arbres dans la ville et dans ses environs. Seul, un bouquet de peupliers qui décore l'entrée de la cité, a jusqu'ici victorieusement triomphé des rafales.

Chaque demeure posséde un gros rouleau en pierre, de cinquante à soixante centimètres de longueur et trente environ de diamètre, à l'aide duquel après chaque pluie on nivelle la surface de la terrasse que l'on recouvre d'une couche de terre et de paille hâchée. Ce travail est obligatoire pour empêcher la maison de s'effondrer et d'avoir l'intérieur inondé par les gouttières.

On s'étonnera peut-être que la ville de Sou-

leimanieh située à un quart de lieue des montagnes, ne soit pas construite en pierres; mais quiconque a étudié les mœurs des Kourdes et des Arabes, comprendra qu'essentiellement nomades, ils ne recherchent pour leurs bâtiments qu'une solidité relative, ne voulant pas consacrer trop d'argent à une maison que le signal d'un danger ou l'importance des affaires, peuvent les engager à abandonner du jour au lendemain. Lors même qu'une de ces constructions légères a abrité plusieurs générations de la même famille, elle n'en est pas moins considérée par les Kourdes comme une tente dont ils se séparent facilement pour en reconstruire une autre ailleurs. Le Kourde du reste, tient toujours à sa disposition dans sa demeure, les outils, les pieux, les nattes, les cordes et le toit de sa tente de campagne qui lui sert dans ses voyages, lorsqu'il va pendant les fortes chaleurs se rafraîchir sur le sommet des montagnes.

Il n'y a guère que les mosquées ou quelques Khans, qui soient bâtis en pierres grossières et mal taillées. Je retrouvai à Souleimanieh quelques-uns des chefs Kourdes qui étaient venus saluer Abdullah-Pacha, à Bagdad. Notre relation faite sous de si précieux auspices, me valut toutes sortes de politesses de leur part.

L'un d'eux m'envoyait des charges énormes de pastèques et de melons, un autre deux moutons, un troisième plus généreux encore, voulait que tous les désirs de l'ami de son maître et sei-

gneur, fussent exaucés; il me proposait de choisir les plus beaux chevaux de ses écuries, et mettait à ma disposition quelques milliers de francs. Bien qu'il parût sincère dans ses offres, je ne puis m'empêcher de croire qu'il comptait un peu sur mon refus.

Azik-Agha, homme très-riche et conseiller du gouverneur de la ville, sur qui il avait une certaine influence, exerçait alors une autorité très-grande, mais occulte sur les affaires et l'administration du pachalik. Tandis que Ahmed-Agha rivalisait et luttait de pouvoir avec lui, le Gouverneur, homme rusé élevé à l'école de Méhemed-Ali d'Egypte, profitait de la haine réciproque de ces deux chefs influents, et, mettant en pratique le principe politique de Machiavel : « Diviser pour mieux régner, » vivait dans une sécurité parfaite. Azik-Agha était l'administrateur et le dispensateur des *Apaltes* ou *Mukatos* (fermes générales), et outre cela surintendant des finances. Son rival Ameth-Agha, bien plus redouté encore, avait obligé le gouverneur à nommer son fils chef de la police et lui-même receveur-général des contributions plus ou moins vexatoires perçues dans les localités ressortissantes de Souleimanieh, ce qui lui donnait un pouvoir immense en le mettant en rapport constant avec tous les Mudirs et les Scheiks du pachalik. Il sortait presque toujours seul ou accompagné d'un ou deux de ses nombreux clients.

Recommandé au premier et fort lié avec le se-

cond qui me retenait souvent le soir à souper, je n'avais aucune crainte de rencontrer l'une ou l'autre de leurs bandes qui pillaient volontiers les piétons attardés dans les rues ou aux environs de la ville; chacun me connaissait pour un ami du prince et des deux chefs. Cependant, comme ils se défiaient mutuellement l'un de l'autre, chacun d'eux me recommandait de me tenir sur mes gardes contre la mauvaise foi de son rival, et ne me laissait partir qu'accompagné d'une dizaine de *gardes du corps.* Le Dr Bernabey était effrayé de me sentir en rapport intime avec « ces brigands » courant la campagne avec un seul domestique, et la nuit errant seul dans les rues. Le pauvre docteur quoique passionné pour la chasse, n'osait jamais s'aventurer à aller tuer une perdrix ou un lièvre. Même à une lieue de la ville, il craignait quelque mauvaise rencontre, tandis que j'allais sans nul souci, à cinq ou six kilomètres de distance, herboriser dans la campagne, ne rencontrant sur mon chemin que des gens respectueux qui me prodiguaient de profonds saluts.

Chacun sait que le Coran interdit le vin aux Musulmans. Cependant la classe aisée en général fait usage de cette boisson, tant à Constantinople que dans les provinces les plus reculées de la Turquie. Par contre, peu de personnes savent que dans la classe moyenne, et chez ceux des grands qui, ayant quelque ménagement à garder, ne veulent pas braver ouvertement les ordres sacrés du Prophète, on remplace la liqueur défen-

due par l'eau-de-vie blanche, faite avec de l'esprit-de-vin, dans le Nord, et avec des dattes en Mésopotamie. Cette boisson moins chère que le vin, amène plus vite cette gaieté et *demi-ivresse* du Kief oriental, et trompe par sa couleur un trop sévère observateur des lois du Coran, qui du reste, prétendent les casuistes, ne peuvent défendre l'usage de cette liqueur, inconnue à Mahomet.

Ce n'est qu'un peu avant le repas que le Musulman se prépare au Kief. Les plus sobres se contentent de quatre ou cinq petits verres avec quelques petits fruits ou hors-d'œuvre, pour aiguiser l'appétit; d'autres vident une bouteille entière sans être trop incommodés. De ce nombre, était le Kourde Ahmet-Agha qui souvent ne s'arrêtait pas à cette ration et que je n'ai pourtant jamais vu ivre. Il se servait d'une tasse de la contenance d'un grand verre à pied, et n'avait jamais à sa table que des convives qui buvaient sec comme lui.

Le gouverneur de Souleimanieh Réchid-Pacha aurait préféré le vin, mais n'étant que depuis peu dans le Kourdistan, il n'en avait pas fait de provision, et se contentait philosophiquement de l'eau-de-vie, dont il prenait quelques verres avant son dîner, et buvait de l'eau pendant le repas.

A l'occasion de notre arrivée à Souleimanieh, et pour traiter dignement mon ami M. Paduan, qu'il avait connu en Egypte, il voulut nous donner un dîner à la Franque, c'est-à-dire à l'Euro-

péenne. Lui-même mangeait comme tout bon musulman, sur un grand plateau rond, ayant au milieu le plat dans lequel chaque convive puise, en guise de fourchette, avec le pouce, l'index et le médium. Le pacha voulut nous servir à dîner suivant nos habitudes, et pour cela le Dr Bernabey lui prêta le service et la table qui lui étaient nécessaires; les convives étaient, son Divan Effendi (premier secrétaire), le Dr Bernabey, M. Paduan et moi. Le repas fut des plus copieux et vraiment pantagruélique, à l'exception du vin qui y manquait entièrement. Le cuisinier du Pacha était un homme très-habile, qui sut tirer excellent parti de tout ce que pouvait fournir Souleimanieh en fait de comestibles. Connaissnat le luxe des pachas dans l'ordonnance de leurs dîners d'apparat, j'ai gardé un compte exact du nombre des plats qui furent servis. Il y en eut 45, dont une vingtaine de dimensions suffisantes pour satisfaire l'appétit de plus de cinquante personnes. Tout étrange que paraisse mon récit, je n'exagère pas ce qu'était ce dîner monstrueux par la quantité et par l'obligation qui nous fut faite de boire de l'eau-de-vie pure d'abord, puis ensuite mélangée d'eau. Cette boisson donnait une saveur peu agréable aux mets que nous touchions à peine. Les nombreux serviteurs du gouverneur, assistés, suivant les usages orientaux, de ceux des convives, firent honneur aux restes du dîner.

J'avais désiré faire une excursion au Sud-Est, jusqu'à la bourgade Karadagh (nom de la montagne

qui la domine), à 8 lieues de Souleimanieh, sur la route de Kiffri, qu'il ne faut pas confondre avec le district du même nom dans l'Aderbadjan en Perse; mais des conflits assez graves ayant lieu alors entre les paysans et les fermiers du gouverneur, on me dissuada de faire cette course qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, même sous la conduite d'une escorte. La Karadagh Kourde était une petite ville très-forte par sa position dominant un des sauvages et étroits défilés de ces sombres gorges qui lui ont donné le nom de *montagne noire.* Depuis la fondation de Souleimanieh, elle n'est plus qu'une bourgade ayant une petite garnison de Bachi-Bozouks et quelques centaines d'habitants, la plupart Israélites. Un missionnaire de l'Eglise Anglicane à Bagdad, avait cru en 1855, pouvoir prendre sous sa protection ces pauvres Juifs écrasés d'impôts, et accablés de mauvais traitements ; ces derniers s'appuyant sur cette intervention officieuse du Révérend, résistèrent aux prétentions de leurs persécuteurs, se prévalant de l'influence de l'ecclésiastique anglais dont ils acceptaient les secours temporels, bien qu'ils n'écoutassent guère les conseils spirituels. La résistance inaccoutumée de ces parias exaspéra la population du bourg qui massacra deux des principaux Juifs, sans que ce crime ait été puni.

On trouve à Karadagh des eaux sulfureuses très-abondantes, contenant un quart d'acide sulfurique pur. Dans les environs, il existe des

mines de charbon, mêlé de naphte, qui aurait besoin d'une préparation spéciale pour être employé. On trouve aussi, dans un rayon de six lieues environ autour de Souleimanieh, de l'anthracite, et un charbon de terre incombustible, ainsi que de nombreuses pépites de cuivre et d'antimoine dont on ne tire pas grand parti.

(La suite à la prochaine Livraison.)

ERRATA : Mémoires, Tome V, 2me Livraison.
Expédition au Pôle Nord.

Pag. 79, lig. 8, au lieu de pas possible, lisez : par impossible.
Pag. 89, lig. 13, au lieu de îles Harca, lisez : îles Bæren.

Tribus Arabes de l'Irak-Arabi.

Nous devons à l'obligeance de M. Clément le tableau suivant des tribus arabes qui habitent la vaste contrée qu'il vient de décrire. Tout en donnant, pour plusieurs d'entr'elles, une estimation du chiffre des tentes, d'après les données de l'administration, et d'après ses informations personnelles auprès des Scheiks eux-mêmes, M. Clément prouve par ces colonnes l'impossibilité de connaître même approximativement la force de ces populations errantes; plusieurs de ces tribus sont si nomades et vagabondes que nous n'avons pu fixer leur lieu de séjour sur la carte. *(Note de la Réd.)*

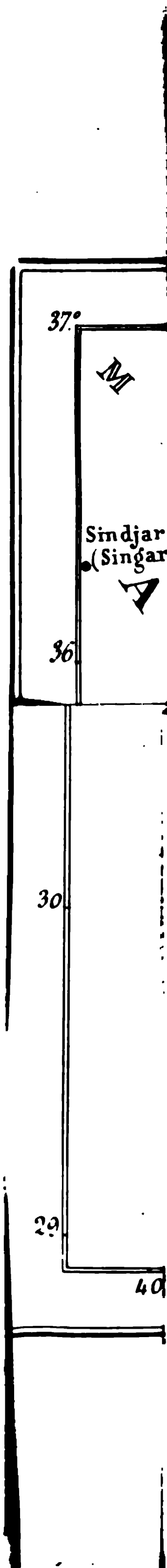
No.	Noms.	Territoire et Observations.	Industrie.	Tentes.
1.	Anèzehs.	Dans le désert chammya, entre Alep, Damas, l'Arabie et l'Euphrate.	Nomades.	(incertain)
2.	Chammars-Djerba	Mésopotamie, entre le Tigre, Mossoul, et la rivière Thabor qui passe près de Nisebe.	Nom. Past.	
3.	Obeïds.	Dans les environs de Kerkout jusqu'au grand Zab.	Pasteurs.	
4.	Delhem.	En Mésopotamie sur l'Euphrate depuis Hit jusqu'à Anah.	Agriculteurs.	
5.	Zobeïds.	Mésopotamie, entre Séleucie et la Babylonie sur l'Euphrate.	Agricult.	
6.	Gazaëls.	Marais d'Indièh même.	Cultiv. de riz.	
7.	Montéficks.	De Souk-el-Schouk leur capitale, jusqu'à Bassorah sur les deux rives de l'Euphrate, et le Sud de la Mésopotamie.	Agricult. Past. Environ.	30,000
8.	Beni-Lam.	Au-dessous de Khout-el-Amrah sur la rive droite du Tigre et sur celle de gauche jusqu'à Bedra et la Perse.	Pasteurs.	
9.	Abou-Mohammed.	Au-dessous des Beni-Lam sur la rive gauche du Tigre, et dans les marais qui s'étendent de ce fleuve jusqu'auprès de Kourna non loin de la frontière de Perse.	Cult: Past.	
10	Thaï.	Aux environs d'Erbil (Arbelle).	Pasteurs.	
11.	Chammars-Toghà	Depuis Ctésiphon jusqu'à Khout-el-Amrah, rive gauche du Tigre.	Cult. Past.	
12.	Djibours. Nr. 1.	Principale Souche, et premier Scheik sur la rivière Thabor au nord de la Mésopotamie, vers les premières montagnes du Kourdistan.	Agric. et Past.	
	id. Nr. 2.	Division du No. 1, occupe le pays marécageux depuis la hauteur du Dedjel jusqu'à Séleucie sur la rive droite du Tigre. La ville de Bagdad sur la même rive est en grande partie peuplée par cette tribu. Le canal Dedjel est à 10 h. en amont de Bagdad.	Agric. et Past.	

No.	Noms.	Territoire et Observations.	Industrie.	Tentes.
13.	Mudjeanmah.	De Kara-Tapè Dedjel jusqu'à Kerkout.	Agr. voleurs.	
14.	Neddà.	Aux environs de Mendeli.	Caravantchis.	
15.	Défaffà	Sur la Diala, occupant un territoire de 8 à 10 lieues, subdivisés:		
	a.	Devayï, Porteurs de Broussailles à Bagdad.		60 tentes.
	b.	El Djebérad id. id.		20 »
	c.	El Badjad id. id.		60 »
	d.	Agheydad id. id.		30 »
	e.	El Nedjadad id. id. Celle-ci est la moins pauvre, elle possède des chameaux et des brebis. Au comencement de Mai, ces Arabes, pour échapper à la conscription se sont réfugiés sur la frontière de Perse.		100 »
16.	Djenabine.	Sur la rive gauche du Tigre depuis la Diala jusqu'à la ville dont ils peuplent la partie S.-E. jusqu'auprès du quartier nommé Souk-el-Gazel, ils sont tous ou bûcherons ou pasteurs de moutons.	Pasteurs.	
17.	Battà. No 1.	Aux environs d'Imam-Moussa en Mésopotamie.	Pasteurs.	300 »
18.	Battà du Mogreb. No 2.	A Ctésiphon, ils sont les gardiens du tombeau de l'Imam.	Pasteurs.	20 «
19.	Abou Mouféritsch.	A Touz-Kourmati.	Agriculteurs.	
20.	Azzou.	Sur la petite rivière Adzem un peu au dessous de Kerkout. Leur terrain mis en culture n'est arrosé que par les eaux de pluie, sans canaux d'irrigation.	Agriculteurs.	
		Les Azzou fournissent des Hamols à Bagdad et à Kerkout.		
21.	Beiyad.	Entre Kerkout et le Tigre.	Agriculteurs.	
22.	Beni-Temim.	Vers le Dedjel, canal à 10 h. en amont de Bagdad, rive gauche.	Agr. et Past	
23.	Abou-Taomà.	Du côté du Thabor près de Djibours.		
24.	Zobba.	Sur le canal Abou-Greb, en Mésopotamie, près de Bagdad, et devant les ruines d'Akerkouf jusqu'à l'Euphrate.	Agriculteurs.	
25.	Slebs ou Slebby.	Arabes bohémiens, ne vivant que de leur chasse à la gazelle, et parcourant sans obstacles tout le désert, compris depuis Alep jusqu'à l'Arabie.	Nomades.	
26.	Sélalma.	Entre Hillah et Souk-el-Schouk en Mésopotamie, près de l'Euphrate.	Agriculteurs.	
27.	El Azaër.	En amont de Kourna sur le Tigre, au tombeau du prophète Esdra, dont ils ont pris le nom. Cette tribu est dépendante des Abou-Mohammed.	Agr. Pasteurs.	
28.	El Zoumel.	Dans le Chammya du côté d'Iman-Hussein (Kherbela.)	Agr. Pasteurs.	

N°.	Noms.		Territoire et Observations.	Industrie.	Tentes.
29.	Mahamra.		Dépendante des Zobeïds, et composée comme suit : *Mésopotamie*.		
		a.	El Boëdi, voleurs de nuit à Bagdad, à Iman-Moussa, et caravanes persannes.	Past. Vol.	
		b.	El Hammet, id. id.		
		c.	El Bou-Mouhamed id. id.		
		d.	El Bou-Ammyart id id.		
		e.	El Bou-Asseya id. id.		
		f.	El Bou-Keudeur id. id.		
		g	El Bou-Naaffa id. id.	Agricult.	
30.	Baïtch.		Sur le territoire des Zobeïds.	Past de Cham.	1000.
31.	Mass'Ouad.		Dans le Chammya près Kherbela.	Agricult.	1000.
32.	Zégarid.		id. id. id. id.	»	300.
33.	Daïlaghya.		A Rouz, entre Badgad et Mendeli.	»	2 à 300.
34.	Daïnya.		id. id. id.	»	2 à 300.
35.	Dawar.		Au sud de Ctésiphon rive gauche.	Agric. Past.	150.
36.	El Défir (ongles).		Dans le grand désert du Nedjed, derrière les Montéficks et Souk-el-Schouk. Cette tribu est ennemie des Anézehs.		
		a.	Assouët. — Ces cinq subdivisions forment les El Defir, ils possèdent de fort beaux chevaux, des chameaux et des moutons		
		b.	Seïet.		
		c.	Al Hareuf.		
		d.	El Zaran.		
		e.	Beni Hassein.	Pasteurs.	4 à 5000.
			Cette tribu se met aux trousses des caravanes, et, dans son pays derrière les marais des Montéficks, elle ne boit d'autre eau que celle de citerne.		
37.	El Rafaïyeh.		Dans le Nedjed, grand désert.	Nomades.	
38.	Beni-Saïd.		Environs de Souk-el-Schouk.	Agricult.	
39.	Abou Algha.		Chez les Obeïds, près de Kerkout.	Agric. Past.	
40.	Abou Aïyach.		id. id. id.	» »	
41.	Karhïa.		Sur le canal Mahrut, après Bacouba.	Agricult.	
42.	El Hakarra.		Dans le Chammya (désert de Damas).	Nomades.	
43.	Beni-Zeïd, n° 1.		A Djizaneh, près de Mendeli.	Agricult.	
	id. n° 2.		id. id.	»	
44	El Djumeïleh.		A Ctésiphon et au canal Dedjel. Ces Arabes sont en partie agriculteurs et âniers, et se rendent momentanément sur les lieux où ils peuvent trouver à charger leurs ânes ou les louer.	Agr et Aniers.	30.
45.	Atba.		A Ctésiphon.	» »	80.
46.	Delfcïch.		Après Khout près de Beni-Lam.	Past. et Aniers	100.
47.	Dchez.		Chez les Thaï, aux environs d'Erbil.		
48.	Saada.		A Djizaneh, près Mendeli.		
49.	Dudighïeh.		» »		
50.	El Mahala.		Entre les Beni-Lam, Djizaneh et Bédra.	Agricult.	
51.	Beni Adjil.		Au-dessous de Séleucie, rive droite.	»	80,

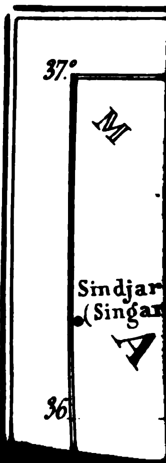
N°.	Noms.	Territoire et Observations.	Industrie.	Force.
52.	Fodeïlat.	Vers le bas de la Mésopotamie, près des Montéficks.	Pasteurs.	
53.	Douwatchiad.	A Séleucie, voleurs.	Aniers et Vol.	100 tentes.
54.	Brétchiad.	Sur la Diala.	Port. d'herbes	30 »
55.	Abou-Soultan	Chez les Zobeïds en Mésopotamie	Port. de Broussailles.	
a.		El Bou Mohammed.		
b.		El bou Moussad.		
c.		El Trémich.		
56.	Bender Abou Seïf.	Chez les Montéficks.		
57.	Beni-Weïs.	Entre Bacouba et Handjin.	Agric et Past.	
58.	Kroutcheïch.	A Djizaneh vers Mendeli.		
59.	El 'Hammed.	Chez les Montéficks		
60.	Djecham.	Dans le Chammya près Babylone.	Agriculteurs.	100 »
61.	Al Fetch.	Dans le Indieh, sous ce nom de *le Indieh*, on comprend généralement tout le pays qui s'étend depuis Kherbela jusqu'auprès de Divanieh où se trouvent les marais d'Indieh et du Birs, on le nomme en arabe el Madan.	Past de Buff- et Cult. de riz.	2000 fusils
62.	El Aghra	Dans le Indieh ou Madan.	Past, de Buffl.	2000 »
63.	Chekba.	id. id.	» »	
64.	El Tetleh.	id. id.	» »	1000 »
65.	El Beder.	id. id.	» »	3000 »
66.	Beni-Hassan.	id. id.	» »	
67.	El Adderad.	id id.	» »	500 »
68.	El Voudin.	id. id.	» »	3 à 400 tent.
69.	Matta.	id. id.		
70.	Djibour et Wawi.	id. ceux-ci se tiennent particulièrement entre Hillah et Divanieh où ils font paître leurs nombreux troupeaux de buffles; ils se rapprochent du bras de l'Euphrate qui passe par Kéfil, et a Indieh même pour cultiver le riz. Les neuf premières tribus, habitent de préférence entre Hillah, Kéfil et Kherbela dans le marais même d'Indich.	» »	
71.	Beni-Sahar.	Chez les Anézehs, rive droite de l'Euph.		
72.	Beni-Ritchab.	Sur le canal Haï au-dessous de Kout.	Agric. et Past.	1000 tent
73.	Hissar.	Dans le Chammya, près Kherbela.	Agricult.	
74.	Mogadéma.	Sur le canal Dedjel.	»	200 »
75.	Hasratch.	id. id. id. batteurs de grains et	Pasteurs.	
76.	Ambaghyeh.	A Rouz, entre Bagdad et Mendeli.	»	
77.	Radanyeh.	A Djizaneh, près de Mendeli.	»	
78.	Hammara.	A Khout-el-Amrah (Tigre).	Pasteurs.	
79.	Moali.	A Djizaneh, près Mendeli.		
80.	Beni-Tchilab.	A Mendeli.	Agric. Past.	
81.	Alapsa.	Chez les Delhems.	Agriculteurs.	
82.	Zeïrieh.	A Mendeli	»	
83.	Magassiz.	Chez les Montéficks.	»	

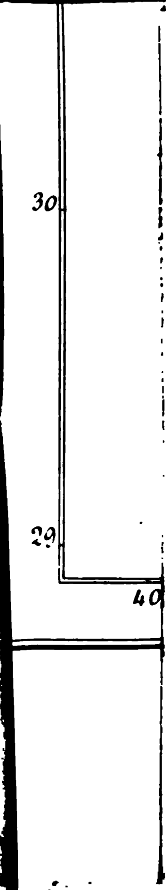
N°.	Noms.	Territoire et Observations.	Industrie.	Force.
84.	Saoda.	Chez les Delhems.	Agricult.	
85.	Abou Moussa.	Chez les Zobeïds.	Pasteurs.	
86.	Abou Fehet.	A Saklavieh sur l'Euphrate, en Mésopotamie.	Agricult.	
87.	Gattemat ou Ktegmat.	Chez les Zobeïds.	»	
88.	El bou Aghels.	id. id.	»	
89.	El bou Kader.	id. id.	»	
90.	Dgrair.	Sous Séleucie en Mésopotamie.	Pasteurs.	200 tentes.
91.	El Tfeild.	Depuis Bagdad jusqu'à Akerkouf, et Indièh.	»	1000 fusils
92.	Saratch.	Au dessous de Kout.	»	
93.	Bou Bedran.	Sous Séleucie,	»	200 tentes.
94.	El Féritch.	. . . .	»	100 »
95.	Bou Abbed.	Chez les Zobeïds.	»	
96.	El Chelad.	Marais des environs de Bagdad en Mésopotamie, rive droite.		
97.	Messahra.	id id. id.		
98	Houbra.	Près de Souk-el-Schouk, au vill. Chefatta.	Agricult.	
99.	El bou Méhaïeh.	. . . .		1000 »
100.	El bou Ghanam.	. . . .		
101.	El bou Mosseri.	Dans les marais d'Indièh et de Mésopotamie	Cult. de riz et	
102.	El Nizour,	. . . .	Pasteurs.	
103	El bou Mahi.	. . . .	» »	
104.	El bou Hammer.	Dans les marais d'Indièh et de Mésopotamie.	» »	
105.	El bou Aïaza.	. . . .	» »	
106.	El Héheb	Chez les Djibours du Dedjel.	» »	
107.	Abou Ali.	Chez les Zobéïds, Mésopotamie.	Pasteurs.	
108.	Mousabeth.	Au-dessous des Beni-Lam, sur le Tigre	»	


37°
M
Sindjar
(Singar
A
36
30
29
40

Principales tribus Arabes du Nedjed dans l'Arabie heureuse.

N°.	Noms.	Territoire et Observations.	Industrie.	Force.
1.	El Adjeman.	Entre Kouët et Assa, du côté du Barhaïn, sur le golfe Persique.	Pasteurs.	6 à 8000
2.	El Shaal	Vers l'Hedjaz, du côté de Medine et de	Nomades.	tentes.
3.	Hathir	id. id. [Djedda.	»	
4.	Al Morrha.	Dans l'intérieur de l'Arabie, Nedjed.	»	
5.	Shahs (les lions).	id. id. id.	»	
6.	Douasser.	id. id. id.	»	
7.	Zeub.	id. id. id.	»	
8.	Gahtan.	id. id. id.	»	
9.	Ateyba.	id. id. id.	»	
10.	Harb.	id. id. id.	»	
11.	Chammars el Djebel.	A 10 journées sud de Mesched-Ali, sur la route de la Mecque, souche des Chammars-Djerba de la Mésopotamie et des Chammars-Toga de Ctésiphon. Ces 11 principales tribus du Nedjed se subdivisent chacune en 4, 5 et jusqu'à 10 petites tribus qui toutes en dépendent. Il y a souvent des guerres entre quelques unes de ces tribus. Toutes possèdent de magnifiques chevaux, renommés par leur élégance, leur agilité et leur belle taille. Un scheik suprême réunit les 11 tribus sous son commandement, il se nomme (1858) Ebn-Saoud (le noir), il perçoit sur les nombreux troupeaux de ses sujets, 1 chameau sur 100, un mouton sur 200, de même pour les chèvres. Ces arabes ne reconnaissent point l'autorité du sultan. La force de ces 11 tribus est si redoutable et leur nombre en est dit-on si grand, que les Anèzehs, malgré leur caractère belliqueux, n'osent pas franchir les limites du Chammya pour entrer dans le Nedjed, pays par excellence pour les Arabes.	»	


37°
M
Sindjar
(Singar
A
36


30
29
40

CARTE

DU

KOURDISTAN MÉRIDIONAL

DE

L'EUPHRATE ET DU TIGRE

PAR

Pl. CHAIX

Le GLOBE. — Avril et Mai 1866.

AUTORITÉS CONSULTÉES POUR LA RÉDACTION DE LA CARTE

Journal de la Société de Géographie de Londres :
Voyage du colonel Shiel au travers du Mazandéran, de l'Aderbeidjan et du Kourdistan, tome VIII, partie 1re.
Voyage de Rawlinson dans la Susiane et l'Irak-Arabi, IX, p. 1.
Exploration du Tigre entre Bagdad et Mossoul, par Lynch, IX, p. 3.
Voyage de Rawlinson à Van et dans le Kourdistan, X, p. 1.
Voyages d'Ainsworth dans le Kourdistan et au lac d'Ourmyah, XI, p. 1,
Voyage du baron de Bode dans la Susiane, XIII, p. 1.
Exploration de la rivière Karoun par le colonel Selby, XIV, p. 2.
Voyages de Layard dans le Louristan, la Chaldée et le Kouzistan, XVI, p. 1.
Voyages de Loftus, de Bagdad à Bassorah, XXVI.
Voyage du colonel Monteilh, de Bouchir à Chouster et à Bassorah, XXVII.

Les importants détails que nous y ajoutons, d'après les données dues à M. Clément, ont surtout rapport à la distribution des tribus arabes du bassin de l'Euphrate ; aux environs de Bagdad et à la frontière de la Perse et du Kourdistan, du côté de l'empire ottoman. Cette frontière avait été approchée dans le Louristan par le colonel Sir Henry Rawlinson. M. Clément nous fait connaître ses bizarres sinuosités au nord-est de Souleimanieh et à la source du Petit-Zab, dont il rectifie la position.

MÉMOIRES

trop ces indolents cultivateurs: Des bœufs et des ânes foulent de leurs pieds la récolte autour des meules. Pour le riz, dans l'Irak-Arabi, on se sert principalement de buffles.

Nous voyons à l'ouvrage des groupes d'hommes et de femmes. Le paysan est coiffé d'une calotte en feutre gris, de forme conique, haute d'un pied et demi environ, autour de laquelle s'enroulent en torsades un et quelquefois plusieurs mouchoirs de coton rayé. Chez les gens riches de la ville ou de la campagne, ces mouchoirs sont remplacés par des étoffes fines de coton ou de cachemire. Le bienheureux qui porte cet édifice solidement bâti est obligé de le maintenir sur sa tête au moyen d'un dernier mouchoir qui, passant sous le menton, vient se fixer dans la torsade supérieure: — Dans le Kourdistan comme ailleurs, il faut souffrir pour être beau.

La veste ou habit est généralement en étoffe de poil de chèvre bariolée ou couleur marron, sans boutons ni collet. Deux longues basques, larges de quinze centimètres, retombent par derrière jusqu'aux mollets, et deux autres basques tout à fait pareilles quoique moins longues, descendent aussi sur le devant. Les manches sont peu larges et leur longueur dépasse à peine le coude, aussi, en dessous, voit-on flotter celles de la chemise, à la façon des Arabes.

L'étoffe de l'habit n'ayant en magasin que la largeur des basques, il en résulte dans le vêtement plusieurs coutures, sur lesquelles les tail-

leurs à la mode appliquent pour les dissimuler de jolis liserets entre-croisés verts, bleus ou rouges.

Le pantalon, de poil de chèvre, rayé ou écossais, est également couvert de liserets sur les coutures; il ne se boutonne pas à la ceinture, mais tient à la taille par un grand cordon. Plissé vers le haut, il acquiert une grande ampleur à l'endroit des cuisses, et se rétrécit à partir des genoux pour s'arrêter à la cheville où sa largeur n'est plus que de 20 centimètres de circonférence.

Durant les travaux de la campagne, les Kourdes portent un caleçon en coton écru noué à la ceinture en dessous de la chemise. Ce n'est qu'en voyage ou dans des occasions de cérémonie qu'ils revêtent le pantalon; mais quel que soit leur vêtement, ils tiennent à avoir la taille toujours fortement serrée. Beaucoup d'entr'eux ne portent pas habituellement de chaussure, et se contentent en voyage, de souliers fabriqués avec des ficelles tressées, qui laissent le coup du pied à découvert et sont attachés par des cordons croisés autour de la cheville, comme pour les sandales.

L'hiver, ils mettent par-dessus les vêtements que je viens d'énumérer, un paletot en feutre, sans boutons et à manches courtes, fait d'une étoffe plus ou moins fine suivant le rang et la fortune de celui qui le porte. La forme de ce vêtement, qui est très-serré à la taille est tout à fait pour nous à la mode Louis XV.

Lorsque le Kourde monte à cheval ou qu'il se promène dans la ville, il jette encore sur son pa-

letot un *abba* ou manteau arabe qui est d'une grande ampleur.

Les Kourdes sont de taille moyenne, élancés, vigoureux et excellents cavaliers. Leurs cheveux sont généralement châtain-foncé, et leur barbe fort longue. Les femmes sont jolies ayant la tête généralement petite avec des traits réguliers et une expression de douceur; le teint pâle, le nez droit et bien formé, la bouche petite et gracieuse, les dents blanches, les yeux moyens et bruns, et les cheveux châtains. Elles sont vêtues d'une chemise de même coupe que celle des hommes, et d'une large tunique bleue serrée à la taille par une écharpe en coton ou en laine blanche. Comme coiffure elles portent ainsi que les hommes ces feutres coniques, entourés d'un grand mouchoir enroulé en torsade qui forme turban. De plus, sous ce bonnet, une large pièce d'étoffe blanche ou bleue enveloppe la tête et retombe sur les épaules jusqu'à la ceinture. Les femmes qui ne portent pas ce *voile-manteau* ont un carré d'étoffe blanche jeté sur les épaules et noué sur la poitrine. Elles divisent généralement leurs cheveux en cinq ou dix petites tresses de deux pieds de longueur qui descendent sur les épaules par dessous le manteau.

Les jeunes filles ne portent pas le turban de feutre comme les femmes mariées; elles le remplacent par une petite calotte en laine bleue ou rouge ornée de bijoux de verre. Une bande d'étoffe claire sort de dessous cette coiffure et retombe sur les épaules.

Leurs tresses sont terminées par de longs cordons mêlés de verroterie.

Toutes les femmes Kourdes, jeunes ou vieilles ont beaucoup de dignité et de grâce. Elles ne cachent pas leur visage par un voile de gaze, comme les turques de Constantinople, ou par un masque épais comme le beau sexe de Diarbékir à Bassorah. Bien qu'éloignées de la société des hommes et mangeant à part dans le harem, elles vivent d'une manière moins retirée et répondent sans embarras aux questions que leur pose tout voyageur, fût-il même Européen; mais lorsqu'un œil indiscret ose les fixer plus longtemps qu'il n'est nécessaire elles avancent modestement sur leur visage une partie du voile ou manteau qui tombe sur leurs épaules.

Les jours de fêtes seulement, les femmes et les jeunes filles se parent de leurs atours. Ces derniers consistent en colliers faits avec des pièces d'or ou d'argent, en bracelets, en anneaux de toute espèce, qu'elles portent même au nez. Le tatouage est fréquent encore parmi les villageoises et dans les villes.

Le soir, nous laissâmes le joli vallon de Garadé pour gravir les pentes rocailleuses qui mènent à Oueli-Aoua (vent de Oueli). Cette localité est située presque au sommet d'une haute montagne, sur le versant sud, toujours dans la même direction N.-E. qui doit nous conduire jusqu'à Pendjevine. Cette étape de trois heures, très-pénible, offre peu d'aspects pittoresques. Le long de la route, nous ne vîmes que des ravins arides et des

chênes-verts rabougris couverts de noix de galle, principale richesse naturelle du Kourdistan ottoman.

Aux environs de quelques misérables hameaux perdus dans ces montagnes, croissent le coton, le tabac et la vigne. Cette dernière exige un grand travail pour être établie sur les versants à pic des ravins. Ces montagnes sont parsemées de quelques hameaux dont Oueli-Aona, qui ne compte qu'une dizaine de feux, passe néanmoins pour le plus important.

Nous y couchâmes cette nuit-là, dormant à la belle étoile, mais ayant eu soin d'étendre sous nos lits de voyage, en guise de tapis, une grande couverture en poil de chèvre dont le tissu a la propriété d'éloigner les scorpions. Deux de nos domestiques arabes qui ne prirent pas cette précaution furent cruellement piqués par ces terribles insectes, qui, cependant, malgré leur grosseur, ne font pas une piqûre bien dangereuse : Quelques gouttes d'alcali volatil suffisent pour en enlever le venin.

Le lendemain 3 Août, nous reprîmes la route qui mène en quatre heures à Bahdana, et qui fut aussi pénible que celle que nous avions suivie la veille. Nous fîmes une halte; et vers l'*Assrah* (quatre heures et demi de l'après-midi), nous nous remîmes en route par des chemins toujours pierreux jusqu'au sommet d'une montagne où le spectacle change subitement.

La route s'élargit, et pendant la descente nous

parcourons à pied un chemin bordé de chênes et de sapins. Nos chevaux marchent derrière nous en liberté ; et, à travers de rares éclaircies de ces bois, nous apercevons à nos pieds une jolie plaine circulaire d'une lieue et demie de diamètre, couverte de troupeaux, appartenant à la grande et aristocratique tribu des *Djafs*, dont les tentes dispersées çà et là nous offrent un spectacle particulièrement pittoresque, Une fois au bas de la montagne, nous poursuivons notre marche pendant une heure et demie, ayant à notre droite la chaîne qui forme la frontière persane, et nous arrivons à Pendjevine, situé dans une gorge à l'Est de cette plaine appelée en kourde Zizidjak.

Des environs de Garadé, au sommet du dernier mont après Bahdana, les chênes-verts sont de petite dimension, d'une hauteur qui ne dépasse pas dix à douze pieds; mais à partir delà et plus on se rapproche de la Perse, ces arbres, sans augmenter d'élévation, deviennent plus nombreux et plus gros; mais très-peu ont le tronc droit et régulier.

Les habitants des villages que nous avons traversés depuis Souleimanieh ne font partie d'aucune tribu (Aschirèth), ce sont des populations indépendantes adonnées à l'agriculture.

Aux environs de Bahdana, nous trouvons une fraction de la tribu du *Scheyk Ismaëli* vivant sous la tente. Son territoire ordinaire est cependant situé à l'extrémité ouest de la plaine de Souleima-

nieh. La physionomie de cette population est repoussante. Les hommes et les femmes sont d'un brun très-prononcé, et la taille de ces dernières dépasse la moyenne. Le type du visage, chez l'un et l'autre sexe, est rond et plein. Ces Kourdes diffèrent beaucoup de ceux qui sont limitrophes de la Perse et qui, agiles, sveltes et gracieux de corps, ont le visage ovale, presque toujours d'un beau caractère, et animé d'une expression intelligente et gracieuse chez les femmes.

La tribu un peu nomade des Djafs se tient de préférence à portée des frontières de la Perse, qu'elle franchit aussitôt que les préposés du gouvernement viennent lui réclamer le payement de la taxe d'origine. Cette tribu remonte, au dire de ceux qui lui appartiennent, à la plus haute antiquité. Chez elle, un jeune homme d'une autre tribu amie, ne sera agréé comme gendre que s'il s'est distingué par sa bravoure dans les combats, ses richesses considérables, ou enfin s'il jouit d'un grand crédit.

Les Djafs ont le même type que les Kourdes des frontières, l'air plus sauvage encore, empreint cependant d'affabilité. Ils paraissent fort supérieurs aux autres Kourdes qu'ils traitent en protecteurs. Généreux et esclaves de leur parole, ils affectent d'autre part l'indépendance vis-à-vis du gouvernement, et croiraient déroger à leur dignité en payant la taxe ottomane.

Les femmes de cette tribu sont très-attrayantes, presque toutes ont les cheveux châtains et les yeux

bruns. Les hommes sont tous armés d'une lance, et portent un petit bouclier rond, de quarante à cinquante centimètres de diamètre, en peau de buffle double, vernis et parsemés de grosses têtes de clous d'acier d'un pouce de largeur. Un sabre à la turque à poignée de métal, un kandjar, ou grand poignard recourbé, passé à la ceinture, et deux pistolets aux arçons de la selle complètent leur costume guerrier auquel s'ajoute assez souvent le fusil qui remplace la lance suivant la nature du combat et celle du terrain où un engagement aurait lieu. Ces fusils sont presque tous à mèche, ayant une petite crosse grossièrement travaillée, et un canon long et épais où l'on ne peut introduire qu'une petite balle. Ils remplacent à l'occasion l'arme blanche par l'adjonction à la dernière capucine d'une fourche à deux branches longues et aiguës formant un prolongement sur la longueur du canon. En outre, par une disposition heureuse, cette espèce de baïonnette double peut faire bascule, et, fichée en terre, donner un excellent point d'appui au tireur couché à plat ventre. Les chefs, à quelques exceptions près, ne se servent que de la lance.

Les Kourdes de la frontière sont plus belliqueux que les autres; aussi font-ils fréquemment des razzias chez les persans leurs voisins qui ne tardent pas à venir leur rendre la pareille.

Pendjevine ne compte pas plus de mille âmes. Un petit commerce de transit et l'agriculture sont les deux seules sources d'existence de sa popula-

tion. La récolte de la noix de galle est très-abondante dans cette partie du Kourdistan, soit ottoman, soit persan, et son produit est en majeure partie exporté en Europe.

Les maisons de la ville sont entourées de beaux jardins, grâce à une grande abondance d'eau. Elle possèdent toutes quelques grands arbres dans la cour, sous l'un desquels, à une hauteur de six pieds, est établie une sorte de loge ou cage faite des branchages naturels de l'arbre, liés de paille. C'est là que couchent les femmes de la maison, qui pénètrent dans ce pavillon rustique par une petite échelle qu'elles retirent après elles.

Les besoins du service sanitaire et les dispositions que M. Paduan devait prendre, pour établir un lazaret à Pendjevine, ne nous permirent de continuer notre route que le 6 au matin.

Nous traversâmes la jolie petite plaine de Zizidjak marchant dans la direction d'Aou-Kourdi vers l'Ouest, presqu'à angle droit de la route que nous avions suivie jusqu'alors, laissant un peu à notre droite les montagnes frontières de la Perse qui bornent la plaine à l'Est et au Nord. Bistan, village limitrophe, à trois heures de Pendjevine, nous offrit l'hospitalité. Il compte environ quatre cents habitants, et est situé dans une petite plaine communiquant à la première par un défilé très-étroit et montueux où deux cavaliers ne passeraient pas de front.

Dans la plaine de Zizidjak, un peu après avoir

quitté Pendjevine, on est frappé par la vue d'un monticule de marbre blanc aussi beau que celui de Paros, mais dont les Kourdes n'ont jamais songé à tirer parti. Du reste, il est peu nécessaire de le dire, ils n'ont pas le moindre sentiment artistique. On voit aussi au milieu de la plaine les ruines d'un village détruit par les Djafs pour avoir donné asile en 1855 au ravisseur d'une de leurs filles.

A peu de distance de Bistan, nous fûmes abordés par une cinquantaine de cavaliers armés de fusils à fourche, qui saluèrent notre arrivée, par de nombreux coups de feu avec fantasia et cavalcade d'honneur. A la tête du cortége se trouvait mon ami Abdullah-Bey (on est très-prodigue des titres d'affection chez les Kourdes), dont j'avais fait connaissance à Bagdad, lorsqu'il remplissait les fonctions d'échanson honoraire de son ancien seigneur Abdullah Pacha. Il était revenu depuis quelques mois dans son village où il avait la charge de Mudir. « *Bonjour*, *Monsieur*, *comment vous portez-vous*, » me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut. Cette salutation française (qui était celle que le Pacha me faisait d'ordinaire) fut accompagnée par le Mudir d'une vigoureuse poignée de main.

Il ne pouvait se lasser de me questionner sur son malheureux Prince qui n'avait pas voulu lever l'étendard de la révolte. Les autres visiteurs aussi se contenaient difficilement, et m'accablaient de demandes à l'égard du Pacha. Heureusement pour

moi, le dîner vint mettre fin à ces obsessions.

A dix minutes Sud du village, se dresse un pic isolé qui domine la plaine et est couronné des ruines d'un ancien fort d'observation. On distingue encore le mur d'enceinte extérieur construit en fortes pierres de taille, formant une circonférence d'environ deux cents pas. Un intervalle de dix mètres le sépare du mur intérieur. Ces débris de constructions ne donnèrent pas à mes recherches, à mon grand regret, la moindre inscription.

Dans le pays, on attribue à cette ruine une origine grecque; mais, il n'est pas probable que cela soit, car l'histoire ne mentionne pas cette partie du Kourdistan dans l'itinéraire suivi par Xénophon, dont la fameuse retraite des dix-mille commence des rives du Tigre, jusqu'à Chrysopolis, actuellement Scutari. Les Grecs d'ailleurs ne fondaient pas de colonies si éloignées des mers. Il n'est pas admissible d'autre part que ce soit les successeurs d'Alexandre qui aient élevé ce fort, leur domination en Asie ne dépassant pas les plaines de l'Assyrie. D'après ces considérations, j'estime qu'il faut attribuer cette construction aux Califes qui avaient si fort à redouter les invasions des hordes sauvages des Mongols venant du centre de l'Asie, et traversant la Perse pour se jeter dans les riches plaines de la Mésopotamie, comme le fit Timour-Leng au 14e siècle, et, comme fut bien près de le faire au commencement du 13e, Gengis-Khan (Temudjin), maître alors de l'Irak-Ad-

jemi, dont on aperçoit les premières chaînes de montagnes du sommet du pic, sur lequel se trouve cette ruine.

La petite plaine de Bistan est fertile, bien cultivée et traversée par le petit Zab, (*Caprus* des Grecs et plus tard *Zabatus minor*), qui la coupe dans toute sa longueur, de l'Est à l'Ouest.

Nous partons le lendemain matin de Bistan pour nous rendre à Schivokal. Au sortir du hameau nous traversons, avant le Petit Zab, une forêt située sur la rive gauche de cette rivière. Les arbres qui la composent sont en majeure partie des Térébinthes, sorte de pistachier. Sur leurs troncs et à quelques endroits de leurs plus grosses branches, les Kourdes pratiquent des ouvertures par lesquelles suinte une espèce de mastic liquide recueilli dans un récipient de terre enduit de vernis et que l'on fixe au-dessous de chaque entaille. Ce produit est assez considérable, il m'a paru particulier à cette localité, et je n'ai pas observé ailleurs une industrie semblable, si ce n'est dans quelques parties de la forêt de Lourasan.

Jusqu'au hameau de Lourasan, à quatre heures de Bistan, et situé sur le flanc méridional de la chaîne frontière, la route est difficile, principalement vers les deux tiers du trajet où l'on suit un sentier indistinct, très-étroit, très-escarpé, sur le flanc presque perpendiculaire de la montagne; à notre gauche le petit Zab, à une profondeur de 280 à 300 mètres à pic, rou-

lait ses eaux à travers les nombreux rochers dont son lit étroit est encombré. Ce passage dure une heure environ, et franchement nous avions hâte de nous éloigner de ce terrible précipice où un faux pas de nos chevaux pouvait nous entraîner. La plus grande partie du chemin parcouru depuis Bistan est aride et sans arbre, on ne voit que de noirs rochers et quelques profonds ravins à l'aspect sauvage et sombre.

Le hameau de Lourasan, bien que situé sur une hauteur et arrosé d'un joli ruisseau, est d'une si grande malpropreté, que nous préférâmes camper dans son voisinage, à l'ombre de grands noyers, et n'entrer dans les maisons de cette triste localité que pour y chercher notre provision de vivres.

Nous quittâmes notre fraîche retraite dans l'aprés-midi pour continuer la route accidentée et rocailleuse qui mène à Schivokal, situé à quatre heures de Lourasan. Les monts que nous franchissions étaient moins dénudés que ceux que nous avions traversés dans la matinée; une belle forêt de deux lieues nous offrit même une route délicieuse et ombragée. De temps en temps, sur les flancs de la montagne exposés au soleil, nous admirions la belle culture de la vigne dont le fruit est destiné par les Kourdes non pas à faire du vin, mais à être séché puis expédié comme raisin sec à Kerkout, Bagdad et Mossoul, ou à fabriquer aussi un sirop noir, doux et onctueux comme le miel.

Après ces bois on entre dans d'étroites gorges qui conduisent à Schivokal; ce village est construit en forme d'amphithéâtre sur le versant méridional de la montagne frontière.

Là je retrouvai une de mes anciennes connaissances de Bagdad, Mahmoud Agha, mudir de l'endroit, l'un des chefs du parti des mécontents et dont l'influence s'étendait jusqu'aux environs de Souleimanieh. C'était un homme taciturne et hardi, qui jetait l'effroi à plus de vingt lieues à la ronde. Il voulait s'emparer d'Abdullah Pacha et le contraindre, à la tête de tout le Kourdistan, de se révolter contre l'autorité du Sultan. Mahmoud Agha, fidèle observateur des lois du Koran et de l'hospitalité, nous reçut avec prodigalité. Aussi notre arrivée occasiona-t elle de nombreuses exécutions parmi les moutons et les volailles de notre hôte. Il présida à nos ablutions, nous fit toujours servir les premiers pendant le repas, tout en demeurant assis, car en qualité de musulman il ne devait pas s'humilier en restant debout devant des *mussafers*, hôtes chrétiens.

Après le dîner vinrent de nouvelles ablutions qui eurent lieu dans le même ordre que les premières, puis le café, les causeries et le tchibouck employèrent notre temps jusqu'à onze heures du soir. Notre hôte mit quatre hommes de faction pour nous garder, laissant ainsi notre escorte se reposer tranquillement.

Lorsque j'étais à Bagdag je ne m'étais jamais rapproché de Mahmoud, dont le caractère peu

16

sociable n'était guère fait pour attirer. Ce peu d'empressement que je mettais à le voir passait à ses yeux pour un sentiment de dignité, car il me reconnaissait une supériorité, vu mes relations avec le Pacha, et grâce à cela il crut devoir m'offrir un cheval que je refusai tout en le remerciant beaucoup.

Deux ans plus tard, en 1858, Mahmoud Agha, cédant à son caractère d'indépendance et poussé par Ahmet Agha de Souleimanieh, dont j'ai déjà parlé, refusa de payer l'impôt de son district, puis se mettant à la tête de quelques milliers de cavaliers, il ravagea les villages et les hameaux des Pachalicks qui s'opposaient à ses projets. Il tint bon contre les forces envoyées contre lui et, retiré dans les gorges profondes sur les frontières du Kourdistan, il résista pendant plus d'une année. Enfin trahi par un homme jaloux de son autorité, il fut pris et relégué dans une ville de l'Anatolie, aux frais de la Sublime-Porte : C'est toujours par l'exil avec pension que le Divan punit un rebelle de quelque importance.

Mahmoud Agha possédait tout le village, qui ne forme au fait qu'une même famille, avec une grande étendue de terrain. Sur son vaste domaine, où l'on ne comptait pas moins de quarante villages ou hameaux, il régnait en qualité de chef d'une tribu, dont le nom m'échappe, et guerroyait continuellement avec ses voisins persans. Le gouverneur de Souleimanieh l'avait chargé de la défense de cette partie de la frontière depuis Bistan

jusqu'à Aou-Kourdi (15 lieues environ), avec promesses d'un grade supérieur et de forts émoluments ; promesses toujours éludées à chaque réclamation de Mahmoud Agha.

Les Persans, qui le redoutaient et l'estimaient pour sa bravoure et son audace, lui avaient souvent proposé de passer la frontière, à un quart de lieue de Schivokal, de s'installer chez eux avec toute sa tribu, de devenir leur chef et de recevoir en outre un territoire double de celui qu'il occupait sur territoire ottoman. Mais Mahmoud Agha tenait au sol qui avait vu naître lui et ses ancêtres et dont il soutenait l'indépendance. Il entrevoyait en outre dans ces promesses persanes un piége tendu par ses ennemis de race et de religion. Aussi refusa-t-il constamment les avances faites par les délégués du Schah et préféra-t-il plus tard s'insurger contre les Turcs.

J'appris tous ces détails soit par lui-même, soit par l'un de ses trois frères, que j'avais vu à Bagdad et qui s'était pris d'une vive amitié pour moi. Ce jeune homme s'attacha à ma personne dès mon arrivée à Schivokal, me conduisant partout, dans les jardins du village, à la mosquée, piteuse construction comme toutes celles des bourgades kourdes, et se mettant à côté de moi dans le cortége qui nous fit escorte à notre départ pendant plus d'une heure ; il nous guidait dans les parties montueuses du chemin, par des sentiers de traverse pour abréger la distance. Il vint même avec deux ou trois de ses serviteurs jusqu'à Sou-

ridza, village dépendant de Mahmoud Agha, où nous arrivâmes, après quatre heures et demie de marche, pour y passer la nuit.

Cette route serait bien monotone si elle n'était coupée çà et là par des ravins fertiles et cultivés avec soin, où nous rencontrâmes des troupeaux de chèvres et de vaches; mais peu de moutons, car cette partie du Kourdistan jusqu'à Aou-Kourdi en est presque entièrement privée.

A trois heures au Nord de Schivokal, la montagne qui forme la frontière et que nous suivions toujours, est comme tranchée subitement par une coupure à pic donnant passage aux eaux du Petit Zab que nous traversâmes sur un méchant pont.

De Souridza à Aou-Kourdi il faut quatre heures et demie de marche. Nous passâmes par des chemins affreux, sur des pierres roulantes, où nos montures avaient peine à poser le pied. Nous fûmes heureux de rencontrer de distance en distance quelques vallons fertiles dont les villages semblaient jouir d'une certaine aisance. Avec leur générosité accoutumée les habitants nous apportaient des corbeilles de fruits. Ils avaient été d'ailleurs prévenus par Mahmoud Agha et son frère, et nous comblèrent de mille attentions délicates. Nous fîmes honneur aux raisins et aux figues qui nous furent servies par les femmes de Schanacksai et des hameaux environnants, auxquelles nous donnâmes en retour des bijoux en verre, dont elles se montrèrent fort reconnaissantes.

La plaine est couverte de plantations de tabac; les montagnes de chênes-verts, produisant une grande quantité de noix de galle, tandis que de l'autre côté de la frontière il n'en vient point. Grâce à ce fait, les Kourdes d'Aou-Kourdi vendent la noix de galle aux Persans le double du prix qu'ils en retireraient à Souleimanieh qui est plus riche de ce produit. La manne est aussi très-abondante dans cet endroit comme dans tout le Kourdistan, et se vend en grande quantité à Mossoul, Bagdad et même en Perse.

Après une heure et demie de descente de la montagne, on arrive à Aou-Kourdi, situé sur un plateau encore assez élevé. Ce petit village, de trente tentes ou cabanes, est très-misérable, et son extrême pauvreté ne s'explique pas lorsqu'on voit les superbes plantations de coton et de tabac, sans compter les cultures de céréales et les arbres fruitiers des jardins qui l'environnent; bien plus encore quand on sait qu'il est le lieu de passage obligatoire des caravanes venant de Perse et allant à Souleimanieh ou à Kerkout. Mais les Kourdes de cette localité sont sans contredit les plus sauvages et les plus fripons de leur race; le voyageur qui les visite doit être continuellement sur ses gardes. Aussi, étions-nous heureux d'avoir une escorte pour séjourner dans ce repaire de brigands, où les affaires sanitaires de M. Paduan nous retinrent deux jours.

Le 11, nous passâmes le Zab sur un pont de 2^m de largeur sur 50^m de longueur, fait de troncs

de peupliers, reposant sur cinq mauvais piliers en pierre. Sur le bois sont étendus des branchages entrelacés recouverts de terre mélangée de cailloux. Nous dûmes passer ce pont un à un et à pied, car les larges ouvertures qui se montraient à plusieurs endroits, béantes sous nos pieds, eussent pu causer des accidents à nos chevaux.

Le Petit-Zab marque ici la frontière ottomane, et notre pied en touchant la rive droite foula le sol persan.

La délimitation entre les deux empires est assez bizarre. Au Nord d'Aou-Kourdi le Zab sert de frontière, depuis le passage de cette rivière dont j'ai parlé en sortant de Schivokal. La chaîne de montagnes située sur sa rive droite est ainsi persane et forme un angle aigu avec la branche que nous avons suivie et traversée pour arriver à Aou-Kourdi. L'espace compris entre ces deux lignes est une suite d'arêtes élevées que traverse le Zab, dont le cours par rapport à Aou-Kourdi vient du N.-E. pour faire au-dessous de ce village un brusque coude vers l'Ouest. Il entre alors dans une étroite gorge, chemine entre deux hautes berges de granit et devient impétueux et profond jusqu'à Baba-Derbent, où son lit s'agrandissant, il coule plus paisiblement.

Le terrain compris entre la grande chaîne persane au Nord, la rivière à l'Est et au Sud, jusqu'au coude dont je viens de parler, a une longueur de dix lieues environ, tandis que sa largeur depuis le Zab à l'Est jusque vers le Sud-Ouest au pied

de la grande chaîne, est de quatre à cinq lieues. Il paraîtrait naturel que cette partie de la montagne fut possession persane jusqu'au Zab à Baba-Derbent, que cette rivière traverse à sept lieues plus bas que Bakao. Cette frontière formée ainsi soit par la montagne, soit par le fleuve, n'a pas été reconnue et se trouve à deux heures de la rive droite du Zab, laissant de ce côté-là à la Perse une bande de terrain qui avance d'environ huit à dix lieues de longueur sur deux de largeur dans le territoire ottoman; car cette grande chaîne de montagnes redevient turque sur son versant occidental.

Depuis le Zab, à Aou-Kourdi, nous montâmes insensiblement à travers une suite de hautes collines par une route assez facile jusqu'à Bakao, situé à huit heures d'Aou-Kourdi. Nous fîmes une halte de deux heures à Gainao, pour notre repas de midi. Après nous cheminions gaîment sous l'ombre fraîche des grands bois, respirant l'air vivifiant des hauteurs, tandis qu'à Aou-Kourdi la température était de 39° centigrades.

Le plateau sur lequel est bâti Bakao est très-élevé; il est situé au N.-E., et assis sur une base de beau granit gris de fer. De cette sommité on découvre une vaste étendue du territoire ottoman traversé par le Zab. En été la forte et redoutable tribu des Kourdes *Nouradine* campe dans ces parages. Sa férocité est redoutée jusqu'à Keni-Sandjak, huit lieues Ouest de Baba-Derbent.

Le Mudir de cette tribu, Babachir Agha, peut

armer plus de deux mille hommes, avec lesquels il lève des dîmes arbitraires sur les pauvres villageois kourdes de la Turquie, et dévaste les propriétés de ses voisins persans d'outre-monts n'ayant que deux lieues de route à faire pour arriver sur leur territoire. Le campement d'été du Mudir, Babachir Agha, comme celui de tous les autres Kourdes, est formé de Schardaks, espèces de cabanes en nattes de feuilles et recouvertes de branches touffues, qui permettent à l'air de se renouveler et de pénétrer dans l'intérieur, tout rafraîchi par l'eau dont on arrose les parois; de sorte que la empérature n'y dépasse jamais 25 à 30° centigrade au plus fort de la chaleur.

Ce chef, Babachir, était en 1856 âgé de trente ans environ. Alité depuis cinq à six mois en raison d'une affection pulmonaire, on lui laissait peu d'espoir de guérison. Il avait néanmoins une grande fermeté et ne pouvant commander en personne ses expéditions en Perse, il y envoyait un de ses frères. Sa famille était nombreuse, par suite du grand nombre de femmes que son père avait eues, outre ses quatre épouses légitimes. Babachir ne comptait pas moins de dix-huit frères et vingt sœurs tous vivants à l'époque de mon passage à Bakao. Notre arrivée dans cette ville fut l'occasion de fêtes et de danses. On organisa même en notre honneur un tournoi, ou jeu, au *djérid émoussé*, auquel prirent part notre escorte et tous les cavaliers du campement.

La danse comme en tout pays musulman n'a

lieu qu'entre hommes. Un jeune garçon aux longs cheveux, vêtu d'un jupon de soie aux vives couleurs, et ayant de petites plaques d'argent à chaque main en guise de castagnettes, remplit le rôle de la femme et prend avec le danseur qui est un homme plus âgé, des poses gracieuses ou des plus lassives. Les femmes ne sont pas admises au nombre des spectateurs; mais elles satisfont à leur curiosité en regardant à travers les fentes du Schardak, et se rattrappent dans le harem en dansant à l'imitation des hommes. Cependant dans quelques circonstances, comme lors d'un mariage par exemple, les femmes, le visage découvert et parées de leurs plus beaux atours, dansent entre elles devant les hommes, qui les entourent d'un grand cercle.

Les danses sont accompagnées par le tamtam, instrument fabriqué ici en terre cuite. Il a la forme d'un cône long d'un pied et demi environ, ouvert à la partie la plus étroite et ayant sa base recouverte d'une peau de chèvre tendue contre laquelle le musicien frappe avec les doigts de la main droite, ce qui produit un son analogue à celui du tambour de basque, mais plus sec et plus sonore. Les Kourdes ont en outre un autre instrument nommé *Gouzla*, sorte de violon à deux cordes d'acier qui, au moyen d'un archet, rend des sons très-aigus.

Nous partîmes de Bakao le 13, pour retourner sur nos pas en suivant une route plus longue, mais plus commode, qui nous conduisit à Gai-

nao, où nous passâmes la nuit. Delà nous rejoignîmes Aou-Kourdi où nous ne fîmes pas de halte, nous dirigeant sur la route de Souleimanieh jusqu'à Kachan, à une lieue et demie d'Aou-Kourdi, en suivant la direction S.-S.-E.

Kachan est un joli village dominant une vallée fertile. Une petite rivière aux eaux paisibles la traverse, coulant vers le Sud, et une fois arrivée à l'extrêmité de la vallée fait un brusque coude, tourne au N.-O., longeant la partie septentrionale de la chaîne qui enferme au Nord la vallée de Souleimanieh, et va se réunir au Petit Zab dans la vallée de Doukan. Nous passâmes cette petite rivière à gué près d'un endroit où l'on voit quatre piliers de mauvaise maçonnerie, restes d'un pont, jadis utilisé par les caravanes, allant de Perse à Kerkout.

A partir de cette ruine, la route est excellente jusqu'au pied de la montagne que nous dûmes traverser pour arriver au centre de la vallée de Souleimanieh. La montée est très-pénible, mais la descente se fait facilement par un large sentier à pente douce. Une fois la montagne passée, il ne nous restait plus que trois petites heures pour arriver à la ville même de Souleimanieh. Toutes les forêts des pays que nous traversions, fournissent une grande quantité de noix de galle. Au moment de la récolte, chaque Scheyk de village donne aux paysans la permission de faire cette moisson dont le produit leur appartient

moyennant un léger impôt qu'ils remettent au Scheyk lui-même.

Nous avions le désir de nous rendre en droite ligne de Gainao à Keui-Sandjak, mais mon compagnon, trop malade et trop fatigué par soixante heures de route, demandait un repos qui n'était non plus pas de trop pour le reste de la caravane.

Le 27 Août seulement nous fîmes nos adieux à Souleimanieh et à ses habitants. Nos amis nous accompagnèrent à une certaine distance de la ville. Nous marchions dans la direction O.-N.-O., et sept heures et demie de route nous amenèrent au hameau de Soussaï dont les environs sont très-pierreux.

Le lendemain nous fîmes encore deux heures de chemin dans la même vallée, et, après avoir passé la colline qui la ferme à l'Occident, nous débouchâmes dans une autre, étroite et fertile, qu'arrose le Petit-Zab, ainsi que beaucoup d'autres sources excellentes. Nous mîmes pied à terre au village de Doukan, à cinq heures de Soussaï. De l'autre côté, sur la rive droite du Zab que nous avions passé à gué, on voit un fort construit en 1830 par un frère du Prince, Pacha de Ravandouz, alors en guerre avec celui de Souleimanieh.

Au sortir de la vallée de Doukan la nature change d'aspect. Les montagnes élevées et abruptes ont cessé et nous faisons des détours sans fin au milieu de nombreux petits monticules en forme

de pains de sucre, qui s'étendent à une grande distance. Nous passâmes la nuit à Kalakhan, situé à l'entrée d'une vallée étroite et accidentée, que nous longeâmes jusqu'à une assez haute montagne qu'il nous fallut escalader.

De son sommet nous distinguions vers l'Ouest la petite ville de Keui-Sandjak (de 10,000 âmes environ), située dans une vaste plaine très-fertile mais peu cultivée et distante de Souleimanieh de près de vingt heures de marche. Cette ville renferme vingt familles chrétiennes du rite chaldéen et vingt-cinq familles juives. Les maisons y sont solidement construites, ayant chacune cour et jardin, conditions hygiéniques excellentes dans une contrée si chaude. L'eau potable y est transportée à dos d'âne, d'Armout, situé à une demi-lieue.

On voit sur le plateau de Keui-Sandjak une vieille forteresse carrée, aux tours ruinées, qui sert de caserne aux cavaliers Bachi-Bouzouks.

Nous fûmes curieux de visiter le fameux défilé de Baba-Derbent (père des défilés), situé à neuf heures de l'endroit où nous étions. Nous passâmes donc pour cela la même montagne qui sépare les deux plaines et entrâmes dans celle de Baba-Derbent, de la forme d'un grand triangle, dont le sommet, qui porte ce nom, ferme l'extrémité à l'Est. Le petit Zab la traverse jusqu'à son côté Sud, se dirigeant vers Alton Koupri en passant par la vallée de Douhan, et delà continuant sa route à travers une suite de

gorges profondes. Les premiers feux du soleil allumaient les hauteurs voisines de Bakao. Nous traversâmes de belles rizières abondamment arrosées et dont les épis élevés nous cachaient presque en entier.

Dans l'un des nombreux coudes que forme le Zab, l'on voit, une heure avant d'arriver au Derbent, deux sources froides d'eau ferrugineuse que leur odeur trahit déjà à un quart d'heure de distance. De la dernière colline O., au défilé, il y a cinq heures. Ce défilé est long d'un quart de lieue et n'est large que de 40 mètres au plus. Le Zab roule en cet endroit des eaux extrêmement profondes, qui se sont creusées un lit à travers d'énormes masses granitiques. Sur la rive droite est un passage étroit pour les hommes et les chevaux, qui ne peuvent y passer qu'un à un, en mettant le pied et le sabot dans des traces marquées depuis des siècles. Si l'on faisait un faux pas, on serait brisé en tombant sur les rochers de ces précipices au fond desquels coule la rivière.

A l'Est du Baba-Derbent s'étend la jolie petite plaine de Puschdair, riche en pâturage, la même qu'on aperçoit du plateau de Bakao, sept lieues plus haut; tandis qu'à l'Ouest du défilé, et près de son entrée, se trouve le misérable village du même nom. Un ancien fort délabré, qui devait être beaucoup plus haut jadis, ayant une tour élevée de trente pieds à chacun de ses angles, en ferme et en défend le passage.

Notre curiosité satisfaite, nous revînmes sur

nos pas. Nous passâmes la première nuit à l'entrée du Baba-Derbent, et la seconde près de Goulek, village situé à quatre heures de Keui-Sandjak, localité abandonnée en été et dont les habitants, à ce qu'il paraît, vivent en parfaite communauté, comme chez les Scythes Ayathyrses dont parle Hérodote (Melpomène, Liv. IV)

Depuis notre départ de Souleimanieh pour Keui-Sandjak et le Baba-Derbent la température demeura égale à celle de l'Irak, 35° centigrade dans les maisons, et cela au mois de Septembre. Les vents d'Ouest et d'Est qui règnent dans ces parages sont très-chauds. Le premier vient du désert; le second, connu à Souleimanieh sous le nom de Rachaba, souffle probablement des déserts de la Perse. Au nord de Souleimanieh les montagnes sont couvertes de chênes, mais sur la route de Keui-Sandjak, leurs sommités se dressent nues et arides.

Nos guides se trompèrent de route pour nous conduire à Seytan, éloigné du caïmacam de Keui-Sandjak de quatre heures et demie de marche. Ali-Bey, beau-frère d'Ali-Pacha, gouverneur de Kerkout par une incroyable négligence, nous avait donné des guides ignorants qui nous engagèrent dans une fausse route et nous amenèrent au petit village de Guirgora, où nous fûmes heureusement très-bien reçus par de pauvres paysans. Nous dûmes prendre l'un d'eux pour nous remettre dans la bonne voie, et ne pûmes arriver à Seytan qu'après sept heures de marche, en traversant de jolies

vallées séparées de la plaine de Baba-Derbent par une chaîne de hautes collines incultes.

Seytan est placée en amphithéâtre à l'entrée d'une gorge étroite et entourée de belles plantations de tabac superposées en gradins. On pénètre dans la gorge par un étroit sentier tracé sur le flanc droit de la montagne. Son passage, très-pénible, nous força de quitter nos montures et de marcher après elles. Longue de trois quarts de lieue, cette petite vallée est partagée au milieu par un ruisseau bordé de superbes figuiers, poiriers, grenadiers, mûriers, etc. Ces arbres ombragent le chemin, et, par leurs fruits savoureux, fournissent au voyageur de quoi se rafraîchir. Sa largeur, y compris le chemin, peut être évaluée à soixante pieds environ. A l'endroit où le ruisseau prend sa source elle s'élargit un peu, et l'espace laissé libre est occupé par des champs de tabac.

En redescendant, après avoir traversé cette gorge, la montagne est très-rocailleuse, assez boisée, mais peu cultivée, à l'exception de certaines parties propres à la vigne. Au bas se trouve du côté N.-E. le village de Sioaï, où nous couchâmes. Sioaï, à trois heures et demie de Seytan, est à l'extrémité Sud des arêtes de la montagne, dans une vallée fertile, d'une lieue et demie de largeur sur six et demie de longueur jusqu'à Ballassan, et dont les principales productions sont le tabac et les haricots; mais nous n'avons pas eu à nous louer des habitants qui nous refusèrent de l'orge

pour nos bêtes, et qui, sur nos menaces, consentirent enfin à nous la vendre trois fois plus cher qu'ailleurs. Cette malveillance, qu'ils témoignent même à leurs compatriotes, leur attire beaucoup d'ennemis.

A une demi-lieue delà est un délicieux petit hameau. Caché derrière un bouquet de grands arbres fruitiers et de saules, il est arrosé par un charmant ruisseau bordé de verveine, de menthe et d'accacia sauvage, plantes communes dans le Kourdistan central. La vallée s'élargit ensuite dans la direction du S.-E. au N.-O., un peu plus loin que Ballassan, où nous arrivâmes après deux heures de marche. Sur les soixante et dix maisons qui composent ce village, quatre sont occupées par des familles israélites, dont l'industrie est de tisser de la toile, très-mauvaise.

Ballasan est situé au Nord de la vallée, au pied d'une montagne. De vastes jardins, riches en fruits, l'entourent de tous côtés. La vente du vin, du tabac, du coton et des céréales est son industrie principale.

Pour nous rendre à Arouta-Kawé, nous suivons le flanc méridional de la montagne qui borde cette belle vallée. Nous traversons cinq villages dont je n'ai conservé le nom que du troisième, Katha. Ils sont tous situés dans des enfoncements entre les contre-forts ou les dernières collines du Sud de la montagne. Des sources d'eau excellente fertilisent le pays, qui, dans cet endroit, est celui que je puis reconnaître

comme le mieux cultivé et le plus riche de tout le Kourdistan. Les habitations y respirent un air d'aisance, et leurs propriétaires, auxquels la richesse du sol et l'égalité du climat donnent du bien-être et de la santé, portent sur leurs personnes un cachet de contentement et de prospérité.

Après Binao, à une heure et demie d'Arouta-Kawé, nous passons une petite rivière assez rapide nommée Roubard, qui sort d'une gorge étroite formée par la montagne qui nous sépare de la vallée de Ravandouz. Après avoir baigné les murs de cette dernière ville, elle passe par la partie occidentale de son bassin, où elle reçoit beaucoup de petits affluents et va se jeter dans le Tigre, au-dessous de Mossoul, après s'être jointe au Petit-Zab.

A partir de sa rive droite, sur laquelle nous arrivons après avoir franchi un mauvais pont de bois, la montée jusqu'au sommet de la montagne est de deux heures et demie. La descente de l'autre côté se fait presque toujours à pied, tant le terrain est rapide, rocailleux et glissant. Nous passons encore une gorge aux parois nues et perpendiculaires où coule une source glacée et transparente qui fournit de l'eau à deux villages. Au sortir de la gorge, la route redevient bonne. Nous franchissons en une heure deux grandes collines pour déboucher au haut de la ville de Ravandouz après avoir traversé un joli village, sorte de faubourg élégant, résidence d'été des ri-

ches et hauts fonctionnaires. Il y a six heures et demie d'Arouta-Kawé à Ravandouz.

De chaque côté du plateau où la ville est assise est un profond ravin formant un fossé d'enceinte à l'E., N. et O., profond de cinquante mètres et large de six ou huit. Du côté Sud, par lequel nous arrivâmes, un mur de fortification remplace le fossé. Ce dernier est à sec du côté de l'Est, tandis qu'une digue le ferme à son extrémité Nord. Mais à l'Ouest et au Nord il donne passage à la rivière Roubard, venant du N.-N.-E. et dont le lit rapide, très-resserré dans cet endroit, baigne les murs naturels de Ravandouz, qu'elle contourne jusqu'à l'extrémité occidentale pour reprendre son cours vers le S.-S.-O., et delà couler dans la vallée par laquelle nous avions passé la veille. Ravandouz forme la pointe du plateau incliné qu'enclave cette ceinture de fossés, et se présente ainsi comme un promontoire en amphithéâtre.

Un pont de bois très-étroit relie la ville à la première des collines au Nord. Ce pont est aujourd'hui fixe mais facile à enlever en cas d'attaque. On distingue très-nettement dans les murs épais de la porte, donnant accès à ce pont, les restes de l'ancien pont-levis. Par sa position toute exceptionnelle, Ravandouz était une place très-forte. Le côté le plus faible est vers le fossé artificiel qui ne peut la défendre contre des batteries placées sur le plateau élevé qui la domine. C'est de ce côté que les Turcs s'en sont emparés et les murailles conservent encore la trace de leurs projectiles.

Ravandouz n'a rien à craindre des Kourdes. Si ces derniers reprenaient l'offensive, ils le feraient sans artillerie, aussi cette ville n'a-t-elle que soixante et dix hommes de garnison et dix canonniers chargés de manœuvrer sept petites pièces de campagne en bronze du calibre de 6, 12 et 16 livres. Sur une colline voisine, dénudée et aride, il existe un petit fort d'observation, gardé par quelques Bachi-Bozouks, veillant sur la route qui conduit à la haute montagne située vis-à-vis et par laquelle les Kourdes de la frontière, encore très-peu soumis, pourraient venir surprendre la garnison : Ravandouz n'a d'importance que par sa situation. Sa population n'est que de 4,000 âmes. Les maisons sont au nombre de 500, toutes en terre, se composant d'un rez-de-chaussée, et d'un premier étage couvert d'une terrasse où l'on couche en été. Il n'y a que le sérail, ancienne résidence des Seigneurs, qui soit construit en pierre jusqu'au premier étage.

La ville étant bâtie sur la roche nue, les rues sont très-glissantes. Elles sont en outre fort inclinées, sales et tortueuses. Contrairement aux autres localités il n'y a pas de bains publics à Ravandouz. Le bazar y est très-pauvre. L'eau qu'on y boit n'est passable que lorsqu'on la filtre. Très-préoccupé de cet état de choses, le gouverneur, Rifa'at-Pacha fait venir de l'eau d'une lieue delà, et va ériger une superbe fontaine sur la place du sérail; ce sera la seule dans tout le Kourdistan. En attendant, les habitants dont les maisons donnent sur les fossés

où coule la rivière, y puisent l'eau au moyen d'une cruche suspendue à une longue corde.

Rifa'at-Pacha, homme fort instruit pour un Turc, voudrait aussi détruire les vices des jeunes Kourdes et les instruire en fondant des écoles, mais ses intentions sont mal comprises par les parents qui refusent de lui confier leurs enfants. Ces derniers qui portent déjà le kandjar finissent tous par être des voleurs et des assassins.

La vue est bornée au Sud par un plateau, à l'Ouest par une colline boisée, au Nord et à l'Est elle ne s'étend que jusqu'à une demi-lieue où elle est interrompue par une suite de collines derrière lesquelles se dressent de hautes montagnes

A une lieue Ouest de Ravandouz, sur la rive gauche du Roubard, coule une source très-abondante, claire, limpide et glacée offrant un volume d'eau de plus de cent mètres cubes par minute. Cette source sort d'un rocher à une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière, retombe de cascade en cascade avec fracas, formant une sorte d'éventail sur les rochers qui font jaillir la neige de son écume. Après une centaine de petites chutes, cette cascade se change en un torrent qui, au bout de cinq minutes, se jette dans le Roubard. Cet endroit est sauvage et solitaire. Nous déjeunâmes à l'ombre de beaux arbres, assis sur un moelleux tapis de mousse, en compagnie de quelques fonctionnaires turcs, heureux de nous faire les honneurs d'un site aussi pittoresque. Nous arrosâmes

le repas de raki et de vin. Les convives étaient fort aimables, comme le sont généralement tous les Turcs qui ferment les yeux sur certains préceptes du Koran.

Avant de quitter Ravandouz, noùs pûmes voir grâce à Rifa'at-Pacha une entrave pour les prisonniers du temps de Ressoul-Pacha, dernier seigneur de la ville, actuellement exilé à Constantinople.

Cet instrument consiste en une poutre ayant seize trous par lesquels on passe les pieds des captifs avec autant d'échancrures cadenassées. Aux deux extrémités de la poutre est un grand anneau en fer avec une forte chaîne qui passe dans celle dont chaque homme est lié et ne permet que fort peu de mouvement au prisonnier. Il y avait ainsi place pour huit patients qui restaient exposés toute la journée au regard du public. Cet objet de supplice tenait lieu du pilori, probablement inconnu à cette époque.

Nous nous remîmes en route le 9 Septembre pour nous rendre sur les frontières de Perse. Nous sortîmes de la ville par une poterne donnant sur le Roubard dont nous remontâmes le cours pendant une heure et demie, sur la rive gauche et dans la direction de l'Est. Après avoir laissé un petit village dernière nous, nous tournâmes brusquement à angle droit vers le S.-E. pour gagner le hameau de Mahuilian où nous déjeunâmes.

Cette localité compte de nombreuses et jolies

maisons séparées les unes des autres par un verger ou par un jardin, où le pêcher est l'arbre le plus commun. Ce village occupe une position ravissante, sur un plateau boisé auquel on arrive par une suite de collines bien cultivées et faciles à gravir. Il est à deux heures et demie de Ravandouz.

De Mahuilian, nous reprîmes notre ancienne direction vers le Nord, toujours en montant pendant près de deux heures, après quoi nous arrivâmes sur le versant opposé de la montagne que nous apercevions de Ravandouz. Après la descente, nous suivîmes un vallon au milieu duquel est un monticule servant de fondation au fort ruiné de Derghéla, auprès d'un petit village du même nom.

Ces forts si nombreux dans le Kourdistan, étaient autrefois les résidences des grands vassaux feudataires, et des chefs de brigands. Constructions telles que nous en avions en Europe au moyen-âge; mais qui aujourd'hui sont en ruines et servent presque toutes de poste avancé aux soldats irréguliers.

Cette petite vallée est traversée par un ruisseau qui va se jeter dans un affluent du Roubard. Sa longueur est d'une lieue environ, mais sa largeur est bien plus faible. Vers son milieu elle est resserrée entre deux éperons des collines latérales donnant un passage si étroit au ruisseau que nous dûmes le traverser quatre fois. A son extrémité se trouve à notre droite le village de Schounrikin,

où arrive l'afflent du Roubard, que nous passâmes pour nous rendre sur la montagne opposée dont nous gravîmes les parois perpendiculaires.

Du haut de cette montagne, lorsqu'on jette un regard en arrière sur le vallon dont nous avons parlé, la vue offre des effets vraiment pittoresques. Les arbres le long du ruisseau apportent de la grâce dans le paysage. A l'arrière-plan, le monticule rehaussé de son village, se dessine nettement sur un fond sombre de rochers abruptes.

Redescendus sur le côté opposé, nous traversons la rivière Roubard sur un pont de branchages tel que celui que nous avons décrit plus haut.

Sur la rive gauche que nous venions de quitter est Omer-Ao, situé à six heures et demie Nord de Ravandouz. Près delà on voit des cultures de tabac, de coton, de vigne dont les produits sont excellents. Les habitants, inhospitaliers, vendent très-cher aux voyageurs les produits de leurs terres. Nous dûmes payer l'orge et les vivres dont nous avions besoin à un prix tel, que nous fûmes dispensés de donner aux femmes de l'endroit des présents de verroterie.

En partant de notre station d'Omer-Ao, nous remontâmes la rive droite de la rivière jusqu'à un joli village où le vallon s'élargit un peu, et laisse voir de belles collines bien cultivées.

En repassant plus loin la rivière, nous traversâmes un troisième village, et ne tardâmes pas à apercevoir au haut d'une colline, celui de Nabergué d'où la vue est splendide.

De vallon en vallon et de colline en colline, nous nous élevions insensiblement à de hautes sommités par des chemins relativement bons et unis. Le village de Nabergué, où nous fîmes une halte, est très-sain soit par sa position élevée, soit par son extrême propreté. On y vit dans l'aisance grâce aux fruits abondants que l'on y récolte. J'y ai vu même des pastèques, ce qui m'a beaucoup étonné dans cette haute région.

En face de nous, à une lieue du Roubard, au sommet d'une pente unie et douce, nous vîmes le village de Vardé, découvert au Sud mais caché au S.-O. derrière un rideau d'arbres. Nous dûmes y passer à notre retour de Rahiet. A l'Est et au N.-E. nous vîmes la chaîne des montagnes grises qui forment la frontière persane, et qui même à cette époque étaient encore tachetées de neige.

Un quart d'heure après Nabergué on traverse un torrent rapide roulant ses eaux entre deux rochers gigantesques, dont l'un isolé de la montagne semble avoir été détaché par une convulsion terrestre. La légende kourde, comme toute autre, ne se contente pas de cette explication naturelle, et raconte qu'un Scheik venu un siècle environ après Mohamed pour enseigner aux Kourdes les vérités du Koran, fit pour les convaincre ce miracle par la seule force de sa volonté et de sa parole.

Une heure plus loin, à Bassa, l'on passe à gué le Roubard, toujours impétueux mais peu profond, coulant dans le lit de rochers que ses eaux ont détachés de ses rives abruptes. Sur chacune

des collines qu'il contourne s'élève un hameau entouré d'arbres fruitiers, de platanes et de noyers. La rivière elle-même est bordée de ces arbres qui, à certains endroits, forment une voûte au-dessus d'elle.

Cette partie du Kourdistan est très-peuplée et bien cultivée. Ainsi que dans la plaine de Kharpout, on n'y fait pas un quart de lieue sans rencontrer quelques habitations situées généralement dans une position élevée et pittoresque, ou sur les bords de l'un de ces beaux ruisseaux qui alimentent le Roubard. De Bassa nous montons encore un peu, à l'Est, sur une grande chaîne au delà de laquelle se trouve la frontière persane, à trois lieues du village Vischka, situé lui-même à cinq heures et demie d'Omer-Ao.

Dans cette région élevée nous ressentions un froid très-vif qui nous obligea de prendre des vêtements plus chauds; mais au risque de refroidissement et de maladie, nous refusâmes, pendant notre halte, d'entrer dans les maisons, entièrement infestées d'insectes de tous genres et de tous degrés de force piquante. Nous passâmes la nuit sous un amandier, non loin d'une source, et nous nous réveillâmes le lendemain réellement figés par une température de dix degrés cent. au-dessus de 0. A l'aide de quelques spiritueux, nous nous remîmes bien vite de notre engourdissement, attendant que le thé rendît à nos membres l'entrain nécessaire pour entreprendre la rude montée qui se présentait à nous.

Après une ascension d'une heure, parmi des rochers et des broussailles de chêne, par un chemin à cheval, nous arrivâmes près du sommet de la montagne. La température était à 8 heures du matin (au soleil) de 14 ° c. Une demi-heure après Vischka, en montant encore, se trouve le hameau Héna où cesse toute végétation. Le sommet de la montagne, ou mieux sa crête, était peu éloignée de nous, et peut avoir 7 à 8,000 pieds d'élévation.

Il nous fallut une heure et demie de descente rapide pour arriver au pied de l'autre versant au tombeau du Scheyk Mohamed-Balik, vénéré à plus de vingt lieues à la ronde. La nature est inculte, par la faute des habitants, car le terrain est riche et bien arrosé.

De loin les collines apparaissent comme de vastes forêts vierges, à cause des broussailles et des hautes herbes qui les recouvrent.

A une demi-heure du tombeau du Scheyk se trouve une chaîne de petits monticules qui bordent la frontière persane. Cet espace est devenu terrain neutre et inhabité par suite des invasions constantes des Kourdes persans qui ne souffrent pas qu'un sujet ottoman vienne s'établir si près d'eux sur ce riche territoire. Ces Attila de la Perse viennent parfois au nombre de cinq cents porter le ravage et l'effroi jusqu'à Bassa. Ils n'osent pourtant pousser jusqu'au Roubard où la population plus dense, leur offrirait une sérieuse résistance et leur ferait éprouver des pertes considérables.

Ce n'est qu'auprès du tombeau du Scheyk Mohamed, et en raison de la sainteté du lieu, qu'une trentaine de tentes kourdes bravent l'attaque des Persans. Leurs habitants, comptant sur la protection du saint, cultivent sans crainte quelques parcelles de terrain où croissent une vingtaine d'amandiers séculaires. Leur ombre se projette sur le mausolée, tout en offrant quelque fraîcheur. Aussi, fatigués comme nous l'étions, bêtes et gens, fûmes-nous enchantés de faire dans ce lieu privilégié une halte de quelques heures.

A une demi-lieue N.-N.-E. delà, passe la route des caravanes venant de Perse. Cette route se bifurque en cet endroit en deux autres, l'une à l'O.-S.-O. passant par Vischka, l'autre à l'Ouest passant par Rahiet, village éloigné d'une heure et demie du mausolée et de seize heures de Ravandouz.

Après avoir tourné une montagne qui est sur la limite des deux pays et passé un torrent, nous arrivâmes près de ces hauteurs sur le versant méridional. C'est là que sont placées les tentes pour les Kourdes préposés à la garde des récoltes contre les maraudeurs persans.

Un établissement sanitaire existe à Rahiet, de même qu'à Ravandouz et à Souleimanieh. Il n'y manquait qu'un lazaret que M. Paduan devait faire construire.

Rahiet n'est qu'un petit village situé près d'un torrent, au bas d'un plateau peu incliné. Ses habitants se sont voués sérieusement à l'agricul-

ture depuis 1850, époque de l'établissement de la quarantaine dans cette localité et de la formation d'un poste de douane gardé par une dizaine de soldats irréguliers. Ces deux établissements donnent de l'importance à Rahiet; c'est là aussi que les caravanes se fournissent de blé et de coton.

De l'autre côté du torrent, sur la rive gauche, est le village de Kikan sur un plateau moins étendu, mais plus élevé que celui de Rahiet. Ce plateau, de forme semi-circulaire, est très-bien cultivé; mais ce que l'on y trouve surtout, c'est un miel excellent déposé par les abeilles dans les creux des rochers et qui peut rivaliser avec celui du Mont-Hymète.

Rahiet et Kikan sont les seuls villages que l'on rencontre de ce côté de la frontière. Les terres autour de ces localités sont fertiles, mais pour la plupart laissées en friche. Les tentes qui y sont élevées appartiennent aux Kourdes venus des villages de l'intérieur et même de Ravandouz pour y passer les trois ou quatre mois de la belle saison. Les campements se placent tout naturellement non loin des ruisseaux, au bord desquels croissent quelques amandiers. Je note en passant ce qui m'a été dit de l'existence, à dix lieues N.-E. sur le territoire persan, d'une mine de soufre très-abondante. La température de Rahiet est assez égale, nous avions le 12 Septembre sous la tente 15 °/c. à 5 heures du matin, 25 °/c. à midi et 19 °/c. à 6 heures du soir.

Dans le village on me fit remarquer une grande pierre qui conserve l'empreinte des épaules et des pieds du saint Scheyk Mohamed-Balik, qui s'en servait comme couche, et une autre pierre peu élevée où il déposait le Koran. Lorsque je m'informai de l'époque à laquelle avait vécu Mohamed, il me fut répondu que c'était *du temps des Gênois*, ce qui m'étonna fort. En effet, trouver le nom des Gênois dans la bouche des Kourdes! Je ne sais en vérité comment l'existence de ce peuple leur était connue, si ce n'est que la renommée de sa gloire maritime, les brillants hauts-faits de ses croisades, et l'intérêt légitime qu'excitait au loin l'importance de ses colonies sur les bords de la Méditerranée, avaient pénétré jusqu'au sein de ces peuplades éloignées de deux cents quarante lieues des côtes, mais qui n'avaient pu avoir aucun rapport direct avec lui.

En quittant Rahiet le 13, nous suivîmes pendant une heure le cours du torrent jusqu'au joli village de Derbent. Nous revînmes du côté de Ravandouz, mais par une autre route que celle suivie par les caravanes. Nous cheminions vers le N.-O. du côté de Sidékan, sur un autre point de la frontière ottomane. De Derbent, nous montâmes toujours, passant plusieurs torrents. L'un d'entre eux me frappa particulièrement par la richesse de ses bords, où croissent de superbes noyers et de beaux arbres fruitiers.

Après avoir passé le village de Navanda, enfoui dans une véritable forêt d'arbres, on monte plus

rapidement jusqu'au delà de Serderé, situé à une demi-lieue de distance. Des souches grimpantes s'entrelacent et couvrent en partie les arbres qui bordent le torrent. Ces pampres qui forment des guirlandes du plus bel effet m'ont rappelé les environs de Lucques. Les principales productions du village de Serderé, sont des pastèques, des concombres et des courges.

Nous arrivâmes au sommet de la haute montagne après trois heures et demie de marche et redescendîmes pendant une lieue, puis nous tournâmes à gauche, en suivant son flanc Nord et en ayant à notre droite un torrent qui se dirige vers l'Est. Six heures de route par un chemin passable nous amenèrent au grand village de Buste, composé d'une centaine d'habitations dont la moitié sont occupées par des familles juives.

Sur un rocher au pied du village est un vieux château-fort à demi-ruiné. Il domine le torrent, et la vue qu'il offre de sa hauteur s'étend au loin sur les montagnes du S.-O. Dans les environs de Buste la montagne est couverte de chênes et de noyers, et ses flancs moins abruptes sont en partie cultivés.

Nous quittâmes Buste le lendemain pour gravir la montagne contre laquelle il est adossé. Il nous fallut deux heures et demie pour gagner le versant opposé à l'Ouest. Une heure plus loin, après avoir passé sur plusieurs collines, boisées de petits

chênes, nous arrivâmes à Sidékan, dans la direction O.-N.-O.

Sidékan est bâti sur une colline au pied de laquelle coule un large torrent. Un petit fort couronne la colline de ses quatre tourelles prétentieuses. En face, au Nord, la campagne nous parut fertile; elle serait fort riche si les habitants la cultivaient mieux et si les Kourdes persans ne faisaient pas des invasions aussi fréquentes. On compte dans cette localité quelques familles juives qui sont persécutées comme celles de Buste. Elles ne se livrent point à l'agriculture, mais gardent des troupeaux de moutons et de chèvres, et avec la toison de ces animaux fabriquent des étoffes dont la vente leur procure un certain bien-être.

A Brados (10 heures à l'Ouest de Sidékan), se trouve une mine de fer assez étendue, que le Gouvernement ne peut pas exploiter à cause des nombreuses tribus kourdes qui ne sont pas encore soumises. Nous reprîmes notre marche du côté de Ravandouz en passant un joli mont boisé, doucement incliné sur le versant opposé au S.-O.; à partir d'un ravin étroit, des masses de schiste, formant sur la route une suite continue de lames tranchantes, rendirent la descente pénible et difficile.

Nos montures que nous laissâmes prudemment marcher seules à côté de nous firent plusieurs chutes. Deux d'entr'elles s'abattirent complétement, mais fort heureusement à une certaine distance du précipice d'où on ne les aurait jamais

retirées vivantes. Après cette couche de schiste la descente devint meilleure, quoique toujours sur terrain de pierres roulantes.

Cinq heures de marche nous amenèrent à Badillan, et à la vallée fertile et bien cultivée qui porte son nom. Nous y vîmes de superbes troupeaux de moutons, de vaches, de chèvres et de chevaux appartenant à la tribu kourde Sourschy-Baïza. Une petite rivière la traverse et va se jeter dans le Zab. Deux heures plus tard, après avoir suivi cette vallée au S.-E. et passé une haute colline, derrière laquelle est située Ravandouz, nous entrâmes dans cette ville par la porte N.-O.

La route est bonne depuis Badillan; nous traversions un campement d'une fraction de cette puissante tribu Sourschy-Baïza que les circonstances rendent souvent insoumise, et qui peut armer près de 12,000 hommes, auxquels le Pacha n'a aucune troupe à opposer. Cette tribu nomade possède de nombreux troupeaux, et chaque famille n'a pas moins de vingt à trente chevaux, poulains ou cavales. Ces gens vivent du produit de la laine des moutons à large queue traînante comme ceux de l'Irak-Arabi et de la Syrie. En outre, ils se font de l'argent avec leurs haras et leurs fabriques de tapis grossiers. Ils font aussi un excellent beurre et un fromage exquis qu'on fait vieillir en le conservant dans des caves, et enfermé dans des outres de chameaux : il acquiert au bout d'un certain temps, la couleur et le goût de celui de Roquefort.

Dans cette partie du Kourdistan qui relève du Pachalik de Ravandouz, les hommes sont tous d'une taille très-élevée, rarement inférieure à 5 pieds 6 pouces. Les femmes n'ont pas moins de 5 pieds 2 pouces; elles sont fortes, bien faites, et ont les extrémités assez fines.

L'homme ici se croit d'une essence si noble et si supérieure à celle de la femme qu'il est très-difficile pour le choix des occupations auxquelles il peut se livrer sans déroger. Il condescendra à conduire sa charrue et à rentrer sa récolte, à l'aide de bêtes de sommes, s'il est cultivateur; il ira jusqu'à tenir boutique et à brocanter, s'il est négociant, mais il est avant tout guerrier, vraiment né pour porter les armes, pour piller quand l'occasion s'en présente, et ne fuir à l'imitation des anciens Parthes qu'en se défendant vaillamment.

On conçoit qu'il ait de la considération et des égards pour le cheval qui le porte dans ses combats; mais il en a même plus que pour sa femme et ses enfants. Selon lui l'homme est le roi de la création, la femme une sorte d'esclave à laquelle incombent les travaux les plus pénibles, les soins de la maison, la récolte des moissons et des fruits. En voyage elle porte les bagages et va à pied le dos chargé des ustensiles nécessaires à la cuisine; en outre du fardeau des petits enfants qui ne peuvent pas encore marcher. Les plus gros bagages sont transportés à dos de chevaux, de vaches ou d'ânes, tandis que le maître

et seigneur chevauche fièrement la lance sur l'épaule derrière la petite caravane.

Chez les Kourdes riches, cependant, les femmes possédant de nombreux serviteurs vont aussi à cheval, et ne se livrent dans la maison qu'à des travaux faciles.

Du reste, les mœurs du Kourdistan sont très-dissolues, et il n'est pas rare de voir des échanges de femmes, parmi les seigneurs remettant ce bien comme ils l'ont acquis, et n'en gardant généralement pas plus de deux au harem.

Les jeunes filles sont vendues à leurs époux. Leur prix varie, suivant la beauté et la naissance de 40, 60 à 120 francs, le maximum est de 250 Dans les très-riches familles on le voit exceptionnellement s'élever à 1,000 francs.

Nous restâmes quelques jours à Ravandouz. Le 21 Septembre nous sortîmes par la même porte Sud par laquelle nous étions entrés et nous prîmes à l'ouest, nous dirigeant sur *Erbil* ou *Arbelle*. La route au commencement est assez bonne pendant une heure; elle passe sur le plateau qui s'étend du sud de la ville à l'Ouest, sur une longueur d'environ une heure et demie. Mais après avoir descendu ce plateau, et pour monter la montagne opposée nous trouvâmes jusqu'au sommet des chemins affreux. A la descente, de l'autre côté, ce ne fut plus que pierres roulantes; ayant alors à notre droite un ravin profond de 400 pieds. La route est même par moments si inclinée que l'on a été forcé de faire avec des pierres des espè-

ces de marches de 6 à 8 pieds de largeur sur un demi pied de hauteur. Après plus de deux heures et demie de marche nous arrivâmes dans le fond d'un ravin qui conduit à un défilé étroit s'ouvrant sur une campagne un peu cultivée.

Depuis Ravandouz, c'est-à-dire pendant quatre heures de temps, nous n'avions traversé qu'un pays aride et désert. Le Roubard, seul, dont les eaux grondent au fond du ravin, donne quelque animation à cette nature rocheuse et stérile. Une heure après le défilé nous arrivions par de bons chemins au village de Kiani-Osman, situé sur la hauteur. Autour s'étend une contrée à peu près déserte où l'on voit groupées durant la belle saisaison les tentes de quelques bergers kourdes.

Derrière la vallée, au flanc Sud d'une petite montagne que nous tournons se trouve le village de Baba-Djitchek, à 4 heures et demie de Kiani-Osman. Depuis le dernier défilé les montagnes diminuent sensiblement de hauteur. Le pays est plus plat et cependant plus désert. On reconnaît déjà la nature moins accidentée de la Mésopotamie, et sur la route assez grande on rencontre des détachements de soldats irréguliers et maraudeurs, ou des courriers portant les dépêches du Pachalick de Ravandouz. L'eau manque dans cette contrée; par suite la nourriture est maigre et malsaine ce qui explique son manque de population. La température y est aussi saine et souvent bien plus élevée que dans l'intérieur du Kour-

distan, nous avions lors de notre passage plus de 30° à midi.

Après une succession de collines et de monticules d'une apparence assez fertiles quoique déserts, à l'exception d'un petit village aux alentours duquel on remarque des champs de coton et de blé, nous entrâmes à Déré, non loin de la plaine d'Arbelle, à 3 heures et demie de Baba-Djitchek et à 5 heures d'Erbil.

Déré se compose de cent maisons groupées au bas d'un monticule au sommet duquel se trouve un fortin qui sert de poste avancé et de lieu d'observation pour surveiller la route. Non loin de là nous vîmes de nombreuses tentes de Kourdes nomades venus de l'intérieur pour choisir leur campement d'hiver et faire paître leurs troupeaux.

Afin de se concilier l'amitié, ou, pour mieux dire, se mettre à l'abri des attaques des Arabes qui habitent et sillonent de leur passage les vastes campagnes d'Arbelle, les Kourdes payent à ces hommes redoutables, un tribu de fromage, de beurre, de laine, etc.

Une heure de chemin nous amena, de Déré, au commencement de la plaine d'Arbelle. Ce grand espace de terre d'alluvion, fertile, entouré encore à l'Est et à l'Ouest des derniers contreforts des monts, est bien cultivé, mais sans arbres. De distance en distance de petits villages peuplés de Kourdes très-soumis forment les centres de travaux agricoles. Celui de Baharka à 2 heures

et demie avant Erbil se fait remarquer par sa grandeur et sa propreté. Nous arrivâmes enfin à Erbil où commence déjà le vrai désert et les Arabes.

De Ravandouz nous avions marché à l'Ouest, jusqu'à Kiani-Osman, de là au S.-S.-O. jusqu'à Déré et enfin au Sud, de Déré à Erbil : en tout 18 heures.

Erbil ou Arbelle se divise comme presque toutes les villes arabes un peu anciennes, en ville haute et ville basse. La première, sur un monticule élevé, circulaire, deux fois plus long que l'Acropole d'Athènes, formée de quatre cents maisons de terre et de briques, est entourée de murs en briques cuites et n'a pas d'eau potable; ses habitants sont obligés d'aller la chercher au bas du monticule, en descendant à une source par une rampe très-inclinée, au haut de laquelle est la porte qui donne entrée à cette partie élevée. La ville basse est aussi animée que la haute est morne et silencieuse. Ses 1,200 maisons sont construites en briques et en boue. La population de ces deux quartiers, moitié Kourde, moitié Arabe, comptant huit à neuf mille âmes, est vouée en majeure partie à un commerce assez actif, par suite du passage de toutes les caravanes allant ou venant de Constantinople à Bagdad ou à Ravandouz.

Le bazar dans la ville basse est bien pourvu, et plusieurs khans reçoivent les voyageurs ; mais l'eau y est mauvaise et parfois rare.

Le gouverneur, ou Caïmakan, est le lieutenant

du Pacha de Kerkout dont il relève, et n'a pour toute force qu'une cinquantaine de Bachi-Bozouks chargés de la garde de quatre mauvais canons.

Bien que d'une haute antiquité, Erbil n'offre aucune ruine remarquable, si ce n'est peut-être, à 10 minutes Ouest de la ville, un minaret isolé qui faisait partie autrefois d'une mosquée du temps de la domination persane ou des derniers Califes Abassides, c'est-à-dire il y a 6 ou 700 ans.

Autour de cet emplacement remarquable par sa position qui fait la transition entre la région montueuse et le désert, j'ai cherché avec sollicitude s'il ne me serait pas possible de trouver le nom d'un village ou de tout autre lieu qui eût quelque analogie avec celui de *Gaugamelle*, plaine rendue célèbre par la victoire d'Alexandre ; car aucun géographe n'a encore pu préciser le lieu de cette bataille qui decida du sort de la Perse. Par la nature du terrain, qui, du reste, est à peu près semblable dans toute cette immense plaine d'Arbelle, je serais tenté de croire que c'est sur l'emplacement occupé de nos jours par Baharka qu'a eu lieu la jonction des deux armées grecque et persane.

La chaleur était encore si forte que nous ne pouvions pas voyager de jour. A la nuit nous prîmes la route au Sud qui mène à Altoun Koupri. Nous fîmes cette marche de douze lieues en neuf heures de temps grâce à la fraîcheur de la nuit et à la bonté de la route, et nous ne rencontrâmes sur

tout ce parcours que quelques pauvres huttes habitées par des bergers.

Altoun Koupri est un grand village de 200 maisons construites en boue, et situé dans une île formée par le Petit-Zab, dont le cours est rapide et profond. Il passe là sous un pont d'une seule arche, très-élevé et reliant l'île à la terre ferme, du côté du Sud. Autrefois un autre pont reliait aussi la partie Nord de l'île, mais depuis le temps très-ancien où il s'est écroulé, on passe ce bras du Zab à gué, ayant de l'eau souvent jusqu'au poitrail des chevaux, et, au moment de la crue, ne pouvant le traverser que sur des *Keleks* que les chevaux et les mulets suivent à la nage. Sur les deux rives opposées à l'île, au Sud et au Nord, une centaine de maisons forment deux fou bourgs séparés. Tout le mouvement commercial et industriel de cette petite ville, tant faible qu'il soit, vient du passage des caravanes et de la fabrication des *Keleks* sur lesquels on transporte à Bagdad les marchandises venues du Kourdistan à dos de mulets. Les faubourgs contiennent les jardins potagers de l'endroit, et donnent de superbes melons et pastèques. J'en trouvai un qui pesait 16 livres à l'époque de notre passage et qui, à sa maturité au milieu d'octobre, en aurait sûrement pesé 26.

La nuit suivante nous reprîmes notre marche pour gagner Kerkout, traversant plusieurs collines, et descendant toujours la plaine d'Arbelle, grand plateau bien plus élevé que la plaine de la Mésopotamie.

A une heure au Nord de Kerkout, au haut d'une petite colline située à droite de la route, se trouve une source de naphte et, tout près de là, une mine de soufre d'où sortent continuellement de petites flammes, par une trentaine d'ouvertures qui forment comme une espèce de cratère d'un diamètre d'environ vingt pieds. Chaque trou, fait à deux pouces de profondeur avec un bâton, donne lieu à une irruption qui dure quelques minutes, mais ne produit point de fumée. Cette solfatare exploitée avec intelligence pourrait donner de beaux profits. Pour le moment elle est abandonnée aux pauvres de la ville qui se contentent de ramasser quelques morceaux d'un soufre noirâtre qu'ils vendent à très-bas prix sans payer les droits d'octroi.

En entrant à Kerkout le 27 septembre, nous trouvâmes la ville en grande fête. Cette démonstration de contentement avait pour cause la décapitation de cinq Kourdes Amaouns dont les brigandages répandaient la terreur jusqu'à Kerkout. Leurs têtes étaient exposées à la porte du Sérail. A la nouvelle de l'arrivée d'une bande de ces pillards au village de Kara-Hassan, le gouverneur avait envoyé un célèbre Bachi-Bozouk, Kotchakli, pour s'emparer si possible de ces hommes et surtout de leur chef le terrible Rahim. L'attaque et la défense de la maison dans laquelle ils s'étaient réfugiés furent des plus vives. Deux soldats irréguliers y trouvèrent la mort et cinq furent blessés. Rahim et quatre de ses compagnons eurent la tête tranchée sur place par Kotchakli, ils auraient donné

trop de difficulté à mener à Kerkout; dix autres Kourdes blessés y furent aussi conduits.

Nous repassâmes par Tahouk, Touz-Kourmati et Kiffri. De cette dernière ville, laissant la route au Sud, qui conduit à Bagdad, et prenant celle du Sud-Est, nous nous dirigeâmes sur Hanakin. A 7 heures de Kiffri nous passions la Diala (Délas) qui sort du Djebel-Dagh, frontière persane, et va se jeter dans le Tigre à 3 1/2 lieues de Bagdad, non loin des ruines de Ctésiphon, après avoir parcouru une distance d'environ 70 lieues. Ce sont les eaux de cette rivière, comme je l'ai dit dans ma précédente narration sur la Mésopotamie, qui servent à arroser toute la contrée comprise depuis son entrée dans l'Irak-Arabi jusqu'au Tigre à l'Ouest, et les environs de Mendeli à l'Est de Bagdad.

Hanakin est située à 12 lieues de Kiffri et à 3 lieues de la frontière persane. Ce n'était primitivement qu'un pauvre village dont les habitants étaient tous voleurs. Dès lors l'établissement d'un Lazaret et d'un service régulier de quarantaine a donné à cette localité le développement d'une petite ville de 4,000 âmes du rite Schyte ou Schias.

Les habitations y sont faites de boue à quelques exceptions près. Avant l'établissement de la quarantaine, chaque petit quartier de Hanakin était fermé par une grille pour se défendre des vols et des assassinats nocturnes. Depuis lors, et grâces aux patrouilles des gardes sanitaires,

ces grilles ont disparu ainsi que les voleurs, qui se sont retirés dans les campagnes.

Le service sanitaire occupe environ 200 employés en raison du grand nombre de pèlerins qui font quarantaine à Hanakin avant de se rendre aux villes saintes de Kherbela, ou Imam-Hussein, et de Mesched-Ali.

Ces caravanes comptent parfois trois à quatre mille personnes, et, en moyenne, il passe chaque année à Hanakin 40 à 50,000 pélerins.

Les Persans, conduisent les corps de leurs parents morts pour les ensevelir en lieux saints, au-delà de l'Euphrate; aussi n'est-il pas rare de voir quelquefois dans une caravane quarante à cinquante cercueils transportés à dos de mulets et contenant les cadavres de gens décédés souvent six mois auparavant, auxquels on n'a fait subir aucune préparation de conservation, et qui par leur putréfaction développent des cas nombreux de choléra et d'autres maladies pestilentielles parmi les pélerins. Mais, comme l'interdiction de l'entrée de ces corps morts pourrait empêcher une grande quantité de pélerins de venir en Mésopotamie et occasionnerait une perte sensible pour les trésors de l'Irak-Arabi, le gouvernement s'est bien gardé de prendre cette mesure.

Les Persans que l'on voit passer ici ont généralement une belle physionomie. Ils sont grands, sveltes, agiles et très-adroits dans le maniement des armes. Cependant sous tout leur attirail belliqueux se cache un fond de grande poltronnerie dont j'ai

eu la preuve en passant à Hanakin. Le choléra sévissait avec force dans une partie du Lazaret situé, dans cette saison, en rase campagne à 1/4 de lieue de la ville. Un grand campement de 4 à 5 mille pélerins était disposé par escouades de distances en distances. Une des caravanes fortes de 3000 personnes et qui finissait de purger sa quarantaine ne voulait pas se mettre en marche à travers le désert sans avoir une escorte de Bachi-Bozouks pour les protéger contre les Arabes, et tout nombreux et fièrement armés qu'ils étaient, ce ne fut que lorsqu'on leur accorda une trentaine de ces soldats qu'ils osèrent se mettre en route.

Ces quelques irréguliers n'étaient pas d'un bien grand secours, toutefois ils représentaient comme une protection officielle du gouvernement contre toute éventualité d'attaque de la part des Arabes. Ces derniers tombent généralement sur les trainards dont ils enlèvent les bagages, car le vol leur est rendu très-facile par la longueur de la colonne dont la principale force se trouve à la tête, souvent à une bonne demi-lieue de la queue. Aux cris de détresse des victimes, les Bachi-Bozouks accourent et font semblant de venir à leur aide, mais ils trouvent moyen d'arriver toujours trop tard. Ils sont même souvent de connivence avec les voleurs qu'ils se gardent bien de rattraper dans leur poursuite.

Hanakin est traversée par la rivière Aloaint qui coule du Sud au Nord, fait ensuite un brusque coude vers l'Ouest pour aller se jeter dans la Diala, deux

heures après sa sortie de la ville. Chaque rive a un nom différent. Celle de droite s'appelle Hadji-Kara, celle de gauche Hanakin qui a donné son nom à toute la ville. C'est sur la rive droite que se trouvent l'établissement sanitaire, la résidence du Caïmakan gouverneur et de toutes les autorités du pays, Les deux rives de la ville sont unies par un magnifique pont de douze arches en briques cuites d'une grande solidité. Les fondations de ces arches sont larges et profondes, également faites de briques, cimentées avec une matière tellement durcie par l'eau que la base du pont ne forme qu'un seul bloc dur comme le roc. Cette base, comme une sorte de digue, supporte les treize piliers du pont et donne lieu à une belle chute d'eau du côté du Nord.

Sous la dernière arche à l'Est passent les eaux de l'Aloaint qui doivent servir aux besoins de la quarantaine et à l'arrosement des jardins autour de l'Hadji-Kara.

Les environs de Hanakin qui, par leur position, et la nature de leur sol, pourraient avoir une si belle végétation, ne présentent que l'apparence du désert. Deux ou trois pauvres villages seulement cultivent de l'orge et font paître des troupeaux de moutons. En hiver et au printemps la rivière, dont nous avons parlé plus haut, croît énormement, et s'élève de plusieurs mètres au-dessus de son niveau ordinaire ; aussi voit-on les deux piliers du pont littéralement rongés et minés par l'action des forts courants qui se portent vers les

angles. Il suffirait cependant d'une faible dépense pour réparer ce pont et l'empêcher de s'écrouler. Il est triste de penser que dans peu de temps cette belle construction, subissant le sort de beaucoup d'autres, s'écroulera faute de soins. Nous devons blâmer ici l'inertie coupable du Gouvernement ottoman qui ne s'intéresse qu'aux mosquées et néglige tout ce qui peut être utile au pays. Ce beau pont est dû à la générosité d'une grande dame persane de Kermanschah, Miraban Katoun, fille de Hadji-Ali-Khan, qui le fit construire vers l'an 1775 pour faciliter aux pèlerins persans le passage de l'Aloaint. On doit également à cette généreuse donatrice le superbe Khan tout en briques cuites contenant aisément 500 personnes et leurs bêtes, qui sert aujourd'hui de Lazaret.

A l'entrée de Hanakin se trouvait quelques mois avant notre passage la petite tribu nomade des Sousani synonyme de Zingari ou Bohémiens dont ils ont adopté les mœurs et les coutumes. Ce sont des Persans et des Kourdes voyageant ensemble, ne confessant aucune religion et en révolte contre leurs gouvernements respectifs. Leurs femmes et leurs filles sont des bayadères qu'ils conduisent où on les demande afin d'y exécuter des rondes et des pas gracieux au son de la cornemuse, du haut-bois et du tamtam.

Les voleurs Arabes ou autres vont parfois chercher un refuge sous les tentes de ces Bohémiens, où ils dépensent tout le produit de leur vol en menant joyeuse vie. J'entendis une de ces jeunes

et charmantes bayadères pleurer de ce qu'elle n'avait pas su inspirer assez d'affection à son hôte, *mussafir*, qui partait et ne vendait pas sa jument pour pouvoir prolonger son séjour auprès de cette séduisante syrène.

Cette petite tribu nomade fait le métier de bergers, mais à part cela elle met en vigueur le précepte que la vie n'est faite que pour manger, boire, danser et jouir. Elle représente les Epicuriens de l'Irak-Arabi.

Nous quittâmes Hanakin le 13 au soir. Peu après nous jouîmes du spectacle d'une éclipse totale de lune. La nuit était des plus fraîches et nous prîmes la résolution de ne voyager désormais que de jour.

Entre Mendeli et Hanakin la route est très bonne quoique fort accidentée. A mi-chemin est une source très-abondante de naphte noir d'excellente qualité. C'est la seule qui soit exploitée parmi quatre ou cinq autres de moindre importance; $37^1/_2$ kilogrammes de cette substance se vendent cinq francs à Mendeli. Le fermage de cette source n'étant que de 7,000 francs, on conçoit que l'entrepreneur fasse de bonnes affaires.

Mendeli, située à 15 heures S.-E. de Hanakin, à 22 heures de Bagdad et à $^1/_2$ lieue de la frontière persane, est une petite ville de 6,000 âmes, entourée de vastes jardins de dattiers et traversée par un cours d'eau boueuse pris en Perse moyennant une somme annuelle de 3,000 francs. Ce torrent, à son origine, un peu au delà de la frontière

persane, n'a point le goût salé et saumâtre qu'on lui reproche à Mendeli, mais comme dans les environs de cette ville il se trouve plusieurs grandes couches de terrain nitreux, on ne peut plus s'étonner de l'acidité de son eau.

La principale richesse de Mendeli consiste dans le produit de ses dattiers au nombre de plus de 400,000. Leurs fruits, réputés les meilleurs de toute la province, sont exportés en Perse et aux Indes. On y récolte aussi des citrons, des limons, des prunes, et des grenades les plus grosses de tout l'Irak. Il y avait encore à Mendeli quelques années avant mon passage, de belles plantations de mûriers. Elles furent négligées, puis, les arbres furent coupés et vendus comme bois de chauffage par leurs propriétaires, à cause du fort impôt perçu par le gouvernement général de Bagdad sur chacune de ces plantations. Les habitants de Bagdad en firent autant et il est à craindre que ceux de Mendeli abandonnent petit à petit et pour la même raison la culture et le soin des dattiers et autres arbres fruitiers, ce qui serait la ruine du pays. En 1855, ainsi que les années précédentes, l'impôt sur les jardins s'élevait à fr. 44,000 (40,000 krans de 4 piastres et demi), tandis qu'en 1856 la taxe s'est élevée de 75 %, soit à fr. 77,700. Dans de telles proportions les dattes finiraient par devenir hors de prix. Quelques années plus tard, elle a été réduite à 70,000 francs. Le système d'apalte est désastreux pour ce pays situé à une si petite distance de la frontière. Pour faire

produire les terres ce qu'elles peuvent et doivent rendre, on les adjuge à des fermiers. Mais, taxées souvent à des prix trop élevés, les entrepreneurs pressurent les populations pour en obtenir un surcroît de travail auquel les paysans orientaux ne sont point accoutumés. Aussi ces cultivateurs mécontents et débiteurs du gouvernement émigrent-ils en masse et vont-ils se refugier chez les Arabes du désert ou dans le Louristan, laissant les terres en friche.

Mendeli est de plus un lieu de passage important des pèlerins persans, mais cependant moins fréquenté que Hanakin, route plus directe de Téhéran, par Kermanschah, aux villes saintes de l'Irak-Arabi. Il y a donc aussi à Mendeli un office sanitaire.

Je n'ai rencontré qu'ici ce fameux scorpion connu dans tout l'Irak-Arabi sous le nom de scorpion de Mendeli. Il est long d'un pouce, sa couleur est d'un blanc grisâtre, et se confond par cela même avec la terre de Mendeli dont il semble sortir. Sa piqûre est mortelle quoiqu'elle ne soit pas plus forte que celle d'une puce ou d'une épingle, mais le venin entre dans le sang avec une rapidité telle qu'on n'a pas le temps d'y apporter de remède. Si l'on est assez prompt et qu'on puisse le faire, le principal moyen dont on peut faire usage ici est de rougir un fil de fer, l'introduire dans la piqûre et arrêter par là l'invasion du mal. Si ce remède énergique ne réussit pas, le corps enfle rapidement et la victime est étouffée. Si l'on est piqué pendant

le sommeil, on meurt sans s'en apercevoir, la douleur n'étant pas assez forte pour réveiller. Aussi pour éviter autant que possible ce danger, les lits sont fabriqués de branches de dattiers entrelacées en forme de treillis à trois pouces d'intervalle, et placés à une hauteur de deux ou trois pieds au-dessus du sol, car le scorpion de Mendeli ne grimpe que le long des murs non crépis, jamais sur le bois, et l'on peut ainsi reposer en parfaite sécurité sur ces espèces de lits. J'ai entendu dire à quelques Arabes que ce scorpion doit être engendré par la terre blanchâtre de Mendeli, car deux ou trois quartiers de la ville n'en contiennent point et, chose curieuse, une fois transporté sur un terrain différent, il meurt ou se tue immédiatement. J'avais emporté dans une boîte de fer-blanc cachetée une quinzaine de ces insectes pour la collection de mon ami le Dr Duthieul: Lorsque j'arrivai à Bagdad je n'en retrouvai plus que deux. Il ne me restait aussi plus qu'un de deux autres gros scorpions noirs et rougeâtres que j'avais enfermés à mon départ de Souleimanieh dans une petite bouteille: Les survivants s'étaient nourris de leurs camarades pendant le voyage.

Nous suivîmes dans le désert une route unie, ayant la Perse derrière nous, et nous dirigeant au S.-S.-O. jusqu'à Belladrouz, grand village de 350 à 400 habitants, tous agriculteurs. Un grand canal long de 14 lieues en ligne droite, conduisant les eaux de la Diala, arrose toute cette étendue de terrain sur une largeur de deux lieues environ. A six

heures de Belladrouz, dans la même direction, est le village de Rouz sur la Diala qu'il faut passer à gué pour arriver à Bagdad après un trajet de sept heures. Cette route quoique plus directe est peu fréquentée, et par conséquent monotone et triste. La Diala n'étant pas toujours guéable on évite ce contre-temps en passant par Bakouba. En suivant la ligne directe S.-S.-O. que je viens de signaler, Mendeli par cette route n'est qu'à 22 heures de Bagdad.

De Belladrouz nous obliquâmes donc vers l'Ouest, et après 8 heures de marche en plein désert nous arrivâmes à Bakouba, joli bourg ou petite ville en briques cuites de 2,500 à 3,000 âmes, sur la rive gauche de la Diala qu'on passe au moyen d'un bac. De nombreux et beaux jardins dans le genre de ceux de Mendeli s'étendent à plus d'une lieue à l'Est de la ville. Les caravanes persanes venant de Hanakin et de Mendeli passent à Bakouba, ce qui amène beaucoup de mouvement et de grandes richesses. Les khans y sont nombreux, le bazar bien fourni et offrant tous les objets propres aux voyageurs et à leurs bêtes. Bakouba est traversé par un grand canal bien plus élevé que la Diala, dont il prend les eaux à huit lieues en amont pour approvisionner les grands villages au Nord de la ville et arroser les belles campagnes environnantes. Avant notre arrivée à Bakouba la pluie tomba pour la première fois depuis notre départ de Bagdad. Nous en fûmes très-contrariés, car nous la reçûmes pendant quatre heures en plein visage.

Il ne nous restait que neuf heures de route au Sud pour regagner Bagdad. Le temps était sombre pour passer le bac, mais le ciel se rasséréna lorsque nous eûmes débarqué sur la rive gauche dont nous nous éloignâmes rapidement en pénétrant dans le désert. A mi-chemin nous trouvâmes un grand khan entouré d'un petit hameau dont les habitants vivent du profit des caravanes et de la culture de quelques champs d'orge. L'on pénètre ensuite dans le désert, véritable région plate, aride et monotone, n'ayant de vivant que la large route animée par les nombreux voyageurs que nous croisions ou dépassions.

Une demi-heure avant d'entrer dans Bagdad nous vîmes à notre droite reparaître la végétation; à notre gauche et jusque aux fossés mêmes de la ville tout le terrain était inculte. Nos amis nous attendaient hors de la porte N.-O. que nous franchîmes le 27 Octobre 1856. Après trois mois et vingt-cinq jours d'absence, et 333 heures d'une route plus ou moins difficile: Heureux de revenir sains et saufs dans cette vieille cité, triste débris des premiers Califes, et nous félicitant de la cordiale hospitalité que nous avions reçue dans tout le Kourdistan.

A. CLÉMENT.

ERRATA

Page 178, ligne 18, au lieu en aval, : lisez en amont.
» 188, » 22-23 au lieu de: *même race que lui*, lisez: *de race arabe*
» 191, depuis le dernier paragraphe commençant par l'industrie locale, etc. et finissant jusqu'à la page 192 au paragraphe ligne 27, à transporter à la fin du premier paragraphe, ligne 29 de la page 210.
» 212, ligne 7, au lieu *pas grand parti*, lisez: aucun parti.
» 201 et autres, les mots écrits Soudjak doivent être lus Sandjak.
» 203, ligne 15, après accidents, lisez: accidents de terrain.
» 216, ligne 20, au lieu de coup du pied, lisez : cou-de-pied.
» 232, » 30-31, au lieu de sa largeur depuis le Zab, etc., lisez : sa plus grande largeur depuis le Zab à l'Est jusque vers le Nord au pied, etc.
» 233 » 5, après Bakao, ajoutez : ou que la limite des deux Etats eût été marquée par la continuation de la chaîne de droite après le passage du Zab au nord de Schivokal, jusqu'auprès de Bakao, au lieu de faire de cette partie de la chaîne une solution de continuité de la limite.
» » » 10, après sur deux de largeur, ajoutez : vers son extrémité occidentale.
» 10 » 21, Au lieu de éloigné du Caïmacam, lisez : éloigné de Keui-Sandjak.
» » » 23, après Aly-bey, lisez : Caïmacam.
» 243 » 17, au lieu de Petit-Zab, lisez : Grand-Zab.
» 258 » 29, au lieu de outres de chameaux, lisez : outres de chevreaux.

VOCABULAIRE KOURDE

Je ne crois pas inutile de joindre à mon récit d'excursion dans le Kourdistan, ce vocabulaire des mots le plus souvent employés dans le langage ordinaire, que j'ai relevé sur les lieux avec le concours d'un secrétaire d'Administration turque, d'origine Kourde.

La langue ou idiome du Kourdistan ne s'écrit pas, et diffère quelque peu suivant les localités. Les mots que j'ai notés sont ceux en usage depuis Kerkout, Souleimanieh jusqu'au delà de Ravandouz, partie du Kourdistan où cet idiome se parle, m'a-t-on affirmé, avec le plus de pureté. Les Kourdes ne correspondent qu'un peu en turc, presque pas en arabe et de préférence en persan dont la langue a beaucoup plus de rapport que les deux premières avec ce dialecte.

Je dois faire observer que j'ai conservé la prononciation française des voyelles et des consonnes, mais pour éviter tout équivoque pour le *ch*, qui parfois se prononce *che*, et d'autre *ke*, si son étymologie est grecque, j'ai cru devoir dans le premier cas, le faire précéder de l'S à l'exemple des Allemands. Les H et les K surmontés d'un accent

grave, doivent avoir l'aspiration espagnole et grecque.

Les mots terminés en *in* ou *im* doivent être lus *ine* et *ime*.

Les mots dont la prononciation est brève, ont l'accent porté sur la dernière syllabe. Les consonnes finales doivent toutes se faire légèrement entendre.

Ces quelques renseignements sont suffisants, je pense, pour servir de guide à la bonne prononciation de ce petit vocabulaire de voyage.

Quant à l'u, sa liaison avec des consonnes gutturales, ne permet pas de distinguer absolument s'il doit être prononcé à la française ou à l'allemande, comme ou, cependant dans la plupart des cas il penche plutôt vers cette seconde manière.

CLÉMENT.

Français	Kourde
Nombres	
un	iak
deux	dou
trois	saiz
quatre	tchouar
cinq	pinsch
six	schesch
sept	afte
huit	ascht
neuf	nò
dix	dà

onze	iasdà
douze	douasdà
treize	saizdà
quatorze	tchouasdà
quinze	pinschdà
seize	scheschdà
dix-sept	aftdà
dix-huit	aschtdà
dix-neuf	nosdà
vingt	bis
trente	sè
quarante	tchel
cinquante	pindjàa
soixante	schast
soixante-dix	aftàa
quatre-vingt	aschtàa
quatre-vingt-dix	naouat
cent	sat
mille	azar
dix-mille	dà-azar
cent-mille	sat-azar ou leq
million	dà-leq

Jours de la Semaine

Samedi	Schammà
Dimanche	iak-Schammà
Lundi	dôu-Schammà
Mardi	saiz-Schammà
Mercredi	tchouar-Schammà
Jeudi	pinsch-Schammà
Vendredi	Djemmà

Salutations ordinaires

Dieu vous conserve	Mandénabi
Rép: Dieu vous protège	Koaï razèbi (ou Kodaï)
Dem. Je vous salue	Sallam-Malekoum (arabe)
R. (de même qu'en Arabe)	Malekoum-Sallam id.
D. Comment vous portez-vous	Keïf Scholonè
R. Très-bien	Zor-tchaq
» Je vous remercie	Amdakam
» Grâce à Dieu	Amduhullah (arabe)
» Je te remercie	Koà Keïrit pèbédà
D. Veux-tu	At-tèvé?
R. Je veux	Dem-tèvé;
D. Ne veux-tu pas	Na-tèvé?
R. Je ne veux pas	Nam-tèvé.

A

Aimer	kosch-tèvé
j'aime	meni, kosch-tèvé
attend	rasvassè
allons	arroum
aujourd'hui	im roo
avant	ewel ture
après	douadjar
à présent	istai
assez	bauss arabe
âne	kair
arbre	dar
argent	ziou
assiette	sahan arabe

année	tò
automne	akeur-bàar
arrière (en)	léopage
ami	dost (turc)
arrêter (s')	baosta
appeler	béhérat
antique	skeg-conà
autre	baschkaïà
air, atmosphère	aoà ou awà (turc)
aller	dà-ròo (radical arabe)

B

Bien	kosch
bon	tchàka
beaucoup	zor
beau	djouan
belle	lariffa
bride	lakào
bœuf	ghà
bouche	léou
barbe	redain
bras	col
balle (de fusil)	kour-kouschoum (turc)
bois ou arbre	dar
blé	gandim
boire, boirai, bu	koardin
baisser	berakoàzo
blesser	zakamdàr
boîte (caisse)	sandouk (turc)
bas, basse	kotta, nézim
brave (comme bon)	tchaka

blanc	ispi
bleu	schin
babouches	kalàk ou kalàsch
beau-frère ou belle-sœur	brajé
bon marché	arzàna

C

cavalier	souar
cheval	asp
cher	gràna
combien	tchan
chemin	règa
cuivre	mis
couteau	tchakò
cuiller	kaoutchèk
coq	kalabàb
chèvre	besine
couverture	léfà
coucher (ou dormir)	akafùn
corps	oudjoùd
cou	mil
cheveux	touksair
cuisse	ran
coude	ranga flesq
chaîne	zaindjir
concombre	trasé (ou ȟiar, turc)
chaud	guerm
coton	pamou
chêne	tcham
canne, bâton.	gotcham
chambre	kodjérà

cheminée	boukàri
côtes	kabèrga
courir	allat
comprends-tu	thégahin
je comprends	min thégahani
conseil	medjlis (turc)
crier	àoar
celà ceci	boù (turc)
cela ne fait rien	zarari-nia
cuit	coulào
cru (ou non cuit)	na coulào
ciel	asseman
cassé	schkà
ch... (à la selle)	mizi
c...	kaingk

D

je donne	méni addà
j'ai donné	daïpée
je donnerai	addà
donne-moi	bemin-bennè
doucement	ïavasch (turc)
demain	sbené
après-demain	pasbé
différent	djinz-djinz
difficile	zarhmet (turc)
dos	pischt
doigt	angous
dent	dèan
dire	bullai
dis	tozàpka

dis (je vous)	main qsa akam
dormir (se coucher)	akafùn
demi	nim
descente	daoazin
droit	rast
droite (main)	dest-rast
devant	bair
derrière	pischt
dur	kah̆im (turc)
domestique	goulam
Dieu-grand	kodaï guévré

E

Eau	ào
eau (donne-moi de l')	ào benè
ensemble	baraber (turc)
encore	ister
eux	aoannà
est-ce-prêt	h̆azer
épaule	schan
estomac	naouk
été (saison)	aüin
entends-tu	dabien tou
j'entends	min dabien
étroit	tesq
ennemi	duschman (turc)
emporter	beubà
écrire	binùissa
encrier	kalamdouat
étoiles	asterà
esclave	krima

F

Femme	gènè
fille	keutch
frère	kàka, bèra
faible	souk
fort	couwet (turc)
forcer (par force)	zor (turc) comme beaucoup en Kourde
facile	ȟassan
fer	assine
fusil	tufing (turc)
fourchette	tchingal (turc)
front	peschànni
figues	indjir (turc)
fruit	mihouà
froid	sard
feu	aghuir
fleuve	goun. Schat (arabe)
forêt	darestan
figuier	dar-indjir
faire	kaidin
fait (c'est)	daikà
fermer la porte	derghà bapéoa
frapper	tédà
fièvre	lersdamgrai
ferrer (un cheval)	nal bikà
fête	djéjin
faut (il)	lazim (turc)
faut-pas (il ne)	lazim-nia
(faire l'amour)	gant

G

Gauche	tchap
grand	guéovré
genoux	agénò
grenade	annàr (presque turc)
grenadier	dar-annàr
glace	saole
guérir	sagboù
guerre (il y a guerre)	daoa aïà
guide	piak
gai (je suis)	keïf maïà
gris	bor
garçon	ménal

H

Homme	piào
hier	duèka
hier (avant)	perrèka
habricot	zardaloù
hiver	zoum-san
herbe	ïa
heure	saàt (turc)
hausser (enlever)	allègra
haut	bers
habit (kourde à 4 queues)	tchogàl
habit (paletot d'hiver)	peustek

I, J

Impossible	nàbé
il y a	aïa

il n'y a pas	nia
jument	mahin
jeune	tazà
jardin	baqtchà (turc)
jambes	ling
jour	rosch
jaune	zerd

L

Loin	dous
longtemps	zor, oakit (arabe-turc)
lance	zeum
lever (se)	alista
lune	man
laine	kouri
lait	schir
laid	pis (turc)
langue	zouan
large	bérin
lire	kouondèn
lâche (lâcheté)	attersim
lumière	tchirà
livre	kitéo
libre	marakàs
lui	aoua
lit (pour matelas)	doschèq

M

manger	akoàu
mange (je)	akoàa dégnimin
méchant, mauvais	k̀aràb (arabe)

mer	baar (arabe)
montagne	schak̀
moi (pour je)	min
maison	kandòu
mine, minière	madain (turc)
marbre banc	berdi-spi
mouton	mar
mois	man
moustaches	semel
mains	pendjé idès
murir	dar-tout
mûres	tout
melons	kallaq
mosquée	muskaf
marcher (promener)	ghirkoardèn
montée	dartchoun
miel	anguïn
malade	na-k̀osch
matin	seb. sebhazou
messager	oulaq (turc)
mensonge	drozin
monnaie	tazà
mère	daïk

N

Non	nà. kasvà
nez	loute
noix	gueuz
noyer	dar-gueuz
neige	baffel
noix de galle	mazoù

nuit	schòo
noir	resch

O

où	àken
oui	bellè (persan)
or (de l'or)	altoun (turc)
œuf	elkai
œil	yek-tchàou
oreille	gueutchuk
orge	djò
ouvrir	bikaréo
oublier (j'ai oublié)	lafoukaremtchoù
ôter ou enlever	allègra
obscur	tarikà
oiseau	tcheulakà
oncle	kaloû

P

Prendre	akerai
peu (un)	kam
peu (très)	zor-kam
pourquoi	botch
petit	boutchouk
possible	abbè
pays	sandjak
prêt (est-ce)	hazer (turc)
près	n̈isdik
pierre	cartè, koutchouk
pistolet	damantchà (presq. turc)

poignard kurde	k̀andjar
poule	merèschq
poitrine	sin
pied	pas. ped
pommes	sèf
pommier	der-sèf
poire, poirier	armé. dar-armé
pastèques	schouti
pêches, pêchers	koq. dar-koq
poudre	barout (turc)
plomb	sourp
printemps	ewel-aüin
paille	kà
parler	keussa
parlé	to sapkà
pain	nan
perdre	goumi, kurdoùa
poil de chèvre	mou
prière	nuesch
porter	berdin
pauvre	fakir, foukara (arabe)
porte	capi, dérik, dirghà
plume (avec encrier)	kalem-douat
prison	deuzabsbikà
paix (pour non guerre)	daoa nia
poulain	couri-main
propre	pak
poivre	biber (turc)
poisson	massi
purge	boukô, derman
pluie	bàarant

pantalon	ranik
père	bàok
poil	touk

Q

qui	ki
qui est-là	ki-ai
quart	rebekà

R

remède	derman (turc)
rivière	schat (arabe), roubard
rien	itch (turc)
rôti	kébab (turc)
raisins	trai
riche	daoramant
regarde-moi	bouro-ana
rouge	sor

S

sœur	kouschk
semblable	ouatàhou
soupe	schorbà (turc)
soleil	koar
soulier	kondourà (turc)
soir	iouàra
savoir ou je sais	azanem
sais-tu	azani
sais pas (je ne)	nazanem
sale	pis (turc)
sel	kouai

sucre	schèker (turc)
selle	zine
salade	kozolai

T

toi	tou
tout	guischt
table	sofra (turc)
tapis	sidjadè (turc)
tête	sair
tasse	djane
tais-toi	skout (arabe)
trouver	dozinàoa
trouvé (participe)	dozinô
tendre (doux)	nérem
tuer	bikoujà
tiède	schirougherm
tomber	birakoarào
tombeau	kabair
trésor	xaznè (turc)
tromper	beklatenà
triste	keïf nia
troupeau	ran
terre	ard
tonnerre	broussik
turban	desterok
tante	mamou

U

uriner	gumès

V

venir	tai
venu	ewel-tai
viendra	doudja-tai
venir (faire envoyer)	bànca
viens	ouàra
viens ici	bao léra
vais (je)	menà rdo
va	brdo (en arabe rdo)
vite	zou, ràka
vieux	conà
ville	schar
village	déai
vin	scharab (turc)
vache	manghà
ventre	zig
vérité	rassi
voleur	deuz
voler	deuzi
viande	goscht
vert	késsiq
vent	baà
vouloir	tevé
verge (d'homme)	hair (Arabe)
vulve	kous (arabe)

X, Y, Z

yeux	tchàou

Certainement beaucoup de ces mots sont ou dérivent du persan. Ne connaissant pas cette langue, je n'ai pu les noter.

DIX JOURS A SINGAPOURE.

Le 10 Mars 1861, je m'embarquai à Batavia sur le vapeur hollandais le Palembang, faisant le service de la poste entre Java et Singapoure.

Le temps magnifique facilita notre traversée, nous parcourûmes en quatre jours les quatre cents lieues qui séparent ces deux points.

Le 14 au matin nous voyons la rade de Singapoure. Ce n'est encore qu'un nuage d'un violet pâle, étalé à l'horizon. Nous distinguons bientôt une côte basse, qui s'élève à mesure que nous approchons ; elle se colore ; elle devient d'un vert tendre ; des points d'un blanc éclatant surgissent de toute part. Une colline se dessine et s'accentue de moment en moment davantage ; à son sommet, un grand bâtiment, la résidence du gouverneur, nous dit-on ; à ses pieds une foule de navires, derrière lesquels nous devinons une ville, plutôt que nous ne la voyons.

Peu à peu, la terre perd de son importance à nos yeux, car nous traversons des lignes serrées de navires, venus de toutes les régions du globe et qui captivent notre attention. Des jonques chinoi-

ses aux ventres rebondis, aux vives couleurs, se balancent lourdement auprès des clippers américains effilés, noirs, à la mâture élancée ; des felouques arabes et persanes, à l'arrière ciselé, peint, doré et élevé au-dessus du pont, comme ceux des galères de Venise ou de Louis XIV, stationnent auprès des massifs bâtiments hollandais, dont la proue arrondie semble faite pour résister aux boulets, plutôt que pour fendre les flots. Les pavillons pacifiques de Brême et de Hambourg flottent à côté du croissant d'un vaisseau de guerre turc; l'Eléphant blanc de Siam coudoie les clefs et la tiare du Saint-Siége, et la double croix d'Angleterre scintille du milieu des couleurs de la plupart des nations maritimes de la terre.

Nous jetons l'ancre. La vapeur gémit bruyamment en s'échappant des flancs de notre navire. Le débarquement commence ; car nous sommes arrivés en plein dans un groupe compacte de canots et d'embarcations réunis là pour nous attendre. De toute part retentissent des appels et des cris. Une clameur sans nom s'élève autour de nous. L'échelle de commandement se couvre de figures jaunes, rouges, noires, qui hurlent, gesticulent, se poussent et s'injurient à l'envi.

De temps en temps, un sturmann armé d'un rotin frappe sans distinction dans cette foule bariolée qui s'ouvre et s'éparpille sous les coups. Chinois et Indiens, rameurs et coolies sautent dans leurs canots ou à côté, peu leur importe, et re-

viennent l'instant d'après plus bruyants et plus acharnés.

A force de coups l'ordre s'établit, mais quel ordre! On vous arrache vos bagages, on charge une de vos malles dans une embarcation, une autre dans l'embarcation voisine, vos caisses dans une troisième, au milieu des passagers qui demandent leurs effets et se livrent au désespoir en s'éloignant du vapeur sans emporter avec eux un seul des objets qui leur appartiennent.

Je m'embarque à mon tour ; le bateau qui me porte est bizarre de forme et de couleur, il est zébré des tons les plus criards ; à l'avant, il porte, comme toutes les barques chinoises, deux yeux ronds et louches et son arrière se termine par des bras qui lui donnent une risible ressemblance avec une brouette dont on aurait ôté la roue.

Le panorama qui se déroule devant moi est magnifique ; une plage immense forme un majestueux hémicycle parsemé de jolies habitations européennes entourées d'arbres et de jardins. A ma gauche je reconnais un kampong chinois, à ma droite des constructions malaises, au centre un fort, hérissé de canons longs et noirs, tout autour dans la campagne des maisons de plaisance, des pelouses, des massifs de verdure, à mes pieds la mer bleue, diaphane, lamée d'argent, reflète en les retournant tous les objets que la terre offre à ma vue.

Mais mon bateau s'arrête à cinq cents mètres de la rive ; un de mes rameurs saute à la mer ; il

a de l'eau jusqu'au-dessus des genoux ; il me présente son dos nu et me dit en malais de m'asseoir sur ses épaules parce que le canot tire trop d'eau, pour s'avancer davantage.

Ce genre de monture me répugne ; la peau de mon Chinois ruisselle de sueur, sa tête exhale une odeur fétide, et puis il a beau être sale et dégoutant, c'est un homme et je ne puis démêler ce qui me vexe le plus, de me servir d'un de mes semblables comme d'une bête de somme, ou de me faire porter moi-même comme un ballot.

Je n'ai cependant pas à choisir et j'enfourche mon homme ; les inégalités du fond, et les algues qui les dissimulent, le font trébucher à chaque pas ; je crains à tout instant de prendre un bain involontaire. Ce que je redoute pour moi arrive à l'un de mes compagnons de route, dont le coolie l'abat et le plonge dans l'eau, aux éclats de rire de la galerie. Les dames sont moins exposées que nous à ces chutes, elles sont portées par deux hommes qui s'aident et se soutiennent mutuellement.

Enfin nous touchons terre! Mais, nouvel embarras! Il faut courir le long d'un quai d'un kilomètre pour reconnaître et rassembler nos bagages épars. Un soleil ardent nous dévore ; il fait ici bien plus chaud qu'à Java; nous sommes inondés de transpiration, elle perce nos vêtements et ruisselle sur nos mains.

Malgré le soleil, les distances, la fatigue, nous retrouvons nos effets et nous nous dirigeons vers

les hôtels européens. Quant à moi, je suis si effrayé du prix de vingt-cinq francs par jour que l'on me demande, que je me décide à me servir d'une lettre que l'on m'a donné à Batavia pour un Français, chez lequel on peut trouver à se loger moins cher, à ce que l'on m'a dit.

Aussitôt installé chez mon hôte, je me rends au bureau de la malle de Chine, pour échanger mon bulletin hollandais contre le *tikett* anglais et prendre mon numéro de cabine. L'employé me donne mon billet de passage, mais il ajoute aussitôt :

— Pas de cabine !

— Comment ! pas de cabine ! m'écriai-je, et qu'allez-vous faire de moi ?

— Coucher sur le pont!

On m'explique qu'un haut fonctionnaire anglais habitant à Hong-Kong a retenu toutes les cabines pour lui et sa suite, jusqu'à Suez, et que la Compagnie Péninsulaire et Orientale me donnera une livre par jour, jusqu'à la prochaine malle et s'il n'y avait pas de place, jusqu'à la suivante.

La perspective de faire le voyage à la belle étoile ne me souriait que médiocrement, mais, que faire? stationner à Singapoure plus de dix jours ne me paraissait pas utile :

— Bah ! coucher sur le pont ! me dis-je, et je n'y pensai plus.

Ce qui me contraria bien davantage, ce fut, en rentrant à mon domicile, de trouver mes chaussures et mes vêtements couverts d'une couche

épaisse d'une poussière rougeâtre, si tenace, si adhérente, que la brosse était impuissante à m'en débarrasser. Cette poussière est un des fléaux de Singapoure, les rues en sont pleines; la grande circulation de voitures, de piétons, de chevaux, jointe aux brises de mer, qui la font lever et tourbillonner sans cesse, me rendraient pénible le séjour dans cette merveilleuse cité.

Merveilleuse, j'ai dit le mot et c'est en effet le mot qui lui convient. Singapoure est une immense lanterne magique qui fait passer tous les types de l'humanité devant le voyageur étonné.

Indous noirs, Chinois jaunes, Portugais au teint mat et bistré, blêmes Hollandais, Anglais brûlés par le gin, pâles Allemands, Parsis à la mitre vernie, Siamois au baroque turban, Persans coiffés d'Astrakan, Malais enveloppés de battik, Indiens nus comme la main et noirs comme du crêpe, l'œil hésite à percevoir les mille images qui se renouvellent sans cesse devant lui, le prennent comme à l'assaut et finissent par l'obscurcir et le fatiguer.

Jamais je n'ai rencontré tant de costumes différents et tant de races diverses réunis sur un même point. Les vêtements les plus riches se croisent sans cesse. L'or, la mousseline, le cachemire et la soie courent les rues à pied, en palenquin, à cheval; et, au milieu de cette foule éblouissante, se prélassent des hommes nus ou si peu couverts qu'il ne vaut pas la peine de parler de ce qu'ils osent nommer leur vêtement,

une bande d'étoffe de vingt centimètres de long sur six de large.

Toutes les religions du monde ont, je crois, leurs représentants à Singapoure; on rencontre des Brames, des Boudhistes, des Adorateurs du Feu, des Musulmans, des Catholiques, des Protestants; des pasteurs Anglicans, des missionnaires américains, des Jésuites, des Hadji, des Bonzes et des Bramines. Je crois même avoir entrevu un Pope.

Singapoure est le pays de la liberté et on en profite pour y trafiquer de tout, on y vend et on y achète tout, des vins de France et de l'arsenic, des cordes de Manille et des chaînes de Birmingham, du charbon de New-Castle, des parfumeries du Japon, des savons de Pivert, des éventails et des canons, de la poudre et le Nouveau Testament, toutes les armes pour tuer le corps et la foi qui sauve l'âme.

Il est vrai que l'on pend sans scrupule ceux qui se servent des sabres, des pistolets et des fusils qu'ils ont achetés, et qu'on leur a vendus, car vendre ou acheter un fusil n'a rien de répréhensible, mais s'en servir c'est une autre affaire, et messieurs les Anglais n'entendent pas raillerie sur ce point. J'aimerais mieux restreindre un peu la liberté du commerce et de l'industrie, empêcher la fabrication et la vente des armes et des munitions dans cette colonie, qui est comme la clef de la Malaisie, et avoir aussi moins de pirates à expédier dans l'autre monde. Est-il humain

d'exposer ainsi ces pauvres diables à la tentation et de les punir si rigoureusement quand ils y ont succombé ?

Je viens de dire un mot qui peut paraître singulier et qui mérite explication ; j'ai dit qu'il faudrait prohiber la fabrication des armes à Singapoure. Quelles armes y fabrique-t-on? Des Kriss? des Goloks? des Parangs? Oui sans doute ; tous les Malais font des couteaux de toutes sortes, mais on y fond aussi des canons, des caronnades et une multitude de jolies pièces de forme arabe, longues, effilées, ciselées de la culasse à la gueule et qui, de plus, portent loin et juste. Il est impossible de s'écarter du centre de la ville, sans voir un ou plusieurs ateliers où se travaillent et s'achèvent ces meurtriers engins. Cela se fait au grand jour, avec la permission de M. le maire ; personne ne s'en cache et personne ne s'en offusque. Et ce qui est effrayant, c'est que ces pièces d'artillerie sont d'un bon marché sans pareil, elles se vendent finies, à peu près le prix du métal brut en Europe. Aussi cet article est-il un des plus importants produits de l'industrie indigène.

On rencontre également de grands dépôts d'armes et de poudre dans le kampong chinois ; tel marchand peut livrer dans les vingt-quatre heures dix ou quinze mille fusils et pistolets, tel autre vendra dans le même espace de temps plusieurs quintaux de poudre et des milliers de balles.

En supprimant le commerce de ces articles dangereux, on ôterait au marché chinois de Singa-

poure une partie de sa physionomie, cela est certain, car on trouve réuni là les marchandises les plus diverses et des séries complètes de tous les objets à l'usage de l'homme sur la terre. Il y a de tout; chaque nation apporte sur ce terrain neutre des échantillons de ses industries, et jamais je n'ai vu un musée ethnographique plus complet et plus varié.

Aussi mes journées s'écoulaient-elles rapidement dans le kampong chinois, qui peut passer à juste titre pour le plus intéressant de l'extrême Orient. Au point de vue de l'architecture, il est moins pittoresque peut-être que ceux de Java, les Anglais ont imposé un alignement et fixé une hauteur pour les maisons ; delà une inévitable monotonie. Mais Singapoure n'est pas une ville ancienne, les Chinois n'y sont établis en grand nombre, que depuis la prise de possession par les Anglais. Il y a donc peu de Pagodes, deux ou trois, dont une seule est remarquable cependant par sa grandeur et sa richesse. A l'intérieur, pas une poutre qui ne soit couverte de figurines, pas une colonne, pas un pilier, qui ne soit laqué, peint et doré. A l'extérieur les pierres sont fouillées comme de la dentelle et les tuiles brillent des plus belles couleurs. L'arêtier, d'une hauteur prodigieuse, est orné de dragons, de grecques, de feuillages en fayence des tons les plus vifs et les plus harmonieux.

Mais le monument de Singapoure qui m'a le plus impressionné est un ravissant temple Indou, tout entouré de cocotiers et d'aréquiers. L'architecture

toute moderne en est charmante, d'une correction de lignes, d'une pureté de style, qui fait le plus grand honneur à l'architecte qui a présidé à sa construction.

J'aurais bien voulu pénétrer dans l'intérieur de ce temple, mais cela n'est permis à aucun Européen. La police seule a le droit d'y entrer pour y saisir les criminels qui s'y refugient quelquefois. Voilà au moins ce que me dit le Brahmine qui gardait la porte.

Pendant que je dessinais ce temple, j'entendais derrière moi des coups de marteau tantôt pressés tantôt ralentis, qui me donnaient à réfléchir ; l'ouvrier qui maniait l'outil s'en servait d'une manière intelligente qui me révélait un travail tout autre que celui de planter des clous ou d'enfoncer des chevilles. Mon dessin fini, je me dirigeai vers le bruit qui continuait avec le même caractère, et je ne tardai pas à arriver chez un ébéniste chinois qui sculptait un bahut. Chaque coup de massette sur le ciseau, faisait sauter un éclat de bois, franc, net, et produisait son effet dans le groupe que l'artiste était en train de créer. J'avais déjà vu des sculpteurs chinois à Java, mais celui-ci les laissait loin en arrière par la grande habileté et la parfaite précision dont il faisait preuve. En quelques coups de ciseau une figure était dégrossie, ébauchée et terminée; l'outil, guidé par une main d'une sûreté sans égale, pénétrait dans les profondeurs des groupes de figurettes, enlevant juste le morceau qu'il fallait, que ce fût dans le fil du bois ou non,

sans que j'aie vu se produire de fentes, de faux éclats ou d'autres accidents si faciles à provoquer en pareil cas.

Le meuble que l'habile ouvrier achevait devant moi était très-remarquable par ses assemblages ingénieux, le fini de ses sculptures et la richesse de l'ornementation dont il était couvert. J'en demandai le prix : vingt piastres, me fut-il répondu, soit cent vingt francs de notre monnaie.

J'avoue que j'ai fait une sottise en ne l'achetant pas, j'ai eu peur des frais de transport par la malle et des risques de l'envoi par le Cap. En France, on vendrait facilement des meubles pareils mille ou douze cents francs au moins.

Je ne puis quitter ce kampong chinois sans consacrer quelques lignes à Wang-Poh et à son splendide Toko. Ce vaste entrepôt de tous les produits de la Chine et du Japon, est certainement ce que j'ai vu de plus complet en ce genre. Il y a dans ces immenses magasins des amoncellements de marchandises dont on ne peut se faire une juste idée que quand on les a vus : porcelaines, étoffes de laine, de soie ou de feutre, chaussures, éventails, broderies et tentures, bronzes d'art, ivoires à jour, bambous sculptés, meubles de tous genres, on trouve là tout ce que le génie chinois produit de plus charmant et de plus riche. Une multitude de commis vêtus de blanc s'empressent à satisfaire les nombreux acheteurs qui affluent dans cet immense bazar. Le seigneur Wang-Poh se promène d'un air protecteur au milieu de la foule, chacun le salue, lui

fait place et le laisse passer de son air majestueux. Wang-Poh est un fort beau vieillard, il est grand, il se tient droit malgré son âge avancé, l'expression de sa physionomie est d'une bienveillance particulière, sous laquelle on devine de la finesse et de l'habileté.

Nous nous figurons les Chinois comme des Magots, nous les voyons à travers leurs peintures, avec lesquelles ils ont, je l'avoue, plus d'un rapport ; mais je dois à la vérité de déclarer que l'on rencontre chez eux des types d'une grande pureté, qui portent tous les caractères d'une belle race : l'élégance de la taille, la noblesse des traits du visage, la finesse des attaches et des articulations, et une délicatesse des extrémités bien rare, même en Europe.

A ce propos, j'ouvre une parenthèse, et je me demande si la déformation des yeux des Chinois est un accident ou un caractère naturel de la race jaune? Les enfants chinois ont les yeux beaucoup moins bridés et relevés que les adultes, et, chez les femmes, cette déformation est beaucoup plus accusée que chez les hommes.

La coiffure, dite à juste titre à la Chinoise, ne serait-elle pour rien dans cette forme bien connue des yeux des Chinois? J'avoue que je crois qu'elle ne lui est pas étrangère, et j'affirme positivement qu'elle l'augmente et l'accentue.

Quand on a vu un coiffeur chinois occupé à natter les cheveux de son client, employer toutes ses forces pour les tirer en arrière, appuyer son

genoux contre le dos du patient, pour fixer plus solidement l'origine de la tresse sur le haut de la nuque avec un cordon de forte soie; quand on a vu, surtout, le changement que produit sur le haut du visage, cette tension de la peau des tempes vers le crâne, on ne peut douter d'une influence positive exercée par cette mode baroque sur la forme et la disposition des yeux.

On est arrivé, en Angleterre, à produire des bœufs et des vaches sans cornes; on a prouvé ainsi que des déformations accidentelles pouvaient se transmettre d'une génération à l'autre; les yeux bridés et relevés des races chinoises ne seraient-ils pas un fait analogue?

On a eu des exemples d'Européens devenus presque Chinois d'aspect, après un long séjour en Chine, pendant la durée duquel ils avaient dû adopter la coiffure nationale. Le capitaine Monfort raconte que, lors de son premier voyage dans l'intérieur, il fut présenté par son interprète à un dignitaire de la Cour de l'Empereur; le vieillard était revêtu des insignes de son rang, son aspect était celui d'un vrai Chinois, et Monfort ne doutait pas qu'il ne fût Chinois en effet.

Le lettré eut l'idée de demander à l'interprète de quelle nation était l'Européen qu'il lui amenait.

— Il est Franc, répondit-il.

— Franc? tu en es bien sûr?

— Parfaitement sûr!

— Ah! Monsieur, s'écrie alors en français le

mandarin dont la voix tremble d'émotion, parlez-moi français, il y a cinquante ans que je n'ai entendu ma langue maternelle!

Le mandarin était Français, il s'était engagé comme soldat au service des Indes, il avait déserté, s'était dirigé vers les frontières de la Chine septentrionale, et était arrivé au centre de l'Empire après avoir vécu longtemps chez les Tartares, dont il avait pris le costume et appris la langue. Ce ne fut que plus tard qu'il adopta les habitudes chinoises et que ses grandes capacités lui ouvrirent la route des honneurs.

J'ai dit, ailleurs, combien la nationalité chinoise est accentuée et l'effet que le voisinage de ce peuple produit sur les Européens. Je veux seulement rappeler ici, que je pris pour une dame chinoise, la première dame européenne que je vis à Batavia. Elle était de Toulouse, mais elle portait le costume, et surtout la coiffure dont je viens de parler.

Il est évident, pour moi que les habitudes aussi bien que les circonstances climatériques, exercent une influence positive sur l'aspect extérieur du corps humain; toutes deux agissent d'une manière plus sensible sur certains individus que sur d'autres, mais je reconnaîtrai malgré cela, presque à première vue, un homme qui aura vécu longtemps en Chine, et je ne le confondrai jamais avec le colon desséché par un séjour prolongé en Australie.

Mais j'abrége, et je reviens à Singapoure.

C'est dans la ville européenne que je vais me rendre. Je me hâte de dire que les villes de Java sont bien plus agréables. Ici les rues sont larges et droites, le soleil écrase les promeneurs de ses ardents rayons; point d'ombre, les maisons sont isolées et généralement assez éloignées des voies de communications; les arbres sont rares et peu élevés, de grands bouquets d'aréquiers profilent seuls dans le ciel, la silhouette noire de leurs feuilles aiguës. La poussière rouge, dont j'ai déjà parlé, vous étouffe et vous dessèche le gosier, et chaque voiture qui passe vous enveloppe d'un nuage brûlant, que vous vous efforcez en vain d'éviter.

Quoi qu'il y ait de jolis monuments dans cette partie de la ville, ils perdent de leur caractère par le peu de solidité du sol qui les porte. Pas une ligne horizontale, pas un mur d'aplomb; le terrain s'affaise par endroit, et produit dans les bâtiments, des miracles d'équilibre. La maison dans laquelle je loge est un des plus beaux échantillons du genre, elle fait l'admiration de mes compagnons de voyage; les piliers de maçonnerie qui la supportent ont chacun leur direction particulière, on se demande en vertu de quelle loi physique encore ignorée, ils consentent à rester debout.

Singapoure a cela de commun avec certaine partie du littoral de Java, dont la croûte solide n'a, par endroit, pas plus de trois mètres d'épaisseur.

Le kampong malais n'a rien de bien remarquable; par contre, le grand village Boughis, qui le touche, présente un intérêt réel; il est bâti sur pilotis et donne une idée exacte, de ce qu'étaient les habitations lacustres des rives de nos lacs, dans les temps passés. La plupart des maisons sont construites au-dessus des eaux de la mer et reliées à la terre par de longues passerelles.

Le village est traversé par une rivière qui doit s'enfler pendant la saison des pluies, car son lit, actuellement desséché, est très-large et coupé de nombreux ponts. Les maisons ne sont point ici comme à Java et dans le kampong malais voisin, entièrement construites en bambou, la charpente du toit seule est faite de ce bois, à la fois solide et léger; les murs sont en fortes planches de bois de thek ou en clayonnages de bois rond, de diverses essences, et dont le diamètre ne dépasse pas dix ou quinze centimètres au plus.

Au Nord de ce village on rencontre le grand marché malais, puis des fumeries d'opium, puis, plus haut, les théâtres indigènes.

Je me fis conduire un soir par mon interprète d'abord dans le théâtre lyrique de l'endroit. La salle et la scène ne forment qu'une seule grande chambre, nue, sale, et enfumée par des torches de résine fixées dans les parois; les spectateurs du premier rang sont accroupis ou couchés sur le sol, ceux du second à genoux et ceux du troisième debout. Un espace très-restreint est réservé pour

les actrices; des nattes, à carreaux rouges et blancs, sont étendues sur le plancher à cet endroit sacré.

La fumée, la chaleur, les émanations de la foule qui remplit aux trois quarts cette chambre basse, tout cela joint à l'odeur pénétrante des parfums que l'on brûle de temps en temps, rendrait peu attrayantes pour un Européen les plus belles représentations théâtrales du monde; mais c'est bien pire encore lorsque les acteurs commencent leur infernale musique. Ce que la voix humaine peut produire de plus aigu, de plus discordant, les cris les plus déchirants et les plus faux, les mouvements les plus stupides, les gestes les plus dépourvus de sens, voilà ce que font cinq grandes filles laides, maigres, noires, vêtues de longues tuniques d'indienne rouge, ouvertes sur le côté, qui laissent voir des jambes dont le souvenir me donne un frisson d'horreur.

En arrivant sur la scène les chanteuses étaient isolées: elles viennent de se réunir, elles se donnent la main et font face aux spectateurs. Elles s'avancent de quatre pas, toujours en hurlant, elles reculent, elles reviennent, elles hurlent plus fort. La tête me tourne, les oreilles me teintent, je ne puis résister plus longtemps à ce discordant vacarme, et je quitte la place ahuri, abruti, assommé, et me rappelant avec délices la douce harmonie des charivaris malais.

Mon interprète comprend, à mon silence obstiné, que je suis mécontent, il me fait aussitôt l'é-

loge (un éloge de cicerone italien), il me fait l'éloge d'un théâtre indou qui est à quelques pas, à ce qu'il assure.

Allons donc au théâtre indou! Nous marchons un quart d'heure, une demi-heure, c'est toujours là, à dix pas, pas davantage; en attendant nous cheminons toujours. Enfin, après une course de près d'une heure, nous arrivons devant un hangar immense, fermé du côté de la route par une cloison de lattes de bambou de deux mètres de hauteur, dans laquelle une étroite ouverture est ménagée. Un grand Indou barre le passage, il ne cède la place que contre argent comptant, un schelling par personne.

Au fond du hangar, une galerie élevée figure une scène primitive, la rampe est représentée par quatre grands baquets de métal pleins d'huile de coco, dans lesquels brûlent d'énormes mèches de moelle de palmier.

La salle n'a d'autre plancher que la terre, et comme l'administration ne fournit point de siéges, les délicats apportent avec eux leur natte, les autres s'en passent ou se tiennent debout. Dans un coin du hangar quelques marchands de gâteaux ont établi leur étalage, ils font passer aux spectateurs qui le désirent leurs biscuits et leurs petits fours; on mange, on boit, on fume, ni plus ni moins que dans les cafés chantants de notre vieille Europe; mais on ne parle pas plus que dans un théâtre, le drame absorbe l'attention du public. Que se passe-t-il donc sur la scène?...... Le voici:

Un prince, on le reconnaît à son costume ruisselant d'or et de pierreries, s'avance, sabre au poing, à la tête d'une armée de comparses qui brandissent leurs lances et font d'horribles grimaces. La troupe, entrée par la gauche, se dirige vers la droite en longeant la rampe, et retourne sur ses pas lorsqu'elle a atteint l'extrémité de la scène. A moitié chemin de cette seconde passade, elle est arrêtée dans sa marche par une seconde troupe qui vient à sa rencontre; les deux chefs s'adressent quelques paroles *vivement senties*, qui aboutissent à un massacre général.

Le prince entré le premier reste victorieux, il n'a plus autour de lui qu'une poignée de braves, les autres sont étendus pêle-mêle avec les ennemis; l'autre prince a survécu, mais il est seul, son armée a été détruite jusqu'au dernier soldat. Il vient au-devant du vainqueur, lui débite une touchante prière, écoutée le sabre haut, on va lui trancher la tête..... Non.... on lui pardonne, car morts et blessés se relèvent, entourent les deux princes et les accompagnent dans les coulisses, où généraux et soldats disparaissent les uns après les autres.

Après cinq ou six minutes la même scène se reproduit de la même manière, pour recommencer une troisième, une dixième, une vingtième fois dans la même soirée.

Décidément je ne suis pas organisé pour comprendre le théâtre indou; je ne m'explique pas

l'attrait qu'il offre aux populations de l'extrême Orient, et je renonce à en chercher la cause.

L'île de Singapoure produit la noix muscade, le girofle, la noix d'arec, de coco, du sucre et du poivre. On y fait du sagou, on y récolte la feuille du gambir. Les forêts de l'intérieur, composées d'essences variées, sont moins épaisses que les forêts de Java et de Sumatra. On y rencontre cependant de beaux gommiers et des ébéniers, dont on estime la qualité.

Parmi les fruits le meilleur est l'ananas, qui vaut celui de Java, le mangouston et le dourian sont inférieurs à ceux qui viennent de ce dernier pays. La banane y est sèche et pâteuse, elle justifie l'épithète que Madame de Gasparin applique aux bananes d'Egypte, quand elle dit qu'elle a cru manger un pot de pommade. On cultive dans quelques jardins des légumes d'Europe; ils ne réussissent pas bien, ils deviennent durs et ligneux, perdent leur goût et jusqu'à leur odeur naturelle. La pomme de terre seule est bonne, elle conserve toutes les qualités que nous lui connaissons, tout en étant plus légère et plus fine que la nôtre.

La viande est bien supérieure à celle dont on fait usage dans les colonies hollandaises, mais elle est très-chère.

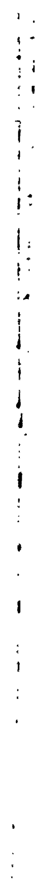
Cet ensemble de faits explique facilement le prix élevé de la vie dans cette grande ville, qui voit toutes les années sa population s'accroître dans des proportions effrayantes.

Il y a dix ans Singapoure comptait 55 mille ha-

bitants, soit 40 mille Chinois, 10 mille Malais et 150 Européens. Aujourd'hui ces chiffres sont plus que doublés; un Chinois m'a affirmé qu'il y avait dans le seul kampong chinois plus de 200 mille de ses compatriotes. Je fais la part de l'exagération, et je crois pouvoir affirmer que 100 mille sujets du Céleste Empire ont fixé leur résidence dans Singapoure.

A. DE MOLINS.





CARTE GÉNÉRALE

RÉSUMANT LES DERNIERS VOYAGES DE

LIVINGSTONE, BURTON, SPEKE,

BAKER, BASTIAN, GRANT

PAR

P. CHAIX

Le GLOBE. — Juin et Septembre 1866.

AUTORITÉS CONSULTÉES POUR LA CARTE DES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE

Livingstone. Récit d'une expédition au Zambési. 1858-1864, par David et Charles Livingstone. Londres 1865.

Journal de la Société de Géographie de Londres :

T. XXV. Explorations dans l'Afrique méridionale, par Charles Anderson.

T. XXVI. Visite à Moselekatze, roi des Matebelis, par R. Moffat.

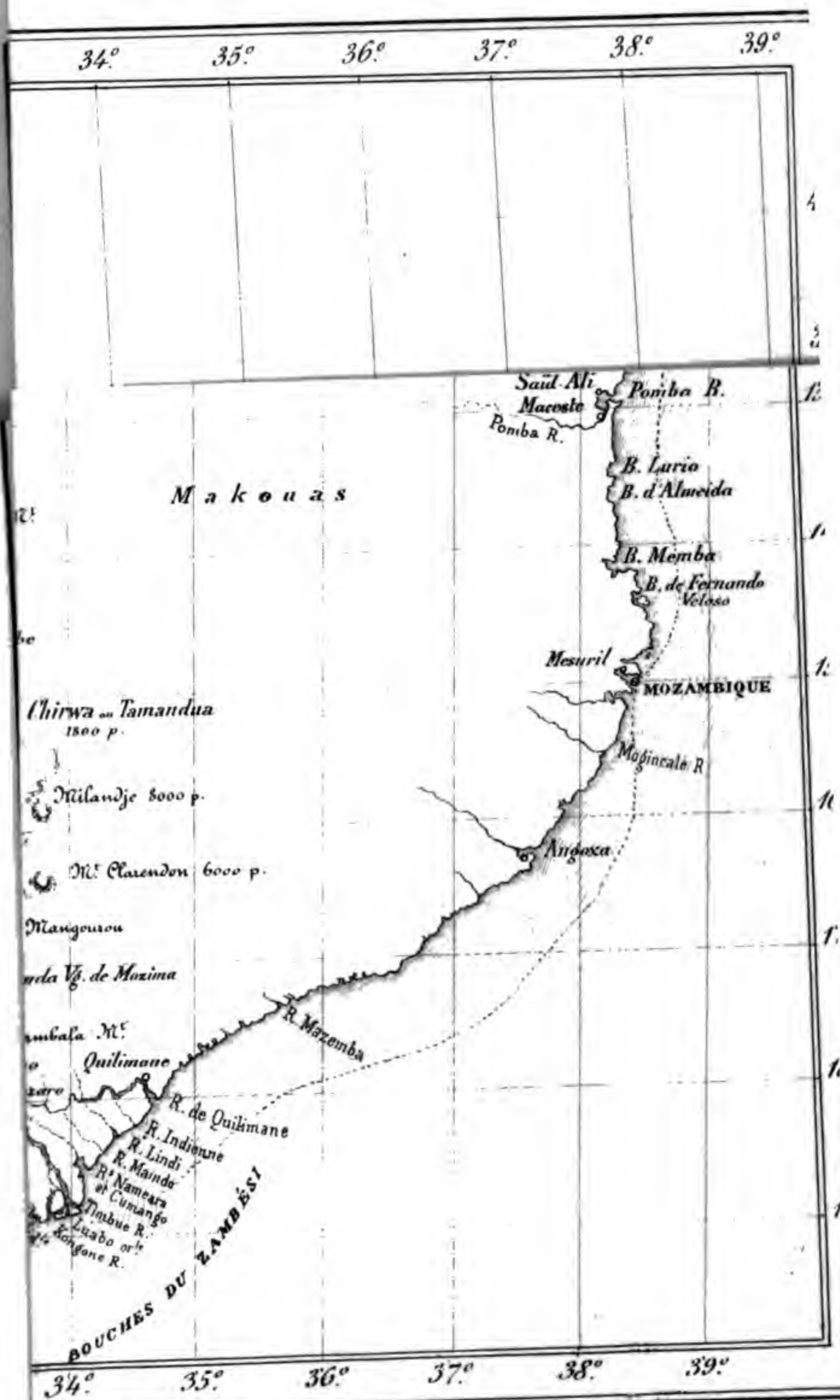
T. XXVII. Explorations dans l'intérieur de l'Afrique, par David Livingstone. 1856.

T. XXVIII. Mémoire sur le bassin supérieur du Nil, par Speke.

T. XXIX. Voyage à la région des lacs de l'Afrique équatoriale, pas J. Burton.

L'Albert Nyanza, grand bassin du Nil, par Samuel Baker. Londres 1866.

Petermann's Mittheilungen. 1865.



Autog. Lanz & Bieler, Succrs de Ledoux, Genève.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

LA MER INTÉRIEURE DU JAPON.

Lettre à Monsieur le Président de la Société de Géographie de Genève.

MONSIEUR,

Les questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser touchant la Souvonada ou Mer intérieure japonaise, ont renouvelé les regrets que j'ai plus d'une fois éprouvés, de ce que l'ambassade politique et commerciale envoyée au Japon par la Confédération suisse, n'ait pas été accompagnée d'une mission de naturalistes. Je ne suis, pour ma part, en état de vous donner qu'une simple relation de voyage, sans autre mérite que la sincérité des observations. Tout mon désir est qu'elle puisse contribuer à attirer sur les intéressantes contrées dont je dois vous entretenir, l'attention de personnes plus compétentes que moi pour les étudier au point de vue scientifique.

Je commencerai par rappeler que l'empire du Japon mesure plus de vingt-six degrés de latitude (de 24°,16' à 50° de latitude septentrionale) et plus de vingt-sept degrés de longitude (de 120°,58' à 148°,25' à l'Est du méridien de Paris), et que l'on y compte jusqu'à 3,850 îles ou îlots, représentant une superficie de 7,521 milles carrés, de quinze au degré.

Ce petit monde insulaire, peuplé, à ce que l'on suppose, de trente-deux à trente-quatre millions d'âmes, se divise en six groupes ou archipels principaux.

Le plus considérable est le Japon proprement dit, comprenant 3,511 îles, d'une superficie de 5,306 milles carrés; viennent ensuite: Yéso, les grandes Kouriles, Krafto, le groupe des îles Bonin, et l'archipel des Liou-Kiou.

Le tronc même du Japon proprement dit est formé par la grande île de Nippon, qui, à elle seule, présente une superficie de 4,031 milles carrés, soit des dimensions de trois cents lieues en longueur, et de soixante à quatre-vingts en largeur.

Au Sud-Ouest et au Sud de Nippon s'étendent deux autres grandes îles, savoir: Kiousiou, qui a cinquante lieues de longueur et vingt-cinq de largeur, ou une superficie de 688 milles carrés, et Sikoff, une superficie de 391.

La Mer intérieure du Japon est circonscrite par les côtes méridionales de Nippon, et les côtes septentrionales de Kiousiou et de Sikoff.

Elle offre toutefois plutôt le caractère d'un canal, que celui d'une véritable Méditerrannée. C'est une communication établie, à la hauteur du trente-quatrième degré de latitude septentrionale, entre les eaux de la mer de Chine, ou, plus exactement, du détroit de Corée, sur les côtes occidentales du Japon et les eaux du Grand-Océan

qui baignent les côtes méridionales et orientales de ce même archipel.

On peut admettre que les trois grandes îles de Nippon, de Kiousiou et de Sikoff, ne formaient anciennement qu'une seule terre. Leur existence séparée serait due à une rupture des digues naturelles de la côte occidentale, à une invasion des eaux de la mer de Chine, au point où se trouve actuellement Simonoséki. C'est ainsi, pour faire une comparaison, que l'Afrique paraît avoir été détachée du continent européen par une irruption des eaux de l'Atlantique dans le bassin de la Méditerrannée, au détroit de Gibraltar. Et si l'on se représente la Méditerrannée comme unie d'un côté à l'Atlantique par le canal de Gibraltar, et de l'autre à l'Océan indien par le canal de la Mer Rouge, on aura en grand l'image de la Mer intérieure du Japon, qui communique, à l'Ouest, avec la Mer de Chine par le passage de van der Capellen ou de Simonoséki, et au Sud-Est avec le Grand-Océan par le canal de Boungo entre Kiousiou et Sikoff, comme aussi, plus loin, par un second passage, celui de Kino, entre Sikoff et le promontoire d'Idsoumo sur la terre de Nippon.

L'on serait tenté de conclure de ce qui précède, que la Mer intérieure japonaise doit être le plus court chemin pour atteindre de l'un des ports de la Chine septentrionale les villes du Nippon situées sur le Grand-Océan, et, par exemple, offrir le passage le plus direct pour se rendre de Shanghaï à Yokohama, le port commercial de

Yédo. Cela semble évident si l'on prend pour point de départ les places du Hoangho et du Peïho, lesquelles, pour le dire en passant, n'ont presque pas de relations commerciales avec le Japon; tandis que la question devient douteuse si on l'applique aux places du Yangtsékiang, et particulièrement à Shanghaï, qui est le principal entrepôt du commerce du Japon avec la Chine et même avec l'Europe. Elle ne pourra être résolue que lorsque la Mer intérieure sera mieux connue. Pour le moment, les traversées de la Chine à la baie de Yédo sont plus sûres, plus régulières, par le passage du détroit de van Diémen, au Sud de l'île de Kiousiou.

La Mer intérieure du Japon ne se recommande donc pas d'une manière incontestable, au point de vue de la célérité du trajet, mais elle a d'autres avantages qui seront signalés dans le cours de cette relation.

Le 6 Avril 1863 je m'embarquais à Shanghaï, à destination de Nagasaki, sur le *Swatow*, petit steamer de commerce de la force de soixante chevaux seulement. Il appartenait à la maison anglo-chinoise Dent et Ce, qui l'envoyait au Japon dans l'intention de le vendre à quelque prince de ce pays.

A cette époque, il n'existait pas encore de service régulier de paquebots à vapeur entre la Chine et le Japon. La Compagnie péninsulaire et orientale de Londres avait fait sur cette ligne quelques courses à titre d'essai; mais ce fut en 1864 seule-

ment qu'elle organisa un service mensuel, puis bimensuel, non plus dans la direction de Nagasaki, mais sur la ligne directe de Shanghaï à Yokohama par le détroit de van Diémen. L'année suivante, la Compagnie des Messageries impériales créa aussi sur la même ligne un service mensuel faisant concurrence à la Compagnie anglaise.

Nous descendîmes le Wousong jusqu'à sa jonction avec le Yangtsékiang, et passâmes la nuit à l'ancre dans la vaste rade que forme l'embouchure du grand fleuve chinois.

Le 7, au matin, nous entrions en pleine mer. Malgré le mauvais temps qui nous accompagna pendant un jour et une nuit, nous atteignîmes Nagasaki le 9 Avril à midi. Il est rare que l'on fasse ce trajet beaucoup plus rapidement.

La ville de Nagasaki ayant été souvent décrite, je ne m'arrêterai pas à dépeindre la beauté de sa situation au fond d'une baie spacieuse bordée de montagnes boisées, ni le charme de ses environs, où je rencontrai le bambou panaché[1], l'érable palmé[2], l'oranger, le pêcher, le camphrier, dans l'éclatante fraîcheur de la végétation printannière. La petite île artificielle de Décima, qui se rattache par un pont au quai principal de Nagasaki, n'est plus le siége exclusif de la factorerie de la Compagnie des Indes néerlandaises, ni la résidence du représentant des Pays-Bas au

[1] C'est le nom vulgaire que l'on donne à une sorte de bambou, dont j'ignore le nom scientifique.

[2] Même observation pour l'érable palmé.

Japon. La position des Hollandais dans ce pays est celle de tous les résidents autorisés, sans distinction; leur légation s'est transportée à Yédo, comme celles des autres nations qui sont au bénéfice des traités. Chacune d'elles possède un consulat à Nagasaki, ainsi que des concessions de terrain qui leur ont été distribuées soit dans l'île de Décima, soit sur la rive méridionale de la baie. Bientôt elles se compléteront et s'uniront de manière à former une ligne continue dont Décima sera la tête. Alors, en entrant dans la baie, on verra la ville européenne étaler, en un vaste demi-cercle, ses larges maisons et magasins de pierre, à la droite et en avant de la vieille cité indigène, dont les constructions en bois s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes des collines.

La population japonaise de Nagasaki me paraît être de soixante à quatre-vingt mille âmes. Quant à l'établissement européen, il occupe le second rang parmi les ports ouverts jusqu'à ce jour par les traités. Yokohama, qui a été substitué à Kanagawa, est le plus important pour le moment; mais il est probable qu'il descendra au-dessous de Hiogo et d'Osaka, lorsque ces deux grandes places seront accessibles au commerce étranger; et c'est un événement qui semble se préparer pour la fin de l'année 1867.

De son côté, Nagasaki, ville impériale, relevant directement de l'administration du Taïkoun, ne demeurera pas stationnaire. Toutefois, il se pourrait que, tôt ou tard, elle trouvât une rivale

dans quelque autre place de commerce de l'île de Kiousiou, ce qui serait le cas, par exemple, si le prince de Satsouma ouvrait aux étrangers, comme il y semble disposé, la capitale de ses provinces, Kagosima, sur la baie de ce nom, à proximité du passage de van Diémen.

Après avoir joui pendant une dixaine de jours de l'hospitalité du consulat-général hollandais, à Décima, je poursuivis ma route vers l'Orient de l'archipel japonais, en me dirigeant sur la baie de Yédo par la voie de la Mer intérieure.

Le 19 Avril, à onze heures du soir, je m'installais à bord d'un vaisseau de guerre de la marine royale néerlandaise, le *vice-amiral Koopman*, corvette à vapeur et à hélice, de quatorze canons, commandée par M. J.-E. Buys, capitaine de frégate « kapitein-luitenant ter Zee ».

Le 20, le *Koopman* ayant levé l'ancre à cinq heures du matin, sortit de la baie de Nagasaki et, dès qu'il fut en pleine mer, mit le cap au Nord pour longer les côtes occidentales de l'île de Kiousiou.

La traversée de Nagasaki à Yokohama sur la baie de Yédo est un voyage de 712 milles nautiques d'Angleterre, soit 178 lieues géographiques, par la ligne la plus courte, c'est-à-dire par l'Océan, en navigant d'abord au Sud puis au Nord-Est, après avoir passé le détroit de van Diémen entre le cap de Tschitschakoff, à l'extrémité méridionale de Kiousiou, et les petites îles du Sud du Japon. C'est là, sur ce promontoire le plus avancé de

Kiousiou, que s'élève le Pic Horner, ainsi nommé en mémoire de notre savant compatriote, le mathématicien zuricois Horner, astronome de la cour de Russie, qui, au commencement de ce siècle, fit partie de l'expédition de Krusenstern autour du monde.

La même traversée de Nagasaki à Yokohama est un voyage de 740 milles nautiques d'Angleterre, soit 185 lieues géographiques, par la Mer intérieure, où l'on entre en doublant la pointe septentrionale (Nord-spit) de Kiousiou et en s'engageant à l'Est dans le détroit de van der Capellen.

Il y a donc entre les deux trajets une différence de vingt-huit milles nautiques en faveur de ce que j'appellerai la ligne extérieure, et il faut ajouter que, sur cette ligne, on peut naviguer sans interruption, de nuit comme de jour, tandis que, pour le moment, l'on ne marche jamais de nuit dans la Mer intérieure. Aussi les voiliers donnent-ils la préférence au passage Sud-Est, par le détroit de van Diémen. Ils y sont d'ailleurs moins exposés à rencontrer des calmes, que dans les bassins souvent profondément encaissés de la Méditerranée japonaise. Celle-ci ne saurait donc convenir qu'aux bâtiments à vapeur. Ils y trouvent plus de sécurité que dans les mers extérieures, qui sont sujettes, le long des côtes, aux bourrasques subites, aux coups de vent de terre et à l'influence, parfois considérable, des courants. Dans la première journée de notre traversée, l'action du vent

MÉMOIRES

mum, et qu'elles offrent l'image d'ondulations semblables à des vagues.

A mesure que l'on approche du rivage, on voit quelques figures distinctes se détacher sur ces lignes uniformes. Tantôt c'est un îlot parfaitement pyramidal, tantôt un cône massif en forme de pain de sucre; ailleurs des îles rocheuses qui sont comme taillées en lignes rectangulaires. Il est très-rare de découvrir à l'horizon des courbes sinueuses. Un petit nombre d'îles seulement ont des croupes arrondies.

La couleur générale du paysage est dominée par les teintes sombres : on ne voit que des roches brunes s'élevant à pic au-dessus d'une mer profonde, et supportant des groupes de pins, de cèdres, et d'autres arbres au feuillage toujours vert; des îles arrondies, boisées jusqu'à la base; d'autres complétement nues et polies comme du marbre, et, tout à fait exceptionnellement, une plage sablonneuse ou quelques cultures. Ce n'est qu'en pénétrant dans les baies vastes et profondes, cachées derrière les promontoires et les îlots déserts, que l'on se trouve tout à coup au sein d'une nature cultivée et d'une civilisation attrayante.

A l'extérieur, le Japon est austère et inhospitalier : semblable à une forteresse de roc, défendue par une ligne de brisants, le pays lui-même semble vouloir repousser quiconque tenterait d'y aborder.

Nous avons eu constamment la vue des côtes

montagneuses de Kiousiou. Elles sont bordées d'îlots boisés et de roches basaltiques, dont deux, entre autres, se réunissent en voûte de manière à former une belle porte marine.

A notre gauche, nous longeons le groupe des îles de Gotto. A quatre heure de l'après-midi nous sommes entre l'île d'Ikoutski et celle de Firado, siége des premiers établissements des Hollandais et des Portugais au Japon. Cette dernière s'annonce de fort loin par un pic isolé, dont nos deux pilotes japonais ont tiré bon parti pour s'orienter.

Cependant le vent redouble de violence, et nous n'avons plus d'autre ambition que d'atteindre au plus vite un mouillage. Les pilotes assurent qu'il y a dans le voisinage, sur une petite île au Nord-Ouest de Firado, un beau port auquel ils donnent le nom de Taské. Nous y allons de confiance : ces hommes ont fait plus d'une fois, avec des jonques japonaises, le trajet de Nagasaki à l'une ou l'autre des places de commerce de la Mer intérieure, et il nous sont particulièrement recommandés par le gouverneur de Nagasaki, qui nous les a procurés. Il nous paraît toutefois évident qu'ils ne se rendent pas compte du fond et de l'espace dont un gros steamer a besoin pour ses manœuvres. L'entrée de la baie est obstruée par des écueils; la sonde indique que l'on ne trouvera qu'avec peine un ancrage convenable. Enfin, comme le jour baisse, nous avançons avec pré-

caution, et l'on se hâte de jeter l'ancre au premier endroit propice.

Nous passons une nuit paisible, en compagnie de plusieurs grosses jonques, et en vue d'un village où brillent quelques lumières. Nous entendons aussi les aboiements des chiens et le son lointain de voix qui appellent et se répondent.

Le lendemain, 21 Avril, l'équipage se met à l'œuvre dès les quatre heures du matin pour tirer le *Koopman* de la mauvaise passe dans laquelle ses pilotes japonais l'ont engagé. Il l'en sort enfin sans accident mais non sans peine, après deux heures de fortes et prudentes manœuvres. Un grand nombre d'indigènes nous entouraient, montés sur de frêles embarcations; ils ne se lassaient pas de contempler les mouvements de notre steamer, l'un de ces monstres mugissants dont sans doute ils n'avaient jamais vu que de loin la longue queue de fumée. On leur fit demander par les pilotes s'ils avaient du poisson à vendre; mais soit mauvais vouloir, soit crainte de l'autorité, ils s'éloignèrent sans répondre.

Nous avons compté jusqu'à une trentaine de jonques dans le hâvre de Taské. Cependant c'est bien à tort qu'il est représenté sur l'une de nos cartes marines comme une baie aussi profonde et plus large que celle de Nagasaki. Je suppose, mais sans être en mesure de le vérifier dans ce moment, que Taské est le hâvre indiqué dans la carte anglaise de James Wyld, sous le nom de Harbour-Island ou Port-Lindsay.

Les traversées de la Mer intérieure du Japon sont encore des voyages de découvertes, malgré toutes les peines que les ingénieurs de marine de diverses nations se sont déjà données pour l'étudier. Cela se conçoit aisément : d'abord, il n'est pas permis de descendre à terre et d'y faire des établissements pour lever des plans, et il est défendu, sauf en cas de nécessité, de procéder à des sondages en vue des côtes. Plus d'une fois, des embarcations qui tentèrent de contrevenir à cette défense, ont essuyé le feu des canons japonais. Il n'y a pas une passe de quelque importance au Japon qui ne soit protégée par des forts ou des batteries couvertes. Aucun port de la Mer intérieure n'est accessible aux étrangers si ce n'est à titre de refuge, dans les cas de réparations urgentes ou d'autres « besoins » des navires, et l'équipage doit même rester à bord.

Les cartes que l'on possède non-seulement sont défectueuses et incomplètes, mais donnent souvent, de l'une à l'autre, des noms différents aux îles nombreuses que l'on rencontre, et dont la connaissance exacte serait si utile pour diriger la marche d'un navire. Les pilotes japonais eux-mêmes ne sont pas tous d'accord à cet égard. Ils ne peuvent faire autorité que pour les endroits où ils ont touché, et encore n'est-il pas rare au Japon que telle île ou telle localité porte deux noms, savoir : son nom propre, et un surnom ou épithète distinctive, comme on le voit, par exemple, pour la résidence du Mikado, qui s'appelle Kioto

ou Miako, la capitale, selon la signification que l'on veut faire ressortir. La difficulté de s'entendre avec les interprètes et les pilotes japonais augmente encore les erreurs. Quant aux interprètes, leur prononciation, ainsi que leur orthographe, varie considérablement selon qu'ils parlent anglais ou hollandais; et quant aux pilotes, chacun d'eux parle le dialecte de sa province. Les uns et les autres sont des agents généralement dignes de confiance, sérieusement responsables envers leur gouvernement, mais ils savent fort bien distinguer entre le strict accomplissement de leur devoir et les services qui n'auraient pour effet que de fournir un aliment à l'esprit d'investigation des occidentaux.

Il n'existe pas au monde d'archipel plus découpé et morcelé que celui du Japon, mais aussi son développement longitudinal n'est pas moindre de huit cents lieues. Les rapports qui lui attribuent 3,850 îles et îlots ne me paraissent pas exagérés. Un grand nombre d'îles, le long des côtes, ne sont indiquées que très-approximativement sur nos cartes marines; d'année en année celles-ci se surchargent de corrections et de rectifications. A l'entrée méridionale du détroit de Specx, qui se trouve entre Firado et Kiousiou, un seul groupe compte, m'a-t-on dit, quatre-vingt-dix-neuf îles.

Le détroit de Specx porte le nom d'un ancien surintendant « opperhoofd » de la factorerie hollandaise de Décima. Dans un précédent voyage,

le *Koopman* a passé par là, mais c'est une route semée d'écueils et exposée à un courant d'une grande violence, dans la direction du Nord au Midi. M. le commandant Buys l'estime dangereuse pour les vaisseaux de haut bord. Sa corvette y a touché sur un récif invisible et qui était encore inconnu des cartographes : heureusement l'accident n'a pas eu d'autre effet qu'une affreuse secousse, qui a soulevé hors des gonds les portes des armoires et fait dégringoler la vaisselle qu'elles contenaient.

Sur toute la ligne que nous parcourons l'on remarque un grand mouvement local : non-seulement une quantité de bateaux de pêche se présentent toujours en vue, mais les grosses jonques marchandes ne sont pas rares. L'amiral Hope rapporte qu'il a rencontré jusqu'à quinze cents jonques durant sa traversée de la Mer intérieure.

Les oiseaux de mer abondent sur les promontoires et autour des écueils. On distingue aussi des vols nombreux d'oies et de canards sauvages. Les Japonais ne leur font pas la chasse, car ils ne consomment généralement que la volaille de basse-cour. La race galline, qui se rencontre sous toutes les latitudes, sauf sous la zone glaciale, est très-vigoureuse au Japon, où elle présente d'intéressantes variétés maintenant acclimatées et bien connues en Europe. Les insulaires de la Mer intérieure échangent volontiers une poule contre une bouteille vide : voilà certes un moyen de transaction commerciale à la portée de toutes les

marines de l'Occident. Notre équipage en a usé largement dans sa première traversée.

La dunette du *Koopman* est un excellent poste d'observation. Je ne demanderais pas mieux que d'y passer la plus grande partie de la journée; mais l'on y souffre un peu de la fumée, et la nôtre est très-épaisse, vu que nous brûlons de la houille de Kiousiou qui est loin de valoir celle d'Angleterre : aussi ne coûte-t-elle que quatre dollars et demi la tonne, tandis que le charbon anglais se paie vingt cinq dollars.

Le temps a été couvert toute la matinée. Le vent est moins frais que la veille, et nous amène de la pluie dans l'après-midi.

Le *Koopman* devait mouiller à Toréagari, au Sud-Est de l'île d'Hikousima, près de l'ouverture du détroit de van der Capellen; mais le vent du Nord-Ouest et un fort courant, dans la direction de l'Est, nous ont si bien favorisés que nous avons franchi le passage et jeté l'ancre, à nuit tombante, devant la ville de Simonoséki, située à l'entrée de la Mer intérieure, sur la grande île de Nippon. Pour ce soir, nous ne faisons qu'entrevoir les lumières et entendre les derniers bruits du port.

Le lendemain, 22 Avril, je me suis levé à cinq heures du matin pour jouir de la vue de Simonoséki; mais arrivé sur la dunette, je fus bien désappointé : un épais brouillard couvrait la rade et permettait à peine de distinguer quelques grosses jonques à l'ancre.

A six heures cependant il se fit une éclaircie

qui découvrit une intéressante partie de la ville, celle que domine le temple de Kami-hamayou. J'ai été surtout frappé de la beauté des groupes de pins, de cèdres et d'autres grands arbres qui s'élèvent non-seulement sur les collines sacrées, mais auprès des maisons de fonctionnaires et sur les places de marché.

L'aspect général de Simonoséki et de ses environs doit être fort beau par un temps clair. La partie de l'île de Kiousiou qui est en face de cette pointe Sud-Ouest de l'île de Nippon me parut offrir aussi un tableau très-pittoresque, à en juger par les maisons de la ville de Kokoura que l'on distinguait sur la rive et par les sommets de montagnes que je voyais s'élever au-dessus du brouillard apesanti à mi-côte.

Le livre de sir Rutherford Alcock, intitulé : « The Capital of the Tycoon, » contient sur la ville de Simonoséki, la notice suivante, rédigée par M. Boyle, négociant anglais :

« La ville de Simonoséki, située sur le 33°,56' de lat. N., et le 131° de long. E., présente, le long de la mer, une étendue d'un mille et demi. Elle n'a qu'une rue principale, et peut contenir environ dix mille habitants.

« Elle est généralement construite en bois, mais on y remarque un grand nombre de go-downs ou magasins ayant des murs de pisé blanchis à la chaux. Ces bâtiments, censés à l'épreuve du feu « fire-proof », servent d'entrepôts aux marchandises qui arrivent de Nagasaki ou de

divers ports de la Mer intérieure, principalement d'Osaka. L'on distingue, sur les jonques, des cargaisons de sucre (des îles Liou-Kiou), de riz, de fer, et d'huile. La ville elle-même, surmontée de hautes collines, ne paraît pas fournir d'articles d'exportation qui lui soient propres. Son activité commerciale doit évidemment consister à recevoir en dépôt et transmettre d'une part au port d'Osaka, pour la consommation de l'intérieur de Nippon, les produits de l'île de Kiousiou, et d'autre part, au port de Nagasaki et ailleurs, les produits provenant d'Osaka. La direction des affaires est entre les mains d'agents des négociants d'Osaka. L'on voit dans les boutiques de détail de la ville plusieurs articles d'importation hollandaise, tels que des médecines, du verre, des bouteilles et des taffachélas, et, en quantité beaucoup plus considérable, quelques-uns des produits manufacturés de la Grande-Bretagne, tels que grey shirtings, camlets, prints et long ells. Les prix de vente sont de 50 à 100 pour cent plus élevés qu'à Nagasaki. »

J'ajoute à ces lignes, d'après le Rapport de M. Brennwald, sur la partie commerciale de la mission suisse au Japon, quelques mots relatifs aux articles dont parle M. Boyle.

Les shirtings écrus sont un tissu de coton dont l'Angleterre a la spécialité; la plupart se teignent au Japon même. Les camlets, les prints et les long ells sont des articles de laine, et les taffachélas un tissu de coton très-généralement em-

ployé au Japon pour vêtements. Depuis quelque temps, les Suisses supplantent pour cet article les Hollandais, qui, précédemment, en étaient les principaux fabricants ou fournisseurs. Les plus grandes manufactures de taffachélas sont maintenant dans le Toggenbourg et à Winterthour.

Notre corvette ayant passé la nuit à l'ancre, la proue tournée contre le courant, vers l'entrée du détroit de van der Capellen, nous avions pen dant ce temps la vue de Simonoséki à tribord. Dès six heures du matin on leva l'ancre, et le bâtiment reprit sa direction de marche dans le sens du courant, le détroit à l'arrière, l'île de Nippon à bâbord, à notre gauche, et l'île de Kiousiou à tribord.

Jusqu'à sept heures, moment du départ, les embarcations indigènes se succédèrent autour de nous, en nombre toujours croissant. C'étaient d'abord, des barques de pêcheurs qui, comme à Taské, n'avaient pas de poisson pour nous; puis, de gros bateaux caboteurs, la proue bardée de cuivre, chacun contenant d'ordinaire tout un ménage; ici, un canot gouvernemental, d'où nous vîmes sortir deux officiers de police qui montèrent à notre bord et interrogèrent les pilotes, enfin, des gondoles de citadins, accompagnés de domestiques portant un parapluie. Dans ces dernières, on remarquait parfois un bon papa, entouré de ses enfants, auxquels il signalait les détails les plus curieux du gros vaisseau de guerre hollandais; d'autres fois, sous la protection de

quelque grave personnage, des femmes et de jeunes filles coiffées avec soin : celles-ci se distinguant des femmes mariées par une petite pièce de crêpe écarlate entrelacée dans le savant édifice de leur épaisse chevelure.

Le spectacle était aussi animé qu'intéressant; mais je ne pouvais prendre mon parti de la pauvreté du costume japonais : ces gens enveloppés d'une simple robe de chambre de coton, et n'ayant d'autre chaussure que des sandales de paille, me donnaient le frisson, et certes ils ne frissonnaient que trop eux-mêmes par cette froide matinée.

A sept heures nous sommes en marche. Nous n'avons plus le vent du Nord, mais un vent d'Est, debout, contre lequel nous luttons victorieusement, à l'aide d'un courant de six milles à l'heure.

Des deux côtés du chenal, s'élèvent des montagnes boisées. Il y a des lois au Japon qui protégent les forêts; j'ai entendu dire que personne ne peut abattre un arbre sans en planter un autre en échange. Ici les arbres de haute futaie sont cependant clair-semés et comme espacés à intervalles réguliers parmi les taillis.

C'est en ces lieux que deux à trois mois après notre passage, ont été tirés les premiers coups de canon que les Japonais aient échangés avec des vaisseaux de guerre de l'Occident.

La ville de Simonoséki est la clef du détroit de van der Capellen. En travers de ce détroit l'île

rocheuse d'Hikousima, qui protége le port de Simonoséki contre la vague de la mer Coréenne, ne laisse entre ses rocs et la terre de Kiousiou qu'un passage ou goulet de cinq kilomètres de longueur sur trois quarts de largeur. On ne peut y entrer ni en sortir sans prêter le flanc à quatre batteries retranchées, établies sur des collines de la ville de Simonoséki.

Le prince de Nagato, auquel appartient cette importante position, paraît avoir tenté d'entraîner la noblesse féodale japonaise à une levée de boucliers contre les étrangers et contre la dynastie actuelle des Taïkouns. Il aurait même essayé, dit-on, d'enlever par un audacieux coup de main le Mikado au sein de sa résidence, afin de mettre dorénavant ses propres actes et son parti sous la sanction de ce personnage sacré.

Quoiqu'il n'ait pas réussi dans ses projets ambitieux, il n'en a pas moins jeté le gant à tous les pavillons qui se sont présentés à la portée de ses canons.

Pour rendre l'agression plus formidable, il embossa dans le port même de Simonoséki deux vaisseaux anglais qu'il avait achetés et une barque, desquels il fit trois batteries rasantes, et il érigea quatre nouvelles batteries sur la côte, à l'Est de la ville, jusqu'au cap Kousisaki, à l'entrée du grand bassin de Souvo, qui fait donner à la Mer intérieure le nom de Souvonada.

Le 24 Juin 1863, il canonna le *Pembroke*, steamer de commerce américain, qui passa outre sans

éprouver de dommage, et le 9 Juillet le *Kienchang*, aviso de l'escadre française, qui réussit à s'échapper par un petit canal de la côte de Kiousiou, à l'Ouest de la ville fortifiée de Kokoura appartenant heureusement à un prince pacifique.

Ni l'un ni l'autre de ces bâtiments n'eussent été en mesure de riposter.

Cependant, le 11 Juillet, la corvette néerlandaise la *Méduse*, commandée par M. de Casembroot, aide-de-camp du roi, avertie par le *Kienchang* qu'elle avait rencontré près de Nagasaki, arriva bravement devant Simonoséki par le détroit de van der Capellen, essuya successivement le feu de toutes les batteries de Nagato, et y répondit de manière à laisser une sévère impression de son passage. Durant cet engagement inégal, elle perdit quatre hommes de son équipage et fut atteinte par dix-huit obus ou boulets, sans éprouver toutefois d'avaries graves.

Cinq jours plus tard, le *Wyoming*, steam sloop américain, commandant Mac-Dougal, tira une vengeance hardie de l'affaire du *Pembroke* en démontant les batteries rasantes des deux vaisseaux de Nagato.

Enfin, le 20 Juillet, la frégate française la *Sémiramis*, ayant à bord le contre-amiral Jaurès, accompagnée du *Tancrède*, et agissant à titre de représailles pour l'outrage dont le *Kienchang* avait été l'objet, attaqua trois batteries de la côte de Kousisaki et opéra une descente dans laquelle un détachement d'infanterie légère d'Afrique encloua

plusieurs pièces et apprit pour la première fois aux soldats japonais l'effet d'une charge à la baïonnette.

Depuis ce moment, les ministres des trois puissances insultées, auxquels s'est joint le ministre d'Angleterre, ont mis le Taïkoun en demeure de rappeler à la raison, par ses propres forces, le prince de Nagato. Leurs instances n'ayant eu aucun résultat, ils en sont venus, comme l'on sait, à une expédition combinée, à laquelle ont participé huit bâtiments de guerre anglais, quatre néerlandais, trois français, et un américain, sous le commandement supérieur du vice-amiral Kuper, chef de la flotte britannique dans les mers de la Chine. Opérant de concert, les escadres alliées nettoyèrent toute la côte depuis le cap Kousisaki jusqu'à l'entrée de Simonoséki, pendant les journées du 4 au 8 Septembre 1864; et au moment où l'attaque allait se diriger sur la ville elle-même, le prince fit sa soumission et obtint la cessation des hostilités.

Actuellement toutes les fortifications de Nagato sont rasées à niveau du sol, et la liberté de navigation est rétablie dans le détroit de van der Capellen et dans la Souvonada. Sera-ce le seul fruit d'une expédition relativement si considérable? C'est ce qu'un prochain avenir nous apprendra [1].

[1] Cette expédition fait le principal sujet d'une intéressante relation de M. Roussin, commissaire de la marine impériale, à bord de la *Sémiramis*; elle est intitulée « Une campagne sur les côtes du Japon. » Paris, La Hachette et Ce, 1866.

A une époque antérieure à la conclusion des grands traités qui semblaient devoir ouvrir presque toutes les cités importantes du Japon à la civilisation moderne, et qui, à cet égard, sont restés jusqu'à présent une lettre morte, un diplomate hollandais qui connaît le Japon mieux que personne, M. Donker-Curtius, travaillait sans bruit à obtenir du gouvernement japonais, par les seules armes de la patience et de la persuasion, l'ouverture de Simonoséki et de Hiogo, les deux ports principaux de la Mer intérieure.

Ce qui s'est passé depuis l'établissement des relations du Japon avec les grandes puissances maritimes de l'Occident, est de nature à faire regretter que l'on se soit écarté du plan modeste, mais sagement conçu, de cet ancien commissaire royal des Pays-Bas.

Simonoséki, en particulier, n'est pas seulement la clef de la Méditerranée japonaise : elle est assise sur la grande route impériale, qui traverse l'île de Kiousiou, de Nagasaki à Kokoura, en face de Simonoséki, et l'île de Nippon, de Simonoséki à Osaka, Kioto, Yédo, dans la direction de l'Ouest à l'Est, aussi bien que du Sud au Nord, à partir de Yédo, jusqu'à la côte qui fait face au port d'Hakodaté sur l'île de Yéso.

Deux grandes artères commerciales, l'une par la voie de terre, l'autre par la mer, se croisant ainsi à Simonoséki, ce port semblait être destiné à devenir le port franc de toutes les nations com-

merçantes qui viennent se rencontrer sur le sol du Japon.

Au bout d'une heure de navigation à partir de Simonoséki, nous avions perdu la vue des côtes.

Pendant le reste de la journée nous eussions cru avoir autour de nous le spectacle de la pleine mer, si la quantité de lourdes jonques marchandes, de barques aux blanches voiles et de bateaux de pêcheurs que nous rencontrions sur notre route, ne nous avait rappelé que nous voguions sur un grand lac, une petite Méditerrannée. Peut-être aurions-nous encore aperçu quelque terre, s'il n'y avait pas eu toujours un peu de brouillard à l'horizon. Quoi qu'il en soit, la partie de la Mer intérieure que nous traversâmes dans l'après-midi, est bien celle qui présente la plus grande largeur : une cinquantaine de milles approximativement, à la hauteur du canal de Boungo.

Comme je l'ai déjà fait observer, l'on désigne parfois sous le nom de Souvonada ou mer de Souvo, la Méditerrannée japonaise tout entière, dont je vais essayer d'esquisser la configuration générale.

On estime que cette masse d'eau mesure, dans sa plus grande longueur, de l'Ouest au Nord-Est, soit de Simonoséki au fond du golfe d'Osaka, une étendue de 250 milles. Selon M. R. Lindau, « la Souvonada des Japonais, située entre les 33e et 35e parallèles de latitude Nord et les 131e et

136e degrés de longitude Est, a 400 kilomètres de longueur. »

Elle est limitée à l'Ouest, au Nord et à l'Est, par les côtes méridionales de la grande île de Nippon, qui forment un demi-cercle irrégulier mais non interrompu, de la pointe de Simonoséki au cap d'Idsoumo.

Elle baigne, sur cette étendue de côtes, les terres de dix provinces, qui se succèdent dans l'ordre suivant, en commençant à l'Ouest :

Nagato, — Souvo, — Aki, — Bingo, — Bitsiou, Bidzen, — Arima, — Setsou, — Idsoumi, et Ksiou.

Chacune de ces provinces contient une ou plusieurs seigneuries appartenant à des princes féodaux, qui jouissent d'une large indépendance sous la suzeraineté du Taïkoun, et perçoivent généralement de leurs terres un revenu considérable. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que la famille des princes de Ksiou, à laquelle appartenait le Taïkoun dont on vient d'annoncer le décès, retire de ses domaines patrimoniaux un revenu annuel équivalant à la somme de 355,200 livres sterling: le prince d'Aki, un revenu de 279,040; le prince de Nagato, 236,160; le prince de Bidzen, 198,400.

Il existe cependant quatre ou cinq familles seigneuriales plus riches que la famille taïkounale de Ksiou, entre autres celles des princes de Kanga, d'Etsizen, de Shendaï et de Satsouma, dont la

première jouit d'un revenu annuel de dix-neuf millions de francs.

Il faut remarquer que les seigneurs dont les revenus annuels n'atteignent pas la somme d'un million de francs, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, sont à peine en état de soutenir leur rang depuis que l'avènement des Européens a provoqué un renchérissement plus ou moins considérable de toutes les productions du pays, et que le Taïkoun s'en est attribué exclusivement l'exploitation commerciale.

La Mer intérieure est bornée au Midi par les îles de Kiousiou et de Sikoff, qui sont, après celles de Nippon et de Yéso, les plus grandes terres du Japon. Il en résulte naturellement que, de ce côté, deux passages la mettent en communication avec le Grand-Océan : le premier, entre Kiousiou et Sikoff, est le canal de Boungo; le second, entre Sikoff et Nippon, est le détroit de Kino ou passage de Linschoten.

Les provinces appartenant aux îles de Kiousiou et de Sikoff qui sont baignées par les eaux de la Mer intérieure, sont : sur l'île de Kiousiou, Boudzen, puis Boungo, qui donne son nom au premier passage, à l'Ouest de Sikoff; et, sur l'île de Sikoff, Iyo, Sanouki et Awa.

Enfin, de même que l'on divise en plusieurs bassins la Méditerranée européenne, les Japonais en ont distingué cinq dans leur propre Méditerranée et leur ont donné les noms des provinces les plus importantes qui les dominent; en sorte

que la Mer intérieure porte cinq noms différents, dans son développement longitudinal de l'Ouest à l'Est, savoir :

Souvonada, Iyonada, Bingonada, Arimanada et Idsouminada, ce qui signifie donc la mer ou le bassin des provinces de Souvo (sur Nippon), d'Iyo (sur Sikoff), de Bingo, d'Arima et d'Idsoumi (sur Nippon).

Après avoir franchi tout le bassin de Souvo, nous jetâmes l'ancre à dix heures du soir dans une baie de l'île appelée Yagosima, à l'entrée de l'Iyonada.

Ce mouillage d'Yagosima ne me laisse que le souvenir confus de l'aspect de quelques montagnes, semblables à celles de la Forêt-Noire, surgissant dans les ombres de la nuit, sous un ciel nuageux; et le lendemain, 23 Avril, la corvette ayant levé l'ancre avant jour, nous avions déjà gagné le large lorsque je me suis réveillé.

Nous avons une légère brise du Nord, un temps parfaitement pur, une journée fraîche et claire, excellente pour jouir de l'aspect du pays. Je l'ai passée, sauf les heures des repas, tout entière sur la dunette, tantôt observant, à mes pieds, sur le pont où la batterie s'étale à ciel ouvert, les travaux des matelots et les exercices militaires des soldats de marine, soit au fusil, soit au sabre; tantôt contemplant, à ma droite et à ma gauche, le spectacle de cette succession d'îles petites et grandes, nues ou boisées, désertes ou peuplées,

qui font le charme des traversées de la Mer intérieure.

Ces îles forment la ceinture des deux grandes terres de Nippon que nous n'apercevons plus, et de Sikoff dont nous ne voyons que bien au loin à l'horizon, les montagnes vaporeuses.

Les îles arides sont généralement des masses de rochers noirs ou bruns, de formation volcanique, taillés en pyramide, en cône, en pain de sucre, ou présentant aussi l'image de figures fantastiques; quelques-unes sont des monticules sablonneux, dont les ondulations rappellent la vue des dunes de Hollande.

Les îles désertes mais non arides sont cultivées par les habitants des villages voisins. Dans ce moment les pentes fertiles, la plupart disposées en terrasses, sont couvertes de champs de blé ondoyants. L'on sème le froment en Novembre ou Décembre, on le récolte en Mai ou Juin, et on le remplace alors par du riz que l'on moissonne en Octobre.

Sur les grandes terres qui nous avoisinent on sème le millet et le coton en Mars ou Avril, et on les récolte en Septembre ou Octobre.

Les provinces à l'extrémité orientale de la Mer intérieure fournissent du thé en abondance.

Les districts de soie se trouvent surtout aux environs de Kioto dans l'intérieur, ainsi que de Niagata sur la mer du Japon, et de Yokohama sur la baie de Yédo.

L'agriculture et la pêche sont les principales

occupations du peuple japonais. Les mers de l'archipel qu'il habite nourrissent une variété infinie de poissons, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces étrangères appartenant à la zone torride: elles vivent dans de profonds courants, probablement dérivés du grand courant équatorial, et qui conservent une température plus élevée que celle des autres couches d'eau marine à cette latitude.

Au milieu de toutes les richesses naturelles dont elle est entourée, la population campagnarde du Japon, nombreuse, laborieuse, intelligente, ne possède absolument rien qu'un chétif abri, des instruments de travail, quelques pièces de cotonnades, des nattes, une petite provision de thé, d'huile, de riz et de sel, pas d'autres meubles que deux ou trois ustensiles de ménage, en un mot, rien au delà du strict nécessaire. Tout le reste appartient aux possesseurs du sol, les seigneurs féodaux.

L'absence d'une classe moyenne donne un aspect misérable aux villages japonais. Une civilisation libérale aurait couvert les rives de la Mer intérieure de jolies bourgades et d'élégantes villas. Les temples seuls rompent l'uniformité des habitations campagnardes; mais ils ne s'en distinguent de loin que par les vastes dimensions de leur toiture et l'effet imposant des arbres séculaires que l'on rencontre toujours dans leur voisinage. Les pagodes bouddhistes, hautes tours au toit pointu, ornées de galeries à chaque étage, sont

beaucoup moins communes au Japon qu'en Chine.

En entrant dans le bassin de Bingo, nous aperçûmes, sur la côte de Sikoff, une ville qui semble avoir une certaine importance, et qui, si je m'en souviens bien, doit s'appeler Imabari. Une plage sablonneuse d'une grande étendue, chose assez rare au Japon, aboutit à une sorte de faubourg, où il nous parut qu'il y avait dans ce moment un marché, réunissant un actif concours de peuple. Au-dessus de la plage, des plaines fertiles, aux lignes onduleuses, se perdaient dans la brume, au pied d'une chaîne de montagnes baignées par les rayons du soleil. Les principales sommités de cette chaîne, le Koriyama, le Yafatzousan, le Siro-Yama, peuvent avoir trois à quatre mille pieds d'élévation.

Des fortifications, ou plutôt des levées de terre derrière lesquelles brillaient plusieurs bannières, protégeaient des batteries rasantes, installées en avant du port. Un certain nombre de militaires, groupés sur la rive, suivaient des yeux la marche de notre corvette. La ville elle-même ne présentait rien de remarquable, que des lieux sacrés ornés d'arbres gigantesques.

Quelque temps après, nous croisâmes, à portée de carabine, un gros steamer japonais. Nos pilotes, consultés, nous dirent que les couleurs du pavillon semblaient indiquer que ce bâtiment est la propriété du prince de Tosa. C'est un des dix-huit « grands daïmios » ou pairs de l'Empire.

Ses terres sont situées dans la partie méridionale de l'île de Sikoff, et lui font un revenu annuel de 154,880 livres sterling. Peut-être revient-il de quelque conférence tenue par le parti féodal dans la cité de Kioto, à la cour de l'Empereur spirituel du Japon : alors il se sera embarqué à Hiogo pour s'en retourner dans sa province, par le canal de Boungo Quels sont les sentiments qui l'animent à la vue de cette corvette étrangère qui fend les eaux de la Mer intérieure? Se flatte-t-il de repousser un jour la civilisation occidentale par les armes mêmes qu'elle vient de mettre à sa disposition? et sait-il bien où la vapeur le mènera?

Nous faisons l'énumération des steamers de guerre que l'Europe et l'Amérique, à notre connaissance, ont déjà fournis à la marine japonaise, et nous arrivons au chiffre de quatorze. Le premier, la corvette le *Soembing*, a été donné au Taïkoun par le roi des Pays-Bas; un autre, le yacht l'*Emperor*, par la reine Victoria; le reste a été vendu par des gouvernements ou des maisons de commerce de l'Occident, soit au Taïkoun, soit à quelques-uns des principaux daïmios, tels que Mito, Nagato, Satsouma et Tosa.

Un peu avant le coucher du soleil, nous avons vu sur la côte de Sikoff un castel seigneurial, remarquable par sa situation pittoresque sur les flancs et au sommet d'une colline boisée, au pied de laquelle une rustique bourgade semblait s'abriter sous la protection des vieilles tours féodales. C'est le castel de Marougamé, résidence du daïmio

Kiogokou-Sanoké, dont les revenus sont évalués à un million de francs.

Les châteaux de daïmios se composent ordinairement d'une enceinte quadrangulaire, entourée d'eau et défendue par une muraille quelquefois crénelée. Aux angles, ou de distance en distance sur toute son étendue, cette muraille est flanquée de tourelles au toit légèrement recourbé. Dans l'intérieur se trouvent le parc, les jardins, la résidence proprement dite du prince, comprenant un corps de logis principal et de nombreuses dépendances. Assez souvent une tour s'élève au milieu du domaine seigneurial, et dépasse de deux ou trois étages le niveau de la muraille d'enceinte. Comme dans les pagodes chinoises, chaque étage est entouré d'une toiture qui supporte ordinairement une galerie. Tous les ouvrages en maçonnerie sont conservés bruts, mais liés par du ciment; ceux en pisé sont blanchis à la chaux; les parties en bois sont rehaussées d'ornements en cuivre vernis, ou plus fréquemment encore en cuivre chargé de vert-de-gris, ou bien elles sont peintes en couleurs variées revêtues d'une couche de laque. Les tuiles des toitures ont la couleur de l'ardoise. Au surplus, on vise moins à la richesse des détails qu'à l'effet d'ensemble, qui résulte de la grandeur et de l'harmonie des proportions des bâtiments. A ce point de vue, quelques-unes des résidences seigneuriales du Japon, méritent de figurer parmi les monuments remarquables de l'architecture des peuples de l'Asie orientale.

Après le coucher du soleil, la brise est tombée, et nous avons eu la plus charmante soirée de notre voyage : clair de lune, ciel pur, mer unie, parfois légèrement ridée par les courants ou troublée par les sauts de quelque gros poisson.

Cette Mer intérieure du Japon, avec son doux climat et ses gracieux archipels, semble attendre le souffle de la liberté, pour faire de ce pays la Grèce de l'extrême Orient.

Nous mouillons dans une anse de la presqu'île de Souzousima sur Nippon, à la pointe méridionale de la province de Bitsiou et à l'entrée du bassin d'Arima. Nous sommes dans une enceinte de montagnes, au pied desquelles on voit briller çà et là les lumières des habitations. Le calme général n'est interrompu que par les aboiements lointains de quelque chien de garde. L'air est d'une grande sérénité, et la soirée se passe en longues causeries sur la dunette. Rien de plus paisible que les impressions de cette nuit.

J'ai publié, dans le « Tour du Monde » de M. E. Charton (2d semestre de 1866), quelques études sur le Japon, parmi lesquelles s'en trouve une caractéristique des paysages de la Mer intérieure, dont je détacherai le passage suivant :

« Il est assez difficile de donner une idée générale de la scènerie des rives de la Mer intérieure. C'est une série de tableaux qui varient à l'infini, selon le plus ou moins de proximité des côtes et l'aspect des îles qui bordent l'horizon. Il y a de grandes scènes de marine, où les lignes

de la mer se confondent avec celles des plages sablonneuses noyées dans les rayons d'or du soleil, tandis que de lointaines montagnes dessinent sur le fond du tableau les formes vaporeuses de leurs cimes. Il y a de petits paysages, bien clairs, bien nets, bien modestes : un village au fond d'une baie paisible, entouré de champs verts dominés par une forêt de sapins; l'on dirait quelque vue d'un lac du Jura, par une pure matinée de Juin. Parfois aussi, lorsque, les bassins se rétrécissant, les îles en face de nous semblaient nous fermer toute issue, je me suis souvenu du Rhin au-dessus de Boppart. Cependant le paysage japonais est plus calme, plus lumineux que les rives romantiques auxquelles je fais allusion. Il y manque les pentes abruptes, les grandes masses d'ombre, les lignes fuyantes. Sur les bords, ce sont des plans horizontaux, une plage, une rade, des terrasses; dans le lointain, des îles arrondies, des collines sinueuses, des montagnes coniques. Ces tableaux ne sont point sans charme: l'imagination, non moins que le regard, se repose à les contempler; mais elle y chercherait vainement cet attrait mélancolique qui semble inséparable de la jouissance du pittoresque, selon les notions du goût européen.

Le bassin d'Arima rappelle les bords de la baie de Nagasaki. Il est presque complétement fermé, à l'Est, par une seule île, qui s'interpose entre l'Arimanada et l'Idsouminada sur trente milles de longueur. Elle a la forme d'un triangle, dont le

sommet, tourné vers le Nord, fait face à la province d'Arima, sur Nippon. Les terres basses dont il se compose sont recouvertes d'une luxuriante végétation, et, dans la direction du Midi, le sol s'élève insensiblement en collines cultivées ou boisées, jusqu'aux larges contre-forts d'un massif, ou plutôt d'une véritable chaîne de montagnes hautes de mille à deux mille pieds.

C'est là l'île d'Awadsi, qui fut la demeure des dieux, et les villes que l'on voit briller sur la côte de Nippon, rappellent les souvenirs des conquêtes de Zinmou. Nous avons sous les yeux le berceau de la mythologie nationale des Japonais, le sol sacré de leurs kamis, la terre classique des mikados. »

Quant à ces traditions nationales, je les ai exposées dans le même cercle d'études, telles que je les ai recueillies soit dans les archives du Nippon, de Siebold, soit de la bouche des interprètes indigènes; mais je ne reviendrai pas sur ce sujet spécial, et je me hâte de reprendre le fil de ma relation.

L'île d'Awadsi, sur laquelle nous nous dirigeâmes, le 24 Avril au matin, en sortant de la baie de Souzousima, présente, dans sa partie méridionale, une large base qui s'étend entre la province d'Awa, sur Sikoff, et celle de Ksiou, sur Nippon. Elle est séparée de l'île de Sikoff, à l'Ouest, par le passage de Naruto, et de l'île de Nippon, à l'Est, par le détroit de Linschoten. Elle appar-

tient au prince d'Awa, qui a un revenu de 160,000 livres sterling.

La plupart des navires à vapeur qui font, de l'Ouest à l'Est, la traversée de la Méditerrannée japonaise, passent du bassin d'Arima dans celui d'Idsoumi, d'où ils entrent dans le Grand-Océan par le détroit de Linschoten.

Le passage de Naruto, qui conduit directement du bassin d'Arima dans le Grand-Océan, est plus court que le premier; cependant il est beaucoup moins fréquenté, parce qu'on le considère comme un chenal dangereux pour les bâtiments de haut bord.

M. Buys avait pris la détermination de le franchir. Longeant l'île d'Awadsi à bâbord, nous en vîmes les côtes se rapprocher de plus en plus de nous, à mesure que nous descendions vers l'angle Sud-Ouest de cette terre triangulaire. En même temps surgissait à l'horizon, sur notre droite, un promontoire de l'île de Sikoff qui semblait s'allonger toujours davantage dans la direction d'Awadsi. Bientôt nous nous engageâmes dans une passe où nous pouvions voir aussi distinctement la belle végétation de la côte de Sikoff, que celle, non moins luxuriante, de la côte d'Awadsi. Enfin nous eûmes sous les yeux les portes du détroit : tableau que Siebold a reproduit par la gravure dans l'une des planches de ses Archives du Nippon. A notre gauche, des rochers surmontés de pins, en avant de l'île d'Awadsi; à notre droite, un rocher ou îlot isolé, supportant aussi quelques

pins, en avant de Sikoff. Entre deux, la mer présentait l'aspect d'une barre de brisants; cependant le temps était calme, l'Océan onduleux n'avait pas un flot d'écume : l'agitation de ses vagues dans la passe provenait donc uniquement de la violence du courant. Quoiqu'on eût suspendu l'action de la vapeur, nous fûmes en un instant au delà de la barre. Tout autour de nous, sur les vagues et au pied des rochers, des milliers d'oiseaux de mer, poussant des cris, volaient et plongeaient pour saisir la proie que leur jetait sans cesse l'eau remuée jusqu'au fond par le choc et le remou du courant. Plusieurs bateaux de pêcheurs se tenaient aussi à l'affût, non pas toutefois sur le canal, c'eût été chose impossible, mais derrière les rochers, dans les criques, et jusque sur les graviers de la petite île isolée et de la terre de Sikoff.

On évalue à huit cent mètres, d'une côte à l'autre, la largeur du passage de Naruto, sur une étendue en longueur de deux ou trois kilomètres.

Depuis ce moment nous étions dans la mer extérieure, sur le Grand-Océan, ce dont nous nous aperçûmes immédiatement à l'ampleur du mouvement des ondes.

Nous perdîmes bientôt de vue toute terre, et nous ne jetâmes plus l'ancre nulle part avant d'arriver à Yokohama.

Le canal de Linschoten n'offre pas cet attrait, en quelque sorte dramatique, du passage de

Naruto; mais il touche aux rivages qui, de tous ceux du Japon, sont peut-être le plus dignes d'exciter l'intérêt des Européens.

Si nous avions opté pour cette voie, nous serions entrés dans l'Idsouminada en doublant la pointe septentrionale d'Awadsi, que l'on nomme le cap Matsnahanna, où le gouvernement japonais construit, dit-on, des docks et des chantiers de marine. Là le chenal est défendu par deux forts, l'un sur Awadsi, l'autre sur Nippon, près d'Agazie.

Quant au bassin d'Idsoumi, il forme un ovale irrégulier, de deux cents kilomètres de circonférence, selon M, Lindau. Il est limité à l'Ouest par l'île d'Awadsi, et sur le Nippon par les provinces de Setsou, d'Idsoumi et de Ksiou. Dans la rade septentrionale de l'Idsouminada, l'on rencontre, à l'Ouest, le port commerçant de Hiogo, qui n'est qu'à huit heures de marche de la grande ville d'Osaka. Comme celle-ci est située sur un bras du fleuve Idogawa, à cinq milles seulement de son embouchure dans l'Idsouminada, l'on donne volontiers le nom de golfe d'Osaka, à ce dernier bassin de la Mer intérieure.

A teneur des traités de 1858, les villes de Hiogo et d'Osaka devaient s'ouvrir au commerce étranger à dater du 1er Janvier 1863. L'ambassade que le Taïkoun a envoyée, en 1862, auprès des cours des diverses Puissances contractantes de l'Europe, a obtenu de leurs gouvernements un sursis illimité pour l'application de cette disposition des traités. Les Etats-Unis d'Amérique n'ont pris, de leur

côté, aucun engagement. C'est ainsi que le commerce de l'Occident avec le Japon se trouve, pour le moment, confiné dans les trois places suivantes : Hakodaté, sur l'île de Yéso, au Nord de Nippon, sous le 41°,45' lat. N., et le 141°,50' long. E : position trop septentrionale pour faire jamais de cette ville une place importante.

Nagasaki, sur l'île de Kiousiou, au sud de Nippon, sous le 32°,45' lat. N. et le 129°,50' long. E. : position trop excentrique pour l'exploitation des richesses naturelles du Japon.

Enfin Yokohama, sur la côte occidentale de la baie de Yédo, sous le 32°,26' lat. N., et le 139°,40' long. E.

Cette dernière place, assez heureusement située pour le commerce des soies gréges, est donc la seule qui soit ouverte aux étrangers sur la grande terre de Nippon; et cependant, en 1864, le gouvernement du Taïkoun en a sollicité la fermeture par l'envoi d'une ambassade spéciale auprès des cours de l'Europe : on sait d'ailleurs que cette mission, convaincue de l'inutilité de ses efforts, est repartie pour le Japon après un court séjour à Paris.

Sans entrer dans des considérations qui sortiraient des bornes de cette relation, je ne puis m'empêcher d'exprimer le regret que la promesse de l'ouverture de Hiogo n'ait pas été revendiquée de la manière la plus catégorique, malgré les oppositions et les menaces plus ou moins voilées du gouvernement taïkounal. Je crois même qu'il

n'y a qu'une solution possible aux conflits qui ont surgi entre le gouvernement japonais et les puissances contractantes de l'Occident, savoir le retour à l'exécution des traités de 1858, si ce n'est dans toute leur étendue, du moins sur ce point capital de l'ouverture de Hiogo.

Le Japon ne sera réellement accessible à la civilisation européenne que lorsque celle-ci aura un établissement dans l'un des centres commerciaux de la Mer intérieure, et le choix à faire ne saurait être douteux.

Hiogo, qui est, en réalité, le port maritime de la cité d'Osaka, s'étend sur une plage sablonneuse, le long d'une baie spacieuse accessible aux vaisseaux du plus fort tonnage. C'est une ville qui peut avoir vingt mille habitants, selon M. Alcock, cinquante mille, selon des rapports officiels de la marine néerlandaise, cent cinquante mille, d'après M. Lindau, dernier chiffre qui me semble exagéré.

On y trouverait d'excellents emplacements pour y établir une colonie européenne. Celui que l'on a plus particulièrement en vue, s'étend en avant et à l'Ouest de la ville, sur une langue de terre qui, protégeant l'entrée de la baie, faciliterait singulièrement le chargement et le déchargement des navires.

Osaka, qui appartient au Taïkoun, ainsi que Yédo, Hiogo, Nagasaki, Hakodaté, Niagata, Yokohama, est la seconde ville du Japon en richesse et en population. Elle doit avoir près d'un million d'habitants, la plupart voués au commerce et à

l'industrie. Les chefs de ses principales maisons de commerce entretiennent des agents sur toutes les places de négoce de l'empire. Elle est l'entrepôt le plus important des thés japonais; et Kioto, qui n'en est qu'à trente milles, dans l'intérieur, figure au nombre des grands marchés de soies gréges.

Une colonie européenne à Hiogo bénéficierait de la proximité d'un grand centre commercial, sans subir les inconvénients que pourrait provoquer, du moins pendant quelque temps, sa présence au sein d'une population agglomérée et renfermant des éléments hostiles.

Il est hors de doute que l'attention des légations étrangères accréditées au Japon et la sollicitude de leurs gouvernements pour les grands intérêts qui se rattachent aux progrès de la civilisation dans l'extrême Orient, ont fini par attribuer une importance toute particulière à la jouissance, si ce n'est à la possession, des deux issues de la Mer intérieure, au détroit de Simonoséki et dans le golfe d'Osaka. Je suppose que si la politique réactionnaire du parti féodal avait entraîné le Japon dans une guerre générale contre les puissances contractantes, celles-ci n'eussent pas perdu leur temps à guerroyer devant la capitale du Taïkoun, mais auraient amené à composition les deux souverains de l'empire par la seule occupation de l'île d'Awadsi.

L'événement de Simonoséki permet d'espérer que le complément nécessaire de l'ouverture de

la Mer intérieure, c'est-à-dire l'établissement d'une colonie dans le port de Hiogo, pourra s'effectuer très-prochainement, sans une nouvelle effusion de sang.

J'aime à me figurer que bientôt le jour viendra, où il se formera comme une chaîne de colonies occidentales, développant paisiblement les ressources naturelles et commerciales du Japon sur une ligne marquée par les places de Yokohama, Hiogo, Simonoséki et Nagasaki. Elle serait desservie par des communications régulières de bateaux à vapeur. Les steamers de commerce de l'Amérique, aussi bien que ceux de la Chine, alimenteraient les relations des deux mondes avec le roi des archipels du Grand-Océan. Les Européens fatigués du climat des Tropiques ou du fardeau des affaires de la Chine, viendraient chercher un air pur et fortifiant, et passer quelques semaines de repos sur les bords de la Méditerrannée japonaise. Combien de familles établies en Chine, combien de femmes d'Européens avec leurs enfants, seraient déjà heureuses de pouvoir profiter, pour les pénibles mois d'été, de ce refuge digne des plus douces contrées de l'Italie, et cependant si rapproché de leur résidence actuelle!

Mais tandis que l'imagination, devançant la marche du temps et les conquêtes de la civilisation, se plaît à évoquer au sein des îles de la Souvonada, les charmes de l'existence d'une société européenne, je dois convenir qu'en secret je me suis félicité d'avoir vu la Méditerrannée

japonaise dans cet état primitif, où l'on y va encore à la découverte, avec des cartes approximatives, en demandant à des pilotes du pays les noms des îles, des montagnes, des villages, et en jetant l'ancre pour la nuit dans une anse quelconque appelée « beau port » par les indigènes.

Après avoir franchi le détroit de Naruto, nous ne tardâmes pas à perdre la vue des côtes; et marchant dès lors à la voile, nous doublâmes pendant la nuit la pointe Sud de Nippon, et navigâmes tout le jour suivant dans le sens du courant japonais de Kouro-Siwo, qui coule du Sud-Ouest au Nord-Est, avec une rapidité de 36 à 40 milles en 24 heures.

Le lendemain, 26 Avril, nous doublions le cap Idsou, au moment où le soleil illuminait de ses premiers rayons les rives majestueuses du golfe de Yédo, et favorisés par un courant de quatre milles à l'heure, nous jetions l'ancre après midi dans la rade de Yokohama.

Aimé Humbert.

Lausanne, Novembre 1866.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE GENÈVE

TOME CINQUIÈME

Ire Livraison.



GENÈVE

IMPRIMERIE CAREY, VIEUX-COLLÉGE, 3.

1866

EXTRAIT

DES PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du Vendredi 8 Décembre 1865.

Présidence de M. H. BOUTHILLIER-DE BEAUMONT.

Après la lecture du procès-verbal de la précédente séance, M. le Président présente à l'Assemblée le compte-rendu sommaire des travaux du Bureau de la Société pendant l'été, lesquels ont trait particulièrement à la correspondance et à la réception des publications et des divers ouvrages envoyés à la Société soit à titre de dons, soit à titre d'échanges de la part des Sociétés savantes avec lesquelles elle est en relation. Il témoigne aussi de la satisfaction qu'a éprouvée le Bureau de pouvoir mettre à la disposition de la Société helvétique des sciences naturelles, lors de sa session, à Genève, en Août dernier, la salle de ses séances qui a été occupée par la Section de physique; et de donner ainsi l'occasion presque unique, aux savants suisses et étrangers, d'admirer la belle carte topographique fédérale que la Société possède en don du général Dufour, l'un de ses membres fondateurs, et l'éminent directeur de ce remarquable travail.

M. le Président rappelle que, vers le milieu de l'été, a paru une nouvelle livraison des ***Mémoires et Bulletin***, 1re Livraison, Tome IV, contenant un mémoire important de M. le Baron Aucapitaine sur les Touaregs;

une notice de M. A. Boué, sur les populations serbes et croates de l'empire autrichien; des extraits de la correspondance de la Société et des nouvelles géographiques.

La revue des principaux événements géographiques de cette année, offre à M. le Président l'occasion de dire quelques mots des discussions qui ont eu lieu dans le sein des principales sociétés de géographie, sur la meilleure route à suivre pour réaliser avec succès le projet de l'expédition au pôle Nord, ainsi que des chances d'atteindre ce point, si ardemment désiré par la science, soit par le côté de la mer de Baffin, soit par celui de la mer du Spitzberg, proposé par M. le Dr Petermann.

En faisant part à l'Assemblée de la triste nouvelle que le Bureau vient de recevoir de la mort si inattendue et si prompte de M. le Dr Henri Barth, M. le Président témoigne à la Société de géographie de Berlin la profonde sympathie de la Société de Genève en lui exprimant, en son nom et au sien propre, ses regrets vifs et sentis de la perte qu'elle vient de faire de M. le Dr Henri Barth, savant distingué, aimable correspondant, intrépide et infatigable voyageur, qui laisse un vide senti dans les sciences géographiques, chez ses amis et correspondants, et particulièrement dans la Société de Berlin elle-même, l'une des plus actives et des plus savantes de l'Europe, dont il occupait avec tant de mérite la place honorable de Président.

M. le Bibliothécaire ayant été empêché de se rendre à la séance, M. le Président présente le rapport de la Commission de la Bibliothèque, indiquant les dons faits à la Société, en dehors des publications périodiques reçues d'autres sociétés savantes :

Par M. *Seguin*, les Armoiries des Cantons suisses, de M. Adolphe Gautier.

Par Mme *Marcet* M. H., plusieurs ouvrages en anglais, entre autres de M. *Graham*, Journal of a residence in India. *Mac Farlane*, Japon. *Lady Fox*, on expedition to the interior of New Holland. *Richardson*, Narrative of a mission to central Africa. *Bonstetten*, voyage au Latium. *Coxe*, voyage en Suisse.

Par MM. *Voldemar Schultz*, son récent ouvrage sur le Brésil et les colonies allemandes, avec atlas.

» *Martin de Moussy, M.-C.*, son mémoire historique sur les missions des Jésuites à La Plata, avec carte.

» *Charles Maunoir*, *M.-C.*, la carte du massif du Mont-Blanc, publiée par le Bureau topographique de la guerre à Paris.

» *Lombardini*, membre de l'Institut de Milan, essai sur l'hydrologie du Nil.

Par la *Société de Géographie de Paris*, la collection de ses Bulletins, de 1825 à 1860.

Par M. *Lasserre*, un grand nombre de cartes diverses, gravées et manuscrites.

M. le Président fait remarquer particulièrement la belle confection et la netteté des cartes sur le Brésil qui accompagnent les études de M. Schultz sur ce pays, ainsi que la belle carte du massif du Mont-Blanc, dont le relief est si bien exprimé.

Il s'arrête particulièrement sur l'ouvrage de M. Lombardini relatif à l'*Hydrologie du Nil*, en faisant ressortir l'importance de l'application ainsi faite des calculs de l'hydraulique aux résultats donnés par les observations diverses que l'on possède maintenant sur ces contrées, aujourd'hui que la recherche des sources de ce grand fleuve, un des plus grands du monde, est un des problèmes posés à la science géographiqne; et que la connaissance exacte du régime de ses eaux peut être d'une si grande valeur pour la fertilisation plus complète de l'Egypte entière.

Après avoir décrit le cours du Nil, noté ses différentes pentes et étudié le régime météorologique auquel doit être soumis le bassin des grands lacs, ainsi que celui des régions montagneuses de l'Abyssinie, M. Lombardini arrive à la conclusion que, d'après la position géographique de ces lacs et les conditions météorologiques auxquelles ils paraissent soumis, le niveau de leurs eaux doit offrir peu d'oscillations, tandis que des pluies périodiques et torrentielles tombent sur les hauts plateaux de l'Abyssinie et les régions intertropicales, particulièrement du 18e

degré au 3e latitude Nord, et que c'est à cette dernière cause que doit être attribuée, selon lui, la force et la périodicité des crues du fleuve, dont la régularité est telle, qu'elle semble due à un phénomène unique. Sans entrer, pour le moment, dans de plus grands détails sur les différentes parties du travail de M. Lombardini, M. le Président pense que ces quelques mots suffisent pour en montrer l'importance et pour attirer particulièrement sur lui l'attention bien justifiée des membres de la Société.

M. Briquet donne lecture de la traduction faite par lui d'un chapitre des Voyages de Vambéry, relatif à la Tartarie chinoise. Cette immense région du Sud-Ouest du haut plateau de l'Asie est habitée par des Tartares d'une grande simplicité d'esprit et de mœurs, qui forment la majeure partie de la population. Ils se disent Usbecks, mais ne ressemblent en rien aux Usbecks de Khiva et de Bockhara, et sont plutôt des métis de Kalmoucks et d'Iraniens; ces derniers ont complétement disparu comme race à part. A côté d'eux se trouvent quelques Kalmoucks proprement dits, quelques Khirgises, et surtout des Chinois, commerçants et industriels établis dans les villes. Les Tartares et une partie des Chinois sont musulmans et musulmans fanatiques.

La Tartarie chinoise formait autrefois les Khanats turcs de Kachgar, d'Yarkand, d'Aksou et de Khotan; mais, il y a cinquante ans, à la suite de dissensions intérieures qui se renouvelaient continuellement, ils demandèrent à être annexés à l'Empire chinois qui n'y consentit qu'avec hésitation. Ces quatre Khanats forment maintenant quatre provinces, ayant chacune une double série de fonctionnaires parfaitement égaux en rang et en traitement, les uns Chinois, les autres Tartares. Les rapports avec Pékin n'ont lieu que par l'intermédiaire des gouverneurs chinois, et au moyen d'un service de poste parfaitement organisé, desservi par des postillons Kalmoucks, qui franchissent sans désemparer, si c'est nécessaire, en trente jours la distance de près de mille lieues qui sépare Kachgar de Pékin.

Le gouvernement chinois s'applique avec le plus grand soin à respecter la religion et la nationalité des Tartares;

il ne les soumet qu'à une capitation modique et ne leur impose aucun service militaire. Les régiments tartares se forment uniquement par recrutement volontaire, et sont composés exclusivement de Musulmans. Cette sage politique a porté ses fruits. Quoique abhorrant la religion des Chinois, les Tartares aiment leur gouvernement et n'en parlent qu'avec grande considération et avec enthousiasme. Les rapports entre Chinois et Tartares, sans être amicaux, ne sont nullement hostiles; et quoique la partie musulmane de la population soit très-fanatique et stricte dans l'observation des préceptes du Coran , elle fournit un grand nombre de pèlerins à la Mecque. Aksou et Kachgar sont des villes saintes entre toutes; cette dernière est aussi une des plus florissantes et commerçantes du pays, quoiqu'elle soit exposée périodiquement aux incursions et aux ravages de hordes de brigands qui viennent du Khokand. Cet état de choses aurait pris fin depuis longtemps, si ce n'était la lenteur proverbiale et le formalisme que les Chinois apportent en tout, et dans leurs opérations militaires en particulier. Le pays en général est tranquille et prospère; toutefois, à part quelques villes qu'on y rencontre, assez considérables et florissantes par le commerce et l'industrie, les habitants en sont plutôt pauvres et peu développés encore par la civilisation.

MÉLANGES ET NOUVELLES

Dans sa séance du 13 Novembre 1865, la *Société géographique de Londres* a entendu de la bouche de M. Samuel Baker une relation abrégée du voyage accompli par lui sur le cours supérieur du Nil et dont le résultat a produit en Angleterre une grande sensation.

Le commencement de ses recherches date de l'année 1861, époque où Speke et Grant étaient déjà engagés dans l'intérieur du même continent. Il employa la première année à l'exploration des tributaires orientaux du Nil, en Abyssinie et en Nubie, dont plusieurs présentent naturellement l'apparence de torrents. Le Sobat, plus méridional, n'est pas, malgré son importance relative, navigable sur une longueur de plus de 60 lieues. Le Fleuve-Blanc et ses tributaires, le Bahr el Gazal, le Giraffe, le Sobat, appartiennent à cette triste région où une colline est une rareté, où l'œil n'embrasse à perte de vue qu'un marécage caché sous une mer de joncs, de papyrus et de grands roseaux. Les rivières dans leur cours incertain et sans pente suffisante, font de si fréquents détours que la navigation en est ralentie encore par l'impossibilité d'utiliser aucun vent d'une manière prolongée. Le Bahr el Gazal est une eau dormante. Il faut nuit et jour se faire haler par des malheureux épuisés de fatigue, torturés par les moustiques et entravés par la hauteur des roseaux et par la profondeur des marais.

L'œil n'embrasse que l'empire des misères et de la fièvre. Des masses insulaires de végétation flottent sans bruit : Elles portent une cigogne solitaire. On entend le cri des oiseaux aquatiques et le rauque hennissement d'un hippopotame. Rien n'est aussi triste. On se

sent au sein de cet empire muet et silencieux où la nature a si longtemps caché aux humains les sources du Nil.

M. Baker mit 45 jours à remonter le fleuve, de Khartoum à Gondokoro, sous 4° 15' de latitude septentrionale, où il vit au bout de 15 jours les deux célèbres voyageurs Speke et Grant arriver du grand lac Victoria Nyanza, et auxquels il destinait les secours que sa position permettait de leur offrir.

Speke le mit au fait de ses découvertes. Il avait vu le Nil s'échapper par trois rivières, d'un bassin lacustre cent soixante fois plus grand que le Léman, former ensuite, par 2° 21' de latitude Nord, une cataracte nommée Karuma, après laquelle il se détournait subitement à l'Ouest. De ce point jusqu'à la latitude de 3° 10', ils ne savaient plus sur le cours du fleuve que ce qu'ils en avaient appris par les indigènes, savoir : qu'il se verse dans un grand lac nommé Luta N'zigé ou des *sauterelles mortes*, vers son extrémité septentrionale, pour en ressortir, presque immédiatement après, par la même extrémité, et se diriger au Nord jusqu'à Gondokoro. C'était donc sur un intervalle de 30 lieues en longitude et de 33 lieues en latitude que portait encore le mystère du cours du Nil. Baker résolut immédiatement d'en tenter la solution.

Après avoir disposé d'une partie de ses ressources en faveur de ses deux compatriotes, il essaya d'organiser sa propre expédition. Mais Gondokoro n'est qu'un misérable hameau habité par une écume immonde de Turcs, traitants d'esclaves abrités sous le prétexte du commerce de l'ivoire. Intéressés à exclure les Anglais de la connaissance de leur trafic et des tribus où ils portent leurs ravages, ils mirent tout en œuvre pour faire échouer les projets de Baker, qui se vit une fois abandonné de tous ses aides, dépouillé de ses marchandises, de ses munitions et de ses armes, et réduit à la compagnie d'un enfant de douze ans et d'un autre nègre. Madame Baker, compagne de son époux, partagea courageusement avec lui tous les dangers.

La direction la plus naturelle à suivre était de s'avancer au Sud de Gondokoro ; c'est pourquoi on le menaçait précisément de le tuer s'il s'avançait de ce

côté. Préférant, plutôt que de demeurer plus longtemps dans un enfer comme Gondokoro, ajourner ses découvertes, Baker en partit, le 26 Mars 1863, par une route fort détournée, pour le pays d'Ellyria situé à l'Est.

Ellyria est une vallée fertile et romantique, dominée par des montagnes de granit gris d'un aspect imposant et parsemée de nombreux villages.

En sept jours de marche et d'anxiété, M. Baker atteignit le village de Latouka, dont les habitants, beaux hommes d'une haute taille, attaqués gratuitement par les Turcs leurs persécuteurs, les repoussèrent vaillamment et en tuèrent 105. Le Latouka, dit M. Baker, est le plus beau pays que j'aie vu en Afrique. D'immenses pâturages nourrissent d'énormes troupeaux de bêtes à cornes. Une vaste étendue de terre, mise en culture, produit des grains d'espèces variées. Les habitants, quoique belliqueux, se montrent hospitaliers à qui les traite bien. Leurs villes sont grandes et très-peuplées. On compte 4,000 maisons dans Tarrangolé, la principale. Elles sont toutes entourées de fortes palissades et gardées de jour comme de nuit par des sentinelles vigilantes postées sur de hautes plates-formes. Les hommes sont complétement nus, n'ont aucune notion religieuse, et leur seule idée de félicité terrestre est de posséder des femmes, du bétail et de la bière en quantité illimitée.

Le pays de Latouka est situé à l'extrémité orientale d'une chaîne de montagnes granitiques, qui forme le point de partage entre le Nil-Blanc à l'Ouest et une rivière, Kaniéti, qui se dirige à l'Est vers le Sobat, son grand tributaire, lequel en est, dit-on, éloigné de 50 milles. Cette chaîne a une hauteur de 4,000 à 5,000 pieds. M. Baker la franchit en se dirigeant au Sud-Ouest, vers le pays d'Obbo, situé par 4° 2' de latitude Nord et à un niveau moyen de 3,600 pieds.

Cette position élevée entre deux bassins y concentre des pluies abondantes qui ne durent pas moins de dix mois. Le sol étant fort riche se couvre d'une herbe impénétrable de douze pieds de hauteur, mêlée de vignes sauvages *(grapes vines)*, tandis que les montagnes entièrement couvertes de forêts, pullulent partout d'éléphants. La présence de la redoutable mouche Tzetzé en bannit le bétail, et les habitants mal nourris sont trop

indolents même pour cultiver un sol où M. Baker a découvert jusqu'à neuf variétés d'ignames croissant sauvages dans les bois.

La présence de la mouche coûta à M. Baker toutes ses bêtes de somme, et l'obligea de passer au pays d'Obbo plusieurs mois pendant lesquels les pluies tombèrent en grande abondance, développant des fièvres, dont M. Baker fut cruellement éprouvé, épuisant toute sa provision de quinine. — Sacrifiant la plus grande partie de son bagage, réduit aux seuls vêtements de son épouse et à une bonne provision de munitions, avec quelques présents destinés à Kamrasi le roi de Unyoro, il quitta le pays d'Obbo, le 5 de Janvier 1864. Il traversa le 9, par 3° 12' de latitude Nord, la rivière Asoua, déjà mentionnée par Grant et Speke comme venant du Sud-Est et servant peut-être d'émissaire à un troisième lac situé plus à l'Est que le Victoria : son lit, large de 120 pieds seulement, n'avait d'eau qu'un maigre filet roulant sur les rochers, montant à peine à la hauteur de la cheville du pied; tandis que les rives portaient les traces d'un cours d'eau temporaire assez volumineux pour s'élever de vingt pieds. Ce sont là, outre la pente rapide du lit de l'Asoua, des indices caractéristiques d'un torrent de montagne, plutôt que ceux auxquels on reconnaît habituellement une rivière importante servant d'émissaire à un régulateur puissant tel que serait un grand lac.

Après une marche de cinq journées vers le Sud, à travers des prairies désertes, parsemées d'innombrables fondrières marécageuses, M. Baker atteignit le Nil aux chutes de Karuma, par 2° 17' latitude Nord, précisément à l'endroit où Speke et Grant l'avaient traversé en s'avançant au Nord vers Gondokoro. Au lieu d'y être amicalement accueilli par Kamrasi, le roi d'Unyoro, il eut beaucoup de peine à obtenir, pour Mme Baker et pour lui seul, la permission de traverser la rivière, et ils débarquèrent par une nuit déjà sombre, au-dessous des cataractes, sur la rive gauche du Nil, qu'ils trouvèrent gardée par une foule armée.

La cause de cette réception peu hospitalière était naturelle; depuis le passage de Speke et de Grant les facteurs d'un prétendu traitant d'ivoire, italien nommé De Bono, établi à Gondokoro, qui avaient interdit à

M. Baker la route directe du lac Luta Nzigé, s'étaient avancés en armes dans le pays d'Unyoro et y avaient fait une grande razzia d'esclaves, outre trois cents hommes qu'ils avaient massacrés. Les chefs du roi Kamrasi n'admirent Baker et son épouse que lorsqu'une inspection minutieuse de sa personne les eut convaincus qu'il était le propre frère de Speke, né du même père et de la même mère.

Le Nil, depuis les chutes de Karuma coule dans la direction de l'Ouest, formant entre deux parois élevées de rochers une succession de puissantes cataractes, et remplissant majestueusement un lit de 150 mètres de largeur. Le premier désir de M. Baker avait été d'en suivre directement le cours jusqu'au grand lac Luta N'zigé. Kamrasi, soupçonneux, depuis l'invasion des marchands d'esclaves, s'y opposa longtemps. De Karuma à M'rouli, sa capitale, située par 1° 37', le pays était aussi fertile que bien peuplé. Le roi reçut avec joie un tapis de couleurs éclatantes et d'autres cadeaux de grand prix. M. Baker lui apprit que Speke et Grant, heureusement arrivés, avaient parlé favorablement de lui, ce qui avait engagé M. Baker à venir le remercier au nom de sa patrie en lui offrant quelques curiosités. Il ajouta qu'il était venu voir le lac Luta N'zigé et la source du Nil, à la découverte de laquelle sa souveraine prenait un grand intérêt. Kamrasi ne manqua pas de reconnaître en lui le propre frère de Speke car ils avaient la barbe absolument semblable ; mais il lui était impossible, dans l'état de maladie où il le voyait de le laisser partir pour le lac *éloigné de six mois de route*, qui se nommait Mwootan et non Luta N'zigé.

Retenu par le roi qui, sous l'apparence de l'intérêt qu'il semblait prendre à la santé de son hôte, cachait le désir de le dépouiller de ce qui lui restait; apprenant l'énorme distance qui le séparait encore du lac, but de son entreprise; attaqué, lui et son épouse, par des accès quotidiens de fièvre auxquels il n'avait plus à opposer ni quinine, ni sucre, ni thé, ni café, M. Baker tomba dans un profond découragement en se voyant abandonné par ses porteurs. Toutefois le lac était moins éloigné qu'on ne le prétendait. Après avoir cédé au despote nègre tout ce qu'il eut la fantaisie de con-

voiter, puis son épée, puis son fusil à deux coups, M. Baker en obtint une escorte, si pillarde, qu'il fallut la renvoyer.

En traversant la rivière Kéfour (Kafse) Mme Baker fut frappée d'un coup de soleil si intense qu'elle resta sept jours portée comme morte, privée de l'usage de ses sens. La pluie tombait par torrents ; le pays était une succession continue de marais, de jungles et de hautes herbes, qui ôtaient la possibilité de s'arrêter nulle part. Les porteurs adaptèrent un manche neuf à la bèche pour creuser une fosse cherchant de l'œil une place sèche ! L'époux complétement épuisé par les veilles et par la fièvre, tomba évanoui en marchant à côté de la litière de la malade ! — Dans la nuit un miracle s'opéra, et sauva l'un et l'autre.

« Après dix-huit jours de marche, dit M. Baker, à travers un pays riant comme un parc, les guides annoncèrent l'approche du lac si longtemps désiré. Depuis trois jours je distinguais à l'Ouest une haute chaîne de montagnes, à une distance apparente de 80 milles, derrière laquelle j'espérais arriver au lac. Quelle ne fut pas ma joie en apprenant que ce lac est en deçà et que les montagnes en dominent le bord occidental. Puis étant arrivé à une hauteur je vis tout à coup, à 1,500 pieds au-dessous de moi le grand réservoir du Nil, encadré par une muraille escarpée de rochers granitiques : ma conquête, cherchée au milieu de tant de dangers. Il s'étendait comme une mer au delà des bornes de l'horizon, vers le Sud et le Sud-Ouest ; tandis qu'à l'Occident, des montagnes de 7,000 pieds de hauteur au-dessus du lac enfermaient dans un cadre bleuâtre cette magnifique nappe d'eau.

Quoique affaibli, épuisé par plus de douze mois d'anxiété, de fatigue et de maladie, je descendis en chancelant le sentier tortueux et escarpé qui me conduisit en deux heures au rivage. Les vagues se brisaient sur une grève sablonneuse. C'est avec gratitude que je bus de ces eaux et y baignai mon visage en leur donnant le nom d'Albert Nyanza. »

De Vacovia, point où M. Baker atteignit le lac, par 1° 14' latitude Nord, il lui fallut treize jours pour le cotoyer, en se dirigeant au Nord, jusqu'à Magoungo, par 2° 15' latitude Nord ; parce que, chaque après-

midi, il se levait un vent du Sud-Ouest dont la violence l'obligeait de tirer le canot à terre. Le paysage était extrêmement beau. Les montagnes, formées de granit et de gneiss, s'élevaient en bien des endroits du sein même des eaux en un mur escarpé de 1,200 à 1,500 pieds sur le bord oriental; de nombreux torrents s'y précipitaient par des brèches profondes, et le Kaïgiri formait une chute majestueuse de mille pieds de hauteur, tandis que, sur le rivage opposé, le télescope permettait de distinguer deux grandes cascades tombant de la chaîne élevée des montagnes occidentales.

Tous les indigènes dirent au voyageur que le lac est connu pour s'étendre au Sud jusqu'au pays de Karagwe, ce qui sous-entend une étendue de quatre degrés ou de cent lieues au moins en latitude, et que de là il s'avance plus à l'Ouest à une distance inconnue. Il reçoit partout les eaux d'une grande chaîne de montagnes équatoriale où les pluies ne durent pas moins de dix mois, et commencent en Février. Au mois de Mars, M. Baker vit le niveau du lac de quatre pieds au-dessous des traces que les eaux les plus hautes avaient laissées sur le tronc des arbres qui y croissent auprès de Magoungo. Les naturels assurèrent à M. Baker que le niveau ne s'abaisse jamais plus qu'il ne le vit; de sorte que les variations ne sont pas de plus de quatre pieds.

Le village de Magoungo était situé sur une colline, à 850 pieds au-dessus des eaux; delà le regard embrassait, à quinze ou vingt milles au Nord, la vue charmante de la vallée par laquelle s'échappe le fleuve, navigable jusqu'à 3° 32' de latitude Nord, et coulant au milieu d'une zone de verts roseaux large de quatre à cinq milles; tandis que le lac, lui-même très-réduit en largeur, se prolonge au Nord-Ouest en un estuaire dont l'étendue n'était pas connue.

Il restait à vérifier si une rivière qui se déchargedans le lac, au village de Magoungo, venant de l'Est, était la même que M. Baker avait traversée à 30 lieues de distance, et qui est le véritable Nil, émissaire du Victoria-Nyanza; Elle fut donc remontée dans un canot, de l'endroit où elle entre dans le lac Albert, par un large estuaire d'eau morte, bordé de roseaux gigantesques. Après les 10

premiers milles, sa largeur se trouva réduite à 200 mètres, sans courant sensible; à 25 milles il fallut renoncer à la navigation.

« Depuis plusieurs heures j'entendais, dit M. Baker, le fracas d'une grande chute d'eau, dont un détour de la rivière me cachait la vue. Ce sublime spectacle se présenta bientôt : Le Nil, auparavant large de 150 à 200 mètres, se contractait subitement au quart de cette largeur dans une gorge étroite entre deux murs de granit, où il se précipitait avec une indescriptible furie d'une hauteur de 120 pieds, et tombait d'un seul bond dans un bassin profond qu'il s'était creusé. » M. Baker donna à cette cataracte le nom de Sir Roderich Murchison, le célèbre président de la Société de Géographie de Londres. Abandonnant ses canots, il revint à pied vers l'Est dans une direction parallèle au cours et à peu de distance de cette rivière, jusqu'au lieu où elle forme la chute de Karouma, déjà nommée plus haut et déjà découverte par Speke; de sorte qu'il ne peut y avoir aucun doute sur l'identité de la rivière vue par Speke, comme émissaire du Victoria-Nyanza, avec le tributaire de l'Albert-Nyanza, suivi et remonté par Baker depuis ce lac jusqu'aux chutes de Murchison et de Karuma. La seule portion du cours du Nil, encore inexplorée, ne peut plus permettre de doute, d'abord, parce qu'elle se réduit à une longueur de 20 lieues et qu'elle a été fixée à ses deux extrémités par M. Baker; savoir : au Midi où il a vu l'émissaire de l'Albert s'engager dans une vallée profonde, et, à son extrémité Septentrionale, où il l'a revue par 3° 30' latitude Nord, et d'où il a suivi le fleuve jusqu'à Gondokoro.

« Je ne réclame pas, dit-il, l'honneur d'avoir découvert une *source*, parce que je crois que ce fleuve puissant en a mille, et que son berceau est dans la vaste concavité du lac Albert et les montagnes qui l'encadre. »

Les guerres et les fantaisies despotiques et rapaces du lâche tyran Kamrasi retinrent encore M. et Mme Baker, pendant une année dans le royaume d'Unyoro, que cet intrépide voyageur ne quitta que dépouillé de tout, sauf de ses fusils.

P. C.

De mauvaises nouvelles de M. le baron von der Decken et de son entreprise étaient communiquées à la Société géographique de Londres, dans sa séance du 27 Novembre, par son président sir R. Murchison. Par une lettre, dernièrement reçue à Londres, on apprenait que les deux bateaux à vapeur que M. le baron von der Decken avait équipés à ses frais pour son exploration par la côte Est d'Afrique avaient été perdus sur la barre, à l'entrée de la rivière le Jub ; que le baron lui-même était dans un état désespéré par suite de la dyssenterie, et que son escorte avait eu des démêlés avec les gens du pays.

Dans une séance plus récente, les fâcheuses nouvelles venues du hardi voyageur allemand, ont été confirmées et complétées par des renseignements également inquiétants. Le baron ayant commencé, le 15 Août à remonter la rivière Jub, perdit un de ses deux navires par un naufrage. Avec le seul restant il parvint, le 19 Septembre, à Berdera, la résidence d'un sultan Somâli, nation de race berbère qui habite la côte orientale de l'Afrique jusqu'à l'entrée de la mer Rouge vers le Nord. Il en partit après avoir eu avec ce prince quelques difficultés qui semblèrent cependant apaisées. La navigation rencontre à quelques milles plus haut que Berdera des rapides qui présentent un obstacle sérieux. Le navire fit sur un écueil une voie d'eau et commença à se remplir. Le baron, ayant débarqué sa cargaison sur la rive droite de la rivière, revint en compagnie du Dr Link, botaniste de l'expédition, chercher des secours à Berdera. Il n'en revint pas, mais, trois jours après, le camp qu'il avait laissé à la garde de son bagage et du navire échoué, fut attaqué par deux cents Somâlis qui tuèrent le mécanicien, M. Kanter, et M. Trenn, artiste. Dans cette conjoncture critique, le baron Schick, commandant en second, se décida à partir avec le seul bateau qui lui restât, pour aller réclamer à Zanzibar, éloignée de 350 milles de l'embouchure du Jub, l'aide d'un vaisseau de guerre anglais qui ne semble pas devoir lui faire défaut.

Pour ne laisser subsister aucune lacune sur la carte de la Palestine, où tout concourt à y donner de l'importance il a été formé récemment en Angleterre une association spéciale pour l'exploration de ce pays *(The Palestine exploration Fund)*. Le capitaine Wilson, chargé d'en diriger les premiers pas, a quitté Damas le 28 Décembre 1865, après y avoir utilement employé quelques semaines à lever les plans de la grande mosquée et de la Porte romaine orientale (Bab Charki) ainsi que des principaux édifices, et en rapportant de nombreuses photographies. Des excavations pratiquées dans le massif du tertre appelé *Fel Salkiyeh*, n'ont pas amené d'autre découverte que celle d'une série de terrasses fort ruinées, en briques séchées au soleil, et d'une stèle d'un style un peu assyrien.

Ces excavations seront suivies par M. Rogers, consul britannique à Damas, tandis que M. Wilson et ses compagnons sont venus de cette ville, par S'as'a et Jeba, jusqu'à Banias (Paneas ou Caesarea Philippi) où ils sont arrivés le 31 Décembre. Le pays, après une chute de neige abondante, se trouvait sous les eaux depuis Jeba jusqu'à Kuneitherah. Néanmoins ils en ont tracé une esquisse topographique liée par des observations astronomiques faites à Damas, à Kankab et à Jeba, rendues nécessaires par l'inexactitude des cartes antérieures.

La lettre du capitaine Wilson datée de Banias, le 2 Janvier 1866, apprend qu'il comptait en partir le 6 pour Deir Mimas, au coude formé par la rivière Litâny, pour franchir ensuite la crête montagneuse au Nord de la Galilée et descendre à Kefr Birim, au lac Meirom, à Safed, à Tell Hum et au Khan Minyeh, sur le lac de Tibériade, avec l'intention de faire des excavations sur l'emplacement de Capernaüm.

P. C.

Les annales des mines VIe série. T. VII. p. 117,—256, contiennent sur les observations recueillies par M. Ville dans la région la plus méridionale de l'Algérie et sur les sources minérales de la province d'Alger, un travail auquel nous emprunterons les données qui nous paraissent se lier le mieux à la géographie physique. — On connaît les beaux résultats obtenus par

le général Desvaux dans les sondages qui ont doté le Oued-Rhig (pron. Rhiv) d'eaux abondantes. Le gouvernement français les a fait continuer sur d'autres régions Sahariennes par ses ingénieurs M. Zickel, officier d'artillerie et M. le colonel Marguerite. Tous n'ont pas eu un résultat également heureux, et une exploration géologique de M. Ville a pu très-naturellement fournir aux ingénieurs des données utiles pour se diriger dans leurs travaux. La quantité de pluies annuellement tombée à Constantine est double de celle observée à Alger, c'est-à-dire qu'elle atteint le chiffre d'un mètre soixante centimètres, tandis qu'à Genève et à Alger elle n'est que de quatre-vingt-un centimètres. Ces eaux précieuses tombent sur une ceinture maritime de montagnes formées de roches cristallines. Mais plus au Sud, la constitution géologique se modifie et devient tertiaire. L'étude de la nature, de l'épaisseur des couches, de leur direction, de leur inclinaison, doit nécessairement guider l'opérateur à la recherche des eaux jaillissantes, déposées en cuvettes souterraines dans le bassin de Hodna. Dans chaque cuvette il y a un régime spécial de nappes souterraines souvent superposées à cause de l'alternation fréquente des couches de grès sableux et de marnes.

Les eaux artésiennes du Hodna sont généralement de bonne qualité comme eaux potables et bien supérieures à cet égard aux eaux du Oued-Rhig (Rhiv).

Plus au Sud, dans le pays des Beni Mezzab, il tombe tous les ans des pluies irrégulières, pour l'époque et la quantité, mais de courte durée, et ce n'est guère plus d'une fois tous les trois ans que l'on peut espérer de ces pluies abondantes qui tout en causant de grandes inondations sont un bienfait inappréciable pour les oasis. De solides barrages en maçonnerie, construits avec beaucoup d'art, retiennent la plus grande partie de ces eaux et la font séjourner dans les plantations, au moyen de conduites habilement distribuées. Ce n'est qu'à force de travail et d'intelligence agricole que les Mozabites ont pu créer de belles oasis au milieu de l'affreux pays qu'ils ont choisi pour se mettre à l'abri des déprédations des nomades.

L'itinéraire adopté par M. Ville l'a conduit de Bone et de Constantine au pays de Hodna, puis au col de

Sfa, sur la crête des monts Bourzel qui séparent le bassin fermé du Hodna du bassin plus méridional du Zab ou Ziban. De ce col le Sahara présente un spectacle émouvant : l'œil se perd dans un horizon infini, au milieu duquel les oasis éloignées forment des taches noires semblables à des îles entourées par un océan immobile, tandis que l'on aperçoit à ses pieds la magnifique oasis de Biskra, tableau des plus ravissants. M. Ville avait escaladé dans le Hodna le sommet du Djebel Gharribou, rocher de sel mêlé de gypse et profondément crevassé de ravins qui le déchirent en tous sens. Le sol résonne partout sur cette montagne en forme de cratère; de grands puits insondables et d'une profondeur inconnue ouvrent aux eaux de pluie un passage souterrain à travers la masse de sel gemme sur laquelle l'action dissolvante des eaux de pluies a laissé de nombreuses empreintes. S'aventurer sur le Gharribou, pendant la saison des pluies, serait s'exposer à perdre la vie dans quelque crevasse inconnue. Le sel gemme forme des escarpements de 10 à 40 mètres dont les blocs roulent jusqu'au bas de la montagne. Les Arabes le transportent dans les oasis du Zab et obtiennent en échange un poids égal de dattes.

M. Ville a consacré plusieurs mois (1861) à l'examen des oasis du Oued-Rhig, de Temacin, de Negoussa, d'Ouargla, dont Guerrara est le centre principal, de Gardeïa, de Metlili, en revenant par El-Aghoyat et par le bassin ou plateau où s'étendent les deux nappes d'eau, ou Sebkas, appelées Zahrez oriental et Zahrez du couchant Gharbi.

Le résultat de son examen des sources ou nappes artésiennes lui fait évaluer à 160 mètres la profondeur à laquelle il faudrait creuser les puits dans l'oasis de Guerrara ou d'Ouargla, et il estime que dans les autres oasis il faudrait descendre à près de 200 mètres au-dessous de la surface du sol, en installant l'appareil de forage sur un puits ancien abandonné des Arabes, afin de profiter de la profondeur de ce puits pour diminuer le travail du forage.

L'examen détaillé d'un très-grand nombre de puits anciens et de sources lui en a fait connaître la nature, la profondeur, le débit et la température. Ce dernier élément varie entre 19° et même 17° 5' centig. et 38°

centig., sans que cette température élevée puisse être attribuée à autre chose qu'à la grande profondeur d'où jaillissent les sources, la température de ces eaux étant celle de l'intérieur de la terre dans les couches profondes.

Dans la seconde partie de son travail, M. Ville établit parmi les eaux minérales une classification, et compte :

1° quatre sources qui n'étant que thermales, entre les températures de 26° et 31° centig., sont employées aux usages domestiques ou agricoles, suivant leur abondance.

2° Les eaux minérales sulfureuses, au nombre de vingt, de 18° à 66° de température. Les plus fréquentées sont à cinq kilomètres au Nord d'Al-Kasar Zergiun, et dans l'Oued-Okris, à 44 kilomètres d'Aumale.

3° Les sources alcalines et ferrugineuses au nombre de quinze, d'une température peu élevée, nombreuses surtout au Sud-Ouest d'Alger.

4° Les sources salines, au nombre de vingt-trois et, pour la plupart, thermales (67°). Les plus remarquables sont le Hammam-Rhira (Ghira) à 26 kilomètres à l'Est de Milianah et le Hammam-Melouan, dans la haute vallée de l'Harrach.

Les sources minérales et surtout thermales sont encore plus nombreuses et plus remarquables dans la province orientale de Constantine que dans celle d'Alger.

Les fleuves de la Chine, et, à un moindre degré, ceux de l'Inde en deçà du Gange, présentent un système hydrographique compliqué, en ce sens que ces fleuves en nombre relativement restreint pour la vaste étendue des pays auxquels ils servent d'écoulement, sont formés par un nombre prodigieux de rivières et de tributaires de celles-ci. Le résultat, très-favorable à la navigation intérieure et au commerce de a Chine, est que toutes les eaux d'une vaste région concourent en commun à la formation d'une ou de deux magnifiques artères fluviales, et que toutes les parties de cette contrée sont ainsi mises entre elles en communication permanente.

L'Inde au delà du Gange et l'Espagne ont un système fluvial tout différent. Ces péninsules sont partagées par des chaînes de montagnes, régulièrement parallèles entre elles, en un nombre plus grand de bassins d'une étendue plus restreinte, d'une disposition uniforme et où les eaux ne se trouvent groupées sur aucun point comme on le voit en Espagne, de manière à donner à ce pays un seul fleuve assez considérable, pour être une belle artère navigable.

Pourquoi n'en est-il pas de même de l'Inde au delà du Gange, et pourquoi voyons-nous ce pays, inférieur en étendue à la Chine, doté de cinq grands fleuves, tels que le Brahmapoutra, l'Irawaddy, le Salween, le Meinam et le Meikong sans compter le fleuve du Tonkin ? Nous croyons en trouver la cause dans ce fait qu'entourée de partout de mers vastes et chaudes, cette péninsule a un climat beaucoup plus humide encore que l'Indoustan. Les pluies y sont d'une prodigieuse abondance et d'une longue durée, de sorte que l'influence et la grandeur de chacun des fleuves y dépassent l'étendue de leurs bassins. Tous cachent encore le mystère de leurs sources dans les régions très-montagneuses du Tibet oriental et du Yunnan, au Sud-Ouest de la Chine.

Le moins important des cinq fleuves, parce qu'il n'est l'artère vitale d'aucun état, comme les autres, est le Salween (prononcez Saloûme), qui a son embouchure dans le fond du golfe où se groupent les villes de Martaban, d'Amherst et de Moëlmein. Le fait que des milliers de marchands Chinois le descendent pour apporter leurs marchandises à ces établissements anglais, prouvent la longueur et l'importance de son cours, qu'une expédition anglaise est sur le point d'explorer.

L'attention donnée, depuis la grande insurrection, au développement intérieur de l'empire britannique dans l'Inde, porte déjà ses fruits par l'amélioration budgétaire de cet empire, si éclatante en comparaison des déficits habituels de l'ancienne compagnie des Indes. Les canaux d'irrigation des provinces septentrionales des bassins de l'Indus et du Gange, les chemins de fer dans les provinces centrales, les étangs factices multipliés au Radjahstan, sont des dépenses rémunératrices qui vivifient les ressources de ce pays prodigieux

de fertilité, de richesses naturelles, de population et d'étendue.

La ville de Nagpour, au centre du Deccan, vient d'ouvrir une exposition des produits de l'Inde, en présence d'un concours d'un millier d'Européens et de trente mille indigènes campés sous des baraques en quatre quartiers différents. Calcutta y est admirablement représentée par ses produits, et Bombay médiocrement. Appliquée à ce développement intérieur et fécond, l'administration anglaise, instruite par ses désastres de l'Afghanistan, en 1839, se borne à régulariser sa frontière montagneuse du Nord, à faire explorer par ses ingénieurs la région glacée où s'élèvent les prodigieux glaciers de la chaîne de Karakorum (porte noire) et se refuse à tout agrandissement aventureux et stérile.

Des lettres de Lahore rapportent qu'un prêtre et un prince de Yarkand y sont arrivés pour proposer au gouvernement anglais l'annexion de la province de Yarkand. Le gouvernement a répondu à ces émissaires qu'il compte s'abstenir de toute immixtion dans les affaires de ce pays et dans les querelles des factions qui l'agitent. Il se trouve, sur un autre point de ses possessions, entraîné dans une guerre qui a le mérite d'être peu importante et d'être, en même temps, profitable au progrès de la géographie.

La florissante colonie d'Aden est greffée sur un petit état arabe dont le territoire s'allonge sur la côte méridionale de l'Yémen et dont le petit sultan, chef de la tribu des Abd-Allah, réside à quelques lieues d'Aden, à la ville de Lahidj ou Lahadge. Poussé à bout par les déprédations de son voisin Mahmoud-Ali, chef de la tribu des Foodly, puissante au Nord-Est d'Aden, le sultan a eu recours à la protection anglaise. Avec un petit corps de 600 hommes et quelques canons Armstrong, le général Raines a récupéré sur les Foodly, un grand convoi de blé volé chez les Abd-Allah. Après une première victoire remportée à Darrah, à seize milles d'Aden, le 22 Décembre 1865, et un répit de huit jours, inutilement accordé pour venir à résipiscence, les Anglais se sont remis en marche, le 29; ils ont pris la capitale ennemie Assalah, à quarante

milles d'Aden, l'ont incendiée le 4 Janvier et se sont dirigés, au Sud-Est, vers une autre ville qui est voisine de la mer.

AUS SAHARA UND ATLAS. VIER BRIEFE AN J. LIEBIG. — *Quatre lettres à M. J. Liebig, sur le Sahara et l'Atlas, par* E. DESOR.

Sous le simple titre de lettres et sous la forme modeste d'une petite brochure d'un peu plus de 60 pages, cet ouvrage, par le fait du sujet qu'il traite, et par le mérite de son savant auteur, est d'un si grand intérêt que nous nous faisons plaisir d'en donner une très-rapide analyse à nos lecteurs.

Si nous commençons par quelques mots sur le voyage lui-même, ce sera sans nous y arrêter et en ne prenant que les impressions personnelles, de l'auteur dont il nous fait part avec une naïveté et une fraîcheur qui est un mérite de plus dans la lecture de cette rapide narration.

M. Desor et ses compagnons sont en route pour le désert, où les pousse l'étude de questions météorologiques d'une grande importance. Ils forment une caravane, les Spahis leur font escorte, les Cheiks s'empressent tour à tour de les bien recevoir et de leur faire conduite d'honneur. La pensée du désert est aux voyageurs un constant drapeau de persévérance et d'attente anxieuse. Enfin le Sahara se présente à leurs regards: plaine sans fin, mer ondulée, dont les bords baignent le plateau faisant le pied sud de l'Atlas, et dont les vagues, collines de cinq à six pieds d'élévation, découpent çà et là, dans leur direction parallèle, l'uniformité de la surface.

Le sable qui le recouvre, plus ou moins coagulé par le gypse, est peu libre par place, et sa désagrégation parait aux yeux des observateurs devoir provenir de l'effet de la chaleur tropicale sur le gypse en présence du sel. Des cristaux de Chalcédoine, rouges, blancs et jaunes, rappellent ceux que les pèlerins dans le moyen-âge rapportaient du désert de Syrie. Ils dénotent par leur forme une longue habitation dans l'eau et proviennent, sans doute, de l'Atlas. Tandis que d'autres cailloux de calcaire, ou de silex, avec un fort

tranchant, empâtés dans le gypse, présentent un grand contraste avec eux et indiquent une formation et un âge bien différent,

En dehors de ces surfaces gypseuses, monotones et stériles, le désert cependant n'est pas entièrement désolé ni dépourvu de végétation; des plantes vivaces à dur feuillage, ou des plantes salines, comme au bord de la mer, se rencontrent parfois entre les ondulations du terrain. Des tertres se sont formés autour de leurs collets et deviennent le refuge de plusieurs animaux du désert, particulièrement de lézards. Dans le fond de quelque ancien lit de rivière, où s'est conservé une trace d'humidité, le tamarix étale ses rameaux couverts de la gaze rose de ses fleurs légères, et forme le plus gracieux ombrage. Les Arabes profitent de cette saison dans le désert pour y amener leurs troupeaux avant que le printemps les chasse sur les hauteurs. Plusieurs animaux habitent aussi ces points privilégiés et particulièrement des perdrix et des gazelles.

Plus loin se trouve la chaîne des bassins salés, représentant, comme derniers vestiges, le fond d'une ancienne mer, à un niveau inférieur à celui de la surface actuelle de la Méditerranée (pour celui du Mel-Rhir, à vingt mètres environ). Au milieu d'une stérilité complète apparaît ici aux yeux du voyageur surpris et enchanté, une des plus importantes cavités du désert, l'Oued-Rhir, avec ses oasis dont quelques-unes contiennent de cinquante à cent mille palmiers.

Espacées selon que la présence de l'eau l'a ordonné, ces oasis ne sont pas éloignées entre elles de plus d'une heure. L'eau est leur seul motif d'existence, elle sort de terre par des puits plus ou moins profonds, produits de la main de l'homme, dont plusieurs paraissent exister depuis l'antiquité la plus reculée. A cinquante ou soixante mètres environ se trouve, comme dernière couche à percer, un banc de gypse qui offre presque la dureté de la roche, et à travers lequel l'eau jaillit avec violence. Aussi la perforation de cette dernière couche ne se fait-elle pas sans appareil religieux et sans fête.

Le nombre des puits creusés sur le même point, jusqu'à cinquante dans une seule oasis, ne paraît pas avoir diminué la quantité d'eau de chacun; l'un d'eux

mesuré donnait 4,300 litres à la minute. Mais la culture du palmier n'en présente pas moins de grandes difficultés car le sol est salé, l'eau l'est aussi à un certain degré, et il faut bien des années avant que par son travail persévérant, l'arabe soit parvenu à dessaler assez le terrain pour qu'il puisse convenir aux délicates racines du jeune plant de palmier.

La première idée du creusement des puits artésiens a dû venir aux arabes de la vue de quelques grands creux profonds d'où jaillissaient de fortes sources qui existaient naturellement. Dans l'eau de ces creux, larges et étendus à la surface, se trouvent aussi les mêmes petits poissons (cyprinodon) que dans celle qui sort des puits creusés artificiellement; mais ils ne sont pas aveugles comme ceux-ci.

Dans le Souf, sur la frontière de la Tunisie, M. Desor remarque et décrit une culture toute particulière du dattier par laquelle les arbres sont séparés, douze à treize ensemble, dans des auges, bordées de murs de terre, que l'on remplit d'eau. Cette culture donne un très-grand résultat et le produit en est encore augmenté par la fumure qui est ici d'usage. Les fruits sont plus nombreux, plus beaux qu'ailleurs et plus savoureux, ils jouissent d'une grande réputation. Les voyageurs sont surpris de la forme de ces arbres, car ces palmiers présentent des troncs courts et massifs, avec des dessins qui rappellent les colonnes égyptiennes, et ils se demandent si la vue de ces arbres vigoureux et pittoresques n'aurait point été pour les pharaons l'origine du style des colonnes de leurs temples et de leurs édifices.

M. Desor étudie la superposition des sables du désert et en distingue plusieurs couches, de dépôts plus ou moins fins. A une profondeur de vingt et quelques pieds se présente à ses yeux une couche de sable cristallin, semblable à celui de Fontainebleau, sédimenté faiblement par du gypse, et s'étendant à de grandes distances, comme un horizon géologique particulier. Il remarque que le gypse est, dans le Sahara, la substance de sédiment par excellence; toutes les couches en sont plus ou moins imprégnées. Pourquoi est-il ici le lien de sédiment, comme ailleurs la chaux ou la silice? C'est une question que M. Desor renvoye à des études géologiques ultérieures.

Toutes les maisons sont construites de ces couches cristalines sédimentées fortement par le gypse, elles sont toutes d'une même forme qui permet de se passer du bois de charpente qui est très-cher, puisque c'est le palmier seul qui le produit. Aussi les constructious, habituellement cylindriques, sont couvertes de coupoles, et la terrasse est un objet de luxe qui, dans les habitations fortunées, recouvre un corps-de-logis à part, centre de tous les autres. Les portes de ces divers bâtiments sont nombreuses, elles présentent en général une grande ouverture au milieu et deux petites sur les côtés ; ces dernières appelées, en langue du pays, des *trous d'aiguille*. Ce nom frappa M. Desor qui, voyant à côté de lui le chameau, se rappela la parabole de Notre Seigneur, soudainement éclairée pour lui d'une vive lumière.

La population est généralement blanche de peau, avec des cheveux noirs, comme les européens du Sud ; la tête est remarquable par sa longueur et son peu d'épaisseur, vrai type berbère ; le corps aussi est long, mince et particulièrement propre à supporter une grande fatigue.

Mais, une question d'une grande importance géologique, comme nous l'avons dit, a poussé M. Desor et ses amis vers le grand désert d'Afrique. Ils vont, sur son sable même, s'assurer si la théorie de M. Escher peut être prouvée géographiquement : Peut-on, comme le suppose le savant professeur, faire dépendre la disparition des glaciers des Alpes, à l'époque glaciaire, des modifications survenues dans les régions continentales africaines ? Le Föhn, dont l'effet de fusion est si fort dans nos Alpes et si précieux pour leur climat qu'il est appelé par la chanson l'aide du soleil, ne vient-il pas du Sahara et ne lui doit-il pas sa chaleur et sa sécheresse ?

Après avoir constaté, comme nous l'avons dit, la présence d'une mer ancienne là où il n'existe maintenant que son fond de sable et de sel, le désert, par ces éléments contraires à la végétation, le professeur n'a pas de peine à démontrer par les lois météoriques actuelles, que la présence d'une aussi grande mer, s'étendant sous les tropiques, devait engendrer des vents chauds et humides qui, dans leur route

vers le Nord, rencontraient les Alpes élevées sur lesquelles elles déversaient leurs vapeurs en neiges abondantes, et donnaient lieu aux grands glaciers. Si l'influence de ces vents humides de la mer africaine peut être invoquée à l'appui de la formation de l'époque glaciaire, celle des vents secs et brûlants de sa surface, après son dessèchement, ne doit-elle pas être reconnue comme agent de leur destruction? Et les effets constatés de ceux-ci, par leur direction, leur chaleur, leur sécheresse, ne sont-ils pas comme corollaire de leur action, une preuve de leur origine?

Cette mer intérieure africaine semble bien certifiée et caractérisée par l'étude de sa surface et celle de son ancien fond, à laquelle les savants voyageurs se livrent avec M. Desor. Bien plus, ces messieurs ont le bonheur de pouvoir s'assurer que la coquille bivalve, déjà souvent rapportée du désert, n'est pas une coquille des lacs salins encore existants, mais le *cardium edulé* vivant maintenant de nos jours dans la Méditerranée, en Afrique, surtout dans les embouchures des fleuves, et en Europe le long des côtes moins salées. Ils trouvent cette coquille en abondance, aux limites du plateau et du désert, à dix pieds d'élévation seulement au-dessus de celui-ci, et constituant un véritable horizon géographique.

M. Desor conclut donc à l'extension de notre Méditerranée actuelle, dans ces régions tropicales de l'Afrique, avec lesquelles elle paraît être restée longtemps encore en communication par le détroit de Kabès: les lacs salés ou *schots* pouvant en être encore les derniers vestiges. Il invoque par suite, son action sur les Alpes et sur la création des glaciers à l'époque tertiaire, et établit la prolongation de sa présence jusqu'à l'époque quaternaire. Alors, par un changement de niveau, les eaux se retirant, ont dû faire place au sable sous les rayons ardents du soleil tropical; et aux vents chauds et humides a succédé le vent sec et brûlant connu sous le nom de Simoun, Khamsin, ciroco, auquel le Föhn suisse doit attacher son origine.

Peut-être encore, dit M. Desor, ces eaux en se retirant des parages équatoriaux de l'Afrique, ont pu agir de la même manière sur le climat d'autres régions,

et pourraient le faire pencher à admettre la formation successive des différentes époques glaciaires, plutôt que leur âge unique; et les énormes glaciers trouvés par M. de Hochstetten dans la Nouvelle-Zélande lui sembleraient une preuve que ces régions de l'émisphère Sud de notre globe sont à leur tour aujourd'hui dans cette époque-là.

L'existence de la mer africaine, ou sa disparition, auront été le grand régulateur du climat du centre de l'Europe. Etait-elle surface d'eau; les glaciers s'étendaient dans les Alpes d'une manière considérable. Etait-elle sable sec et aride; le climat y devenait plus doux que la position géographique devait leur permettre. Serait-elle une étendue herbeuse, fertile comme les steppes de la Russie méridionale et des Kirghizes, le climat des Alpes s'établirait en harmonie avec leur latitude, et intermédiaire entre les deux extrêmes précédents. Si le Föhn, dit M. Desor, s'arrêtait de souffler aujourd'hui, nos Alpes suisses, ne pouvant se dépouiller aussi entièrement de leurs neiges, resteraient couvertes de grands glaciers. Aussi fait-il des vœux ardents pour que le désert reste encore longtemps ce qu'il est.

Après ces considérations sur les relations probables de l'état physique de cette partie du continent africain avec le centre de l'Europe, M. Desor porte ses travaux et attire notre attention, dans une autre lettre, vers un âge plus moderne de cette vaste contrée. Il nous la montre, l'ancienne Numidie, presque littéralement couverte des monuments Celtes, que nous trouvons quelquefois dans certaines parties de l'Europe occidentale, et d'une construction parfaitement semblable à ces derniers. Les fouilles auxquelles ils ont été soumis présentent la période des âges, depuis celui de la pierre jusqu'à celui du fer et même jusqu'à l'époque romaine représentée par une médaille.

Ces dolmens, ces tumulus, avec les corps et les ornements que l'on y retrouve, représentent l'existence d'un grand peuple anciennement dans ce pays : Quel était-il?

D'après les derniers travaux de nos plus savants égyptologues, les Egyptiens auraient eu, des milliers d'années avant notre ère, des relations importantes avec

un peuple situé plus au Sud, qu'ils appelaient le *Tamhu*, et dont la puissance était grande à leurs yeux. Deux mille huit cents ans avant Jésus-Christ, ils auraient envoyé une mission vers ce peuple, qu'ils avaient en grande considération. De plus, dans des représentations murales des temples égyptiens, on trouve les types de quatre races d'hommes: la jaune, l'Egyptienne; la rouge, la Sémitique; la noire, la Nègre, et la blanche, qui avait été naturellement attribuée à l'Européenne. Mais il est plus plausile de croire, dit M. Desor, qu'à cette époque-là cette figure représentait plutôt la race blanche du Tamhu, qui touchait l'Egypte au Sud et à l'Occident. C'est maintenant dans les oasis du Souf, dont l'auteur nous a déjà parlé, qu'on retrouve des restes probables de ces populations chez lesquelles il a été étonné de trouver un si grand rapport avec celles de l'Europe.

Mais d'où provenait cet ancien et grand peuple? Est-il venu d'Europe en Afrique? M. Desor croit être fondé, sur les arguments qu'il invoque, à croire qu'il a passé plutôt d'Afrique en Europe, et qu'il est la souche de nos Celtes d'Europe, dont nous retrouvons les monuments disséminés, principalement sur les régions de son littoral occidental. Les Celtes Ibèriens, dit-il, et ceux de la Sardaigne seront facilement admis de cette provenance, et pourront servir de degrés de transition.

Il invoque, à l'appui de son opinion, la langue actuelle de ces populations, et montre que, malgré le changement complet survenu par la conquête, quelques-unes qui confinent ou qui habitent les oasis du désert, ont un idiome dans lequel on retrouve fort peu de l'élément arabe; et il rapporte avec intérêt le fait donné par M. le Baron Aucapitaine, de l'existence actuelle de la langue du Tamhu, comme langue primitive de celle actuelle des Touaregs *.

Reste encore, comme le dit M. Desor, à prouver la parenté de la langue du Touareg avec nos anciens *idiomes* européens?

Nous venons de mettre, en quelques mots, sous les

* Voir Bn Aucapitaine, sur les Touaregs. Mémoires et Bulletin. Tom. IV. 1re L.

yeux de nos lecteurs, l'ensemble des travaux de M. Desor donnés dans cet ouvrage. Mais une si courte analyse, nous le sentons, en ne faisant ressortir que les résultats des investigations et les conclusions du savant voyageur, ne peut fournir que très-imparfaitement les preuves sur lesquelles il les fait reposer. Aussi, en terminant, pensons-nous ne pouvoir mieux faire, que de recommander à ceux à qui ces lignes auront fait reconnaitre l'importance des faits relevés et commentés par M. Desor, d'en prendre complète connaissance par la lecture de ses intéressantes lettres.

Br. de B.

CORRESPONDANCE.

San Francisco, 14 Décembre 1865.

Monsieur le Président,

Vous n'ignorez pas qu'une expédition américaine, composée d'un steamer et d'un navire à voile, est partie de San Francisco pour étudier la question de la pose d'un câble électrique qui relierait le Kamtschatka à notre ville en suivant le littoral américain, traversant les possessions anglaises (British Columbia) et rejoignant le détroit de Behring en passant par Sitka.

Elle n'a pas encore fini ses travaux ni fait de rapport définitif sur la meilleure voie à suivre ; mais, voici la correspondance d'un membre de la presse Californienne qui l'accompagnait, à bord du navire à voile, et qui pourra intéresser votre honorable Société par les détails qu'elle donne sur la population de la ville de Sitka ou nouvelle Archangel, et sur celle des possessions Russes de l'Amérique septentrionale. Elle est datée du navire *Golden State*, détroit de Oohimak, près de l'île Oonalaska, le 6 Septembre.

« Je vous ai écrit précipitamment de la ville de Sitka, mais j'ai à peine eu le temps de vous donner des détails sur la généreuse réception qui nous y a été faite, sur la ville elle-même et sur les coutumes de ses habitants.

La ville contient 800 blancs (inclus les métis), de toutes nationalités, et employés par la Compagnie Russo-Américaine. Il y a près de la ville et sur de petites îles qui l'entourent environ 3 à 500 Indiens, principalement de la tribu des Kaloth. Ces natifs se nourrissent de pêche, de chasse et des produits de

petits jardins, mais leur existence dépend principalement de la Compagnie. Ils sont d'une race inférieure, sales et paresseux dans leurs habitudes, ressemblant à toutes les autres tribus qui habitent les côtes de l'Orégon et de la Colombie Britannique.

La Compagnie a pour politique de fournir des emplois aux Indiens, autant que possible, et de se les concilier de toutes manières. Elle est libérale envers ses employés, et quand on voit le grand nombre de dépendants inutiles qu'elle a constamment autour d'elle, on doit avouer qu'elle fait réellement tout ce qui est en son pouvoir pour améliorer la position de ceux qui se trouvent en son contact. Ses principales affaires en exportation sont les fourrures, la glace et le poisson. Elle a le monopole du commerce de la côte entière, de toutes les îles du nord de l'Océan Pacifique, de la côte de Sibérie et du Kamtchatka. Les fourrures les plus précieuses de cette côte et des îles sont la loutre de mer, qu'on ne trouve que dans l'île St-Paul, au Nord des îles Aleutiennes, et une espèce de veau marin (*fur seal*) et chat de mer. Les premières sont toutes envoyées à St-Pétersbourg, tandis que les autres le sont annuellement à une seule maison de New-York, 30,000 peaux environ, et en Russie 15,000. Les fourrures les moins chères, telles que martres, zibelines, rats musqués etc. sont encore expédiées en Russie ou échangées contre marchandises.

Il est très-difficile d'obtenir de la Compagnie une statistique un peu certaine de ses affaires dans ce moment : mais le total n'en est pas aussi considérable que celui des années précédentes, et, pour compenser le déficit, elle commence à se livrer à d'autres branches d'industrie qui s'étendront toujours davantage. Le commerce de la glace de Kodiak se fait uniquement avec San Francisco. Les pêcheries qui se trouvent principalement près de ce poste, emploient beaucoup de monde dans la saison, qui dure de Juin en Septembre. Cent à cent-dix mille saumons sont exportés annuellement, principalement à Hambourg et aux îles Sandwich, d'où l'Administration tire la plupart de ses provisions. On ne comprend pas pourquoi San Francisco n'obtient pas l'avantage de ce trafic. Il n'y a pas,

naturellement, d'autres maisons de commerce dans la ville de Sitka que celles dépendant de la Compagnie, et comme les prix sont établis à St-Pétersbourg et qu'on ne peut en dévier, le marché n'offre pas de fluctuation.

Les prix pour les provisions ou marchandises dont on a besoin dans le courant de la vie, sont modérés; mais ils sont élevés pour les articles de luxe, ce qui donne aux employés une heureuse tendance à l'économie, du reste presque obligatoire, car la Compagnie ne paie pas de forts gages, pouvant se servir des Indiens à bas prix, (environ 20 sous par jour:) les payant en provisions, et réalisant ainsi des profits considérables.

Les habitudes commerciales diffèrent bien ici des nôtres. Les magasins et comptoirs sont ouverts seulement de 9 à 11 heures du matin et de 2 à 4 heures de l'après-midi; les affaires doivent toutes se traiter pendant ces heures là. Quelle différence avec l'activité infatigable des marchands Américains qui font leurs affaires du matin au soir, sans perdre une minute. Naturellement le travail de la basse classe n'est pas réglé sur ces heures, mais la fréquente occurence des jours de fêtes, pendant lesquels tout travail est suspendu (180 jours par an), s'oppose sérieusement à l'accomplissement de toute œuvre demandant un travail énergique et continu; ainsi, comme exemple, ils construisent dans ce moment un petit steamer qui a été commencé il y a deux ans et qui est loin d'être achevé, malgré la proximité des bois et la présence des autres articles nécessaires.

Les habitudes et coutumes de toutes les classes sont simples. Leur nourriture consiste principalement en poisson, et, à l'exception de la venaison qui est très-abondante dans cette saison, les classes pauvres ne mangent jamais de viande fraîche. Les poules d'eau et faisans d'Ecosse (*grouse*) abondent dans les îles. L'on donne peu d'attention à l'agriculture, quoique le sol soit riche et productif. Les principaux légumes cultivés sont les pommes de terre et les navets que les Indiens vendent aux blancs. La Compagnie fournit à chacun de ses employés un pain chaque jour et une certaine quantité de soupe et leur donne en ou-

tre du poisson gratis. Pour les autres articles, ils doivent les acheter; mais comme leur paie est assez petite, ils vivent généralement de ce que la Direction leur donne.

L'usage habituel du thé attire l'attention de l'étranger. Dans chaque maison, quelle que soit la position sociale de son occupant, on présente un verre de thé au visiteur, et un thé bien différent de celui que nous buvous chez nous, que je vais trouver maintenant bien fade. Celui-ci est fort et conserve son arôme originel. Le *samovar,* avec lequel on le prépare, meuble russe si connu et si estimé pour faire bouillir l'eau, forme une partie essentielle des ustensiles de chaque ménage. Sur le sommet du *samovar* se place le pot à thé dans lequel on verse de l'eau chaude à mesure que cela est nécessaire. L'on boit ainsi du thé constamment dans la journée, car il est toujours prêt. Les classes supérieures font généralement quatre repas par jour, le premier en se levant et consistant en trois ou quatre tasses de thé et du pain, le second à onze heures, le troisième à quatre heures et le dernier et principal à huit heures; à ce dernier repas on ne boit que du café.

Les habitants sont généralement dévots et vont régulièrement à l'église; la religion dominante est la Grecque, mais il y a aussi une église luthérienne comptant 120 membres.

La ville de Sitka n'est pas visible depuis la mer; elle est enfouie au milieu de collines et d'îles. L'entrée de la passe ne serait pas facile à trouver, si ce n'était le mont *Edgeconder* qui la domine de 3,200 pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est très-resserrée et, après beaucoup de contours, elle s'ouvre sur une baie de peu d'étendue couverte de petites îles. A première apparence, la ville est loin d'être jolie, ne présentant qu'une multitude de petites maisons en troncs d'arbres, servant de fortifications et de casernes, et une longue ligne de huttes d'Indiens le long du rivage. Mais, en entrant plus avant on éprouve une surprise agréable. La maison du gouverneur, qui se trouve au milieu des fortifications, est large, spacieuse et meublée avec élégance; un beau comptoir vient ensuite; de chaque côté les rues

sont bordées de maisons de bois, boutiques, etc. Une église de moyenne grandeur, dont les deux dômes sont surmontés de la croix grecque, se trouve au centre de la ville, et près delà la maison du Club fréquentée par les officiers célibataires de la Compagnie. L'hôpital, le lavoir public et d'autres maisons sont sur un joli chemin le long du rivage. L'on remarque surtout un grand jardin avec serres et maisons de campagne, où se réunissent les membres du Club pendant les mois d'été. Le Club est le grand centre de société de la place, on s'y réunit chaque Jeudi et Dimanche pour jouer aux cartes, danser et souper.

Le paysage autour de la ville est pittoresque et romantique à un très-haut degré. De tous côtés s'élèvent de hauts pics et des montagnes à sommets neigeux, tandis que leurs flancs couverts de verdure et de bois leur ôtent une trop sauvage apparence. Les îles de la baie paraissent comme autant d'émeraudes par la fraîcheur de la verdure qu'entretiennent des pluies constantes. Le climat n'est pas si froid qu'on pourrait le supposer. Pendant les mois d'hiver, le thermomètre ne descend pas plus bas que 20 degrés Fahrenheit, et, quoique les montagnes soient couvertes de neige, il ne se forme pas assez de glace pour les besoins de la ville. En été, la moyenne de la température est de 65 degrés.

Cependant le climat n'est pas sain, les fièvres et les maladies de poumons y sont fréquentes, principalement après plusieurs jours de soleil. Une source d'eau chaude, remarquable par ses qualités médicinales, y est très-fréquentée ; l'eau sort d'un rocher à une température de 80 degrés Fahrenheit et contient 90 pour cent de soufre. Il se trouve aussi dans les environs quelques lieux remarquables, entre autres les Cascades ou *Silver Falls* formées par un torrent qui tombe de plusieurs centaines de pieds de hauteur; et une caverne, profonde de 400 pieds, dans l'intérieur de la montagne, ayant une ouverture de 100 pieds de haut au bord de la mer avec assez de profondeur pour en permettre l'entrée à de petits navires. Cette caverne est située près de l'embouchure de la rivière Keriusk, large torrent se précipitant le long des flancs d'une

montagne [illegible] 2,000 pieds de hauteur. [illegible] compagnie [illegible] une grande pierre qui fait mouvoir [illegible] une vingtaine de [illegible].

[illegible] *Vo[illegible]* [illegible] notre navire *[illegible]* ont quitté Sitka le 22 août. Notre départ [illegible] par [illegible] les adieux de beaucoup [illegible] que nous avons [illegible] ans. Nous avons [illegible] capitaine [illegible] de la Compagnie Russo-Américaine qui nous accompagne dans notre expédition. [illegible] un marin [illegible] qui nous guidera dans les mers du Nord qui lui sont très-familières. Notre première relâche a été dans une petite baie de l'île [illegible]unga. L'on a découvert un charbon. [illegible] pour nous en assurer et juger de la possibilité d'établir une station que nous nous sommes arrêtés dans cet endroit. Nous avons trouvé la baie excellente, le charbon de bonne qualité, et [illegible] en abondance. La Compagnie Russo-Américaine a établi, sur le [illegible] de l'île un petit comptoir que nous n'avons pas visité. Nous avons passé une journée [illegible] dans la baie [illegible] [illegible] l'île [illegible] approchée.

[illegible] paysage [illegible] est grandiose et pittoresque [illegible] apparence volcanique [illegible] de neige [illegible] le [illegible] dans leur [illegible] l'île [illegible]unga, quoique sans arbres, [illegible] végétation de hautes [illegible]

[illegible]

nous sont parvenues de l'expédition Russo-Américaine, pour la pose du câble qui doit relier la Russie et l'Amérique par le Kamtchatka; j'aurai soin de vous tenir au courant des nouvelles ultérieures de cette intéressante entreprise, et vous prie d'agréer etc.

F. Berton. M. C.

ILE DE SANTORIN

Rapport détaillé des phénomènes volcaniques dans l'île de Santorin, par le Dr De Kigala.

L'ancienne Thera, que, par une altération due aux Grecs modernes, puis aux Italiens, nous appelons aujourd'hui Sainte-Irène et Santorin, est, sinon une des plus belles, du moins une des plus curieuses des îles Cyclades. Sa forme de fer à cheval dont la convexité est tournée à l'Est et les pointes à l'Ouest, indique les restes d'un cratère colossal, de 2,400 pieds de profondeur et de deux lieues de diamètre, dans lequel la mer a fait irruption, et qui présente sur son pourtour intérieur des escarpements de 1,100 pieds, couronnés par les maisons de l'antique Thera. A différentes époques, réparties sur une durée de dix-neuf siècles, l'action volcanique, jamais anéantie, a soulevé du fond des eaux plusieurs îlots de lave auxquels on donne le nom de *Kaïmeni* ou *brûlé*. La première de ces éruptions, décrite par Strabon comme ayant été accompagnée de flammes qui durèrent quatre jours au sein d'une mer bouillonnante, produisit l'îlot que l'on nomma *Sacré* (Hiera), parce que les Rhodiens y élevèrent un temple, et qui, accru dans les années 19, 726 et 1457 de notre ère, est appelé *Palaeo Kaïmeni (le vieux brûlé)*. Il en parut, en 1573, un second, au Nord-Est du premier, qui est le *Mikro Kaïmeni* (petit brûlé).

L'année 1649 ayant été marquée par plusieurs secousses de tremblements de terre, qui prirent le 14 et le 15 Septembre, dans tout l'archipel, une violence extrême, les habitants de Santorin virent, à trois milles et demi au Nord-Est de leurs côtes, s'élever du sein des flots un nuage d'épaisse fumée, mêlée de flammes, avec une puanteur insupportable et une multitude de

pierres ponces flottantes. Le lendemain, 28 Septembre, une terre fit son apparition avec un redoublement de fumée, de flammes, d'éclairs et de détonations semblables à celles de l'artillerie, qui furent entendues des Dardanelles et de la flotte Vénitienne en Crète. Il en sortit des torrents de lave, des cendres qui portèrent jusqu'en Asie et en Attique les germes d'une ophtalmie et d'une épizootie fatale. Mais au 20 Décembre la mer avait de nouveau englouti son ouvrage. A l'intérieur du cratère primitif un troisième îlot, le Nea-Kaïmeni, vint prendre place, le 18 Mars 1707, entre le *vieux* et le *petit* Kaïmeni, et des soulèvements subséquents, en 1709, en 1711 et en 1712 vinrent lui donner des proportions qui dépassent celles de ses deux voisins. La carte de toutes ces îles fut dressée avec beaucoup de soins par le capitaine Graves et le lieutenant Leycester de la marine anglaise, et tous les sondages pris depuis lors ont prouvé la continuité du soulèvement du fond. Aussi est-ce sans étonnement que nous venons de recevoir la communication de la lettre suivante écrite de Santorin, le 25 Janvier 1866, par le docteur De Kigala.

Un remarquable phénomène physique préoccupe depuis quelques jours les habitants de Santorin. En effet depuis le 18 Janvier on entendait de temps en temps des bruits sourds dans la Nea-Kaïmeni, et surtout vers l'endroit appelé Volcan (Vulcano), où il y a des eaux minérales ; en même temps des rochers détachés des diverses parties de l'île tombaient sans cesse. Le 19, on trouva plusieurs fissures dans les murs de quelques maisons ainsi que sur le sol de l'île. Vers midi le bruit se fit entendre à plus courts intervalles et ressemblait au bruit de coups de fusils, et la mer du petit port de Volcan était ébranlée avec violence, et une grande quantité de bulles d'air sortaient sans cesse du fond de la mer. En même temps on voyait sur les côtes des vapeurs blanches qui avaient une odeur sulfureuse.

Vers midi du même jour le bouillonnement de la mer augmenta et le rivage commença à s'affaisser. Le matin du 20, vers les 5 heures, on vit sur la mer des flammes formant une pyramide, mais au bout d'une heure ces flammes disparurent.

à Thera, excepté l'odeur et une faible secousse qui arriva vers cinq heures du soir le 20. La pluie et le vent n'ont point changé l'action volcanique.

Trois heures de l'après-midi. L'île en question a presque doublé d'étendue. La plupart des pierres qui la forment sont de couleur bleue, quelques-unes rouges et d'autres grises.

Jamais une éruption n'a été si favorable que celle-ci à l'observateur. Espérons qu'elle durera ainsi jusqu'à la fin.

Thera le 24 Janvier.

Pendant la nuit la formation de l'île a continué. Les pierres étaient lumineuses et ressemblaient à un tas de charbons ardents, la fumée qui en sortait était également lumineuse et peut très-bien être comparée à la queue d'une comète. Sur la surface de quelques-uns des lacs on voyait des lueurs phosphoriques, et du sommet de la colline conique il sortait de temps en temps des flammes rouges.

Six heures du matin. La fumée augmente et l'île s'accroît toujours, mais avec moins de rapidité que hier, le sol ne s'affaisse plus; les eaux du golfe sont toujours troubles et colorées. Je vais de nouveau examiner de plus près ce beau spectacle.

De Volcano sur Kaïmeni le 24 Janvier, 1 henre après-midi.

L'affaissement est arrêté. La température de la mer autour de Kaïmeni varie de 14 à 40° Réaumur.

Dans un endroit près de Vulcano la profondeur de la mer a passablement diminué. La nouvelle île augmente sans cesse, maintenant on peut voir la manière d'après laquelle elle se forme. Près de la base il sort sans cesse des pierres noires qui s'attachent à elle, et sont suivies d'autres. Cette action se fait tranquillement et graduellement et l'ébullition ne se fait plus accompagnée de bruit. De plusieurs endroits sur les bords de l'île et de l'île même il sort d'épais nuages de fumée qui ne gênent pas la respiration; sa couleur et son odeur ressemblent à celles de la fumée de houille. De temps en temps il sort aussi des flammes plus ou moins rouges, cependant il ne fait pas chaud et les pierres qui sortent de la mer ne sont pas chaudes. Plusieurs personnes

que l'on peut voir, sans le moindre danger, s'accroître peu à peu la nouvelle île. Nous étant rapprochés de l'endroit de l'éruption, nous sentîmes une odeur sulfureuse semblable à celle des œufs pourris; des vapeurs blanches et suffocantes sortaient de la mer agitée. Le sol était constamment ébranlé mais très-légèrement, et s'affaissait petit à petit. La fumée, quoique abondante, n'a ni odeur forte, ni une température élevée de sorte qu'elle ne nuit pas à la respiration.

La mer était très-agitée et rouge comme de l'eau qui contient une grande quantité de fer et avait un goût amer. Son agitation provenait sans doute de sources sulfureuses qui se dégageaient du fond de la mer. Vers les cinq heures de l'après-midi on sentit une petite secousse à Santorin.

La nuit du 20 au 21 la mer, autour de Kaïmeni, était blanche et laiteuse, et le long des côtes on voyait de temps en temps des flammes rouges qui duraient quelques minutes. Le matin du 21 la mer autour de Vulcano était très-agitée et son agitation augmentait à cause d'un violent vent du Sud. Autour des îles Kaïmeni une partie de la mer était colorée en vert et une autre en lilas; elle conserva ces couleurs tout le jour. Les quatre petits lacs de la veille s'étaient agrandis, et cinq autres s'étaient formés près d'eux.

On ne voit point de flammes; plusieurs débris de bateaux qui se sont ajoutés à l'île se conservent très-bien au milieu de la fumée et ne sont pas brûlés. Il n'y a point de secousses, ni de bruit, ni de pierres lancées en l'air : l'augmentation s'accomplit tranquillement, mais assez rapidement pour qu'on puisse voir les accroissements graduels; mais on ne peut pas apercevoir de quelle manière arrivent et d'où sortent les pierres qui s'ajoutent à l'île.

En ce moment j'estime que sa hauteur est de quarante pieds, la longueur cinquante et la largeur vingt.

L'affaissement du terrain environnant semble arrêté aujourd'hui. Toute la mer du golfe de Santorin est comme hier trouble et colorée, et, sur le rivage de Kaïmeni, tiède; vers l'endroit où se fait l'éruption elle est constamment en ébullition, et l'on commence à entendre des bruits sourds et des fumées sortent en sifflant. Ces événements n'ont point causé de dommages

à Thera, excepté l'odeur et une faible secousse qui arriva vers cinq heures du soir le 20. La pluie et le vent n'ont point changé l'action volcanique.

Trois heures de l'après-midi. L'île en question a presque doublé d'étendue. La plupart des pierres qui la forment sont de couleur bleue, quelques-unes rouges et d'autres grises.

Jamais une éruption n'a été si favorable que celle-ci à l'observateur. Espérons qu'elle durera ainsi jusqu'à la fin.

Thera le 24 Janvier.

Pendant la nuit la formation de l'île a continué. Les pierres étaient lumineuses et ressemblaient à un tas de charbons ardents, la fumée qui en sortait était également lumineuse et peut très-bien être comparée à la queue d'une comète. Sur la surface de quelques-uns des lacs on voyait des lueurs phosphoriques, et du sommet de la colline conique il sortait de temps en temps des flammes rouges.

Six heures du matin. La fumée augmente et l'île s'accroît toujours, mais avec moins de rapidité que hier, le sol ne s'affaisse plus; les eaux du golfe sont toujours troubles et colorées. Je vais de nouveau examiner de plus près ce beau spectacle.

De Volcano sur Kaïmeni le 24 Janvier, 1 henre après-midi.

L'affaissement est arrêté. La température de la mer autour de Kaïmeni varie de 14 à 40° Réaumur.

Dans un endroit près de Vulcano la profondeur de la mer a passablement diminué. La nouvelle île augmente sans cesse, maintenant on peut voir la manière d'après laquelle elle se forme. Près de la base il sort sans cesse des pierres noires qui s'attachent à elle, et sont suivies d'autres. Cette action se fait tranquillement et graduellement et l'ébullition ne se fait plus accompagnée de bruit. De plusieurs endroits sur les bords de l'île et de l'île même il sort d'épais nuages de fumée qui ne gênent pas la respiration; sa couleur et son odeur ressemblent à celles de la fumée de houille. De temps en temps il sort aussi des flammes plus ou moins rouges, cependant il ne fait pas chaud et les pierres qui sortent de la mer ne sont pas chaudes. Plusieurs personnes

s'étant approchées par la terre voisine ont détaché plusieurs pierres sans la moindre difficulté, d'autant plus que ces pierres sont très-cassantes.

La nuit du 24 au 25 le soulèvement de l'île a continué. Elle était couverte de petites flammes rouges qui sont sans doute produites par la combustion de gaz inflammable, c'est de là que sortaient aussi les flammes coniques qu'on voyait avant l'apparition de l'île. La couleur rouge peut-être attribuée aux petites mollécules de fer que les eaux contiennent. La fumée était souvent lumineuse et vers minuit comme il régnait un grand calme, elle s'éleva perpendiculairement et ressemblait à un siphon marin. Deux ou trois fois on entendit des bruits sourds suivis d'odeurs sulfureuses; vers le matin on entendit un bruit semblable à un coup de canon. L'île s'est transformée en promontoire s'étant réunie de deux côtés avec le Neo Kaïmeni. L'action sous-marine continue toujours et le promontoire augmente rapidement de longueur. Quelques marins s'aventurèrent sur le promontoire au milieu d'une fumée épaisse et de flammes qui ne brûlent pas; ils disent que, sur ce sommet, il y a un marécage et que les pierres qui le composent ne sont pas dures. La fumée ne fait point de mal, seulement elle noircit l'argent, de même que l'eau de la mer gâte les couleurs des bateaux.

Ce matin, les eaux du golfe commencent à se purifier, et l'action de soulèvement est plus lente.

De Kaïmeni, le 26 Janvier 1866, 4 heures après-midi.

Vers neuf heures du matin, l'action de soulèvement qui, le matin, était très-lente commence à reprendre son activité ; à l'heure qu'il est la longueur du promontoire est d'environ 280 pieds, la hauteur 90 pieds et la largeur de 130 pieds M'étant moi-même approché du promontoire j'ai vu que les vapeurs étaient de la vapeur d'eau avec une légère odeur sulfureuse, provenant de l'ébullition de la mer et des eaux minérales qui en sortent. Tandis que la fumée a 60° Réaumur à sa base elle n'a plus que 22° au sommet, cela montre que l'accroissement se fait par superposition. Aujourd'hui le soulèvement était accompagné de bruits sourds et les vapeurs sortaient en sifflant. L'ébullition de la surface de la mer et le dégagement de vapeurs avaient une plus grande étendue; on suppose

que ce phénomène durera longtemps. Les eaux du golfe qui, vers le matin, s'étaient éclaircies, se sont de nouveau colorées vers le soir. Il faut espérer que le second cratère qui, jusqu'à ce moment, est resté inactif ne se mettra pas en activité, car les conséquences en seraient désastreuses.

27 Janvier, sept heures du matin.

L'affaissement du sol se fait avec plus de rapidité et le promontoire continue a croître de la même manière, seulement la fumée est aujourd'hui très-blanche.

Dix heures du matin.

La colonne de fumée qui sort du promontoire commence à se diriger vers un endroit de Thera où il y a des eaux minérales sulfureuses, il est probable qu'il y a quelque rapport entre ces eaux sulfureuses et les eaux ferrugineuses qui causent le soulèvement.

Onze heures et demie du matin.

La mer est devenue plus trouble que jamais et s'est colorée jusqu'en dehors du golfe, le bouillonnement a augmenté ainsi que la fumée qui est devenue plus foncée.

EXTRAIT

DES PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 12 Janvier 1866.

Présidence de M. H. Bouthillier-de Beaumont.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président rend compte des travaux du Bureau et de ceux de la Commission de la Bibliothèque, et fait part des différents dons reçus ce mois:

De M. Seguin, *Les Palafites*, récent ouvrage de M. Desor sur *les habitations lacustres;* de M. Th. Claparède, sa *notice biographique sur notre compatriote M. Henri Venel;* de M. Thioly, ses deux brochures sur *ses découvertes dans les cavernes de Bossey*, au pied du Salève, et ses autres ouvrages: *Ascension à la Jungfrau* et *au Finsteraarhorn,* et *course au Molesson*; puis le *Catalogue,* en allemand, de la Section bernoise du Club Alpin. Sont reçus en même temps les *Proceedings of the Britisch meteorological society*; les *Mittheilungen du Dr Petermann*, N° 12, 1865. Les *Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Batavia* (en Hollandais), don de M. le Professeur de Candolle.

M. Eugène de Budé et Edouard Fazy, présentés par le Bureau, sont reçus membres effectifs.

M. le Bibliothécaire rend compte de la séance du 27 Novembre de la Société Royale Géographique de Londres, dans laquelle M. Baker, revenu récemment en Angleterre, fait part de son périlleux voyage au Nil Supé-

rieur, et du résultat auquel il est arrivé par la reconnaissance qu'il a faite de l'existence du grand lac à l'Ouest du Victoria, et indiqué seulement à Speke et à Grant par les gens du pays. Ce lac, que M. Baker appelle Albert Nyanza, a une grande profondeur, et est entouré de hautes montagnes s'élevant à 7,000 pieds ; sa nappe d'eau s'étend comme une mer sans bornes vers le Sud et le Sud-Ouest. Au dire des naturels du pays, arrivé au 2e degré de lattitude Sud, il tourne brusquement à l'Ouest, au lieu de continuer à se diriger vers le Sud du côté du lac Tanganyika.

Tout en attachant une grande importance à la découverte de ce nouveau lac, immense réservoir du Nil, qui doit contribuer à son alimentation d'eau, par la hauteur et l'étendue des montagnes qui l'entourent, M. Baker ne prétend pas avoir découvert en lui la source du Nil, mais il peut supposer qu'elle pourrait se trouver dans les affluents de ce vaste bassin, provenant des derniers chaînons de cette région montagneuse.

Dans la séance du 11 Décembre de la Société de Londres, il est donné communication des nouvelles du second voyage entrepris par M. Du Chaillu au pays d'Ashira, et des difficultés qui l'ont empêché de pénétrer plus avant que dans sa précédente exploration. Il aurait cependant reconnu une région nouvelle, habitée par une population remarquable par sa petite taille.

Dans cette même séance, de bien fâcheuses nouvelles ont été communiquées sur le sort de M. Von der Decken, dans son exploration par la côte Est d'Afrique. Un des navires avec lesquels il devait remonter le Jub avait péri, et la maladie, réunie à toutes les difficultés que pouvaient susciter des populations hostiles, semblait devoir rendre l'entreprise bien hazardeuse.

Après quelques observations de divers membres sur ces intéressantes nouvelles, M. le Président donne la parole à M. Clément, pour le récit de son voyage en Mésopotamie.

Cette première partie traite particulièrement de Bagdad et de ses environs, où l'auteur a séjourné

(Voir comptes-rendus : Bulletin du Globe de Janvier.)

pendant huit années consécutives. Elle renferme des détails intéressants sur la population, les mœurs et les constructions de la contrée, ainsi que des observations sur son climat, sur les phénomènes de température et des vents d'Ouest ou Sud-Ouest, qui, d'après M. Clément, doivent provenir du désert, comme le khamsin d'Égypte et le cirocco du bassin méditerranéen.

(Voir le numéro prochain.)

Séance extraordinaire du 26 Janvier 1866.

Présidence de M. H. BOUTHILLIER-DE BEAUMONT.

En ouvrant la séance, M. le Président fait part à la nombreuse réunion de l'avantage, dont il s'est empressé de jouir, de pouvoir lui présenter M. le baron de Maltzan, et de la complaisance extrême que celui-ci a bien voulu mettre à communiquer à la Société de Genève, dans cette séance, quelques mots de son remarquable voyage et pélérinage à La Mecque. Les ouvrages de M. de Maltzan sur le Maroc et La Mecque sont bien connus en Allemagne; M. de Maltzan est le douzième voyageur qui ait osé exécuter une pareille entreprise, et un de ceux bien rares pour lesquels on n'ait pas eu à déplorer la témérité.

M. le Président exprime à l'Assemblée son désir de ne pas la faire attendre plus longtemps dans son impatience d'entendre cet intéressant récit; et donne la parole à M. le baron de Maltzan.

(Voir les Mémoires, même livraison)

Séance extraordinaire du 14 février 1866.

Présidence de M. Henri BOUTHILLIER-DE BEAUMONT.

L'ordre du jour de la convocation portant la présentation d'un projet d'un nouveau mode de publication, M. le Président fait part à l'Assemblée du fait de l'association de quelques membres de la Société, dans le but de satisfaire aux vœux, si souvent exprimés, de donner une allure plus régulière et plus fréquente à la publication des *Mémoires et Bulletin*.

Tout en conservant, pour faire suite à la publication de la Société, le même format et la même distribution de matières, la nouvelle Société de publication demande d'en modifier le titre; et, pour la liberté de sa rédaction, d'en prendre un plus général qui caractérise d'autre part sa qualité de journal et de revue. Elle propose, dans ce but, le titre de *Le Globe*, qui lui paraît parfaitement propre à indiquer l'objet de son contenu.

Le nouveau journal paraîtra *huit fois* par an: six fois pendant la saison d'hiver et deux fois pendant le reste de l'année. Il rendra compte ainsi chaque mois des séances de la Société, et donnera en outre, à ses abonnés, la lecture d'autres sujets d'une connaissance plus générale ou d'un intérêt plus familier. Il satisfera, d'autre part, aux obligations de la Société de Géographie vis-à-vis de ses membres honoraires et correspondants.

Dans la discussion de ce projet, il est demandé, pour les membres effectifs, une réduction sur le prix de l'abonnement; cette faveur étant acceptée par la rédaction, ce prix est fixé, pour cette année, à 6 fr.

Les différents articles de cette convention sont insérés au procès-verbal, et la votation de son ensemble est faite à l'unanimité.

Des remerciements sont votés par tous les membres présents à M. le Président pour l'initiative qu'il a prise de cette affaire et pour la direction qu'il veut bien continuer à lui donner, ainsi qu'aux membres de la Société qui ont bien voulu adjoindre leur concours pour la réussite de cette entreprise.

L'ordre du jour appelle l'élection des membres du Bureau.

M. H. Bouthillier-de Beaumont est réélu président à l'unanimité, et M. A. Briquet vice-président.

Les autres membres du Bureau sont également réélus dans leurs fonctions respectives, ainsi que ceux de la Commission de la Bibliothèque. M. Ed. Fazy est nommé secrétaire-adjoint.

Séance du 16 Février 1866.

Présidence de M. H. Bouthillier-de Beaumont.

Les procès-verbaux de la dernière séance ordinaire ainsi que ceux des deux séances extraordinaires, qui ont eu lieu depuis, les 26 Janvier et 14 Février, sont lus et approuvés.

M. le Président, après quelques mots sur les travaux des bureaux et de la Commission de la Bibliothèque, présente à la nomination de la Société, comme membre correspondant, M. le baron de Maltzan, l'auteur du *Pèlerinage à La Mecque*, dont la Société a eu l'avantage d'entendre la communication orale par lui-même; et comme membre effectif M. le comte de Maltzan, qui réside actuellement à Genève.

M. le Bibliothécaire donne l'énumération des divers ouvrages reçus depuis la dernière séance et envoyés par leurs auteurs à la Bibliothèque de la Société :

De M. de Maltzan, le récit de son *pèlerinage à La Mecque* et son *séjour en Algérie et au Maroc;* de M. Viquesnel, *coup d'œil sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves;* de M. Malte-Brun, son *rapport sur les travaux géographiques de l'année 1865* et sa brochure sur le *canal inter-océanique du Darien;* de M. d'Avezac, sa *notice sur une mappemonde turque* du XVIme siècle conservée à Venise; de M. Barbey, 12 récents cahiers de la *statistique du royaume de Norwège.* Ont été aussi reçus ce mois : le dernier nu-

ıméro des ***Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris***; les ***Annales des voyages*** de M. Malte-Brun; le le ***Bulletin de la Société de Géographie de Paris***, le *Journal de la Société Royale géographique d'Angleterre*, T. XXXIV; le N° 1 1866 des ***Mittheilungen*** du Dr Petermann; le ***Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*** de Berlin.

M. le Bibliothécaire donne ensuite quelques détails extraits du compte-rendu de la séance de la Société géographique de Londres du 11 Décembre; entre autres d'une communication du capitaine W. Rooke sur l'île de Madagascar, où il fait connaître l'existence d'une séric de lacs intérieurs qui s'enchaînent et donnent une communication continue par eau de 3 à 400 milles de long à peu de distance des côtes; puis une notice sur les grands lacs de l'Afrique et sur les conditions météorologiques de leurs bassins; sur le régime des pluies qui y tombent; et sur quelques notes extraites du récent ouvrage par lequel le docteur Livingstone a rendu compte de son dernier voyage.

Après avoir remercié M. le Bibliothécaire sur le soin qu'il prend à tenir la Société, dans ses séances, au courant des nouvelles que la Société de Londres est plus à même que toute autre de donner à l'Europe entière, M. le Président donne la parole à M. de Morsier pour sa communication sur la question agitée de l'exploration au pôle Nord, proposée à la Société de Londres l'hiver dernier, et des différents projets qui ont été présentés jusqu'à aujourd'hui pour sa mise à exécution[1].

Après la lecture de l'intéressant travail de M. de Morsier et des observations de quelques membres, et, en particulier, de M. le Président, sur l'importance de l'expédition au point de vue des résultats à obtenir pour l'histoire naturelle, la météorologie et la géographie physique, l'ordre du jour appelle la suite de la narration de M. Clémentsur son voyage en Mésopotamie.

Dans cette dernière partie, M. Clément traite des fouilles qui ont été faites sur l'emplacement de Ninive, et particulièrement de celles faites pour le compte du gouvernement français par M. Place, et du transport des objets trouvés qui lui avait été confié. Il raconte com-

1 (Voir aux Mémoires, même Livraison.)

ment une révolte des Monte-Fiks, tout à fait inconnue des autorités étrangères, peut-être aussi de celles du pays, mais, en tout cas, parfaitement cachée par leurs soins et ceux de la population, a été pour lui la raison d'un grand désastre. Sur les quatre bateaux chargés de ces précieuses trouvailles: Génies magnifiques, Taureaux colossaux, et de beaucoup d'autres objets précieux, deux furent traîtreusement coulés bas avec toute leur cargaison, et deux autres arrivèrent jusqu'à deux lieues au-dessus de Bassorah, où ils furent tirés à sec et dont on sauva une partie du contenu.

M. Clément lui-même ne put s'échapper qu'à grand'-peine des mains de ces hordes furieuses; après avoir en vain essayé de se défendre et de protéger sa cargaison, il fut dépouillé, par ces brigands arabes, de tout ce qu'il portait sur lui, même de tous ses vêtements, et fut heureux de se sauver nu, en cherchant dans la fuite, à la nage et à la course, à se soustraire à ce guet-apens[1].

[1] (Voir, pour détails, le Mémoire de M. Clément dans la prochaine Livraison.)

Bureau Topographique de la guerre de Saint-Pétersbourg

Les belles publications exécutées en 1863 par le *dépôt topographique de la guerre* à St-Pétersbourg, sous la direction du lieutenant-général de Blaramberg, attestent un nombre considérable de mesures astronomiques destinées à fixer la position de localités dispersées dans de vastes espaces encore peu connus de la Perse aussi bien que du Turkestan.

Les *Mémoires du bureau topographique de la guerre* contiennent, dans le 24e volume, un résumé des travaux géodésiques et cartographiques exécutés, en 1861, par l'état-major russe ; — la description d'une expédition exécutée, en 1859, par le capitaine Goloubief armé de chronomètres, pour la détermination des longitudes vers les frontières de l'empire chinois et au lac Issyk-Koul, remarquable par sa hauteur encore plus que par son étendue ; — la description de l'expédition du capitaine Smysslow, en 1855, pour l'exploration topographique des environs d'Astrakan ; — la triangulation du royaume de Pologne par feu le général Tenner ; — enfin un catalogue de dix-sept mille points dont les positions ont été déterminées, soit astronomiquement, soit trigonométriquement, jusqu'à la date de 1860, dans toute l'étendue de l'empire de Russie et dans les contrées limitrophes.

Le 26e volume des mêmes mémoires ajoute encore à ces richesses un historique des travaux de l'état-major de 1816 à 1838 et de cette date à 1860, et fait connaître les dernières opérations qui ont eu pour théâtre les gouvernements d'Orenbourg et de Moscou, le cours du Volga, de Kostroma à Kazan, le Caucase, la Finlande, Novgorod, Saratof, Voronèje, les monts Ourals, le cours de la Duna et la Sibérie.

Nous ne pouvons énumérer cette masse énorme de travaux sans faire observer quel est le fardeau qui incombe à l'administration russe sous le rapport de la connaissance topographique de son vaste territoire. Les ressources de cet empire sont, ainsi que tous les éléments de l'économie politique, dans une proportion assez constante avec ses dépenses, ses moyens de

communication et le développement de tout ce qui constitue les forces d'un état civilisé ; mais telle n'est pas exactement sa position au point de vue topographique. — La France, l'Irlande, l'Angleterre n'ont obtenu de voir terminée la description topographique de leur territoire que par des sacrifices continués un grand nombre d'années, plus d'un demi-siècle ; mais la Russie, dont le territoire a plus de trente fois l'étendue de l'empire français, ne peut pas attendre pour compléter la carte de ce territoire qu'il soit couvert d'une population aussi dense et aussi riche que celle de la France et des Iles Britaniques ; elle ne peut pas attendre, pour ce travail, trente fois le temps que les ingénieurs français ont consacré à leur carte nationale. Ce travail doit donc se faire au prix de sacrifices inouïs, et en appelant à y concourir un nombre d'hommes et des sommes hors de toute proportion avec les autres États. Aussi voyons-nous à l'œuvre de nombreux détachements d'ingénieurs dont l'activité ne se limite pas au territoire européen. Le Caucase, la Sibérie orientale, la Sibérie occidentale ont chacun leur détachement spécial. Si la moisson est énorme, les ouvriers sont nombreux et dévoués.

Le même volume des mémoires du *dépôt topographique* ajoute, aux documents déjà publiés, la triangulation primordiale exécutée dans les gouvernements de Toula, de Kalouga, d'Orel, de Koursk, de Tchernigof, de Voronèje et de Poltava. Cent soixante pages sont spécialement consacrées à la description de 704 triangles de premier ordre. Où nous trouvons en outre, pour 770 points différents, les coordonnées en longitude et latitude, les azimuths ainsi que l'altitude, du moins pour 282 points. Sur ce dernier objet, nous remarquons que, dans les gouvernements dont nous venons de donner le catalogue et qui appartiennent tous au centre Sud de la Russie, la hauteur moyenne des points trigonométriques varie entre 400 et 550 pieds, anglais ou russes, au-dessus du niveau de la mer ; les maxima s'élèvent à 800, 801, 814 pieds, et les minima, tous pris sur le cours du Don, descendent à 266, 250, 230 pieds.

A la première catégorie appartiennent : — Tzvilip, 781,2 ; — Orlianskaïa Viéka, 782,9 ; — Mouknieva,

782,4 ; — Senghino, 795 ; — Pouxovo, colonie, 795,7 ; — Olkovoï, 795,8 ; — Pirogovka, 796, église ; — Doubovoié, 796,5 ; — Saïtzov, 800,9 ; — Koutchériavoï, 800,9 ; — Tatarino, 800,7 ; — Berëzki, 804 ; — Evdokovo, 813,0 ; — et Likovo, 824 ; — et à la seconde, c'est-à-dire à la partie la plus basse du terrain, appartiennent les stations suivantes : l'église de Pouchkino, 230,9 ; — Takovlef, 374,4 ; — Toïda, 337 : — et particulièrement, dans la vallée du Don, Volkoska, 341,4 ; — l'embouchure de la rivière de Voroniéje, 296,5 ; — Vieka, 266,4 ; — le Don, à l'embouchure de la Bitiouk, 250,1 ; et, à celle du Bogoutchar, 217,0.

On doit aussi aux ingénieurs russes de nombreuses mesures hypsométriques faites en différentes localités de la Perse, que nous reproduisons ici, en rappelant que le pied russe, mesure employée ici, vaut comme le pied anglais 30,48 centimètres : — Hérat, 2,600 pieds au-dessus de la mer ; Kelat, dans le Béloutchistan, 4,970 p. ; Tebes, 1,840 p. ; Sirwan, 3,650 p. ; Kerman, 5,500 p. ; le lac Sarreh ou Zourrah, 1,200 p. ; les montagnes entre Kerman et Chabbis, 9,000 p. ; le Pouchti-Kouh, 3,225 p. ; le mont Kiamki, par 15° 31' 42" de latitude, 11,050 p. ; le Kachkadagh, 10,331 p. ; le mont Savelan ou Savilan, 15,792 p.

Parmi les nombreux travaux qui signalent le progrès des Russes vers l'Asie centrale, nous citerons l'exploration de la mer Caspienne, du capitaine Ivaschinsof et du lieutenant Ulsky, faisant suite aux travaux du général de Blaramberg. Leurs nombreux sondages prouvent l'existence d'une ligne relevée au fond de la mer dans la direction de l'Est à l'Ouest et transversalement à la longueur de cette mer. Elle s'étend de la presqu'île d'Apcheron à l'Ouest, au cap Krasnovodsk sur la côte orientale. Cette espèce de diaphragme divise la mer Caspienne en deux bassins distincts dont le plus méridional est une dépression profonde qui dépasse 2,700 pieds russes ou environ 2,500 pieds français, et se trouve d'une soixantaine de pieds plus basse que le fond du lac Majeur le plus profond des lacs connus jusqu'à ce jour. Le fond de l'un et de l'autre de ces bassins présente les caractères géologiques des plaines au pied du Caucase. Quant à la profondeur de l'eau sur le diaphragme transversal, elle est en moyenne de

240 pieds seulement pendant les 80 premiers milles nautiques à partir de la côte orientale; de 150 pieds sur la côte occidentale, jusqu'à 30 milles en avant de la presqu'île d'Apchéron, et elle atteint son maximum, qui est de 924 pieds à 40 milles à l'Est d'Apchéron.

Société de Géographie de Berlin
Zeitschrift für allgemeine Erdkunde.

Au moment de mettre sous presse nous avons le plaisir, en recevant le premier cahier de 1866 de l'excellente publication de la Société de Géographie de Berlin, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, d'y trouver une carte de la Sénégambie dressée par le célèbre géographe allemand H. Kiepert d'après les mêmes documents auxquels nous avons emprunté la nôtre, accompagnée par M. le Dr W. Koner, éditeur du Journal, de notes historiques et statistiques, auxquelles la *Revue coloniale et maritime*, ainsi que l'*Annuaire du Sénégal et de ses dépendances pour 1865* nous paraissent avoir fourni les matériaux, et qui nous invitent à revenir dire quelques mots sur le même sujet que nous avons déjà traité.

Les voyageurs dont les travaux ont fourni des documents sur l'intérieur de la Sénégambie ont été, parmi les Anglais, Watt et Winterbottom (1794), le major Campbell (1817), et le missionnaire W. Cooper Thomson (1842); parmi les Français, le botaniste Mollien (1818), le lieutenant Hecquard (1850) et le lieutenant de marine Lambert (1860). Ajoutons les voyages de Jariez au Saloum en 1861, de Falin et Parchappe sur la Cazamanza, et les excursions répétées du naturaliste Bocandé (1850-1862) jusqu'à Cacheo; les voyages de A. Raffinel (1843 et 1847) dans l'intérieur; au Nord du Sénégal et sur la lisière méridionale du grand désert, le voyage de Mage (1859-1860), de Bourrel (1860) et de Vincent (1860); dans le district au Sud et au Sud-Est de Saint Louis, l'excursion de MM. Azan et Lambert (1859), l'expédition militaire du capitaine Doucet (1864), de Dupuy en 1860; dans la même année, le voyage de Pascal aux pays aurifères situés sur le cours supérieur du Séné-

gal et de la Falémé ; enfin le voyage de Lambert à Timbou.

Le nom de cette dernière ville semble ne pouvoir pas se présenter autrement que lié à celui du Fouta-Dialon dont elle est la capitale ; aussi n'est-ce pas sans étonnement que nous lisons le nom de ce pays sur la carte prussienne, presque sur le littoral, entre le 9e et le 11e degré de latitude septentrionale.

Depuis l'année 1626, pendant laquelle il se forma une association de négociants de Dieppe et de Rouen pour faire, à l'abri du monopole, le commerce du Senégal et des côtes occidentales de l'Afrique, jusqu'au 23 Juillet 1791 où un décret de l'Assemblée constituante déclara ce commerce libre, la colonisation des Français n'offre qu'une longue suite d'associations renouvelées, dissoutes et reformées, sous tous les titres, toujours sous la prétendue protection du monopole, toujours avec des liquidations désavantageuses.

Au point de vue politique la situation est moins défavorable qu'au point de vue commercial. En 1819, la France obtint d'un petit souverain la cession de la province de Walo (Oualo), et poussa plus loin des acquisitions sur le cours moyen du Sénégal. Toutefois le commerce ne venait pas les vivifier, la colonisation restait nulle et la prise de possession presque une lettre morte, jusqu'au moment où le colonel Faidherbe, devenu gouverneur de la colonie, lui imprima une marche progressive (au point de vue militaire) dont nous donnerons une rapide esquisse.

Saint Louis, le chef-lieu, occupe à l'embouchure du Sénégal un îlot, dont la longueur est de 2,500 mètres et la surface de 34 hectares, avec un bon port sur la côte orientale. Trois lieues plus haut commence le territoire de Oualo annexé, en 1855, aux possessions de la France et protégé par les postes fortifiés de Richard Toll au Nord et de Merinaghen au Sud du lac de Guier. Plus à l'Est est le Dimar, province acquise en 1858 et commandée par le poste de Dagana ; puis le Toro, détaché de l'ancien état de Fouta-Toro, et annexé à la colonie, en 1858, avec le fort de Podor. Les *Peules*, Foulahs ou Foutas,

habitants du Fouta, sont des mahométans fanatiques et pleins d'énergie, dont la France a neutralisé la malveillance par la construction, en 1859, du fort de Saldé ou Tébékout. Celui de Matam, dans le Damga, territoire annexé, le 10 Septembre 1859, à la colonie française, promet de devenir un centre commercial par sa position favorable snr le fleuve.

En remontant encore plus à l'Est on arrive au territoire de Gadiaga ou Kadjaaga, partagé par le cours de la Falémé en deux états dont le plus oriental se nomme Kamera et l'occidental Guoy. Le dernier est devenu, depuis le 19 Août 1858, une dépendance de la France, assurée par le poste de Bakel jusqu'à l'embouchure de la Falémé; ses habitants sont le plus industrieux de tous les peuples du Sénégal.

Le long de la rive gauche de la Faléme, s'étend l'état du Bondou que la France tient en bride au moyen du fort de Sénoudébou, élevé sur la gauche de la rivière et dont le territoire est riche en troupeaux de bœufs, en riz, en pois, sésame, indigo, coton, cire et miel.

A l'Est, et sur la rive de la Falémé, s'étend le territoire du Bambouk, divisé en plusieurs petits états indépendants, et qui renferme des mines d'or et de fer. C'est en vue de s'approprier ces ressources minérales que les Français firent, en 1858, la conquête de Kéniéba, localité située sur les frontières communes du Bambouk et du Bondou. Le pays le plus oriental sur lequel ils aient étendu leur domination, est le Khasso (Khassou), situé sur les deux rives du Sénégal, entre Diakhabel et le confluent des deux rivières Ba-Ping et Ba-Khoy, dont la réunion est considérée comme formant le Sénégal, à deux cents treize milles allemands, soit trois cent cinquante-cinq lieues de son embouchure, dans un lieu nommé Bafoulé. Les Français y ont assuré leur domination par la construction du fort de Médine, à deux kilomètres environ, en aval des chûtes dites de Félou, au-dessus desquelles il s'en trouve encore quelques autres.

Après avoir énuméré ces possessions militaires échelonnées par la France en remontant le cours du Sénégal, il nous reste à mentionner celles du littoral, au Sud de l'embouchure du fleuve: Gandiole, ancienne

dépendance du Cayor, fut occupée, en 1861, par les Français ainsi que trois villages groupés ensemble et de riches salines, d'où se tire l'approvisionnement de toute la région intérieure. Au Sud de Saint-Louis, jusqu'à la péninsule du Cap-Vert, s'étend le territoire de Cayor, long de quarante lieues sur une largeur de vingt à trente. Une lisière de trois lieues de profondeur fut assurée à la France, en 1861, par la construction des trois postes, de Lampoul, de M'Boro et de M'Bidgen, qui sont liés à Saint-Louis et à Gorée par une ligne télégraphique. Toute cette lisière, plate et sablonneuse ne possède, dans la saison sèche, d'autre eau que celle de puits très-profonds.

A quatorze kilomètres du Cap-Vert s'élève au-dessus de la surface de la mer, sur un roc insulaire de deux milles deux cent cinquante mètres de circuit, la ville et la citadelle de Gorée qui protègent un port spacieux et sûr [1].

En face de l'île et sur le continent est la province de Diander, qui fut, en 1861, détachée du Cayor et incorporée aux possessions françaises. Rufisque est le premier établissement de cette côte. Plus au Sud est celui de Portudal, dans le pays de Baol, et celui de Joal dans le Siné.

Dans le royaume de Saloum, les Français ont remonté de trente lieues la rivière du même nom et construit la forteresse de Kaolakh, à six kilomètres de Kahore, la capitale du pays. — Ils dominent encore sur presque tout le cours de la Cazamanza, où ils ont les îles de Djogné, de Carabane, de Quimbéring et la factorerie fortifiée de Sédhiou. Dernièrement encore ils ont formé les factoreries de Le Cerf et Wiski, à l'embouchure de la rivière Cassmi, et d'autres sur le Rio-Nounez.

St-Louis est une ville de quinze mille âmes, Gorée de trois mille, Bakel de deux mille. Mais il est impossible de se dissimuler que cet empire colonial, récemment si étendu par des conquêtes et par des établissements militaires, pour être plus durable que n'a été celui des Portugais, demande à être soutenu moins par des bayonnettes que par la colonisation libre et par une agriculture libre.

[1] (Voir Le Globe. Janvier 1866.)

Société royale géographique de Londres.

A la dernière réunion de la *Société de Géographie de Londres*, on a entendu la lecture d'un mémoire sur l'exploration de la rivière Purus (pron. Pourous), l'un des tributaires méridionaux de l'Amazone, par M. W. Chandless. L'auteur sachant que l'exploration de cette rivière a jusqu'à présent bravé les plus hardies tentatives et qu'elle présente cependant une grande importance commerciale, résolut de voir si, comme depuis un siècle on l'a soupçonné, le Purus brésilien est le cours inférieur d'une grande rivière nommée Madre de Dios. Telle était l'opinion de M. Markham, exposée dans le volume XXV, page 151 du journal de la Société géographique de Londres. La Madre de Dios est connue dans la partie Sud-Est du Pérou comme descendant des Andes à 1° longitude plus à l'Est que Couzco, et se perdant dans les solitudes plates et boisées où se confondent les limites du Brésil, du Pérou et de la Bolivie. De cette identité, si elle est constatée, devraient résulter de grandes facilités pour le commerce de ces trois pays avec l'Europe. Des négociants Brésiliens avaient déjà remonté le Purus vers le Sud-Ouest sur une distance considérable sans y trouver d'entraves à la navigation.

On a vu à une époque récente le gouvernement ordonner quatre expéditions successives destinées à l'exploration de cette rivière. Celle de l'année 1860 fut conduite par Manoël Urbano, mulâtre de peu d'instruction, mais doué d'une grande intelligence. A force de fermeté, de courage, il avait acquis sur les Indiens une influence soutenue par la connaissance qu'il avait de toutes leurs tribus et de leur langage. Le but principal de son expédition était de s'assurer de l'exactitude des bruits qui faisaient venir de la grande rivière Madeira un des tributaires du Purus, en amont des rapides que forme la première : Il n'y avait pas réussi.

En 1862, le gouvernement brésilien renouvela ces tentatives sur une plus grande échelle, en mettant un de ses ingénieurs à bord d'un bateau à vapeur. Au

point de vue de la navigation, la réussite fut complète, puisque le vapeur remonta à la distance de 800 milles sans trouver jamais moins de 7 $^1/_2$ brasses (fathoms) d'eau dans le chenal. Mais ces résultats furent compromis par l'inertie de l'ingénieur qui redescendit la rivière sans y avoir fait une seule observation astronomique ou géodésique.

M. W. Chandless, qui avait, dans un voyage précédent, exploré le Rio Tapajos, un autre des grands affluents méridionaux de l'Amazone, situé plus à l'Est, résolut de porter une lumière plus scientifique sur le Purus, dont on n'avait pendant longtemps connu que le delta. Car c'est un trait de la géographie du bassin des Amazones, dû à la nature excessivement plate de cette région et à l'excessive abondance des eaux de ses tributaires que l'existence d'un certain nombre de deltas intérieurs. Le Yapoura, tributaire septentrional de l'Amazone s'y jette par une série de bras, dont le dernier vient tomber à 120 lieues en aval de l'embouchure du premier. Sur une échelle plus petite, il en est de même du Purus, dont le capitaine Smyth avait déjà signalé les diverses embouchures dans un voyage sur l'Amazone, dont la relation fut insérée dans le Journal de la Société géographique de Londres.

M. Chandless loua un bateau découvert avec un équipage d'Indiens de la Bolivie, à la ville de Manaos, sur le Rio Negro, et commença, le 12 Juin 1864, la remonte du Purus. Il réussit à atteindre presque aux sources du bras principal

Il rentrait, dans le fleuve des Amazones, en février 1865, après avoir, il est vrai, remonté le Purus jusqu'au point où il cesse d'être navigable, c'est-à-dire sur une longueur de 1866 milles, mais sans arriver, comme il l'avait espéré à trouver, qu'il est le même que le Rio Madre de Dios; cette dernière rivière serait située à deux degrés plus au Sud.

Le Purus a un cours des plus tortueux et coule sans rapides ni obstacles au travers d'une plaine formée de riches alluvions, couverte de forêts si épaisses, qu'elles ne permettent nulle part au regard d'embrasser un horizon de quelque étendue. Pourvu des instruments pour un lever géodésique, M. Chandless en a tracé une carte absolument nouvelle, et termine son mémoire

en annonçant l'intention de répéter prochainement sa tentative, pour remplir la tâche qu'il s'est imposée et pour s'assurer s'il ne pourrait pas atteindre le Rio Madre de Dios par un tributaire méridional du Purus, nommé l'Aquiry. Il a trouvé partout les Indiens bien disposés pour lui et si neufs dans leurs rapports avec les étrangers, qu'ils se servent encore de haches de pierre.

A l'extrémité supérieure du cours principal de la rivière se réunissent deux cours d'eau d'une importance à peu près égale, et que M. Chandless remonta l'un et l'autre. Il les trouva obstrués de rochers et de rapides. A l'extrémité de son voyage sur la branche septentrionale, elle avait encore une largeur de 40 yards; le voyageur ne pensait pas que la source de ce bras pût encore être éloignée de moins de 20 milles. Il se trouvait arrivé à un point dont la latitude est de 10° 36' 44" Sud, et la longitude 72° 9' à l'Ouest de Greenwich. Sur la branche méridionale, il atteignit 10° 51' 52" de latitude méridionale et 72° 17' de longitude occidentale, et une hauteur de 1088 pieds anglais au-dessus du niveau de l'Océan. Arrivé là, il vit la santé de son équipage céder à l'influence du climat et la moitié de ses gens attaqués de la fièvre.

Ce voyageur persévérant annonce en terminant qu'il est résolu, pour compléter la tâche qu'il s'est imposée, à remonter encore la rivière, pour vérifier si l'un de ses tributaires méridionaux, nommé l'Aquiry, ne le conduirait pas au Madre de Dios.

L'appui des Brésiliens, contrairement aux anciennes traditions de leur gouvernement, ne manquera pas à ces courageuses recherches. Le baron de Mana, présent à la séance, informa l'Assemblée qu'il avait, depuis 15 ans, établi sur le fleuve des Amazones une ligne de bateaux à vapeur, avec un privilége dont la durée doit être de trente ans; mais qu'il avait été le premier à faire au gouvernement l'offre de se désister de ce privilége exclusif pour les quinze années où il pourrait encore rester en vigueur, et avait voté, dans la Chambre des députés brésiliens, un bill pour ouvrir au monde entier la libre navigation du fleuve des Amazones et de tous ses tributaires. Ce bill, retardé au Sénat, n'est pas encore devenu une loi. Les vapeurs

brésiliens correspondent à la frontière avec des bateaux péruviens de 500 tonneaux, qui, de l'Amazone, entrent dans la Huallaga, un de ses tributaires méridionaux, et le remontent jusqu'à Yurimaguas ; mais, dans la saison sèche, les bas fonds restreignent leur course à Lagouna, qui en est éloignée de 100 milles.

P. C.

GÉRHARD ROHLFS, *ses voyages et ses dernières nouvelles.*

Mittheilungen du Dr PETERMANN. *Justus Perthes' geographischen Anstalt, Gotha.*

Dans son importante publication géographique, des *Mittheilungen*, M. le Dr Petermann a tenu au courant ses nombreux lecteurs des voyages d'exploration que poursuit depuis cinq ans, avec une ardeur et un zèle dignes d'éloges, un jeune voyageur allemand, M. Gerhard Rohlfs, dans les mêmes régions dont le regretté H. Barth, et avant lui le major Laing, avaient exploré une partie ; et sur lesquelles, en dernier lieu, M. Henri Duveyrier donnait à la Société géographique de Paris ses intéressantes observations personnelles.

M. le Dr Petermann jette un coup d'œil rétrospectif sur la série des voyages effectués par M. Rohlfs depuis l'année 1861 jusqu'à aujourd'hui, ainsi que sur les résultats généraux qu'il en a obtenus et qui ont déjà beaucoup contribué à la connaissance des régions du Nord-Ouest du continent africain.

Né en 1832 dans les environs de Brême, Gérhard Rohlfs, à peine sorti de ses premières études, entra dans la carrière militaire en prenant part, comme volontaire, à la guerre du Schleswig-Holstein en 1849, où il se distingua d'emblée assez pour être nommé officier aussitôt après la bataille d'Idstedt. La guerre finie, il se tourna vers la médecine dans les universités allemandes (Heidelberg, Wurzbourg et Gottingue), mais son naturel entreprenant le poussa de nouveau vers une vie plus active, et il se rendit en Algérie où

il entra comme simple soldat dans la légion étrangère, et fit avec distinction l'expédition de Kabylie. Mettant alors à profit la connaissance qu'il avait acquise de la langue arabe et des mœurs et coutumes orientales, il conçut le projet d'aller visiter, en prenant le costume musulman, ces pays au delà de l'Atlas, où aucun chrétien ne peut tenter de pénétrer, sans y risquer sa vie.

Il se rendit d'abord, en 1861, dans une ville du Maroc, et là il eut le bonheur de s'attirer très-promptement, en qualité de médecin, les bonnes grâces du personnage le plus influent, dont l'appui devait lui être dans la suite d'une très-grande utilité, le grand chériff Sedi El Hadj Absalom, qui réside à Ouesan, et dont l'autorité spirituelle considérable sur toute la partie musulmane Nord-Ouest du continent africain, fait de lui comme le pape de l'empire du Maroc.

Après avoir séjourné, dans ces conditions on ne peut plus favorables, une année entière à Maroc, et en avoir profité pour explorer en tous sens les contrées environnantes encore si peu connues, il entreprit avec les recommandations les plus chaudes dont il fut richement muni par son haut protecteur, des explorations plus lointaines à travers le Sahara marocain, avec l'intention de les pousser jusque dans ces régions habitées par le peuple intéressant des Touaregs.

Il parcourut alors, en 1862, plusieurs contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui; mais attaqué par les gens de sa propre escorte, dépouillé de tout et laissé pour mort sur la route, en plein désert, puis recueilli et sauvé par quelques Marabouts, il dut regagner la frontière algérienne.

Sans être découragé pour cela de ses grands projets, et peu de temps après son retour et son rétablissement, en Août 1863, il se remit en route, d'Alger sur El-Aghouat et sur Abiod Sidi Scheick, avec l'intention de tenter de pousser delà jusqu'à Touat. Mais des troubles survenus à ce moment au milieu des tribus du Sahara algérien ne lui permirent pas de réaliser ce projet. Il se décida alors à tenter d'atteindre ce même point en traversant le Maroc du Nord-Ouest au Sud-Est, encouragé dans ce projet par l'attention qu'avait à juste titre attirée son précédent voyage; encouragé

aussi par une subvention que venait de lui voter le sénat de Brême, sa ville natale, il porta ses désirs jusqu'à celui d'atteindre Timbouctou.

Un semblable projet offrait de grandes difficultés et de véritables dangers à cause des dispositions de brigandage et de cruel fanatisme des populations qui habitent les contrées qu'il se proposait de traverser. Mais Rohlfs avait pour lui l'égide toute-puissante de la haute protection qu'il possédait à Ouessan, et grâces à elle il pouvait entreprendre un pareil voyage avec quelque chance de réussite. Il trouva en effet partout le meilleur accueil; des honneurs particuliers lui furent même rendus, comme à un saint personnage, de la part de ceux mêmes qui ne se seraient fait aucun scrupule de le dépouiller en toutes autres conditions, et qui l'auraient infailliblement massacré s'ils avaient pu se douter de son travestissement. Le Cheick d'Insalah entre autres, auprès de qui il trouva l'hospitalité la plus cordiale, l'assurait très-tranquillement qu'il ferait mettre immédiatement à mort tout Européen qui oserait pénétrer sur son territoire.

Cette position exceptionnelle dont a joui Rohlfs pendant tout le cours de ses voyages d'exploration, lui a rendu de grands services non-seulement à lui-même, mais à la science géographique qu'il a pu ainsi doter de renseignements personnels et d'observations réellement scientifiques, ainsi que d'une carte de ces régions, comprenant l'oasis de Touat et de Tidikelt, de l'Oued-Ssaura, et de quelques parties du Sahara et de l'Atlas marocain.

Cependant, malgré ces circonstances favorables, notre voyageur dut encore une fois, soit à cause de l'insuffisance des ressources qu'il avait avec lui, soit sur la nouvelle de l'explosion d'une guerre entre les Touaregs et le fameux Cheick El Bakay, l'ami et le protecteur de Barth, renoncer à atteindre Timbouctou.

Il changea donc son itinéraire et se dirigea sur Ghadamès et delà sur Tripoli où il arriva au mois de Décembre 1864, après avoir suivi une route en partie nouvelle et inexplorée encore jusqu'à ce jour. Mais sa santé altérée par les fatigues et les chaleurs qu'il avait éprouvées pendant son séjour à Touat, le força

de revenir en Europe, où il profita de son court séjour pour prendre de nouvelles instructions, et il se trouvait en Mars 1865 de retour dans cette ville de Tripoli.

Deux mois après il était de nouveau en route pour Ghadamès, avec l'intention d'aller explorer le plateau montagneux de Hogar, et de s'avancer delà du côté du Niger, pour réaliser son plan qui lui tenait toujours à cœur d'arriver à Timbouctou et de passer ensuite au Sénégal.

Au lieu de cela, par un de ces revirements auxquels sont si souvent exposés les voyageurs dans les régions africaines, M. Rohlfs se trouve actuellement non point au centre du massif de Hogar, mais à Mourzouk dans une toute autre direction. Arrivé le 17 Juin à Ghadamès, il n'y trouva point le chef Touareg Si-Othmann ben Bikri, sur lequel il comptait pour l'accompagner; il apprit en même temps l'ouverture d'hostilités entre les Touaregs de Hogar et le Cheick Uled-Bou-Houmo, sur la route même de Timbouctou, et reçut la nouvelle de la mort, dans cette dernière ville, du Cheick El Bakay.

Pendant qu'il attendait, à Ghadamès, le retour de Si Othmann, la chaleur qu'il eut à endurer (le thermomètre montait jusqu'à 45° à l'ombre et descendait au-dessous de 25° pendant la nuit), lui occasionna une violente hémorrhagie avec vomissements, qui faillit l'emporter et dont il ne put se guérir qu'avec l'emploi de l'opium à très-fortes doses; mais aussitôt hors d'affaire et convalescent, il reprit son projet.

Voici ce qu'il écrivait de Ghadamès, en date du 13 Août dernier: « Dimanche prochain je me remets en route pour Idelès (pays des Touaregs Hogar) quand même Othmann ne serait pas encore arrivé, car je ne puis rester plus longtemps en suspens et inactif.... Pousser plus loin qu'*Idelès*, il ne faut pas y songer, pour le moment, les circonstances étant ce qu'elles sont actuellement. Je n'ai pas de nouvelles bien certaines de ce qui s'est passé à Timbouctou; les Touaregs m'ont rapporté seulement que la guerre y a éclaté pour la succession d'El-Bakay, entre Si Mochtar son fils aîné, et Hammadi l'oncle de celui-ci. La guerre règne en outre entre diverses tribus des Touaregs et je

ne sais vraiment pas comment j'arriverai à me tirer d'affaire au milieu de ces derniers. Mon projet serait d'explorer les points les plus élevés du pays autour de Idelès, et de revenir ensuite ici par Amadrhor et Mihero. Deux mois me suffiront, je pense, pour parcourir en entier les pays d'Hogar et d'Ashgar; je serai donc de retour ici vers le commencement de Novembre et pourrai alors entreprendre immédiatement mon voyage sur Mourzouk et delà à Tibesti et au Wadaï. »

Deux jours après qu'il eut tracé ces lignes, Rohlfs se voyait contraint d'abandonner aussi ce dernier projet vers Idelès. Voici comment il rend compte lui-même, dans une autre lettre du 15 Août, de ce nouveau contre-temps :

« Les Touaregs m'ont fait de nouveau faux-bon, malgré le prix élevé de cinq cents francs auquel j'avais loué leurs services. Tout le pays est en guerre et personne ne veut m'accompagner; mon voyage à Idelès est donc pour le moment impossible. Ce n'est pas, certes le courage et la bonne volonté qui me manquent, mais on ne peut forcer les choses, encore moins chez un peuple peu civilisé que chez tout autre: — La patience est la vertu cardinale en Afrique. »

M. Rohlfs se décide alors à partir le 31 Août de Ghadamès pour Mourzouk, en passant par Mirda, ville de la régence de Tripoli, connue par le voyage de Barth en 1850. Le 26 Octobre il arriva à Mourzouk, après avoir suivi en partie la route qu'avait suivie Barth, en partie une autre route plus à l'Est, visitant plusieurs des endroits indiqués sur la carte de Duveyrier, et en particulier plusieurs points de la chaîne des Montagnes Noires, dont il estime la hauteur à 3,500 pieds. Son journal fournit des détails intéressants et de nombreuses observations sur ces contrées. Il trouva à Mourzouk, comme partout, un excellent accueil, et fut reçu et logé pendant les premiers jours après son arrivée, chez le Caïmacan, qui mit toute sa maison à sa disposition, un officier d'ordonnance, un cuisinier italien, etc. M. Rohlfs rencontra à Mourzouk le nommé Salemi, devenu célèbre pour avoir été soupçonné à tort d'être l'assassin de M. de Beurmann, et

qui subissait en ce moment, comme faux monnoyeur, une condamnation à trois ans de fers dans la prison de Mourzouk.

Il y rencontra aussi Mohammed ben Sliman, le domestique de Vogel et le témoin de sa mort, auquel on doit les éclaircissements sur la fin de cet infortuné voyageur. Cette dernière rencontre contribua à le confirmer dans ses projets de voyage au Wadaï, mais il lui restait encore certaines hésitations et incertitudes sur la meilleure voie à prendre pour cela, et personne dans le pays n'était à même de lui donner une bonne direction, encore moins de l'accompagner. On lui conseillait d'envoyer un messager au sultan du Wadaï, et d'attendre sa réponse avant de se mettre en route, mais « serais-je encore à même, écrit-il, de fournir à cette dépense? Et, la réponse rapportée, serait-elle favorable, il resterait toujours la grosse question : qui pourrait me conduire et m'accompagner à travers le pays des Tebous jusqu'au Wadaï? Toutefois si j'avais à ma disposition les moyens suffisants pour armer convenablement dix à vingt domestiques, la chose serait alors très-réalisable, car, me dit-on, ce pays de Wadaï que vous vous représentez comme un royaume puissant, vous en forceriez facilement le Sultan, avec une trentaine de soldats, à vous accorder tout ce que vous voudriez, comme le font les Arabes dans les razzias qu'ils effectuent chaque année chez lui sans être pour cela en plus grand nombre qu'une cinquantaine d'hommes armés de fusils. »

« Vous y allez toujours ou isolés ou accompagnés seulement de deux ou trois domestiques; il n'est pas étonnant dès lors que les maîtres ombrageux qui règnent sur ces pays, se débarrassent si facilement de vous. » M. Rohlfs se déclare tout à fait de cet avis et croit qu'une expédition, bien conduite et formée de vingt à trente hommes seulement, bien armés, suffirait amplement à mettre ces petits souverains à la raison et à tirer une vengeance éclatante des vies d'Européens, sacrifiées chez eux et par leurs ordres. Que les frais d'une telle expédition ne dépasseraient pas 20,000 thalers (60,000 francs) en totalité.

M. Rohlfs écrit en dernier lieu, qu'il penchait pour profiter de la première caravane qui se présenterait al-

lant de Gatron au Wadaï pour se joindre à elle, sans envoyer une demande préalable dont il faudrait attendre la réponse trois à quatre mois. S'il ne s'en présentait aucune, dans un intervalle de temps plus ou moins prochain, il se dirigerait vers le Sud, vers le Bornou, pour pénétrer delà plus avant toujours vers le Sud ; ses gens l'encourageaient à cela, en lui disant qu'il pourrait passer facilement du Bornou et du Baghermi dans le Wadaï, ces derniers pays étant actuellement en paix complète entre eux ; mais personnellement il ne se flatte pas d'y réussir, et croit plutôt qu'en prenant cette voie il atteindrait alors non le Wadaï, mais le Kabanda.

Les rapports qu'il obtint sur le Sultan actuel du Wadaï, auquel les uns donnent le nom de Mohammed Tintelli, les autres Ali ben Mohammed étaient plutôt favorables ; ce n'est plus le même que celui qui régnait sur le pays lors de la tentative de Beurmann ; celui-ci, du reste, n'aurait pas été assassiné paraît-il par ordre du Sultan, mais par des brigands de grand chemin.

Mohammed ben Himan, le compagnon de Vogel, s'offrait pour l'accompagner au Wadaï, chose curieuse de la part d'un homme qui vient d'échapper à grand'peine à une mort violente dans ce même pays, ce qui prouverait bien qu'il n'y a plus maintenant les mêmes craintes à concevoir de la part du Sultan actuel que du précédent. Au dire de cet homme, tous les papiers et effets de Vogel se trouveraient encore en possession du Sultan actuel, et Rohlfs se flattait beaucoup d'en obtenir la remise.

« Toutes ces considérations, écrit-il, le 20 Novembre dernier, et en particulier l'importance qu'ont à mes yeux pour la science géographique le recouvrement inespéré de ces précieux papiers, m'ont décidé, après mûres réflexions et consultations sur les lieux, à tenter le voyage au Wadaï. »

Cependant M. Rohlfs jugea prudent d'envoyer préalablement un messager à cheval jusqu'à Wara, pour obtenir une autorisation du sultan d'arriver jusque-là ; il fit prier le consul Rossi, à Tripoli, de lui envoyer à Mourzouk trois chameaux, deux domestiques blancs, de l'argent et des marchandises. Cinq mille francs lui ont été adressés de Gotha pour subvenir aux dépenses de son voyage, et l'on peut présumer que, muni de ces diverses

ressources, notre persévérant et hardi voyageur se sera mis en route avec le commencement de Janvier de cette année.

Sur les nouvelles qui lui furent données par un marchand d'Oudjila, revenu du Wadaï au printemps de 1865, que les communications par caravanes étaient complètement rétablies et rouvertes au commerce entre le Wadaï, Oudjila, Benghazi et l'Egypte, il paraissait pencher à choisir cette dernière voie, d'Oudjila à Kouffara, qui lui était indiquée d'une manière presque entièrement conforme à celle tracée sur la carte que renferme le dernier numéro supplémentaire des *Mittheilungen*.

E. de T.

Société de géographie de Paris.

Dernières explorations dans l'Arabie.

Tandis que M. Palgrave achevait en Arabie l'étonnant voyage qui a déjà obtenu une célébrité européenne, un Italien, M. Guarmani de Livourne, déjà établi en Syrie et familiarisé par dix années de séjour temporaire dans le désert, au Sud-Est de la Palestine, fut chargé par l'empereur des Français et par le roi d'Italie Victor-Emmanuel d'achats de chevaux qui exigeaient de sa part qu'il pénétrât plus avant dans ce continent peu accessible[1]. Il passa le Jourdain à Kénou au commencement du mois de Janvier de l'année 1864, dans un hiver presque incessamment pluvieux, ce qui était naturellement un avantage relatif pour le voyageur et une bénédiction pour les contrées qu'il avait à traverser. Son entrée en Arabie eut lieu par le pays coupé d'El-Belka, l'ancienne patrie des Moabites, avec l'assentiment et sous la protection de ses habitants actuels, les Beni-Sakr ou Skour. « Il est inutile de dire, observe M. Guarmani, qu'on devra se dire Musulman et qu'il faudra prendre le costume des Bédouins. Les vêtements turcs ne sont même pas tolérés au delà du territoire de Beni-Sakr. »

[1] Bulletin de la Société de géographie de Paris, Septembre, Octobre et Novembre 1865, pages 241, 372 et 486.

Une marche importante vers le Sud-Est, le conduisit par le désert habité par les Arabes Chérârât, au bourg de Teimâ ou Teime, dont nous extrairons la description pour les lecteurs peu familiarisés avec les villes de l'intérieur de l'Arabie. Teima est un village de mille habitants, gouverné par un émir représentant de Talal-Ebn-Raschid, le sultan de l'État de Djebel-Chammar. Une muraille mesquine, de briques séchées au soleil, haute de trois mètres sur vingt centimètres d'épaisseur, irrégulièrement flanquée de tours rondes et carrées de cinq à six mètres de hauteur, sert d'enceinte à ce qui, de loin, semble n'être qu'une vaste plantation de palmiers.

Teima est en réalité un labyrinthe de ruelles ombragées de dattiers, de ceps de vigne, de figuiers, de pêchers et de grenadiers. Ces arbres y ont été apportés de Damas, il y a quelques années et la culture en a parfaitement réussi. La fraîcheur y est entretenue par des canaux qui conduisent aux plantations dépourvues de puits, l'eau du réservoir commun. C'est une citerne assez profonde, de quarante mètres de circonférence, dont quarante-huit chameaux élèvent constamment l'eau par un procédé assez ingénieux. Teima, visitée en 1848 par Wallin, a trop peu d'habitants pour sauvegarder sa propre indépendance. Guarmani en partit le 13 Février 1864, se dirigeant à l'Est, ainsi que l'avait fait le voyageur finlandais pour pénétrer dans le royaume de Djebel-Chammar, sillonnant en zigzag, le Ghebel et le Harra, territoires des Arabes Aleidan et des Oueled-Souleiman.

Ses courses à la recherche d'étalons de race, le conduisirent par des sentiers difficiles dans des montagnes basaltiques, à Kaïbar, pays encore inexploré par des voyageurs européens et si fameux pour avoir été la demeure d'une peuplade de Juifs échappés à la destruction de Jérusalem par Titus. Ils opposèrent à Mahomet une résistance, qui fit plus d'une fois pâlir son étoile, et dont il ne triompha que par la bravoure de son cousin Ali ; ce qui amena, selon toute probabilité, leur destruction presque totale, car M. Guarmani considère comme une fable l'existence d'une communauté juive à Kaïbar à une date aussi récente que le XVIIIe siècle. Les habitants actuels, d'un caractère assez doux sont tous Musulmans. Kaïbar est un village de 2,500 habitants

Maures et Abyssins, abrité sous des plantations de palmiers. Il est arrosé par des sources abondantes d'eau pure, et divisé en sept quartiers dont chacun occupe un des sept vallons creusés dans les flancs escarpés et basaltiques du mont Harré; ces vallons sont dominés par une roche élevée où se voient encore les ruines d'un fort très-ancien, nommé *Kasr-el-Joudi,* le château des Juifs.

Ces roches de basalte, indices des phénomènes volcaniques auxquels la région centrale de l'Arabie doit en partie sa formation, se présentent encore pendant une cinquantaine de lieues à l'Est de Teïma. Au pays de Sehel s'élèvent, comme autant de châteaux fantastiques, d'immenses rochers à prismes basaltiques. Après avoir dépassé la montagne de Mesma, on rencontre à chaque pas d'immenses nappes d'eau pluviale, puis des puits nombreux dans la profonde vallée de Dgiof-Oueled-Souleiman.

Le hasard conduisit M. Guarmani dans le campement des Ehtebe (Beni-Oteibe), tribu qui fuyait devant les Wahabites et leurs auxiliaires forcés, les Beni-Khatan. Habilement embusqués dans les défilés et sur les rochers d'un groupe de montagnes, ces Arabes se défendirent bravement pendant quatre jours, du 12 au 15 Mars, et forcèrent à la retraite le prince Abd-Allah, fils du Sultan des Wahabites. Ils exigèrent de Guarmani qu'il restât pour sa sûreté dans les vallons où ils abritaient leurs familles et où on apportait les blessés pour les panser. Le petit nombre de ces derniers fit supposer que les Beni-Khatan n'avaient pas déchargé sérieusement leurs fusils à mèches sur des antagonistes qu'ils ne combattaient qu'à regret.

Le 19 Mars, M. Guarmani rencontra bien à contre cœur l'armée d'Abd-Allah, le fils du Sultan Feizal-Ebn-Sehoud, qui, soupçonnant en lui un émissaire de la Porte et non un acheteur de chevaux, refusa de le recevoir et le fit conduire sous escorte à Aneizeh (Oneizah), ville de 15,000 âmes au pays de Cassim, et grand marché pour les chevaux du Nedjed. Il s'en trouve un second également important à Bereydah, antique capitale du Cassim, où se trouvent de riches marchands et dont les vastes ruines attestent l'ancienne importance. Aneizeh, subdivisée en sept quar-

tiers comme autant de villages, se distingue des villes du Djebel par l'épaisseur de ses murs de ceinture et par une forêt extérieure de palmiers que défendent une cinquantaine de tours détachées. Elle n'en fut pas moins conquise, en 1863, par l'émir Abd-Allah, le successeur présomptif du Sultan des Wahabites.

Repoussé du territoire des Wahabites, M. Guarmani fut conduit auprès du prince Bendar, le fils aîné de Talal-Ebn-Raschid le Sultan du Djebel Chammar, état déjà visité par M. Palgrave, et qui partage avec le Sultan des Wahabites la domination sur le Nedjed. Ce prince commandait dans les pâturages de Tabe un campement d'esclaves qui gardaient cinq cents juments de race.

Se présentant comme chargé de remonter les haras du pacha de Damas, M. Guarmani fut conduit à la capitale, Haïl ou Kaïl, où il fit son entrée le 1er Avril, après le coucher du soleil. A la porte de la ville pourrissait le cadavre d'un Israélite de Perse, massacré par la populace pour s'être fait passer pour musulman et avoir ensuite refusé de prononcer la formule de l'Islam. « Il faut convenir, ajoute M. Guarmani, (p. 371), qu'il avait mérité son triste sort: lorsqu'un homme fait tant que de se jeter dans une entreprise difficile, il faut qu'il se décide à employer tous les moyens possibles pour réussir. ! ! »

Les observations géographiques de ce voyageur sont d'une valeur très-supérieure à celle de ses observations morales. Elles portent sur la direction, la description des routes, l'aspect et la nature des pays, les distances parcourues, les sources et les puits, les bourgades, les mœurs, le gouvernement, les traditions, l'histoire, la force militaire et numérique de toutes les tribus arabes et leurs innombrables ramifications, sur la population armée, sur le nombre des chevaux; observations d'une valeur réelle, quoique peu intéressantes pour le commun des lecteurs. Il insiste sur l'envahissement du Noufoud, c'est-à-dire du désert de sable sur les vallons.

Accueilli par le Sultan Talal-Ebn-Raschid avec autant de bienveillance qu'il l'avait été par le prince Bendar, M. Guarmani fut logé à Kaïl dans une des nombreuses maisons que ce souverain y avait fait

construire pour exercer l'hospitalité. Il le vit souvent rendre la justice avec sévérité, béni pour son équité et pour sa générosité. Il passa dans ce pays tout le mois d'Avril, visitant toutes les bourgades, inspectant les haras dans tous les pâturages, retournant même sur ses pas jusqu'à Teima pour y faire des achats. Il n'évalue la population totale du Djebel Chammar qu'à 75,000 âmes. Elle est en partie errante, en partie sédentaire, subdivisée entre les tribus des Chammar et des Beni-Témim. Les villes les plus importantes sont Kaïl, la capitale, avec 7,500 âmes, et Gofar avec 8,500. Cette province n'est plus sous la dépendance des Wahabites; néanmoins les habitants ne fument pas et leur fanatisme ne permet pas aux Chrétiens et aux Juifs l'accès du pays.

Le Djebel a une population sédentaire de 33,000 habitants, et arme 4,000 fusiliers tous montés sur des dromadaires, sans compter 2,600 hommes fournis par la population nomade.

L'émir Talal-ebn-Raschid fournit une escorte à la caravane des pèlerins qui, de Perse et de Bagdad, se rendent à la Mecque. Il possède 800 esclaves et 600 juments de pur sang. Il est libéral de son argent, et, quand il se met en campagne, fournit aux volontaires des dromadaires et les armes gardées en dépôt dans son modeste palais. Cette capitale possède encore un bazar et une grande mosquée.

M. Guarmani quitta définitivement le Djebel-Chammar le 4 Mai, après avoir acheté, pour la nourriture de ses chevaux, quatre sacs de sauterelles rôties. Malgré la passion des Arabes pour cet aliment, il le déclare aussi dégoûtant et aussi insipide que le seraient des guêpes, mais très-nourrissant pour les chevaux; de sorte que deux mesures de sauterelles rôties sont estimées valoir autant que quatre mesures d'orge.

M. Guarmani opéra son retour du Djebel-Chammar par le Nord-Ouest, en traversant le désert ou Noufoud, puis l'oasis de Djof, Djauf ou Giof-Amer, visitée, en 1848, par Wallin, et, en 1862, par Palgrave. Elle doit son nom au bas-fond, ou profonde vallée, en arabe *Djof*, qu'il occupe et aux Beni-Amer qui s'y établirent sur les ruines de l'antique Duma-el-

Gendabe; cette ancienne ville fut conquise par Kaled-ebn-Walid et devint célèbre par l'arbitrage qui déclara déchu du pouvoir l'infortuné gendre de Mahomet Ali-ebn-Abou-Taleb.

La ville de Giof-Amer est située au plus bas du bassin qui forme son territoire dominé par les sables. Le mur d'enceinte qui enfermait ses quatorze quartiers ayant été détruit et chaque quartier ayant son mur particulier, comme Aneizeb dans le Cassim, El Djof semble composé de treize villages réunis par une forêt continue de palmiers et dont la population totale s'élève à 6,000 âmes. On en compte 10,000 dans une autre ville nommée Scaca, éloignée de huit heures à l'Est-Nord-Est. Le fort du Mared, de construction très-ancienne, mais très-grossière, s'élève sur un monticule couronné de quatre tours rondes. En 1853, le Djof fut assiégé par l'émir Talal-ebn-Rachid, du Djebel-Chammar, qui s'en empara malgré une héroïque résistance de vingt jours. Son prince, fait prisonnier, vit encore dans les cachots du château de Kaïl.

Traversant, pour revenir au Jourdain, de nouvelles montagnes basaltiques, ainsi que les trois oasis d'El-Adeimat, d'Abou-Terifian et de Kseban, fréquentées par les serpents et par les bœufs sauvages, M. Guarmani et la caravane dont il faisait partie furent attaqués traitreusement, dans le Wady-Sirhan, par un parti de 160 fusiliers de la tribu des Sceilan; poursuivi à outrance il perdit en partie ses bagages tandis que sa caravane fut entièrement dépouillée.

Après que M. Guarmani, d'une manière moins brillante il est vrai, mais avec un bénéfice notable pour la science, eut exploré comme M. Palgrave une partie du Nedged, le lieutenant-colonel Louis Pelly, résident politique du gouvernement anglais à Bender Abouchir (Bushire) sur le golfe Persique, lisant dans le bulletin de la Société géographique de Londres la relation des voyages de Palgrave, résolut de suivre ses traces, soit pour en compléter les résultats géographiques en fixant la position de la capitale des Wahabites, soit pour nouer avec leur souverain des rapports politiques.

Il partit de Bender Abouchir le 18 Février 1865, avec deux personnes officiellement attachées à sa mission, le

docteur Colvill et le lieutenant Dawes. Il prit terre au port de Koueït (Kowait) sur l'autre bord et à l'extrémité Nord-Ouest du golfe Persique, et se dirigea au Sud-Sud-Ouest, au travers du désert qui sépare le golfe des terres plus élevées et bien cultivées du Nedged. Ils voyageaient sur des chameaux, partant un peu avant le point du jour et marchant jusqu'au coucher du soleil. Ils ne firent pas un secret de leur nationalité, quoiqu'ils jugeassent prudent de jeter l'*abbah* et la *chiffeah,* le manteau et la coiffure du pays, par-dessus leurs propres vêtements, pour éviter d'attirer sans nécessité l'attention. Ils attendaient la nuit pour faire leurs observations astronomiques, tandis que leurs serviteurs étaient endormis, et ils avaient la précaution de tourner vers le Nord l'entrée de leur tente, de manière à prendre, sans être vus, la hauteur de l'étoile polaire.

Aussitôt après être sortis du territoire de Koueït, qui est une espèce de république, ils entrèrent sur le territoire des Wahabites, plaine doucement ondulée où cesse toute apparence de route, et que le printemps sème de gazon et de fleurs en quantité tout juste suffisante pour lui donner une teinte verdâtre. Les insectes, les serpents et les lézards y abondent, à défaut de toute habitation humaine, et le trajet entier ne présente qu'un seul arbre et un seul groupe de puits. Le désert de sable y présente sept chaînes parallèles à la côte, qu'on traverse l'une après l'autre et que l'on retrouve au retour avant d'atteindre de nouveau le golfe Persique. Après dix jours employés à les franchir, le pays s'élevant graduellement offrit une plaine nommée Ormah, horizon sans limite semé de quelques broussailles. Les puits y devenaient plus nombreux et les voyageurs y trouvèrent même encore quelques filets d'eau courante que le sable ne tardait pas à absorber.

Après les districts alternativement plats et montagneux d'Orma, de Chaab (Shaab), d'Aridh, de Mehmîl, de Towaij et de Sedeyr, l'expédition, arrivée aux régions centrales et bien peuplées, fit son entrée à Saïdous (Sidoos), ville d'un aspect agréable et propre, enveloppée de bois de palmiers, où elle fut bien accueillie et où les voyageurs furent sollicités d'embrasser le mahométisme. Ils y observèrent une colonne plus ancienne que l'ère de Mahomet, puis, se dirigeant vers l'Est ils

firent, après quinze jours de marche depuis Koueït, leur entrée dans Riadh, la capitale des Wahabites, le 5 du mois de Mars. La position en fut déterminée par des observations astronomiques et donna 24° 38' 34" de latitude Nord et 46° 41' 48" de longitude à l'Est du méridien de Greenwich, soit 44° 24' 38" à l'Est du méridien de Paris.

Le colonel Pelly eut trois entrevues avec le souverain des Wahabites, dans lequel il trouva une dignité, un calme, une assurance qui dénotaient un des hommes les plus capables parmi les monarques de l'Asie. Il parlait toujours de lui-même au pluriel et traita le colonel avec respect. Peu empressé d'abord, il se borna dans la première entrevue à traiter des questions d'étiquette, ajoutant que le colonel devait trouver des sujets d'étonnement dans son pays, chez un peuple séparé de tous les autres par des obstacles naturels et qui n'avait aucun désir d'abaisser ces barrières; que pour lui, bien que se sentant capable de briller sur un plus grand théâtre, se sentant roi de tous points, il savait se contenter de la vie monotone que lui offrait Riad, sa capitale.

Plus communicatif dans ses deux entrevues subséquentes, il offrit au colonel Pelly tous les avantages qu'il pourrait désirer dans sa capitale, s'il voulait y embrasser le mahométisme. La réponse du colonel fut que sa qualité de fonctionnaire lui interdisait d'accéder à aucune proposition de ce genre, quelque agréable et quelque flatteuse qu'elle dût lui être personnellement. Après un entretien très-cordial, le sultan invita le voyageur anglais à visiter toutes les provinces de ses États, à voir ses haras où il verrait ce qu'il y a de plus parfait au monde en chevaux de race arabe. Ces chevaux se trouvaient alors dans une localité éloignée d'une journée et demie de voyage; mais le colonel jugea prudent de se priver de cette occasion favorable de voir un pays nouveau, préférant ne pas s'exposer pour lors au risque de donner de l'ombrage aux Wahabites.

Le Sultan a pour ministre un personnage qui s'est montré aussi malveillant pour M. Pelly qu'il l'avait été pour M. Palgrave, le fils d'un nègre et d'une esclave Georgienne et dont les conseils pouvaient faire naître

des nuages sur les dispositions favorables du prince. Il vola les boutons et la cravate de l'interprète de l'expédition, puis les cigares du colonel et il eut l'impudence de les fumer en sa présence dans un pays où la mort pouvait être la conséquence d'une pareille infraction. En présence du prince, ce mulâtre affichait le stoicisme d'un Caton et parlait avec un fanatisme solennel. Le colonel effectua son retour par la route plus courte de l'Ahsa, province maritime et fertile, et s'embarqua sur le golfe Persique au petit port d'Okaïr.

Nous ne pouvons pas terminer ce court aperçu du dernier et important voyage du colonel Pelly sans faire connaître à nos lecteurs par quelles pénibles explorations il y avait préludé sur ces côtes du golfe Persique absolument dépouillées de végétation, calcinéés par le soleil, et dangereuses en toute autre saison que l'hiver, à cause de l'intensité de la chaleur. Il avait quitté le Port de Bouchir au mois de Décembre de 1863, et touché d'abord à Lingah sur la côte de Perse. Ce port médiocrement abrité par une jetée solide en maçonnerie, avec une population, de 8,000 à 10,000 âmes, jouit d'une certaine prospérité commerciale à cause de l'absence des entraves habituelles. Cette ville est gouvernée par un scheikh de race ancienne, et divisée en quelques quartiers qu'une forêt de palmiers abrite et isole les uns des autres; elle fournit aux ports de la côte Arabique les marchandises qu'elle reçoit de Bombay et de Karratchî à l'embouchure de l'Indus, en prenant en échange des perles et du poisson salé.

M. Pelly visita ensuite Kichm, l'une des îles situées dans le détroit d'Ormouz. Elle est stérile et présente au Sud quelques sources de naphte et des cavernes de sel gemme percées dans une falaise de grès de trois cents à six cents pieds de hauteur. L'une de ces cavernes, d'un aspect imposant, a trois cents pieds de hauteur sur une largeur de soixante à septante, et forme une arche cintrée élégamment tapissée d'incrustations salines, de couleurs aussi bigarrées que du marbre et pendantes en festons de la blancheur de la neige. Ces cavernes fournissent la matière d'une exportation assez importante.

Après Kichm, le colonel visita l'île d'Ormouz où les ruines ne sont pas en harmonie avec la grandeur

passée attestée par les Orientaux et à laquelle les Portugais mirent un terme au XVI[e] siècle. En face s'élève le port de Bender-Abbass; ville murée, bâtie par Schah Abbass-le-Grand, à l'emplacement de l'antique Hormuzia, jouissant encore de quelque commerce et d'une population égale à celle de Lingah.

P. C.

Indes anglaises. — Abondance des pluies.

Dans notre précédent Numéro nous mettions en avant, comme principale cause de la force d'eau des grands fleuves de l'Inde au delà du Gange, les grandes quantités de pluie qui tombent sur certaines parties de cette contrée; nous rapportons ici, à ce sujet, quelques données, en chiffres, de l'eau tombée sur divers points de ces régions où l'on a pu faire des observations assez suivies.

Les établissements anglais, formés dans l'Inde au delà du Gange, sont soumis à un climat où l'abondance des pluies dépasse presque toutes les autres régions du globe, et s'explique par la position presque insulaire de ces régions et par la direction uniformément Nord-Sud des chaînes de montagnes qui les traversent. On sait qu'il tombe de la pluie pendant sept mois sur les côtes du pays d'Aracan, où le port d'Akyab en reçoit 155 pouces par an. A Moulmeyn, située plus au Sud, il en tombe 175 et à Tavay 208. A Dardjiling (Darjeeling), à 7,000 pieds au-dessus de la mer et au Sud de la région himalayenne, 125 pouces; au pays noyé de Sylket, province Nord-Est du Bengale, il tombe 209 pouces d'eau à une hauteur de 5,000 pieds anglais; à Charrapandji (Churrapunjee), à 4,500 pieds de hauteur, dans les montagnes de Khasya, il en tombe 610 pouces ou environ vingt fois autant qu'à Genève. On ne doit pas toutefois supposer à ces localités une insalubrité proportionnée à l'abondance des pluies. Cela est même si peu le cas, que le gouvernement anglais a établi des cantonnements sanitaires dans plusieurs

de ces localités, ainsi que dans les Ghâtes du Concan, où, à 4,500 pieds de hauteur, il tombe 248 pouces de pluie au *Sanatorium* de Mahabalashawur [1].

A la suite des nouvelles que nous donnions sur l'intervention anglaise dans le Yémen méridional [2], nous dirons quelques mots de son accroissement actuel dans une région de l'Asie bien différente, sur lequel nous obtenons des renseignements tout nouveaux.

Les conquêtes de la géographie n'avancent que lentement dans la région himalayenne connue sous le nom de Bhoutan, et nous ne sommes presque pas en avant des connaissances que nous devons au voyage effectué, à la fin du siècle passé, par James Turner, dans la partie occidentale de ce pays, et complété depuis lors dans la partie orientale par le pénible voyage du capitaine B. Pemberton. Ce pays est depuis un demi-siècle gouverné par le concours de deux petits despotes, qui rappellent la combinaison japonaise du Mikado et du Taïcoun. Celui qui habite l'Ouest, et se trouve le plus voisin du Bengale, a été entraîné dans des difficultés avec le gouvernement anglais par les agressions de l'un de ses vassaux, le gouverneur de Tongso. Des succès chèrement achetés ont autorisé l'Angleterre à tracer, dans la partie méridionale du Bhoutan, une frontière nouvelle, qui, en lui assignant une partie des montagnes, permettra aux troupes anglaises d'abandonner à Dewanghiri (Diouanghiri) des cantonnements désastreux par leur insalubrité, à 1,500 pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, pour le plateau de Mirou (Meeroo). Là vont s'élever, à une altitude de 5,000 pieds, des cantonnements fortifiés. La fameuse Tongso, la seconde localité du pays, est éloignée de Diouan-ghiri de 216 milles, que l'on ne parcourt que par des chemins affreux et en franchissant, entre autres, à la hauteur de 12,035 pieds anglais, le col neigeux de Roûdoûla (Roodoola), dont Tongso est encore éloignée de 35 $^1/_2$ milles. Ce dernier endroit n'est qu'un misérable hameau, situé sur un sol bas,

[1] Voir, pour l'hydrographie générale des fleuves, le travail de M. Élisée Reclus. *Nouvelles Annales des Voyages*. Mars 1865.

[2] Voir Le Globe. Janvier 1866.

insalubre et dominé par un château ruiné. Aussi le gouverneur a-t-il, pour l'été, une résidence mieux fortifiée au château de Baiagone (Byagon).

Correspondances d'Afrique.

Il y a une navrante unanimité entre les voyageurs les plus récents pour témoigner de l'activité avec laquelle la traite des nègres se poursuit encore dans la partie de l'Afrique comprise entre le douzième degré de latitude septentrionale et le vingt-deuxième degré de latitude méridionale, d'un côté par la voie du Nil Blanc, sous le patronage des Turcs de Khartoum; de l'autre, c'est-à-dire par Zanzibar, Kiloa, Mozambique, Oïbo et le fleuve Zambési, ainsi que nous le dépeint Livingstone, où elle se fait par l'intermédiaire des Arabes, malgré les hypocrites défenses du gouvernement portugais, mais en réalité avec la connivence de la plupart de ses fonctionnaires. — Dans la Guinée un état de choses à peu près semblable se maintient sur quelques points, à Lagos et Abeokouta, par exemple, où malgré l'intervention des Anglais, les traitants sont protégés par le silence et la connivence des autorités, et les nègres exposés à des dénis de justice qui favorisent et alimentent le commerce des esclaves. Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi sur le Gabon, à l'embouchure duquel un établissement assez récemment formé par les Français pourrait se développer, à l'abri de la franchise commerciale décrétée par le gouvernement impérial, mais malheureusement sous une administration exclusivement militaire.

D'autre part il s'est tenu, le 11 Décembre 1865, à Anamabou, sur la Côte-d'Or, plusieurs assemblées présidées par de petits princes nègres convertis au christianisme, pour venir en aide, par des sacrifices pécuniaires, au développement des écoles et des missions wesleyennes et à la propagation des *teatotallers*, c'est-à-dire des personnes qui s'engagent à s'abstenir des liqueurs fortes si fatales aux nègres de la Guinée.

Cape Coast Castle, le chef-lieu des établissements anglais à la Côte-d'Or, le Cabo Corso des anciens Portugais, se développe par des constructions élégantes et quelques fondations utiles. On y a vu arriver, le 8 Janvier dernier, des envoyés chargés par le roi des Aschantis de traiter de la paix, et de communiquer la disposition de leur souverain de faire prochainement un voyage en Angleterre. On en attend autant du roi de Dohemey.

La colonie plus occidentale de Sierra-Leone ne se développe qu'avec une lenteur due aux entraves qu'y apporte l'insalubrité du climat. « Sierra-Leone, disait un voyageur anglais, est un beau tombeau. » Elle n'a encore tiré aucune utilité des cessions territoriales qui lui ont été faites par les indigènes le long des rivières Bullom et Rokelle. L'île de Boulama, située en face du continent et cédée en 1799, n'a en réalité été occupée qu'en 1860. La cession de Sherbro et d'un territoire situé en face de cette île, en 1861, a été amenée par le désir des habitants jaloux de jouir de la sécurité que leur procure le pavillon britannique. La même année et la suivante, la tribu de Quiah, habitant le pays qui confine à la presqu'île de Sierra-Leone, fut obligée de céder une petite partie de son territoire comme compensation aux troubles qu'elle avait excités sur les frontières de la Colonie.

Le recensement opéré en 1861 accuse une population de 41,624 âmes, dont 15,782 étaient des Africains affranchis par les escadres en croisière, 22,593 des noirs nés dans la Colonie et 3,000 des étrangers de toute nation.

A la même époque, les écoles publiques étaient fréquentées par 11,016 enfants, et 28,134 nègres professaient la religion protestante. Ce ne sont encore que de faibles résultats pour des sacrifices de tous genres faits sur ces rivages insalubres par l'Angleterre, qui y a déjà dépensé plus de deux cents millions de francs.

La *Revue des Deux Mondes* a fait connaître aux lecteurs français l'histoire de Théodore, le prétendu restaurateur de l'empire d'Abyssinie ; puis le com-

mencement de la captivité dans laquelle ont été jetés par ce tyran féroce le capitaine Cameron, représentant de l'Angleterre, et plusieurs de ses compatriotes. L'Angleterre s'est émue à cette nouvelle, et M. Gifford Palgrave, l'illustre auteur d'un voyage récent au pays des Wahabites, a d'abord offert ses services pour aller réclamer la liberté des prisonniers de Théodore. Une lettre datée du port de Massawah (Massaouah) sur la Mer Rouge, le 28 Septembre 1865, a apporté la nouvelle que M. Palgrave doit renoncer à son entreprise. Une autre lettre du 6 Novembre 1865, écrite de Kassala (Kassalia) le chef-lieu du Takka, n'est pas plus encourageante. Cette lettre, écrite par M. Rassam de la frontière Sud-Est de la Nubie, apprend que les captifs de Théodore sont encore en vie, mais qu'il les a envoyés au delà du Nil Bleu, dans la province montagneuse du Godjam. tandis que la totalité du pays de Tigré est soulevée contre sa domination, ce qui rend impossible l'entrée en Abyssinie depuis Massaouah et la Mer Rouge.

Comme suite à ces nouvelles, nous empruntons aux journaux anglais l'extrait suivant d'une lettre du Dr Beke donnée par l'agence Reuter. « *Nikoullou, près de Massawah*, 17 Février 1866. — M. Rassam, à son arrivée à Matawwa (?), écrivit à l'empereur, qui lui envoya une escorte pour le conduire soit à Debia Tabir (lire probablement Débra Tabor, *couvent du Tabor*), soit à Korata (non Dengelber) ou au lac Tzana, où il devait attendre le retour de l'empereur de son expédition dans le Godjaw, lire (Godjam). L'empereur a écrit aux artisans allemands, à son service à Gaffat, de recevoir M. Rassam et de le bien traiter. Des lettres datées de Magdala, du 27 Décembre 1865, par le consul Cameron et par M. Karans, ont été envoyées par M. Rassam au port de Massawah, mais il n'en est pas parvenu des missionnaires.

Les journaux nous apprennent, au moment de terminer cette livraison en date du 28 Mars, que M. Rassam a obtenu la mise en liberté de tous les Européens prisonniers, qu'ils ont été conduits à Debra-Tabor, où ils lui seront remis définitivement. L'empereur abyssin a splendidement reçu l'envoyé de la reine Victoria et lui a offert de riches présents.

Anthropologie calédonienne.

A l'une des séances récentes de la *Société anthropologique d'Angleterre,* on a présenté un grand nombre d'ustensiles de pierre et de bronze, dont les mieux conservés avaient été trouvés dans le lit de la Tamise dans le voisinage du pont de Kew. Mais la plupart provenaient des tumuli *(Cairns)* des îles Orcades et du comté voisin de Caithness, et ont servi de démonstration à un mémoire de M. G. Petrie de Kirkwall et à un autre mémoire de M. J. Anderson, sur les antiquités de Caithness.

Dans le Nord de l'Ecosse et dans les îles qui l'avoisinent, on rencontre deux genres de constructions anciennes désignées sous les noms de *brochs* et de *maisons des Pictes* (Picts'houses). Les premiers sont des tours circulaires variant entre cinquante et septante pieds de diamètre, et que l'on suppose en avoir eu environ quarante de hauteur, quoique par l'injure des temps peu d'entre elles dépassent dix-sept pieds. Les *maisons des Pictes,* beaucoup plus petites ne dépassent pas dix à quinze pieds de hauteur et sont de forme conique. Les *brochs* paraissent avoir été des lieux fortifiés d'une date inconnue, entourés d'additions parasites d'une époque plus récente. On a découvert dans leurs ruines des vases de pierre de dimensions variées, une lampe de pierre, une coupe faite d'une vertèbre de baleine, quelques fragments de poterie, une épingle en bronze et un couteau de fer. On trouve dans le seul groupe des îles Orcades (Orkney) les ruines d'au moins quarante *brochs*, et ce genre de constructions militaires (qui pourrait rappeler les Atalayas des îles Baléares) est répandu dans les comtés voisins au Nord de l'Écosse. Comme à Minorca ils sont généralement placés sur des positions d'où l'on domine la vue de la mer.

Une *maison de Pictes*, au contraire, ressemble à un tumulus (barrow ou Cairn) en forme de coupe, elle est bâtie d'une maçonnerie massive, recouverte d'une couche de terre d'un pied au moins et occupée par plusieurs cellules groupées autour d'une chambre cen-

trale. M. Petrie assure n'y avoir jamais trouvé aucun des ustensiles qui abondent toujours dans les ruines des *brochs*, ce qui l'engage à les considérer comme des lieux de sépultures, opinion qu'il justifie par la fréquence des crânes et des ossements humains que l'on y rencontre.

Les recherches de M. J. Anderson dans le comté de Caithness, ont eu pour sujet la distinction entre les tumuli (Cairns) qui y sont répandus sous les noms distincts de *gris* et de *verts*. Les premiers présentent à l'extérieur l'apparence de tumuli de pierres minés par le temps et recouverts de lychens, tandis que les autres sont recouverts de terre et de végétation. La disposition intérieure diffère dans les deux espèces de tertres, et de plus les premiers couronnent habituellement le sommet des plus hautes collines, tandis que les verts sont généralement dispersés sur les bords de la mer et des rivières.

La différence de leur disposition intérieure et de leur contenu indique encore une destination différente. On trouve dans les *gris* trois modes distincts de sépulture, l'incinération, la position du cadavre replié comme au Pérou et la position horizontale. Dans les verts on a trouvé des ustensiles, une aiguille en os poli et des fragments de bronze et de bois de daims ouvrés.

La construction la plus curieuse est encore ce qu'on appelle *cairns cornus* (horned cairns), dont quelques-uns ont deux cent cinquante pieds de longueur avec des saillies à chacun des angles. On les trouve divisés à l'intérieur en chambres où les ustensiles indiquent des habitations collectives.

Essai sur la Numismatique Mérovingienne comparée à la géographie de Grégoire de Tours, par le vicomte de Ponton d'Amécourt, *président de la Société française de numismatique et d'archéologie.*

Dans le silence des auteurs anciens sur une foule de localités connues en France comme ayant été le séjour des Romains, si ce n'est même des Gaulois, les rares historiens des premiers siècles du moyen âge, tels que Grégoire de Tours et Frédegaire, servent à étendre pour nous le dictionnaire géographique de la Gaule. Toutefois un certain nombre des localités mentionnées par eux ont aussi disparu ou ne sont plus connues que sous des noms altérés. Le président de la Société française de numismatique a eu l'idée de faire servir les monnaies mérovingiennes à l'étude de la géographie de ces temps obscurs. Leur multiplicité offre un moyen de fixer la nomenclature des lieux mentionnés par les rares historiens de cette époque, d'autant plus utile que la décentralisation monétaire a été plus grande.

On connaît aujourd'hui environ six cents ateliers mérovingiens et chaque fois que la terre nous rend quelques-uns de ces documents elle révèle l'existence d'une officine nouvelle. Le mot *portus* désignait le passage d'une rivière aussi bien que celui d'une montagne, de même que celui de *tri* ou de *tre* et ils aident à reconnaître les villes riveraines de celles qui ne l'étaient pas. — Parmi les anciennes localités dont les noms sont élucidés par cette étude numismatique nous citerons, dans les régions de notre voisinage, Saint-Maurice qui figure d'abord sous le nom de M. Acauninsis Dagobertus Rix-de Acauno-Acav, et enfin Si Mavrici. Les monnaies portant les noms *Albenno*, Albinno, appartenaient probablement au comté d'Albon, en Dauphiné; Agusta, Austa, Austacal à la cité d'Aoste; Aventeco à Avenches; Eberdvno à Yverdon; Januba, Janubensis urbs, Jeneva, Genava et Genavensis urbs à Genève; Maurienna à St-Jean de Maurienne; Meiolano et Mediolano Mon. Sci Petri à Miolans, près de St-Pierre d'Albigny.

L'Echo du Luxembourg nous apprend qu'une grande quantité de monnaies de bronze du règne de Constantin le Grand ont été tirées de la terre près de la ferme de Jemelle, dans le voisinage de cette ville. Un habitant de Sept-Fontaines, abattant une vieille grange, a aussi découvert récemment environ sept cents pièces d'argent monnoyé, portant les effigies de Saint-Louis, de Philippe le hardi, de Philippe le bel et d'autres monarques de la même époque.

P. C.

NOUVELLE ZÉLANDE

CANTERBURY NEW-ZEALANDE

published with the approval of the provincial Government.

1864

L'intérêt que présente cet ouvrage récent sur l'importante colonie anglaise de la Nouvelle-Zélande nous invite à publier cet extrait qui sera certainement bien venu de nos lecteurs et leur fera admirer la rapidité de ses progrès sous une administration aussi facile et libérale.

La colonie de la Nouvelle-Zélande située à douze cents mille environ à l'Est de l'Australie entre le 35me ° et 45me ° de latitude Sud, se compose de trois iles nommées: *Ile Nord, Ile du Milieu, Ile Stewart*. La surface de la première est de quarante-neuf mille milles carrés environ, celle de la seconde de soixante et douze mille milles, celle de la troisième de dix-huit cents milles carrés; le tout occupant une superficie un peu plus grande que celle des *Iles Britanniques*.

Pour y arriver la route directe est par le cap de

Bonne-Espérance, et le trajet à bord des bâtiments actuellement employés s'effectue dans un laps de temps qui varie de quatre-vingt-cinq à cent jours. La traversée n'offre pas de danger.

La Colonie fut fondée en 1840. Ses progrès, d'abord assez lents, sont devenus rapides durant ces dernières années.

A la fin de 1862 la population comptait environ cent vingt-six mille Européens et cinquante-cinq mille natifs. Ces derniers, à l'exception de deux mille, sont tous dans *l'Ile Nord*. L'exportation était en 1862 de 2,422,730 liv. st., l'importation de 4,626,080 liv. st. et les revenus de 1,115,162 liv. st.

Pour ce qui tient au gouvernement l'*Ile du Milieu* est divisée en cinq provinces, l'*Ile Nord* en quatre. Les noms de celles de cette dernière sont: *Auckland*, *Wellington*, *Taranaki* et *Hawkes bay*, ceux de la première : *Nelson*, *Canterbury*, *Otago*, *Marlborough*, et *Southland*.

La Colonie est gouvernée par une assemblée générale composée du *Gouverneur*, du *Conseil législatif* ou *Chambre haute* dont les membres sont nommés par la Couronne, et d'une *Chambre représentative*, élue par le peuple.

Mais en outre chaque province a son gouvernement particulier, consistant en un *Superintendant* et un *Conseil provincial*, tous deux nommés par le peuple.

Une Compagnie anglaise subventionnée par le Gouvernement général de la Nouvelle-Zélande, et appelée la Compagnie de la *Malle Inter-Coloniale*, possède une ligne de vapeurs faisant le service entre les différents ports à quinze jours d'intervalle; il existe aussi dans ces parages plusieurs Compagnies locales, de telle sorte que les principaux ports sont visités au moins chaque semaine et d'autres plus souvent encore. La Compagnie anglaise fait le service de la malle mensuelle avec Melbourne et Sydney en rapport avec la malle d'Australie.

Le coût du passage sur les bateaux inter-coloniaux, quoique un peu plus bas qu'il ne l'était avant l'établissement des Compagnies locales, est encore fort élevé. Les gouvernements d'Otago et de Canterbury se sont

réunis pour subventionner le service particulier d'une malle directe avec Melbourne, et par ce moyen ils reçoivent les malles huit à dix jours plus tôt que par les bateaux inter-coloniaux *viâ Nelson* et *Wellington*. Le trajet de la poste entre ces pays et l'Angleterre est à présent d'un peu moins de deux mois.

La province de Canterbury occupe le centre de l'Ile du milieu. Elle est bornée au Nord par la province de Nelson, au Sud par celle d'Otago, à l'Est et à l'Ouest par la mer. Son étendue est de douze millions d'acres environ. La moitié de cette étendue, du côté Ouest de l'île, est montagneuse. Les plus hautes sommités sont couronnées de neiges éternelles. Le côté Ouest de ces montagnes est peu connu. Tout ce que l'on sait du pays c'est qu'une épaisse forêt recouvre les vallées et les plateaux situés au-dessous des neiges; le bois qui y croît se distingue autant par la qualité que par la quantité. On constate aussi dans cette localité une forte couche de charbon de terre entrecoupée à certains endroits où l'on reconnaît la présence de divers minéraux et de métaux tels que le cuivre et l'or. Toutefois la nature escarpée et inaccessible de la contrée, la difficulté de se procurer des provisions et de communiquer avec les districts établis du côté Est de l'île, ont empêché jusqu'à présent l'établissement des Européens sur le côté Ouest du plateau. Le pays ne saurait attirer une population permanente parce qu'il ne lui offre pas de quoi s'occuper d'agriculture ou de troupeaux.

Les derniers gradins des montagnes sur le côté Est sont recouverts de neige, l'hiver seulement, et de même que les vallées et les plaines basses qui sont au milieu d'elles, ils offrent des endroits propres au pâturage des moutons. Vers la frontière Nord de la province, les derniers éperons de ces montagnes se dirigent à l'Est à travers l'île jusqu'aux bords de la mer, et se transforment là en plateaux, dunes, et petites collines. Une étendue de trois à quatre millions d'acres sur le côté Est de l'île, à l'exception de la Péninsule de Bankes (qui est formée de collines boisées) présente une plaine ouverte ayant une inclinaison depuis la mer jusqu'aux plateaux de l'Ouest de dix à quarante pieds environ par mille, et coupée à intervalles de cinq à quinze

milles, par des rivières sortant des montagnes pour se jeter dans la mer sur la côte orientale. Cette plaine d'une longueur de cent-vingt milles et d'une largeur de trente à soixante milles, presque entièrement dépourvue de bois, est d'une nature herbeuse. Cette surface uniforme paraîtrait bien monotone si le paysage n'était pas relevé çà et là par quelques plateaux d'aspect assez pittoresque, surtout lorsqu'ils sont blanchis par les neiges de l'hiver. A défaut de poétiques points de vue, les plaines offrent de solides avantages, une culture aisée, de grandes facilités pour l'habitation et la création de routes. Il est juste de dire que le transport du bois et du combustible en général à une distance de vingt milles n'est pas chose fort économique; toutefois ceux qui savent combien cela coûte pour défricher les terres de rocailles et de buissons qui avoisinent les montagnes, reconnaissent tous la valeur d'un sol où la charrue peut fonctionner sans préparation.

De *Double Corner* au Nord jusqu'à *Waitangi* qui forme la frontière Sud de la province à une distance de cent cinquante milles environ, la côte est une ligne continue de galets ou bien une plage sablonneuse interrompue seulement par la péninsule de Banks et par un petit promontoire formant la rade de Timaru, où le ressac plus ou moins considérable du Sud Pacifique vient continuellement frapper. Le pays à quelque distance de la côte est escarpé ou parfois sablonneux et continue ainsi pendant un mille ou plus à l'intérieur. Immédiatement après, on trouve une ceinture d'excellent terrain d'alluvion qui varie de cinq à vingt milles en largeur. Une partie est marécageuse et devrait être drainée avant la culture. Il y a pourtant assez de terrain sec pour servir aux besoins des colons pendant de nombreuses années à venir.

Une grande étendue de ce pays porte des traces récentes de forêts; des troncs d'arbres retrouvés dans d'anciens cours d'eau ou *creeks*, comme on les appelle, ainsi que les nombreuses racines que rencontre la charrue ne laissent aucun doute sur ce fait. Près des montagnes, le sol est d'une très-bonne nature, et l'étendue totale des terres propres à l'agriculture est estimée entre un et deux millions d'acres, dont quatre

cent mille environ ont déjà passé dans les mains d'acheteurs. Ces terrains sont généralement de la terre forte sans aucune pierre, de huit à dix pouces de profondeur sur de l'argile dans les parties humides, sur du sable dans celles qui sont plus sèches ; le tout au-dessus d'un *substratum* d'argile sablonneuse et pierreuse dont personne ne connaît la profondeur. Des puits ont été creusés jusqu'à soixante et même cent pieds dans les plus hautes parties de la plaine sans amener la découverte d'autres couches.

Les plaines, dans toute leur étendue, sont coupées par des *creeks* et de vieux canaux. Dans les terrains bas, ces *creeks* servent de voie d'écoulement à la surface drainée. La partie basse du pays est bien arrosée, et l'on peut généralement trouver de l'eau à dix ou trente pieds.

Le gros de la population est rassemblée dans ce cercle agricole situé au Nord de Port-Hills, et si l'on considère que le transport des marchandises pour aller à *Lyttelton-le-port* et en venir, se fait principalement par voie de mer, on comprendra que les endroits les plus convenables pour l'embarquement sont devenus à leur tour des centres de population.

Le premier de ces centres fut *Christchurch* à neuf milles environ de Lyttelton par terre, puis *Kaiapoi* sur le Waimakariri à onze milles au Nord de Christchurch, et dernièrement une ville a été fondée au bord du fleuve Ashley encore dix milles plus loin au Nord ; elle s'appelle *Creek de Saltwater*. La population rayonne de ces centres et les villes augmentent à mesure que le pays adjacent est colonisé. Christchurch est entouré d'environ cinquante à soixante mille acres de pays colonisé, et, durant les deux dernières années, une étendue semblable a été achetée et se peuple rapidement dans les alentours du *creek* de Saltwater. Toutes ces places sont des ports de mer à peu près également distantes de Lyttelton, quant au temps nécessaire à la traversée. Timaru est le seul port de mer utilisé maintenant au Sud de la Péninsule de Banks.

Les environs de Christchurch sont beaucoup moins monotones qu'autrefois. Les clôtures et les haies des nombreuses propriétés, récemment créées, apportent

de la variété dans le paysage, et depuis trois ans les plantations ont tellement prospéré que le pays a subi une heureuse métamorphose.

Lyttelton est situé sur le côté Nord du havre de ce nom à cinq milles environ des *Heads*. Au dire de marins compétents, le port est excellent, d'un accès facile même pour un vaisseau étranger. Parmi les bâtiments, on remarque la Douane, les Banques, la Poste, la Prison, l'Hôpital, etc. Les hôtels y sont nombreux, ainsi que les magasins de toute nature. La population est vouée à la navigation.

Christ-church, la capitale, est située sur les bords de 'Avon à deux milles environ de Lyttelton par terre et à deux milles de la rivière *Heathcote*, où les bâteaux faisant commerce avec Lyttelton chargent et déchargent leurs cargaisons. Pour le moment Christ-church a 5,000 habitants. C'est là que se trouvent les Bureaux du Gouvernement de la Province, la Chambre du Conseil, le Cadastre et les vastes Casernes où l'on reçoit les colons à leur arrivée. On va poser bientôt la première pierre d'une superbe cathédrale, dont le coût s'élèvera à plus de vingt mille livres.

Kaiapoï, petite ville sur le Waimakariri, est le centre et le port du district qui s'étend entre cette rivière et l'Ashley. Près de la ville, il y a de grandes étendues de bois et de buissons qui fournissent Christ-church de planches et de combustibles. Avant 1861, toute la laine du Nord du pays était embarquée à *Kaiapoï* pour Lyttelton, mais depuis lors la navigation du Creek de Saltwater sur l'Ashley a été ouverte.

Akaroa est une petite ville sur le port du même nom du côté Sud de la Péninsule de Banks. Ses habitants sont adonnés au commerce des bois, et à la culture de légumes et de fruits destinés à fournir le marché de Dunedin. Le port est tranquille et son calme n'est troublé qu'à de rares intervalles par l'arrivée de quelque bâtiment baleinier qui vient s'y ravitailler.

Timaru est une petite ville avec rade ouverte à cent milles environ au Sud de la Péninsule de Banks. Des amarres ont été placées dans cette rade pour les gros bâtiments. Outre les villes maritimes, plusieurs

établissements sont en voie de formation à l'intérieur et ne tarderont pas à se développer, quand les districts voisins se peupleront eux-mêmes. Parmi ces établissements nous citerons :

Ragiora, à vingt milles environ de Christchurch, dans un district agricole.

Harewood est une ville près d'une forêt du même nom, à trente milles environ au Nord-Ouest de Christchurch ; elle est habitée par des bûcherons.

Lincoln, à quinze milles environ à l'Ouest de Christchurch, dans un district agricole.

Selwyn, à vingt-cinq milles delà, sur la ligne projetée du chemin de fer Sud.

Ashburton, à moitié chemin à peu près entre Christchurch et Timaru, également sur le chemin de fer Sud, se trouve, dit-on, dans le district le plus agricole de la province.

Les populations de ces différentes villes communiquent entre elles par le moyen de trois journaux : *la Presse* qui paraît chaque jour, *le Lyttelton Times* trois fois par semaine, et le *Canterbury Standard* paraissant deux fois la semaine. En lisant ces feuilles, on se rendra facilement compte des progrès rapides de la Colonie. Le pays se civilise à vue d'œil. Dans les villes, comme dans les campagnes, a passé un souffle de prospérité. Il y a trois ans, au delà de cinq milles à l'Ouest de Christchurch, on ne voyait que des terres incultes ; aujourd'hui des enclos, des prés, des vergers et des jardins s'étendent dans plusieurs directions à quinze ou vingt milles. Les routes sont plus régulières ; à la place des huttes et des hangars provisoires se dressent de solides bâtiments. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces progrès marchent de compagnie avec la salubrité.

Tout ce que nous avons dit du développement remarquable que la province de Canterbury a pris ces derniers temps, elle le doit à elle même. Jamais elle n'a reçu, comme Auckland, de subsides étrangers, et elle n'a pas eu non plus l'avantage de posséder des mines d'or comme Otago. Canterbury a vécu et prospéré en se formant un capital du revenu de ses terres, et cela sans qu'il y ait eu

besoin de faire mousser ses qualités, en dépréciant celles des autres Établissements de la Colonie.

On a dit beaucoup d'absurdités sur le climat de la Nouvelle-Zélande. On a vanté son atmosphère embaumée, l'azur de son ciel, la luxuriante et éternelle végétation de ses campagnes. On comprend qu'une semblable description ait donné lieu à quelques déceptions. En fait le beau temps y règne souvent, et quant aux pluies qui forment la saison d'hiver, elles n'y sont pas plus désagréables qu'ailleurs. Le climat est en général sain, tempéré, et tout à fait propre aux constitutions européennes ; la population anglo-zélandaise née dans la colonie, est robuste et bien conformée.

La colonie ayant une étendue de 12° de latitude, il y a naturellement une différence de climat entre l'extrême Sud et l'extrême Nord ; mais, d'après les moyennes, on trouve une grande analogie avec le climat d'Angleterre, soit pour la durée des saisons, soit pour le degré de chaleur ou de froidure. Toutes les plantes qui croissent en Angleterre s'acclimatent aisément à la Nouvelle-Zélande.

Le printemps commence dans la première partie de Septembre, et, pendant six semaines à deux mois, le temps est pluvieux ; il devient plus sec et plus fixe dans le milieu de Novembre ; l'été commence avec Décembre et dure jusqu'à la fin de Mars ; puis viennent deux mois d'un automne délicieux, après lequel la température baisse ; Juillet et le commencement d'Août sont la partie la plus humide et la plus désagréable de l'année. Il tombe de 30 à 35 pouces d'eau par an, autant que dans beaucoup de parties de l'Angleterre, mais il ne pleut pas si souvent. Le temps a généralement un caractère tranché, il est tout pluie ou tout soleil. Nous donnons ici un tableau qui montre la moyenne des beaux et des mauvais jours, prise sur une période de quatre années à Ragiora:

	1854	1856	1858	1859
	Jours	«	«	«
Beau......	35	52	63	36
Très-beau..	230	220	213	246
Averses....	54	40	34	64
Pluie......	46	54	55	19

Le plus mauvais côté du climat, c'est la fréquence

des vents. Ils ont une opiniâtreté extraordinaire. Dans les beaux jours une brise de mer souffle généralement du Nord-Est, commençant à dix ou onze heures, fraîchissant l'après-midi pour expirer le soir. Elle règne pendant neuf mois de l'année. Quelquefois pendant l'été le vent souffle du Nord-Ouest ; il est alors chaud, orageux et dure souvent plusieurs jours consécutifs ; l'air est sec et désagréable comme celui qu'on respire dans une maison chauffée par un calorifère. A ce vent succède généralement, par un saut subit, le vent du Sud-Ouest, accompagné presque toujours d'une forte pluie qui tombe pendant quelques heures.

Une exploration scientifique, faite il y a quelques années par le Dr Haast, a découvert sur le revers Est des montagnes de nombreux indices de charbon, de fer, de cuivre et d'autres minéraux ; mais il n'est pas encore question d'y exploiter des mines, parce que les capitaux ont trouvé jusqu'ici dans l'île un placement plus sûr. Cependant, on a poussé quelques fouilles dans les localités renfermant du charbon, et l'on s'est assuré que ce combustible est d'excellente qualité. La question du transport sera sans doute, pour un certain temps encore, l'obstacle principal à toute entreprise d'exploitation sur une grande échelle. C'est en particulier le cas pour les gisements de charbon, situés sur les bords de la rivière Grey sur la côte Occidentale.

Le pied des montagnes est enveloppé de vastes forêts ; on en trouve aussi sur la péninsule de Banks ; mais les plaines sont généralement dénudées ; le bois de construction et le bois de chauffage sont chers à cause des frais de transport, mais les frais diminueront à mesure que les routes et les chemins de fer entrepris seront achevés et faciliteront les communications.

Un journal de Canterbury mentionne la découverte récente d'une source d'eau ferrugineuse de grande importance, ainsi que de carrières de pierres de taille et de pierres à chaux d'excellente qualité.

Le pays n'offre pas d'animaux dangereux ; on y rencontre quelques chats et quelques chiens à l'état sauvage et un nombre considérable de porcs à cer-

tains endroits. Les animaux d'Europe s'y acclimatent aisément. Les arbres de la Nouvelle-Zélande sont toujours verts, certaines variétés ne croissent que dans des districts particuliers ; les essences qu'on trouve surtout dans les forêts sont le pin noir, le pin blanc et le Totara.

Donnons maintenant quelques détails sur la marche de la Colonie de Canterbury fondée en 1850. Elle doit son origine à une Association anglaise, connue sous le nom d'Association de Canterbury. Le terrain fut vendu à raison de 3 liv. par acre, et un tiers du fonds des terres fut destiné à un but ecclésiastique et aux besoins de l'instruction. Ce plan n'attira pas autant l'attention que les promoteurs l'avaient cru d'abord ; mais ce qui fut fait réussit bien, et les principaux traits de ce plan eurent des résultats pratiques : savoir la *Dotation d'un Evêché* et la *Création d'une propriété territoriale* dont les produits assurent l'existence des Institutions ecclésiastiques, et la fondation d'un Collége qui compte parmi les premiers établissements de la Colonie La meilleure preuve de l'estime dont il jouit se trouve dans l'affluence d'étudiants venant des autres colonies. En 1863, quand le Gouvernement local fut institué, l'Association lui remit ses droits. La législature locale réduisit le prix du terrain à 2 liv. l'acre, et ne continua plus à appliquer une part fixe du fonds de terre à un but ecclésiastique ; mais, depuis lors, en deux occasions elle a voté une somme de dix mille liv. pour construire des Églises et des Écoles ; elle affecte en outre à ces dernières une somme annuelle de 5,000 liv. L'*Église* et l'*Instruction* ont toujours été les points où se sont concentrées les pensées des hommes d'État de cette communauté, et c'était à leur prompt développement que songeaient les premiers promoteurs de cette colonie. Actuellement une Commission spéciale, composée de membres actifs et capables, étudie avec beaucoup de soin les divers modes d'éducation employés par les autres colonies, les discute, les modifie pour en faire ensuite une application convenable à la population locale. Cette Commission administre, en outre, les fonds qui sont alloués par le Gouvernement aux besoins de l'Instruction.

Rien ne peut donner une plus juste idée du progrès général qui s'est opéré ces derniers temps dans la colonie, que l'examen des tables de statistique récemment publiées à Londres et relatives à la Province de Canterbury. La population européenne était dans ce pays :

En	1854	de	3,895
«	1856	«	6,160
«	1858	«	8,967
«	1859	«	12,784
«	1860	«	15,370
«	1861	«	16,040
«	1862	«	20,432
«	1864	«	28,000

Les importations du Royaume-Uni, qui étaient en 1854 de 36,035 liv., ont, en 1862, atteint le chiffre de 305,502.

Les importations d'Australie et des pays étrangers, qui étaient en 1854 de 64,085 liv., sont parvenues, en 1862, au nombre rond de 408,750.

L'exportation de laine était en 1854 de 7,095 liv.; en 1862 elle était de 243,842.

Le revenu d'une ferme avec laiterie, etc. qui en 1854 ne dépassait pas 7,680 liv. avait juste doublé en 1862.

Le revenu territorial qui était en 1854 de 36,387 liv., atteignait en 1862 le chiffre de 223,514 liv.

Et de nos jours on paye 40,872 liv. des terrains dont la valeur en 1854 n'excédait pas 2,631 liv.

Enfin l'élevage des moutons nous donne aussi une preuve du progrès de la colonie. La province de Canterbury possédait 99,245 de ces animaux en 1854, aujourd'hui elle en a 1,330,000

Lyttelton est le principal port d'importation et d'exportation. Ce port est entouré de tous côtés, sauf vers la mer, de hautes collines que franchit une route commencée par l'Association de Canterbury et continuée à grands frais par le Gouvernement provincial. Cependant le transport des marchandises en d'autres points de l'île s'effectue aussi en grande partie par des barques et des bateaux à vapeur qui font le service entre Lyttelton et les autres ports de la côte. Comme

ce trafic par eau est gêné en hiver par le mauvais temps et que d'ailleurs il est coûteux, la *Législature provinciale* décida il y a cinq ans l'établissement d'un chemin de fer entre Lyttelton et Christchurch avec un tunnel pour passer sous les collines. Ce projet fut très-vivement discuté ; il rencontra beaucoup d'opposition chez les hommes intéressés dans le trafic par eau, mais il fut finalement adopté et entrepris ; aujourd'hui toute la partie de ce chemin de fer qui est dans la plaine est livrée à la circulation, il ne reste qu'à achever le tunnel qui est plus qu'à moitié percé. On a également proposé d'établir des *railways* dans d'autres parties de l'île. Il est aussi question de faire à Lyttelton une jetée d'abordage sur laquelle les vaisseaux viendraient directement déposer leurs marchandises dans les wagons du chemin de fer et *vice versâ*.

Le télégraphe électrique fonctionne depuis plusieurs années entre Christchurch et Lyttelton et de nouvelles lignes sont établies au fur et à mesure des besoins.

Une amélioration récente consiste dans un service de diligence qui parcourt la colonie du *Nord* au *Sud*.

Dans les plaines encore consacrées au pâturage, le terrain est si ferme que la construction de routes régulières est à peine nécessaire. La seule difficulté qu'on y rencontre provient des rivières, qui faciles à passer à gué aux eaux basses, sont dangereuses lors de leurs débordements ; il y a des bacs sur les principaux points ainsi que des auberges. A mesure que la population augmente dans un district et que la propriété s'y morcelle, il s'y crée des routes régulières, dont quelques-unes sont aussi bien entretenues qu'en Angleterre. En revanche celles de seconde classe sont assez mauvaises en hiver.

Nous devons dire ici quelques mots sur le mode par lequel on règle la vente des terres. A l'exception de la réserve faite pour les villes et pour les besoins obligatoires de travaux publics spéciaux, toutes les terres de la province sont à vendre au prix de 2 livres l'acre. Il y a une limite quant à la forme des sections pour éviter qu'elles n'aient trop d'étendue à front de route. Aucune d'elles ne dépasse vingt acres. L'acheteur prend son terrain où il le veut, le décrit au Cadastre en référence à quelque trait ou objet in-

diqué sur la carte — et après payement on lui permet d'en prendre possession immédiatement au moyen de ce qu'on appelle une *Permission d'occuper;* le plus tôt possible on envoie un Inspecteur qui place les limites. Un papier portant le titre de *Concession de la Couronne* transmet la propriété à l'acheteur et à ses héritiers. Le Gouvernement appose le sceau de la Colonie à ce document qui laisse le propriétaire désormais libre de toutes difficultés. En attendant la vente, les terres incultes peuvent être louées, pour pâturages par la Couronne. La rente est presque nulle. On paie au plus 62 liv. 10 sh. par année pour une étendue de 20,000 acres. On loue ce terrain par étendue de 5,000 à 50,000 acres pour y faire brouter les bœufs et les moutons. Les permis de pâturages sont renouvelables d'année en année jusqu'en 1870, époque jusqu'à laquelle, selon la prévision du Conseil d'*Ordonnance* pour terres en friche, les termes de location des terrains ne seront pas changés. Ce permis ne donne aucun droit sur le terrain, à l'exception de parcelle où le fermier peut avoir bâti une grange ou quelque autre construction. Le fermier a un droit de *préemption* de six semaines. S'il n'use pas de ce droit pendant ce laps de temps, le premier requérant prend le terrain.

On s'est fort souvent demandé si le terrain n'était pas trop cher, et les hommes qui ont étudié à fond la question sont unanimes à reconnaître qu'un prix élevé favorise mieux les intérêts de la communauté En effet, si le prix de l'acre avait été primitivement fixé à dix shellings au lieu de deux livres, la moitié des terrains agricoles auraient déjà passé dans les mains de spéculateurs, et la communauté serait affligée du pire des maux que puisse endurer une jeune colonie, savoir: l'absence des propriétaires mêmes. Le prix de ces ventes est versé à la *Caisse nationale*, à qui incombent, en revanche, les frais d'inspections de routes, de travaux publics et d'immigration. Malgré le prix élevé des terres à Canterbury, les acheteurs n'ont pas manqué jusqu'ici, même parmi les petits capitalistes, et le nombre des propriétaires qui va croissant dans le pays prouve que la colonisation est en bonne voie.

On s'imagine souvent que toute espèce de gens et de choses conviennent également pour une colonie, et c'est dans cette vue erronée qu'on a quelquefois dirigé sur l'Australie ou la Nouvelle-Zélande des individus et des marchandises dont on ne voulait plus en Europe.

Cependant on tient tout autant dans les colonies qu'ailleurs à ne voir arriver que de bonnes marchandises et de bons émigrants. Les hommes paresseux, imprévoyants, ou pervertis ont tout autant de chances de mal tourner aux colonies que dans leur patrie où ils trouvent un appui et un frein dans leur famille, ou leurs amis. Pour réussir dans la *Nouvelle-Zélande* il faut des hommes enclins au travail, patients, disposés à lutter contre les obstacles et décidés à en triompher. Quoique l'on trouve aujourd'hui à Canterbury des hôtels et des pensions pour s'abriter à l'arrivée et des auberges de campagnes à l'intérieur du pays, les émigrants doivent s'attendre à rencontrer encore diverses tribulations avant d'avoir pris l'habitude du nouveau pays où ils viennent s'établir. L'*agriculture* et l'*élevage* des bestiaux sont les principales occupations qui s'offrent aux colons. Quant aux prêts hypothécaires et à la spéculation sur les achats et ventes de terrain, ces opérations sont limitées par la nature même de la colonie. Les différentes professions manuelles sont assez bien rétribuées; car on a toujours plus besoin de maçons, de menuisiers, de serruriers, tailleurs, cordonniers, etc., etc. Les maîtres d'hôtels, les boutiquiers, les instituteurs trouvent également de l'occupation; les bergers, les ouvriers de ferme sont assez bien rétribués.

Il se publiera bientôt à Londres plusieurs ouvrages afin de faire connaître cette jeune colonie qui nous occupe, et il se donnera en Angleterre de nombreuses lectures publiques sur ce sujet afin de convaincre la population de la supériorité incontestable de Canterbury sur les autres colonies. De jour en jour ils sont plus rares ceux qui, en se présentant à l'Agence d'Emigration pour la *Nouvelle-Zélande*, demandent avec un grand sérieux si dans ce pays il faut travailler d'abord pour le compte du Gouvernement ou pour quelque particulier..? si les colons peuvent se répandre dans toute la

colonie ou s'il y a quelque restriction dans le champ de leur liberté personnelle? Enfin si les habitants de ce pays sont anthropophages? En déplorant une si grossière ignorance on peut dire d'une manière générale que dans son origine cette communauté est entièrement britannique, qu'on y parle anglais, que les lois, les mœurs, les modes sont anglaises, et cela sans les contrastes de fortune qui se montrent d'une manière si frappante dans les Iles Britanniques. *

E. de B.

EXPLORATION DE LA PALESTINE. — *Suite.*

Un troisième rapport du capitaine du génie Wilson apprend qu'il est arrivé avec ses compagnons, le 20 Janvier, à Tel Hum, emplacement probable de Capernaüm à l'extrémité Nord du lac de Génézareth; qu'ils en sont partis, le 25, pour Khan Minyeh, et, le 27, pour Mejdel (Magdala), au milieu de l'arc formé par le rivage occidental du lac, d'où la dépêche est datée. Des observations astronomiques ont été faites à Tel-el-Kady, Hunin, Kedes, Safed, Tel Hum et Khan Minyed, servant de base à une reconnaissance qui embrasse toute la partie Nord-Est de la Galilée comprise entre la source du Jourdain, le cours du Litany et le lac de Génézareth.

On a fait une esquisse du château de Hunin, la face septentrionale de cette forteresse est entourée d'un fossé, dont la profondeur atteint partiellement vingt pieds et qui semble remonter à une haute antiquité. Des excavations pratiquées à l'emplacement des ruines de Kedes ont fait découvrir dans le bâtiment occidental un tombeau, contenant onze lomli (cellules); l'oriental est un temple du Soleil, d'une date peut-être la même que celui de Baalbeck, et d'une grande richesse de sculpture. On trouva, contigu au temple, dont il faisait

* Cet extrait fera partie d'une publication plus complète que M. de Budé se réserve de faire dans la suite

partie, un autel, avec une inscription grecque. On exhuma de même un beau sarcophage dans un meillenr état de conservation que ceux qui étaient restés exposés à l'air.

A un peu plus de deux milles au Sud-Est de Kedes, on a retrouvé les restes d'une antique et grande cité, couronnant une colline isolée nommée Tel Harab ; les murs de la ville et de sa citadelle sont encore visibles, et paraissent, à M. Wilson, appartenir à Hazor, que d'autres prétendent retrouver à Tel Khureibeh.

Les ruines de Chorazaïn à Kerazee se trouvent avoir beaucoup plus d'importance qu'on n'y en avait attaché jusqu'à présent, et couvrent une surface beaucoup plus grande que Tel Hum. Beaucoup de maisons y sont assez bien conservées, pour que les portes et les fenêtres en soient encore visibles.

La large coupure dans le rocher au-dessus d'Aïn-et-Tine (la source du Figuier), se trouve être une portion d'un grand aqueduc, qui portait toutes les eaux des sources de Tabighah aux plaines de Génézareth pour les arroser, en suivant les pentes qui forment la vallée de Tabighah. La charrue déterre souvent des massifs de pierres, dont le ciment met l'antiquaire sur la trace de l'ancien acqueduc.

DERNIÈRES NOUVELLES

DE L'EXPÉDITION DU BARON VON DER DECKEN.

Les nouvelles, que nous donnions dans notre précédente Livraison de la position critique de l'expédition de M. le baron Von der Decken, s'arrêtaient au moment où M. le baron Schick, commandant en second, s'était décidé à aller réclamer des secours à Zanzibar. Depuis lors, nous apprenons la terrible catastrophe survenue, par les derniers détails donnés à la Société géographique de Londres dans sa séance du 12 Mars dernier.

Tandis que M. Schick s'empressait par tous les



moyens, et à travers de grandes difficultés, d'atteindre Zanzibar, où il arriva le 24 Octobre, pour y chercher la protection nécessaire afin de délivrer le baron Von der Decken, s'il était retenu prisonnier par les Somâlis, ce dernier ne tarda pas à découvrir, au milieu des embarras que l'on suscitait à l'encontre de ses desseins, le projet que les habitants avaient fait d'attaquer le camp près du navire échoué. Il se remit donc en route pour rejoindre ses compagnons; mais, son bateau lui ayant été volé et obligé d'aller par terre, sans pouvoir obtenir de guide, il s'égara, passa la nuit en plein air et revint à Berdèra, où la population se montra très-hostile. Séparé enfin de ses compagnons et privé de ses armes, il fut assassiné et son corps jeté dans la rivière.

De son côté le Dr Link avait réussi à atteindre le vaisseau naufragé, mais il l'avait trouvé abandonné; revenu à Berdèra le lendemain du jour de la mort du Baron, il devint aussi la proie de ces sauvages, subit le même sort que son ami et chef, et fut également jeté dans le Djoub.

Le pillage suivit ces assassinats, et le chef guide eut sa part du butin. Il avait, cependant, fait ses efforts pour dissuader le Baron de retourner à Berdèra, en lui donnant pour raison la querelle qu'il avait eue précédemment avec le chef Somâli.

La fin tragique de cette expédition, en privant la science des observations intéressantes et des découvertes que l'on était en droit d'attendre des connaissances d'un voyageur aussi distingué que M. le baron Von der Decken, enlève à sa famille et à ses amis un jeune homme à la renommée duquel l'Europe entière s'était attachée.

Cette nouvelle victime des féroces instincts de ces races déchues de l'Afrique équatoriale ne mérite-t-elle pas un châtiment exemplaire, tel qu'il puisse retentir au loin parmi ces populations sauvages, et qui leur montre que si l'Européen est doux et débonnaire, il est aussi juste et sévère et sait se faire respecter? La prise de possession, par une puissance européenne, de toute la partie navigable du Djoub, réaliserait pour nous cette espérance.

CARTE HYPSOMÉTRIQUE DE LA SUISSE

ET NOTICE

SUR L'HYPSOMÉTRIE ET L'OROGRAPHIE DES ALPES

avec

INDEX

par J.-M. ZIEGLER.

Parmi les dons nouveaux faits à la Société de Géographie de Genève, nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs celui de M. Ziegler, son savant membre honoraire, de sa nouvelle carte hypsométrique de la Suisse, troisième édition, qui vient de paraître, accompagnée d'une notice du même érudit auteur sur l'hypsométrie et l'orographie des Alpes de la Suisse, ainsi que d'un volumineux index contenant les nouvelles données d'altitudes dont le nombre s'est augmenté de 200 à 300, depuis sa troisième et précédente édition.

Cette nouvelle carte de la Suisse à l'échelle de $^1/_{138,900}{}^{me}$, avec l'emploi de *neuf* teintes différentes, choisies avec goût et heureusement disposées, représente les étages successifs des hauteurs et les courbes horizontales depuis le niveau de la mer [1]. Elle fait ressortir avec succès le relief accidenté de notre pays, avec le soin et le fini que nous aimons à retrouver toujours dans les travaux qui sortent de l'atelier topographique de M. Würster, sous l'habile direction de M. Ziegler.

Quant à la notice qui accompagne la carte, son importance est trop grande pour que nous puissions faire autre chose aujourd'hui que de mentionner son apparition aux amateurs et aux savants, nous réservant d'en donner plus tard la traduction avec la permission de l'auteur.

[1] Winterthur, Verlag von Joh. Würster et Co.

CONGRÈS

INTERNATIONAL PALEOETNOLOGIQUE.

La *Société Italienne des sciences naturelles* dans sa seconde *Réunion extraordinaire* à la Spezzia, sous la Présidence du professeur Giovanni Capellini, en Septembre 1865, s'étant constituée en *Section spéciale antéhistorique*, a, d'après l'initiative d'un de ses membres, M. Gabriel de Mortillet, et, sur la proposition de son bureau, adopté la fondation d'un *Congrès paleoetnologique international*. Cette fondation, soumise par la Présidence à la votation du Congrès, dans la *séance générale* du 21 Septembre, a été confirmée par acclamation et à l'unanimité.

La Présidence ordinaire de la *Société Italienne*, chargée de l'exécution de tout ce qui a été établi dans la *Réunion extraordinaire*, se fait un devoir de vous communiquer ci-dessous l'*Acte de fondation du Congrès paléoetnologique*, en invitant tous ceux qui s'occupent d'études antéhistoriques à faire parvenir leur adhésion de la manière indiquée dans l'*Acte* lui-même.

Le premier *Congrès paleoetnologique* aura donc lieu cette année à l'époque même de la *Réunion de la Société Suisse des sciences naturelles* à Neuchâtel (Suisse).

La présidence soussignée, d'accord avec M. le professeur Desor, qui a bien voulu accepter la présidence du *Congrès paléoetnologique*, en fera connaître plus tard les jours et les dispositions.

Milan, 1er Janvier 1866.

Prof. Emilio CORNALIA,
Président de la Société Italienne des sciences naturelles.

Prof. Antonio STOPPANI,
Secrétaire.

Acte de fondation d'un Congrès paléoetnologique international par la Société Italienne des sciences naturelles dans sa Réunion extraordinaire à la Spezzia.

Sur la proposition de son bureau, la Société Italienne

des sciences naturelles, réunie en Section spéciale antéhistorique ;

Vu le développement toujours croissant des études, qui ont pour but de nous faire connaître l'origine de l'humanité et les premières pages de l'histoire ;

Vu l'importance de ces études et la nécessité de leur imprimer une bonne direction ;

Vu l'immense avantage qui découle pour la science du rapprochement entre eux de tous les hommes qui s'occupent de recherches antéhistoriques ;

A adopté, à l'unanimité des membres présents, les articles suivants :

1° Il est créé un Congrès international pour les études antéhistoriques;

2° Ce Congrès se tiendra tous les ans dans un pays différent ;

3° Le premier aura lieu dans le courant de 1866, à Neuchâtel (Suisse), sous la présidence de M. le professeur E. Desor ;

4° Il est à désirer que le second se tienne à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1867 ;

5° Toutes les personnes qui s'occupent des questions antéhistoriques seront, au moyen d'une circulaire, invitées à donner, par écrit, leur adhésion au Congrès.

Cette circulaire sera publiée dans les *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, dans les *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, *Bulletin mensuel* publié par M. de Mortillet, et dans les principaux journaux des divers pays.

Les adhésions pourront être adressées à Milan, au Président de la Société Italienne des sciences naturelles, M. le professeur Emile Cornalia ; à Neuchâtel (Suisse), au Président du premier Congrès, M. le professeur E. Desor; et à Paris, au directeur des *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, M. Gabriel de Mortillet (*rue de Vaugirard*, 35).

Dr A. PÉTERMANN

Die deutsche Nordfahrt, Aufruf an die Nation, etc.

L'EXPÉDITION NORD-POLAIRE ALLEMANDE

APPEL A L'ALLEMAGNE

ET

Fondation d'une

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE GÉOGRAPHIQUE ALLEMANDE.

Tel est le titre que nous croyons pouvoir donner en français au manifeste de M. le Dr Pétermann, parti de Gotha le 23 Avril pour toute l'Allemagne, et qui, envoyé directement au Président de la Société de géographie de Genève, nous est encore communiqué à temps pour que nous puissions en donner connaissance par quelques mots à la hâte.

Rappelant les premières discussions et les premiers pas de la question de l'Expédition au pôle Nord, surgie du sein de la Société Royale géographique d'Angleterre, M. le Dr Pétermann, après avoir ébranlé l'Allemagne par la justesse de ses observations et la hauteur de ses vues, entraîné un nombre considérable de partisans à la voie qu'il propose par le Spitzberg, reprend le sujet dont il est devenu le champion pour sa patrie, je dirais même pour le Continent européen, en fait l'historique, en décrit les diverses phases, et met en lumière la sympathie réelle qui a accueilli sa proposition, depuis les plus hauts rangs de la société, depuis l'adhésion des princes, des ministres, des grands officiers de marine, etc.

Le Dr Pétermann rend compte des nombreuses démarches et des fréquentes réunions qui ont suivi un premier appel; il fait sentir que s'il a dû s'adresser

aux gouvernements en premier lieu, c'est qu'une expédition au pôle Nord exige des dépenses, et un développement de ressources matérielles bien autrement coûteuses que des expéditions sur terre ferme, même dans les continents les plus éloignés ; que si l'Allemagne est un peuple au plus haut degré cultivé, et doué de l'esprit d'entreprise et du courage si nécessaire dans toute œuvre de cette nature, il est dans le fait d'une expédition au travers des glaces, des besoins bien autrement impérieux à satisfaire; et que si le voyage de *Barth* de six années n'a coûté que 10,000 thalers, si même celui de *Rohlfs*, à travers tout le Maroc, n'en a coûté que 600, on peut estimer comme modique une somme de 200,000 thalers pour une expédition complète vers le pôle.

Il appelle donc l'attention de tous ses compatriotes et des étrangers sur cet important sujet; leur coopération à la réalisation de cette grande entreprise.

Il propose en même temps à l'Allemagne entière la création d'une **Société générale allemande de Géographie** en invitant tous ceux qui s'intéressent à cette science et aux immenses progrès qu'elle fait depuis quelques années, sans exclusion des dames, à en faire partie pour une cotisation annuelle d'un thaler.

En renvoyant nos lecteurs pour plus de détails à l'important manifeste du docteur Petermann que nous nous sommes empressés de signaler à leur attention, nous ne doutons pas de la sympathie avec laquelle la société de géographie de Genève, recevra communication de cet appel, par son Président, dans sa prochaine séance.

Voir le mémoire de cette Livraison de la plume de M. de Morsier
M. E.

Dr A. PÉTERMANN

Die deutsche Nordfahrt, Aufruf an die Nation, etc.

L'EXPÉDITION NORD-POLAIRE ALLEMANDE

APPEL A L'ALLEMAGNE

ET

Fondation d'une

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE GÉOGRAPHIQUE ALLEMANDE.

Tel est le titre que nous croyons pouvoir donner en français au manifeste de M. le Dr Pétermann, parti de Gotha le 23 Avril pour toute l'Allemagne, et qui, envoyé directement au Président de la Société de géographie de Genève, nous est encore communiqué à temps pour que nous puissions en donner connaissance par quelques mots à la hâte.

Rappelant les premières discussions et les premiers pas de la question de l'Expédition au pôle Nord, surgie du sein de la Société Royale géographique d'Angleterre, M. le Dr Pétermann, après avoir ébranlé l'Allemagne par la justesse de ses observations et la hauteur de ses vues, entraîné un nombre considérable de partisans à la voie qu'il propose par le Spitzberg, reprend le sujet dont il est devenu le champion pour sa patrie, je dirais même pour le Continent européen, en fait l'historique, en décrit les diverses phases, et met en lumière la sympathie réelle qui a accueilli sa proposition, depuis les plus hauts rangs de la société, depuis l'adhésion des princes, des ministres, des grands officiers de marine, etc.

Le Dr Pétermann rend compte des nombreuses démarches et des fréquentes réunions qui ont suivi un premier appel ; il fait sentir que s'il a dû s'adresser

mière fois ce gaz brûlait en flammes d'un rouge-jaune qui ne laissaient aucune trace après leur combustion. Je n'ai pas pu m'en approcher à cause de la haute température de la mer, mais à ce qu'il me paraît cela doit être de l'hydrogène carbonné, quoique sa présence soit difficile à expliquer dans cette éruption.

Ces flammes sortant de la surface même de la mer, et produisant une belle lumière, donnent un magnifique spectacle. Elles disparaissent pendant quelques minutes pour reparaître avec plus de violence, et si le vent vient à les déranger elles sont poussées au loin avec rapidité et s'éteignent. En général il est évident que la violence du phénomène augmente de jour en jour, et que pour le moment, loin de finir il n'est qu'en formation.

9 Février. Je vous écris aujourd'hui d'un petit port au midi de Thera où nous nous sommes réfugiés pour la cause suivante:

Hier eut lieu vers dix heures du matin une éruption de courte durée qui amena des résultats fâcheux; nous sommes heureux d'avoir survécu et de pouvoir la décrire. Ayant mesuré la température des eaux voisines du volcan nous les trouvâmes de dix degrés plus chaudes que hier, c'est-à-dire à 78°; le sol avoisinant était presque brûlant. Du sommet de la colline nouvelle, il sortait une abondante vapeur en sifflant plus fort que jamais. Ce sifflement était de temps en temps interrompu par des bruits souterrains assez forts, surtout vers neuf heures. Etant montés sur le cône qui avait fait éruption en 1707 nous remarquâmes que du côté qui regardait le volcan, il sortait une vapeur sulfureuse et qu'il s'était formé de profondes fissures sur ce cratère; parvenus au sommet nous vîmes que le volcan ainsi que la nouvelle île se trouvaient dans un véritable état d'ébullition.

Tout à coup pendant que nous observions ce phénomène nous entendîmes un sifflement aigu suivi d'un bruit semblable au tonnerre. Nous n'eûmes pas le temps de nous retirer, car au même instant un nuage de fumée noire sortit avec une rapidité inouïe

RAPPORT

SUR LES PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

DE L'ILE SANTORIN (Suite.)

Nouvelle-Kaïmeni, le 7 Février 1866.

Les phénomènes volcaniques de l'île de Kaïmeni prennent de jour en jour un caractère plus sévère. La nouvelle colline s'étant jointe à l'île est devenue assez considérable et sa hauteur s'accroît ainsi que sa circonférence. Une vapeur blanche sort continuellement de l'endroit où la mer la touche, ainsi que du sommet, qui s'étant fendu a formé un cratère allongé. Pendant le jour on voit sortir de cette fente des vapeurs qui s'élèvent verticalement et couvrent l'horizon ; la nuit, des flammes bleues et jaunes jaillissent au travers des roches ardentes. On entend en même temps le sifflement de la vapeur qui sort avec violence et qui devient quelquefois si fort qu'il ressemble au tonnerre ; puis il s'apaise peu à peu, ainsi que les bruits souterrains, et il sort de la vapeur grise en abondance, accompagnée souvent de pierres brûlantes et de sable.

D'autre part la petite île qui a paru le 2 Février n'est pas sans activité, car tandis qu'auparavant elle ne se composait que de quelques rochers, elle présente aujourd'hui 10-12 mètres de hauteur et environ 300 mètres de contour. Cette île dégage aussi une colonne de vapeur blanche qui pendant la nuit est éclairée par la réflection de la lumière des roches rouges. Entre cette île et la Nouvelle-Kaïmeni il se dégage un gaz inodore et sans couleur, de la mer qui est à la température de 79°. Aujourd'hui pour la pre-

avaient perdu plusieurs de leurs instruments et attendaient la chaloupe qui devait les porter à bord.

Les matelots étaient dans un grand désespoir, car une énorme pierre brûlante étant tombée sur le pont près de la poudrière l'avait traversé et mis le feu à la chambre du mécanicien ; ils étaient occupés à en éteindre le feu. Une autre avait fait un trou dans une chaloupe qui coula à fond. Plusieurs autres pierres tombées sur le pont avaient blessé légèrement des matelots. Un des officiers a été si fortement frappé à la tête qu'on a dû le transporter à l'hôpital de Thera. L'ordre se rétablit peu à peu et le vaisseau se dirigea vers le petit port plus sûr d'où je vous écris. Un navire de Thera qui était à quelque distance du nôtre, atteint par le feu, a coulé à fond deux heures après l'éruption. Il paraît qu'une pierre brûlante étant tombée sur le pont y a mis le feu. Le capitaine frappé à la tête a été tué sur le coup et ses habits brûlés.

Telle fut l'éruption, qui eut lieu hier, qui n'est qu'un faible précurseur de ce qui va venir. Le fait est que si elle avait duré deux minutes de plus, personne de nous n'aurait pu échapper.

L'étendue sur laquelle l'éruption s'est restreinte n'est pas grande, c'est la partie Sud-Est de la Nouvelle Kaïmeni. Il n'y a point eu de secousses dans les environs ni à Thera. Depuis hier les éruptions se succèdent de près, la fumée noire sort continuellement du volcan et reste compacte dans l'atmosphère.

L'éruption d'hier jetait des pierres grosses de près d'un quart de mètre cube et pesant un à deux quintaux, à une hauteur de 100 à 150 mètres et à une distance de 600 mètres. Hier vers les deux heures 3/4 après minuit, il y eut une autre éruption sans accompagnement de pierres, mais plus bruyante ; vers le même instant on sentit une faible secousse à Thera. Aujourd'hui, vers cinq heures du matin, il y a eu une très-violente éruption qui a duré vingt minutes. Le bruit nous réveilla ; nous allâmes sur le pont et nous vîmes les îles de Nouvelle et de Micra

Kaïmeni couvertes de pierres rouges, qui avaient été lancées plus loin qu'hier.

N. B. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, après cette émouvante narration que, peu de temps, avant l'apparition de la nouvelle Santorin, une autre île surgissait aussi du sein des eaux de l'Océan Pacifique, dans les parages des îles Carolines, ainsi que le raconte le journal *North China Daily News*.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 16 Mars 1866.

Présidence de M. H. BOUTHILLIER-DE BEAUMONT.

M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance.

M. le Président rend compte des travaux du Bureau et de la Commission de la bibliothèque pendant ce mois. Il fait part à la Société, des dons reçus :

De lui-même : « *Voyages et découvertes dans le Nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, » de Denham, 3 volumes.

De M. de Budé son opuscule : « *Trois journées aux Voirons.* »

Les voyageuses célèbres; ouvrage de M. Richard Cortambert.

MM. le baron de Geer, le vicomte de Jotemps et M. Aloys Humbert sont présentés comme candidats par le Bureau, et reçus membres effectifs. (M. E.)

M. le Président met sous les yeux de l'assemblée, le premier fascicule qui vient de paraître de la nouvelle publication *le Globe*, en invitant MM. les membres à souscrire à son abonnement, quoiqu'ils le trouvent toujours à leur disposition à la bibliothèque de la Société. Il en profite pour exprimer les vœux de la rédaction, pour que cette publication, sous sa nouvelle forme, soit maintenue à la hauteur de la tâche qu'elle s'est imposée par l'aide des membres de la So-

ciété et par celui des membres correspondants, auxquels il rappelle les vœux motivés de la Société pour leur active contribution et l'envoi de quelques nouvelles géographiques, ou d'un travail spécial de leur part, maintenant surtout que la périodicité du journal de la Société leur donne la satisfaction d'une plus prompte apparition de leurs communications.

M. le Président donne ensuite lecture d'une lettre de M. le pasteur Gaberel, (M. E.), demandant l'envoi en don par la Société de géographie, de la carte fédérale assemblée dans ses vingt-cinq feuilles, à la vente qui va avoir lieu à Paris en faveur de l'asile des vieillards, fondé dans cette ville pour nos compatriotes. Après discussion, sur l'avis des membres les plus compétents sur cet objet, qui montrent les grandes difficultés que présenterait ce travail, maintenant que le bureau topographique fédéral n'est plus à Genève, et la difficulté surtout, même l'impossibilité, de le terminer dans un si court espace de temps, la proposition, mise aux voix, n'est pas adoptée, et la Société de géographie décide qu'elle laissera le don du portefeuille des cartes séparées à l'initiative individuelle. Communication sera faite de cette décision à M. Gaberel, en reconnaissant le fondé de sa proposition et en l'en remerciant, avec l'expression des regrets de la Société, de ne pouvoir y souscrire.

M. le bibliothécaire J.-L. Peschier lit un extrait du *Times* du 11 Mars, donnant les dernières nouvelles de la triste fin de l'expédition de M. le baron Von der Decken et de son assassinat à Berdéra[1]. Le même article, contenant l'opinion du colonel Rigby, sur la possibilité de l'existence de prisonniers anglais, de l'équipage du navire naufragé le *Abbs*, gardés et internés par les Saumalis. M. Peschier fait part également de quelques fragments de la séance de la Société royale géographique de Londres du 22 Janvier, sur le cap York en Australie, et sur une exploration dans le même pays à la recherche de Leichhardt, en suivant les traces que peut avoir laissées cet intrépide explorateur. Il termine par la lecture des détails donnés par le *Times* du 14 Mars sur l'éruption volcanique de Santorin.

[1] Voir la dernière Livraison.

M. le Président rappelle à MM. les membres la correspondance directe, intéressante, et déjà en partie publiée dans *le Globe*[1] sur ce dernier phénomène dont il leur recommande l'étude importante. Il fait part en même temps d'un article très-détaillé qui a paru dans le Journal *la Presse* sur le même sujet.

Après ces observations, il est passé à l'ordre du jour, et M. le Président donne la parole à M. Chaix pour sa communication sur les résultats des derniers voyages du Dr Livingstone, en Afrique, de 1861 à 1864.

M. Chaix rappelle que dans son premier voyage en 1856, le Dr Livingstone avait trouvé dans la tribu des Makololos un peuple honnête et brave, dont les hommes dévoués l'avaient accompagné, et qu'il avait dû laisser une partie de ses gens à Tété. Dans son voyage suivant, il alla les retrouver pour les ramener chez eux. Dans cette nouvelle expédition, il constata les chutes énormes du Zambézi, ou ses prodigieuses cataractes, dont l'une dépasse de beaucoup celle du Niagara. Il découvrit aussi alors l'embouchure dans le Zambézi d'une grande rivière, le Schirè, fleuve tranquille, majestueux et pittoresque. Il remonta ce dernier jusqu'à 400 milles de la côte, et découvrit le lac Schiroua, de 20 à 25 lieues de long du Nord au Sud. Plus haut encore, il découvrit le lac Nyassa, auquel il donne plus de 100 lieues de longueur, du Nord au Sud.

Sur des observations faites à ce sujet, par M. le général Dufour, M. Chaix répond que le Dr Livingstone place la latitude Nord de ce lac entre les 10me et 11me degrés de latitude Sud, et qu'il estime la longueur du cours total du Zambézi à 8 ou 900 lieues, dont les Portugais avaient déjà fait connaître 255, auxquelles Livingstone en a ajouté plus de 300.

M. le Président fait remarquer la grande différence de caractère et de civilisation qui existe entre les Makololos qui accompagnent le Dr Livingstone, doux, dévoués et fidèles, et les autres peuplades que mentionne Speke, plus au Nord, avec leurs instincts inhospitaliers, faux et méchants. Ces caractères si tranchés dénotent-ils des origines différentes? ou sont-ils les

[1] Voir la dernière Livraison.

conséquences des communications que ces derniers peuples ont eues avec des étrangers faisant gain d'eux de toute manière, sans scrupule et sans morale?

M. le Dr Lombard constate que le Dr Livingstone est le seul des voyageurs dans cette partie de l'Afrique, qui ait pu et su conquérir l'amitié de ces peuples, et que les Makololos se sont toujours montrés très-attachés à lui; que par son caractère, il a obtenu chez eux des succès que d'autres missionnaires, auxquels il avait ouvert le chemin, n'ont pu obtenir au même degré. M. le Dr Lombard demande ensuite à M. Chaix si le Dr Livingstone dit quelque chose de particulier, au point de vue médical, sur la lèpre qu'il constate chez quelques individus et qu'il attribue à la malpropreté.

M. Chaix répond que malheureusement l'ouvrage contient péu de détails se rapportant à ce sujet spécial. Et comme réponse aux observations précédentes, il ajoute quelques mots donnés par le célèbre voyageur sur l'état du commerce et les idées religieuses chez les Makololos.

Après les remerciements de M. le Président à M. Chaix pour la très-intéressante communication qu'il vient de faire à la Société, M. LeFort demande que l'auteur veuille bien la donner à l'impression, ou tout au moins quelques fragments. M. Chaix veut bien adhérer à cette demande en acceptant la publication de cette notice dans la prochaine livraison du *Globe*.

La continuation de la communication de M. Clément sur la Mésopotamie, l'Irak-Arabi, et le Kourdistan, ainsi que celle que se proposait de faire M. le Dr Lombard sur ses travaux concernant des lois géographiques de mortalité, sont, vu l'heure avancée, renvoyées à une prochaine réunion de la Société.

La séance est levée.

Séance du 20 Avril 1866.

Présidence de M. H. BOUTHILLIER-DE BEAUMONT.

Après la lecture et l'approbation du procès-verbal de la précédente séance, M. le Président dit quelques mots sur les travaux du Bureau et de la Commission de la bibliothèque et présente les dons reçus pendant ce mois:

De M. le professeur Chaix, son *Histoire de l'Amérique méridionale au XVIe siècle* en deux volumes, son *rapport sur quelques industries minières et métallurgiques de la Suisse*; la *Notice historique et statistique sur les mines, les forêts et les forges de l'ancien Evêché de Bâle*, par M. A. Quiquerez.

De M. Seguin, la traduction française de la *Géographie de Guthrie*, 6 volumes, et *The Universal Gazett*, de John Walker, journal ancien, mais renommé dans son temps.

De M. le colonel Pictet-de Rochemont, *trente-sept cartes de l'Italie*, *dressées par l'état-major sarde*, et *deux cartes de la Crimée* aussi dressées par le dit, l'une en dix feuilles à l'échelle de $^1/_{170\,000}$.

De Mme veuve Beurlin, *cinquante cartes diverses* sur plusieurs pays de l'Europe.

De M. Bezobrazoff, conseiller d'Etat actuel de Russie *une grande carte manuscrite du gouvernement de Tomsk*.

Des remerciements ont été exprimés de la part de la Société à MM. les donateurs. M. le Président fait particulièrement ressortir la générosité de M. de Bezobrazoff d'avoir désiré laisser à la Société de géographie un souvenir de son séjour à Genève, en lui donnant cette belle carte sur laquelle il appelle particulièrement l'attention de l'assemblée, l'ayant fait pendre au mur afin qu'elle pût être considérée dans toute sa grandeur et son ensemble.

Il explique que cette carte manuscrite est une copie très-bien faite, et dessinée avec beaucoup de goût, de la carte cadastrale du gouvernement de Tomsk, s'é-

tendant jusqu'aux frontières de la Sibérie aux sources du Tom et de l'Ob: travail d'une exactitude scrupuleuse, pour servir de délimitation aux nombreuses exploitations d'or qui se font le long des cours d'eau et des vallées. Elle représente, dans son ensemble de 42 pieds carrés, une surface de 380,000 verstes, c'est-à-dire environ douze fois celle de la Suisse.

M. le Président exprime ses regrets de l'absence de M. de Bezobrazoff, que de graves événements ont engagé à repartir immédiatement pour St-Pétersbourg, et dont la communication orale sur les travaux d'exploitation de l'or dans ces contrées aurait excité l'intérêt de l'assemblée. Ces travaux se font tous dans une argile jaunâtre, à une profondeur souvent assez grande sous la terre noire, les rochers ou les forêts qui la recouvrent. Aussi les travaux de déblaiement sont-ils en général assez forts et assez coûteux. L'or se présente en paillettes ou pépites noircies à leur surface par sulfuration, et il faut l'habitude et la connaissance des mineurs pour le reconnaître au milieu des autres matières minérales.

M. Chaix sur la demande de M. le président présente encore quelques observations que lui a suggérées l'analyse de ce document important. Il a constaté que dans la partie méridionale de cette belle carte, le long de la frontière de l'Empire Chinois, s'étend la région montueuse de l'Altaï, fort compliquée sous le point de vue orographique, et déjà trop bien décrite par M. Pierre de Tchihatcheff pour qu'il veuille le faire maintenant de nouveau. Le champ de la carte, dont une moitié est montagneuse, est sillonné par un nombre de rivières et de gros ruisseaux qui approche de 9,000, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on réfléchit à la surface qu'elle représente. Parmi ces cours d'eau, le rang le plus important appartient à l'Irtich, qui en longe la frontière au Sud-ouest sur une longueur de 350 verstes, mais surtout à l'Ob qui y prend naissance, et dont le cours est figuré avec tous les détails orographiques désirables sur une longueur de 1,500 verstes, soit 360 lieues.

Des lacs assez nombreux, dont le nom se termine presque invariablement par le mot *Koul*, qui signifie *lac* en tatare, peuvent se classer en deux catégories.

1° Les lacs des steppes, peu profonds, d'une eau saumâtre et quelquefois salée, et d'un aspect triste.

2° Les lacs des montagnes généralement plus petits, encaissés dans les vallées, avec une eau pure, et pittoresques par leur position. Il fait ressortir parmi ces derniers le lac appelé par les Tatares Altyne ou de l'or, nommé aussi quelquefois Téletzk, situé à un niveau de 1,596 pieds au-dessus de la mer, dont la longueur est de cinquante verstes sur une largeur de dix, présentant ainsi les dimensions du lac Majeur, avec des bords montagneux et pittoresques. Sa longueur est dirigée du Sud-est, où il reçoit les rivières Tchoulichman et Bachkaous, longues de cinquante lieues, au Nord-ouest, où les mêmes eaux s'en échappent sous le nom d'Ob.

Le lavage des sables aurifères est établi sur environ 600 des cours d'eau du pays.

Après ces comptes-rendus sur les dons reçus par la Société, il est passé à l'ordre du jour, et M. le Président donne la parole à M. Clément, pour le récit de son excursion dans le Kourdistan.

M. Clément raconte qu'ayant eu la bonne fortune de faire le voyage de Constantinople à Bagdad en compagnie d'Abdullah Pacha, avec lequel il resta très-lié par la suite, il conçut un vif désir de pouvoir faire connaissance avec le pays si peu connu du Kourdistan, se trouvant ainsi placé, par la haute protection du pacha, le Sardar-Ekrem, dans les circonstances les plus favorables pour cela.

Il quitta Bagdad le 2 Juillet 1856 accompagné de M. Paduan, de deux domestiques, d'un muletier et d'une dizaine de cavaliers comme escorte. Forcés de s'arrêter à Yenidjé, à six heures de Bagdad, ils traversent le petit village de Touz-Kourmati remarquable par la source de naphte mêlée d'eau salée que les habitants exploitent soit pour le sel, soit pour l'huile. Ils arrivent à Kerkout, éloigné de Bagdad de soixante et une heure, puis à Souleimanieh, à vingt-trois heures plus loin; M. Clément donne des détails sur ces villes et leurs populations.

Plus loin, se dirigeant vers le Nord-Est, ils traversent une vallée bien cultivée, où l'on voit des plantations de vigne, de coton et de tabac, dans la contrée qu'ils

traversent, ils reconnaissent l'existence de petits volcans éteints mais fumant encore, et arrivent à Pendjevine qui n'est plus qu'un village de mille âmes au plus[1].

Sur différentes demandes adressées à M. Clément par quelques membres, M. Clément répond que la polygamie n'est pas généralement reconnue, que les grands dignitaires n'ont ordinairement qu'une femme, mais que les membres du clergé en ont souvent plusieurs. Le Kourde, dit-il, présente une grande différence avec l'Arabe, soit par son physique, soit par ses mœurs ; il descend des Mèdes mêlés de sang turc et persan. Sa langue est aussi très-différente de l'arabe, et, pour en donner un aperçu, M. Clément présente à l'assemblée un petit vocabulaire qu'il avait fait sur place et qu'il pense pouvoir être utile à quelque philologue ou étymologiste de la Société de géographie. Il en a rendu l'orthographe autant que possible telle qu'elle doit être prononcée en français.

La séance est levée.

[1] Voir le Mémoire, même livraison.

EXPLORATION DE LA PALESTINE. (Suite.)

Nous empruntons à l'Atheneum la lettre suivante, datée du 20 Février 1866, par le capitaine Wilson.

« Nous sommes actuellement arrivés à Nazareth, et je vous envoie quelques notes sur la suite de nos opérations.

Topographie : Anderson a déterminé par des observations astronomiques, la position de Khan Minyeh, Mejdel (Magdala), Tibériade, Kefr Argib (près de l'extrémité septentrionale du lac), Ouady Fik-Alma, Kefr Birim, Meiron, Alebbon et Nazareth, et il a considérablement avancé dans le champ de la carte à laquelle nous travaillons. Ne pouvant guère donner, par une description, une idée de cette partie de nos travaux, je joins à cette lettre une exquisse empruntée à la carte de M. Van de Velde, où je trace en couleur le champ de nos derniers levés depuis que nous avons quitté Banias, à l'échelle d'un pouce par mille. Naturellement, nous n'en avons pas encore rempli tous les détails qui réclameraient le travail d'un levé régulier; mais vous y trouverez les principaux traits du pays accusés avec exactitude. La plus grande erreur que nous ayons signalée dans les cartes antérieures et dans les cours d'eaux qui descendent vers la plaine de Génézareth, le grand coude du Ouady Selameh, indiqué par Van de Velde comme une portion du Ouady Amoud, étant en réalité une continuation du Ouady Roubadiyeh.

Nous avons eu le désappointement de ne pouvoir pas suivre à dos de mulet le rivage oriental du lac; le gouverneur de Tibériade, qui paraît être en guerre ouverte avec les Bédouins refusant de nous donner une escorte, sans laquelle nos muletiers ne consentent pas à traverser le Jourdain. Toutefois, ayant loué un bateau à Tibériade, nous sommes venus débarquer à l'embouchure du Jourdain, d'où une excursion pédestre de trois jours nous a permis d'explorer tout le pays, jusqu'à un demi-mille au-dessous de Wady-Fik, d'où le mauvais temps nous a forcés de revenir à Tibériade, et nous avons trouvé

qu'il ne valait pas la peine d'entreprendre une seconde course pour l'exploration du reste du district qui s'étendait distinctement à nos pieds. Je me bornerai pour l'heure à vous informer qu'il n'y a qu'un seul endroit entre Wady Fik et Wady Semakh, qui réponde entièrement aux détails du récit biblique de la destruction du troupeau de 3,000 porcs.

Archéologie : Nous estimions avoir retrouvé les anciens canaux destinés à l'irrigation du Ghuweir, et nos excavations dans les massifs de Khan Minyeh avaient été sans résultat, les murs et les poteries que nous avions découverts étant d'une date comparativement moderne. Nous avons renouvelé des fouilles à Irbid et tracé un plan et des dessins de cette construction qui est une synagogue ancienne et qui a souffert considérablement pour avoir été une fois convertie en mosquée.

Les cavernes de Kalat-Ibn-Maan se trouvent avoir été aussi employées comme couvent. A Tibériade, les ruines de la ville ancienne occupent une surface plus étendue que nous ne nous étions attendus, et nous avons retrouvé jusqu'à une distance de quelques milles un aqueduc qui descendait des montagnes et fournissait de l'eau à la ville.

Les ruines trouvées à Et-Tel, à l'extrémité septentrionale du lac sont petites et dépourvues de détails architectoniques. Parmi les localités assez nombreuses qui ont été habitées dans la plaine, l'une d'elles dont nous ne pûmes pas retrouver le nom, et qui en avoisine la limite septentrionale, conservait encore une portion de l'enceinte des murs de la ville, et quelques fragments d'architraves et de corniche en roche basaltique où nous avons remarqué une guirlande de pampres et de grappes d'une bonne exécution. Sur le rivage, quelques ruines conservent encore le nom de Kefr Argib (peut-être l'argob de la bible) ; elles n'ont de remarquable que leur étendue. On retrouve d'autres restes qui leur ressemblent beaucoup à l'embouchure du Ouady Semakh ; ils se nomment Kersa. A Kalat et Hasn (Gamala) se voient des chapiteaux nombreux et d'autres fragments, mais il est impossible de tracer un plan distinct d'un édifice. On peut retrouver l'alignement de la rue entière.

Nous trouvant rapprochés d'Oum Keis, l'ancienne Gadara, nous prîmes un jour de vacances et nous y fîmes une visite rapide; une particularité de ces ruines qui ne paraît pas avoir été signalée est le nombre prodigieux de sarcophages, tous de basalte, qui se trouvent rangés sur deux lignes serrées et séparées l'une de l'autre par une des principales routes dirigées à l'Est.

Depuis Tibériade nous tournâmes encore au Nord pour compléter l'examen du district arrosé par le Yarmouk, et nous trouvâmes auprès de quelques ruines nommées Nébartein, une ancienne synagogue, sur la frise de laquelle était une inscription en caractères hébraïques. Elle était tracée au-dessous d'une représentation du chandelier à sept branches, entièrement semblable à celle déjà connue qui est sculptée dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus à Rome; nous en prîmes une empreinte.

Nous vîmes à Kasyun les ruines d'un petit temple, et une inscription grecque mutilée, A Kefr Birim des excavations nous permirent de lever le plan de deux synagogues. Nous en fîmes autant pour l'église de Yaroun, qui est d'un style unique; il ne s'y trouve pas deux chapiteaux semblables, et nous y vîmes encore une inscription grecque. La synagogue et des tombes nous fournirent le sujet de travaux semblables à Miron. Oum el Amoud nous présenta encore les ruines d'une synagogue et deux lions sculptés sur une stèle brisée. A Schallabbon, nous trouvâmes encore de beaux sarcophages semblables à ceux de Kedes.

Méteorologie : « Les trois baromètres anéroïdes nous sont parvenus en bon état le 9, jour où nous quittions Tibériade, et nous ont servi depuis à poursuivre une série régulière d'observations précieuses. »

P. C.

Le Minnesota comme but d'émigration.

Minnesota, als eine Heimath für Einwanderer, Saint-Paul; 1865.

Vingt-cinq ans ne se sont pas écoulés depuis qu'un de nos concitoyens, revenu momentanément des États-

Unis, cherchait par des publications à entraîner ses compatriotes à l'Ouest du lac Michigan, dans les riches pays où avaient autrefois erré les jésuites Marquette et Jolyet, et qu'arrose la rivière Ouisconsine. Il n'y réussit pas; il gagna parmi nous la réputation d'un fou et retourna dans le pays dont il avait su apprécier les ressources, parce qu'il était homme de cœur, stoïque et laborieux. Depuis lors, le Ouisconsine est devenu un État important, peuplé, et dont les premiers législateurs, loin d'être absorbés par les travaux matériels d'une existence grossière, ennoblissaient leur ambition en créant une université dans leur communauté naissante. Bientôt elle se dotait de l'établissement d'expositions industrielles, dont les résultats réunis dans de substanciels rapports, arrivaient régulièrement adressés à l'auteur de cette analyse, en volumes dont l'élégance ne dénotait nullement la barbarie d'une colonie informe. Un résultat frappant de ces premiers efforts était le grand nombre de fabriques d'instruments aratoires et de machines destinées à suppléer aux bras de l'agriculteur.

La fondation de l'Etat de Iowa, sur la rive droite du Mississipi, suivit de près celle du Ouisconsine. Quant à la source même du fleuve, elle était restée assez tard chose inconnue. Le moine franciscain Louis Hennepin avait, dès l'année 1680, remonté ce qui s'appelait alors le fleuve Saint-Louis, en compagnie de deux marchands de fourrures, au service d'une société française. Les chutes auxquelles il donna le nom de Saint-Antoine de Padoue, furent le terme de son expédition. Ce ne fut que neuf ans plus tard que le gouvernement français prit formellement possession de ce territoire encore inexploré, et en inaugura l'occupation par l'établissement de quelques postes de commerce sur la rive occidentale du lac Pepin.

En 1820, le gouvernement des Etats-Unis inaugura sa colonisation du haut Mississipi, par la construction du fort Snelling, au point où il reçoit le tribut des eaux dn rivière Minnesota; et M. Cass remonta la série nombreuse des lacs qu'il traverse jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac auquel il donna son nom. Deux années plus tard on construisit, sous la direction des officiers du fort Snelling, le premier moulin

à scie à l'endroit où fleurit aujourd'hui la ville de Minneapolis.

L'été de l'année 1823 marque dans l'histoire de cette colonie par l'arrivée du premier bateau à vapeur, la *Virginia*, au poste de Mendota, en face du fort Snelling. Les premiers colons cultivateurs vinrent quelques années plus tard s'établir, sous le nom de compagnie Schweitzer, à l'emplacement de la ville actuelle de Saint-Paul.

La contrée comprise entre le 46e et le 48e degrés de latitude septentrionale, est couverte par un labyrinthe de rivières, de marécages et de lacs, parmi lesquels l'absence de connaissances précises empêchait que l'on pût décider à laquelle des rivières serait attribué le glorieux titre de *source* du Mississipi. M. Henri Schoolcraft, à la tête d'une expédition exploratrice, à laquelle était attaché pour la partie géodésique, l'astronome savoisien Nicollet, remonta successivement les deux lacs *Winnipec* (qu'il ne faut pas confondre avec le Winnipeg du territoire anglais), le lac Cass, le lac Travers, le lac Irving et fixa son *nec plus ultra* au petit lac Itasca.

En 1838, comme commissaire du Gouvernement américain, il négocia auprès des Indiens l'abandon du territoire compris sur la rive orientale du Mississipi, entre Saint-Paul et le Fort Snelling. La première scierie, grand instrument de civilisation, fut établie dans le voisinage du lac de Sainte-Croix. Par un décret du 3 Mars 1849, le congrès de Washington ordonna sur le haut Mississipi l'organisation d'un territoire de Minnesota, lui assigna Saint-Paul pour chef-lieu et M. Alexandre Ramsey, pensylvanien, pour gouverneur. Ce n'était encore qu'une solitude inexplorée, dont la population atteignait cependant le chiffre de 4,000 âmes, peu élevé sans doute, mais précieux germe d'un État appelé à de plus importantes destinées, et qui s'était élevé à 5,330, en 1850.

On sait que, d'après la Constitution fédérale, aussitôt qu'un territoire peut justifier d'une population de 60,000 âmes, il a droit à son émancipation, au titre d'Etat et à une représentation à Washington. Les colons du Minnesota, les seuls, à notre connaissance, qui se soient ainsi comportés, eurent la sagesse de

comprendre qu'il y aurait avantage pour leur bonheur futur à différer un peu l'époque où ils décideraient de leur avenir en se donnant une Constitution, jusqu'à ce que leur nombre dépassât le chiffre de 60,000, insignifiant pour un si vaste territoire. Ce ne fut que dans l'été de 1857 que se réunit, dans la ville de Saint-Paul, une assemblée constituante qui aboutit, l'année suivante, à faire admettre le Minnesota au congrès américain, comme Etat souverain. Elle avait alors une population de 152,000 âmes, dont plus de 147,000 étaient venues l'habiter ou y étaient nées dans l'intervalle des neufs dernières années.

L'émigration s'y porte actuellement avec une force irrésistible. Le chariot de l'émigrant s'ouvre un sentier au travers des prairies et au delà des collines. Les bateaux à vapeur se pressent devant le débarcadère, chargés de nouveaux arrivants, qui ont quitté pour le Minnesota les vallées du Wabash et de l'Ohio, les rivages de l'Hudson et de la Kennebec, les *montagnes vertes* du Vermont et les côtes du Massachusetts. Tous les pays de l'Europe septentrionale y apportèrent bientôt le contingent de leurs populations laborieuses et des aptitudes industrielles les plus variées, des femmes élégantes à côté de la mère chargée de soucis tenant un nourrisson dans ses bras. Aussi la population qui, au recensement de 1860, s'élevait à 172,022 habitants, a-t-elle atteint, à la fin de 1864, le chiffre de 225,000 âmes.

Une convention passée avec les Indiens, en 1851, ouvrit aux colons un nouveau champ d'établissements sur la rive droite du Mississipi, et, à peine le feu s'éteignait-il dans le wigwam de l'homme rouge qu'on voyait déjà la fumée s'élever au-dessus de la hutte simple, bâtie par son successeur de race caucasienne.

La substitution d'une race à l'autre n'eut cependant pas lieu sans crise. L'année 1852 sera mémorable dans l'histoire de la colonisation par le soulèvement formidable de la population indienne. L'émigration était en progrès ; les établissements et les cultures se multipliaient en avançant vers l'Ouest ; les champs promettaient d'abondantes récoltes, et la guerre civile, qui bouleversait les côtes de l'Atlantique, laissait dans

une paix profonde les vallées arcadiennes du nouvel État, lorsque les Indiens soulevés s'élancèrent sur les colonies les plus avancées, pillant les fermes et massacrant des familles entières avec une barbarie qui rappelait les plus tristes jours des anciennes guerres d'Indiens. Mais la répression fut énergique autant que prompte ; la levée en masse fut soutenue par quelques troupes régulières, et maintenant des familles qui avaient fui dans la terreur se sont retrouvées dans la prospérité et la sécurité. En 1853, on a éloigné et conduit dans leurs *réserves*, sur le Missouri, les Winnebagos et le reste des Sioux qui étaient demeurés étrangers aux cruautés du soulèvement précédent.

Par une nouvelle convention avec les tribus chippaways du lac Rouge et de Pembina, on a acquis un territoire d'environ 10,000 milles carrés, qui comprend la partie américaine de la vallée arrosée par la rivière Rouge, de sorte qu'il ne reste plus au pouvoir des Indiens qu'un petit territoire presque sans valeur.

On peut considérer, comme une circonstance très-favorable au développement de cette colonie naissante et de sa prospérité agricole, la force donnée au droit de préemption du premier occupant ou du véritable colon qualifié de *squatter*, l'absence de spéculateurs en titres de possession et de certaines compagnies puissantes, qui arrêtent le développement et stérilisent les efforts individuels des colons sur quelques points de l'Algérie, et même, dans une certaine mesure, sur une partie des colonies australiennes.

L'État de Minnesota comprend une étendue de 84,000 milles carrés, soit 63,760,000 acres, placés au cœur de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire sur l'espèce de dos, appelé *hauteur des terres*, qui forme le point de partage entre les eaux tributaires du fleuve Saint-Laurent, de la Baie d'Hudson et du Mississipi.

La règle du congrès américain, dans la délimitation en vastes étendues de tous les États nouveaux, menace la Confédération de deux espèces de dangers. Premièrement elle tend à annihiler l'influence des anciens États, dits de la *Nouvelle-Angleterre*, plus policés, plus industrieux, mieux pondérés et moins livrés aux fluctuations d'un régime démocratique sans contre-

poids ; secondement, elle ouvre la voie à de nouvelles guerres civiles, en créant dans l'Union des États assez vastes, assez puissants pour qu'on puisse, lorsqu'ils seront peuplés dans la proportion de leur étendue, les trouver individuellement invincibles et leur appliquer ce que disait Napoléon : « qu'un peuple de huit millions d'âmes ne peut pas être vaincu, s'il ne le *veut* pas. »

La plus grande partie du territoire a la surface ondulée connue sous le nom de *rolling prairies*, pittoresquement variée par des gorges boisées et des lacs nombreux. L'hydrographie présente, ainsi que nous l'observions plus haut, une triple pente vers le lac Supérieur, le lac Winnipeg et le Mississipi. Le point de partage des eaux est élevé de 1,680 pieds anglais au-dessus du golfe du Mexique, et en est éloigné de 2,896 milles en suivant les sinuosités du cours du Mississipi. La partie du territoire de Minnesota comprise dans le bassin de ce fleuve a une étendue de 49,000 milles carrés, c'est-à-dire les trois quarts de l'Etat entier ; — 15,000 milles carrés versent leurs eaux à l'Est dans le bassin du lac Supérieur et 17,000 milles dans la vallée de la rivière Rouge, qui, une fois qu'elle a franchi les limites du territoire britannique se jette dans le grand lac Winnipeg.

Sur une surface de 1,300 à 1,400 lieues carrées, le Minnesota est criblé d'une soixantaine de bassins lacustres, dont le plus grand est le lac Leech, (ou des sangsues) qui sont, contre l'éventualité d'inondations, une protection relative semblable à celle que les ingénieurs ont conçue mais pas exécutée contre les inondations de quelques fleuves de la France.

Au Nord du 46e degré de latitude septentrionale et vers l'Ouest s'étend une immense forêt d'ormeaux, d'érables à sucre, de chênes et de frênes, qui occupe la région des sources du Mississipi et couvre une surface de 21,000 milles carrés.

On compte le long de ces rivières navigables une ligne de 2,746 milles de développement, ce qui fait un mille de littoral pour 30 milles carrés de superficie ; c'est une proportion supérieure même au plus favorisé des Etats intérieurs de l'union, l'Ohio, qui n'a qu'un mille de littoral pour 67 milles carrés de superficie.

Le climat est l'un des plus favorables à la colonisation, moins parce que la température moyenne de l'année (44° 6 F. ou 7° centigrades) y est la même que dans les Etats du Ouisconsine, du Michigan, et les parties intérieures et méridionales de l'Ohio, de New-York, du Vermont et du New-Hampshire, que parce que les températures extrêmes ne s'éloignent pas considérablement de cette moyenne annuelle. La moyenne printannière, est de 45° 6. F. (7° $^1/_2$ cent.); celle de l'été de 70° 6. F. (21° $^1/_2$ c.); celle de l'automne de 49° 5 (9° 7' cent.), et enfin celle de l'hiver de 16° F. (9° c.) La quantité des pluies est aussi moins grande, car il en tombe au fort Snelling 10 $^9/_{10}$ pouces en été et 25 $^4/_{10}$ pouces pendant toute l'année, tandis que, pour les deux périodes, les chiffres sont de 11,2 pouces et de 35,5 pouces de pluie, en moyenne, dans toute la zone de même latitude du Canada et des États septentrionaux de l'Union. Si le pays n'est pas exempt de sécheresses, elles ne se sont pas, jusqu'à présent, étendues à la région entière de Minnesota. Il en résulte une salubrité exceptionnelle accusée par les rudiments d'une statistique naissante.

Les neiges y sont peu abondantes et insuffisantes pour l'établissement d'un trainage régulier en hiver.

La culture du froment, le produit jusqu'à présent le plus important, a pris un grand développement. Tandis qu'on y importait encore, en 1858, pour la consommation des colons de grandes quantités de farines et de viande, dès 1860 la récolte produisit 14,693,517 bushels de pommes de terres et 5,101,432 bushels de froment, produit qui est le quintuple de celui des cinq États réunis de la Nouvelle-Angleterre. Jamais dans l'histoire de l'homme on ne vit un pareil accroissement de production. Celle du froment est en moyenne de 16 bushels par acre en 1859, de 22 en 1868, tandis que le plus fort produit connu dans l'histoire de l'Ohio fut de 17 $^1/_2$ bushels, en 1850, et de 12 $^1/_3$ en moyenne.

Le sorgho est déjà cultivé pour la production du sucre, mais on s'est, jusqu'à ce jour, peu occupé de la création des vergers.

Le pays est, il est vrai, pourvu d'avantages qui y favoriseront un jour le développement de l'industrie,

mais qui seront naturellement négligés longtemps encore pour l'agriculture, mère de tout établissement naissant. Les communications y sont déjà favorisées par l'existence d'un certain nombre de chemins de fer, mais surtout par le développement de ses voies naturelles de navigation. Il y aborda, dès 1848, 63 bateaux à vapeur, et 1,068 en 1858.

Les produits du règne minéral sont abondants et variés. Indépendamment du cuivre exploité en grand sur les bords du lac Supérieur dans des mines déjà célèbres par leur abondance, on trouve le fer en masses considérables et d'une qualité comparable à celui de la Suède et de la Russie, sur les bords de la rivière du Pigeon et près de Portage. La quantité extraite en 1855 fut de 1,447 tonnes, et s'éleva, en 1858, à 31,035 tonneaux. Un bassin houiller que l'on dit avoir une étendue de 25,000 milles carrés a été attaqué dans le voisinage de la Nouvelle-Ulm, sur la rivière Cottonwood, dans le comté de Brown. La présence du sel dans la vallée de la rivière Rouge est indiquée par des sources salées d'une grande richesse. Les matériaux abondent pour les constructions.

Le développement des villes a marché de pair avec le progrès des cultures. Saint-Paul, la capitale, avait en 1860, une population de 14,000 âmes ; sa situation romantique sur le Mississipi, qu'elle domine près du point où il devient navigable, en fait le centre des affaires. Saint-Antoine, à neuf milles en amont de Saint-Paul, sur la rive orientale du fleuve, domine les chutes pittoresques dont elle emprunte le nom. Elle est le siége de l'université et d'une industrie qui a pour base les moulins à scie et à farine, et partage pour cela la puissance motrice des chutes avec la ville de Minneapolis qui s'élève en face sur la rive droite, et dont l'aspect est fort beau. Dans un vallon voisin la Minnehaha (l'eau souriante) forme de jolies cascatelles. Hastings et Winona sont déjà des villes florissantes sur le Mississipi en aval de Saint-Paul, ainsi que Stillwater sur la rivière Sainte-Croix. Anoka se livre à la tonnellerie près de l'embouchure de la rivière du Rum dans le Mississipi.

Shakopee, Henderson, Carver, Saint-Pierre et la Nouvelle-Ulm s'élèvent sur le cours de la Minnesota ;

Breckenridge sur la rivière Rouge; Kingston et Forest sur la rivière Crow; Lake-City et Red-Wing sur le lac Pepin; Excelsior sur le lac Minnetonka; Hutchinson, Painesville, Richmond et Glencœ sont dispersées dans la partie occidentale du pays. Rochester, Chatfield, Saint-Charles, Farribault et Northfield sont dans l'intérieur vers le Sud. Duluth et Portland sont les principaux établissements sur le lac Supérieur, et Saint-Cloud, sur le Mississipi, à 69 milles en amont des chûtes de Saint-Antoine, a déjà 2,000 habitants.

Partout l'instruction primaire et secondaire a été libéralement dotée. Une école normale et une école d'agronomie sont déjà en voie de formation.

Sur une population totale de 172,000 indiquée par le recensement de 1860, 112,227 personnes étaient nées aux États-Unis, 26,078 dans les domaines de l'Angleterre, 17,943 en Allemagne, 11,692 dans la Scandinavie et 1,150 en Suisse.

En somme le développement rapide de ce jeune État démontre une fois de plus ce que peuvent les avantages donnés par la Providence d'un sol fertile, d'un climat salubre, de l'étendue et de la facilité des communications, lorsqu'ils sont le partage d'un peuple qui joint l'amour du travail à celui de la liberté.

P. C.

Australie.

Les dernières nouvelles qui ont été communiquées à la Société de Géographie de Londres, par Sir R. Murchison son Président, dans sa séance de la fin du mois dernier, sur l'expédition australienne envoyée à la recherche des traces de celle de Leichardt, étaient plus favorables que les précédentes. On avait craint un moment que la perte qu'avait éprouvée cette expédition de tous ses chevaux, morts de soif, ne l'eût forcée à revenir sur ses pas. Mais les chameaux ayant survécu, M. M'Intyre et ses compagnons avaient pu poursuivre leur voyage et étaient arrivés dans un pays suffisamment fourni d'eau et de fourrage, où ils avaient trouvé les secours dont ils avaient besoin; ainsi re-

confortés, ils avaient repris leur route à l'Ouest, et on ne prévoit pas qu'ils aient eu à rencontrer de nouveaux obstacles. La sécheresse avait dépassé, l'année dernière, dans cette région tout ce qu'on avait éprouvé depuis bien des années.

Russie méridionale.

Dans nos précédents comptes-rendus, nous avons entretenu à plusieurs reprises nos lecteurs des importants travaux, dus particulièrement à l'initiative de la Société de géographie de St-Pétersbourg, sur les rives et les fleuves de la mer d'Azow, dans le but de reconnaître les causes de son comblement par les atterrissements reconnus réels et très-forts sur plusieurs points du fond de cette petite Méditerranée. Nous mentionnions aussi les dernières recherches géologiques faites sur ses côtes, afin de déterminer le mode de formation de son bassin, et son ancienne étendue, beaucoup plus grande que celle qu'il occupe maintenant.

Ces dernières études faisaient supposer l'existence de sources de naphte et celle de charbons fossiles, dans les environs des mines déjà découvertes et exploitées près de Yénikalè, en dessous de petites éminences volcaniques jetant de l'eau chaude bourbeuse et saline, qui semblent être les dernières limites des influences de la chaîne du Caucase, comme elles sont reconnues à son extrémité opposée, dans la mer Caspienne, où elles apparaissent avec une grande force.

Nous lisons dans la *Gazette de la police* de Kertch une nouvelle importante sous ce point de vue, et qui vient confirmer les suppositions des géologues.

« Un ingénieur, M. Peters, occupé à des sondages pour la recherche du naphte sur une terre concédée au colonel Novossiltzof, dans les environs de cette ville vient d'en découvrir une source abondante. Les ouvriers, après avoir percé jusqu'à la profondeur de 120 pieds une couche de roche dure, furent surpris par un jet soudain de naphte, accompagné d'un craquement. Bientôt le puits fut injecté d'une quantité d'eau chaude et salée chargée d'argile qui jaillit pen-

dant une heure et demie et fut suivie d'un courant de naphte pur assez abondant pour donner 4,000 gallons dans 24 heures. »

Egypte.

Une découverte d'une importance au moins aussi grande pour l'Egyptologie que celle de la pierre de Rosette elle-même, a été faite il y a trois semaines environ, par quatre voyageurs allemands, MM. Reinisch, Rosler, Leipsius et Weidenbach, dans un endroit nommé Sanè, l'ancienne Tanis, le principal théâtre des énormes constructions de Ramsès II. Une pierre couverte de caractères grecs a été vue sortant de terre, et s'est trouvée porter une inscription bilingue qui n'a pas moins de 37 lignes d'hiéroglyphes et de 76 lignes de grec, dans un état parfait de conservation et datant du règne de Ptolémée Evergète Ier, l'an 238 avant J.-C. La pierre a environ deux mètres de longueur sur trois quarts de mètre de largeur, et de trouve complétement couverte par l'inscription. En deux jours, le 22 et 23 avril dernier, les voyageurs ont copié soigneusement l'inscription, l'ont photographiée trois fois et en ont pris des empreintes (squeezes). Le prochain courrier nous apportera des détails sur le contenu de ce document. »

Captifs de l'Abyssinie.

L'intérieur de l'Abyssinie est actuellement l'objet de l'inquiète sollicitude qui s'attache au sort du consul anglais, le capitaine Duncan Cameron, et de ses compagnons de captivité retenus, depuis plusieurs années par Théodore, l'empereur de ce pays. Les lettres de M. Rassam, qui a courageusement entrepris de les délivrer, se succèdent à des intervalles assez rapprochés pour ne pas laisser languir cet intérêt. Nous en avons déjà fait connaître dans le numéro précédent du *Globe*, une lettre datée du 6 Novembre 1865, de Kassala en Nubie, le chef-lieu du pays de Takka. Dans une autre lettre datée de Bulwoka, à 50 milles à l'Ouest de Gondar, l'ancienne capitale de l'Abyssinie, M. Rassam annonçait qu'après être parti de Watemma,

il avait éprouvé un traitement favorable de la part des chefs de districts sur la route qu'il avait suivie. On lui avait annoncé l'approche de troupes envoyées à sa rencontre par Théodore, et il avait des nouvelles des prisonniers jusqu'au 27 Février 1866.

Depuis lors une série de dépêches de plus en plus favorables ont amené le public anglais bien près du dénouement de ce drame. Nous en traduisons ici deux en rappelant à nos lecteurs que Metamma est le chef-lieu d'une province frontière de la Nubie, à l'Ouest de Gondar; et que la prison des captifs européens était sur l'Amba Djibela (Amba signifie montagne), inexpugnable citadelle sur la pointe d'une montagne, au delà du Nil bleu et au Sud-ouest du pays de Sodjani; 3° que le Tsana ou Tana est un lac traversé par le Nil bleu, à la hauteur de 6,000 pieds environ, et que n'égaleraient par les surfaces réunies de tous les lacs de la Suisse.

D'après une lettre de M. Beke, datée de Massouah, le 9 Mai, les avis transmis par M. Rassan, le 9 Avril de Korata, annonçaient que le capitaine Cameron et les autres prisonniers libérés, au nombre de 18 étaient réunis auprès de lui, et qu'il comptait quitter l'Abyssinie avec eux au milieu du mois. Ils étaient tous bien portants, à l'exception du capitaine Cameron, resté très-faible encore. L'empereur était campé à Tsege, au bord du lac Tsana et en face de Korata, et c'était en traversant le lac que M. Rassam communiquait avec lui. En prenant congé de l'empereur, M. Rassam comptait revenir par Matamma et Kassala, de manière à atteindre le rivage de la mer Rouge à Sawa Rimo, au lieu de Massouah, la route au travers de l'Abyssinie étant impraticable. Il put à peine y arriver avant la fin de Juin. Parmi les captifs libérés se trouvent deux naturalistes: l'un Prussien, l'autre Hongrois, et plusieurs missionnaires allemands.

Le révérend H. A. Stern, dans une lettre écrite à sa femme, le 22 Mars 1866, de Korata, dit :

« On nous ôta les menotes le 24 Février, et le 25 nous quittâmes les montagnes rocheuses où nous avions été confinés pendant seize interminables mois. Nous restâmes deux jours campés au pied de l'Amba (montagne), pour reprendre des forces, car plusieurs

d'entre nous étaient incapables de se tenir debout et encore moins d'aller à cheval. La liberté, le changement d'air, et la jouissance de sentir nos mains et nos pieds sans entraves ne tardèrent pas à opérer un changement merveilleux sur nos corps énervés et épuisés. Le 7 Mars nous atteignîmes Gaffaff, où M. Flad et nos anciens compagnons de captivité nous accueillirent cordialement. Après une nuit passée avec eux, nous partîmes tous ensemble pour Korata, le séjour temporaire de M. Rassam dans le voisinage du camp royal. D'après les attentions dont nous fûmes l'objet en avançant dans notre voyage, nos espérances se fortifièrent et des visions de liberté se présentèrent à notre esprit qui, depuis deux ans, y était demeuré étranger. Des messagers partirent immédiatement pour porter au roi la nouvelle de notre approche, et, le 15, une entière réconciliation eut lieu en présence de M. Rassam et des commissaires royaux. Nous attendons encore avec une indicible impatience la permission de partir.»

La région Nord-est de l'Abyssinie, où notre compatriote M. Munzinger pénétra des premiers en nous faisant connaître les Bogos, outre qu'elle est un champ relativement nouveau et un pays beau et salubre, offre ceci d'intéressant qu'elle est habitée en très-grande partie par un peuple qui semble appartenir à la race des fameux Agaous (Agaws), de l'intérieur, c'est-à-dire à la population aborigène de l'Abyssinie. Nos connaissances sur ce pays se trouvent augmentées par une excursion plus récente de M. Guillaume Lejean, faite en Décembre 1863, et dans le cours de l'année suivante. Cette région nommée Senaheit, c'est-à-dire *le beau pays*, est habitée par trois peuples, qui sont à partir du port de Massouah sur la mer Rouge, les Menza, les Halhal et les Bogos: ces derniers parlant la même langue que les Agaous.

Après la région brûlante du littoral, la première chaîne de montagnes est la demeure des Menza et des Halhal, et l'on n'entre au plateau élevé des Bogos, qu'après les pittoresques défilés de Massalit et de Tsabab. Ce dernier peuple beau et courageux, est issu d'une émigration des Agaous des bords du Takazé, qui eut lieu il y a 400 ans. Il a pour capitale le bourg de Keren. P. C.

Le Sinaï.

Dans une de ses dernières séances, communication a été faite à la Société de Londres, de quelques détails du voyage du révérend F.-W. Holland, dans la presqu'île du Sinaï. M. Holland qui avait visité une première fois cette contrée en 1861, y est retourné en 1865, accompagné de deux amis, à pied, et sans drogmann (pour avoir plus de liberté), pour continuer et compléter les recherches commencées dans son premier voyage. Parti de Suez le 22 Février*, il se trouvait le 28 dans le Ouadi-Mughâra, où il reçut le meilleur accueil du major Mac Donald, qui s'y est établi depuis cinq ans, pour exploiter les mines de turquoises des anciens Egyptiens. M. Holland reconnut sur les rochers environnants trente-deux inscriptions hiéroglyphiques. Il fit depuis le Ouady-Faïran plusieurs excursions, dont une à la cime du Mont-Serbal, où il put vérifier la justesse de l'observation de Burkhardt quant au grand nombre d'inscriptions que portent les rochers; sur une autre montagne en forme de pain de sucre, appelée *Djebel-Solar*, il trouva des ruines très-intéressantes et un fragment de poterie portant trois lettres qui avaient une ressemblance frappante avec les caractères himyaritiques. Dans la même vallée, deux routes, appelées l'une la *route des chameaux*, l'autre la *route de la montagne*, attirèrent son attention, et il consacra plusieurs jours à en faire la reconnaissance; il fut frappé du talent avec lequel elles avaient été tracées sur un terrain très-difficile.

La montagne la plus élevée de ce district n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'à présent, le *Djebel-Umshaumer*, mais le *Djebel-Catherine;* suivant lui, cette dernière atteindrait une élévation de 8063, tandis que la première n'en aurait que 8030.

M. Holland croit pouvoir émettre une opinion un peu différente de celle de ses prédécesseurs, relativement à la route suivie par les Hébreux, à partir de la Mer Rouge jusqu'au Djebel Moussa (Sinaï).

Quant aux inscriptions sinaïtiques, il pense qu'on ne les estime pas à leur valeur, et que si on les étudiait suffisamment, on y trouverait la clef du caractère et de l'histoire de ceux qui les ont tracées

sur les rochers. Suivant lui, elles sont l'ouvrage non pas de pèlerins ou de voyageurs, mais bien d'un peuple cantonné dans ce district central, ayant même sa résidence régulière aux alentours du Djebel-Serbal, et qui serait aussi l'auteur des routes établies à travers les montagnes.

Statistique de l'Angleterre.

Le rapport officiel de M. Newdigate, relatif à la population de l'Angleterre et au nombre des maisons habitées, publié originellement au mois de Juillet de 1862, vient d'être réimprimé à l'occasion du projet de réforme électorale actuellement présenté au parlement. On y voit que, lors du dernier recensement, en 1861, la population répandue dans les comtés, les campagnes, les villages (à l'exclusion des bourgs et des villes) s'élevait à 11,427,755 âmes, dans 2,290,061 maisons habitées, représentées par 519,348 électeurs et 160 membres de la chambre des communes et possèdant une propriété foncière de la valeur de 66,208,505. liv. st. Dans les villes et bourgs dotés d'une représentation particulière il y avait 8,638,469 âmes, 1,449,444 maisons habitées, des propriétés pour la valeur de 47,850,033 liv.; 467,563 électeurs et 338 représentants à la Chambre des communes. — Le même recensement, assignait à l'Ecosse pour les comtés une population de 1,818,188 âmes, et 316,208 maisons; avec des propriétés foncières de la valeur de 9,016,537 liv.; pour les villes et bourgs spécialement représentés au parlement, 1,244,106 habitants, 90,232 maisons et un total de propriétés foncières pour la valeur de 5,585,184 liv. La première catégorie avait 35,769 électeurs et 30 représentants; la seconde 55,448 électeurs et 23 représentants.

La marine Britannique, non compris les vapeurs sur les rivières et les navires des colonies comptait, en 1865, 21,626 navires employés au commerce des colonies et des îles britanniques, sans compter les voyages répétés d'un même navire formant un tonnage total de 5,408,451 tonneaux avec 197,643 marins, dont 20,280 sont étrangers. Ces chiffres indi-

quent un accroissement de 113 navires, 1,887 hommes, et 199,983 tonneaux sur l'année précédente.

Une nouvelle tuerie vient de s'élever à Bridgeport, près de Chicago; elle a 270 pieds de longueur, 175 de largeur et 3 étages de hauteur, et se trouve aménagée de manière à abattre et à dépecer chaque jour 1,200 têtes de gros bétail, 2,000 porcs et 1,000 moutons.

Statistique du Massachusetts.

Parmi les rapports que le gouvernement anglais reçoit régulièrement de ses consuls sur les pays étrangers où s'exercent leurs fonctions, nous empruntons quelques notes statistiques sur l'Etat de Massachusetts au rapport récent de M. Lousada, consul à Boston. On sait que, tandis que les États du centre et du Midi alimentent le commerce extérieur d'une part considérable des matières premières sur lesquelles il s'exerce, telles que le tabac, le coton, le goudron, les vieux États du Nord-est fournissent à ce commerce leurs capitaux, leurs navires, leurs hommes et leur intelligence bien supérieure à celle des méridionaux. L'État du Massachusetts possède des navires dont le tonnage total est de 800,000 tonneaux et pour lesquels l'assurance maritime s'élève à la somme énorme de 85 millions de dollars. — Nous croyons trouver la preuve de la supériorité de cet État pour tout ce qui tient à à la propriété, à l'hygiène, à l'instruction, au bien-être moral et matériel, dans le fait que sur une population nombreuse, les sourds-muets, les idiots, les fous, les aveugles, les pauvres et les condamnés ne forment pas un pour cent du total. L'industrie s'y est cependant puissamment développée, et livre pour 45 millions de dollars d'étoffes de laines et pour 40 millions de dollars de tissus de cotons. Lowel, Lawrence sont déjà des centres industriels célèbres pour leur activité et surtout pour leur prospérité morale.— Boston fabrique des cols de chemises de papier pour 400,000 dollars; le raffinage du sucre y a pris un grand développement, et la confection des souliers et des bottes à la machine y est depuis longtemps florissante. Cette ville dont l'extension a nécessité le comblement de plu-

sieurs bassins maritimes, qui recevaient autrefois des navires, est sillonnée par des lignes de chemins de fer dont l'étendue totale est de 120 milles et qui rapportent un intérêt moyen de 6 $^1/_2$ p. °/o à leurs actionnaires. Les bibliothèques mettent en circulation 400,000 volumes. La fabrique d'armes de Springfield, sur la rivière Connecticut, livre chaque jour mille carabines sur le modèle Spencer, qui envoient à la distance de 2000 yards sept balles en onze secondes. Enfin la ville de Waltham, située à 10 milles à l'Ouest de Boston, fournit des montres qui commencent à supplanter l'horlogerie anglaise sur les marchés de l'Amérique.

Comme *statistique générale* nous donnerons quelques chiffres généraux, sortant un peu de la géographie proprement dite, qui trouveront peut-être quelques amateurs parmi nos lecteurs :

La production totale du sucre de betterave en Europe pour la présente année 1865-1866, est estimée en tonnes, pour la France à 250,000; l'Union douanière allemande (Zollverein), 180,000; l'Autriche, 65,000; la Russie, 30,000; la Hollande, 3,500; la Belgique, 25,000; la Pologne, 15,000; faisant un total de 568,500 tonnes, au lieu de 482,633 qu'a donné la campagne précédente 1864-1865, en addition à 932,236 tonnes de sucre de cannes qui furent importées en Europe.

On annonce, sans en faire connaître la cause, la mort de M. J. Macdougall Stuart, l'explorateur bien connu de l'intérieur de l'Australie. M. Stuart était né en 1818 de parents écossais. Voué au commerce dans sa jeunesse, il s'établit ensuite comme colon en Australie sans réussir dans ses entreprises agricoles. En 1857, il fit une vaine tentative pour explorer les montagnes à l'Ouest du lac Torrens, dans l'Australie méridionale. La seconde tentative en 1858 fut plus heureuse, malgré ses prodigieuses souffrances, il réussit à explorer 400 milles des rives du lac Torrens et, plus à l'Ouest, une vaste région fertile et favorable à la colonisation, dont la découverte lui valut pour 14 ans la

concession d'un domaine de 1,000 milles carrés. En 1860, il réussit à pénétrer tout à travers du continent australien, depuis la côte méridionale à la côte septentrionale, découvrant à moitié chemin une sommité à laquelle il donna le nom très-approprié de *Mont-Central*.

Le capitaine Maury, l'illustre directeur de l'observatoire de Washington, enrôlé, par le hasard de la naissance, dans les rangs des Sudistes ou confédérés, dans la lutte qui vient de se terminer aux Etats-Unis, se trouve en ce moment exilé de son pays. Des hommes de son mérite trouvent partout une patrie : l'empereur des Français, le grand duc Constantin de Russie lui en ont offert une à l'envi. Un banquet solennel auquel assistaient 140 personnes, vient de lui être offert, le 8 de Juin, à Londres, où le Président, Sir J. Patington, a fait ressortir tout ce que la science nautique, tout ce que le commerce doit de services au capitaine Maury, et le génie avec lequel il a su faire sortir des observations éparses des marins, des règles sûres pour la navigation de l'Océan. Les résultats pratiques, outre une plus grande sécurité, peuvent se traduire par l'économie de bien des millions chaque année, si l'on réfléchit que M. Maury a réduit de 250 livres sterling, au moins, les frais de la traversée d'un navire de 1,000 tonneaux se rendant d'un port européen à la côte orientale de l'Amérique, et de 1,200 à 1,300 livres sterling, les frais de la traversée d'Europe en Australie ou en Californie. Ce discours a été accompagné de la présentation d'une bourse contenant 3,000 livres sterling dont un tiers offert par le grand duc Constantin, et 1,100, produit d'une souscription ouverte parmi les nombreux admirateurs que M. Maury compte aux Pays-Bas.

On nous annonce l'arrivée dans le port de Marseille, de la vénérable veuve de Franklin, qui, âgée de 83 ans, et revenant d'un voyage dans le Levant, s'est immédiatement embarquée pour Bastia et se propose de visiter les îles de Corse et de Sardaigne.

BIBLIOGRAPHIE.

Statistische Tafel aller Lænder der Erde von Otto Hübner. — Tableau statistique de tous les pays du globe par Othon Hübner, chez F. Boselli, Francfort s/M. 1864.

On doit à M. Othon Hübner de Berlin la rédaction d'un ouvrage d'une importance capitale pour la statistique industrielle et commerciale; nous voulons parler des *Archives Statistiques* qu'il publie depuis un certain nombre d'années et qui renferment des mémoires intéressants sur une foule de sujets liés à la statistique. Cette science s'étend à tout; mais elle doit, pour conserver son intérêt, sortir des ornières, où faute de matériaux plus intéressants, des prêtres de Baal la font quelquefois végéter; nous voulons parler du mouvement des chemins de fer et des caisses d'épargne. — M. O. Hübner a condensé dans le grand tableau que nous avons sous les yeux un ensemble de notions sur l'étendue superficielle, le gouvernement, la population, la valeur et la nature du mouvement commercial, la position financière la marine commerciale et militaire, les forces militaires, les produits agricoles, industriels et commerciaux, l'administration, les poids et mesures, les villes principales, la statistique religieuse, les colonies des principaux états de l'univers. On sent tout ce qu'il faut de documents et de science statistique pour préparer un pareil tableau, même sous la forme la plus succincte, et qu'il réponde à un besoin de plus en plus généralement senti dans le monde commercial ou simplement dans le public en général. Cependant, si l'on réfléchit qu'il ne s'applique pas à moins de 130 états différents, on conçoit que cette statistique doit nécessairement perdre en profondeur et en solidité ce qu'elle gagne en étendue et que, tout en donnant des documents qui forment dans leur ensemble un arsenal précieux, elle flatte chez quelques hommes un penchant fréquent vers une science dont ils ne discutent pas les bases; les lectures ne se rendent pas compte que sur beaucoup de points il est impossible, même au statisticien le plus consciencieux,

de présenter mieux que des approximations et souvent même de simples supputations.

Statistique du Canton de Vaud, publication du département de l'agriculture et du commerce, par M. Alexandre Michod; Lausanne 1862—1865. 1re livraison: Territoire et agriculture. — 2me livraison; Population.

Statistique des États de l'Europe, de l'Amérique et de l'Orient. — Les cantons Suisses et les progrès de la Confédération, 2 tableaux, par Alex. Michod.

Nous avons déjà exprimé notre opinion sur le mérite et les défauts des tableaux étendus de statistique. Celui que donne M. Michod des Etats de l'Europe et de l'Amérique, moins détaillé que celui de M. Hübner, participe complétement à ce que nous avons dit du premier. Celui des Cantons Suisses a le mérite de plus de n'être assis que sur des doccuments dignes de confiance, ce que l'on ne peut pas dire des statistiques dont la prétention est d'embrasser une trop grande partie du globe. C'est dans les deux premiers cahiers publiés par M. Michod sur la statistique du Canton de Vaud que nous avons la satisfaction de trouver un statisticien consciencieux, maître d'un sujet intéressant qu'il sait nous présenter sous les faces les plus variées et toutes utiles.

Il ressort du tableau des cultures que, sur une superficie totale de 306,423,023 perches de terre, le canton de Vaud en a transformé 1,347,418 ou 4,3 millièmes en jardins; 6,192,875 ou 20,2 millièmes en vignes; et 81,005,650 ou 264,4 millièmes en champs; 63,322,905 ou 206,3 millièmes sont restés en prés; 76,144,838 perches ou 248,5 millièmes, en bois; 14,158,970 ou 46,2 en pâturages et 62,881,650 perches ou 205,2 en étivages, tandis que les bâtiments et les places occupent 1,415,217 perches ou seulement les 4,4 millièmes de la surface totale.

La proportion des cultures dans les 19 districts du canton est naturellement variable et soumise à l'exposition de chacun des districts. Des 1,347,418 perches

de jardins 113,680 sont situées dans le district de Moudon, 103,988 dans celui d'Yverdon, 103,125 dans celui de Lausanne et seulement 21,208 et 21,368 dans les districts montagneux de la vallée du lac de Joux et du Pays d'en Haut.

Sur 6,192,875 perches de vigne, Vevey en cultive 1,039,539, Lavaux 811,060, Morges 800,623, Rolle 670,033, Nyon 536,767, Lausanne 496,414 et Aigle 487,277. Les districts d'Echallens, d'Oron, de Payerne, et du Pays d'en Haut n'en possèdent pas.

Sur 76,144,838 perches de bois, précieuse propriété si mal aménagée chez d'autres peuples, Aigle en conserve 12,439,223, Nyon 8,056,041, Orbe 6,426,710, Aubonne 6,715,644, Grandson 5,940,110, Cossonay 5,632,716, et la Vallée célèbre par la qualité de ses bois, 4,607,697.

Les pâturages n'occupent pas en tout plus de 14,158,970 perches dont 2,900,325 dans le district d'Orbe, 2,350,660 dans celui d'Aigle. Sur 63,322,905 perches de prés, 9,935,354 appartiennent encore au district d'Aigle, 4,384,183 au Pays d'en Haut, 4,235,218 Cossonay.

Enfin les étivages, inutiles pendant une grande partie de l'année, sur un total de 62,881,650 perches forment une étendue de 11,629,583 sur le territoire du Pays d'en Haut, de 10,529,096 sur celui de la Vallée, et complètent par une étendue de 20,779,100 perches la surface du district d'Aigle, le plus grand de tous et qui forme à lui seul les 154 millièmes ou un sixième du canton entier.

Les propriétés vaudoises étaient au 1er Mars 1847 grevées de créances hypothécaires pour une valeur collective de 127,770,084 francs, qui s'élevèrent à 140,327,032 au 1er Janvier 1852. Depuis lors jusqu'au 1er Janvier 1862, il y a pour 129,700,000 fr. environ de nouvelles inscriptions, dont il faut défalquer des radiations s'élevant à une valeur totale de cent millions de francs, ce qui constitue un accroissement décimal de trente millions des charges hypothécaires dont la propriété se trouve grevée.

Les recensements du bétail, pendant le demi-siècle écoulé de 1811 à l'an 1860 en regard d'un accroissement de la population de 158,855 âmes à 206,645 que

le mouvement a été de 62,721 à 76,972 pour la race bovine, de 57,561 à 52.013 pour la race ovine, de 14,535 à 16,991 pour le nombre des chèvres, de 20,786 à 31,499 pour les porcs, tandis que le nombre des chevaux est descendu de 20,417 à 16,707.

La statistique de la population vaudoise comprend un résumé des recensements antérieurs à celui de 1860, celle des maisons et des ménages, de l'accroissement de la population, des naissances légitimes et illégitimes et le nombre des habitants des principales communes.

Les illustres voyageuses, *par* R. CORTAMBERT[1].

Les illustres voyageuses méritaient depuis longtemps un historien, elles l'ont trouvé dans M. R. Cortambert, qui nous présente aujourd'hui dans un intéressant volume une sorte de galerie où sont rangés par ordre chronologique les portraits de ces femmes héroïques, au caractère fortement trempé qui sont allées affronter les dangers de contrées lointaines ou de sommités jusqu'alors vierges de pas humains.

C'est tout d'abord Pâquette, née à Metz dans la première moitié du XIIIe siècle. Capturée par les Hongrois elle fut transportée de campements en campements jusqu'au cœur de la Mongolie. Elle accomplit un voyage de deux mille lieues à une époque où l'on considérait comme presque impraticable le trajet de Paris à Strasbourg. Viennent ensuite des notices très détaillées sur Anne d'Arfet, Dona Isabelle Barretos de Mendana, La Monja Alferez, Marie Read, Mme Godin des Odonais, Jeanne Baret, puis l'auteur nous captive par des pages saisissantes sur Mme Lacouture, dont les misères remontent à 1765. Partie sur le bateau frêté par le capitaine Viaud de Marennes pour aller en Louisiane, elle fit naufrage près de la Floride. Mme Lacouture et Viaud poussées d'îles en îles et de récifs en récifs, souffrirent tous les tourments que l'homme peut endurer ici-bas et n'obtinrent leur salut qu'à l'affreuse condition de faire rôtir leur esclave nègre.

[1] Un vol. Paris, chez Maillet, 15, rue Tronchet.

Comme pour détourner nos yeux de cet odieux ectacle, M. Cortambert nous met en présence d'une mme qui eut un grand nom en Orient et fut un nnement pour l'Europe. Je veux parler de lady her Stanhope, l'auteur nous initie aux détails de sa mantique habitation en Syrie où M. de Lamartine rendit visite en 1832.

A côté de lady Stanhope nous voyons les portraits de deux femmes célèbres chacune dans leur genre, Mrs Trollope, cette fine appréciatrice des mœurs sociales et politiques des pays où elle séjournait, et Mlle Henriette d'Angeville, cette intrépide ascensionniste qui de plus est une femme de beaucoup d'esprit.

Plus loin nous trouvons Ida Pfeiffer dont la vie aventureuse offre beaucoup d'intérêt. Chose étrange, cette voyageuse, rencontra plus d'obstacles chez les chrétiens que chez les sauvages. En poursuivant nous distinguons Frédérika Bremer à la fois peintre, philosophe et poète, Mme Hommaire de Hell, voyageuse distinguée qui a si bien décrit les sensations que l'âme éprouve dans les solitudes du désert; Mme Catherine de Bourboulon, dont la mort récente vient d'attrister le monde géographique; Dona Agostina Libarona, qui ne voyagea ni dans le but de la science, ni par désir de briller, mais bien par dévouement conjugal et amour du devoir; la comtesse Dora d'Istria, qui jouit aujourd'hui d'une assez grande notoriété pour qu'il nous suffise de la nommer. Enfin pour clore cette exposition, M. Cortambert nous retient encore quelques instants auprès de Mlle Alexina Tinne qui affronta courageusement les chaleurs équatoriales du Soudan.

Et maintenant honneur à toutes ces femmes. Qu'elles aient accompli ces périlleux voyages poussées par le mobile puissant de la science et la soif des découvertes, ou qu'elles aient quitté le clocher du village cédant à l'impulsion généreuse du devoir, elles ont toutes une part légitime à recueillir de nos éloges. Quant au volume de M. Cortambert que nous fermons à regret il fera son chemin par le monde, et lui aussi sortira des horizons du pays natal.

E. de B.

Lettre à M. E. Desor

SUR LES ORIGINES DES BERBERS.

Fort Napoléon, 22 Juin.

Monsieur,

Le journal *le Globe*, organe de la Société géographique de Genève, m'apporte le résumé trop succinct de vos intéressants travaux sur le Sahara.

Je suis tout particulièrement frappé des idées ethnographiques que vous émettez au sujet des anciennes populations de l'Afrique, et je crois devoir vous faire connaître quelques faits de nature à les corroborer en partie.

Ce n'est plus seulement dans la province de Constantine que l'on découvre des monuments primitifs (de ceux appelés celtiques), il en a été reconnu déjà bon nombre dans la province d'Alger, tant sur les hauts plateaux entre Boghar, Taguîn et Zenîna, que plus au Sud, à M'Sad, Djelfa, les environs de Laghouat et la vallée de l'Oued M'zi. Enfin il en a été signalé dans les environs de Tiaret, province d'Oran.

Mu par une légitime curiosité, vous vous demandez quel pouvait être le peuple évidemment considérable qui a autrefois occupé le pays au point d'y laisser, malgré tant de bouleversements, des traces aussi considérables?..... Si vous voulez bien me le permettre, je vais m'associer à votre curiosité en tâchant de la satisfaire.

Pour moi — point de doutes possibles — ce peuple appartient à la race Berbère.

Ces monuments variés dans leurs grossiers détails, mais uniformes dans leur architecture générale, sont l'œuvre des Berbers. Ce sont eux, les Lybo-Berbers, dont les débris épars successivement divisés, fractionnés, puis cantonnés, par les Phéniciens, les Carthagi-

nois, les Romains, les Vandales et surtout les Arabes, occupent sous des dénominations diverses [1] une grande partie de l'Afrique septentrionale.

Ces Berbers sont-ils, comme je l'ai plusieurs fois écrit, les descendants des Hyksos, chassés, après un long séjour dans la vallée du Nil, par un prince de la dynastie d'Amenocephis?..., sont-ils les fils de cette race blonde dont on trouve encore tant de types dans les diverses Kabylies, et dont la couleur était devenue un objet de haine pour les Egyptiens?..... Quelle pouvait être la parenté des Berbers avec ce peuple THAMOU qui a occupé les plateaux Abyssins et dont le nom est inscrit sur les monuments de la XVII[e] et de la XVIII[e] dynastie?

Il est permis de supposer que les *Thamou* n'étaient autres que des Hyksos, et que cette dernière dénomination a pu leur être aussi étrangère que le sont aujourd'hui, par exemple, celles de Touaregs ou de M'zabi aux populations que les Arabes désignent ainsi.

A l'appui de cette théorie, je vous signale la fréquente répétition de l'ethnique THAMOU ثمو dans diverses tribus et familles des pays Berbers de l'Algérie et du Marok [2], qui a été usité bien longtemps avant les invasions arabes, car nous le retrouvons dans des noms de villes : THAMOUGAS, THAMOU SIGA [3], sur un cippe Hexagonal et Lambesc [4], et dans des noms de lieux : Djebel THAMOUZAZ (Marok).

Il en est de même de l'ethnique AOUA que nous a conservé la célèbre inscription d'Adulis. Cette dénomination est restée celle de très-nombreuses tribus, fractions et familles Berbères; elle est même le nom collectif de la plus considérable des confédérations Kabyles : *ag* AOUA, pluriel : *ig* AOUA *ouen*, les Zouaoua des Arabes.

MM. Beke et Antoine d'Abbadie ont fait connaître

[1] Berbers, Kabiles, Chaouïa, Chellouh', M'zabi, Touaregs, etc.

[2] *Beni Thamou*, nom d'une tribu du Cercle de Tenes, les *Beni Thamou*, fraction de tribu dans la Mitidja, etc.

[3] *Colonia Marciana Trajana Thamugas*, aujourd'hui Timegad, dans l'Aures (province de Canstantine), *Thamusiga* (le Ταμουσιγα de Ptolémée), aujourd'hui Mogador (Marok).

[4] *P* (ublius) TAMU*dius Venustus*....? Léon Renier : inscript. romaines de l'Algérie, nº 100 B. p. 24.

l'importance ethnographique du peuple Ag Aoua, aborigène du plateau Abyssin, où il existe encore sous le nom de *Ag Aous*, dénomination que nous retrouvons également appliquée en Algérie à plusieurs points; tel est *N'gaous*, petite bourgade de la province de Constantine. « Il y a bien des découvertes à faire dans la « comparaison du Berber des Touaregs et des langues « des nègres voisins avec les idiômes de l'Abyssi- « nie [5]. »

L'origine des Berbers-Hyksos me paraît devoir être rattachée aux populations Adites qui, il y a quelque mille ans, occupaient les plaines de l'Irak, les vallées du Tigre et de l'Euphrate, régnèrent sur Babylone [6], d'où ils envahirent l'Egypte après avoir laissé quelques fractions en Arabie, où on retrouve de leurs constructions analogues à celles communément appelées celtiques en Algérie, et que je voudrais voir dénommer Adites[7]. Ils s'étaient particulièrement cantonnés sur les plateaux Ethiopiens et Abyssins. Plus tard, chassés de l'Egypte, ils se répandirent dans tout le Nord de l'Afrique qu'ils occupèrent jusqu'aux Canaries, où on retrouve des localités portant des noms Berbers [8].

Nous trouvons — bien que sous une forme légendaire — de nombreux détails sur les Adites et les Thamoudites, dans le Koran.

Le livre sacré des musulmans associe toujours les peuples de AD et de THAMOU, « qui taillaient leurs mai- « sons en roc dans la vallée. » Koran, chap. LXXXIX, v. 8 [9]. Ces tribus vivaient en confédérations comme les Berbers modernes, car le Koran leur applique l'expression générique *El Ahzab*, pluriel de *Hisb*

[5] H. Tauxier : Ethnographie de l'Afrique septentrionale, p 462. Revue Africaine, T. IX.

[6] Sidillot : Histoire des Arabes, liv. I, p 14.

[7] Koran : chap. LXXXIX, v. 6 et 8; et *Tabari* : traduc. de M. Dubeux, p. 114.

[8] N'y aurait-il pas autre chose qu'une simple analogie entre la tradiiton d'hommes de grande taille commune aux Guanches et aux Adites (Koran : chap VII, v. 67), tradition dont Ebn Khaldoun a d'ailleurs fait justice.

[9] A propos de ces demeures creusées dans le roc, je rappellerai qu'il en a été trouvé dans le Djerdjera. J'avais déjà signalé l'analogie qu'offraient ces demeures bizarres avec les habitations cyclopiennes du Haauran (Syri. orientali). Voy Nouvelles Annales des Voyages, 1861, t. IV.

(chapitre XL, v, 31), ils furent l'objet d'un châtiment céleste analogue à celui des villes de la pentapole. Les tribus Adites et Thamoudites ayant refusé de reconnaître la parole de Dieu furent violemment expulsées de leur territoire (Koran, chap. XXXVIII, v. 11, 12; chap. LX, v. 32; chap. L, v. 12, 13; chap. LIII, v. 51 à 54; chap. LXIX, v. 4, 5, 6).

Cet événement eut lieu après le déluge de Noé (chap. XI, v. 52, 62 à 72, 91, 98; chap. XXVI, v. 123 à 175; chap. XXVII, v. 46 et suiv.) et avant la catastrophe de la mer Morte, avec laquelle il ne peut être confondu (chap. LIII, v. 54; chap. LXIX, v. 9.), il s'agit évidemment de quelque grande révolution physique, probablement une inondation du Tigre et de l'Euphrate (chap. XI, voy. supra) suivie d'une sécheresse exceptionnelle (ch. XLVII, v. 23; ch. LII, v. 41, 43; ch. LIV, v. 19, 20 et suiv.).

Le Koran parle aussi (ch. XLVI, v. 20) des Adites qui habitaient la partie sablonneuse de l'Arabie. Ne pourrait-on en induire que cette race occupait tout le pays *Arabique*, depuis Mossoul au Nord jusqu'à la mer au Sud ?

Malgré ce qu'il y a toujours d'au moins téméraire à risquer des rapprochements ethnographiques sur de simples analogies de mots, je ne puis m'empêcher de vous signaler la physionomie toute Berbère de quelques noms propres figurés dans le texte de la grande inscription de Khorsabad, publiée par MM. J. Oppert et Menant. Par exemple, lorsque Sargon raconte qu'il a imposé des tributs au roi *Iaoubid*, à un chef de Syrie *Iaman*, ou à des villes qui s'appellent *Izirti*, *Izîbia*, *Armit*.....

Il résulte de ce qui précède que les Berbers actuels originaires de l'Asie, comme l'ont écrit tous les auteurs de l'antiquité [1], seraient les descendants de la race qui a longtemps occupé le plateau Asiatico-Arabe, puis l'Est du continent africain. Votre supposition en ce qui touche les Beni Thamou n'a rien que de très-rationnel, surtout si l'on tient compte des rapprochements que

[1] Eusèbe, Manithon, Procope, Strabon, Salluste et les auteurs musulmans. *Voyages et Études sur le passé et l'avenir des Kabiles*, p. 79, 80.

je viens de vous signaler. L'archéologie, la philologie, la tradition même sont d'accord pour confirmer cette thèse.

Plus on étudie les races de l'Algérie et du Nord de l'Afrique, plus on arrivera, je crois, à corroborer cette théorie. La connaissance des divers dialectes Berbers, la traduction des documents épigraphiques antérieurs à la domination romaine sont, à cet égard, des matériaux précieux à consulter.

Ce que je ne puis admettre, c'est que ce peuple soit la souche des Celtes d'Europe! Il est vrai que les Baléares, la Sardaigne, le Midi de la Corse offrent aux observateurs des monuments adites ou celtiques. Mais ce qui rend complétement improbable la filiation des populations celto-ibères est la différence radicale du langage; physionomie générale, race, etc. : tout est opposé.

Des parallèles ingénieux et souvent remarquables ont été faits entre les Bretons et les Kabyles, mais ils s'arrêtent à ce que j'appellerai les manifestations extérieures, et ne sont qu'un témoignage de plus de l'éternelle identité des variétés du genre Homme.

Vous l'avez dit avec raison, Monsieur, il faudrait prouver la parenté de la langue des Touaregs avec nos anciens idiômes européens. Précisément cette parenté n'existe pas : ceci résulte de comparaisons réitérées entre les divers vocabulaires Berbers et ceux des langues Ariennes.

Il me reste à vous remercier de la citation que vous avez bien voulu faire de mes travaux.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, la respectueuse et sympathique expression de mes sentiments distingués.

Bon-Henri AUCAPITAINE,
membre de la Société de Géographie de Genève.



EXTRAIT

DES PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 18 Mai 1866.

Présidence de M. H. Bouthillier de Beaumont.

Après la lecture du procès-verbal de la précédente séance et son approbation, M. le Président rend compte des travaux des commissions, et mentionne les dons reçus pendant ce mois.

De M. le professeur Chaix : Les deux premières livraisons de la *statistiqne du canton de Vaud par M. Michod* (voir le Bulletin précédent).

De M. Carlo Guarmani son ouvrage sur le *Nedjed septentrional.*

De M. Marcet : *Three years residence in China de W. Tyrone Power.*

De M. J.-M.-Ziegler sa nouvelle *carte hypsométrique de la Suisse* avec *index* et *mémoire explicatif.*

De M. Petermann son : *Appel à la nation allemande pour l'expédition au pôle nord*, et la *création d'une société générale allemande de géographie.*

Sont présentés par le Bureau et élus : M. Kaltbrunner, comme membre effectif et M. le général de Blaramberg comme membre honoraire.

Avant de suivre à l'ordre du jour, M. le Président fait remarquer l'importance de la brochure de M. le Dr Petermann, manifeste géographique d'une grande portée, qui, si il n'est pas suivi d'une exécution immédiate, par suite des mouvements de guerre qui se préparent en Allemagne, ne peut manquer au retour

de la paix d'attirer à lui de grandes sympathies et de nombreuses adhésions. M. le Président rappelle aussi l'initiative que prend M. le Dr Petermann de la création d'une société générale Allemande de géographie et fait passer à Messieurs les membres présents la circulaire d'invitation et de souscription.

En donnant la parole à M. Lombard, M. le Président fait ressortir l'obligeance de ce savant et zélé membre effectif d'avoir bien voulu extraire d'un grand travail, particulièrement médical, la partie géographique de ses recherches pour en faire jouir plus promptement la Société de géographie (Voir plus loin.)

Après les observations et les demandes faites à M. le Dr Lombard, sur divers points de son exposé et particulièrement sur l'influence du Gulfstrœm, la séance est terminée par un rapide et charmant récit de séjour à Singapoure, de M. de Molins, qui captive l'attention de l'assemblée par la variété et la fraîcheur de ses descriptions. (Voir aux mémoires.)

Sur la proposition du bureau, cette séance sera la dernière du semestre des séances mensuelles de la société.

La séance est levée.

Distribution géographique de la mortalité dans ses rapports avec les influences atmosphériques.

Le Docteur Lombard fait connaître les résultats auxquels il a été conduit par l'étude des lois de la mortalité dans leurs rapports avec les influences atmosphériques. Grâce à la confection de deux cartes d'Europe et à des diagrammes où la répartition annuelle des décès est représentée d'une manière graphique et par des méthodes rigoureuses, le Dr Lombard est arrivé à reconnaître les lois de la mortalité dans leurs relations avec le cours des saisons. Il a vu que la plus forte mortalité coïncide avec le froid plus ou moins prolongé, de telle manière que pour la plupart des pays européens, c'est en hiver et au printemps que l'on observe le plus grand nombre de décès. Tandis que la chaleur et surtout la chaleur prolongée, exerce une influence favorable, en sorte que c'est en été et en automne que la mortalité est la plus faible en Europe.

A côté de cette loi générale, il existe des exceptions

pour certains pays et pour quelques localités, où l'on observe une plus forte mortalité en été ou en automne, et une plus grande salubrité en hiver et au printemps. Les principales régions européennes, où l'on rencontre cette répartition exceptionnelle des décès sont l'Islande, la ville de Stockholm, quelques parties de la Suède, la Zélande, dans les Pays-Bas; en France, quelques localités voisines de l'embouchure de la Somme, de la Charente et de la Gironde; la Bresse et la Sologne; tout le littoral de la Méditerrannée, depuis Perpignan jusqu'aux marais Pontins; les bords de l'Adriatique, près les lagunes de Venise; l'Istrie et la Dalmatie; le cours du Danube; la Corse, la Sardaigne et les Iles Baléares. Or, si l'on étudie ces divers pays ou localités au point de vue pathologique, on leur trouve un point commun, dans la fréquence des fièvres intermittentes, qui paraît occasionner la prédominance estivale ou automnale de la mortalité. Il ne s'en suit pas néanmoins qu'on remarque cette dernière partout où il y a des fièvres intermittentes; mais seulement on peut dire qu'elle ne se rencontre pas sans fièvres paludéennes.

Le Dr Lombard fait en outre remarquer que cette maladie est causée par des circonstances telluriques qui peuvent être détruites, soit par le desséchement des marais, soit par des drainages bien entendus, soit enfin par des mesures hygiéniques appropriées à la localité. L'on voit alors la mortalité exceptionnelle de l'été diminuer ou disparaître pour faire place à la mortalité normale de l'hiver ou du printemps; c'est ce que l'on a observé pour la ville de Londres qui était autrefois décimée par les fièvres d'accès et où l'on voyait alors le plus grand nombre des décès tomber sur l'été et sur l'automne, tandis qu'il est rentré maintenant dans la règle générale de la mortalité hivernale.

Un phénomène semblable a été observé pour la ville de Rochefort qui, au siècle dernier, comptait une très-forte mortalité en automne causée par des miasmes paludéens, produits de l'évaporation d'une vaste plaine marécageuse située dans son voisinage immédiat. Des travaux de desséchement ont transformé ce marais en une prairie fertile et, dès lors, la mortalité a diminué des trois quarts et elle est devenue en grande partie hivernale. Ainsi donc, l'une des conséquences que l'on

peut tirer des observations du Dr Lombard, c'est qu'il est au pouvoir de la civilisation de diminuer la proportion de la mortalité et d'en changer la répartition annuelle; alors qu'elle dépend de la présence de miasmes paludéens que des travaux bien entendus peuvent faire disparaître. C'est ce qui faisait dire à l'un des médecins les plus distingués de la Belgique, le Dr Vleminx, qu'il était possible de déraciner complétement les fièvres intermittentes du sol de l'Europe. Nous sommes malheureusement bien loin d'avoir atteint un pareil résultat, ajoute le Dr Lombard; mais il est permis d'y tendre avec persévérance, et il est à désirer que des mesures énergiques soient adoptées partout où règne ce fléau de l'espèce humaine: D'autant plus que, si la fièvre d'accès paraît exercer ses principaux ravages sur les adultes, son action délétère se fait aussi sentir d'une manière déplorable sur les enfants qui meurent en très-grand nombre partout où la chaleur développe des miasmes paludéens abondants. C'est ce que l'on observe d'une manière indubitable sur le littoral de la Méditerranée où la mortalité estivale se compose en grande partie de jeunes enfants qui succombent en proportion considérable pendant l'été et au commencement de l'automne sous l'influence combinée de la chaleur et des miasmes paludéens.

L'une des causes qui viennent ajouter leur influence délétère à celles dont nous venons de parler; c'est le voisinage des marais salants dont l'atmosphère empestée développe un grand nombre de maladies fébriles, non-seulement chez les habitants riverains de ces étangs, mais encore partout où les vents dominants vont répandre les effluves pestilenciels dont ils se chargent en passant sur ces marais et principalement sur ceux qui sont mal aménagés.

Il Nedjed Settentrionale. Itinerario da Gerusalemme a Aneizeh nel Cassim di Carlo Guarmani, di Livorno.

Le Nedjed septentrional. Itinéraire de Jérusalem à Aneizeh, dans le Cassim; par Charles Guarmani de Livourne: 1 vol. Jérusalem, typographie des PP. Franciscains, 1866.

Nous avons sous les yeux ce que les Anglais appellent « un signe des temps, » un beau volume octavo imprimé dans ce couvent de Terra-Santa si connu de ceux auxquels est familière la géographie de l'Orient. Si poétique que soit cette cité de David, si sublimes que soient les souvenirs éveillés par le nom de Sion, nous osons croire que les sentiments qu'elle fait naître ne seront pas amoindris par un fait aussi nouveau dans l'histoire, la publication d'un livre.

M. Guarmani fixé en Orient depuis assez longtemps pour en connaître les mœurs et la langue, fut chargé de parcourir l'intérieur de l'Arabie pour y acheter des chevaux destinés aux écuries du roi Victor-Emmanuel et de l'empereur des Français. Aucune mission ne pouvait mieux que celle-là lui faire connaître les provinces les plus mystérieusement scellées aux étrangers. Se donnant pour un aga turc délégué par Fouad-Pacha, M. Guarmani fut conduit dans les pâturages les plus célèbres pour l'élève des chevaux, dans les cantons les moins connus. Nous citerons comme exemple ce district de Keïbar ou Kaïbar, refuge des Juifs échappés aux légions de Vespasien, qui opposèrent une si vigoureuse résistance à la propagande armée de Mohammed et d'Ali son lieutenant. Il n'en a pas, que nous sachions, été question en géographie et peut-être en histoire, depuis cette époque, et c'est avec un vif intérêt que, familiarisés avec l'histoire de la naissance de l'islamisme, nous voyons M. Guarmani conduit dans cette oasis. Il ne paraît pas que les Israëlites aient laissé de descendants dans une population où les métis de sang africain paraissent se retrouver en si grand nombre qu'on se croirait, dit-il, transporté au Soudan.

Ayant revêtu le costume des fils du désert, bien armé et suivi d'un ancien et fidèle serviteur, nommé Mohammed-el-Gezzeui, M. Guarmani sortit de Jérusalem, le 26 de Janvier 1864. Il a décrit avec plus de détails qu'aucun voyageur l'oasis peu connue de Teïme, dont la population distribuée dans plusieurs villages, tire d'une citerne vaste et profonde des eaux assez abondantes pour remplir des rigoles qui les portent aux lointaines cultures.

M. Guarmani fut, dans les défilés des montagnes, spectateur d'un combat entre la tribu indépendante des

Ehtebe et l'émir Abd-allah, fils de Feisal eben Sehoud, le sultan actuel des fanatiques Wahabis (Vakabiti.) Les hommes du désert restèrent victorieux et offrirent à leur hôte *turc* une part dans le butin.

Le prince Abd-allah refusa de le laisser pénétrer dans les états de son père, comme Palgrave a réussi à le faire, et le fit conduire à la limite du territoire de Cassim et des pays soumis à l'émir Talal eben Raschid, le prince qui gouverne le pays et les montagnes nommées Djebel Chamar. Guarmani entra dans Haïl, sa capitale, le 1er Avril et fut l'objet de la plus bienveillante hospitalité. Il s'instruisait des mœurs de l'Arabie par l'assiduité avec laquelle il suivait les séances du tribunal où siégait le prince Talal. Vacant, en même temps aux devoirs de la mission qu'il avait assumée, il visitait dans les districts lointains les haras du prince et Keïbar, déjà mentionnés, soumis à l'administration d'un lieutenant du prince.

Le récit de M. Guarmani sur les mœurs de ces peuples nous fait connaître approximativement les ressources militaires et la population des provinces intérieures où elle se divise en Bédouins et en sédentaires. Ce qui est plus difficile est de fournir des données à la géographie de ces régions. Les études topographiques sont bien dangereuses pour ceux qui s'y livrent au milieu de populations prêtes à voir un espion politique dans tout voyageur instruit.

M. Guarmani a fait de son mieux pour nous décrire l'aspect du pays, les montagnes et leur nature géologique; au moyen d'itinéraires, de distances et de directions notées avec vigilance et détail, on travaille à la topographie, on se tient lieu de géodésie, et c'est ainsi que M. Guarmani a pu construire une carte, qui n'est qu'une simple reconnaissance, et n'en donne à nos yeux, que plus de garanties d'exactitude. Ses détails sur les Arabes Scherârat sont une peinture intéressante des enfants du désert.

Le retour de M. Guarmani eut lieu par l'oasis de Djôf, et il regagna ensuite les bords du Jourdain, mais en fuyant devant une horde de pillards; il nous laisse ignorer quel fut le sort des chevaux achetés par lui, et s'ils ont atteint les écuries augustes auxquelles ils étaient destinés. P. C.

ANALYSE et EXTRAIT

DES DERNIERS VOYAGES DE LIVINGSTONE

Récit d'une expédition sur le Zambési et ses tributaires, et de la découverte des lacs Shirwa et Nyassa. 1858—1864, par David et Charles Livingstone. — Narrative of an expédition to the Zambesi..... London : John Murray 1865.

Les négociants arabes étaient, depuis un temps immémorial, établis le long de la côte orientale de l'Afrique, où ils avaient transporté la culture de la canne à sucre; ils l'avaient jalonnée de colonies assez florissantes, telles que Sofala, Mozambique, Quiloa, Mélinde, Mombas, Brava, Magadacho, lorsque Vasco de Gama y parut pour la première fois en 1497, et la visita encore en 1502, à son second voyage aux Indes.

De premiers efforts pour tirer de l'or d'une région où l'on avait imaginé de chercher l'Ophir de l'Ecriture-Sainte, n'obtinrent qu'un médiocre succès. La seconde expédition portugaise fut composée de trois navires, qui mirent à la voile en 1569 de Lisbonne. Elle portait un millier d'hommes pour la plupart gens de qualité volontairement engagés pour la conquête des mines d'or qui devaient se trouver au pays du *Monomotapa* et dans le Manica, pays situé encore plus loin au Sud-Ouest. On avait même l'ambition de pénétrer jusqu'à la côte occidentale du continent de l'Afrique. Cette expédition placée sous le commandement de François Barreto et bien pourvue de chevaux, d'ânes, de chameaux et de provisions, remonta le Zambési jusqu'à Senna où elle fut bien accueillie par des marchands arabes établis en grand nombre sur ce fleuve. Barreto reconnut leur hospitalité en passant au fil de l'épée la plus grande partie de la population. La piqûre des mouches tzétzés avait fait dépérir ses chevaux, et les hommes ressentaient déjà les effets de l'insalubrité notoire de cette localité. On aima mieux attribuer le tout à un empoisonnement supposé et quelques-uns des habitants périrent attachés à la bouche des canons. La bande de Barreto, réduite à 560

hommes, partit de Senna et n'arriva jamais aux mines d'or qu'elle cherchait, anéantie par la faim, la soif et les représailles des indigènes.

Au seizième siècle les Portugais ont conquis les colonies maritimes des Arabes dont ils ont fait disparaître la prospérité. Leur activité dans l'intérieur a été moins brillante encore, puisqu'ils ont enseveli dans l'oubli et la destruction les travaux des Jésuites, plus réels, plus étendus et plus bienfaisants que ceux du gouvernement.

Au milieu de l'ignorance qui en était le résultat, comment les traités de géographie pouvaient-ils affirmer, au premier quart du 19me siècle, « que tout l'intérieur de l'Afrique, depuis les limites de l'Abyssinie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, ne forme qu'un vaste plateau? » Assertion fortuite basée sur une heureuse intuition et justifiée par les événements. Elle a été d'abord étayée du résultat des voyages accomplis par les missionnaires protestants dans le bassin de la rivière Orange, et pleinement justifiée enfin par ceux de Livingstone, de Burton, de Speke et de Grant.

Une première tentative pour pénétrer ces ténèbres fut risquée, en 1823, par le commodore Owen, engagé pendant plusieurs années dans une vaste et utile exploration des côtes de l'Afrique (voir *Journal de la Soc. Géog.* de Londres V. II). Il fit remonter le Zambési par trois officiers, MM. Kilpatrick, Forbes et Browne, qui moururent des effets du climat, les uns à Tetté, les autres à Shupanga. Leurs notes, sauvées de la destruction, faisaient connaître l'importance du fleuve, large d'un mille au-dessous de Senna, plein de bancs de sable aux basses eaux, puis, aux pluies qui tombent de Novembre en Mars, dépassant des berges de vingt pieds de hauteur et inondant une grande étendue de terre. La force du courant de Senna à Tetté faisait durer six semaines un trajet de 60 lieues à travers un pays collineux et salubre. L'embouchure du Shiré (Shirry) avait été vue et son cours passait pour être navigable sur une longueur de 30 jours.

De 1852 à 1856 David Livingstone traversa de part en part le continent, du fleuve Orange au cours intérieur du Zambési et du pays d'Angola au canal de Mozambique. Le succès mérité de la publication de

ces premiers voyages valut à l'illustre missionnaire d'être mis à la tête d'une nouvelle expédition plus nombreuse avec laquelle il s'embarqua le 10 Mars 1858.

L'exploration géographique avait plus spécialement pour objet la partie orientale de l'Afrique, au Nord et le long du Zambési, l'établissement d'une mission dans une localité salubre de l'intérieur et le désir de remplir la promesse de reconduire dans leur patrie une troupe de Makololos, qui, pleins de confiance en Livingstone et de dévouement pour sa personne, l'avaient accompagné, en 1856, depuis Linyanti, en descendant le fleuve jusqu'à Senna.

Nous nous proposons, sans égard pour l'ordre chronologique, de rendre compte d'abord de cette partie des voyages de Livingstone. Il partit de Tetté, le 15 Mai 1860, à la tête d'une bande moins nombreuse que celle qu'il y avait amenée, car un bon nombre de Makalolos étaient retenus dans l'établissement portugais par l'attrait d'une paternité de date récente, et on en vit même, qui étaient déjà en route, déserter après qu'une première journée d'absence leur eût révélé la force des liens improvisés qui les attachaient à quelques jeunes esclaves.

A la distance de deux journées de marche au Nord-Ouest de Tetté on atteint une gorge majestueuse profonde et longue de 35 à 40 milles, où le fleuve Zambési forme les chutes ou rapides de Kebrabasa (rupture de corrée). Les montagnes à travers lesquelles il se fraie un passage sont principalement formées de syénite, quelquefois d'une couleur rose, ou grise, et souvent aussi d'un bleu semblable à celui du lapis-lazuli. Elles sont revêtues, dans la partie inférieure qui forme le lit du fleuve, d'un enduit brillant, de la couleur du noir de fumée, semblable au vernis dont les cataractes de la Guyane recouvrent les parois des rocs sur lesquels elles tombent. Ces roches sont tantôt sillonnées de cannelures produites par le mouvement des eaux, tantôt creusées d'énormes cavités en forme de chaudières. On les attribue à la rotation rapide imprimée à des blocs erratiques par l'extrême violence des tourbillons. Les montagnes présentent au fleuve un front escarpé dont la hauteur est de 3.000 pieds. L'écartement des rives est variable, atteignant un mille

[illegible] terme [illegible] par [illegible] grande distance des [illegible] [illegible] pas [illegible] zèbre [illegible] suffit [illegible] rhinocéros qui ne [illegible] jamais beaucoup [illegible] et dont la présence est un sûr indice de sa [illegible] mais lorsque dans le silence [illegible] des [illegible] on entend le chant joyeux des oiseaux, on peut [illegible] de son voisinage. Tandis que nous [illegible] un grand tamarin, auprès de plusieurs [illegible] qui [illegible] dans le lit [illegible] nous entendîmes [illegible] chants harmonieux. [illegible] nouvelle [illegible] passionnés des [illegible] branches qu [illegible] [illegible] chasse [illegible] dans [illegible] sèches [illegible] [illegible] les chasseurs [illegible] les buffles [illegible] [illegible]

de la gorge de Kebrabasa, passa, au confluent du Zambési avec la rivière Longoua, près des ruines romantiques de Zumbo, ancien établissement des Portugais, et il traversa, le 11 Juillet, la rivière Kéfioue (Kafue), autre tributaire septentrional du grand fleuve.

C'était la limite du pays des Batokas, contrée pittoresque et fertile, dont Moselekatze, le fameux conquérant, chef des Zoulous-Matebelis, et Sébituane, roi des Makololos, avaient presque fait un désert par leurs sanglants exploits et dont Sébituane avait asservi les habitants. Ces Batokas accueillirent Livingstone avec une grande hospitalité. Sa marche ressemblait à un triomphe. Des guides venaient à sa rencontre. Il trouvait tout préparé, le campement destiné à l'abriter pour chaque nuit, avec des provisions de belle farine, de légumes, de volailles grasses. Il recevait en présent d'énormes quantités de la bière du pays, brassée avec la farine de *doura*, qui n'est ni acide ni enivrante, mais nourrissante, douce au palais, et qui dispose à l'embonpoint.

Outre les services rendus par pure hospitalité, les Batokas ne mettaient pas à leur temps et à leurs denrées un prix excessif. Quelques colliers de verroterie suffisaient à payer leur tabac, qui est très-fort, et en quantité suffisante pour l'usage de la caravane entière pendant six mois. « Notre avare et sale cuisinier, dit le voyageur, possédait une vieille paire de pantalons, qui lui avait été donnée par charité; après l'avoir encore portée longtemps sur sa personne, il trouva un manœuvre qui consentit à porter, un jour entier, son lourd bagage pour recevoir l'une des jambes réduite à un état pitoyable d'usure ; la seconde jambe servit, le lendemain, à payer un second porteur; il en paya un troisième avec ce qui restait du lamentable vêtement, non compris les boutons. »

Qu'il nous soit permis de transcrire encore un passage destiné à faire connaître la prodigieuse abondance du gibier. « Dans une région desséchée, le chasseur indigène devine, par les animaux qu'il rencontre, où il pourra se procurer de l'eau. La présence du *gemsbock*, *duîker* ou *diver* (plongeur), des springbocks ou des éléphants n'est pas un indice infaillible de la proximité de l'eau, car ces animaux franchissent l'espace

avec une rapidité qui leur permet de s'aventurer, par vingtaines, à de grandes distances des aiguades. Il n'en est pas de même du zèbre, du pallah, du buffle et du rhinocéros, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'eau et dont la présence est un sûr indice de sa proximité; mais, lorsque dans le silence solennel des forêts, on entend le chant joyeux des oiseaux, on peut être assuré de son voisinage. Tandis que nous reposions sous un grand tamarin, auprès de plusieurs belles sources qui jaillissaient dans le lit partiellement desséché du ruisseau de Podebode, nous entendîmes une grande variété de chants harmonieux. Ils provenaient de petits oiseaux dont la vue était nouvelle pour nous, et se mêlaient aux accents passionnés des pigeons perchés en foule sur les branches qui ombrageaient ces sources, pour ainsi dire, vivantes. »

« Nos hommes partis pour la chasse rencontrèrent un troupeau immense de buffles qui se reposaient dans les hautes herbes sèches, et ils commencèrent à tirer à volées pressées sur ces animaux étonnés. Dans le feu de la poursuite qu'ils ne pratiquaient habituellement qu'avec des javelines, quelques-uns de nos chasseurs oublièrent de charger à balle, et s'étonnèrent du peu d'effet que produisaient sur les buffles leurs décharges répétées et bruyantes. L'un d'eux qui avait déjà tué un jeune éléphaut, après avoir enfoncé ses quatre balles dans le corps d'autant de buffles, essaya du plomb nº 1 qu'il avait pour tirer aux poules de Guinée. Ces petites aventures les faisaient tous rire comme des enfants. Deux buffles superbes restèrent sur le carreau, donnant une viande égale au meilleur bœuf avec une saveur de venaison. Une meute d'hyènes maigres, hurlantes, affamées, en conçurent la même opinion et montrèrent, en rôdant toute la nuit autour du camp, leur désir d'avoir part au festin. Elles sont, heureusement, d'une insigne poltronnerie, et n'attaquent jamais hommes ou bêtes, si elles ne peuvent pas les trouver malades, endormis ou dans l'impossibilité de se défendre. Avec un bon feu à ses pieds, le voyageur peut rester sans inquiétude à son bivouac. Il peut même se donner du plaisir à leurs dépens. En suspendant un morceau de viande à un arbre, assez haut pour les forcer à sauter, et en enfonçant dans la terre au-des-

sous une lance courte, il ne tarde pas à en voir une se suicider par le pal après d'énergiques exercices de gymnastique. »

« Le *guide au miel* (honey-guide) est un oiseau extraordinaire; comment se fait-il que chaque individu de cette espèce a appris que tous les hommes, blancs et noirs, aiment le miel? A l'instant où ce petit être aperçoit un homme, il s'empresse d'aller au-devant de lui; il l'invite à le suivre vers une ruche et à en prendre. Il en indique la direction par son vol, se perche sur un arbre, pour voir s'il est suivi; et, d'arbre en arbre, il vous conduit à l'endroit. Si vous n'acceptez pas sa première invitation il vous suit avec une pressante importunité, aussi désireux d'attirer l'étranger vers une ruche que d'autres sont habiles à le détourner de la direction de leur nid. Sauf pendant les heures de marche nos hommes ne manquaient jamais d'accepter l'invitation, y répondant par un coup de sifflet particulier qui signifiait, dans leur pensée : « C'est bien, avancez; nous arrivons. » L'oiseau ne les trompait jamais et les guidait invariablement à une ruche, si petite fût-elle. Cette habitude particulière du *Guide-au-miel* vient-elle comme chez le chien, d'un attachement instinctif pour l'homme, ou du désir de s'approprier, comme part du butin, les débris du contenu de la ruche laissés à terre par l'homme? Il semble que dans la plupart des cas, ces alliances proviennent d'un avantage mutuel, comme dans le cas de l'oiseau qui s'attache au buffle et au rhinocéros. L'herbe est souvent si haute que le chasseur n'éprouverait pas de difficulté à venir très-près de ces animaux sans en être aperçu. Mais l'oiseau gardien, perché sur sa monture, voit l'approche du danger, bat des ailes et pousse un cri qui met en fuite la lourde bête. La vigilante petite sentinelle a pour sa récompense le droit de dévorer les parasites qui peuplent l'épiderme de son gros ami. »

Les reptiles étaient aussi nombreux que venimeux dans le pays. « Toutes les sortes de gibier paraissent chaque jour en plus grande abondance, dit Livingstone dans la même page. Comme spécimen de ce que l'on peut rencontrer dans une région où il n'y a ni armes à feu, ni habitations humaines nous pouvons

donner, au hasard, le journal de quelques-unes de nos journées. Dans la matinée du 3 Juillet un troupeau d'éléphants passa à la distance de cinquante yards de notre campement, descendant vers le fleuve en suivant le lit desséché d'un ruisseau. Ayant précédé de quelques minutes le gros de notre bande nous surprenons un vol nombreux de *poules de Guinée*, nous en tuons ce que nous croyons devoir suffire au dîner ou au déjeuner du lendemain, et nous les laissons à terre pour être ramassées par le cuisinier et ses aides qui nous suivent. Toutefois nous ne tardons pas à voir des francolins traverser notre sentier; il y en a de trois variétés différentes; des tourterelles s'élancent par centaines avec de grands battements d'ailes vers les arbres voisins. Les poules de Guinée, les francolins, les tourterelles, les canards et les oies forment le gibier habituel de cette région. Au lever du soleil, un troupeau de pallahs, immobiles comme des moutons, se laissent approcher à la distance de cinquante yards par le chef de notre longue file indienne; mais, comme nous sommes déjà pourvus de viande en abondance, nous les laissons s'éloigner d'un trot peu accéléré. Bientôt après nous rencontrons un troupeau de *Waterbucks* qui sont ici beaucoup plus foncés en couleur et d'une chair beaucoup plus sèche que dans le voisinage de l'Océan. Nous nous contemplons réciproquement et nous les avons à peine dépassés que nous voyons un autre troupeau de Doe Koudous qui se retirent précipitamment vers les pentes desséchées des montagnes sous la conduite d'un ou deux mâles portant des cornes magnifiques. Mais nous ne tirons plus d'antilopes, car nos hommes se sont si souvent gorgés de viande qu'ils en sont devenus gras et gourmands. Ils ne veulent plus de venaison, qu'ils trouvent sèche et insipide, et demandent pourquoi nous ne leur donnons pas du plomb pour tirer des poules de Guinée qui sont plus savoureuses. »

« Vers huit heures du matin les *tzétzés* commencent à bourdonner autour de nous et nous piquent cruellement aux mains et au cou. A l'instant où nous tournons nos pensées vers le déjeuner, nous trouvons, broutant le long du chemin, des buffles qui fuient lourdement à l'aspect de l'homme. Nous faisons feu,

et le chef de la bande s'en sépare et s'arrête au milieu des arbres ; il est grièvement blessé ; mais comme il est fort dangereux de suivre un buffle en cet état, nous continuons notre route. C'est cette nécessité d'abandonner les animaux blessés qui rend si destructif l'usage des armes à feu et fera bientôt disparaître les animaux sauvages. La petite balle des carabines d'Enfield a un résultat plus fâcheux que la grosse balle ronde des anciennes armes à feu. Elle traverse souvent le corps d'un animal sans le tuer, et le laisse ensuite périr dans une solitude où il n'est plus d'aucune utilité à celui qui l'a percé.

« Après le déjeuner nous nous approchons d'un étang ; deux éléphants se tiennent sur le rivage, et, à une distance respectueuse en arrière de ces monarques du désert, on voit un troupeau de zèbres et un autre de waterbucks. En sentant notre approche, les bêtes royales s'éloignent immédiatement ; mais les zèbres ne bougent pas avant que le premier d'entre nous arrive à une distance de 80 yards ; alors, jeunes et vieux s'éloignent en trottant gracieusement. Le zèbre est dominé par une curiosité qui lui est souvent fatale, et s'arrête souvent pour regarder le chasseur. L'antilope plongeuse (diver), au contraire, s'enfuit avec la rapidité du vent, aussitôt qu'elle a vu ou senti le danger, sans s'arrêter pour regarder en arrière. Le plus beau zèbre du troupeau tombe frappé, nos hommes ayant tout à coup pris goût à cette chair, qu'ils déclarent être « la reine des bonnes viandes. » Sur le gazon court des plaines qui nous séparent du fleuve, une foule d'antilopes d'espèces variées se reposent ou broutent. Les porcs sauvages sont communs et se montrent de jour, mais ils sont si prudents qu'ils se laissent rarement approcher. En s'enfuyant ils dressent en l'air leur queue étroite et trottent rapidement en suivant une ligne aussi droite que le ferait une locomotive sur un chemin de fer.

« A un mille au delà de l'étang, trois buffles femelles sortent des bois et conduisent leurs veaux dans la plaine. Une bande de singes perchés sur la lisière, se retirent au contraire dans la profondeur du bois, en entendant le chant de nos hommes. Quelques vieux individus devenus rogues par expérience, insultent notre caravane

par des aboiements furieux. De bonne heure dans l'après-midi, nous vîmes de nouveau des buffles et d'autres animaux, et le soir, nous délogeâmes un éléphant solitaire du lieu choisi pour notre camp de nuit.

« Les nuits sont aussi intéressantes que le jour, et aussi animées par une variété de bruits telle, qu'il est permis de croire qu'ils proviennent d'animaux plus nombreux que ceux qui vivent à la lueur du soleil. Les lions et les hyènes rugissent autour de nous et à une distance qui ne laisse pas que d'être inquiétante. Des oiseaux inconnus font entendre un chant harmonieux souvent interrompu par les cris discordants des autres espèces. Les insectes produisent des bruits aussi variés qu'impossibles à décrire. Les reptiles, quoique nombreux, ne nous causèrent pas d'inquiétude, et pendant toute la durée du voyage, ils ne mordirent qu'une fois un homme qui n'en souffrit guère. »

Après avoir ainsi remonté le fleuve l'espace de plusieurs centaines de lieues, de lointaines colonnes de vapeurs s'élevant dans l'air, accompagnées d'un bruit sourd, annoncèrent l'approche des cataractes formées par le Zambési et encore éloignées de vingt milles, on les atteignit le 9 août 1860. L'examen plus attentif de ce phénomène en permettant à Livingstone d'en mieux connaître les prodigieuses dimensions, en fit paraître le spectacle plus sublime encore que lorsqu'il en avait fait la découverte à son précédent voyage. Les chutes de Mosi-oa-tounia, nommées par lui Victoria, ont avec une largeur triple de celles du Niagara, une hauteur telle qu'en essayant de la mesurer, une corde de 310 pieds de longueur se trouva insuffisante et que le mouchoir blanc attaché à son extrémité inférieure ne paparaissait pas plus grand qu'une pièce de cinq francs et il s'en fallait encore de cinquante pieds environ qu'il ne touchât le bas de la chute. Quelquefois un éléphant, un lourd hyppopotame s'y laisse tomber et son corps massif y est broyé. Les palmiers des formes les plus élégantes, le *borassus*, des dattiers chargés de fruits, s'élèvent sur les bords de ces abîmes.

La caravane atteignit, le 18 août, la ville de Sechiké (Sesheke), l'une des principales des Makololos, et la résidence temporaire de Sekeletou, leur souverain. Son accueil fut bienveillant, mais Livingstone ne put

s'empêcher de remarquer les progrès d'une décadence qui menace la puissance et même l existence du peuple Makololo d'un anéantissement prochain, et qui n'a d'autre cause que l'administration absurde de ce jeune fils du brave et sage Sébituane.

Telle est l'honnêté de ce peuple, que Livingstone retrouva parfaitement intact un charriot qu'il avait laissé plein de ses effets, et en plein air à la ville de Linyanti, l'ancienne résidence de Sébituane, lorsqu'il le quitta à l'époque de son précédent voyage.

Un trait commun à presque tous les fleuves africains est la présence à leur embouchure d'un delta d'une grande étendue. On peut partager celui du Zambési en actuel et ancien. Ce fleuve, que dans l'intérieur de l'Afrique on désigne sous le nom de Lyambaye, nouveau pour nous, prend à l'extrémité inférieure de son cours celui de Couama, et atteint la mer par quatre embouchures, formant un éventail de 17 milles d'envergure. Leurs noms, en commençant par la plus orientale, sont Timboué, Louabo orientale, Kongone et Milambe. Mais, au Nord-Est de ce delta, il s'en présente un autre limité par la rivière de Quilimane ou de Kouakoua, sillonné par une dizaine au moins de bras inférieurs en volume et que Livingstone ne considère pas comme appartenant au Couama, parce que ces rivières moins considérables ne communiquent, vers Mazaro, avec la pointe du delta actuel que temporairement et imparfaitement, lorsque les eaux du fleuve s'élèvent à un niveau extraordinaire.

Ceci ne nous empêche cependant pas de considérer le delta oriental comme une dépendance du delta actuel ; à une époque plus ancienne, il peut avoir existé à l'exclusion du delta actuel ou simultanément avec lui. Les exemples analogues ne nous manqueront pas pour en offrir la preuve indirecte. Le Brahmapoutra, venant de l'Est, empiète chaque jour et sous les yeux des contemporains sur une portion du Bengale qui passera bientôt pour être le delta du Brahmapoutra et n'en était pas moins, il y a 60 ans, le delta du Gange. A l'Est de Tatta, encore une région sillonnée de bras morts, est le delta abandonné de l'Indus, qui se transporte plus à l'Ouest.

Dans ses limites plus étendues, le delta du Zambési

occupe du Nord-Est et du Sud-Ouest, une ligne de côtes de 85 milles avec une profondeur de 52 milles; il se compose de 20 à 22 îles confusément connues, et sa pointe supérieure est à Marouro. Parmi les branches actuelles Louabo est la principale, mais Kongone, inconnue avant l'exploration des Anglais, est celle qui oppose le moins d'obstacles à la navigation. Elles proviennent du reste d'un même tronc qui se divise en deux bras à 7 milles avant d'arriver à la mer.

Le fleuve charrie outre les herbes flottantes une masse prodigieuse de sable, qui, à sa rencontre avec les brisants et les vents alizés qui viennent de l'Est, forment, à toutes les embouchures, des barres plus ou moins dangereuses. Celle du Kongone est la meilleure, ayant deux brasses (fathoms) d'eau, auxquelles les grandes marées du printemps ajoutent encore de 12 à 14 pieds.

Cette région deltoïde n'est pas, on le comprend bien, la partie la plus salubre du cours du fleuve. Elle rachète cet inconvénient par l'éclat de sa végétation. Elle est absolument couverte de ravissants bocages et de forêts magnifiques. Le Pandanus (screwpalm) élève jusqu'aux nues son feuillage bizarre qui lui donne avec la flèche dentelée d'une cathédrale gothique une ressemblance si grande « qu'on se serait cru en Angleterre, disait un des matelots de l'expédition, si l'on avait seulement vu un débit d'eau-de-vie à côté de l'église. » — Le Milola est un grand *hibiscus* très-riche en feuillage, qui se couvre de grandes fleurs jaunâtres et dont on emploie l'écorce pour faire des cordes. De celle du Pandanus on tresse les corbeilles destinées à contenir le sucre des plantations de l'île Maurice. L'ébénier et les bois les plus précieux se cachent dans la forêt. L'Orseille (Orchilla) croît dans l'intérieur des bocages, loin des mains qui pourraient tirer de ce lychen une matière tinctoriale recherchée. Cultivé en cannes ce sol prodigieusement riche fournirait du sucre au monde entier. Il est actuellement le domaine de la nature sauvage · des animaux de toutes les espèces. Le martin-pêcheur n'est pas le plus brillant de la gent empennée. Tandis que le chant harmonieux des oiseaux embellit le calme des soirées, les reptiles y ont aussi leur domaine. Il y en avait toujours quelqu'un caché

parmi le bois que l'on apportait à bord pour l'entretien de la machine à vapeur, et la chaîne qui retenait l'ancre leur suffisait même pour remonter sur le bâtiment. « Un serpent vert passa plusieurs semaines à bord, dit Livingstone, et il est difficile de trouver agréable d'être éveillé en sursaut, par cinq pieds de serpent vert qui vous passent sur le visage, si rapide que soit le mouvement. »

Le commerce des esclaves concentré par les Portugais à Quilimane ne leur a guère fait connaître du delta que la rivière peu considérable à laquelle cette bourgade donne son nom. Ils doivent aux Anglais la première connaissance exacte des véritables embouchures du fleuve, quoiqu'on l'ait nié à Lisbonne une fois qu'on y a eu entre les mains les cartes levées par les officiers de la marine anglaise[1]. La vérité est qu'on avait si peu la connaissance du Kongone, l'embouchure la meilleure, que, lorsque les nègres des bords de cette rivière virent le bateau à vapeur monté par Livingstone, ils demandèrent s'il était, comme leurs canots, creusé dans un tronc d'arbre. Les Portugais n'en avaient jamais approché de la distance de 80 milles. En remontant le Zambési on ne trouve d'autres établissements que Senna et Tetté, depuis qu'ils ont abandonné Zumbo situé beaucoup plus à l'Ouest. Là encore leur domination est si précaire qu'ils ne la conservent qu'en payant aux Landines ou Cafres Zoulous, conquérants de la rive méridionale, un fort tribut, que ceux-ci affectent de venir lever chaque année avec un appareil militaire insultant pour les fils dégénérés des Castros et des Almeïdas.

La paresse, l'inertie, la débauche absorbent leurs facultés. A peine consentent-ils à préparer à Tetté un peu de sucre grossièrement raffiné avec de la chaux, tandis que ce sol, fertile malgré eux, fait pousser à l'état sauvage de magnifiques indigotiers au bord de leurs rues. Les mines de fer magnétique y abondent sans être plus exploitées que celles de houille qui s'y trouvent en quantité inépuisable et d'excellente qualité. L'or se trouve dans les sables à deux journées de Tetté. Nous verrons plus loin à quel point les Africains

[1] MM. Skead et Duncan, sur la Perle.

l'emportent sur les Portugais pour l'intelligence des travaux métallurgiques.

Dans ses voyages précédents, Livingstone avait exploré une grande partie du cours du fleuve Zambési. Le plus beau résultat géographique de celui-ci, a été l'exploration complète du Chaïré (Shiré), tributaire important du Zambési, dont les Portugais ne connaissaient guère plus que l'embouchure, et du grand lac N'Yassa, qui lui donne naissance.

La rivière Chaïré tombe dans le Zambési entre Senna et la pointe supérieure du Delta, c'est-à-dire assez près de la mer. Elle vient du Nord. Livingstone en a complétement, et à plusieurs reprises, exploré le cours, soit par terre, soit par eau. Son premier voyage fut effectué au mois de Janvier de 1859. La longueur de son cours dépasse cent trente lieues, dont la moitié inférieure ne présente aucun obstacle à la navigation; mais, un peu au Nord du 16me degré de latitude méridionale, commence une succession de chutes et de rapides du plus grand effet pittoresque, qui se suivent sur une longueur de trente-cinq milles, et dont la dernière, c'est-à-dire l'inférieure, a reçu le nom de cataracte de Murchison. Elle est elle-même formée de cinq chutes ayant une pente totale de 1,200 pieds. A l'exception de cette partie de son cours, le Chaïré est navigable depuis sa sortie du lac N'Yassa jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire sur un intervalle de quatre degrés en latitude. Il est beaucoup plus étroit que le Zambési, et n'en est que plus profond et plus facile à naviguer, n'ayant qu'une pente insensible. Il reçoit les eaux d'une vallée excessivement fertile et pittoresque, large de quinze à vingt milles seulement et si abondamment arrosée que notre voyageur rapporte y avoir traversé, dans une seule heure et à la fin de la saison sèche, sept beaux ruisseaux et une source. De toutes parts on y voit jaillir des cours d'une eau claire et fraîche.

Sur l'une et l'autre rive s'élèvent des montagnes boisées. Les plus belles sont sur la rive orientale. C'est d'abord le Morumbala, d'un aspect ravissant, auquel une hauteur de 4,000 pieds seulement suffit à donner une atmosphère fraiche et vivifiante, exempte des brouillards, des fièvres et des moustiques qui

règnent sur le fond de la vallée. Livingstone en fit deux fois l'ascension. Les épaisses forêts dont ses flancs étaient couverts abritaient encore des singes, des rhinocéros, des antilopes et une foule d'oiseaux; les citronniers et les orangers y croissaient sauvages. Les indigènes avaient planté des ananas dans les clairières et le Dr Kirk y découvrit trente espèces de fougères arborescentes ou autres. Au pied de la montagne, du côté du Nord jaillit une source sulfureuse à la température de 174° F. soit 79 degrés du thermomètre centigrade, qui dépose une boue chaude et sulfureuse et forme un bain naturel encore très-chaud à la distance de cent pieds du lieu où elle sourd. Jamais les Portugais ne viennent demander à ce trésor ignoré un remède contre les maladies cutanées dont ils sont attaqués.

Plus au Nord le mont Pirone, auquel Livingstone a donné le nom de *Clarendon*, s'élève à la hauteur de 6,000 pieds. Le Zomba, enfin, forme plus loin vers le Nord un groupe de vingt milles de longueur, de montagnes hautes de 7,000 à 8,000 pieds, qui alimentent des cours d'eau considérables.

La rivière traverse peu avant de tomber dans le Zambési, un terrain inondé qui a été justement nommé le marais des éléphants, « car, dit Livingstone, nous en vîmes et comptâmes à la fois huit cents. Les défenses existent chez les individus de l'un et l'autre sexe et on remarque en Afrique qu'elles sont beaucoup plus longues chez les animaux qui vivent dans les districts humides et marécageux, mais que l'ivoire des pays secs est supérieur en poids. On y tue beaucoup d'hippopotames au moyen de trappes, et plus d'une fois nos voyageurs abattirent à coups de fusils des pythons, ou serpents de la longueur de dix pieds et que l'on dit inoffensifs.

A l'extrémité supérieure de son cours et à peu de distance au Sud de sa sortie du lac N'Yassa, le Chaïré (Shiré) traverse le petit lac de Pamalombe, long de 10 à 12 milles seulement et large de moitié, bassin ovale, plein de poissons, et dont les bords plats sont marqués par une épaisse forêt de papyrus.

A la distance de quelques lieues à l'Est de la vallée du Chaïré et en traversant le massif des monts Zomab,

Livingstone, accompagné du Dr Kirk, découvrit le lac Cheroua (Shirwa), vaste nappe d'eau sans écoulement, longue de vingt lieues et pleine de poissons, de sangsues, de crocodiles et d'hippopotames. Les bords étaient couverts de roseaux et de papyrus ; à sa surface s'élevaient des îles collineuses. Deux chaînes de montagnes de 7 à 8,000 pieds de hauteur formaient à l'Est et à l'Ouest du lac une barrière continue qui enveloppait le Cheroua d'un cadre pittoresque et de pentes escarpées. Le bassin de ce lac, sans aucun écoulement, est élevé de 1,800 pieds, et ses eaux légèrement saumâtres, en conséquence, ont le goût d'une faible solution de sulfate de magnésie.

La vallée du Chaïré a pour habitants un peuple nommé Manganja, qui parle le même idiôme que les riverains du Zambési inférieur. Ils ont une expression intelligente, une tête et un front élevé et bien formé, une stature avantageuse et un ensemble de traits physiques qui dispose le voyageur européen assez favorablement pour ne plus faire attention à la couleur de leur peau. Malheureusement, leurs femmes ont l'habitude de se défigurer en adaptant à leurs lèvres des ornements bizarres.

Lors de son premier voyage, Livingstone les trouva méfiants, sans être hostiles, et put remarquer qu'ils étaient prêts à employer leurs arcs et des flèches empoisonnées pour se défendre contre des voleurs d'esclaves, s'il s'en était présenté. Deux mois plus tard, au second voyage, la confiance avait permis aux sentiments affectueux de succéder aux précautions, et les Manganjas montrèrent un vif désir de commencer un commerce d'échange, aussitôt qu'ils surent que les Anglais avaient autant qu'eux l'esclavage en horreur. Ils en avaient en abondance les éléments, car la population y est condensée et se livre avec une rare industrie à une agriculture intelligente et soignée.

Le pays était couvert de cultures de *mapira* (qui est le *dourra* des Egyptiens et le *holcus sorghum* des botanistes), de tabac, d'ignames, de manioc (cassava ou mandioca), de maïs et d'arachides. Livingstone, qui avait cru devoir introduire chez eux la semence du cotonnier, les trouva déjà en possession d'une qualité supérieure de cette plante, cultivée en grand, mise en

œuvre dans tous les villages et filée au moyen d'un fuseau.

Cet article donna même quelquefois lieu à de risibles méprises de la part des interprètes de Livingstone, qui ne trouvaient pas de meilleure manière de faire comprendre à leurs compatriotes la nature de la Bible et ses enseignements que de crier aux Manganjas que ce livre leur ordonnait « de ne point faire d'esclaves, de cultiver beaucoup de coton et d'en faire le commerce avec les blancs. »

On trouve dans les montagnes des mines d'excellent fer et les indigènes sont si familiarisés avec l'art de travailler cet utile métal qu'il n'y a pas un seul village qui ne soit pourvu d'une fonderie, d'une forge et où il ne se fasse pour cela du charbon. Ils fabriquent de bonnes haches, des fers de lances, des pointes de flèches, des aiguilles, des bracelets, et ils les vendent à si bas prix qu'ils se contentaient, en échange d'une houe du poids de deux livres, d'une quantité de calicot qui valait 4 pence ou 40 centimes. C'est un fer doux, qui a obtenu l'approbation des manufacturiers de Birmingham.

On a su de même trouver dans les flancs de ces montagnes du graphite, dont les indigènes savent tirer parti pour vernir et orner la poterie qu'ils fabriquent en grande quantité. Les fibres d'un arbre leur fournissent la matière de leurs filets à pêcher. Le palmier nommé *Borassus Æthiopium* porte des noix qui se mangent comme des pommes de terre, enfermées elles-mêmes dans une pulpe fibreuse également bonne à manger ; la sève donne le fameux vin de palmier, mousseux comme du champagne et qui ne devient enivrant qu'après quelques heures.

On trouve encore un arbre du genre de l'acajou dont les semences sont oléagineuses.

On obtient une quantité considérable de sel par la simple lixivation de la terre, aussi bien sur les bords du fleuve Zambési que dans la région particulière arrosée par le Chaïré. Ceci fait supposer à Livingstone qu'il ne serait pas impossible d'y introduire la culture spéciale du coton à longue soie si estimé aux États-Unis, d'autant plus qu'il vit croître spontanément dans les rues de Tetté une belle plante à longues fibres qui avait la couleur particulière à cette espèce de coton.

Les nègres Manganja font, de village à village, un commerce très-actif. Ces villages sont tous environnés d'une haie impénétrable d'euphorbe vénéneux, qui a l'avantage accessoire d'arrêter les flamèches volantes et d'empêcher les incendies.

L'ivrognerie y est fort commune et favorisée par la facilité avec laquelle on fabrique, avec du maïs, une bière légère, très-salubre et douce. Malheureusement encore la malpropreté y est proportionnée à l'ivrognerie, et les maladies cutanées, les ulcères, la lèpre et l'éléphantiasis y sont tristement communes. Jamais ces peuples ne se lavent. Un vieillard nonagénaire dit s'être lavé une fois en sa vie. « Mais il y avait si longtemps qu'il ne se rappelait pas quelle sensation il en avait éprouvée. » Un parasite s'attacha plusieurs journées de suite à suivre avec importunité nos voyageurs et ne les abandonna que sur la menace d'être traîné à la rivière et lavé. On remarqua comme une chose sinistre qu'une femme fut emportée par un crocodile dans un endroit de la rivière où, la veille, l'homme blanc « s'était lavé avec du poison blanc (du savon). »

L'exploration de la rivière Chaïré, si intéressante par les traits généraux que nous venons d'en tracer, n'était que le prélude d'une découverte plus importante pour la géographie. Le 28 Août 1859, Livingstone laissa dans la rivière le petit navire qui lui servait de demeure et s'en éloigna par une vallée latérale, la délicieuse vallée de Gova ou Goa, à la tête d'une bande composée de quatre Anglais, de trente-six Makololos et de deux guides, tous armés de fusils. Le 17 du mois suivant, il découvrit, par 14° 25' de latitude méridionale, l'extrémité d'un nouveau lac, le N'yassa, dont la renommée avait précédé la découverte, et qui était tel que son aspect et son apparition remplirent nos explorateurs d'admiration autant que de joie.

Ce lac a près de cent lieues ou du moins 210 milles nautiques de longueur du Nord au Sud, car il paraît s'étendre au Nord jusqu'au delà du onzième degré. Sa largeur est de 26 milles en moyenne et de 60 à l'endroit le plus large. Il ne faut pas aux naturels moins de deux journées pour le traverser dans leurs grandes embarcations. L'étendue superficielle de cette magnifique nappe d'eau peut s'évaluer à 1,033 lieues carrées,

ce qui est 34 à 35 fois plus que celle du lac Léman, le plus grand de la Suisse. Aussi Neil, l'un des compagnons de Livingstone, avoua-t-il n'avoir jamais vu pareille mer en Irlande.

Bordé, à l'Est et à l'Ouest, par deux chaînes de montagnes, le N'yassa est sujet à des tempêtes fréquentes, qui obligent de tirer la nuit les bateaux sur le rivage. Sa profondeur varie de 15 à 100 brasses (fathoms) et atteint même 115 fathoms ou 210 mètres, ce qui n'est que les deux tiers de la profondeur du Léman. Ses eaux sont d'un bleu aussi intense que celui de l'Océan sous les tropiques. Elles paraissent s'élever, dans la saison des pluies, de trois pieds au-dessus du niveau qu'elles avaient lors des voyages de Livingstone, et qui est de 1,300 pieds anglais au-dessus du niveau de l'Océan. Cet accroissement dans son volume s'explique par le nombre de rivières qui s'y jettent par la rive occidentale. L'orientale n'a pas été explorée non plus que l'extrémité septentrionale, ce qui est un problème intéressant à résoudre. Ses profondeurs fourmillent de crocodiles qui ne paraissent pas être redoutés, soit par le fait même de la profondeur à laquelle ils peuvent se retirer, soit parce que l'abondance du poisson ne permet jamais à la faim de les exciter contre l'homme.

Les bords du lac, d'un aspect très-pittoresque, sont en partie couverts de roseaux, quoique le bassin général soit limité par des chaînes de montagnes. Ils sont habités par une population nombreuse et active, et que l'on voit fréquemment traverser le lac, surtout aux endroits où quelques îles offrent une étape à la timidité de ces mariniers.

Après cette importante découverte, Livingstone reprit le chemin de la rivière Chaïré, où il trouva son navire, le 6 Octobre, quarante jours après l'avoir quitté. Il ignora pour lors que le lac N'yassa fut atteint, six semaines plus tard, le 19 Novembre 1859, par un voyageur allemand, le Dr Roscher, en un lieu nommé Nassioua, et qu'il fut assassiné, en revenant vers la rivière Rovouma, à trois journées de cet endroit[1].

[1] Voici en quels termes le capitaine Speke s exprima sur le compte de cet infortuné voyageur dans la séance de la Société de Géographie de Londres du 13 Juin 1864 : « Dans mon premier voyage, étant à Zanzibar, j'y rencontrai un jeune Allemand plein d'intelligence et d'énergie,

Quatre années après sa première découverte du lac N'Yassa, Livingstone en explora de nouveau le rivage occidental. Il est impossible de considérer comme importants les cours d'eau qui viennent s'y décharger et les rapports des nègres n'en indiquent aucun à l'extrémité septentrionale du lac, dont Livingstone et Kirk ne purent qu'approcher. Mais le lac est dominé à l'Ouest par une chaine de montagnes granitiques de 3,000 à 5,000 pieds de hauteur, les monts de *Kirk*, qui ne sont en réalité que le bord oriental d'un plateau qui sépare le lac du bassin occidental et supérieur du Lyambaye ou Zambési.— Cette région était fort importante à étudier, mais les indigènes s'opposèrent à ce que Livingstone en poussât l'exploration au-delà d'un lieu nommé Chynianga, éloigné du lac de 30 lieues. Cette région est habitée par un peuple nommé Mazitou, qui n'est qu'un des nombreux rameaux de cette race des Zoulous ou Cafres dont les voyages modernes ont fait connaître l'extension vers le nord, conquérants vagabonds auxquels leurs habitudes martiales donnent la supériorité sur les autres peuples nègres. Ils sont accusés de porter la terreur et le pillage dans la région montagneuse et de se livrer à la piraterie sur les côtes populeuses du N'Yassa. On voit aussi croiser sur les mêmes eaux les *dhows* ou grandes barques que des marchands arabes y construisent pour y transporter d'une rive à l'autre l'ivoire et les esclaves trop nombreux qu'ils achètent dans l'Ouest et embarquent aux ports de Kiloa et d'Ibœ sur la côte orientale de l'Afrique. Celui de Zanzibar passe pour en recevoir 19,000.

Le pays fournit pour ces constructions navales des matériaux excellents; on tire d'un arbre nommé Timbati, assez semblable au teak, des planches longues de 50 pieds et larges de 30 pouces.

Ces facilités arrachent fréquemment au voyageur in-

le Dr Roscher. Après avoir atteint le rivage du lac, il fut malheureusement entraîné à visiter un affluent septentrional de la rivière Rovouma, en compagnie de deux ou trois indigènes. Il fut une nuit attaqué dans un village, où il s'était arrêté, et percé de flèches. Le roi du pays envoya les meurtriers à Zanzibar, où, à la requête du colonel Rigby, consul d'Angleterre, ils furent décapités en présence du capitaine Grant par les ordres du sultan de Zanzibar. » Un peu plus tard le docteur Roscher aurait été rejoint par le baron de Decken, qui remontait le fleuve Rovouma pour visiter avec lui le lac N'yassa.

telligent autant que philanthrope des vœux pour que l'on voie un jour sur ces eaux un navire armé, de construction européenne, d'une marche supérieure aux embarcations des Arabes, dominer sur les 200 lieues de belles côtes que présente ce lac, en expulser facilement la traite des esclaves et protéger un commerce plus honnête qui ne manquerait pas de prendre une grande activité. Un des objets de ce commerce, qui ne présente pas le moins d'intérêt, est le *malachite*. Ce minerai de cuivre, qui prend rang parmi les pierres précieuses, paraît abonder dans les montagnes à l'Ouest du lac, et s'exporte en grande quantité pour être converti en cuivre métallique, ce qui est un grand dommage.

Dans l'intervalle de ses deux voyages sur le lac N'Yassa, Livingstone reprit la mer, en touchant au port de Mozambique pour tenter l'exploration de la rivière Rovouma, inconnue jusqu'à présent, et dont l'embouchure est voisine du cap Delgado. C'est en cherchant à y parvenir que le malheureux Dr Rocher a été assassiné, et le baron de Decken, autre voyageur qui vient encore de payer de sa vie les progrès qu'il a fait faire à la géographie africaine, était en marche pour s'associer au voyage de Rocher sur la Rovouma, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort.

Ce fut le 25 février 1861 que Livingstone jeta l'ancre à l'embouchure de ce fleuve, qui forme un bon port. Il le remonta l'espace de 156 milles, jusqu'à un point situé par 38°. 36' de longitude à l'Est du méridien de Grenwich, où les difficultés de la navigation le forcèrent de s'arrêter, car l'eau ne s'y trouve en quantité suffisante que pendant huit mois de l'année. Elle ne serait, suivant le rapport de quelques indigènes, qu'un émissaire oriental du grand lac N'Yassa, origine très-problématique selon nous. La Rovouma coule entre deux chaînes de collines, qui forment une vallée de deux à trois milles de largeur; ses bords sont fertiles et d'un aspect agréable et notre voyageur n'a trouvé qu'un accueil bienveillant chez les indigènes, qui appartiennent en partie à la nation des Makouas connue depuis longtemps aux environs du Mozambique.

Après une excursion qui avait duré un mois, arrêté par les rochers et le peu de largeur de la Rovouma, Livingstone se trouva à son embouchure le 9 Octobre 1862.

Il trace un brillant tableau du pays à l'Ouest du lac N'Yassa et de la rivière *Chaïré*. Le maïs, dont le chaume s'élève au-dessus de la tête d'un homme, porte deux ou trois épis de 360 grains chacun. — On tire une huile excellente des graines d'une *sterculia* et un aliment salubre de la racine *Malapa*, qu'il faut bouillir trois fois pour lui ôter des propriétés vénéneuses. Les cendres du *lignum vitæ* donnent un alcali, et certaines *Cæsalpinæ* semblent promettre un bois de teinture. L'orseille (Orchilla) et d'autres lychens se rencontrèrent, ainsi que le coton, sur l'humide plateau qui borne le lac à l'Ouest.

Le *Mosibe* est un grand arbre portant une fève dont l'usage développe considérablement l'embonpoint chez les indigènes. Le Dr Kirk le trouva assimilé de près à une espèce originaire des Indes occidentales. Il range de même parmi les cinchonées deux arbres africains, le *Mamosho-mosho* et le *Milo*, dont les fruits sont excellents. Le *Boma* est une *vitex*, abondante sur les bords du lac et dont la noix donne une huile utile. On emploie aussi pour stupéfier le poisson les tiges pilées d'une liane vénéneuse nommée *Basungu*, qui se trouve dans les marais et que la botanique a en conséquence classée sous le nom de *Direa palustris*. L'arbre Macaa est un jujubier (zyzyphus). La canne à sucre rouge et la jaune sont cultivées sous des noms indigènes et plusieurs variétés de coféacées furent trouvées sauvages.

La vallée de Goa ou de Gova, arrosée par des ruisseaux nombreux et des eaux excellentes, est le paradis de ces régions si bien dotées de la Providence. La population y était partout d'une grande densité, et on en trouverait la preuve indirecte dans le fait que chaque montagne, chaque monticule, chaque ruisseau a reçu un nom.

Cette population intelligente n'a présenté, dans aucune peuplade, l'ensemble des traits que l'on considère comme caractéristiques de la race nègre. — « Dans aucune des tribus que nous avons visitées, dit Livingstone (p. 310), nous n'avons rencontré une personne réellement noire. Leur peau présente différentes nuances de brun et quelquefois la couleur du bronze clair. Le type national des Manganjas est celui que retracent les monuments assyriens et égyptiens; on ne trouve chez eux ni le talon récurrant ni le mollet élevé des nègres de la Guinée.—

Leur intelligence très-supérieure se manifeste dans l'adresse avec laquelle ils savent tresser des paniers capables de contenir de la bière et du lait, et surtout dans leur habileté métallurgique. Partout des fourneaux de fusion pour le fer. Leurs minerais sont un fer occidulé magnétique, un fer spéculaire et une hématite jaune, et, sans même avoir besoin d'y ajouter un fondant, ils en obtiennent un produit que les fabriquants de Birmingham ont déclaré l'égal du fer de Suède!

Cette supériorité intellectuelle paraît à Livingstone s'allier avec le fait que la religion mahométane ne fait aucun progrès parmi ces peuples. « Comment, dit-il, une religion qui ne se fait connaître à eux que par l'égoïsme, la cruauté, le libertinage de ceux qui la professent, gagnerait-elle des prosélytes chez ceux qui ont à souffrir de ces défauts? tandis que l'on voit à quel point est vivace l'œuvre de la propagation de la foi chrétienne dans cette contribution de 15,000 livres sterlings, apportée en 1861 par les nègres convertis de la côte de Guinée, et offerte à l'œuvre dont ils ont le bénéfice? » Nonobstant cette argumentation plausible et noble, le témoignage des voyageurs qui se sont succédé au Soudan prouve que le mahométisme y progresse, malgré l'infamie ou à cause de l'infamie des moyens qu'il emploie, et il nous semble qu'il ne reste qu'un fait acquis, c'est que la côte orientale de l'Afrique ne présente rien de semblable.

Faut-il, en même temps que Livingstone constate le temps d'arrêt imposé à l'odieuse propagande des Mahométans, qu'il ait à nous exposer le tableau plus odieux de l'esclavage propagé bien plus rapidement par des hommes qui ont la prétention de s'appeler chrétiens. — Nous avons signalé quelques-uns des traits de l'inertie dans laquelle sont tombés les Portugais et leur ignorance sur la géographie des régions mêmes où ils prétendent régner. Restreints à la possession des bourgades de Senna et de Tetté, qu'ils ne savent vivifier ni par l'agriculture ni par le commerce, ils ont battu en retraite sur tous les autres points et resserré le rayon de leurs anciens établissements, à mesure que la haine des nations indigènes les a entourés d'un cercle de méfiance et d'inimitié. Ils se consolent dans le libertinage et dans de vulgaires orgies de l'humiliation de payer

tribut aux Cafres Zoulous pour leurs établissements sur le Zambési.

Leur décadence est la même sur d'autres points : Sofala est ruinée ; — ils exercent des vexations sur une étroite lisière de terre sur la rivière d'Inhambane ; sur le Rio de Lorenzo Marquez, ils ne possèdent rien au-delà des murs d'un fortin. A 690 milles de Quilimane, une chaloupe armée, à l'embouchure de la rivière Angoxa, n'a d'autre mission que d'en bannir le commerce honnête ; car dans toutes leurs possessions les obstacles les plus vexatoires, les droits les plus prohibitifs imposés au commerce, n'ont d'autre résultat et d'autre but que de n'y laisser prospérer que le commerce des esclaves qui se concentre au port d'Oïbo et surtout à Mozambique, dont le gouverneur, tout en répondant par de plausibles protestations aux consuls et aux marins de l'Angleterre, viole les traités et prélève une part sur les bénéfices de la traite. Réduit à la possession de trois lieues de littoral et de l'îlot de Mozambique gardé par quelques centaines de soldats exténués, le gouvernement de Lisbonne prend officiellement possession de 1360 milles de côtes au sud du cap Delgado, possession qui finirait le jour où l'Angleterre, dont on se joue ouvertement et dont les sujets ne sont pas admis à y faire le commerce, retirerait de ces mers les croisières dont l'entretien lui coûte annuellement 70,000 livres sterlings.

L'accueil fait par les peuples africains à l'illustre voyageur écossais a été proportionné à la haine qu'il professait contre l'esclavage. Malheureusement, tandis que cette confiance lui ouvrait la connaissance des ressources et de la nombreuse population des bords du Chaïré et du lac N'Yassa, les marchands d'esclaves blancs en profitaient avec une incroyable habileté. Trop lâches pour s'aventurer eux-mêmes dans ces pays où ils étaient abhorrés ; ils ont excité chez quelques Africains la soif du lucre pour les lancer à la poursuite de leurs semblables. Les Adjaouas, qui habitent à l'est du lac, se sont faits les pourvoyeurs des Portugais. Envahissant le territoire des Manganjas, ils ont détruit une grande partie de ses innombrables villages, ses cultures, ses arbres, et emmené la population en esclavage, avec des détails d'une atrocité révoltante.

Tel a été le tableau navrant qui a remplacé, à sa se-

conde exploration du lac N'Yassa, la prospérité native que Livingstone s'était plu à dépeindre. De la sorte, les marchés à esclaves de Quilimane, de Senna, de Mozambique se sont trouvés pourvus. Livingstone a porté à Mozambique des doléances, qui n'ont pas eu sur le gouvernement plus d'influence qu'on n'en accorde au consul, à la marine et aux traités de l'Angleterre. Désormais la traite des Portugais à Mozambique rivalise d'activité avec celle des Arabes à Zanzibar, et Livingstone a l'amère conviction d'y avoir involontairement contribué en pénétrant le premier chez des peuples qui vivaient auparavant ignorés et heureux.

Détournons nos regards de ce triste tableau pour recueillir les renseignements que nous trouvons épars dans ce livre sur un autre commerce qui prend également dans toute l'Afrique les proportions d'une destruction imminente. Nous voulons parler de l'ivoire.

« Lorsque nous rencontrâmes Sequasha, dit Livingstone, il avoua qu'il avait déjà ramassé 800 arrobes ou 25,600 livres d'ivoire, et son camarade la moitié de cette quantité; la plus grande partie avait été payée d'une bagatelle, moins de 20 mètres de cotonnade pour chaque dent. » p. 339. Quelques pages plus haut, il citait une bande de chasseurs qui, dans une seule campagne sur la rivière Kafoué, avait tué 210 éléphants. Sur ces deux exemples individuels on ne s'étonnera pas qu'une personne compétente ait estimé, d'après la quantité d'ivoire apportée sur les marchés du monde, qu'il doit annuellement périr 30,000 éléphants. Pendant un grand nombre d'années, on apportait 20,000 défenses à Zanzibar, et la moyenne annuelle des importations dans les îles Britanniques, entre 1856 et 1863, fut de 10,721 quintaux d'ivoire. Il n'est pas très-aisé d'en déduire le nombre d'animaux abattus pour alimenter un tel commerce, car si, sur les marchés de Mozambique et de Zanzibar le poids moyen de chaque dent est de 60 livres, on cite des cargaisons de 1,276 et de 556 dents qui ne produisaient l'une que 20,953 livres, et l'autre 9,698 livres d'ivoire; ce qui ne fait que 17 livres par dent. Il est vrai que l'on voit, mais dans de rares occasions, des défenses monstrueuses du poids de 130 et de 150 livres. Mais ce qui indique l'énorme destruction de ces animaux, c'est qu'on ne

se fait nul scrupule d'abattre les jeunes, et qu'en règle générale ils ne perdent jamais leurs dents naturellement.

La longueur de ce voyage et ses péripéties diverses empêcheront peut-être qu'on ne trouve hors de propos le sommaire abrégé des expéditions diverses dont il se compose: Parti d'Angleterre, le 10 Mars 1858, Livingstone fit, le 22 Novembre, une première excursion aux chûtes de Kébrabasa. L'année 1859 fut marquée par trois voyages sur la rivière Chaïré et par la découverte du lac N'Yassa. L'année 1860 fut consacrée à un voyage de six mois en remontant le Zambési de Tetté à Linyanti avec retour à Tetté. En 1861, Livingstone vit arriver d'Angleterre l'évêque Mackenzie, chargé de la direction d'une mission entre la rivière Chaïré et le lac Chiroua. Il remonta seul, une première fois, le fleuve Rovouma, puis de nouveau le Chaïré et le lac N'Yassa. L'année 1862 fut désastreusement marquée par la mort de l'évêque Mackenzie et de plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe attachées à la mission ecclésiastique, puis enfin par celle de Madame Livingstone qui succomba, le 27 Avril, aux fièvres de ces climats, et fut enterrée sous un arbre, sur le bord du Zambési à Choupanga, non loin de la tombe où le lieutenant Kirkpatrick avait été déposé en 1828. Son époux répéta, dans les mois de Septembre et d'Octobre, l'exploration du fleuve Rovouma. Dans l'année 1863, il eut la douleur de voir succomber encore M. Thornton, l'un de ses compagnons, déjà connu par un voyage au Kilima-Njaro, et de voir partir son frère, M. Charles Livingstone et le Docteur Kirk dont la santé se trouvait menacée. Resté seul, il fit son troisième voyage sur le bord occidental du lac N'Yassa et s'éleva sur le plateau qui le borne à l'Ouest. Le 13 Février 1864, il vit arriver à l'embouchure du Zambési l'*Orestes*, vaisseau de l'Etat, chargé de lever la carte du delta du fleuve et de notifier à Livingstone l'ordre de son retour en Angleterre.

L'aventureux voyageur, le zélé missionnaire, devenant par nécessité un habile marin, embarqua sur cette terre qu'il regrettait de laisser en proie à la traite des esclaves, trois matelots européens et deux jeunes gar-

çons de la nation des Adjaouas, et se lançant au travers de l'océan indien sur la *Lady N'Yassa*, petit navire à vapeur qui avait servi à une partie de ses explorations, il quitta le continent africain à Zanzibar, le 30 Avril de 1864, et aborda heureusement à Bombay. Il en partit le 20 Juillet, repatria ses trois matelots, plaça dans une école les deux jeunes africains destinés à éclairer plus tard leurs compatriotes, et se rendit à Newstead Abbey, l'ancienne propriété de lord Byron, où l'appelait une pressante invitation de M. et de Mme Webb, qu'il avait autrefois connus en Afrique. Dans cette retraite illustre et opulente il resta jusqu'au mois d'Avril de 1865, occupé à écrire la relation de son voyage, à laquelle lord Russell a prêté un concours indirect en lui permettant l'usage des dessins qui avaient été envoyés par un artiste attaché à l'expédition.

Nous avons entendu exprimer par quelques personnes l'opinion que ce nouvel ouvrage n'égale pas en mérite la relation des premiers voyages de Livingstone, et nous avouons avoir un instant partagé cette impression, qui ne nous paraît cependant pas équitable. Si toutefois il était vrai que les deux relations ne fussent pas égales en mérite, il ne serait pas difficile de montrer que le reproche ne peut pas s'adresser à l'auteur. Elles nous rappellent la comparaison que Prescott faisait de deux de ses principaux ouvrages, l'histoire de la conquête du Mexique et celle de la conquête du Pérou. La première a tout l'intérêt d'une épopée, brièveté, bravoure chez les vainqueurs, héroïsme chez les vaincus, lutte énergique, intérêt dramatique et croissant avec la marche des événements. — L'histoire du Pérou était par la force des choses privée de tous ces avantages. De même dans son premier voyage Livingstone a fait des découvertes d'une immense importance, traversé de part en part un continent inconnu, décrit des phénomènes naturels d'une grande beauté, tels que les colossales cataractes du Zambési, et accompli toutes ces choses avec l'appui militaire et inespéré d'un peuple auparavant inconnu, dévoué, chevaleresque et supérieur aux nègres qui l'avoisinent.

Cet illustre voyageur a-t-il fait moins dans ses derniers voyages? Nous ne le pensons pas, tout en avouant que, pour le lecteur superficiel, il puisse le paraître.

Mais les événements compris dans sa dernière relation se répartissent sur une période de cinq années; ils ne sont pas toujours relatifs à sa personne si intéressante, mais en partie à d'autres personnes qui ne l'ont égalé ni en bonheur ni en habileté; la partie historique est complexe et ne se rapporte pas toujours à Livingstone; enfin il faut l'avouer, il finit par une série de coups accablants, après nous avoir, dans sa première relation, habitués à un enchaînement d'événements dont l'intérêt nous a blasés.

Pour nous qui professons lui devoir autant pour ce second voyage que pour le premier, nous terminerons cette longue analyse par des considérations de pure géographie sur les résultats obtenus.

Le cadre de la carte dont nous l'accompagnons contient, entre le cinquième degré de latitude nord et le vingtième de latitude méridionale, et sur une étendue de trente degrés en longitude, une superficie de 276,875 lieues carrées, soit un peu moins du décuple de celle de la France. Dix mille lieues carrées peuvent être attribuées à des lacs. En calculant en outre que les voyageurs qui en ont parcouru le reste et les marins qui en ont exploré les rivages maritimes ont pu embrasser d'un coup d'œil, qui n'équivaut qu'à une reconnaissance superficielle, une zone de terre de six lieues de largeur, ce qui est probablement exagéré, nous arrivons à admettre que l'on connaît 5,625 lieues de territoire maritime et 23,125 lieues carrées de la surface de l'intérieur. Cela produit un total, probablement trop fort, de 28,750 lieues carrées, égal à la superficie de l'empire français. Il reste donc neuf fois l'étendue de la France de terres absolument inexplorées, dont la plus grande partie paraît appartenir à ce vaste plateau, variant de hauteur entre 3,000 et 5,000 pieds, qui avait été deviné depuis un demi-siècle et plus particulièrement, depuis un temps moins éloigné, par l'illustre géologue qui préside avec tant d'habileté la Société royale de géographie de Londres. Sur la totalité de cet espace, c'est-à-dire peut-être sur 150 millions d'êtres humains, la faiblesse et la connivence de deux ou trois gouvernements font peser le fléau de la traite des esclaves. Quelle affreuse responsabilité n'assument-ils pas !

Il faut convenir toutefois que l'hydrographie de ce vaste espace semble devoir primer le point de vue orographique. Il renferme non-seulement les sources du Nil, mais le bassin entier du Zambési, du Zaïré, sans parler des fleuves moins importants, tels que le Gabon et le Coanza sur la côte occidentale ; le Rovouma, le Pangani, etc., qui versent leurs eaux dans la mer des Indes. De quelle manière cette vaste superficie se partage-t-elle entre ces bassins fluviaux. Il nous est impossible de risquer là-dessus des conjectures un peu fondées sauf celles-ci, savoir : que les bassins secondaires occupent relativement peu de place : que les découvertes récentes de Speke et de Baker ont fort étendu les limites méridionales du Nil : que le grand lac Tanganyika semble à raison de son niveau peu élevé, former le centre d'une dépression indépendante des fleuves avoisinants et que le Zambési seul, entre tous et, quoique imparfaitement, nous est assez connu, après le Nil, pour que nous osions risquer quelques conjectures sur son étendue. La connaissance antérieure de ce fleuve, due aux Portuguais, s'étendait jusqu'à Zoumbo, c'est-à-dire à une distance de 255 lieues au moins de l'embouchure, en estimant les détours d'une manière modérée. A une exploration plus complète de ce cours inférieur du fleuve, Livingstone a ajouté la découverte de 320 lieues que nous appellerons le cours moyen ; laissant encore inconnu le cours supérieur qui nous semble devoir s'étendre encore à 300 lieues en amont du point où Livingstone, dans son premier voyage, dut quitter le Lyambaye pour se diriger au Nord-Ouest, vers Angola. Si nos évaluations ne sont pas trop hasardées elles portent à près de 900 lieues le développement du plus grand fleuve de l'Afrique méridionale ; le Mississipi en a 950 et le Volga 730. — L'étendue de son bassin doit être encore proportionnée à la longueur de son cours. Pour n'en citer qu'une faible fraction, il se trouve au Nord-Ouest de Linyanti et de Sechike une surface de 12,000 lieues encore inexplorées et qui ne peuvent avoir d'autre déversoire que le Lyambaye et son tributaire le Chobe.

Nous devons en conséquence ne pas nous étonner du volume énorme du Zambési et de la hauteur de 25 à 30 pieds à laquelle il s'élève annuellement au-

dessus des basses eaux, hauteur qui dépasse encore celle de la crue du Nil. Il est dans la nature des choses que les crues du Zambési, bien qu'il soit inférieur au Nil en longueur, dépassent celles que l'on mesure au Nilomètre, d'abord parce que l'absence des pluies dans l'Egypte et la Nubie septentrionale, rend une grande étendue de ce bassin non-seulement improductive pour le fleuve, mais onéreuse : L'absorption de ses eaux par un sol brûlant, par l'évaporation et par les besoins de l'irrigation, sur une longueur de 500 lieues, fait que le Nil diminue en volume depuis le point où l'Atbara lui apporte les dernières eaux que fournissent ses tributaires. — Toutes les portions du bassin du Zambési, au contraire, sont abondamment arrosées par les pluies. La différence principale entre les deux fleuves est que le Nil a son cours généralement dirigé du Sud au Nord sur une longueur de 35 degrés de latitude entre le 4° de latitude méridionale et le 31° de latitude septentrionale, tandis que le Zambési, généralement dirigé de l'Ouest à l'Est, ne s'étend au plus que de dix degrés en latitude, entre le dixième et le vingtième de latitude australe. — Le soleil ne se trouve darder verticalement ses rayons sur ce bassin, que pendant les quatre mois de Novembre, de Décembre, de Janvier et de Février. Il passe au zénith des différentes parties du bassin du Nil depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Septembre, c'est-à-dire pendant sept mois et demi au lieu de quatre. Or, comme, dans les régions tropicales, les pluies suivent la marche du soleil, elles se trouvent réparties dans le bassin du Nil sur un nombre de mois presque double de celui des mois pluvieux dans la région du Zambési et ne le gonflent pas avec la même intensité.

Dès la fin d'Octobre le tonnerre se fait entendre sur le bas Zambési sans toutefois amener de pluie. Les premières averses ne tombent qu'au commencement de Novembre, et, prolongées jusqu'à la fin de Décembre, pendant la marche du soleil vers le tropique du capricorne, elles forment une première et courte saison pluvieuse, qui n'a pas toutefois d'influence sur le volume du fleuve, parce que ces premières pluies sont absorbées par le sol après une longue sécheresse. Mais

bientôt le retour du soleil du tropique du capricorne vers l'équateur ramène, en Janvier, Février et Mars, une deuxième saison pluvieuse, qui trouvant le sol à peu près saturé d'eau par l'effet de la première, verse dans le fleuve une masse d'eaux limpides qui le font déborder. L'ordre des saisons est le même à Loanda.

Livingstone partage l'année à Tetté, en trois saisons, la froide, la chaude et la pluvieuse. La période froide occupe les mois de Mai, de Juin et de Juillet ; la chaude se fait sentir en Août, Septembre et Octobre. On voit alors s'élever jusqu'à 137 degrés de Farenheit ou 58° $^1/_2$ centigrades la température des blocs de granit; surpris ensuite par la rapidité avec laquelle la nuit rafraîchit l'atmosphère, ils se fendent assez fréquemment. Cependant Livingstone signale la rareté des coups de soleil en comparaison de leur fréquence aux Indes et l'attribue à la sécheresse plus grande de l'Afrique. Les arbres perdent leurs feuilles au mois de Mai, qui est le commencement d'une espèce d'hiver, et en restent dépouillés jusqu'à ce que les pluies recommencent en Novembre. Quelques-uns toutefois anticipent sur l'époque de ce retour et se couvrent de feuilles dès le mois d'Octobre.

La saison pluvieuse à Tetté diffère un peu de celle des autres pays intertropicaux en ce qu'elle est beaucoup moins intense. Dans la première période pluvieuse il ne tomba, pendant le séjour de Livingstone, que 19 pouces, et, pour l'année entière, on considère un total de 35 pouces comme suffisant pour procurer une bonne moyennne de récoltes. — Le seul udomètre qui existe dans tout le bassin du fleuve ne fut établi qu'à la suggestion de notre voyageur. — Aussi se passe-t-il souvent bien des jours de la saison pluvieuse, une semaine et même une quinzaine, sans une goutte de pluie, et rarement il pleut pendant une journée entière, le soleil reprenant toute son intensité après une averse.

Quand la région supérieure a été suffisamment saturée, vers le mois de Mars, la rivière s'élève tout d'un coup à Tetté, impure et décolorée. Mais, après un jour ou deux, le fleuve reprend sa limpidité et son lit ne contient plus que des eaux d'une pureté si grande,

qu'elle est aussi bonne pour le photographe que l'eau distillée destinée au bain de nitrate d'argent.

Le débordement des mois de Mars et d'Avril, en couvrant la surface du pays de débris végétaux en décomposition, propage des fièvres intenses contre lesquelles le sulfate de quinine n'est que d'un faible secours.

Nos lecteurs partageront sans doute notre admiration pour le voyageur dont nous venons de retracer imparfaitement les travaux, lorsqu'ils le sauront déjà reparti et même débarqué sur la côte orientale de cette Afrique, où le porte son indomptable courage pour entreprendre un nouveau voyage, pour lequel l'appui de ses compatriotes ne lui fait défaut ni sur les rives de la Tamise ni à Bombay, voyage dont la seule annonce doit remplir d'impatience tous les amateurs de découvertes géographiques.

P. Chaix.

AFRIQUE

Abyssinie

Nous avons tâché de tenir les lecteurs du *Globe* au courant des péripéties d'un drame, qui, pour n'être pas purement géographique, n'en a cependant pas moins de liaison avec la connaissance de l'intérieur d'une région africaine. Nous voulons parler du capitaine Cameron, représentant du gouvernement britannique auprès du souverain de l'Abyssinie. — La mission courageusement assumée par M. Rassam, pour obtenir sa délivrance, après avoir ouvert aux amis des captifs une perspective d'élargissement, semble n'avoir couvert qu'une perfidie de plus; car M. Rassam est retenu lui-même en Abyssinie, auprès du couvent de Debra-Tabor, résidence habituelle de Théodore. Cameron et ses compagnons d'infortune sont, il est vrai, hors des cachots où ils ont été longtemps détenus dans le pays de Godjam; mais un caprice du tyran peut leur remettre leurs fers. En réponse aux personnes qui multiplient en Angleterre, les démarches persuasives et les appels pathétiques au cœur généreux de ce souverain, nous rappellerons qu'avant de s'appeler l'empereur Théodore II, Khassa, l'aventurier proscrit, l'homme sauvage, était sanguinaire et perfide; il est devenu, vainqueur, plus sanguinaire encore. Pourquoi sa vie ne rappellerait-elle pas celle d'Ali pacha d'Ianina, qui fut sanguinaire vingt ans parce que sa mère et sa sœur avaient été outragées par les habitants d'une bourgade albanaise?

Soudan oriental.

M. le général Faidherbe, longtemps gouverneur de la colonie française du Sénégal, prend occasion du retour de MM. Mage et Quintin de leur périlleux voyage dans le Soudan occidental, pour publier une étude historique de la race des Pouls, si puissante et envahissante, dans le *Moniteur de l'Algérie* du 5 Septembre.

L'importance de cet article par la position de l'auteur et les connaissances géographiques qu'il possède sur ces contrées si peu connues, nous invite à en donner ici un court résumé.

Les Pouls, d'une belle race et d'un caractère doux, mais passionné seraient venus des parties orientales de l'Afrique, de la haute Egypte, peut-être même de plus loin. Mais contrairement à l'opinion de Barth, le général Faidherbe ne peut admettre qu'ils aient formé la population de l'ancien et grand empire de Ghana; dont la population suivant lui devait être des Soninkès, race noire et aborigène, mais qui fut forcée plus tard de se retirer vers le Sud devant les Berbers et les Musulmans de toute origine. Les Pouls, jusqu'alors leurs bergers, révoltés et réunis, formèrent d'abord le petit royaume de Khasso et vinrent, sur les bords du Sénégal, fonder le Kadjaga, pays de Bakel, où ils sont encore, et d'où ils se répandirent dans le Soudan.

Dans le XVI[e] siècle ils s'établirent victorieusement dans le Fouta-Toro, sur les bords du fleuve. Dès lors ils se croisèrent avec les Yolofs et les Mandingues, qu'ils avaient vaincus. La nouvelle race métis montra plus d'esprit de subordination, plus d'idées positives et pratiques. Sa conversion à l'Islamisme au XVIII[e] siècle vint lui donner la force d'impulsion et l'élan fanatique nécessaires pour la conquête. Ses chefs, fondant une aristocratie religieuse, constituèrent une puissance théocratique qui domina tout le bassin du Sénégal, sous le gouvernement de Abdou-el-Kaden. A la fin de ce siècle elle fonda, sous un autre marabout du Fouta Senegalien, Othman-dan-Fodie, le grand empire Poul de l'Est, entre le Niger et le lac Tchad. De sorte qu'en 1770, cette race entreprenante constituait trois empires puissants, celui de Haoussa, celui de Macina, et celui du Fouta-Dialon comprenant la côte entre la Casamanza et Sierra-Leone.

En 1854 un réveil du fanatisme musulman s'empara de ce peuple qui se porta sur le Sénégal, mais repoussé par la colonie française de la partie navigable du fleuve, s'empara d'une étendue de pays de 80,000 lieues, et fonda sous son chef Hadj-Omar un vaste empire Poul musulman occidental, sur le haut Niger et

le haut Sénégal, en s'établissant dans les états idolâtres de Kaarta et de Sego.

La race Mandingue dépossédée est parfaitement nègre, mais bien supérieure toutefois aux races noires inférieures de certaines régions de l'Afrique. Elle formait dans ces deux états de puissantes monarchies absolues et guerrières, avec une organisation matérielle assez puissante et même une espèce d'armée permanente, composée d'esclaves; mais basées sur la force brutale et sans loi morale, elles ne purent résister devant l'invasion musulmane.

L'empire Poul occidental, ainsi fondé par Hadj-Omar, est en contact avec les possessions fançaises à Médine à 250 lieues en remontant le Sénégal, où il peut se fournir d'armes, de poudre et de pierres à fusil plus facilement que dans les comptoirs anglais de la Gambie, où ils viennent cependant aussi en chercher. Mais il a encore à soutenir de terribles luttes avec les populations insoumises et les tribus limitrophes.

MM. Mage et Quintin après avoir dû prendre part à plusieurs de ces sanglants combats, purent enfin, après avoir couru les plus grands dangers, avec la protection du roi et une forte escorte, regagner Médine à la fin de Juillet de cette année. Comme résultat obtenu et déjà connu de cette périlleuse expédition, ces Messieurs rapportent la garantie de facilités et de sécurité dans les transactions de commerce de la colonie française; mais à côté de ce grand résultat, nous avons avons encore beaucoup à attendre géographiquement de leurs prochaines communications.

RELIEF DU MONT-BLANC

par M. BARDIN.

Depuis longtemps déjà on s'est occupé d'essais de représentation de telle ou telle portion de la surface de notre globe, et en particulier des régions montagneuses, au moyen de plans-reliefs; mais c'est dans ces dernières années surtout, que cette branche applicative de la scène topographique, a pris une extension notable et a été poursuivie suivant des règles et des procédés vraiment et strictement scientifiques. Un habile

et persévérant ingénieur topographe, Monsieur Bardin, ancien professeur à l'Ecole d'application de Metz, puis à l'Ecole polytechnique de Paris, et membre de la Société de Géographie de cette ville, s'est fait l'interprète et le vulgarisateur de cette science, qui est en même temps un art, en entreprenant successivement un travail auquel il a consacré plus de vingt années de sa vie, et dont le résultat est la reproduction, achevée jusqu'à ce jour en un certain nombre de reliefs, des portions plus ou moins étendues des principales chaînes de montagnes de la France. Les Vosges, le Jura, les montagnes de l'Auvergne, les Pyrénées, les Alpes du Dauphiné, ont été successivement reproduites par lui, sur une échelle identique et uniforme et avec le même soin, et aujourd'hui le massif du Mont-Blanc.

Se rendant récemment à Chamonix pour étudier et compléter sur place certains détails de cet important massif, Monsieur Bardin a bien voulu offrir à la Société de géographie de Genève de lui procurer à son passage dans cette ville la vue de son travail au point où il est actuellement parvenu, c'est-à-dire presque terminé.[1] La Société de Géographie s'est empressée d'accepter cette offre obligeante, qui procurerait à ses membres l'avantage d'avoir sous leurs yeux, sous une forme palpable et dans tous ses détails, la reproduction d'une chaîne de montagnes dont ils sont habitués à contempler chaque jour l'imposante beauté, et que quelques uns d'entre eux connaissent de plus près encore, pour l'avoir étudiée et explorée en touristes ou comme membres de Clubs Alpins.

Monsieur Bardin a pu ainsi à son retour de Chamonix, exposer son remarquable travail dans la salle de l'Athénée, où la Société de Géographie, avait convié, non-seulement ses membres, mais toutes les personnes qu'intéresse à un titre ou à un autre l'étude du monde des glaciers, et en particulier les membres de la

[1] M. Bardin se propose d'achever ce relief, qu'il considère comme le couronnement de son œuvre, pour le moment de l'exposition universelle de Paris de l'année prochaine, où il soumettra son travail complet à l'appréciation du public européen, en exposant tous les plans en relief que nous avons énumérés, dans un pavillon spécial du bâtiment de l'exposition.

Section Genevoise du Club Alpin. Chacun des nombreux visiteurs que cette exposition a attirés à l'Athénée pendant les deux jours qu'elle a duré, aimait à chercher et à trouver sur cette reproduction si fidèle ce qui était pour lui d'un intérêt particulier; l'un y retrouvait telle aiguille, qu'il avait spécialement étudiée sur place ou dont il avait fait la plus ou moins périlleuse ascension; un autre tel passage, tel col plus ou moins élevé qu'il avait traversé; un autre admirait la vue de l'ensemble de la chaîne, en en pénétrant comme à vol d'oiseau toutes les sinuosités, et les dépressions, ou en en regardant horizontalement le profil et les mille découpures si exactement reproduites. Ce qui attirait particulièrement l'attention et l'intérêt des visiteurs, c'était un *plan-relief stéréotomique*, premier travail dans l'exécution de toute reproduction topographique du genre dans le système suivi et préconisé par Monsieur Bardin, formé de la superposition en gradins de petites feuilles de carton toutes de même épaisseur (1 millimètre représentant chacune 40 mètres), découpées exactement d'après les courbes de niveau, qui ont servi à la confection de la carte de l'Etat-major français.

Ce relief fournit ainsi la représentation précise de la structure et de la forme géométrique de la montagne, et c'est en remplissant exactement avec de la cire les insterstices compris entre les lignes des courbes que l'on obtient le relief définitif à surface continue en plâtre. L'exemplaire de ce dernier, présenté par M. Bardin, était *au naturel*, en blanc, mais l'auteur se propose d'en obtenir un second, qu'il colorera *géologiquement*. On pourrait également en colorier un suivant les différences physiques du *sol*.

Outre les explications familières dont M. Bardin a bien voulu accompagner l'exposition de son œuvre, en réponse aux questions de tel ou tel des visiteurs, il a présenté dans une communication prononcée devant un auditoire nombreux et vivement intéressé, quelques considérations sur le travail des plans-reliefs topographiques en général, ainsi que sur les procédés qu'il a employés pour la confection de celui du Mont-Blanc en particulier; nous ne pouvons mieux faire que de

le laisser ici parler lui-même en citant des fragments de cette communication.

« Juger l'œuvre d'un homme sans se reporter à son temps, c'est s'exposer à commettre une erreur, et, ce qui est plus grave, à se rendre coupable d'une injustice. Croyez, Messieurs, qu'il me sera facile d'éviter cet écueil à l'égard du Mont-Blanc de M. Sené, que j'ai retrouvé dans le Jardin public de Genève après l'avoir admiré à Paris en 1855. J'ai discuté alors le mérite de l'idée préconçue, que les montagnes ne peuvent pas être représentées dans leurs proportions naturelles, qu'il faut nécessairement grandir leur troisième dimension, la hauteur. On applaudit néanmoins à cette grande œuvre, en pensant que l'auteur, sous la pression d'un préjugé regrettable, ne pouvait pas faire mieux : La stéréotomie topographique devait procéder ainsi dans ses premiers essais sans autre point de vue. Combattons maintenant cette erreur et ne pouvant faire des montagnes égales, faisons des montagnes semblables, d'après une seule et même échelle pour leurs trois dimensions, et non d'après une *échelle de la plaine* et une *échelle de la montagne,* pour parler comme à Chamonix. Point de moyen terme possible! Point de prétention à un effet autre que celui qui résulte des données de la nature!

« A propos d'échelle, je dirai, par anticipation, que c'est le quarante millième que j'ai choisi pour l'échelle commune des plans-reliefs des *montagnes françaises*. Plus grande, inutilement grande, elle eut produit des images plus détaillées sans doute, mais trop volumineuses et embarrassantes, sans parler de la main d'œuvre qui croit plus que géométriquement avec l'agrandissement de l'échelle; plus petite, les images eussent manqué d'effet et ressemblé à des jouets d'enfant. Au point de vue pratique, le quarante millième se prête facilement à l'estimation des distances; il suffit pour cela de se familiariser avec la longueur du décimètre qui représente quatre mille mètres (la lieue métrique), avec celle du centimètre qui représente quatre cents mètres, et celle du millimètre qui en représente quarante. Au point de vue économique, elle a permis de faire usage directement des minutes au quarante millième des officiers d'état-major attachés au service de la carte de France. Cette

échelle permet d'ailleurs de rendre, avec un effet convenable, les grandes masses rocheuses qui impriment aux massifs montagneux leurs principaux caractères. J'appelle votre attention, Messieurs, sur ce point important, et je reviens au Mont-Blanc.

« Le dépôt de la guerre avait envoyé, pendant les campagnes d'été des années 1863 et 1864, de jeunes capitaines d'État-major expérimentés et entreprenants, en vue de recueillir les matériaux d'une carte topographique du massif du Mont-Blanc. Mieux que personne, vous connaissez les difficultés exceptionnelles de pareilles entreprises dans les montagnes à glaciers. M. le capitaine Mieuset, chargé particulièrement du Mont-Blanc, a montré dans cette circonstance un zèle, un dévouement et une énergie rares, et dont le souvenir lui a fait un véritable renom dans la vallée de Chamonix. Rien n'a manqué à ses deux campagnes, fatigues, privations et dangers. J'en ai trouvé les preuves naïvement écrites dans le journal du guide Pierre-François Charlet, du Lavanché[1], qui fut son compagnon dans les cinquante-cinq excursions faites en 1863 sur les deux versants de la vallée de Chamonix. M. Mieuset, qui a eu beaucoup à se louer de lui, termine le certificat qu'il lui a donné, en le recommandant à tous les voyageurs et à ceux surtout qui désirent faire des recherches scientifiques. M. le capitaine Rouby, dans son tour du Mont-Blanc, a recueilli près du guide Chabot, de Cormayeur, qui a remplacé Pierre Charlet sur le versant d'Italie, durant la campagne de 1864, d'autres renseignements dont voici le résumé : 26 courses importantes avec ascension[2], et 30 ou 35 courses dans les vallées ou sur leurs versants.

[1] On dit *Avalanche* et *Lavange*. Le *Lavanché*, c'est-à-dire l'*Avalanché* ou le *Lavangé*, est un hameau situé presqu'en face d'un ancien torrent, exutoire du glacier du Mont-Blanc.

[2] Parmi ces courses, j'en extrais une de cinq jours consécutifs, afin de donner une idée du travail d'un officier d'état-major en haute montagne — 1er jour : Parti de Cormayeur pour aller coucher aux Mottets ; — 2me jour : des Mottets au pavillon de Tré-la-Tête, par le col des Fours. le col du Bonhomme et le Nant-Borrant ; dans la nuit, le colonel Borson, chef de la section topographique du Mont-Blanc, fait prévenir le capitaine Mieuset qu'il l'attend aux Mottets. — 3me jour : le capitaine part à 3 1/2 heures du matin du pavillon de Tré-la-Tête, traverse le glacier en le remontant jusqu'au col infranchissable, fait là ses observations, en part à 2 heures de l'après-midi et arrive aux Mottets à onze heures du soir. —

« La photographie, par ses vues magnifiques, avait initié le public aux lois de la perspective et tendait à le familiariser avec les vrais proportions des montagnes; et, en fournissant aux artistes une perspective exacte du contour et des principaux traits de leurs esquisses, elle leur faisait contracter l'habitude de ne point exagérer les hauteurs dans la pratique du dessin à vue. D'un autre côté, on pouvait en tirer un grand parti pour contrôler, compléter même les minutes des officiers, car ses vues, véritables projections concourantes ou perspectives, fournissent des résultats analogues à ceux qu'on obtient aux stations d'un lever de terrain par rayonnements. Enfin, la photographie donnait le moyen, par un véritable travail de photo-sculpture, de détailler sur un plan-relief exécuté d'après une bonne carte topographique tous les détails auxquels entraîne la réalisation de la troisième dimension du relief du sol, et de les rendre, loin du modèle, avec un degré d'exactitude ne dépendant que du plus ou moins grand nombre de vues photographiques dont on peut disposer.

4me jour : Parti des Mottets avec le colonel Borson, il va coucher au pavillon du Mont-Créty. — 5me jour : Ascension du Col du Géant et descente à Cormayeur. — C'est-à-dire que le capitaine Mieuset, en cinq jours et à 15 heures de marche par jour, a élevé le poids de son corps à 8,065 mètres au-dessus de Cormayeur et l'a descendu d'autant en parcourant un chemin horizontal de :

	DISTANCE HORIZONT.	MONTÉES	DESCENT.
1er jour	22m,0	† 1317m	— 634m
2me jour	15m,5	† 1341m	— 1263m
3me jour	27m,0	† 2687m	— 2765m
4me jour	21m,5	† 1519m	— 1247m
5me jour	11m,5	† 1201m	— 2156m
	97m,5	† 8065m	— 8065m

Par jour : Montée 1613m, un peu plus que le Brévent | descente 1613m | Ch. K 1297,3.

MM. Mieuset et Rouby, et la règle pratique du Dépôt de la guerre s'accordent pour fixer à 400 mètres la hauteur à laquelle on s'élève par heure de marche posée en montagne. — Nous avons reconnu à Chamonix, dans nos excursions de travailleurs, que la marche entre pour les 2/3 dans la durée de chaque excursion ; 1/3 pour le travail, pas davantage. Il faut comprendre dans ce rapport 2/3 le temps qu'on perd à attendre la dissolution des nuages, phénomène qui ne permet de voir les montagnes que de 10 heures du matin à 4 heures du soir.

« La géologie, si entièrement liée à la topographie, avait déjà porté la lumière dans la mystérieuse énigme des montagnes alpines, où rien n'est à sa place, où les ruines amoncelées dérobent tant de choses aux recherches des savants. De quel prix les vues photographiques des montagnes seront un jour, dans un siècle, par exemple, pour la géologie ! Les géologues pourront lire, mesurer peut-être, l'action des phénomènes atmosphériques sur les masses rocheuses si résistantes en apparence, si destructibles en réalité; action lente, mais continue, qui émousse les aiguilles pour en faire des dents ou des tables, qui fait s'affaisser sur elles-mêmes les dents et les arrêtes, en couvrant de débris les versants des vallées, le pied de ces versants et trop souvent le fond des vallées par le lit des torrents. Il est regrettable que quelques photographes ne s'adonnent pas à la reproduction des grands accidents du relief du sol, au profit de la physique terrestre.

« Grâce au goût pour les voyages, si rapidement développé par suite de la facilité des communications, le Mont-Blanc, en quelque sorte découvert il y a quatre-vingts ans à peine, par de Saussure, assisté de Jacques Balmat, avait été exploré dans tous les sens, Ses cols et presque tous ses sommets, réputés inaccessibles, avaient été franchis par d'intrépides ascensionnistes, en tête desquels se placent à bon droit les Anglais.

« Jamais homme se trouva-t-il en présence de tant de richesses et attiré par tant de séductions? Préparé par d'anciens travaux de stéréotomie topographique, j'étais comme prédestiné à reproduire le Mont-Blanc. Quant au préjugé contre nature qui ne voulait que des montagnes surhaussées, j'en étais affranchi depuis longtemps. Bien plus, j'avais appliqué toutes mes forces à le déraciner, ainsi que vous pourrez le voir, Messieurs, en parcourant l'*introduction* au texte de *La Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins*, dont j'ai l'honneur de déposer un exemplaire sur votre bureau [1]. C'est en cet état que je pris la résolution de couronner la collection des plans-reliefs des *Montagnes*

[1] Voir aussi les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*. La communication faite à la Société des géographes, de Paris et le rapport à l'assemblée générale de cette Société.

françaises par le plan-relief du massif du Mont-Blanc, et que je soumis mon projet à M. le général Blondel, directeur du Dépôt de la guerre, qui l'accueillit avec empressement et l'encourageât par tous les moyens désirables.

« Après avoir fait à Paris, à l'aide des minutes des officiers d'Etat-major et des nombreuses photographies du Mont-Blanc que j'avais recueillies, tout ce qu'il était possible de faire quant aux formes générales de ce relief grandiose, je reconnus la nécessité d'aller sur le terrain pour sculpter, en présence des objets, les crevés, les glaciers, les morraines, les rochers de diverses natures, en masses, en aiguilles, en escarpements, en éboulements, en un mot tous les détails topographiques qui donnent à cette région alpine ses caractères distinctifs. Il faut le dire, les montagnes de fantaisie dans la forme et dans leur tatouage ont fait leur temps. C'est à Chamonix ou plutôt à l'admirable observatoire de Planpraz (1) que je résolus de chercher l'inspiration propre à ce modeste travail de sculpture, d'imitation sévère jusqu'au réalisme. Je n'y suis pas venu seul et dans mon impuissance, mais heureusement accompagné d'excellents collaborateurs. Je vais essayer, Messieurs, de vous intéresser au récit de nos efforts communs, et de vous montrer comment s'accomplit cette œuvre sérieuse.

Le 15 Juillet, nous partions, quatre personnes, en portant notre Mont-Blanc de Paris qu'il s'agissait de

(1) C'est bien autre chose au sommet du Brévent ! J'ai pu en jouir en compagnie de M. le maire de Chamonix, et inaugurer avec lui le nouveau pavillon qui vient d'y être établi. Le soir, à 10 heures, à la fin d'un excellent souper, nous portions le toast suivant :

Au Mont-Blanc !

Que les révolutions du globe, les révolutions à venir, lui soient légères !

A la perpétuité de Sa Hautesse le Sultan d'Europe !

Au Mont-Blanc !

Ses très-humbles serviteurs et sujets — ont signé : *Dupin*, maire de Chamonix ; *Gramond*, employé des lignes télégraphiques ; *Bardin*, enfant adoptif de Chamonix, montagnier de France, de Navarre et de Savoie.

M. Gramond, habile électricien, et moi, pauvre physicien, nous étions venus pour voir s'il n'y aurait pas quelque précaution à prendre contre les coups de foudre auxquels est inévitablement exposé le nouveau pavillon bâti sur un petit plateau élevé de 2525 mètres au-dessus de la mer, et de près de 1,500 mètres au-dessus de Chamonix. Ce pavillon a un autre ennemi, le vent, dont on peut tout craindre.

transformer en un Mont-Blanc de Savoie, digne du Département de la guerre, et pouvant être présenté avec confiance aux savants, aux membres des Clubs Alpins, à toutes les personnes qui s'occupent de physique terrestre. Qu'on ne s'exagère pas toutefois l'importance des plans-reliefs! Jamais ils ne remplaceront les cartes dont ils dérivent. Les plans-reliefs sont un puissant moyen de prompte et facile initiative, dont l'instruction publique pourrait tirer un grand parti, et rien de plus. Apprendre à lire avec intelligence les cartes topographiques, à les lire sans préparation. Tel est l'objet principal, unique on pourrait dire, de ces images à trois dimensions du relief du sol.

« Je nommerai d'abord M. le capitaine d'État-major Rouby, que M. le maréchal, ministre de la guerre a bien voulu, sur la proposition de M. le général Blondel, associer à nos études topographiques. Il eût été difficile de faire un meilleur choix. Cet officier, qui a été chargé de mettre au net les minutes du capitaine Mieuset, envoyé au Mexique à l'issue de la seconde campagne au Mont-Blanc, qui lit le terrain avec une merveilleuse facilité par suite de son expérience dans les travaux de la carte de France, qui dessine vite et bien, qui a de l'énergie. Cet excellent auxiliaire a rendu de grands services à l'œuvre commune. En même temps, il a recueilli des notes à l'aide desquelles seront améliorées certaines parties qui laissaient à désirer dans la carte du Mont-Blanc du Dépôt de la guerre; carte qui, par un honneur bien mérité, porte le nom du capitaine Mieuset. Que de fois j'ai entendu M. Rouby, au retour de ses rudes reconnaissances[1], répéter avec enthousiasme : « Plus j'étudie sur ce terrain difficile le « travail de Mieuset, plus je l'admire. » Les travaux topographiques dans les hautes montagnes (Alpes, Pyrénées, Corse, etc.) ne sont pas assez connus, et sont par conséquent trop peu appréciés, — L'admirable carte de la Suisse, que je vois là assemblée sur toile et si bien éclairée de côté, ne contribuera pas peu à relever ce genre de travaux de l'indifférence ou de l'injustice dont il est l'objet. Cette carte, que son respectable auteur a complétée et assemblée de sa main, produit un prodigieux effet de relief.

« M. Calmelet père, habile dessinateur du Dépôt de la

guerre et paysagiste de talent, s'était chargé d'appeler le paysage au secours de la topographie du Mont-Blanc. Certes, rien de plus saisissant et de plus explicite qu'un plan-relief *naturel*, c'est-à-dire exécuté à une seule échelle pour les distances horizontales et les hauteurs! Mais si l'on peut, par l'effet de la réduction d'échelle, montrer d'un coup-d'œil et à vue d'oiseau l'ordonnance des parties constituantes de ces reliefs imposants et en faire comprendre les formes aux observateurs clairvoyants, il faut renoncer à donner la moindre idée de leur grandeur qui échappe à toute appréciation [1]. Le paysage par le prestige de ses vues à grande échelle et des effets combinés de la lumière et de la couleur, le paysage qui embrasse le ciel et la terre, les trois dimensions de l'espace, peut seul ajouter quelque chose au réalisme presque exclusivement géométrique de nos plans-reliefs. De sorte qu'on est conduit à reconnaître que les tableaux du paysagiste sont l'accompagnement nécessaire d'un plan-relief, et que, par leur rapprochement, ces deux images constituent un enseignement complet pour les yeux, enseignement dont l'objet est, non de faire sentir les beautés de la nature, mais d'inspirer le désir d'aller les contempler. M. Calmelet, topographe et paysagiste à la fois, produira un panorama du Mont-Blanc, qui, placé près du plan-relief de cette chaîne, concourra grandement au succès que nous ambitionnons tous.

« M. Collas, sculpteur-ornementiste intelligent, patient et adroit, s'est appliqué à reproduire sur le plâtre tous les documents fournis par des croquis et par des vues photographiques. Il a fait aussi d'utiles reconnaissances sur le terrain [2], où il a puisé des impressions et des souvenirs qu'il a su rendre avec bonheur. Jugez-en, Messieurs, son œuvre est sous vos yeux; œuvre encore inachevée malgré deux mois passés à Chamonix. Que ne puis-je joindre à ce travail d'ensemble certains détails sculptés à grande échelle, qui aideraient singuliè-

[1] Rien de plus grandiose en effet et de plus imposant que la chaîne du Mont-Blanc contemplée du Brévent ou du Cramont, du côté de Cormayeur! Mais, il faut le reconnaître, cette chaîne n'a pas la physionomie pittoresque, artistique, des montagnes de la Suisse.

[2] Le désert de Platey, les grands Mulets, le Jardin, le Buet, la chaîne des Aiguilles rouges et le Brévent ont été visités par lui.

rement à faire comprendre la physionomie du relief du sol; une belle aiguille; un col remarquable; un glacier, traités au dix millième par exemple, auraient un grand intérêt de curiosité et d'instruction, en même temps qu'ils offriraient d'excellents sujets de dessin. Car, de même qu'on étudie dans le dessin académique la figure d'après la bosse, pourquoi n'étudierait-on pas d'après le plan-relief les rochers, qui sont comme la broderie des surfaces topographiques? Si cela ne se fait pas, c'est sans doute parce que les modèles manquent.

« Tel a été le personnel de ce que nous appelions entre nous la colonie du Mont-Blanc. Pauvre colonie dont la mission a été entravée d'une façon déplorable par le mauvais temps. Il lui a manqué, pour être complète, un jeune géologue qui aurait marché de concert avec notre habile topographe. Pour lui et pour moi, que de profits! aussi que de regrets!

Par une singulière bonne fortune, qui fût une précieuse compensation, la petite colonie s'est vue renforcée de M. Adam Reilly, auteur de deux cartes très-estimées, de la chaîne du Mont-Blanc et de la chaîne du Mont-Rose, l'un des membres les plus actifs de l'Alpine Club de Londres. Déjà M. Reilly, à son passage à Paris au commencement de Juillet, nous avait gracieusement confié un carton de vues panoramiques, dont nous avons tiré un grand parti, notamment sur le versant d'Italie où presque tout nous manquait. Le panorama de ce même versant, que nous devions à l'obligeance de M. Civiale, ne pouvait suffire. Les vues de M. Reilly, œuvre d'un bénédictin topographe et habile dessinateur, témoignent d'un dévouement sans bornes à l'étude des Alpes. M. Reilly, qu'on pourrait dire voué à ces montagnes, a quitté le massif du Val-Pelline, où il a entrepris de grands travaux topographiques pour venir à notre secours: Ses beaux dessins sont devant vous. C'est à ce secours que nous devons d'avoir pu recueillir à temps les immenses matériaux dont nous avions besoin pour atteindre l'objet de notre long séjour à Chamonix. M. Wills, président de l'Alpine Club de Londres, a voulu aussi apporter sa pierre à l'édifice. Il est venu de son chalet, le Nid de l'Aigle, près de Sixt, pour voir notre Mont-Blanc et nous gratifier de quelques bonnes photographies du Buet.

couche de vase, qui est bleuâtre dans le bassin septentrional du lac.

Des sources chaudes se font jour à l'Est et au Sud-Ouest du lac. La déclinaison magnétique est sur la Mer Morte, de 3 degrés à l'Ouest du Nord vrai.

Pendant cette exploration de trois semaines, deux journées furent consacrées à faire, dans l'ancienne Moabitide, une pointe sur l'ancienne Rabbath-Moab, la capitale des Moabites, en passant par Kerak-Moab, qui fut, au moyen-âge, une forteresse très-fameuse politiquement, ainsi qu'on le voit dans les annales d'Aboulféda. Les croisés réussirent à s'y fortifier pendant quelque temps et la travestirent ridiculement sous le nom de Crac de Monfort.

Après cette première et importante étude, MM. Vignes et Combe, avec leur illustre patron, repartirent de Jérusalem le 7 Avril, par Jéricho, traversèrent le lendemain le Jourdain, par 32°,10 de latitude et se dirigèrent au Sud et au Sud-Est, vers l'ancienne Pérée, passant par Arak el Emir, Hesbân (Hesebon), le Djebel Mousa (montagne de Moïse), qui, par sa position, semble répondre à la sommité des monts Nébo, où Moïse acheva sa vie, en vue de la terre promise, où il ne lui était pas accordé de poser le pied. S'étant avancés, au sud du torrent de Zerka (Zerka Maïn) ils touchèrent presque à Rabbath-Moab, le terme de leur excursion précédente. Ils repassaient le Jourdain le 21 Avril, et rentraient à Jérusalem, par le couvent de Saint-Saba (Mar Saba) après une absence de quatorze jours.

Leur troisième excursion commença le 2 Mai, par Bethléem, Khalil (Hébron) et l'extrémité méridionale de la Mer Morte, qu'ils retrouvèrent, le 7, au pied du Djebel Usdum. Ils explorèrent transversalement la plaine submergée du Ghor, et y virent quelques ruines en un lieu nommé Safieh. Ils atteignirent, en une semaine l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge à Akaba, par la route habituelle de leurs devanciers. Au retour ils visitèrent le Djebel Haroun ou Hor, cette montagne d'Aaron au sommet de laquelle les Arabes placent la sépulture du frère de Moïse. Ils en descendirent à l'Est pour visiter, dans la Wuady Mousa (vallée de Moïse) les imposantes ruines de Pétra. Le temps n'est

il sera si nos efforts peuvent aboutir pour le terme fatal.

Je passe sur les conséquences utiles d'un tel travail, et j'ajouterai seulement, en terminant, que je ne me propose pas de produire un Mont-Blanc unique, destiné à aller s'enfouir dans un musée ou une bibliothèque, mais j'ambitionne de le multiplier par le montage et de le voir pénétrer dans les grands établissements d'instruction publique. Je l'avoue : j'ai le culte des images, auquel j'attribue une grande valeur comme moyen d'enseignement, et il y a plus de quarante ans que je travaille à le répandre.

Cartes de la Palestine et de l'Arabie pétrée. Publiées par M. Vignes, lieutenant de vaisseau, avec la collaboration du docteur Combe, et itinéraire du voyage accompli en 1864, en compagnie et sous le patronage du duc de Luynes. Paris, 1865.

L'itinéraire des voyageurs français les a conduits de Saint-Jean d'Acre, par Sébaste et Naplouse, à Jérusalem, où ils sont arrivés le 7 Mai 1864. Huit jours plus tard ils atteignirent le bord de la Mer Morte, à son extrémité septentrionale où ils avaient fait transporter, par la voie de Riha (Jéricho), une embarcation destinée à l'exploration de ce lac toujours mystérieux. Ils en ont parcouru la surface, du Nord au Midi, puis du Midi au Nord, avec tant de croisières transversales que l'ensemble de leur trajet aquatique offrirait un développement de 400 kilomètres. Les sondages nombreux ont donné 350 mètres, comme la profondeur maximum du lac, dans sa partie septentrionale et moyenne, ce qui est moins que les données obtenues précédemment. Cette profondeur diminue considérablement à l'extrémité méridionale, où une péninsule basse et sablonneuse, nommée Lisan, détachée de la rive orientale étrangle le lac et lui laisse au Sud un bassin partiel dont la profondeur ne dépasse pas 5 à 6 mètres, tandis qu'elle est de 6 à 10 mètres dans le détroit intermédiaire formé par cet étranglement. La sonde retirée du fond en a presque toujours rapporté des cristaux de sel, recouvrant une

couche de vase, qui est bleuâtre dans le bassin septentrional du lac.

Des sources chaudes se font jour à l'Est et au Sud-Ouest du lac. La déclinaison magnétique est sur la Mer Morte, de 3 degrés à l'Ouest du Nord vrai.

Pendant cette exploration de trois semaines, deux journées furent consacrées à faire, dans l'ancienne Moabitide, une pointe sur l'ancienne Rabbath-Moab, la capitale des Moabites, en passant par Kerak-Moab, qui fut, au moyen-âge, une forteresse très-fameuse politiquement, ainsi qu'on le voit dans les annales d'Aboulféda. Les croisés réussirent à s'y fortifier pendant quelque temps et la travestirent ridiculement sous le nom de Crac de Monfort.

Après cette première et importante étude, MM. Vignes et Combe, avec leur illustre patron, repartirent de Jérusalem le 7 Avril, par Jéricho, traversèrent le lendemain le Jourdain, par 32°,10 de latitude et se dirigèrent au Sud et au Sud-Est, vers l'ancienne Pérée, passant par Arak el Emir, Hesbân (Hesebon), le Djebel Mousa (montagne de Moïse), qui, par sa position, semble répondre à la sommité des monts Nébo, où Moïse acheva sa vie, en vue de la terre promise, où il ne lui était pas accordé de poser le pied. S'étant avancés, au sud du torrent de Zerka (Zerka Maïn) ils touchèrent presque à Rabbath-Moab, le terme de leur excursion précédente. Ils repassaient le Jourdain le 21 Avril, et rentraient à Jérusalem, par le couvent de Saint-Saba (Mar Saba) après une absence de quatorze jours.

Leur troisième excursion commença le 2 Mai, par Bethléem, Khalil (Hébron) et l'extrémité méridionale de la Mer Morte, qu'ils retrouvèrent, le 7, au pied du Djebel Usdum. Ils explorèrent transversalement la plaine submergée du Ghor, et y virent quelques ruines en un lieu nommé Safieh. Ils atteignirent, en une semaine l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge à Akaba, par la route habituelle de leurs devanciers. Au retour ils visitèrent le Djebel Haroun ou Hor, cette montagne d'Aaron au sommet de laquelle les Arabes placent la sépulture du frère de Moïse. Ils en descendirent à l'Est pour visiter, dans la Wuady Mousa (vallée de Moïse) les imposantes ruines de Pétra. Le temps n'est

plus, heureusement, où pour dérober la possibilité de jeter sur ces ruines un regard furtif et qui pouvait lui coûter cher, le courageux Burckardt était obligé de simuler un vœu à la tombe d'Aaron et d'égorger de sa main, en vue de la montagne, la chèvre qu'il prétendait avoir vouée au pontife israélite. M. Léon de Laborde les a visitées sans être molesté, et, dans la citadelle du Caire, le Cheik du Ouady Mousa, protestait, en 1846, du plaisir qu'il aurait à nous y recevoir.

M. de Luynes rentrait à Jérusalem, le 26 Mai, en traversant obliquement, à l'Ouest de la Mer Morte, la montagne de Museikah et le plateau de Safah, qui était l'ancienne Idumée. — Il quittait enfin Jérusalem, le 10 Juin, traversait le Jourdin, visitait, le 12, les ruines de l'antique Gerasa (Djerach) et s'avançait vers le Nord-Est au travers de l'ancien pays de Galaad.

Les résultats géodésiques de la troisième excursion sont d'avoir déterminé dans la vallée longue et étroite qui joint la Mer Morte à la Mer Rouge, la place et la hauteur du point culminant ou point de partage des eaux des deux bassins. Il se trouve à 240 mètres au-dessus de la Mer Rouge, sous 30° 10 de latitude, à 109 $^1/_4$ kilomètres, soit 56 milles nautiques au Sud de la Mer Morte, et à 70 $^1/_2$ kilomètres, soit 37 milles nautiques au Nord de la Mer Rouge.

Le sommet du Mont Hor ou Haroun est à 1,328 mètres au-dessus de la mer, soit 1,088 mètres au-dessus du point de partage, et les ruines de Pétra à 892 mètres au-dessus de la mer, soit à 652 mètres au-dessus de la vallée d'Arabah.

La pente du Jourdain, depuis sa source, au Tell el Kady au petit lac de Bahr Huleh est de 100 mètres sur un parcours de 19 kilomètres; — du Bahr Huleh au lac de Tibériade, de 274 mètres sur un cours de près de 18 kilomètres, et enfin, entre le lac de Tibériade et la Mer Morte, de 203 mètres sur un développement de 106 kilomètres. La différence de niveau entre la Mer Morte et la Mer Rouge est enfin de 392 mètres, la pente du sol depuis le point de partage du Ouady Arabah vers la Mer Morte étant de 632 mètres.

Nous n'aurions pas cédé au désir d'emprunter tant

de documents à la publication que nous venons d'analyser dont nous espérons voir bientôt la suite, si nous n'avions à signaler des progrès importants dus à des travaux consciencieux sur la géodésie d'une région qui recèle encore bien des mystères de ce genre. La Palestine, si peu étendue, si fréquemment explorée, renferme encore des districts moins connus des modernes que des anciens. Remercions M. le duc de Luynes et ses savants associés de leur énergie et de leurs services, souhaitons à leurs émules anglais de la Galilée, des succès dont la géographie s'enrichit.

P. C.

L'*Analyse*, revue mensuelle des Institutions scientifiques, littéraires, artistiques, agricoles de la France et de l'Etranger, par M. le Cte Achmet d'Héricourt. Paris : Bureaux, 12, rue Royer Collard.

Le but que se propose M. le comte A. d'Héricourt dans l'*Analyse* est surtout de faire connaître le mouvement dû à l'initiative des Sociétés savantes. Pour cela, il nous présente l'étendue de leurs travaux, les richesses de leurs documents, la formation et le renouvellement de leurs bureaux, les sujets de leurs concours. Sous le titre de Variétés, l'*Analyse* enrégistre les découvertes scientifiques, géographiques, archéologiques et autres; rend compte des ouvrages sérieux récemment sortis de presse et cela avec un esprit d'impartialité auquel on ne saurait assez applaudir de nos jours. Lorsque la mort vient moissonner parmi les hommes d'étude, M. le comte d'Héricourt enregistre leur fin, rappelle en quelques mots leur vie si utilement employée, offrant ainsi de beaux modèles à suivre. Comme on le voit, le plan de cette revue est vaste et M. le comte d'Héricourt devra user de tout le talent que nous lui connaissons pour renfermer tant de matières dans des limites restreintes. Nous nous rencontrerons plus d'une fois sur le terrain géographique et ferons souvent notre profit de cette utile publication. Décidément l'on avait besoin d'un sommaire des découvertes et du mouvement intellectuel des pays qui nous avoisinent. Sans doute (nous sommes les premiers à le reconnaître) il est curieux de savoir ce qui se passe

aux Andes et aux Massachussets, mais il est bon aussi de ne pas ignorer ce qui existe à nos portes.

La Civilisation : journal ethnographique des Deux-Mondes. Paris : Bureaux, 3, rue Visconti.

Le journal bi-mensuel *la Civilisation* vient d'être fondé à Paris dans le but de répandre le goût de l'Ethnographie ou science des nationalités. Il se rattache certainement un grand intérêt de nos jours à une étude sur laquelle repose l'économie longtemps négligée de la terre et l'avenir des Sociétés modernes. Dans l'un de ses récents numéros, *la Civilisation* nous parle de l'exploitation du *Mei-Kong* commencée sous les auspices du vice-amiral de la Grandière. C'est une très-belle entreprise. On sait que ce fleuve à peu près inconnu dans la plus grande partie de son cours, prend sa source dans le Thibet; au centre de la province de Kham, traverse celle de Yun-Nan dans l'empire de Chine, baigne le Laos, le Cambodge annamite et se jette dans la mer de Chine sous le nom de rivière de Cambodge.

L'*Economiste français* rédacteur M. Jules Duval. Paris : Bureaux, 106, rue Richelieu.

L'*Economiste français,* qui, sous l'habile direction de M. Jules Duval, traite des intérêts métropolitains et coloniaux de la France, a bien des points communs avec la Géographie. Il nous renseigne par exemple sur l'Algérie d'une manière fort détaillée. Nous avons lu avec plaisir des documents relatifs au Sahara où des puits artésiens ont été découverts en si grand nombre que de nouvelles oasis empiètent chaque jour sur les sables du désert. Nous avons également apprécié dans le numéro du 6 Septembre la façon de penser de l'*Economiste* au sujet des pèlerinages à la Mecque. Ce journal reproduit, en les accompagnant d'une note approbatrice, les lignes si claires et si justes par lesquelles M. Daremberg termine un article publié dans les *Débats* et qui a pour sujet le choléra et ses déplorables effets parmi les dévots serviteurs de Mahomet. Cette campagne vaillament entreprise contre ces ignobles agglomérations de populations en Orient au moment des pèlerinages, nous rappelle les observations sur ce sujet

que M. le baron de Maltzan faisait l'hiver dernier à la *Société de Géographie de Genève* dans l'intéressant et remarquable récit de son pèlerinage à la Mecque, qui parut dans la livraison du *Globe* de *Février-Mars*. Nous nous associons de cœur aux vœux exprimés par l'*Economiste* pour que la Turquie puisse tout au moins obtenir des modifications importantes dans ce déplorable état de choses, sur lequel M. Clément nous donne encore dans cette livraison du *Globe* des détails curieux. Que l'Afrique septentrionale, l'Algérie du moins qui envoie encore tant de pèlerins à la Mecque, prenne au sérieux les excellents conseils de M. Daremberg.

E. DE BUDÉ.



CORRESPONDANCE

VISITE AUX RUINES ROMAINES DE S^{t}-LEU
près d'Arzew, province d'Oran, Algérie.
(Extrait d'une lettre du 16 Août 1866.)

Des bains de mer d'Arzew, 16 août 1866.

Depuis longtemps j'avais ouï dire qu'il existait à St-Leu, petit village à 5 kilomètres d'Arzew, des mosaïques romaines. Profitant du voisinage et d'un temps admirable, je pris la route d'Oran à Alger qui longe la mer, pour aller visiter les ruines que nous avions en face de nous de l'autre côté de la baie. Chemin faisant, j'appris de mon compagnon de route, employé du bureau arabe civil, que les habitants indigènes de St-Leu, ne sont point des Bédouins, comme ceux de la plaine, mais des Kabyles, qui ont résisté opiniâtrement à Abd-el-Kader et conservé au milieu des tribus arabes leurs mœurs, leur langage et leur type particulier. En effet, ces montagnards sont bien plus intelligents que les peuplades de la plaine; ils ne sont pas nomades et habitent des maisons ou des gourbis, au lieu de tentes; ils n'ont en général qu'une seule femme et leur langage n'est pas l'arabe. Leur village s'appelle *Bethioua*, et M. Augustin Marquand qui l'a visité il y a quelques années, a reconnu qu'il occupe l'emplacement de la ville romaine d'*Arsenaria*, surnommée *la Blanche*. Deux jolis noms bien harmonieux et en rapport avec l'admirable position de ce village. Les ruines romaines, entremêlées de figuiers de Barbarie et d'habitations kabyles, sont étagées au flanc d'une colline, plantée d'oliviers, de grenadiers et de vigne. Au pied, la mer bleue qui se repose sur un lit de sable fin et montre l'infini, tandis qu'à Arzew elle est comme emprisonnée entre le cap des Aiguilles et le cap Carbon

maçonnerie, qu'il nous fait remarquer; maintenant on y fabrique des jarres, ou *gargoulettes*, dont la forme élégante est peut être une réminiscence de l'antiquité. Un peu plus loin, nous rencontrons une citerne, elle peut avoir 12 mètres de profondeur et un mètre en carré. Les murailles sont intactes, puis la petite tour ronde à moitié démolie, enfin nous nous glissons, en compagnie d'un troupeau de bœufs, dans un étroit couloir, formé par de hauts figuiers de Barbarie, c'est une rue kabyle et nous arrivons au sommet de la colline. Derrière une masure s'étend un vaste pâté de constructions, où je n'ai pu m'orienter, il y a aussi des bassins en demi-lune, des corridors, des chambres, mais les murs sont à ras le sol et les appartements sont encombrés de pierres et de débris. Une seule colonne est encore debout; mais tout cela est près de disparaître; les mosaïques formées ici de pierres de différentes couleurs, sont presque effacées et s'enlèvent par plaques. Nos guides cependant, s'emparent de grands fagots de jujubiers, et se mettent à balayer une sorte de salle, où nous découvrons, d'abord une gazelle très-bien nuancée, conduite par un petit bonhomme, puis un lion, puis un homme grand, maigre, les bras tombants; plus loin, une magnifique figure d'homme, mesurant environ un mètre : les bras sont étendus; une main serre un immense serpent, les cheveux sont flottants, il a sur la tête une couronne, qui devait être formée de morceaux de métal, qui ont dû être enlevés; car on voit de petits triangles vides formant le diadème. Cette figure est beaucoup plus belle, comme exécution, que la plupart des bas-reliefs romains dont on voit les gravures, et cependant elle est toute en mosaïque. A côté est une autre image que nous n'avons pu distinguer, une tête de femme, toujours la même, s'y retrouve cinq ou six fois; le reste des tableaux est effacé, et je soupçonne fort l'habitant de la masure voisine, d'avoir battu son orge sur ce plancher si précieux. Le malheureux ne s'avisait-il pas d'en détacher un grand morceau, pour nous le donner! Nous l'avons arrêté, en lui recommandant de remettre au contraire la poussière et les broussailles, dans l'espoir que de plus savant que nous, viendraient un jour visiter ces ruines et y déchiffrer peut-être une page inconnue de l'histoire ancienne.

En examinant le pays au retour, il m'a semblé reconnaître le tracé d'une route dont la situation rappelle tout à fait l'ancienne voie romaine, qui cotoyait les bords de notre lac Léman, telle qu'on la voit encore entre St-Prex et Aubonne près de Buchillon; même distance du lac et de la mer, même élévation des collines, même ligne droite à mi-hauteur; dans le lointain j'apercevais le pic de *Tafavaouï*, au pied duquel se trouve *Arbal*, ancienne colonie romaine, peut-être une chaussée reliait ces deux points en suivant la chaîne des collines qui borne à l'Oust la plaine du Sig. Maintenant que j'ai raconté ce que j'ai vu, j'aimerais savoir si ces ruines ressemblent à celles d'Italie, ce que pouvaient être ces bassins demi-circulaires qui n'ont aucun équivalent dans nos demeures actuelles? La grande figure représente-t-elle Hercule? On a dit que la mosaïque reproduisait ses douze travaux, mais dans ce cas ils n'y sont pas tous, car le pavé a au plus 10 mètres de long sur 5 de large.

Nous aurions bien aimé poursuivre notre promenade, visiter encore quelques-uns des nombreux débris qui nous entouraient, mais le soleil s'était couché au fond de la vaste plaine; le ciel devenait rose et la mer sombre; les barques de pêcheurs rentraient au port; les troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres se pressaient autour des abreuvoirs au pied de la colline; de petits gamins arabes, avec leurs burnous blancs et leurs calottes, surgissaient de tous côtés montés sur des chevaux, qu'ils allaient abreuver; il était temps de dire adieu à la ville romaine pour retrouver notre maisonnette sur la plage. H. G.

Par une obligeante correspondance de Trieste, nous recevons des nouvelles de l'expédition de M. Miani, projetée par Berdera, chez les Saumalis et les Gallas.

M. Miani avait laissé à Alexandrie un dépôt d'armes, de munitions et de verroteries destinées pour l'expédition qu'il comptait faire avec une cinquantaine d'Européens à sa solde. Il a trouvé une partie de ce dépôt disparu, et les carabines, que lui avait données l'Empereur d'Autriche, fortement endommagées par la rouille.

Pendant qu'il était occupé à lutter contre ce nouvel échec, il reçut la visite d'un polyglotte distingué, M. Romulus Bonhomme, qui venait de faire un long séjour dans l'Inde et ne fut pas moins surpris que M. Miani lui-même, lorsqu'il interrogea ce dernier sur les langues de l'Afrique centrale, en remarquant qu'il comprenait celle de la tribu des Aouidi, sous l'Equateur, où Miani place les origines du Nil, tribu du reste fort différente des autres par la langue, les habitudes et la chevelure lisse. Ils en sont venus à conclure que cette tribu Aouidi est sans doute le produit d'une ancienne émigration d'Indiens du Sindh (pays habité par M. Bonhomme), et parlant la même langue.

L'*Etoile d'Orient* des 27 Mai et 18 Juin donne les concordances frappantes trouvées par MM. Bonhomme et Miani dans quelques mots usuels des deux langues.

Italiano	*Dialetto Auidi*	*Indiano del Sind*
Io	Ma i	Mâ y
Tu	Ma di le ri	Mud, dil ri yè
Sole	I ta ha lè	Yu ka lyè
Luna	In ba	Yjn bâh
Giorno	As si	Yâ sè
Notte	I tu en do	Yhun dho
Uomo	Ba ga	Bâh ghyâ
Donna	I si	Ys ry, Ys-chry
Padre	Ma ta	Mâth âa
Madre	Men di	Myen dhy
Figlio	Bu ra lo lo	Bur rab lôo
Figlia	Bu ran gua sa	Bur ràg ghyà
Prendi questo	Nin ko	Nyen ky
Dammi quello	E zy	Yo ghy
Mangiare	Ma gnan ghà	Mya gan ghya
Dormire	Ma ko dù	Myn ku dy
Si	I cé	I syé
No	Ma le ko	Lyé mà
Voglio	Ma le i gni	Mahl hy gué
Non voglio	Ma le e ko	Mahl hy dôo
Vieni quà	E ci	Es scky
Va via	I ki	Yam ky
Amico mio	Ma ro si	Mas ros sy
Come state	Ma di ma di	Mad ma dy
State bene	Ni ho do ja	Mad ma dho ga

M. Bonhomme ayant proposé à M. Miani de remplacer son escorte européenne par quelques Indiens du Sindh (Hydèrabad, Garrah, Tatta) qui devaient être mieux accueillis d'anciens compatriotes que ne le seraient des étrangers et en tout cas coûteraient beaucoup moins, a offert à M. Miani de faire l'expédition avec lui et de commencer par aller dans le Sindh prendre une dizaine d'indigènes, puis d'aller à l'Equateur par le Zanguebar. Nous devons conclure d'après le long silence de M. Miani qu'il est vraisemblablement parti pour l'Inde avec M. Bonhomme.

NORWÉGE.

Un voyage en canot.

Les journaux anglais ont fait connaître le récit succint emprunté à une lettre de M. J. Macgregor d'un voyage accompli par lui en Norwége et en Suède, et dont les détails ne sont pas dépourvus d'intérêt géographique.

« Le *Rob-Roy*, dit M. Macgregor, est un bateau de 14 pieds de longueur et de 26 pouces de largeur, construit en chêne, ponté en cèdre, avec une pagaie à double tranchant et deux voiles. Il pèse 60 livres et mon bagage 9, auxquelles il faut ajouter 3 livres pour une petite cuisine et des provisions nécessaires dans un voyage le long des rivières, au travers de grands lacs, de districts déserts et pendant des nuits passées en mer. — Partant de Kongsvinger en Norwége, sur la belle rivière du Glommen aussi large en cet endroit que le Rhin l'est à Cologne, je parvins à un petit lac dont les eaux débordent en hiver à la fois, vers l'Ouest, dans la mer du Nord, et à l'Est, d'où par plusieurs cours d'eau, elles aboutissent à la Baltique, alors, par la voie du Vinger See et du lac Okranger, par une suite de cours d'eau et quelques portages de peu de largeur, j'entrai dans le Vrang's Elf, rivière dont le paysage présente une grande variété; tour à tour lente et rapide, profonde ou semée de bas-fonds, tournant encaissée par d'épaisses forêts ou en vue de prairies découvertes, jusqu'à ce que j'atteignisse le lac Hugen, et par le Glava Fjole, l'Arvika, le Elga Fjole, le lac Ranke et plusieurs autres lacs, j'arrivai à Borgivik, grande fonderie de fer, où le canot entra dans le lac Venern, mer intérieure d'environ cent milles de longueur. Je mis plusieurs jours à le traverser avec de violentes tempêtes, trouvant difficilement mon chemin au travers d'îles innombrables qui me rendaient à peu près inutile l'emploi de la boussole, et embarrassaient ma marche.

Je remontai une branche de la grande rivière Klar

jusqu'à la ville de Carlstadt dont la population était décimée par le choléra, et je descendis en bateau à vapeur jusqu'au lac Vetter, autre mer intérieure presque aussi longue que le Venern, mais encaissée par des rochers, sujette à de soudains coups de vent et formée d'eaux d'une éclatante limpidité.

« Je descendis ensuite la rivière Motala, avec ses villages pittoresques, dont un est le siége d'une grande fabrique de machines. Le modeste *Rob-Roy* eut l'honneur d'y être amarré à côté de la nouvelle canonnière *Monitor* inventée par Ericsson. Traversant les jolis lacs Bosen et Roxen, j'arrivai par le lac Glan à Norrkœping, dont je visitai les écoles publiques, établissement admirable qui n'a peut-être pas son égal dans le monde. Delà un bateau à vapeur me conduisit en pleine mer et me déposa avec mon canot sur la surface de la Baltique, pour une croisière de trois jours. J'eus heureusement un beau temps pour cotoyer solitairement le pied des grandes falaises animées par les cris de mille oiseaux aquatiques.

Pendant tout mon voyage je vécus sans souffrances, mais dans une rude abondance, allumant quelquefois un grand feu de bois flotté dans une île déserte pour y cuire mon dîner, faisant de la soupe dans la cabane solitaire d'un pêcheur, couchant sur la paille à côté de mon canot. — Je passai une nuit complétement seul dans la lanterne d'un phare, chaude et égayée par une lumière qui me permettait de lire et de dessiner.

Il y avait à Stockholm une exposition scandinave bien digne d'être vue et intéressante particulièrement par les objets apportés des régions boréales de la Finlande et de la Laponie. Après m'être livré à une exploration complète des lacs et des côtes dans le voisinage de Stockholm, incessamment accompagné par une foule d'embarcations et de spectateurs, je m'en éloignai vers l'Ouest, à travers les archipels semés sur la surface du lac Mœlar, puis sur le lac Hjelmar, d'un aspect moins pittoresque quoique long de 50 milles, enfin sur la rivière d'Orebro; par un chemin de fer je me retrouvai sur les bords du lac Venern.

Des articles nombreux et bienveillants publiés au sujet de mon canot dans les journaux de la Norwége,

de la Suède et du Danemark, ayant fait connaître mon voyage, je fus accueilli partout avec la plus cordiale hospitalité. J'eus de fréquentes aventures. Quelquefois j'avais à traîner le canot dans les eaux peu profondes, ou, lorsque je trouvais les rivières embarrassées de bois flottés, j'avais à le transporter, pour un demi-mille, à travers la forêt, portant le gréement et le bagage à part, pour alléger mon fardeau.

Un cheval s'enfuit une fois emportant mon canot placé sur une charrette. La charrette fut mise en pièces, les roues lancées d'un côté, tandis que de l'autre, le canot, renversé, tombait en craquant sur une palissade, sans cependant éprouver d'autre avarie que la rupture d'une côte et du bâton de pavillon. Huit fois j'eus à aborder des bateaux à vapeur au milieu des lacs ou en pleine mer et à y enlever le canot. Cette opération se fit même deux fois de nuit sans accident. Un canot de chêne peut seul supporter de si rudes épreuves.

Une fois remis de nouveau sur la surface du lac Venern, je faillis y périr dans une tempête qui ne dura pas moins de sept jours. La violence du vent entraînait le canot même lorsqu'il était retiré à terre, et il fallait mettre plusieurs hommes pour le retenir. — Après avoir croisé sur des canaux nous descendîmes la grande rivière de Gota, où j'eus encore le plaisir de pêcher, sans cesser de voguer, soit à la ligne soit au fil. Il m'en coûta, pour me rendre maître d'une grosse ombre du poids de 9 livres, et pour la tuer, une demi-heure d'efforts et plusieurs plongeons dans une eau heureusement peu profonde en cet endroit. Une foule de spectateurs couvraient les rives pour voir le *Rob-Roy* passer à quelques milles en aval de Trollhœtta, les tourbillons que les bateaux à vapeur évitent par un canal de peu longueur; mais j'y courus des dangers qui m'empêcheraient de le tenter une seconde fois et je m'estimai heureux d'atteindre sain et sauf Gothenborg.

« D'Helsingborg, à l'extrémité du territoire suédois, je traversai à la pagaie le détroit du Sund et arrivai à Elseneur à temps pour déjeuner au consulat britannique et gagner ensuite la capitale après une longue partie de croquet. »

Nous ne suivrons pas M. Macgregor dans le reste de sa narration qui n'offrirait plus aux lecteurs du *Globe* un intérêt géographique. Nous nous bornerons à dire que le *Rob-Roy*, après avoir porté son aventureux propriétaire au travers de l'Archipel Danois, du Holstein, sur les eaux de l'Elbe et du Weser, fut hissé dans l'appartement de M. Macgregor, à Londres, sain et sauf, avec tout son équipage en parfaite santé. Dans l'espace de deux mois il avait parcouru 1,000 milles, dont un tiers sous voile, autant sur 25 bateaux à vapeur, 500 milles sur six lignes de chemin de fer, et le tout en dépensant 45 livres sterling.

Nouvelles géographiques.

Afrique. — David Livingstone résolu à compléter sans cesse le réseau de ses itinéraires dans la région du fleuve Zambési, a donné récemment des nouvelles du début du voyage qu'il vient d'entreprendre. Elles sont datées des bords du fleuve Rovouma, qui se jette dans l'Océan indien, non loin du cap Delgado, et dont il avait par deux fois, dans son dernier voyage, remonté partiellement le cours jusqu'alors absolument inexploré.

Chaque année voit rétrécir, par le progrès des colonies anglaises, les portions de la côte Sud-Est de l'Afrique désignées par les noms de *No Man's land* (terre sans maître) et de Cafrerie.

La colonie de Natal, dont le développement est rapide et prospère, vient de reculer (1865) sa frontière méridionale de la rivière Umsimkulu à la rivière Utamtuna, à 15 lieues plus au Sud, dans la *Terre sans Maître*. La Cafrerie indépendante, comprise entre la Utamtuna au Nord et la *Grande* rivière *Kei*, au Sud, compte 120,000 habitants indigènes, dont le nombre augmente par les effets composés de la paix et de l'immigration. La tribu principale, fixée sur la *Grande Kei*, se compose des Amapondas ou Amagaekas.

Le Port-Elisabeth sur la baie d'Algoa a reçu 100,000 tonnes de marchandises, valant plus d'un million de livres sterling, tant à l'importation qu'à l'exportation Il s'y est embarqué 30,000,000 livres de laine. La population, qui s'élève déjà à 14,000 âmes, est pourvue de 14 édifices affectés au culte, d'une école classique et d'une bibliothèque publique.

La géographie et l'histoire naturelle viennent de perdre un homme qui des premiers en ont porté l'étude aux régions de l'extrême Orient. A l'âge de 71 ans, M. Siebold vient de succomber à Munich à une maladie typhoïde. Né à Wurzburg, il visita le Japon à une époque où les facilités pour le faire étaient beaucoup plus restreintes qu'elles ne sont aujourd'hui, et où elles n'existaient que pour le voyageur assuré du patronage du gouvernement hollandais. Siebold étudia le pays avec toute la persévérance d'un savant allemand et revint avec une ample moisson d'observations, de manuscrits et d'objets d'histoire naturelle. Il reçut de la haute société de Saint-Pétersbourg, en 1835, un accueil qui prouvait l'estime des hommes compétents pour ses travaux. Sa conversation était animée, abondante; la jalousie japonaise seule avait limité le champ de son activité.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

1° *L'armée autrichienne, et son organisation par M. Edmond Favre, colonel fédéral, 1866.*

2° *Carte administrative du royaume de Hongrie, dressée par l'ordre de S. A. l'archiduc Albert, par l'Institut géographique militaire, en 17 feuilles, à l'échelle de 1 pour 288,000. Vienne.*

M. le colonel Favre a complété, par l'ouvrage susnommé, son étude précédente sur l'organisation militaire de la Prusse. — On y trouve une peinture animée de la brillante capitale de la monarchie autrichienne, des détails sur les établissements militaires dont elle est le siége, sur la position et sur le rôle de

quelques-unes des localités de cette ville et de ses environs, qui ont acquis une place dans l'histoire; sur ce Lowel Bastei, bastion qui eut la gloire de repousser les Turcs; sur cette île de Lobau, dont le nom se lie au souvenir de désastres glorieux.

L'ouvrage de M. Edmond Favre entre dans le champ de la géographie par l'exposé naturel qu'il présente des frontières de l'empire autrichien, des moyens de défense et des voies de communications de chacune d'elles, de leurs routes (pages 53, 67, 69), de leurs forteresses (p. 69), des 14 régiments de colons militaires distribués sur la limite méridionale. Le catalogue et la destination des forteresses sont complets. M. Favre nous fait connaître celle d'Apatie, bâtie dans une île au confluent du Vaag et du Danube, non loin de Komorn.

Nous aurions, au point de vue géographique, désiré des détails sur les établissements métallurgiques qui servent de base à la partie matérielle des ressources militaires de l'Autriche. L'auteur nous donne, en revanche (p. 163), des renseignements neufs sur les haras répandus dans toutes les provinces de l'empire et surtout dans les plaines de la Hongrie renommées pour leur cavalerie. Ceux de Mézohégyès entre Arad et Maros Vazarely, ceux de Babolna, au Sud-Ouest de Comorn, de Nagy Kœrœs, au Nord de Ketskemet, de Drohowicze, au S.-S.-O. de Lemberg, etc.

Nous ne signalons qu'une partie des mérites de cet ouvrage, celle qui rentre dans le cercle des documents utiles à la géographie.

La *Carte du royaume de Hongrie* est un document de première importance sous le rapport de la topographie et de l'orographie de cette région. Elle fait disparaître une montagne nommée Rouszka Poyana, située aux confins du Banat de Temesvar et de la Transylvanie, et à laquelle des mesures erronées assignaient une hauteur de mille pieds supérieure à celle du fameux pic de Lomnitz. — Celui-ci reprend le rang de roi des Karpathes avec la hauteur de 1,388 toises viennoises. Après lui se placent le Krivan (1,314), le Volovetz (1,089), les Velki (1,150), le Krivan-Fatra (879, etc.)

Des dénominations fréquemment répétées pour les sommités sont celles de Velki, de Hora, de Gura, *Pole*, *Polana*, Mogura, les unes slaves, les autres magyares et presque toutes signifiant *montagne* ou *glacier*.

La synonymie géographique n'a jamais eu un champ plus vaste que dans la géographie hongroise, où les langues magyare, latine, allemande, slave se disputent les villes et quelquefois les rivières. C'est ainsi que Comorn, Presbourg et Gran deviennent pour les Magyares, Komarom, Poson et Estergom. La Croatie devient Horvat. — Le mot russe Teplitz, fréquemment répété dans la région septentrionale, les Karpathes, indique la présence de quelque source thermale.

A une liste de positions géographiques la carte en ajoute une de la population des principales villes de Hongrie, parmi lesquelles nous distinguons Pesth avec 127,935 habitants, Ofen ou Bude avec 58,561, Szegedin avec 50,244, Presbourg avec 36,742, Debreczin avec 29,624.

Gran ou Estergom, la plus antique capitale du pays n'en a que 8,544, Kalocza, le second archevêché, 5,932 et l'ancienne Albe Royale, Stulhweissenburg 16,800. Le royaume entier, sur une surface de 3,056 milles carrés autrichiens, ne dépasse pas en population le chiffre de 7,846,971 habitants, sur lesquels la nationalité magyare ne peut pas revendiquer cinq millions d'âmes, la population de la Transylvanie n'étant pas comprise dans le total de 7,846,971. La statistique indique l'existence de 81 villes; mais c'est ici le cas d'observer que le chiffre de la population est, moins que la civilisation et la variété d'industries, le critère qui classe les localités et distingue les villes des villages.

Voyage en Chine et en Mongolie de M. et Mme de Bourboulon, 1860-1861. 1 vol. par A. Poussielgue. Paris, chez Hachette.

On a de nos jours tant abusé de la réclame et des grands mots dont elle traîne après elle un pompeux cortége qu'on se trouve souvent fort embarrassé pour rendre aux publications sérieuses la justice qui leur est due. La satisfaction que nous avons éprouvée à la

lecture de cet ouvrage sur la Chine et la Mongolie, est un sentiment sincère que partageront sans aucun doute tous ceux qui feront connaissance avec cet intéressant récit. Disons d'abord deux mots de Madame de Bourboulon, l'héroïne du volume.

Issue d'une des plus anciennes familles du Nord de l'Ecosse, Catherine-Fanny Mac-Leod se rendit de bonne heure aux Etats-Unis, accompagnée de sa mère et de ses sœurs. Mariée avec le secrétaire de la légation de France à Washington, M. de Bourboulon, elle le suivit en 1851 en Chine, où il avait été appelé à la charge d'ambassadeur. Cette femme courageuse est restée dix ans dans ces lointains climats, s'associant aux travaux et aux dangereuses pérégrinations que nécessitait la carrière de son époux.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux se divise en deux parties.

Dans la première, M. Achille Poussielgue, après une courte biographie de Madame de Bourboulon donne des détails sur la Chine, des descriptions de Pékin, des renseignements sur le gouvernement, la religion, le costume, le cérémonial et les usages locaux, des appréciations sur les Beaux-Arts, l'industrie et le commerce dans l'Empire du Milieu, et termine par une notice sur l'agriculture et les productions naturelles de cette vaste contrée.

Dans la seconde partie, à l'aide du *journal* et des *notes* de Madame de Bourboulon. M. Poussielgue fait le récit émouvant du retour de l'Ambassadeur français et de sa femme de Pékin en Europe à travers la Mongolie.

En 1864 la librairie Hachette publiait déjà un voyage dont les premiers chapitres offrent de l'analogie avec celui de Madame de Bourboulon. Nous voulons parler des *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie* du comte Russell Killoug. C'est aussi la traversée du désert de Gobi, mais effectuée en sens inverse. Nous avons été frappés de la concordance de ces deux relations.

Nous aimerions pouvoir suivre pas à pas la caravane tout le long de cette route dangereuse à tant d'égards soit par l'état déplorable des chemins, soit par les extrêmes variations de température, soit par la na-

ture mouvante du sol à travers les prairies tourbeuses. Il fallait bien la grâce et le bon esprit de Madame de Bourboulon pour soutenir le moral des voyageurs. Douée d'une grande dose de philosophie et voyant les choses toujours sous leur côté le plus favorable, cette femme ne se décourageait jamais. A l'entrée des steppes de Gobi, alors qu'elle allait pénétrer dans cette solitude affreuse qui, se déroulant à l'infini, va se confondre avec le ciel, Madame de Bourboulon s'estimait heuseuse de la saison où elle était. « Le désert, « disait-elle, est moins désolé à cette époque du prin« temps, qu'après les chaleurs de l'été, où on n'y « trouve plus ni eau potable, ni un brin d'herbe. »

On lit ce voyage avec d'autant plus d'intérêt quand on sait que cette femme spirituelle, épuisée jeune encore par les privations et les fatigues qu'elle eût à supporter dans ces climats excessifs et malsains, est morte peu de temps après son retour, à la fleur de l'âge, en laissant des regrets unanimes chez ses parents et ses nombreux amis.

E. DE B.

ERRATA.

Page 210,	ligne 23	lisez	annonce	au lieu de	enregistre.
» 211,	— 1re	—	au	—	aux.
» 211,	— 12	—	exploration	—	exploitation.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le GLOBE (Tome V, 1866).

MÉMOIRES.

BULLETIN.

COMPTES-RENDUS.

MÉLANGES ET NOUVELLES.

BIBLIOGRAPHIE.

CORRESPONDANCE

CARTES

CARTE
DU JAPON

PAR

P. CHAIX

Le GLOBE. — Décembre 1866.

AUTORITÉS CONSULTÉES POUR LA COMPILATION DE LA CARTE DU JAPON.

1o Carte du Japon copiée d'après Siebold et compilée par ordre du commodore Perry, par les lieutenants W.-L. Maury et Silas Bent. New-York, 1855.

2o Les Iles du Japon, par James Wyld, Londres, 1859.

3o Récit d'un voyage à travers le Japon, fait en 1861, par Sir Rutherford Alcock, accompagné d'une carte réduite d'une carte japonaise. Journal de la Société de Géographie de Londres. T. XXXII, p. 280.

4o Relation de l'ascension du Fusiyama, en 1860, par Sire Rutherford Alcock. J. Soc. Géog. Londres. T. XXXI.

5o Partie de la côte sud de Nippon dessinée par M. J.-F.-F. Bruijn aspirant de la marine hollandaise.

La carte compilée par M. J. Wyld, dressée sur une échelle plus grande et avec une abondance de détails, supérieure à celle de M. Maury, nous a paru, malgré sa date plus récente en apparence, empruntée à des matériaux d'une date moins récente. La position de M. Maury nous a paru, lui assurer une compétence qui nous a fait préférer en général son tracé à celui de l'éditeur anglais, dont la date ne fait pas autorité au même degré. Nous avons indiqué par un double tracé quelques-unes des nombreuses discordances de ces deux cartes, mais nous ne l'avons fait que partiellement, dans la crainte de jeter de la confusion sur notre dessin, persuadé en outre que ce dernier prête encore à des critiques dont le nombre grossira naturellement à mesure que l'exploration de l'intérieur du Japon fera des progrès.

Un autre sujet de confusion naît encore de la permutation habituelle dans les noms japonais des consonnes *c* et *h* avec *f*, *s* avec *ds* et *z*, *t* avec *d*.

LE GLOBE

JOURNAL GÉOGRAPHIQUE

ORGANE DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE

GENÈVE

POUR SES

Mémoires et Bulletin

TOME V. — 8me LIVRAISON

Décembre 1866

GENÈVE
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
1866

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES.

BULLETIN.

BIBLIOGRAPHIE.

ANNONCES.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

La Société de Géographie de Genève a pour but l'étude et les progrès de cette science dans toutes ses branches. Elle entretient, à cette fin, en dehors de ses travaux particuliers, des relations avec toutes les Sociétés qui s'intéressent en quelque point au même sujet, et correspond également avec les savants, les voyageurs ou autres amis des sciences géographiques.

Ses *Mémoires et Bulletin*, publiés dans *Le Globe*, comprennent des travaux originaux, des relations de voyages, des nouvelles, des extraits d'ouvrages étrangers et de sa correspondance.

Les membres de la Société sont nommés à la majorité des voix dans ses séances mensuelles ; ils sont présentés par le Bureau (auquel les demandes d'admission sont adressées) :

1° Comme *membres effectifs*, vu l'objet de leurs études et leur position sédentaire dans le pays,

2° Comme *membres correspondants*, eu égard à leurs séjours ou voyages dans des pays plus ou moins éloignés et intéressants à divers titres.

3° Comme *membres honoraires*, en considération des travaux scientifiques importants ou de dons faits à la bibliothèque de la Société.

Les membres effectifs, M. E., assistent aux séances mensuelles et générales de la Société, et nomment entre eux les membres du Comité, du Bureau et des Commissions. Ils paient la contribution annuelle, et reçoivent à prix réduit, le journal *Le Globe*, organe de la Société.

Les membres correspondants, M. C., instruisent la Société et la mettent au courant des découvertes et des nouvelles qui pourraient l'intéresser ; ou répondent, autant que possible, aux questions que leur formule la circulaire qui leur est adressée. Ils reçoivent gratuitement le journal de la Société. Ils assistent de droit aux séances mensuelles, lorsqu'ils sont à portée de pouvoir le faire.

Les membres honoraires, M. H., sont convoqués aux séances générales, ou invités par le Président aux séances mensuelles. Ils reçoivent aussi gratuitement le journal de la Société.

Les auteurs qui enverront leurs ouvrages, au moment de la publication, à la bibliothèque de la Société, en recevront un extrait ou compte-rendu dans le *Bulletin du Globe*.

Les correspondances ou envois doivent être adressés à M. le Président de la Société de Géographie, à Genève, à l'Athénée.